

FEDERICO
MOCCIA

T'AIMER,
ENCORE...

T'AIMER, ENCORE...

FEDERICO MOCCIA

Traduit de l'italien
par Martine et Paloma Desoille

City
Roman

© **City Editions 2017** pour la traduction française

© Federico Moccia 2017

Publié en Italie sous le titre *Tre volte te*.

By agreement with Pontas Literary and Film Agency.

Couverture : © CasarsaGuru/Gettyimages

ISBN : 9782824646220

Code Hachette : 69 2943 3

Collection dirigée par Christian English & Frédéric Thibaud

Catalogues et manuscrits : city-editions.com

Conformément au Code de la Propriété Intellectuelle, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, et ce, par quelque moyen que ce soit, sans l'autorisation préalable de l'éditeur.

Dépôt légal : Mai 2017

Sommaire

- 1
- 2
- 3
- 4
- 5
- 6
- 7
- 8
- 9
- 10
- 11
- 12
- 13
- 14
- 15
- 16
- 17
- 18
- 19
- 20
- 21
- 22
- 23
- 24
- 25
- 26
- 27
- 28

29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61

62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94

95
96
97
98
99
100
101
102
103
104
105
106
107
108
109
110
111
112
113
114
115
116
117
118
119
120
121
122
123
124
125
126
127

128

129

130

131

132

133

134

135

136

137

138

139

140

141

142

143

144

Remerciements

Discographie

*À mon fils, mon compagnon d'âme,
qui chaque jour me rend tous ces souvenirs perdus.*

*À ma merveilleuse fille,
qui me fait rire de bonheur.*

*« Aimer c'est placer le bonheur
de l'autre avant le sien. »*

H. JACKSON BROWN

Je contemple la mer. Tout m'appartient désormais : la terrasse qui descend en pente douce jusqu'au rivage, les quelques marches en arc de cercle, les douches extérieures en faïence jaune et bleu, avec ça et là quelques carreaux ornés de citrons peints à la main, la table de marbre installée devant la baie vitrée qui reflète l'horizon. Des vagues rebelles, encore peu habituées à ma présence ou célébrant mon arrivée, se fracassent contre les rochers qui tiennent la villa fortifiée sur la sublime partie de la haute côte. Le soleil couchant dont la lumière teint en rouge les murs du salon me rappelle ce jour d'il y a neuf ans.

– Vous avez l'air d'hésiter ? Vous n'êtes plus intéressé par la maison ?

Le propriétaire me toise un instant, puis déclare, calmement :

– Après tout, ça vous regarde. Mais si vous changez d'avis, vous devrez me verser le double des arrhes. Sans quoi, je serai obligé de vous intenter un procès dont je ne verrai jamais le bout vu mon âge avancé.

Ce vieux-là est rusé comme un ouistiti. Je le vois qui fronce un sourcil.

– Si vous êtes venu ici dans l'intention de me rouler, vous m'aurez peut-être à l'usure. Mais pas mes fils ou mes petits-neveux. Même si en Italie il y a des procès qui ne finissent jamais !

Une toux sourde et fatiguée l'oblige à interrompre sa diatribe de sénateur romain. Il se cale au fond de son fauteuil de toile pour reprendre son souffle, puis se frotte les yeux et ajoute :

– Mais vous la voulez toujours cette maison, n'est-ce pas ?

Je m'assieds à côté de lui et saisis le dossier cartonné posé devant moi. Je tourne les pages sans même les regarder. Mon avocat a déjà tout lu. J'appose ma signature sur la dernière page.

– Alors, vous l'achetez ?

– Bien sûr. Je n'ai jamais eu la moindre hésitation. J'ai obtenu tout ce que je voulais...

Le vieillard ramasse les documents et les tend à son homme de confiance.

– Je dois vous dire la vérité. Je vous l’aurais cédée pour moins que ça.

– Moi aussi, je vais être honnête avec vous : j’aurais pu vous l’acheter pour deux fois son prix.

– Je ne vous crois pas, vous me dites ça pour...

Je lui souris. Il me rend mon sourire et hausse les épaules.

– Bah, dans ce cas, nous avons fait tous les deux une excellente affaire.

Il se lève de son siège et se dirige vers un buffet de bois sculpté qui renferme un minibar. Il en sort une bouteille de champagne, dont il réussit à faire sauter le bouchon après quelques efforts, et remplit deux flûtes, l’air tout content.

– Sérieusement, vous auriez payé le double ?

– Oui.

– Vous ne dites pas ça pour me faire enrager ?

– Pas du tout. C’est chic à vous de m’offrir du champagne grand cru bien frappé. Je vous trouve plutôt sympathique. Pourquoi voudrais-je vous faire enrager ?

– Mmmmmh.

Le vieil homme lève sa coupe à ma santé.

– Je savais qu’on aurait pu en tirer un meilleur prix...

Je hausse les épaules en me gardant bien de mentionner le pot-de-vin de dix mille euros que j’ai versé à son notaire pour le convaincre d’accepter mon offre.

Je sens son regard inquiet sur moi, comme s’il avait une idée derrière la tête. Brusquement, il opine du chef et déclare, tout sourire :

– Nous avons fait une bonne affaire. Je suis content... Trinquons à cette villa et au bonheur qu’elle nous procure.

D’un geste résolu, il porte sa coupe à ses lèvres et la vide d’un trait.

– Il y a tout de même un détail qui me chipote. Comment avez-vous fait pour bloquer la vente alors même que la maison n’était pas encore sur le marché ?

– Vous connaissez Vinicio, la supérette en haut de la côte... ?

– Bien sûr.

– Eh bien, disons que je connais le patron depuis un certain temps...

– Et vous cherchiez une maison dans le coin ?

– Non, je voulais savoir quand vous vendriez la vôtre.

– Celle-ci en particulier ?

– Oui. C'est cette maison que je voulais et aucune autre.

Au moment où je prononce ces paroles, je me sens propulsé dans le passé.

Babi et moi, nous nous aimons. Ce jour-là, elle est allée à Fregene, chez Mastino, avec toute la classe pour la fête des cent jours. Elle me voit arriver sur ma moto et s'approche. Son sourire éblouissant répand sa lumière jusque dans les tréfonds de mon cœur. Je vais me placer derrière elle, sors un vieux bandana bleu et lui couvre les yeux. Elle monte à l'arrière de mon engin, se serre contre moi, et avec la musique de Tiziano Ferro dans les oreilles, nous parcourons la via Aurelia jusqu'à Feniglia. La mer argentée, les genêts fleuris, les buissons vert sombre, et enfin cette maison sur les rochers. Je gare la moto et cherche aussitôt un moyen de nous introduire dans la villa. Nous marchons à présent dans la maison des rêves de Babi. Je n'arrive pas à y croire. Je la revois savourant le silence de cette journée, et moi la tenant par la main. Le soleil se couche et l'on n'entend que le soupir de la mer et nos paroles qui résonnent dans les pièces vides.

– Step ? Où es-tu ? Ne me laisse pas toute seule ! J'ai peur...

Je lui prends les mains et elle sursaute légèrement.

– Ce n'est que moi.

Rassurée, elle se laisse guider tranquillement.

– Le plus incroyable, c'est que tu peux faire de moi tout ce que tu veux.

– Peut-être !

– Idiot !

Elle a toujours les yeux bandés et donne des coups de poing dans le vide. Elle trouve enfin mon épaule et cogne de toutes ses forces.

– Aïe ! Quand tu t'y mets, tu fais mal !

– Très... mais ce que je voulais dire c'est qu'on est entrés dans cette maison par effraction et que je t'ai suivi sans broncher, avec les yeux bandés par-dessus le marché. Ça veut dire que j'ai confiance en toi...

– Je ne connais rien de plus merveilleux que de s'en remettre entièrement à

l'autre, comme tu le fais avec moi.

– Et toi avec moi ?

Je ne réponds pas. J'observe son visage, ses yeux bandés par le foulard. Soudain, elle lâche mes mains et reste comme suspendue dans le vide, immobile et seule, probablement déçue par mon mutisme.

– Oui, moi aussi, dis-je soudain. Je me suis abandonné à toi et c'est merveilleux.

– Hé, ho ! Vous êtes dans les nuages, ma parole. Redescendez sur terre. Vous avez acheté la maison de vos rêves, vous devriez être content, non ?

– Oui, pardon. Je me suis retrouvé happé par le temps. J'étais en train de me remémorer des paroles que l'on se dit parfois quand on est jeune. Je ne sais pas pourquoi, mais une idée absurde m'a traversé l'esprit comme si j'avais déjà vécu ce moment.

– Ah, oui, un *déjà-vu* ! Ça m'arrive à moi aussi.

Le vieux me passe un bras autour des épaules et m'entraîne vers la porte-fenêtre.

– Regardez comme la mer est belle à cette heure-ci.

– Oui, dis-je en murmurant, sans comprendre ce qu'il raconte, ni pourquoi nous nous sommes approchés de la terrasse.

Le parfum douceâtre qui émane de ses cheveux crépus me monte à la tête. Serai-je comme lui un jour, un vieil homme à la démarche hésitante ? Ma main tremblera-t-elle comme la sienne tandis qu'il me montre au loin je ne sais quelle curiosité ?

– Tenez, là-bas. Vous voyez les petites marches qui descendent jusqu'à la plage ?

– Oui.

– Eh bien, ils sont montés par là. C'était il y a longtemps, mais c'est tout de même un peu dangereux, car ils peuvent arriver par la mer. Soyez vigilant si vous décidez de vivre ici, dit-il avec le sourire hypocrite de quelqu'un qui a passé sous silence un détail important.

– Mais qui est arrivé par la plage ?

– Deux jeunes, je crois. Ou peut-être qu'ils étaient plus nombreux. Ils ont cassé une vitre et fait un tour de la maison. Ils ont tout mis sens dessus

dessous et ils ont même souillé mon lit. Il y avait des traces de sang. Soit ils ont sacrifié un animal, soit la fille était vierge !

Le vieillard s'étrangle de rire, puis poursuit son récit.

– J'ai trouvé des peignoirs de bain mouillés. Ah, ils se sont bien amusés ! Ils ont volé une bouteille de champagne que j'avais laissée dans le frigo, mais surtout ils sont repartis avec cinquante mille euros de bijoux, d'argenterie et d'objets précieux. Heureusement, je suis bien assuré ! lâche-t-il, tout fier de son opulent train de vie.

– Vous savez, monsieur Marinelli, j'aurais peut-être préféré ne pas savoir tout ça.

Il semble interloqué et légèrement contrarié.

– Pourquoi ? Ça vous fait peur ?

– Non. Mais vous êtes un menteur. Ils ne sont pas arrivés de la plage, la bouteille de champagne était à eux, ils n'ont absolument rien volé et les seuls dommages qu'ils ont causés c'est le bris de cette fenêtre là-bas... à côté de la porte.

– Qui êtes-vous pour me traiter de menteur ?

– Personne. Juste un garçon amoureux. Je suis entré dans cette maison, il y a plus de neuf ans, j'ai bu un peu de mon champagne et j'ai fait l'amour avec ma copine. Mais je n'ai jamais rien pris. Enfin, si, j'ai emprunté deux peignoirs...

Je repense soudain à Babi et moi jouant à inventer des noms avec les initiales brodées sur nos peignoirs de bain, un A et un S. Après une longue compétition de noms insolites, nous optons pour Amarildo et Sigfrida et abandonnons les peignoirs sur les rochers.

– Ah... vous connaissiez donc la vérité ?

– Oui. Et de toute façon, vous m'avez déjà vendu la maison.

Un jour plutôt inhabituel, quelque temps en arrière.

Giuliana, la secrétaire, me suit avec son petit bloc-notes dans lequel elle consigne toutes les tâches importantes.

– Je vous rappelle que vous avez un rendez-vous dans une demi-heure à Prati, au siège de la Rete, pour l’achat des droits de votre nouvelle émission de télévision, puis un déjeuner avec De Girolami.

Elle vole à mon secours quand elle comprend que ce nom ne m’évoque rien du tout.

– C’est l’auteur qui travaille pour la télévision grecque.

– Ah oui, dites-lui que nous ne souhaitons plus travailler avec eux. Nous avons reçu une offre plus intéressante de la Pologne.

– Mais je lui dis quoi ? Il va sans doute me demander...

– Ne lui dites rien.

– De Girolami a attendu un mois avant d’avoir cet entretien. Il est si proche du but, il ne va pas être content de le voir partir en fumée sans raison.

Elle reste silencieuse et attend ma réponse. Je n’ai malheureusement aucune solution pour ce De Girolami et encore moins pour elle.

– Annulez le déjeuner. Quoi d’autre pour aujourd’hui ?

– Vous avez un rendez-vous aux studios Dear, et à dix-huit heures vous avez un vernissage important. Vous m’avez demandé de vous rappeler que vous ne pouviez pas le manquer.

Giuliana me tend l’invitation. Je jette un coup d’œil au carton : *Balthus, Villa Medicis*.

– Qui est l’expéditeur de cette invitation ?

– On me l’a remise en main propre. Vous en êtes l’unique destinataire.

Il n’y a rien d’écrit. Pas de timbre, pas de signature, pas même un mot d’accompagnement. Il doit s’agir d’une de ces expositions-événements organisées par Tiziana Forti, ou pire encore, par Giorgia Giacomini, où se

pressent des critiques d'art, des vieilles toquées parfumées à outrance et refaites des pieds à la tête, et des producteurs de télévision. En somme, des gens qui sont là uniquement pour faire des affaires. Surtout dans une ville comme Rome.

– Ce vernissage ne me dit absolument rien. Vous êtes certaine que... ?

– Absolument. Quand je vous ai demandé s'il fallait que je vous rappelle quelque chose en particulier, vous m'avez répondu : « Oui, je dois aller à cette expo. »

Je glisse l'invitation dans ma poche et j'empoigne la mallette de cuir qui renferme ma présentation pour la réunion avec la Rete.

– S'il y a quoi que ce soit, vous m'appellez sur mon portable.

Je sors tandis que Giuliana me suit du regard.

Ce vernissage était le dernier impératif de ma journée. Pour elle, ç'avait été l'occasion d'empocher cinq cents euros en échange d'un petit mensonge. Elle s'imaginait que tout ce qui adviendrait par la suite ne la concernerait pas. Ce en quoi elle se trompait lourdement.

J'entre dans la grande salle du septième étage où le directeur m'attend avec d'autres personnes.

– Bonjour, Stefano !

Il m'invite à m'asseoir.

– Je suis content de te revoir... très content.

Il se tourne vers un responsable de production assis de l'autre côté de la table, puis me lance :

– J'ai gagné mon pari. Un dîner ou un déjeuner pour deux. Il ne croyait pas que tu viendrais.

Le responsable de production n'a pas l'air d'apprécier la plaisanterie. Il inspecte en silence ses ongles griffus. La rumeur courait que ce Mastrovardi avait été nommé à son poste par un élu politique qui était mort subitement, juste après l'avoir pistonné et avoir offert ce beau cadeau à la société : un responsable de production aussi inutile que sinistre, avec un nez crochu et le teint jaunâtre d'un type qui se traîne un ictère et descend d'une longue lignée de croque-morts. Toujours est-il qu'aux funérailles du politicien véreux qui lui avait dégoté son poste, le dénommé Di Copio, Mastrovardi était quasi méconnaissable dans son veston croisé gris. Il avait organisé l'enterrement dans les moindres détails sans regarder à la dépense, et tout cela sans avoir déboursé un sou, apparemment.

On nous apporte le café.

– Tu veux du sucre ?

– Non, merci, je le prends noir.

Juste à ce moment-là, sans raison aucune, l'animal au bec crochu me décoche un sourire, que je lui retourne.

– Ne t'inquiète pas. Il pourra toujours aller faire la bombe avec quelqu'un d'autre. Une de ces belles nanas avec qui on te voit en photo dans les journaux.

Je lance un coup d'œil amusé au directeur, dont le sourire s'est estompé, et je renchéris :

– Il n'y a pas de mal à se faire plaisir, après tout. Ça fait partie du boulot.

Le chargé de production et les deux autres ont perdu leur sens de l'humour. Ils n'ont plus qu'une idée en tête : ne pas perdre leur poste, sachant que d'ici quelques mois on va remanier l'équipe. Car si le directeur a déjà reçu confirmation de son poste, les autres ne sont pas à l'abri d'un licenciement.

– Eh bien, qu'en dites-vous ? On la maintient cette émission sur les couples ? Les droits expirent dans deux mois et j'ai déjà reçu une offre de Medinews.

Je sors un porte-document noir de ma sacoche et le pose au milieu de la table.

– Il me semble que ce programme marche beaucoup mieux que *Tes affaires* et qu'il se distingue aussi de *Striscia*. C'est normal qu'ils aient fait une offre importante pour l'avoir. Vous êtes d'accord ? Cela étant dit, je préférerais rester ici... j'aime ce programme.

Je frappe trois petits coups décidés sur mon dossier pour lui faire comprendre qu'il s'agit d'un produit incontournable pour sa chaîne de télévision et qu'il risque de passer à côté d'une occasion en or.

– Il bluffe.

L'homme au nez au crochu, au teint bistre et aux cheveux blancs gominés arbore un sourire suffisant.

Je fais de même.

– Je veux vingt pour cent de plus sur les bénéfices dégagés par la série et pour chaque épisode.

Le directeur hausse un sourcil.

– C'est beaucoup par les temps qui courent ; surtout que tu l'as déjà bien vendue.

– Certes, mais si elle ne vous rapportait pas autant d'argent, vous n'en voudriez plus. Vous ne daigneriez même pas me répondre au téléphone et je serais obligé d'écouter les sempiternelles excuses de votre secrétaire.

Je me tais et laisse mon regard se perdre dans le vague. Ce directeur, aussi

stupide qu'inutile, et lui aussi pistonné, avait refusé de me recevoir pendant un mois. J'avais dû appeler un ami d'ami pour obtenir un entretien.

Si j'avais réussi à me faire un nom dans la télévision, c'était grâce à ma détermination, à mon flair pour dénicher les produits qui marchent et à toute la rage que je portais en moi. On investissait un paquet d'argent dans une sélection de programmes achetés au MIPCOM ou à Cannes, on les adaptait légèrement pour le public italien avant de les revendre ensuite au prix fort.

Je possédais des petits locaux derrière la Rai, avec deux secrétaires et une équipe de scénaristes qui travaillaient pour moi.

– Il bluffe, il n'a reçu aucune offre de Medinews.

Mon expression change du tout au tout. Je me remets à tapoter mon porte-document en cuir. Deux fois seulement, mais avec plus de force.

– O.K. Alors faisons comme ça. Si, là-dedans, il n'y a pas d'offre de Medinews, j'accepte les mêmes bénéfices que l'année dernière... Si l'offre y est, alors vous récupérez le feuilleton au prix qu'ils m'en ont proposé plus mille euros.

Un autre jeune chargé de production aux cheveux noirs et sans une once de fibre créative me pose une question qui aurait fait honte à son père, un célèbre journaliste :

– Mais s'il y a bien eu une offre de Medinews, pourquoi ne pas la prendre ? Si c'est juste pour mille euros ?

Il ricane, démontrant sans le vouloir l'étendue de sa connerie. Ils rient tous autour de moi, à l'exception du directeur. Je jette un coup d'œil circulaire à la salle de réunion. Il y a des photos de motos, de voyages, d'îles paradisiaques, une petite sculpture contemporaine en fer, un cadre de Marilyn, un autre de Marlon Brando, un trophée, quelques livres d'auteurs jeunes et moins jeunes qui attendent patiemment de passer à la Rete. Je croise le regard du directeur.

– C'est une belle pièce.

C'est alors que j'aperçois le pistolet à eau dont je l'ai vu jadis se servir pour asperger de loin les danseuses sur les plateaux de tournage. Mais je me garde bien de divulguer cette information.

– Vraiment très belle.

Le directeur rayonne.

– Merci.

À nouveau sérieux, il se tourne vers le jeune crétin de chargé de production :

– Le problème, c’est que l’offre de Medinews pourrait être majorée des vingt pour cent qu’il a réclamés. Selon le barème de la SIAE, il s’agit d’un produit de classe A. Il gagnerait plus de royalties si nous conservions l’émission dès lors que nous la rediffuserions jour et nuit, sur Rete 4 et Rete 5, et sur la grille des programmes d’été. Alors que Medinews ne l’exploiterait pas autant.

La jeune veut s’exprimer, mais le directeur poursuit :

– Les mille euros, c’est juste une façon de nous narguer.

– Si tant est que l’offre soit réelle..., intervient l’homme au teint jaune. Moi, je dis qu’elle n’existe pas et que nous devrions simplement nous en assurer.

Les nuits blanches passées à jouer au poker avec Pollo, Bunny, Hook et tous les autres me reviennent à l’esprit. On jouait, en blaguant et en fumant et en s’envoyant du rhum et de la bière. À chaque fois, Pollo se mettait à brailler : « Et merde, Step, je savais que tu allais rafler la mise ! » et il tapait du poing sur la table. Et Lucone s’énervait à son tour : « C’est ça, défonce la table. » Et Pollo se mettait alors à danser, Schello dans ses bras. Il riait et buvait, aussi joyeux que s’il venait de remporter la partie. Ah, Pollo...

– Tu veux dire que tu te risquerais à lui accorder vingt pour cent de plus, comme ça, sans aucune garantie..., martèle le chef de production au nez crochu. Il dit qu’il a reçu une offre de Medinews. Mais moi je suis persuadé du contraire.

Il pense sans doute que je suis dans mes petits souliers, mais je lui rends son sourire de faux cul, malgré toute l’antipathie qu’il m’inspire, et le vois qui pâlit quand le directeur lui balance :

– Et ton poste, à toi, tu serais d’accord pour le mettre en jeu ?

Le chef de production tressaille, puis me regarde à nouveau et grommelle :

– Il n’a reçu aucune offre de Medinews.

Je souris et pousse mon porte-document vers le directeur. Sa curiosité piquée au vif, l’homme redevient subitement le petit garçon au pistolet à eau. Il s’empare de la chemise et la retourne pour en défaire les élastiques, mais je l’arrête.

– Si l’offre y est, je veux le montant qu’ils m’en donnent plus les mille euros.

– Sinon, nous restons comme l’année dernière..., insiste l’homme au teint brouillé avec l’approbation du jeune chevelu.

– Bien sûr.

Je tends une main vers le directeur et garde l’autre plaquée sur le dossier.

Pas question qu’ils l’ouvrent tant que le pacte n’aura pas été scellé.

– Oui, bien sûr, dit-il en me serrant vigoureusement la main.

Je relâche docilement la chemise.

D’un geste presque fébrile, il l’ouvre et en sort deux feuilles qu’il pose devant lui. Il a l’air presque heureux de trouver l’offre de Medinews. Sans doute que le type au teint jaune lui tape sur les nerfs à lui aussi, et qu’il cherche à tout prix à s’en débarrasser.

– Mais c’est le double de ce que nous t’offrons !

– Plus mille euros, dis-je, amusé.

– Et tu aurais accepté de clore l’offre avec seulement vingt pour cent ?

– Bien sûr. Je ne m’attendais pas à cette intervention providentielle, dis-je en portant mon regard sur le chef de production.

Recroquevillé dans le fauteuil qui ne sera bientôt plus le sien, le type au teint jaune n’a plus du tout envie de rire.

– Je tenais absolument à résigner avec la Rete. Exactement pour les raisons dont tu parlais. J’étais prêt à accepter même quinze pour cent.

Je pense à Pollo qui aurait tapé du poing sur cette immense table de réunion avant de se mettre à danser. Et moi avec lui.

– On a raflé une sacrée mise, pas vrai, Step ?

– Ouais ! Mais on a surtout mis une fameuse claque à cet enfoiré de chef de production !

J'entre au Circolo Parioli, et salue Ignazio, le petit portier chauve.

– Bonjour, Stefano. Comment allez-vous ?

Je lui donne une tape sur l'épaule et lui remets les clés de ma voiture avec un billet de cinq euros.

Je salue au passage quelques types en pleine discussion.

– Moi, je dis qu'il faut virer ce président ! C'est un crétin de première.

Ils me saluent d'un geste du menton. Je ne compte guère à leurs yeux, dès lors qu'ils me soupçonnent d'être un partisan du président. Juste au moment où j'entre dans les vestiaires, j'entends mon nom :

– Step !

Je me retourne et la vois : élégante avec un sac à rayures au bras, une robe bleue légère qui ne laisse rien perdre de ses formes voluptueuses et admirablement dessinées. Ses yeux verts trahissent une pointe de mélancolie, comme si son incroyable beauté ne suffisait pas à son bonheur.

– Salut, Francesca, comment ça va ?

Le voile qui assombrit ses yeux se lève soudain, et elle s'écrie :

– Beaucoup mieux, maintenant que je te vois !

Puis elle me demande, contrariée :

– Pourquoi est-ce que tu ris ?

– Parce que tu dis ça à chaque fois.

– Tu es le seul à qui je le dis.

– Quoi ?

– Rien, je répondais à la question qui vient de te traverser l'esprit. Tu es tellement prévisible, Mancini. Figure-toi que tu es le seul à qui je dis ça, même si tu ne me crois pas.

Je reste silencieux. Elle me fixe du regard et me décoche un sourire sublime.

– Je suis bien quand je te vois. Je ne suis bien que quand je te vois, dit-elle,

et je me sens soudain responsable d'un bonheur que je n'ai jamais cherché à provoquer chez elle.

– Francesca...

Elle ouvre les bras.

– Ne dis rien. Tu n'es pas sans savoir que la moitié des membres du club me suivent comme des petits chiens et que je reçois des avances à la pelle. Alors qu'en réalité le seul homme qui me plaît n'en a rien à branler de moi.

Elle s'arrête brusquement, puis renchérit :

– Ça te plaît quand je parle comme une poissarde, hein ? Ça t'excite... ? Tu sais très bien de quoi je veux parler. À moins que tous les coups que tu t'es pris sur la tête t'aient broyé la cervelle ? Mais ce n'est pas parce que tu es une racaille que tu me plais.

– Mais je ne suis pas une racaille et je ne l'ai jamais été.

– Le plus incroyable, c'est que ça devrait me donner envie de fuir, alors que c'est tout le contraire.

– Écoute, Francesca...

– Non, toi, écoute-moi. Je sais que tu vas bientôt te marier. Sache que je ne suis pas jalouse... et que je sais être discrète. Je ne parle à personne et personne ne sait rien de moi. Est-ce que tu as déjà entendu dire quoi que ce soit sur mon compte ?

– Non.

Elle pose ses mains sur ses hanches et secoue sa somptueuse chevelure châtain à la Erin Brockovich.

– Précisément. Je tiens à ce que tu saches que je n'ai jamais eu d'aventures ici et que tu peux être tranquille. De toute façon, tu ne ferais qu'une bouchée de tous ces gommeux, si l'envie te prenait de cogner...

Voyant que je vais protester, elle tempore :

– Avec cette violence que tu as en toi, dans certaines situations.

– Je préfère.

– Écoute, Step. Est-ce que tu ne pourrais pas faire un effort ? Je ne veux pas t'attirer d'ennuis, mais j'ai une envie dingue de te toucher depuis que je te connais...

D'un seul coup, elle bascule le poids de son corps sur son autre jambe et,

presque sans le vouloir, adopte une pose furieusement lascive qui m'inciterait presque à reconsidérer sa proposition. Elle s'approche et penche légèrement la tête vers moi comme pour dire : « Qu'est-ce que tu en penses ? »

La scène finale de *La Fille en rouge* me revient en mémoire, quand Kelly LeBrock, nue dans le lit, lance à Gene Wilder : « À table, cowboy. »

Francesca me regarde d'un air amusé. Mais la lueur d'espoir, dans ses yeux, ne tarde pas à disparaître.

– Je suis désolé. Vraiment. Mais il faut que j'y aille. On m'attend pour une partie de Padel.

Je tourne les talons et commence à m'éloigner sans me retourner. J'ai presque envie de rire quand je pense qu'elle aurait pu me dire : « C'est ça, va donc faire joujou avec tes petites balles au lieu de me peloter les miches. »

Quand j'arrive sur le court de Padel, les équipes sont déjà formées et je me retrouve à jouer avec un certain Alberto que je connais à peine. Les deux autres se regardent en ricanant comme s'ils avaient déjà remporté la victoire.

– Tu mets en jeu ?

– Non, commence, toi, je préfère.

– Vous êtes prêts ?

Ils acquiescent. Je sers et remonte rapidement vers le filet. Ils essaient de se défendre en visant exactement entre Alberto et moi, sans doute pour faire en sorte que nos raquettes s'entrechoquent. Alberto, désorienté, ne parvient pas à renvoyer la balle, je l'attrape au vol et la renvoie si fort qu'elle se propulse trop haut pour qu'ils puissent riposter.

– 15-0 !

La partie se présente plutôt bien en fin de compte. Les deux autres échangent un regard nettement moins assuré que tout à l'heure. Mais j'ai tout de même un doute : le sourire d'Alberto n'est-il pas un peu trop appuyé ? Ne serait-il pas gay ? De toute façon, nous marquons des points et c'est tout ce qui compte. Nous jouons sans nous percuter ou nous gêner l'un l'autre. Nous comprenons vite comment couvrir tout l'espace. Les autres suent à grosses gouttes, insistent, courent en tous sens, entrent parfois en collision et finissent à terre, comme maintenant... Tandis que d'un coup de raquette bien senti, j'expédie la balle à l'autre bout du terrain.

– Point !

Nous continuons sur le même mode, sans ménager nos efforts. Alberto fond sur la balle, tombe à terre, et la renvoie de justesse. Il se relève aussitôt, il est en grande forme. Quelles que soient ses orientations sexuelles, il est vif et même intuitif. Il est svelte, agile et bien balancé.

– Point !

Cette fois, Alberto me cède la droite et marque le cinquième point après un

échange féroce. Lorsque le joueur de l'équipe adverse met en jeu, il lance la balle en l'air, bascule sa raquette en arrière et bondit pour l'envoyer avec encore plus de force. La balle arrive vers nous à toute vitesse. Instinctivement, je me protège le visage avec ma raquette et renvoie le coup du tac au tac. L'adversaire se prend la balle au-dessous de la ceinture, en plein dans les testicules.

– Toutes mes excuses, je ne voulais pas...

Le gars est effondré à terre.

– Désolé, vraiment.

Alberto va ramasser la balle, l'air faussement contrarié, puis me glisse à l'oreille :

– Beau lancer !

Je ris malgré moi, j'ai l'impression d'entendre mon vieil ami de toujours, Pollo, quand il me chuchotait à l'oreille. Je me tourne comme si je m'attendais à le voir, mais c'est Alberto qui me fait un clin d'œil. Je change aussitôt d'expression, pour qu'il ne devine pas ma tristesse.

Pollo et moi, on n'a jamais joué au Padel, ça nous aurait d'ailleurs sûrement rebutés de pratiquer un sport avec un nom pareil. Mais ça ne nous a pas empêchés d'en découdre à coups de poing et de pied avec la terre entière. Il avait les ongles rongés et une vieille Kawasaki 550 qu'il surnommait ma « bécanne de la mort ». Un nom qu'il lui avait donné à la légère mais qui s'est révélé de sinistre augure. Pollo, tout à la fois heureux et misérable, roulait à fond la caisse sans jamais penser au danger.

J'ai les yeux mouillés, pas seulement à cause de la sueur, mais je continue à jouer. Nous marquons encore un point et Alberto me murmure à nouveau quelque chose à l'oreille et j'acquiesce sans avoir bien compris. Est-ce qu'il a dit : « Ils sont cuits... » ?

Le fait est qu'ils ont l'air épuisés. Pollo, lui, était infatigable. Il était toujours en mouvement, comme s'il ne voulait jamais de temps mort, parce qu'il avait peur de se mettre à penser. Comme s'il cherchait à échapper à quelque chose. Je frappe à nouveau la balle. Il s'ensuit un échange interminable. Les deux autres ne veulent pas lâcher. Un jour, il faudra que j'aille rendre visite aux parents de Pollo. Je n'ai jamais eu le courage de le faire. La douleur nous

rend impuissants, elle nous brise le cœur et nous finissons par nous fabriquer une carapace sous laquelle nous réfugier. Sans même réfléchir, je fonce sur la balle et la renvoie avec une telle violence qu'elle s'écrase presque au sol. Mais elle rebondit et fend une nouvelle fois les airs en évitant les raquettes qui cherchent à l'arrêter.

– Point ! Victoire ! hurle Alberto.

Nous nous donnons la main et une accolade enthousiaste.

– On veut un match revanche, exigent nos adversaires.

– Oui, bien sûr, dis-je en souriant.

Mais je suis dans un autre monde. Qui sait si les parents de Pollo n'ont pas déménagé ? Cette pensée m'accompagne quand je sors du court, et même si j'ai gagné, je me sens vaincu intérieurement.

J'entre dans la douche, tandis qu'Alberto commence à se déshabiller.

– Quelle partie, mes aïeux !

– C'est toujours génial quand on gagne.

– Et encore plus quand on met une pâtée à deux chameaux ! À peine arrivés sur le court, ils avaient déjà l'air énervés !

– C'est vrai, mais au final ils se sont bien amusés.

– Oui, surtout quand il a pris ta balle dans les roubignoles !

Nous rions en nous saluant d'un *check* fraternel. J'ouvre le robinet et me glisse sous le jet sans même vérifier la température de l'eau. D'abord fraîche, elle se réchauffe progressivement, chassant au loin les souvenirs douloureux et les contractures musculaires. L'amitié de Pollo me manque ; son éternelle bienveillance. Quand j'ai vu le film *Will Hunting*, avec Ben Affleck et Matt Damon, j'ai compris qu'il était un peu comme Ben, pour moi, même si je n'ai jamais prétendu être un génie. J'ai été engagé dans cette boîte de prod grâce à un énorme coup de bol et à une bonne dose d'intuition. Je me suis inventé une expérience professionnelle sans même réfléchir, puis voyant que j'étais sur la bonne voie, j'ai décidé d'en faire des tonnes. L'eau est plus chaude à présent, et les pensées s'enchaînent au petit bonheur. Perdre un ami aussi proche, si tôt dans la vie, c'est comme se réveiller et découvrir que l'on t'a amputé d'un bras. Tu te croyais invincible et brusquement te voilà vaincu. Peu à peu, j'ai fini par m'habituer à l'absence de Pollo et redécouvert la lumière au bout du tunnel. J'ai tiré un trait sur les sensations fortes qui te donnent des sursauts la nuit et des montées d'adrénaline. Parfois, je prends plaisir à observer de petits détails auxquels personne ne prête attention. La ménagère dont le cabas craque alors qu'elle est train de traverser la rue, et le gamin qui rapplique en courant pour chiper une orange tombée à terre. Ou cette mère et sa fille qui discutent ferme à la sortie du lycée :

– Ce soir, j'ai un anniversaire pour les dix-huit ans d'un copain.

– Encore !

– Maman, je te rappelle que tous mes copains de classe vont avoir dix-huit ans cette année !

– D'accord, mais à une heure, je veux que tu sois rentrée !

– À une heure ? Mais la fête ne fait que commencer à une heure !

– Les dix-huit ans, ça se fête à minuit !

– Je veux dire qu'à une heure on commence seulement à teuffer.

– À quoi ?

– On s'éclate ! La dernière fois, il était deux heures du matin quand on a vraiment commencé à faire la teuf.

– Qu'est-ce que tu baragouines ? Je ne comprends rien à ton charabia !

– Tu sais que t'es vraiment relou, maman ?

Ou bien deux ados qui se bécotent, affalés sur une mobylette sous l'œil envieux des passants. Leurs téléphones sonnent, mais ils ignorent les appels répétés de leurs parents. Ils se regardent dans les yeux, se roulent des patins, fiers de leur amour naissant et emportés par le désir.

À mesure que l'eau s'écoule, les images de Pollo me submergent. Je vais en soirée avec Babi. C'est la dernière virée à moto. Après quoi tout s'éteint. Pollo est à terre après une course sauvage avec les mecs de la cité. Je lui caresse le visage en murmurant : « Bon Dieu, tu vas me manquer. » Et Pollo m'observe d'un œil amusé, comme s'il savait déjà tout de ma vie et tout ce qui allait se passer.

J'imagine qu'Alberto entre à ce moment-là et me voit sous la douche, en train de parler dans un téléphone invisible avec quelqu'un qui n'existe pas. L'image de Pollo en train de cabrer sa moto me revient d'un seul coup, puis disparaît. C'est alors que je la vois en train de lire un livre, assise sur un banc de pierre. Elle est jeune et belle et ses cheveux défaits retombent en cascade sur ses épaules. Elle pose sa main sur la page qu'elle est en train de lire pour ne pas la perdre, puis lève les yeux. Elle remonte ses lunettes sur son front et plisse les paupières, éblouie par le soleil. Elle me sourit, sereine. Elle m'a vu. Je m'approche et lui dis, comme pour la rassurer :

– Je suis là, maman ! Regarde ce que j'ai trouvé !

Je cours vers elle, les doigts resserrés autour d'une chose que je ne veux pas

lâcher. Mais une fois devant elle, je fais la grimace. J'ai peur de me faire gronder.

– Fais voir ça.

J'ouvre mes mains en lui souriant.

– C'est une flèche très ancienne, de Romain ou de Sioux.

Entre le pouce et l'index, je tiens une baguette de bois au bout de laquelle est fixé un petit triangle de pierre émoussé.

– Où l'as-tu trouvée ?

– Là-bas, dis-je avec un geste vague. Je peux la rapporter à la maison ?

– Oui, mais donne-la-moi...

Je me souviens qu'elle avait saisi la flèche avec un mouchoir en papier, ce qui lui conférait, à mes yeux en tout cas, une certaine importance. J'étais tout excité.

– Maman, fais attention...

– Oui, oui, je fais attention, même si je t'ai déjà dit mille fois de ne pas ramasser les choses que tu trouves par terre.

Nous avons rapporté la flèche à la maison et l'avons montrée à papa quand il est rentré du travail.

– Je l'ai trouvée à la Villa Borghese !

– Alors, c'est sûrement une flèche de Sioux, tu as raison. Un jour, en passant là-bas, je les ai aperçus.

– C'est vrai ?

Ma curiosité piquée, je lui ai demandé si les hommes de la police montée de la Villa Borghese les avaient vus, eux aussi, les Indiens. Et Papa et maman avaient éclaté de rire. Puis papa m'avait répondu :

– Peut-être bien.

Et il avait enlacé ma mère de ses bras et l'avait embrassée.

J'étais tout content d'avoir réussi à les faire rire et de les voir si heureux ensemble.

L'eau de la douche est beaucoup plus chaude à présent, et la fatigue de la partie de Padel commence à se dissiper. Je me sens mieux, mais ce dernier souvenir de ma mère me taraude. Je songe à la fois où je l'ai surprise avec un

autre et comment tout a changé ensuite. Papa et maman ont cessé de s'aimer. Et pourtant la vie continue.

– Vous avez eu de la chance...

J'ouvre les yeux. Ce sont nos deux adversaires de tout à l'heure. Ils ont l'air un peu plus sûrs d'eux que sur le court, mais guère plus. Je les toise brièvement et dis :

– C'est vrai qu'on a eu une sacrée veine !

Puis je m'esclaffe en songeant qu'il y en a toujours un pour me faire rire.

Au self du club, un cuisinier est en train de faire griller des steaks sur la braise. Je me sers des légumes variés, une assiette d'artichauts avec un peu de grana padano.

Une dame mal polie et excessivement parfumée me passe devant, mais je l'ignore. Après s'être resservie en viande, elle se tourne vers moi et me sourit, puis, sans la moindre gêne, recommence à piocher allégrement dans les plats. J'avais cru comprendre qu'au Club Parioli on était censé croiser l'élite de la société romaine, et voilà qu'une bonne femme aussi brune et ridée qu'un pruneau me passe devant sans la moindre retenue ! Le serveur hausse les épaules, l'air de dire : « Je ne peux malheureusement rien y faire », puis me demande poliment :

– Qu'est-ce que je vous sers ?

– Je me contenterai de la moitié de ce qu'a pris la mégère !

Il rit et me tend les plus beaux morceaux de viande qui cuisent sur la braise.

Je m'assieds face à une porte vitrée pour jouir du spectacle, comme si c'était un grand tableau. La sublime banquette et les appliques en bronze font de ce club l'un des plus sélects de la capitale. Je porte mon regard sur le jardin. Des gens jouent au tennis, je les vois courir sur le terrain mais n'entends pas le son de la balle.

J'aperçois Alberto, son assiette à la main. Il me salue de loin puis va s'asseoir avec d'autres membres du club. Il a compris que je voulais être tranquille. Je me sers un peu de bière, j'en prends une longue gorgée, puis je commence à manger doucement, sans me presser. Gin dit toujours que je mange trop vite, que c'est une forme de stress et que je suis un compulsif. Mais c'est surtout vrai quand je mange des frites avec de la bière. L'une après l'autre, je les dévore sans m'arrêter, en les trempant un coup dans la mayo, un coup dans la moutarde. Puis je deviens de plus en plus vorace et j'en prends trois, voire quatre à la fois.

– Mais tu vas t'étouffer ! proteste-t-elle.

– Tu as raison.

Je ralentis la cadence et me calme. Comme s'il n'y avait plus d'urgence, comme si je n'étais plus inquiet. Elle est si belle avec ses cheveux noirs coupés court, son corps svelte, ses longues jambes, sa poitrine parfaite et son sourire intarissable. Elle entrouvre ses lèvres et penche la tête en arrière, s'abandonnant à mon étreinte... Gin.

– Je vous sers un café ?

Un pot de lait et une tasse de café à la main, le serveur interrompt mes rêveries érotiques.

– Pourquoi pas ?

– Voilà. Du sucre ?

– Non, merci, ça ira comme ça.

Ce type est parfait, toujours là au bon moment. Il apparaît et disparaît sans même que l'on s'en rende compte. Le café aussi est parfait. Je souris en repensant à Gin, à notre future famille et à notre devenir. Serons-nous les parents d'un garçon ou d'une fille ? Le bébé sera-t-il la copie conforme de Gin ? Héritera-t-il de mes yeux ? En tout cas, j'espère qu'il n'aura pas mon caractère.

« Quand j'étais jeune, j'étais passionné de moto, mais j'ai laissé tomber, sinon ta grand-mère ne m'aurait jamais épousé. » Je me souviens de ce que me disait mon grand-père, le père de maman, quand il nous arrivait de bavarder ensemble. Il avait toujours quelque chose d'intéressant à raconter. Je bois ma dernière gorgée de café, je pose ma tasse, et soudain j'ai le sentiment que ma vie est en train de prendre un formidable élan.

– Monsieur...

Je me retourne et vois le serveur qui se relève après avoir ramassé une enveloppe tombée à terre.

– Ceci est tombé de votre veste.

– Ah, merci.

Il me tend l'objet et me regarde d'un drôle d'air, comme s'il avait peur de connaître ce que cache l'enveloppe. Il prend ma petite tasse vide et s'éloigne aussitôt sans se retourner. J'ouvre l'enveloppe, légèrement intrigué. Quel

idiot ! Ce n'est que le carton de l'événement auquel je dois impérativement me rendre, selon ma secrétaire. J'y jette à nouveau un coup d'œil. *Les beaux jours*. Exposition Balthus à la Villa Médicis, Académie française de Rome, Viale della Trinità dei Monti. Je scrute le bristol. Il ne comporte aucune indication. Il n'y a ni mention de la société qui organise le vernissage, ni même un nom. Je sais deux ou trois choses sur ce Balthus dont l'exposition avait été censurée. C'est cet octogénaire qui aimait peindre des gamines et dont les tableaux faisaient polémique. On l'accusait de ne pas faire que de la peinture avec ses modèles, comme en témoignait son polaroid qui crachait des photos de nymphettes prises au cours de ses voyages. Une fillette de huit ans se rendait à son atelier tous les mercredis avec le consentement de ses parents, et ce jusqu'à l'âge de seize ans. Balthus, l'insatiable, faisait fi de la respectabilité bourgeoise. Je me sens tout à coup fasciné et étrangement attiré par ce curieux bonhomme et le titre de l'expo : *Les beaux jours*. Je connais vaguement son œuvre, bien sûr. Je décide de me rendre à l'expo sans me douter que je vais tomber sous le charme de ses toiles, ou me retrouver moi-même et sans le vouloir au centre d'un tableau insolite.

La Villa Médicis est une imposante demeure raffinée et élégante, entourée d'un jardin ravissant. On y trouve des petites fontaines et des haies bien taillées. Devant le portail, une hôtesse souriante s'empare de mon carton d'invitation. Je n'ai plus qu'à entrer et à longer le tapis rouge avec le reste des invités. Nous sommes accompagnés par une douce musique et des serveurs qui portent des coupes de champagne sur des plateaux. Devant moi, une odalisque vêtue d'une robe longue aux couleurs chatoyantes prend une flûte et la vide d'un trait. Elle manque de trébucher sur ses hauts talons, puis se rattrape de justesse en s'accrochant au garçon qui se retourne et attend qu'elle ait reposé son verre vide sur le plateau. Aussitôt, elle en reprend un, et tandis que le serveur s'éloigne, la Vénus brune siffle son deuxième verre. Elle aussi doit faire partie du Club Parioli.

Nous entrons enfin dans la villa. Les plafonds sont immenses, la lumière tamisée. Le mobilier antique et le sol dallé d'ardoise sont parfaits, immaculés. Sur les portes en bois doré sont inscrites des maximes en latin censées exalter les vertus du genre humain. Dans la première salle trône un magnifique tableau de Balthus. Je m'en approche pour mieux lire la date et la légende : 1955, *Nude before a Mirror*. Il représente une femme nue posant devant un miroir, son visage caché par ses bras qui soulèvent sa longue chevelure brune ondulée. À côté, il y a une esquisse au crayon intitulée : *Nu devant un miroir*. Le corps sculpté du modèle nimbé d'une lumière criarde, presque argentée, est bouleversant. Dessous, une notice indique la provenance de l'œuvre : Pierre Matisse Gallery puis son nom entier, Balthasar Klossowski del Rola, peintre français d'origine polonaise. Balthus. Vient ensuite une série de tableaux représentant des petites filles : Alice, torse nu, avec une jambe posée sur une chaise, sans grâce, semble tuer le temps en entortillant une boucle de cheveux autour de son doigt. Une autre fillette assise, les mains derrière la tête, les jambes légèrement écartées et la jupe relevée, pose dans une pièce

aux couleurs chaudes, tandis qu'un chat roux lape en tapinois une écuelle de lait. Je continue ma promenade le long des murs tapissés de croquis et d'esquisses qui prennent finalement vie sur de grandes peintures à l'huile, empreintes de sensualité. Les pas des visiteurs cessent de résonner autour de moi lorsque je pénètre dans une petite salle agrémentée d'une splendide fenêtre d'où l'on aperçoit le ciel rougi par le coucher du soleil. Je m'appuie sur la balustrade et contemple au loin les pins parasols qui déploient leurs grandes ramures vertes au-dessus desquelles se découpent la silhouette des toits et, plus loin, le dôme de la basilique Saint-Pierre. Je me perds dans mes pensées : la réunion du lendemain, un script à lire, une idée de programme télé pour l'été.

– Step... ?

Cette voix me tire brusquement de ma rêverie, pulvérisant tout ce qui m'entoure, interrompant le fil de ma rêverie. Mon esprit s'arrête.

– Step ?

La voix qui m'appelle résonne dans l'azur du ciel teinté de rose. Serait-ce l'une des fillettes de Balthus qui s'est échappée de sa toile... ?

– Step ? C'est toi ?

Je n'étais pas en train de rêver.

Telle une petite fille, elle tient sagement son sac Michael Kors devant elle, un sourire désarmant aux lèvres. Ses cheveux sont plus courts que dans mes souvenirs, ses yeux bleus plus intenses. Elle ne dit rien, se contentant de me fixer du regard dans la lumière rose du crépuscule. Nous sommes seuls dans la pièce et personne ne semble vouloir interrompre ce moment magique. À quand remonte notre dernière rencontre ? Quatorze ans ? Seize ? Cinq ? Six ? Oui, peut-être six ans. Et elle est divinement belle. Malheureusement. Le silence entre nous devient presque encombrant. Je n'arrive pas à dire un mot. Nous continuons à nous regarder l'un l'autre et à nous sourire comme deux idiots. Mais soudain, une pensée assombrit mon sourire. Juste au moment où j'étais en train de me dire que j'avais donné un sens à ma vie, que j'avais fait les bons choix, je me mets à douter. Je perds mon sang-froid, je voudrais être distant, détaché, mais ça ne marche pas. Je ressens de la curiosité et de la douleur pour le temps perdu. Je songe aux peines et aux joies qu'elle a connues sans moi. À tous ces sourires que je n'ai jamais vus. Lui est-il arrivé de penser à moi ? Son cœur a-t-il battu pour moi ? M'a-t-elle désiré mais réprimé ses sentiments ? A-t-elle lutté pour me garder à distance, en se persuadant qu'elle avait pris les bonnes décisions, et que rester avec moi aurait été la pire des choses ? Mais voilà que je me perds dans son sourire. Laissant de côté toute réflexion, je renonce à essayer de comprendre pourquoi nous nous retrouvons ici, face à face. Soudain, Babi penche la tête de côté et fait une drôle de petite grimace – cette petite moue inimitable qui m'a conquis et que je porte encore dans mon cœur comme une cicatrice.

– Tu sais que tu as du chien ? me dit-elle en souriant. Ce n'est vraiment pas juste que vous, les hommes, embellissiez avec l'âge, et pas nous.

Sa voix a changé. C'est une femme à présent. Elle a minci, ses cheveux ont foncé, et elle porte un maquillage impeccable, sans excès. Elle est plus belle que jamais, mais je ne veux pas lui dire. Elle me regarde toujours.

– Tu as vraiment changé, en bien. Bon sang, tu me plairais presque encore plus.

– Tu veux dire qu’avant je ne te plaisais pas ?

– Si, bien sûr. Et tu le sais. Il suffisait que tu me touches pour que ma peau s’électrise...

– Tu veux parler de la fois où on s’est pris le jus en décorant l’arbre de Noël ?

Elle rit, les yeux fermés, la tête légèrement rejetée en arrière, et plisse les paupières comme si elle revoyait la scène. C’était il y a au moins six ans.

– Après ça, on s’est embrassés.

– On s’embrassait tout le temps, précisé-je en souriant. Et ensuite on s’est échangé les cadeaux.

Elle me regarde et poursuit son récit comme si elle voulait connaître ma version des faits. Elle ne sait pas que j’ai cherché désespérément à l’oublier en regardant en boucle le film *Eternal Sunshine of the Spotless Mind*, dans l’espoir d’y parvenir.

– Alors, tu te souviens de ce moment ?

Elle me décoche un sourire malicieux, pensant m’avoir posé une colle.

– Il y avait deux emballages différents.

– Mais c’était le même cadeau !

Elle est tellement excitée qu’elle en laisse tomber son Michael Kors. Elle me saute dans les bras et pose sa tête sur ma poitrine. Je reste interloqué, mes bras sont grands ouverts, sans savoir comment réagir. Je me sens de trop, comme transporté hors du temps. C’est comme si, où que je sois, je ne suis pas ma place.

– Je suis tellement contente de te revoir !

À ces paroles, je l’étreins tendrement.

Nous nous trouvons à présent dans un joli petit parc. Les rayons du soleil illuminent la ligne des toits qui se découpe sur l'horizon. Il n'y a pas un brin de vent. On est le 4 mai et il fait déjà chaud. Nous sommes assis face à face et venons de commander des boissons. Un cappuccino frappé, peut-être. Je ne sais plus très bien.

– Tu n'as pas changé.

– Non.

Après cela, nous restons un moment sans rien dire, scrutant du regard chaque détail qui pourrait nous révéler l'un à l'autre : mains, boucles de ceinture, chaussures, boutons... Mais rien de tout cela ne me parle et même si c'était le cas, je n'aurais pas envie d'écouter. J'ai peur d'avoir mal, peur de souffrir. Je voudrais être insensible à la douleur.

– Tu te souviens quand on a ouvert les paquets ? C'étaient exactement les mêmes pulls de marin bleu ciel. On était passés devant la boutique ensemble et ils nous avaient plus à tous les deux. On en avait parlé ensuite. J'avais décidé de te l'acheter et de demander le même pour mon anniversaire. Et tu me l'as offert à Noël ! C'était incroyable, merveilleux !

– Dentice.

– Quoi ?

Elle me lance un regard surpris, presque déconcerté. Elle doit me prendre pour un fou.

– Dentice, c'est le nom du magasin où on avait acheté les pulls.

– Ah, mais oui ! Sur la piazza Augusto Imperatore. Tu crois qu'il existe toujours ?

Le magasin existe bel et bien, mais je ne dis rien. Elle prend une gorgée de son Crodino, mange une frite, s'essuie la bouche. Puis elle repose sa serviette sur la table et se met à tripoter nerveusement la bague qu'elle porte à l'annulaire. C'est une alliance. Elle porte une alliance. Soudain, j'ai le souffle

coupé. Un nœud se forme dans ma gorge et j'ai mal au cœur. J'ai envie de vomir. Je m'efforce d'inspirer profondément pour me calmer. Peu à peu, je parviens à ralentir les furieux battements de mon cœur. Pourquoi est-ce que ça t'étonne ? Tu le savais, pourtant, bon sang ! Elle te l'a dit la dernière fois que vous vous êtes vus, quand vous avez fait l'amour sous la pluie. Quand vous avez repris la voiture ensuite, elle te l'a dit.

– Step, écoute-moi, dans quelques mois je me marie.

Aujourd'hui, comme jadis, toute cette histoire me paraît insensée. Mais je feins l'indifférence. Je prends mon cappuccino et regarde au loin pour qu'elle ne voie pas mes yeux embués. Je fais mine de suivre du regard une mouette égarée en sirotant doucement mon café pour ne pas suffoquer. Je ne sais que répondre.

– Beaucoup de choses ont changé.

Quand je la regarde à nouveau, elle sourit, sereine. Elle me montre l'anneau qu'elle porte au doigt.

– C'est mieux comme ça, tu ne crois pas ?

– Pourquoi est-ce que tu me demandes ça maintenant alors que tu ne m'as rien demandé quand j'aurais pu te répondre ?

J'aimerais ajouter : « Si j'avais pu empêcher tout ça, si ta vie pouvait encore faire partie de la mienne, si on ne s'était pas perdus de vue, si on avait mûri ensemble, on aurait pleuré, on aurait été heureux, mais on aurait été tous les deux, sans ce terrible vide. Tout ce temps envolé, gaspillé, creux. L'idée d'avoir pu perdre ne serait-ce qu'une seconde de ta vie m'est insupportable. Tes soupirs, tes sourires, tes chagrins, j'aurais voulu les vivre à tes côtés. »

– Tu es en colère ?

Elle me regarde, l'air grave, mais toujours sereine. Elle pose doucement sa main gauche sur la mienne.

– Non, je ne suis pas en colère.

Elle acquiesce, elle est heureuse.

– Si, en fait, je le suis ! dis-je, brusquement hors de moi.

J'ôte ma main et elle secoue la tête.

– Et tu as raison. Sinon tu ne serais pas toi-même...

Elle n'ajoute rien de plus, laissant l'imagination prendre le relais, et je songe

à ce qui aurait pu se passer, à ce que j'aurais pu dire ou faire pour l'empêcher d'entrer à nouveau dans ma vie.

– Step ?

Elle cherche mon approbation. Elle veut que je la pardonne, que je me montre magnanime, mais je suis sans voix. Je ne trouve rien à dire pour détendre l'atmosphère et chasser la gêne qui s'est installée entre nous. De nouveau sa main cherche la mienne et elle me sourit.

– Je te comprends. Je sais pourquoi tu es en colère...

Je voudrais pouvoir lui dire qu'elle ne comprend rien du tout, que j'aurais dû l'effacer de ma mémoire, mais que je n'ai pas réussi à l'empêcher de s'immiscer dans mes pensées. Elle me touche doucement la main. Elle a les yeux humides, comme si elle allait se mettre à pleurer. Sa lèvre inférieure tremble légèrement. Soit c'est une excellente comédienne, soit elle est réellement bouleversée. Mais pourquoi ? Pourquoi une telle émotion ? Est-elle au courant pour Gin et moi ? Quand bien même, je n'ai rien à cacher. Soudain, elle change d'expression, elle ouvre tout grand les yeux comme si elle cherchait à me faire rire, et s'exclame toute joyeuse :

– J'ai un cadeau pour toi !

Elle sort de son sac un paquet enveloppé de papier bleu entouré d'un ruban bleu ciel. Il y a une petite enveloppe scellée attachée au paquet. Stupéfait, je vais pour ouvrir le paquet, mais elle me le prend des mains.

– Non ! Attends... Il y a quelque chose que tu dois voir avant, sinon tu ne comprendras pas.

– En effet, je ne comprends rien...

– Maintenant tout va s'éclaircir et tout sera beaucoup plus simple, tu verras.

Elle a dit cela d'une voix décidée de femme adulte.

À présent, c'est au tour de Babi de regarder au loin, comme si elle cherchait quelque chose des yeux, comme si elle savait que là-bas, sous les arbres, au fond du jardin, quelqu'un attendait son signal. Mais il ne se passe rien et elle soupire, déçue comme si elle avait été trahie.

Puis tout à coup :

– Ah ! le voilà !

Elle agite la main pour signaler sa présence et s'écrie, joyeuse :

– Je suis là ! Ici !

Je suis son regard et aperçois un petit garçon qui s'élançe vers nous, et une dame en blanc, qui se tient en retrait, une petite bicyclette à côté d'elle. L'enfant s'approche en sautillant sur les petits graviers blancs de l'allée, trébuche et manque de tomber par terre, mais il se rattrape et se jette dans les bras grands ouverts de Babi.

– Maman ! Maman ! Tu sais quoi ? Tu sais quoi ?

– Quoi donc, mon cœur ?

– J'ai fait un tour de bicyclette. Leonor m'a tenu juste un peu et puis elle m'a lâché, et j'ai continué à pédaler et je suis même pas tombé.

– Bravo, mon trésor !

Ils s'enlacent tendrement. Les yeux de Babi me cherchent à travers les cheveux ébouriffés du garçon et elle hoche la tête comme si elle cherchait à me faire comprendre quelque chose. Le petit se dégage subitement de son étreinte.

– Je suis un champion ! Hein, maman, que je suis un champion ?

– Oui, mon ange. Je peux te présenter mon ami ? Il s'appelle Stefano, mais on l'appelle Step !

L'enfant se retourne et me regarde, intimidé. Puis il me sourit.

– Moi aussi, je peux t'appeler Step ?

– Bien sûr, dis-je en lui souriant à mon tour.

– Alors, je t'appelle Step ! C'est super comme nom. On dirait Stitch !

Sur ce, il repart en courant. Il a le teint hâlé, des lèvres charnues, des dents blanches parfaites et des yeux noirs. Il porte un T-shirt à rayures blanches et bleues.

– Il est très beau.

– Merci, dit-elle en souriant fièrement.

Elle est maman, et je suis ému de la voir baigner dans un bonheur que je n'aurais peut-être jamais pu lui donner. C'est peut-être pour cela qu'elle a décidé de me quitter. Babi vient de nouveau interrompre le fil de mes pensées :

– Il est intelligent et très sensible en plus. C'est un romantique. Il comprend

beaucoup plus de choses qu'on ne l'imagine. Quand j'y pense, je trouve cela tellement merveilleux que ça me serre le cœur.

– Bien sûr, dis-je, en songeant qu'il s'agit là d'un sentiment propre à toutes les mamans.

Babi suit son fils du regard tandis qu'il retourne vers sa nounou. Le petit remonte sur sa bicyclette, essaie de pédaler, puis roule pendant quelques secondes sans tomber.

– Bravo ! s'écrie Babi en frappant des mains pour saluer sa prouesse.

Soudain, elle se tourne vers moi et me tend mon cadeau.

– Tiens. Tu peux l'ouvrir maintenant.

C'est vrai. J'avais oublié. Je me sens mal à l'aise.

– Ce n'est ni un livre ni une arme ! Tu ne risques rien !

Je défais le paquet et ôte le papier de soie qui enveloppe un polo taille XL à col blanc. Je n'arrive pas à y croire. Il est à rayures blanches et bleues, comme celui de l'enfant.

– Eh oui, dit Babi, l'air grave. C'est peut-être pour ça que tu ne m'as jamais manqué.

J'ai le souffle coupé. La tête me tourne et je reste bouche bée, tout à la fois ému, surpris, énervé, confus et stupéfait.

– Maman, regarde ! Regarde ! s'écrie alors le petit.

Il passe devant nous en pédalant sur sa petite bicyclette. Je le regarde en riant, et il détache sa main du guidon pour me saluer.

– Salut, Step !

Il se raccroche très vite à son vélo pour ne pas tomber. Puis il fait demi-tour jusqu'à sa nounou et disparaît aussi vite qu'il est entré dans ma vie. Ses yeux, sa bouche, son sourire, je revois ma mère, et surtout, je me revois moi sur mes photos quand j'étais enfant. Babi me reprend la main.

– Tu ne dis rien ? Il n'est pas beau ton fils ?

La nouvelle me fait l'effet d'un électrochoc. J'ai un fils ! J'ai toujours voulu en avoir un. Être lié à une femme, non pas forcément par une promesse d'amour ou par un mariage, mais par un enfant, le fruit de cet instant quasi divin où deux êtres se fondent, emportés dans un tourbillon de couleurs et de nuances, qui plus tard va donner vie à un tableau, un puzzle, qui va s'assembler pièce par pièce dans le ventre de la femme, et enfin, prendre son envol tel un papillon, une colombe, un faucon ou un aigle, et commencer une nouvelle aventure, peut-être différente de celle qu'ont connue ses parents. Elle et moi. Moi et elle, Babi. Et cet enfant. J'essaie de rassembler mes pensées chamboulées.

– Comment est-ce qu'il s'appelle ?

– Massimo. Comme le chevalier. Même si, jusqu'à présent, il n'a réussi qu'à monter une bicyclette.

Elle rit, elle nage dans le bonheur. Elle respire l'air parfumé et détache sa chevelure, qui se déploie librement dans une brise imaginaire. Elle ne cherche ni pardon, ni partage, ni solution. Il s'agit pourtant bien de notre fils. Brusquement, je me sens propulsé six ans en arrière, dans cette soirée où j'avais emmené mon ami Guido. Je fends la foule, j'avale un rhum au passage, un Pampero, le meilleur. Puis j'en écluse un autre et encore un. Avec l'air de Battisti en tête, je me mets à errer dans la somptueuse villa. Comment un rocher peut-il arrêter la mer ? Je n'ai toujours pas trouvé la réponse à cette question. Je m'approche d'un tableau, une nature morte d'Eliano Fantuzzi, attiré par la grosse pastèque qui trône sur la table. Ses contours sont flous, comme à travers le regard d'un myope sans lunettes. Elle semble presque décolorée : vert et rouge légers, une touche de blanc, quelques petits points noirs figurant les graines. Et soudain je revois Babi, en train de dévorer une tranche de pastèque et riant à gorge déployée.

C'est l'été. Nous sommes sur le corso Francia, au bout du pont, sous le

dernier aigle. Il fait chaud, c'est la nuit. Le petit kiosque de plein air est toujours ouvert, et il s'en échappe une odeur de saucisses grillées et une fumée blanche épaisse et dense, comme si un nouveau pape venait d'être élu. Heureusement, la brise du soir chasse au loin les odeurs de graisse chaude.

– Eh, salut, Step ! me lance le patron. Servez-vous, on verra après pour les sous...

Je rends son sourire à Mario, tandis que Babi se jette sur une tranche de pastèque.

– Ah, je vois ! Tu as choisi la plus rouge, la plus mûre...

– Oh, mais je peux t'en donner un bout si tu veux.

Elle affiche un petit air satisfait qui me fait rire.

– Non, je vais en prendre une pour moi, gloutonne !

Je mords à pleines dents dans ma tranche de pastèque. Elle est sucrée, délicieuse, exactement à l'image de cette soirée. Babi mange la sienne staccato, puis recrache un pépin.

– Eh ! Comme Julia Roberts dans *Pretty Woman* ! dit-elle.

– Comment ça ?

– Quand elle crache son chewing-gum !

Et tandis que je repense à elle et à cette merveilleuse nuit d'été, un écho me parvient depuis la pièce voisine. Je tends l'oreille. Ce rire, je le reconnaîtrais entre tous. C'est le sien. C'est Babi. Elle est au centre de l'attention, en train de raconter une histoire, provoquant la liesse de ceux qui l'écoutent. Je pose mon verre et me fraie un chemin en avançant, comme au ralenti, parmi des inconnus. Je l'aperçois juchée sur l'accoudoir d'un canapé au milieu du salon. J'ai à peine le temps de faire demi-tour et de me mêler aux invités qu'elle se retourne, comme si elle avait flairé quelque chose. Comme si son cœur, son esprit ou son instinct l'avait invitée à regarder derrière elle. Son visage rosit, d'abord de surprise, puis de bonheur.

– Step... Eh, mais qu'est-ce que tu fais ici ?

Elle s'approche et m'embrasse sur les joues. J'en suis presque étourdi. Puis elle me prend le bras et nous passons devant le petit attroupement qui s'est formé autour du canapé. Je suis ivre et ne comprends pas ce qui m'arrive. Mais je la suis comme un toutou.

Qu'est-ce que je fiche ici, bon sang ? Comment ai-je atterri dans cette villa ? Babi... Babi... nous continuons à avancer tranquillement parmi les convives, en prenant ici un amuse-bouche sur le buffet, là un verre. Je me souviens alors que j'ai mon téléphone sur moi. Je le sors de ma poche et le mets en mode silencieux pour l'oublier. Puis je prends une coupe de champagne sur le plateau d'un serveur.

– Non, pardon... j'en voudrais deux.

Je m'en veux soudain de n'avoir pas pensé à elle. Je lui tends aussitôt un verre.

– Désolé...

– Ce n'est pas grave. Elle commence à boire en me regardant par-dessus le rebord de sa coupe, puis ajoute : Je suis contente de te voir.

– Moi aussi, dis-je sans même le vouloir.

Soudain, elle pose son champagne sur le rebord d'une fenêtre.

– Eh, j'adore cette chanson ! Je vais danser. Tu m'attends, Step ? Juste une minute et après on part ensemble. S'il te plaît, attends-moi...

Elle m'embrasse sur la joue en y mettant une telle ardeur que son baiser déborde sur mes lèvres. Puis elle disparaît. Est-ce qu'elle le fait exprès ? Elle se met à danser en tournant sur elle-même, au milieu de la terrasse. Les yeux fermés et les bras grands ouverts tournés vers le ciel, elle chante les paroles de la chanson à tue-tête. *Semplicemente* de Zero Assoluto. Je finis mon champagne et pose mon verre à côté du sien. C'est décidé, je pars. Tout de suite. Elle va peut-être m'en vouloir, mais c'est mieux comme ça. Mais je n'ai pas le temps de tourner les talons qu'elle m'attrape par le bras.

– Elle est trop belle cette chanson... « et les passions restent... simplement ne pas oublier... nananana ! Simplement comme se rencontrer, se perdre, se retrouver, s'aimer, se séparer, ça aurait pu mieux se passer, peut-être... simplement. »

Elle m'enlace en me serrant très fort, et me susurre à l'oreille :

– On dirait qu'elle a été écrite pour nous.

Elle continue à m'êtreindre en silence et je ne sais plus quoi dire ou faire. Qu'est-ce qui te prend, Babi ? Que se passe-t-il ?

C'est alors qu'elle me prend par la main. Nous quittons la fête qui touche à

sa fin, sortons de la villa. Elle m'entraîne toujours plus loin dans la nuit, au-delà du jardin, de l'allée, du portail, jusqu'à sa voiture. Et nous faisons l'amour comme si nous nous étions retrouvés, comme si, désormais, plus rien ne pouvait changer. Cette fête est un signe du destin, une pierre blanche qui marque nos retrouvailles. Il commence à pleuvoir et elle me tire hors de la voiture. Son chemisier est déjà déboutonné : elle veut faire l'amour sous la pluie. Elle s'abandonne à la caresse de l'eau sur son corps et à mes baisers sur ses seins mouillés. Elle est sensuelle, pleine d'ardeur. Elle ne porte rien sous sa jupe, et je me laisse aller quand Babi s'allonge sur moi en me serrant de toutes ses forces. C'est elle qui commande et je perds tout contrôle.

– Encore, encore..., soupire-t-elle.

Elle se retire juste au moment où je vais jouir et se laisse tomber sur moi. Je suis soudain pris de remords. Je pense à Gin. Quand nous remontons dans la voiture, ses paroles, tranchantes comme des lames de rasoir, m'atteignent en plein cœur.

– Je vais me marier, m'annonce-t-elle dans la chaleur encore brûlante de nos étreintes, de nos baisers. Je me marie dans quelques mois.

J'ai l'impression d'entendre une chanson en mode *repeat*.

– Je me marie dans quelques mois.

Mon estomac se noue, j'ai le souffle coupé.

– Je me marie dans quelques mois.

Ce soir-là, tout s'est effondré. D'un seul coup, je me sentis sale, stupide et coupable, et j'ai décidé de dire à Gin la vérité. Je lui ai demandé pardon, car je voulais chasser Babi de ma vie, et en finir avec le Step ivre d'elle et de rhum. Est-ce qu'il peut y avoir un pardon en amour ?

– Tu te demandes quand ça s'est passé ?

La voix de Babi me ramène brusquement au temps présent.

– Je crois pouvoir affirmer sans l'ombre d'un doute que c'était la dernière fois qu'on s'est vus. À cette fameuse soirée.

Elle me regarde avec un drôle de petit air malicieux. Comme si elle était redevenue la fille d'alors. J'ai du mal à détourner les yeux, mais il le faut.

– J'avais bu.

– C'est vrai. C'est sans doute à cause de ça que tes baisers étaient aussi

passionnés. Tu ne te contrôlais plus.

Elle fait une pause, puis : « Oui, c'était bien à cette soirée. »

Elle esquisse un demi-sourire, comme si elle attendait une confirmation de ma part. Mais aussitôt après, comme s'il lui était plus facile de s'adresser aux graviers qu'à moi, elle se lance dans une étrange et cruelle confession.

– Je savais que, d'une façon ou d'une autre, tu étais resté en moi et que quelque chose s'était passé. Je savais que nous avions perdu... ou retrouvé quelque chose. Mais si je t'avais suivi, ma vie aurait été complètement différente. J'aurais fait d'autres choix et j'aurais tiré un trait sur la décision que j'avais déjà prise. Ma mère m'a toujours dit que, dans un couple, après quelques années, tout reste, sauf la passion. Tu te souviens à la fin comme nous nous disputions ? Nous étions en train de grandir, tous les deux, mais différemment.

C'est vrai que l'on se disputait souvent. Je ne la reconnaissais plus, j'avais peur de la perdre, mais je ne savais pas comment la garder. Les vagues de la passion qui nous avaient emportés déferlaient soudain sur des sables mouvants. C'est du moins ce que je ressentais.

– Le jour d'après, j'étais avec lui. C'était très dur, parce que je portais encore ton odeur sur moi, mais il a bien fallu que je joue la comédie. Ensuite, j'ai pleuré. J'ai senti le vide, la mélancolie, l'absurdité. J'aurais voulu être libre de mes choix... Mais je ne l'étais pas et je ne savais pas quoi choisir.

Elle relève la tête et se tourne vers moi, mais je détourne les yeux. Le plus loin possible. Je me demande : qu'est-ce que ça veut dire « être libre de ses choix » ? Si ta vie ne t'appartient pas, à qui appartient-elle ? Babi a toujours eu des raisonnements bizarres que, personnellement, je n'ai jamais compris. À l'entendre, sa vie était conditionnée par quelqu'un ou quelque chose, comme si elle appartenait aux autres, comme si elle ne pouvait pas vivre à fond ses désirs, être elle-même. Les rares moments où je l'ai sentie véritablement indépendante, libre, rebelle, heureuse, c'est quand elle et moi perdions le sens du temps, des devoirs, du retour à la maison, de l'école et des examens. C'est quand nous étions ensemble et qu'elle me disait qu'elle m'aimait. Elle me serrait dans ses bras, et quand nous faisons l'amour, elle

passait ses jambes autour de moi, comme si elle avait voulu me garder pour toujours enlacé. Comme à cette soirée.

– Qu'est-ce qui te fait dire que c'est mon fils ?

À peine ai-je fini ma phrase que je le vois débouler sur sa bicyclette. Il pédale à toute vitesse en danseuse puis freine rien qu'avec la roue arrière. Il fait crisser ses pneus en exécutant un drôle de dérapage, mais le vélo tombe à terre, et même si lui est encore debout, il a l'air dépité.

– Mais, lui là-bas, il a réussi, dit-il.

D'un geste du menton, il désigne un garçon derrière lui.

– Oui, mais il monte peut-être à bicyclette depuis longtemps ! Alors que toi, c'est ton premier jour.

À ces mots, il retrouve soudain sa fierté et sa confiance en lui.

– C'est vrai, je vais réessayer.

Puis, comme s'il se souvenait de moi, il me lance :

– Et toi, Step, tu sais monter à vélo ?

– Oui, un peu.

– Ah...

Il semble satisfait. Et comme si cela ne suffisait pas, Babi renchérit :

– Il est modeste, il sait très bien faire du vélo, et des tas d'autres choses que tu n'imaginerais même pas...

– Tu es fort !

Il me sourit comme s'il me voyait soudain sous un jour nouveau.

– Alors, tu dois revenir ici, au parc, avec ta bicyclette, comme ça tu pourras m'apprendre.

Sur ce, il se volatilise. Comme pour ne pas s'entendre dire « non », comme pour garder l'espoir que son souhait se réalise.

Babi le suit du regard.

– Tu doutes encore qu'il est ton fils ? Il est exactement comme toi. En tout et pour tout, dans ses moindres gestes. Il n'y a qu'une seule chose qui vous différencie.

Tout à coup, ma curiosité est piquée comme jamais.

– Laquelle ? demandé-je, en me tournant vers elle.

– Il est plus beau que toi !

Elle éclate de rire. Elle ferme les yeux et rejette la tête en arrière. Sa robe remonte et découvre ses cuisses. Elle est encore plus belle et plus sensuelle, maintenant qu'elle est mère. Est-ce ce qui la rend encore plus désirable ? Je repense à ce qu'elle a dit plus tôt. « J'ai dû jouer la comédie... » Cette phrase me procure une étrange excitation. Je me sens soudain coupable. Babi cesse de rire et pose sa main sur mon bras.

– Pardon, je ne sais pas ce qui m'a pris.

Brusquement, elle est prise d'un fou rire qu'elle ne parvient pas à contenir. Elle fait un geste de la main, comme pour dire : « Attends, je vais y arriver. » Puis elle glousse une dernière fois.

– Ça y est, dit-elle en reprenant son souffle. Tu n'as pas idée comme je suis heureuse. J'ai rêvé de ce jour depuis qu'il est né. Je n'avais de cesse de te le présenter, de te le montrer et le partager avec toi. Tous les jours, depuis que j'ai commencé à le tenir dans mes bras, à l'allaiter, à le bercer, à chaque instant, tu étais avec moi.

Ses yeux se brouillent.

– C'est pour ça que tu ne m'as pas manqué. Parce qu'en fait, tu n'es jamais vraiment parti.

Je ne dis rien, je regarde le polo identique à celui de Massimo, notre enfant. Babi se lève enfin. Elle laisse un papier sur la table du café et règle l'addition. Je n'ai pas le temps de protester. C'est elle qui décide.

– Ça me fait plaisir... Au fond, c'est moi qui espérais te revoir. Voici mes numéros. Appelle-moi quand tu veux. J'aimerais qu'on se revoie. J'ai tellement de choses à te raconter.

Elle s'éloigne et part. J'ai alors la chanson de Baglioni dans la tête : « Et quel désordre as-tu laissé dans mes draps, en t'en allant ainsi, comme lors de notre première scène, seulement nous repartions à reculons... »

J'ai toujours détesté cette chanson. Peut-être parce que j'ai toujours craint que ce moment n'arrive. Comme aujourd'hui.

Si vraiment ce moment d'éternité, qui n'existe pas, est arrivé... Et je la vois caressant les cheveux de son fils, noirs comme les miens. Cette femme, avec sa veste en jean par-dessus sa robe blanche imprimée de motifs rouge et bleu ciel pareils à des bateaux à voiles et des parasols miniatures. Une robe

semblable à toutes celles que j'ai serrées dans mes bras maintes fois, mais qui ne m'ont jamais suffi. En aurai-je jamais fini avec cet amour ? Même si un jour tu es toute à moi, ma faim pour toi s'apaisera-t-elle un jour ? Non, je n'aurai jamais assez de toi.

Je suis maudit. Babi a été créée pour moi. Cette pensée me prive de tous mes moyens. Elle m'empêche de raisonner, de la juger, et peut-être même de me mettre en colère. Et je continue à la regarder s'éloigner avec cette démarche qui n'appartient qu'à elle, et bien que six années aient passé, je ne l'ai jamais oubliée. Peut-être ne l'oublierai-je jamais. Ses reins, ses jambes dorées ; le balancement de hanches qui accompagne tous ses pas. Elle ne se retourne pas, mais le petit, si. Il lève la main pour me saluer, et son sourire me bouleverse et me procure la pire douleur que j'aie pu endurer jusque-là.

Je regagne ma voiture. Je n'arrive pas à y croire. D'un seul coup, ma vie a complètement changé : j'ai un enfant. Je n'ai pas pu m'y préparer, car personne ne m'a jamais dit que ça allait m'arriver. Et donc, mon fils est déjà là et il me ressemble. Il est craquant, souriant, drôle. Et me voilà fou de jalousie. À cause d'un homme qui n'est encore qu'un bambin. J'imagine son père, qui n'est pas son père, qui le gronde, l'embrasse, le serre dans ses bras en lui disant des mots gentils. Sauf que ces paroles sont les miennes, elles sont à moi et à personne d'autre. J'imagine tout à coup ce pseudo-père qui l'empoigne par le bras et lève sa main pour le frapper. Il le gronde, le maltraite, l'humilie devant des inconnus, comme j'ai vu faire une fois un homme dans un restaurant. Et tout cela parce que le gamin mangeait bruyamment. Le père avait saisi la main de son fils et l'avait cognée violemment sur la table jusqu'à ce que le petit fonde en larmes. Pendant ce temps, la mère continuait à siroter tranquillement son vin comme si de rien n'était. Puis voyant que je les observais, elle avait rougi et chuchoté quelque chose à l'oreille de son mari. De grosses larmes coulaient en silence sur les joues de l'enfant qui se tenait tête baissée, comme le font les gosses qui cherchent à cacher leur chagrin. Qu'avait-il fait pour mériter cela ? Juste un peu de bruit ? La femme, horriblement gênée, avait écarquillé les yeux pour signifier à son mari : « Tout le monde te regarde. » Se comportait-elle ainsi parce qu'elle avait surpris mon regard désapprobateur ? Ce genre de comportement n'est-il répréhensible que lorsque quelqu'un nous observe ? Sommes-nous incapables de porter un jugement par nous-mêmes sur nos propres actions ? Avons-nous besoin du regard des autres pour rougir de honte ? La mère faisait semblant de m'ignorer, mais je sentais son regard en coin. Le père s'était retourné, avait jeté un coup d'œil circulaire à la salle, puis il avait haussé les épaules et s'était remis à manger. D'un geste brusque qui avait fait sursauter le petit, il avait montré son assiette, l'air de dire :

« Allez, mange, au lieu d'aggraver ton cas. » Le gamin, toujours tête baissée et sa fourchette à la main, chipotait la nourriture. Après une ultime calotte, il avait fini par prendre une bouchée. En apparence, tout semblait normal, hormis ses épaules qui tressaillaient de temps à autre, secouées par un sanglot. J'aurais voulu croiser de nouveau le regard de l'homme et hausser le menton en signe de provocation. S'il avait répondu, on se serait sûrement battus ici même, dans le restaurant, ou bien je l'aurais invité à venir en découdre dans la rue. C'est alors que le petit garçon avait relevé la tête et m'avait aperçu. Voyant mon sourire, il avait changé d'expression. Non, peut-être que, par respect pour le petit bonhomme, j'aurais renoncé à l'envie d'humilier son père. Son père. L'homme qui le traitait comme un chien. Et Massimo ? Comment est-ce que l'homme qu'il appelle papa se comporte avec lui ? Comment le mari de Babi traite-t-il mon fils ? Se montre-t-il patient, attentionné ? Joue-t-il avec lui ? Ou est-ce qu'il ne supporte pas ses cris, ses questions, ses envies de jouer ? J'imagine Massimo se mettant devant l'écran de télé alors que l'autre, un supporter de l'AS Roma, est en train de regarder un match de foot. Du coup, l'homme manque le dernier but, un but inutile puisqu'on est à la fin de la deuxième mi-temps et que l'équipe a perdu de toute façon. Furieux, il balance un coup de pied à mon fils, puis réduit en miettes son jouet préféré, son camion de pompiers, ou son ours Masha, avec tant de hargne que Massimo a le cœur brisé en découvrant qu'il ne pourra jamais recoller les morceaux. Mes pensées, ces douloureuses projections, les images de ce petit garçon, tout explose dans une colère noire.

– Putain, mais regarde où tu vas, connard !

J'ai télescopé un type sans le faire exprès. Je vois deux grands yeux, des cheveux bruns et frisés, une barbe, un blouson, un adulte, un gros homme bourru. Sans réfléchir, je le saisis à la gorge et le plaque contre le mur. Je serre si fort que je le soulève de terre. Je continue à serrer et je vois ses jambes s'agiter dans le vide, à quelques centimètres du sol. Je le soulève toujours en serrant de plus en plus fort, et soudain, je vois Massimo qui s'approche, monté sur sa bicyclette. Je secoue la tête.

– Step... Non, il n'y est pour rien.

Je réalise brusquement ce qui est en train de se passer. J'ai les mains passées

autour du cou d'un inconnu. Il doit avoir quarante ans, il plisse les paupières comme s'il essayait de reprendre son souffle, de respirer. Je le lâche et desserre mon étreinte. Il s'effondre en toussant, et je vois mes mains encore pourpres et gonflées. Il les observe, horrifié, comme si elles étaient tachées de sang, et je réalise brusquement à quel point la rage m'a aveuglé. Mais cet homme, dans mes pensées, martyrisait mon fils. Mon fils. Je me retourne, Massimo n'est plus là, il n'y a plus personne. J'aide l'homme à se relever.

– Excusez-moi...

Je ne sais pas quoi dire d'autre.

– Je ne voulais pas vous bousculer.

Il pose sur moi un regard déconcerté et je comprends qu'il vaut mieux partir sans rien dire pour ne pas envenimer la situation.

J'entre dans mon bureau sans saluer personne. Je vais prendre un Coca-Cola, et reste un moment appuyé contre la porte du frigo bleu. Je voudrais une bouteille de rhum à la place de ce Coca. Une John Bally que je m'enfilerais cul sec comme dans les films. Même si je sais pertinemment qu'au cinéma, le rhum et le whisky ce n'est que du Coca coupé avec de l'eau... Il y en a tout de même qui se sont vraiment cuités sur un tournage, pour paraître encore plus crédibles. Martin Sheen, par exemple, pour *Apocalypse Now*, et le résultat était probant, plus vrai que nature. On raconte qu'il a fracassé un miroir à coups de poing et qu'il s'est entaillé les mains. Peut-être parce que ce jour-là il fêtait ses trente-six ans et qu'il avait forcé sur la bibine. Toujours est-il que sur ce tournage, qui ne devait durer « que » cinq mois, mais qui s'est prolongé bien au-delà, Martin a fait un infarctus. Moi, j'en ai presque trente, ce n'est pas mon anniversaire, mais j'ai peut-être quelque chose à célébrer moi aussi. J'ouvre la bouteille et la descends d'un trait en essayant d'imiter Martin, même si ce n'est pas de l'alcool ! Et tandis que j'engloutis le Coca-Cola, je pense à Sheen. Il a plusieurs enfants et certains ont gardé leur vrai patronyme : Estévez. Il n'y en a qu'un qui a pris un nom de scène : Charlie Sheen. Il a fait une belle carrière, mais il est alcoolique. Il s'est attiré des tas d'ennuis et s'est même fait viré d'une série télévisée dont chaque épisode lui rapportait deux millions de dollars. Un record, même pour un acteur américain. Une sorte de lien maudit unit les vies turbulentes de Martin et Charlie Sheen. Même leur ressemblance physique est troublante. Est-ce que ce sera aussi le cas pour Massimo et moi ? Peut-être ne le saurai-je jamais. Cette pensée est tellement désespérante que j'ai envie de descendre une bouteille de rhum, à même le goulot, d'une traite jusqu'à tomber raide.

Quelqu'un frappe à la porte alors que j'avale ma dernière gorgée, et je jette la cannette dans la corbeille sans la louter.

– Qui est-ce ?

– Moi.

Je reconnais cette voix pleine d'assurance. Peut-être ferais-je bien de parler à quelqu'un.

– Entre.

Il ouvre, entre et va prendre un Coca dans le frigo. Juste avant de le refermer, il me regarde et me demande, de façon purement rhétorique :

– Je peux ?

– P'tit con.

Il sourit, ouvre sa cannette et va s'asseoir dans le fauteuil en cuir à côté de la fenêtre.

– Bien, ce « p'tit con » me donne à penser que la situation est grave mais pas désespérée..., s'esclaffe Giorgio Renzi avec son air de monsieur je-sais-tout.

Il a beau être mon aîné de quinze ans au moins, il a encore un physique d'adolescent et des cheveux longs. Il fait du surf, du kitesurf, il a remporté de nombreuses compétitions internationales et une fois je l'ai vu se battre. Autant dire que j'aimerais mieux ne pas en venir aux mains avec lui. Sa spécialité, c'est l'argent. Il sait comment le placer, comment s'en faire prêter et comment vous le rendre tout en le faisant fructifier. Si je suis dans cette boîte aujourd'hui, c'est grâce à lui. Au fond, ce Coca, tout comme le frigo et le reste, c'est lui qui me l'a donné. Mais ce qui compte le plus à mes yeux, c'est que je peux lui faire confiance. Il n'a pas pu remplacer Pollo, ça non, mais il est là quand mon ami me manque.

– Allez, vas-y, raconte tout à ton Giorgio...

– Raconter quoi ?

– Je ne sais pas. Mais pour que tu t'enfermes comme ça dans ton bureau, c'est qu'il s'est passé quelque chose. Et si, en plus, je te trouve en train de boire un Coca, c'est que ça ne va pas fort. Et maintenant, dis-moi : est-ce que tu aurais préféré une bouteille de rhum ou de whisky au lieu de ce Coca ?

– Oui...

– Dans ce cas, c'est encore plus sérieux que je ne l'imaginai.

Il croise les jambes et prend une gorgée.

– J’ai un fils.

Il avale de travers, aspergeant son pull de Coca. Il s’essuie aussitôt avec sa manche et se lève d’un bond grâce à ses jambes d’athlète.

– Nom de Dieu ! Il faut absolument fêter ça ! Je suis content pour vous ! C’est formidable ! Gin te l’a annoncé aujourd’hui ?

– Mon fils a six ans.

– Ah.

Il se rassied sans rien ajouter. J’écarte les mains.

– Je ne t’ai pas dit que Gin attendait un fils. Je t’ai dit : *J’ai un fils...*

– Désolé, je n’avais pas saisi la nuance. Alors les choses sont plus compliquées. Et qui est la mère ? Je la connais ?

– Babi.

– Sérieux ? Tu m’as déjà parlé d’elle, mais je ne savais pas que tu la voyais. Comment ça s’est passé ? Tu l’as su comment ?

– Je l’ai croisée aujourd’hui à la Villa Médicis... Par hasard...

À l’instant même où je prononce ces mots, tout s’éclaire.

– Giuliana...

– C’est quoi le rapport avec Giuliana ?

Tandis que Giorgio essaie de faire le rapprochement, j’appelle ma secrétaire.

– Tu peux venir une minute ?

Quelques secondes plus tard, on frappe à la porte.

– Entrez.

Elle est habillée avec sobriété. Elle tient une chemise cartonnée à la main.

– Je vous ai apporté des papiers à signer. Il me faut votre accord pour les deux story-boards qu’Antonello a rédigés selon vos indications.

– Oui, merci, pose-les là, dis-je en désignant la petite table rouge. Et ferme la porte, s’il te plaît.

Elle tourne les talons pour sortir, mais je la retiens.

– Non, reste. Tu es pressée de partir ?

La voyant rougir, Giorgio change d’expression comme pour dire : « Je ne sais pas ce qui se passe, mais il se passe effectivement quelque chose. »

– Assieds-toi, s’il te plaît...

Giuliana prend la chaise qui se trouve face à mon bureau. Je me mets à faire

les cent pas.

– Tu ne m’as pas demandé si j’avais aimé l’expo Balthus...

– C’est vrai, mais je vous ai vu entrer en courant et fermer la porte derrière vous. Alors j’ai pensé que vous ne vouliez pas être dérangé.

– En effet, mais puisque tu es ici, tu peux me poser la question.

Je me retourne et la regarde droit dans les yeux. Elle prend une profonde inspiration et dit :

– Vous êtes allé au vernissage ? Ça vous a plu ?

J’observe ses deux mains posées bien sagement sur ses genoux. Elle est vêtue avec soin, bien élevée, avec un visage élégant. Mais quand on l’observe de près, on voit palpiter les veines de son cou. Je souris.

– Cela m’a beaucoup plu, mais je me demande combien a coûté l’entrée...

Elle hausse un sourcil et secoue la tête l’air surprise.

– Mais elle n’a rien coûté... C’était une invitation.

Je durcis le ton et deviens soudain froid et autoritaire.

– Je le sais. Mais je voulais que tu me dises combien cette femme t’a donné pour que tu me persuades d’y aller.

– Mais je vous assure que...

Je lui intime de se taire. Je ferme un instant les yeux, puis les rouvre et la scrute du regard sans rien dire. Peut-être commence-t-elle à comprendre ce qui risque d’arriver si je sors de mes gonds. Cependant, je garde un ton serein, en articulant bien chaque mot :

– C’est ton unique chance de parler. Et je ne vais pas te le répéter : combien t’a-t-elle donné ?

Giuliana lâche un petit rire nerveux, étouffé.

Je fonds sur elle en beuglant :

– Giuliana, arrête de me prendre pour un con !

Giorgio Renzi sursaute dans son fauteuil. Elle pâlit, avale sa salive. Elle a compris que la situation était grave.

La voix de Giorgio lui parvient alors par-derrière, posée, mais ferme :

– Tu ferais mieux de parler.

Un silence profond s’installe. Personne ne respire. Giuliana commence à tripoter nerveusement son index gauche, elle le tord, le gratte, le maltraite,

tente d'arracher une peau morte autour de l'ongle. Puis sans relever la tête, confesse :

– Elle m'a donné cinq cents euros.

Je regarde Giorgio, je souris en écartant les mains, puis je vais me rasseoir à mon bureau.

– Cinq cents euros. Combien gagne-t-elle chez nous ?

Giorgio soupire.

– Mille cinq cents net !

Giuliana relève la tête et m'implore du regard.

– Raconte-moi ce qui s'est passé...

Elle prend une grande inspiration et commence son récit.

– Je la voyais tous les jours au café où je prends mon petit déjeuner. Elle arrivait toujours avant moi. Elle était assise dans un coin et lisait le journal, *La Repubblica*, je crois. Mais on aurait dit qu'elle avait la tête ailleurs. Un jour, j'ai commandé mon habituel croissant au miel et aux céréales, mais ils n'en avaient plus. Alors, elle s'est approchée du comptoir et m'a proposé le sien. J'ai refusé, mais elle a insisté si gentiment que j'ai fini par accepter de le partager. Et c'est comme ça que nous avons fait connaissance. Depuis lors, nous sommes, pour ainsi dire, devenues amies.

Giorgio Renzi écoute attentivement et me fait un signe de la main comme pour dire : « Tu es dans la merde, mon pote. Elle avait tout planifié. » Et je ne peux que lui donner raison.

– Je vois. Et que lui as-tu raconté, à cette nouvelle amie ?

Giuliana ne répond pas.

J'insiste.

– À mon sujet ?

Giuliana relève brusquement la tête.

– Rien du tout, nie-t-elle.

Mais je ne la crois pas.

– Ne perds pas le fil surtout, continue.

Giuliana réalise soudain qu'elle a joué avec le feu sans le savoir et qu'elle aurait mieux fait de remplacer le croissant aux céréales par un beignet à la crème. Elle poursuit :

– Elle m'a posé des questions banales comme, où est-ce que je travaillais, quelles étaient mes occupations. Et quand je lui ai dit quel poste j'occupais dans notre société, elle s'est répandue en compliments. Mais elle ne m'a rien demandé d'autre...

Je songe : « Qu'est-ce qu'elle aurait bien pu te demander de plus ? » mais je ne l'interromps pas.

– La fois d’après, elle m’a parlé d’elle. Apparemment, elle s’est orientée vers le métier d’illustratrice pour enfants un peu par hasard. Elle était entrée dans une école de commerce après le lycée, mais ça ne lui plaisait pas. Elle m’a montré son book, elle a pris des cours à l’Institut européen de Design de Rome, et j’ai trouvé qu’elle était très douée et qu’elle avait beaucoup de talent. Elle m’a ensuite gentiment proposé de créer un nouveau logo pour Futura, puis m’a tout naturellement demandé comment s’appelait mon patron. Quand je lui ai dit, elle a eu l’air stupéfaite et m’a dit : « Je n’y crois pas, c’est un de mes meilleurs amis. » Alors j’ai répondu : « Tant mieux, comme ça tu n’as pas besoin de moi pour lui montrer ton travail. »

Je jette un coup d’œil à Giorgio, nous ne savons que penser.

– Tout d’un coup, elle est devenue très triste, et quand je lui ai demandé ce qui n’allait pas, elle m’a expliqué que vous aviez eu des problèmes par le passé, et que malheureusement, même si ce n’était pas votre faute, vous n’étiez plus en bons termes.

Cette fois, je suis encore plus déboussolé. Heureusement, Giorgio vole à mon secours.

– Attends, je ne suis pas sûr d’avoir bien compris. Elle t’a ensuite proposé de te donner cinq cents euros pour que tu organises une rencontre avec Stefano ? Explique-nous, il y a trop de détails qui ne collent pas dans ton récit.

– En fait, ce jour-là, il ne s’est rien passé d’autre et je ne l’ai plus revue après cela. Et puis, un mois plus tard environ, elle a réapparu. Elle avait commandé un croissant aux céréales pour être sûre que j’en aie un quand j’arriverais, et quand je me suis assise, elle a demandé au serveur de m’apporter un cappuccino avec une mousse de lait froid. Elle connaissait tous mes goûts.

Elle lâche un petit rire nerveux.

– Continue. Et après ? ordonne Giorgio.

– C’est ce jour-là que c’est arrivé. Toujours très gentiment, elle m’a dit : « Je vais te dire la vérité, comme ça tu pourras décider si tu veux me donner un coup de main ou non... »

Elle marque une pause comme pour ménager un effet de suspense.

– J'étais un peu mal à l'aise, alors je me suis excusée et je suis allée aux toilettes. Quand je suis revenue, il y avait un dossier sur la table. J'ai pensé que c'était son travail, mais pas du tout.

Cette fois-ci, Giuliana a réussi à créer du suspens pour de bon. Elle a dû trop regarder la série *Le Secret*. Heureusement, il n'y a pas de pubs, et elle continue son histoire.

– Elle m'a dit : « Ouvre-le. » C'était une page d'un vieux numéro du journal, *Il Messaggero*.

Giorgio hausse un sourcil intrigué. Mais moi, je comprends tout.

– Il y avait une photo de vous deux. Vous étiez sur une moto et vous étiez recherchés par la police. C'est du moins ce que disait le titre. Comme je ne voyais pas où elle voulait en venir, je lui ai demandé des explications.

Soudain Giuliana se tient coite comme si elle revivait la scène. Sauf que Giorgio et moi sommes dévorés de curiosité. Nous demandons à l'unisson :

– Et alors ?

– Elle ne m'a rien dit à part : « J'ai raté l'occasion d'être heureuse. »

Les Grecs anciens disaient que l'irruption de l'imprévu est une variable momentanée qui a la force d'un ouragan. Je suis complètement désarçonné. En une seule journée, j'ai vécu plus de choses qu'en six ans. Les Grecs, eux, se rendaient à l'oracle pour demander comment ils pouvaient changer le destin. Heureusement, même s'il n'est pas l'oracle de Delphes, Giorgio est là pour prendre la situation en main.

– Laisse-nous seuls, s'il te plaît.

Giuliana se lève et se dirige vers la porte. Juste avant de sortir, elle se retourne et me dit :

– Je ne sais pas pourquoi, mais cette phrase m'a marquée. J'ai pensé que pour elle les choses auraient pu être différentes. Dans un sens, je l'ai fait pour son bonheur.

Elle esquisse le sourire penaud d'une fille qui sait qu'elle a fait une bourde. Puis elle sort en refermant la porte derrière elle.

Giorgio se lève de son fauteuil et s'approche du frigo. Il l'ouvre, regarde à l'intérieur, et déclare :

– Bien. Vu ce qui se passe dans cette boîte, il me semble que nous devrions proposer un autre type de boissons. Je vais arrêter de remplir le frigo de Coca et de thé vert et mettre des bières, de la vodka et du rhum à la place. En gros, on va passer aux choses sérieuses. Après tout, nous sommes face à un cas de « recherche du bonheur ».

– Arrête de me faire rire ! Donne-moi plutôt un autre Coca...

– Mais qui a dit que je cherchais à te faire rire ? dit-il en contemplant la canette de Coca d'un air dubitatif.

– Bah, au pire ça fera un beau sujet pour une future fiction...

– C'est vrai, au fond. On produit des divertissements, des jeux et des quiz télévisés, mais on pourrait aussi se lancer dans la fiction.

– On tient notre premier épisode pilote. Mais la question est : qu'est-ce qui

va se passer ensuite ?

Tout à coup, la situation se décompose comme à travers un prisme.

– Ce qui est sûr, c'est que Babi et moi nous sommes croisés à l'expo Balthus parce qu'elle voulait me rencontrer. La deuxième chose, c'est qu'elle n'a jamais eu la moindre intention de travailler pour nous.

– Tu en es certain ?

– Absolument.

Alors même que je prononce ces mots, je me rends compte que je ne peux plus être sûr de rien. Car qu'est devenue Babi après tout ce temps ? Jusqu'à quel point a-t-elle changé ? Je regarde mon Coca en silence. Nous avons vraiment besoin d'alcools forts dans ce bureau, pour pouvoir faire face à ce genre de situation.

– Disons que Babi ne cherchait pas vraiment une collaboration professionnelle. Si elle est allée là-bas, c'est parce qu'elle voulait me présenter mon fils.

Mon estomac se noue soudain. J'ai l'impression de perdre les pédales. Je suis au bord de la crise d'angoisse, mais j'arrive à me ressaisir en respirant profondément. Giorgio s'en rend compte et décide de me laisser tranquille.

– Tu préfères être seul ?

– Non.

– Tu veux qu'on parle ?

– Oui, même si je ne sais pas trop quoi dire.

D'un seul coup, je revois le polo que m'a offert Babi, identique à celui de mon fils.

– Il s'appelle Massimo, il a cinq ans et c'est ma copie conforme. Sauf que lui, il est magnifique.

Giorgio éclate de rire.

– Normal, c'est ton fils !

– Oui, mais je me demande pourquoi elle a attendu si longtemps avant de me le dire. Pourquoi seulement maintenant ?

– Parce que sinon tu aurais perdu la tête. Tu aurais voulu changer sa vie.

Je suis sonné. Une vie différente avec elle. Quand elle s'est mariée, elle portait mon enfant. C'est vraiment injuste. Elle a fait ce choix sans me

consulter et pourtant j'étais le premier concerné, non ? Ma dernière nuit avec Babi me revient et je la revois me disant : « Continue, ne t'inquiète pas. » Je me souviens de sa réponse dans la voiture, quand j'ai cherché à comprendre pourquoi elle avait voulu que je jouisse en elle. Elle m'avait rassuré en me disant :

– Ne t'en fais pas, je prends la pilule.

Je n'y avais plus repensé ensuite. J'avais tout oublié de notre conversation sauf : « La semaine prochaine, je me marie. »

Mon âme s'était glacée et d'un seul coup, tout s'était éteint, comme lorsque mon père éteignait le magnétoscope quand j'étais gamin. La pellicule se rembobinait et l'écran devenait tout blanc et nous éblouissait. Sauf que je savais que mon père pouvait remettre la cassette en marche à tout moment, et que je pourrais continuer à regarder le film jusqu'à la fin. Mais avec Babi, après cette fameuse nuit, la pellicule s'était arrêtée pour toujours à mi-chemin.

– Qu'est-ce que tu veux faire ?

Je tourne un regard hébété vers Giorgio.

– Tu vas le dire à ta femme ?

– Je ne sais pas. Tout est tellement confus... Je vais y réfléchir.

– Babi veut que tu reconnaises ton fils ?

– Je ne crois pas, on n'en a pas parlé.

– Elle veut que tu lui verses une pension ?

– Je crois que tu n'as pas compris. Tout cela est arrivé trop brusquement. J'ai été comme percuté puis catapulté dans le passé, sans le vouloir, ni même le décider. Et maintenant, je découvre que ce passé ne m'a pas seulement rattrapé dans le présent, mais qu'il fait aussi partie de mon futur... Je croyais avoir tiré un trait sur Babi et je découvre qu'elle et moi sommes liés l'un à l'autre pour toujours : nous avons un fils.

– Oui, bien sûr. Mais il y a au moins une chose à faire...

Il se lève et se dirige vers la porte. Le voir marcher d'un pas décidé me remet les idées en place. Je le regarde avec curiosité et demande :

– Laquelle ?

– Je vais licencier Giuliana sur-le-champ.

Je m'installe à mon bureau et me mets au travail. J'épluche chaque document puis lis le conducteur du nouveau programme de l'après-midi. Il n'est pas mal. C'est un jeu sur l'école, avec des questions de culture générale. Il y a la directrice, les professeurs et, bien évidemment, les élèves qui jouent les uns contre les autres. Au bout de trois mauvaises réponses, ils finissent au coin, puis vont voir la directrice pour répondre à une ultime question. Il y a six participants, puis quatre et enfin deux. L'émission me semble parfaite pour la programmation en *access prime time* de la Rete Due, à partir de la fin du journal jusqu'au premier programme de la soirée. Chiara Falagni, l'assistante du metteur en scène, a informé Giorgio des propositions qui ont été rejetées, et apparemment, ce type d'émission leur convient parfaitement. La réunion doit avoir lieu demain. L'atout majeur de Giorgio c'est l'utilisation rationnelle de l'argent. Quarante pour cent des bénéfices sont réinvestis dans les relations clientèle, les relations publiques, les valeurs mobilières, une possible application, des chaînes naissantes ou des petites productions.

– Il ne faut jamais se reposer sur ses lauriers. Aller de l'avant, c'est le futur de Futura.

C'est le nom que nous avons donné à notre société. Giorgio a fait une étude de faisabilité, évalué les risques, chiffré les investissements. Il veut ouvrir une boîte à Miami, une à Marbella et une à Berlin. Des petites succursales qui sauront diffuser nos produits. En six ans de travail acharné, nous avons déjà plusieurs émissions diffusées et deux qui se vendent à l'étranger. Je ne peux pas me plaindre. Giorgio Renzi est l'assistant rêvé. Il m'a été recommandé par Marcantonio Mazzocca, le designer graphiste avec qui j'ai fait mes débuts à la Rete. On se voit de temps en temps et on est restés en bons termes, mais il n'a pas voulu rejoindre Futura quand je le lui ai proposé. Sans doute parce qu'il hésitait à investir un capital de départ, qu'il aurait pourtant vite récupéré

vu les résultats affichés par l'entreprise. En revanche, Giorgio, qui aurait pu très bien lancer Futura tout seul, a tout de suite répondu présent. Il n'avait pas besoin de moi. Quand je l'ai rencontré, grâce à Mazzocca, j'ai été surpris de sa détermination :

– Je connais ton histoire et je veux travailler avec toi, m'a-t-il dit.

Quand je lui ai demandé pourquoi, il m'a simplement répondu :

– C'est comme quand on fait du kite ou du windsurf. On n'attend rien, sauf le vent.

J'ai approuvé en faisant semblant d'avoir compris, même si, en réalité, sa métaphore ne me paraissait pas très claire. À tel point que, ce jour-là, je me suis demandé si je faisais bien de le prendre comme associé. Il me faisait penser à ces types qui exhibent leurs abdos en tablettes de chocolat à la salle de sport. Pourtant, il est parfois important de se fier à ceux qui vous font confiance ; d'oublier ses peurs et ses préjugés. Les meilleures choses dans la vie se font toujours à deux. Le chiffre deux est positif, comme les deux mains qui nouent les lacets ou qui vous tirent vers le haut quand vous êtes sur le point de tomber dans un précipice. Essayez donc de faire la même chose avec une seule main. Je repense à ma vie passée, à ma bande de copains. On était nombreux, mais je me sentais souvent seul. Je les revois soudain tous : le Sicilien, Hook, Schello, Bunny, Lucone, et bien sûr, Pollo. Des noms improbables pour des types difficiles qui avaient de puissantes motos, la blague facile, des mains fortes et rugueuses, parfaites pour les bastons. Quand on était réunis, on ne voyait pas les heures passer. Le matin, la nuit, la journée, on les passait ensemble, dans une continuité absolue. S'ils savaient ce que je suis aujourd'hui, qu'est-ce qu'ils diraient ! Il y a six ans de cela, je pensais que j'allais devenir l'un de ces avocats qui gagnent leur vie en défendant des petits cas d'accidents de la circulation pour un parent ou un ami.

Je me demande ce que les autres font aujourd'hui. Ont-ils ouvert une paillote sur une plage, ou un bed and breakfast, en Italie ou ailleurs ? Travaillent-ils comme mécanos dans un atelier ? Il y a quelque temps de cela, je suis passé devant le Piper et j'ai vu Hook à la porte avec son fameux bandeau sur l'œil qui lui a valu son surnom. C'était l'après-midi et il riait

avec des petits jeunes qui entraînent dans la discothèque. Je n'en suis pas revenu. Il portait toujours son vieux blouson en cuir, qui lui donne l'air d'autant plus excentrique qu'aujourd'hui il a du ventre et un début de calvitie. Peut-être que l'un d'eux a fondé une famille. Un nuage noir passe soudainement dans le ciel bleu de mes pensées. J'ai un fils. Je ne sais même pas quand il est né, s'il a été baptisé, où il vit, qui est son père. Son père ? Son père, c'est moi, l'autre c'est son beau-père, le mari de Babi. Massimo sait-il tout ça ? Babi a-t-elle l'intention de le lui dire un jour ? Elle a vécu six ans sans moi, tellement de choses se sont passées. Je sors sa carte de visite de ma poche. L'impression est élégante, avec une jolie police de caractères bien définie. On y lit, *Babi Gervasi*, ainsi que ses numéros de téléphone privé et professionnel. Je devrais lui mettre un mot, lui dire que j'aimerais en savoir en plus. Mais est-ce que je le veux vraiment ? Juste au moment où je prends mon téléphone, je reçois un message. C'est elle.

Sur la page jaunie du journal, j'ai revu toute notre histoire. Tu te souviens comme je te serrais fort ? Tu t'en plaignais toujours. Je suis abasourdi par cet article. Je me revois mettant les gaz à fond, les flics à nos trousses, Babi assise derrière moi avec rien d'autre sur elle que mon blouson et ses sous-vêtements. Elle était tombée dans de la boue, malheureusement pas de la vase, mais du fumier. Je l'avais taquinée ce soir-là, refusant qu'elle monte sur ma moto dans cet état de saleté repoussante. Du coup, elle s'était déshabillée. Elle était tellement belle, et encore plus quand elle se mettait en colère. Une fois devant chez elle, je ne voulais plus la laisser partir. Ses longs cheveux ébouriffés, ses joues rosies par le froid. Le bleu de ses yeux, dans lequel j'aimais me perdre, comme lorsque je l'avais vue danser chez Vitrine. Fous d'amour, nous nous étions enfuis dans la nuit sur ma Honda bleu ciel. Chacun de ces moments me revient à l'esprit et m'emporte comme une lame de fond. Pourquoi Babi a-t-elle tourné le dos aussi brutalement à notre histoire ? Je ressens soudain une immense colère. Comment a-t-elle pu disparaître totalement pendant six ans et refaire brusquement surface, comme si de rien n'était, et avec un fils en guise de cadeau de retrouvailles ? Elle n'en a fait qu'à sa tête, comme bon lui semblait, et elle continue. Je regarde de nouveau le message sur mon téléphone :

Tu ne me crois sans doute pas, mais j'ai horriblement souffert lorsque j'ai essayé de m'éloigner de toi. Et je dis bien « essayer », parce que je me retrouve à nouveau dans ta vie malgré tout ce qui s'est passé. Peut-être devrais-je admettre que je n'y suis jamais arrivée...

Oui, certes... Mais tu t'es mariée, tu as accouché d'un garçon qu'un autre homme a reconnu ; et ta mère, qui m'a toujours détesté, et qui l'a serré dans ses bras avant moi, j'espère que Massimo m'a vengé et lui a fait pipi dessus

et taché le beau chemisier de soie qu'elle devait porter ce jour-là. J'imagine la scène et me mets à rire.

Je suis de retour à présent. Je t'ai vu et je t'ai trouvé très bien et je suis heureuse de t'avoir présenté Massimo. Je ne sais rien de ta vie et j'aimerais beaucoup qu'on se revoie. Comme deux amis, peut-être, même si tu ne crois pas en l'amitié homme-femme. Tu me disais toujours : « C'est de la connerie tout ça... ça n'est possible que lorsque les deux personnes ont eu une histoire qui s'est bien finie et que beaucoup d'eau a passé sous les ponts. »

C'est vrai. Je m'en souviens, on était en train de dîner avec Pollo et Pallina, et il avait sorti une de ces blagues idiotes dont il avait le secret.

– Je ferais mieux de devenir gay et de me mettre en ménage avec toi ! avait-il dit en me montrant du doigt.

Et nous avons éclaté de rire et continué à siroter nos bières. En ce temps-là, il n'y avait pas de limites à notre bonheur. Je revois Pollo levant sa Heineken pour trinquer avec moi, avant que la vie ne l'emporte. Lui, mon ami véritable. Alors que toi, Babi, qui m'as trahi et fait atrocement souffrir, tu es toujours là. Et j'ai envie de demander : « Mon Dieu, quel mal t'ai-je fait ? Pourquoi l'as-tu mise à nouveau sur mon chemin ? »

Je jette un coup d'œil à mon téléphone.

Quoi qu'il en soit, je suis vraiment contente de t'avoir revu. Nous pourrions nous rencontrer à nouveau si tu es d'accord. Je t'écrirai plus tard, sauf si tu me dis que tu ne veux plus jamais me revoir. Ciao, Babi.

Pourquoi le destin nous met-il toujours des bâtons dans les roues ? Est-ce pour nous obliger à nous demander si nous avons pris la bonne décision ? Je baisse une fois de plus les yeux sur mon téléphone. Ce serait tellement simple de répondre : « Ne m'appelle plus. Disparais pour toujours de ma vie. » J'aimerais te faire ce que tu m'as fait. Mais je n'y arrive pas et je reste comme en suspens, incapable de prendre une décision. C'est la vie qui a

toujours décidé pour moi. Cependant, je suis certain d'une chose et j'appelle mon collaborateur.

– Giorgio ?

– Oui ?

– Tu as renvoyé Giuliana ?

– Oui, pourquoi ? Tu as changé d'avis ?

– Non. Elle lui a aussi donné mon numéro de téléphone.

Quand je sors, il fait nuit. J'ai envoyé un message à Gin pour l'informer que je rentrerai plus tard que prévu, sans rien ajouter d'autre. Je ne sais pas quoi dire. Sa réponse me parvient aussitôt :

Je suis déjà rentrée. Ne t'inquiète pas, mon cœur. Nous dînerons quand tu auras fini.

Pour la première fois, ce *mon cœur*, me déstabilise. J'ai l'impression que quelque chose s'est brisé brusquement. Que j'ai manqué de loyauté en ne lui révélant pas un secret dont je ne connaissais pas moi-même l'existence. Mais le plus troublant dans tout cela, c'est que je ne suis plus seul, qu'il existe une extension de moi-même qui continuera de vivre quand j'aurai quitté ce monde. Mon fils. Massimo. Cette pensée me procure un étrange sentiment de réconfort. Car, que je le veuille ou non, et aussi improbable que cela puisse paraître, je me sens lié à cet inconnu. Je me souviens de ses paroles, de ses cheveux noirs, de ses yeux, de son sourire.

– Moi aussi, je peux t'appeler Step ?

Je suis déçu de n'avoir pas pu lui parler davantage, et maintenant j'ai un tas de questions qui me trottent dans la tête. Je salue la jeune réceptionniste du club et entre dans les vestiaires. Un jour, peut-être, mon fils ira lui aussi dans une salle de sport et je n'en saurai rien. La musique montée à plein volume dans la grande salle me parvient malgré les vitres renforcées. Il n'y a là que des filles agiles, musclées et souples, qui s'entraînent au pole dance. Elles exécutent des figures acrobatiques très difficiles, en tournant à la verticale ou à l'horizontale. Une jeune femme à la peau brune et aux cheveux blond clair fait le drapeau, et son ventre découvert laisse voir des abdos sculptés. Elle a l'air tellement à l'aise dans cette position que je n'arrive pas à l'imaginer faisant autre chose... au pole dance, je veux dire. Comme si elle m'avait entendu, la gymnaste tente une nouvelle posture et se retrouve à moitié suspendue dans le vide, retenue à la barre uniquement par ses jambes. Enfin,

elle redescend sur le tapis et exécute un salut pour clore sa performance tandis que les autres filles l'applaudissent. Ce doit être la prof. Une toute jeune fille avec des leggings bleu nuit et un long T-shirt prend sa place. Elle tente désespérément de l'imiter, mais elle a la grâce d'un de ces saucissons de foire suspendus à un mât, que de jeunes gaillards tentent de faire tomber les yeux bandés. L'élève reste un court instant à la verticale tandis que sa prof lui donne des indications, mais elle a beau crier avec les deux mains en porte-voix, la fille ne réagit pas. Elle a l'air sourde comme un pot... ou comme un saucisson.

Enfin, la fille descend de la barre, l'air dépité. Je pose ma serviette et fais des étirements avant de préparer les haltères. J'ai envie de travailler mes pectoraux. Je m'installe sur le banc de musculation et commence par m'échauffer doucement avec des poids de vingt kilos. Ça me rappelle le bon vieux temps, quand on allait au Budokan, la salle de sport où j'ai commencé à me muscler, après que Poppy, un gros balaise, m'a tabassé près du Café Fleming. Il m'avait mis K.-O. et j'avais décidé de prendre ma revanche. Sauf que pour cela, il me fallait des muscles. Lucone, Pollo, Hook, Bunny, le Sicilien, je les ai tous rencontrés au Budokan, où j'ai commencé mon entraînement. Là-bas les mecs mangeaient des œufs avec des anabolisants, comme le Deca-Durabolin ou même de la testostérone comme celle que l'on administre aux chevaux de course. Je ne sais pas si c'est une légende, mais en tout cas leur voix changeait. Elle devenait plus grave, presque caverneuse et ils se mettaient à avoir de la barbe alors qu'ils n'avaient jamais eu que trois poils sur le menton. Il paraît que l'on perd son appétit sexuel quand on abuse des anabolisants. Le Sicilien avait coutume de dire :

– C'est pas plus mal... Il me suffit d'une petite branlette et je suis calmé !

Et il éclatait de son rire gras qui empestait le tabac et la bière. N'empêche qu'il soulevait des haltères de 140, 160, 180, 200... et même 240, en rugissant comme une bête fauve. Le Sicilien se dopait à la nandrolone, sans tenir compte des effets secondaires. Avec ces trucs-là, tout triple de volume sauf « la chose » qui, elle, malheureusement, se ratatine. Au Budokan, dans les douches, j'avais pu constater cet étonnant paradoxe, mais je le mettais sur le compte d'une anomalie de la nature. Je n'ai jamais pris d'anabolisants. Je

mangeais beaucoup – je me gavais d’œufs, de foie et de levure de bière chaque matin, sous l’œil dégoûté de Pollo qui détestait ça. J’allais tous les jours à la salle de sport, armé de volonté et de rage. Chaque entraînement signifiait redoubler d’effort, soulever le poids, le contrôler, l’augmenter et tenir grâce à la seule force du mental. Vouloir, jusqu’à ce que les muscles hurlent de douleur sous le poids des haltères.

Je descends du banc de musculation et charge un poids de cinquante kilos de chaque côté. Je fais cinq développés couchés, puis six très rapides. Je fais une pause pour reprendre mon souffle, puis je ferme les yeux et reprends les haltères pour en refaire dix. C’est plus difficile cette fois, pas à cause du poids mais parce que je suis à nouveau énervé. Je repense à Babi et à ce paquet qu’elle me met sous le nez puis qu’elle m’enlève des mains avant de me laisser l’ouvrir. Je revois le polo à rayures blanches et bleues, identique à celui de son garçon, mon fils. La colère monte, elle a tout manigancé avec l’aide de Giuliana derrière mon dos. Non, c’est Babi seule qui a tout planifié. Je soulève les haltères. Je suis tellement hors de moi qu’ils me semblent légers comme des plumes. Ils montent et montent de plus en plus haut, puis retombent si brusquement qu’ils manquent presque de tomber des crochets de sécurité.

– Eh, tu ne serais pas Step des fois ?

Je relève la tête : un jeune gars se tient devant moi.

– Stefano Mancini ? C’est bien toi, non ? Tu étais notre héros à tous. Ma copine avait découpé la photo du journal où on te voyait sur ta moto avec la fille, et elle me disait toujours : « Ça, c’est un rebelle au moins, pas une mauviette comme toi. » Putain, on peut dire que tu as foutu mon adolescence en l’air. On s’est quittés et ça n’a pas été de la tarte !

Il rit avec son pote. Il n’est pas épais, mais assez musclé, il a les cheveux frisés, emmêlés, longs et les yeux sombres. Il ressemblerait un peu à Renga, le chanteur, s’il n’avait pas les dents tordues. Son copain lui tape dans la main comme s’il venait de faire une incroyable blague.

– Je m’appelle Diego, ça fait un bail que je viens à la salle de sport, mais je ne t’avais jamais vu.

– Je suis inscrit au club, mais je ne m’entraîne pas souvent ici. Je joue

surtout au Padel.

– Ah ! Le jeu des pédales !

Son pote éclate de rire.

– T'es trop fort, sérieux, oh ! J'suis mort de rire.

Il se prend une tape dans le dos.

– Aïe ! Putain ! Tu m'as fait mal ! Tu tapes trop fort !

En effet, l'autre est du genre enrobé, avec le ventre mou et plein de bourrelets partout.

– Il ferait bien de jouer au Padel, lui. Vous avez beau dire, ça fait du bien. C'est excellent pour le souffle et ça fait maigrir.

Je récupère ma serviette sur le banc, je me lève, la mets sur mes épaules et m'éloigne.

– Eh ! Step, on se fait un petit combat ?

Je me tourne et vois Diego qui fait de petits bonds sur place en agitant ses poings devant sa figure. Il me décoche un clin d'œil qui se veut joueur, sauf qu'il ne l'est pas.

Il désigne le ring d'un mouvement de menton puis incline sa tête comme pour dire : « Allez, te fais pas prier. » Il me refait un clin d'œil. Ce doit être un tic.

– Non, merci.

– Allez, je voudrais savoir si ma copine avait raison. Si je suis une mauviette.

Le type à côté de lui manque de s'étrangler de rire.

– Mais tu as peur peut-être ?

Je me dis que ce temps-là est bien révolu et que me battre pour prouver que je suis le plus fort ne m'intéresse plus. D'ailleurs, je suis papa, maintenant. J'ai un fils et je me dois d'être responsable. Mais malgré moi, je me surprends à sourire et à répondre :

– Même pas peur.

Nous nous préparons en silence. On enfile chacun une paire de gants que l'on trouve dans un coffre pas loin. Il y a aussi des casques de protection, mais comme il n'en met pas, je m'abstiens moi aussi. Il enlève son sweat-shirt, puis son T-shirt ; il est trapu, bien dessiné, avec des bras longs et des jambes musclées et puissantes. Il commence à sautiller en exécutant des pas chassés. Son torse svelte lui procure une grande agilité. Son ami traîne une chaise jusqu'au bord du ring et tire un chewing-gum de sa poche. C'est un Brooklyn. Il le plie, le met dans sa bouche et jette le papier par terre. C'est un goût réglisse, j'ai horreur de ça.

– Tu chronomètres ? lui demande Diego. Trois minutes, ça te va ? me demande-t-il.

– Oui.

– Full contact ou kick-boxing ?

– Comme tu voudras.

Diego sourit.

– Kick-boxing, alors.

Son ami se met à beugler :

– Trois minutes... Partez !

Sur un coup de gong imaginaire, il frappe ses deux gants l'un contre l'autre et s'approche de moi. Ses coups sont précis, tous dirigés vers mon visage ou mon torse, mais j'arrive à les esquiver. Il est rapide, il bouge bien, il a du souffle et quand il se défend il arrive même à bavarder.

– Elle s'appelait Marianna, c'était une belle connasse, vraiment très belle. C'était une manipulatrice qui disait qu'elle voulait vivre une grande histoire d'amour. « Comme celle de Step ! » Elle était amoureuse de toi alors qu'elle te connaissait même pas ! Toi, t'aurais pu te la faire sans problème. Alors que moi, elle en avait rien à foutre.

Lui et son ami pouffent de rire. Dans un moment d'égarement, Diego fait un

salto et m'atteint à l'épaule. Je perds totalement l'équilibre et lorsque je rebondis sur les cordes et me relève, il me donne un coup de pied frontal, coup droit sur coup droit, puis lève à nouveau sa jambe au niveau de ma joue prête à me décocher un coup qui pourrait m'envoyer dans le décor. Mais je suis rapide. J'abaisse le bras droit, je l'esquive de tout mon corps et sa jambe part dans le vide. Il m'assène deux coups de poing, droite, gauche. Je suis sonné, je vois Diego en double. Il se tord de rire.

– Si Marianna te voyait... Peut-être que tu aurais dû mettre un casque !

Il va pour cogner encore, mais je pivote sur moi-même, j'écarte largement le bras et lui balance un grand coup, comme avec une batte de base-ball. Je l'atteins en pleine figure. Diego ne voit plus rien, il tombe à terre le souffle coupé.

Puis il reste bouche bée, pendant que je retire mes gants.

– Voilà, si Marianna était là, elle aurait dit : « Tu vois, j'avais raison, t'es qu'une mauviette. » Vous la saluerez de ma part !

Je sors du ring en attrapant ma serviette au passage. Le pote de Diego essaie de le réanimer en lui flanquant des gifles. Dans le miroir, je vois Diego qui agite les mains pour lui faire signe de le laisser tranquille. Il est tête baissée et essaie de récupérer des forces. Je passe devant la salle d'entraînement des filles. La débutante de tout à l'heure est à nouveau sur la barre, elle a dû apprendre à bien placer ses mains cette fois, parce qu'elle ne ressemble plus à un saucisson. Elle a réussi sa petite figure acrobatique et la prof a l'air contente. Comme une petite chèvre agile, elle se laisse tomber à terre, satisfaite. Et j'en éprouve un certain contentement tandis que j'entre dans les vestiaires. Je devrais travailler davantage mon endurance. Je pourrais recommencer à courir. Il faut que je vienne plus souvent à la salle de sport. Je n'ose pas imaginer à quoi ressemblerait une épreuve de flexions entre les membres du Budokanis aujourd'hui. Je ris tout seul. On dirait un de ces nostalgiques indémodables qui rêvent de la belle époque. Le Sicilien, j'arriverais peut-être encore à le battre, mais c'est plutôt contre un de ces petits gars que j'aurais du mal à m'en sortir. Il arrive un temps où ton corps t'abandonne, trop de soirées, trop de bavardages assis des heures durant derrière ton bureau. L'indolence se transforme en paresse. J'ouvre le casier

dans lequel j'ai mis toutes mes affaires et je vois le téléphone qui sonne. Je réponds.

– Mon cœur, mais où es-tu ?

– À la salle de sport.

– Ah bon ? Mais je pensais que tu avais encore une réunion.

– Non, j'avais besoin de me défouler un peu.

– Pourquoi ? Il s'est passé quelque chose au bureau ?

Je n'aurais pas dû dire ça.

– Step ?

– Non, non, tout va bien.

– Mais oui, bien sûr. Bon, tu me raconteras tout ça quand tu seras à la maison. (Elle rit.) À moins que tu préfères que je vienne te rejoindre pour qu'on se fasse un petit match de boxe, comme quand on s'est rencontrés. Par contre, cette fois, c'est moi qui vais gagner. Parce que tu n'as plus la forme !

– C'est vrai. Imagine-toi que je suis monté sur le ring.

– Et comment ça s'est passé ?

– Bien, sinon je n'aurais pas répondu au téléphone.

– Ha, ha, ha ! Allez, ne traîne pas.

Et voilà, c'est tout Gin. Gin et sa joie de vivre. Son rire. Sa légèreté. Son élégance. Ces choses simples qui lui vont si bien et qui la rendent si charmante. Gin qu'un brin de maquillage et des talons hauts suffisent à rendre sexy. Et moi j'ai tout gâché. J'enfile mes tongs et je prends ma serviette.

Gin, dont j'ai bien cru que je ne pourrais jamais récupérer l'amour et l'estime. Je me faufile sous la douche et je repense à tout ce que j'ai dû faire pour la reconquérir.

Chaque matin je fais le pied de grue devant la porte de son immeuble. J'arrive avant huit heures, comme ça je suis sûr que Gin est chez elle. Elle doit savoir que c'est elle que je veux, que je me suis trompé et que si le temps ne suffit pas à réparer mes erreurs, peut-être qu'elle pourra me pardonner. Quand Gin ne sort pas et qu'elle reste chez elle, je sais qu'elle me regarde depuis sa fenêtre. Tous les voisins m'observent avec curiosité. Les gens me connaissent, non pas comme Step, mais comme le type qui traîne toujours ici. L'autre matin, une mère qui tenait son fils par la main est passée par là. Quand ils se sont approchés, le petit garçon m'a pointé du doigt.

– Maman, c'est le monsieur qui attend toujours.

La dame le gronde légèrement, le tirant derrière elle.

– Mais c'est lui, je le reconnais.

J'ai ri malgré moi. Je suis connu dans le quartier. Mario, celui qui distribue les journaux, me salue désormais poliment. J'ai découvert qu'Alessia, la fille qui promène le chien tous les matins, est avocate. Il y a aussi Piero le fleuriste, Giacomo le boulanger, Antonio le garagiste. Tous me disent bonjour, mais aucun n'a encore eu le courage de me demander ce que je faisais ici. Ça fait déjà un mois. Aujourd'hui, Alessia a perdu le chien, il lui a échappé, il allait traverser la rue juste au moment où une voiture arrivait, mais j'ai réussi à le bloquer. Je l'ai saisi à bras le corps. C'est un superbe golden retriever blond, costaud, mais j'ai réussi à l'immobiliser. Alessia arrive en courant.

– Ulisse ! Ulisse ! Je te l'ai déjà répété cinquante fois !

Elle le tient par son collier.

– Tu ne dois pas t'éloigner. Tu comprends ? hurle-t-elle, la main levée comme si elle allait le frapper, même s'il n'a vraiment pas l'air de la craindre.

– Tu as compris, oui ou non ?

Enfin elle se calme et se tourne vers moi.

– Il n'en fait qu'à sa tête...

Je songe : « Tu t'attendais à quoi en l'appelant Ulisse ? » Mais je ne dis rien, elle est encore sous le choc et ne comprendrait pas ma blague idiote.

– Merci en tout cas..., me dit-elle avec un sourire. Moi, c'est Alessia.

Je connais son nom parce que tous les matins, sa mère lui crie par la fenêtre de penser à acheter des cigarettes. Je me présente :

– Step.

Et je lui serre la main.

Elle marque un temps puis hausse les épaules.

– Je peux t'offrir un café ? Ça me ferait très plaisir.

Comme j'ai l'air indécis, elle précise :

– Ou autre chose, si tu préfères...

– Non, un café c'est parfait.

Lorsqu'on traverse la rue pour rejoindre le café, sa mère passe la tête par la fenêtre :

– Alessia !

Et nous répondons à l'unisson :

– Les cigarettes !

Puis elle se tourne vers moi :

– Elle aime fumer, tu l'avais compris, non ?

– Non...

Dans le bar, c'est Franco et sa bouille ronde qui nous accueille.

– Tu nous fais deux cafés ? dit Alessia. Step, tu le veux comment ?

– Long, avec une goutte de lait chaud, et sans sucre.

Elle répète ma commande puis ajoute :

– Pour moi, comme d'habitude.

Alessia caresse Ulisse et me pose la seule question qu'elle aurait pu me poser :

– Je te vois tous les jours en bas. Tu as perdu un pari ou tu cherches à te faire pardonner ? Puis elle ajoute : Enfin, si tu as besoin, je peux te donner un coup de main. Tu m'as bien rendu service avec Ulisse...

Elle caresse son chien sous le cou.

– Tu ne peux pas m'aider, mais merci tout de même.

C'est une belle journée, le ciel est d'un bleu limpide et l'on ne s'éternise pas au comptoir.

Alessia sirote son expresso pendant que je joue un peu avec le chien qui ne veut pas retourner à la maison. Mais Alessia ne lui laisse pas le choix car elle doit être au tribunal à onze heures. Juste au moment où je vais dire au revoir à Alessia, j'aperçois Gin qui se tient de l'autre côté du passage clouté et regarde autour d'elle. Elle semble étonnée de ne pas me voir, mais lorsqu'elle m'aperçoit, elle plisse légèrement les paupières et son visage se durcit.

Alessia s'en rend compte.

– J'ai fait tout le contraire de t'aider apparemment, dit-elle, légèrement gênée.

– Ne t'en fais pas.

– D'un autre côté, donner à penser qu'il peut y en avoir une autre n'est pas forcément une mauvaise chose...

Elle attrape Ulisse par son collier et l'attire vers elle, puis elle me regarde et dit, en haussant les épaules :

– Enfin, j'espère que tout va bien se passer. Ça m'a fait plaisir de te rencontrer, on se reverra sûrement. C'est juste pas de bol...

Elle me sourit sans rien ajouter, puis se met à longer la rue en direction du bureau de tabac. Qui sait ce qu'elle a voulu dire ? Enfin, maintenant au moins, je sais que Franco, le barista, fait un excellent café.

Le lendemain, je suis à nouveau là, fidèle à mon poste, lorsque Gin sort de l'immeuble. Elle est avec sa mère. Elle m'aperçoit et lui dit quelque chose. Sa mère hoche la tête. Gin s'approche d'un pas décidé qui ne me dit rien qui vaille. Elle me regarde droit dans les yeux, sans sourire, et traverse la rue sans même regarder la route. Heureusement, il n'y a aucune voiture en vue. Dès qu'elle est devant moi, elle me pousse en arrière et me donne une tape sur la tête. Son visage presque collé au mien, je sens toute sa colère.

– Alors, tu te l'es tapée ?

Je souris niaisement, mais intérieurement je suis pétrifié.

– Qui ça ?

À l'instant même où je pose cette question, je réalise que j'aurais dû aussitôt changer de sujet.

– Comment ça « qui ça » ? Pour l'autre je suis déjà au courant, merci. Je te parle d'Alessia, l'avocate. Je la connais depuis toute petite. Elle habite au second de l'immeuble à côté du mien. Ça fait trois ans qu'elle est avec un médecin, mais elle le trompe avec un jeune, un petit con qui s'appelle Fabio, un mec dans ton genre.

Je ferme les yeux et implore :

– Excuse-moi.

– Pour quoi ? Pour celle que tu t'es tapée avant ou celle que tu te tapes en ce moment ? Non, explique-moi. Comme ça je saurai à quoi m'attendre.

Elle est furieuse. Son visage est rouge, crispé, presque anguleux. Tout cela par ma faute.

– Pardonne-moi, Gin...

Mais elle ne me laisse pas finir.

– Tu aurais pu y penser plus tôt. Tu ne te doutais pas que je risquais de l'apprendre ? Qu'est-ce que tu t'imaginais ? Que j'allais faire comme si de rien n'était ? Tu sais depuis combien de temps je t'attends ?

Elle a des larmes plein les yeux. On dirait un barrage prêt à rompre.

– Sérieusement... Je ne sais pas ce qui m'a pris. Je te le jure. Je voudrais pouvoir remonter le temps et n'avoir jamais fait ça.

– La vérité c'est que tu ne sais pas leur résister et que tu recommenceras quand tu la verras...

Ses paroles m'atteignent comme une vérité amère.

– Tu te trompes, Gin. Je l'ai fait pour me prouver qu'elle était encore à moi. Mais je savais que tout était fini.

– Quand tu la baisais ? dit-elle sur un ton acerbe – elle est tellement en colère qu'elle en devient méchante. Nous aurions pu vivre une histoire magnifique, mais tu as décidé que tu ne voulais plus de moi, que je ne te suffisais plus, et tu as tout détruit. Plus rien ne sera plus comme avant.

Elle tourne les talons puis éclate en sanglots. Elle s'empresse de rejoindre sa mère, et toutes deux s'éloignent en silence, sans échanger un mot. Sa mère a compris qu'aucune parole ne pourrait la consoler. Elle se retourne et me regarde. Elle a la même expression que le jour où elle m'a ouvert la porte, quand je m'étais présenté chez elle avec un bouquet de roses à la main.

C'était ma première tentative pour récupérer Gin. Quand j'avais posé les fleurs sur son bureau, j'avais trouvé son journal intime. La vie privée de Gin, son plus grand secret. Son rêve, c'était moi. Elle m'aimait depuis un certain temps, elle connaissait mon histoire avec Babi, elle savait beaucoup de choses, même que j'étais allé aux États-Unis parce qu'elle avait réussi à se lier d'amitié avec ma mère. Oui, même avec ma mère. Puis, notre première rencontre à la station-service, de nuit, quand elle m'avait volé mon essence. Je croyais que c'était le fait du hasard, mais non, elle avait tout planifié. Gin et sa patience de femme. Gin et l'amour absolu. Gin et son grand rêve... Tout cela, je l'avais détruit en l'espace d'une nuit. Je jette un dernier regard à sa mère ; elle continue à m'observer. Peut-être cherche-t-elle à comprendre l'incompréhensible, la douleur immense de sa fille... Mais si elle a vu le savon que Gin vient de me passer, elle aura sûrement deviné que je l'ai déçue, que tout est de ma faute, que j'ai commis une erreur. Une erreur qu'elle ne pourra jamais me pardonner. Est-ce à dire que je dois renoncer à la possibilité d'être heureux ? Dans son regard qui m'accompagne, je lis mes propres pensées et réalise que c'est peut-être elle ma dernière carte.

Le jour suivant

Vers dix heures et demie, quand je vois Gin émerger de l'immeuble, je quitte ma cachette, un arbre derrière lequel je reste tapi pour que l'on ne me voie pas. Je n'ai vu ni Franco, ni Alessia, ni personne d'autre. Gin arbore des Ray-Ban et une veste noire, les cheveux attachés par une queue-de-cheval. D'habitude, elle ne porte pas de lunettes de soleil, et aujourd'hui le ciel est voilé. Cherche-t-elle à cacher les marques qu'a laissées notre prise de bec de la veille ? Qui sait ? Je n'ai jamais vu quelqu'un pleurer comme elle, en silence et à flots, comme si elle déversait tout le chagrin qu'elle porte en elle. Je ne suis pas le premier à lui causer des peines de cœur. Avant moi il y a eu Francesco, son chéri, comme elle l'appelait. Un surnom qui suffisait à me rendre bêtement jaloux. Francesco avait été son premier et unique petit ami ; le plus con de tous, c'est comme ça qu'elle s'en souvient. Avec lui, le premier amour avait viré au pire cauchemar. Un soir, ils s'étaient quittés de façon un peu abrupte, et une fois rentrée chez elle, pour étudier, elle avait été prise d'une envie de l'appeler. Mais comme il ne répondait pas, elle avait fait un saut au Gilda, le bar où tout le monde allait, pour voir s'il y était. Gin pleurait de colère quand elle m'avait raconté cette histoire.

– C'était un vrai connard, disait-elle. Il m'a trahie lâchement.

Un sixième sens l'avait menée jusque chez Simona, une de ses amies.

Il était trois heures quarante-cinq du matin quand la porte de l'immeuble de Simona s'était ouverte et que Francesco était apparu. Un chagrin immense s'était emparé de Gin, remplacé presque aussitôt par un désir fou de vengeance. Au volant de sa Polo, elle avait foncé plein pot dans la Mercedes 200 SLK de Francesco. Le choc avait été terrible, elle avait enfoncé tout un côté et une portière. Gin, c'est ça aussi, un mélange d'amour et de haine, d'orgueil et de larmes. Les blessures d'amour laissées par Francesco n'étaient pas totalement refermées et elle m'avait mis en garde :

– Ne me fais jamais ça, je ne le supporterai pas une deuxième fois.

Nous étions en route pour Monti, où nous devions assister à l'inauguration de la boutique d'une amie. Gin s'était changé les idées en regardant les sacs et les ceintures colorés, les boucles d'oreilles en forme de panneaux de circulation. Elle avait craqué pour une paire de boucles d'oreilles en carton imprimé de motifs orientaux. Quand elle les avait essayées, son visage s'était illuminé, mais au final elle avait renoncé à les acheter. Dommage, parce qu'elles lui allaient très bien. Ensuite, son amie Gabriella et elle s'étaient étreintes affectueusement. Gabriella était une ancienne camarade de classe. Elles s'étaient mises à blaguer et à parler des amies qu'elles avaient en commun. Toutes deux avaient été très étonnées d'apprendre qu'une certaine Pasqualina s'était enfin fiancée. Je les observais de loin. Gin parlait et parlait en agitant les mains et parfois, elle éclatait de rire. Son chagrin s'était bel et bien envolé. Un peu comme les enfants qui passent des larmes au rire sans même s'en rendre compte. De temps à autre, elle me jetait un regard et me souriait, puis fermait un instant les yeux comme pour me dire que tout allait bien. C'est ce qu'il me semblait tout au moins.

De retour chez elle, le soir, elle est descendue de la moto et m'a serré très fort dans ses bras en murmurant :

– Merci, tu as été trop mignon.

Nous avons échangé un long regard puis elle a secoué la tête et ajouté :

– Tu n'as pas idée combien je t'aime, Step.

Puis, sans me donner le temps de répondre, elle s'est échappée et a poussé la porte de l'immeuble, comme si elle avait eu honte de s'être déclarée.

C'est vrai que je ne la comprenais pas vraiment. Elle avait une façon d'aimer si unique.

Quand je suis arrivé chez moi, mon téléphone a sonné. C'était elle.

– Mon amour ! Tu n'aurais pas dû !

– Quoi donc ?

– Ne fais pas l'idiot ! Tu as dû te ruiner !

– Tu te trompes, j'aurais bien aimé, mais malheureusement ce doit être le cadeau d'un autre admirateur.

Elle éclate de rire.

– Tu n’as peut-être pas vu, mais dans ce magasin, mon seul admirateur c’était toi, les autres étaient des femmes ou des gays !

J’éclate de rire moi aussi. Je n’avais même pas fait attention, je n’avais regardé qu’elle en espérant que sa tristesse se dissiperait.

– Elles me plaisent tellement, je les voulais, mais elles coûtaient si cher !

Sur ces mots, elle m’a envoyé une photo. C’était elle avec les boucles d’oreilles que j’avais glissées dans la poche de sa veste. Il y avait écrit : *Elles te plaisent ? À moi, oui, presque autant que toi ! Et pas seulement à cause de cette adorable surprise.* Elle riait encore au téléphone.

– Tu l’as reçue ? Je t’en enverrai peut-être une plus sexy plus tard, à moitié nue. Tu as été parfait aujourd’hui.

Elle était folle. Enfin, j’étais content de constater qu’elle allait mieux. Je suis allé à la cuisine prendre une bière pour me détendre un peu. J’étais en train de me dire que j’allais regarder un film quand le téléphone a sonné de nouveau. C’était un message, une photo. Je n’en revenais pas. Elle, si pudique et si timide d’ordinaire. On la voyait posant dans la pénombre, nue, avec seulement les boucles d’oreilles bien mises en valeur. Sous la photo elle avait écrit : *Seulement pour toi, pour toujours.* J’avais envie d’elle, je décidai de lui répondre : *Je voudrais être là pour t’enlever même les boucles d’oreilles et pouvoir t’aimer tout de suite.*

Elle m’a renvoyé aussitôt un cœur.

Voilà, c’était Gin tout craché. Cette nuit-là, son chagrin l’avait quittée pour de bon et l’amour avait triomphé. Mais comment pourrais-je le faire triompher à nouveau ? Je veux qu’elle croie à nouveau en moi.

Je frappe à la porte tout en réfléchissant à ce que je vais lui dire. Je n’ai qu’une phrase en tête : « Tu dois m’aider. » Mais peut-être devrais-je dire : « Gin est merveilleuse et je ne suis qu’un con. » Ce serait la vérité, mais j’ai peur qu’elle me claque la porte au nez. Je pose la tête contre la porte encore fermée et je réfléchis à d’autres phrases possibles. Il y a des moments dans la vie qui nous semblent durer une éternité. Et je suis en train d’en vivre un. Enfin, j’entends des pas s’approcher derrière la porte.

– Qui est-ce ?

– Stefano Mancini.

– Qui ?

C'est encore pire que ce que j'avais imaginé. Elle ne sait même pas qui je suis. La porte s'ouvre enfin et je vois la femme qui sort souvent avec Gin, sa mère.

– Bonjour, madame, je suis un ami de votre fille...

– Je sais qui tu es.

Je ne dis rien. J'ai envie de mourir. Dans ma vie, je me suis battu plus souvent qu'à mon tour avec des mecs deux fois plus balaises que moi et ça ne m'a rien fait, mais là, sous le regard de cette femme, je me sens vaciller.

– Tu es Step, n'est-ce pas ? Ma fille m'a parlé de toi.

– Oui, c'est moi. Qu'est-ce que Gin vous a dit ?

– Elle m'a dit de ne pas ouvrir, dit-elle en me souriant. Mais c'est trop tard...

Ce matin-là, Gin sort de l'immeuble et ne le voit pas. Dans un sens, elle est soulagée, même si au fond d'elle-même elle est contrariée. Elle ne pensait pas qu'il se laisserait aussi vite, mais c'est peut-être aussi bien comme ça. Sa grand-mère, Clelia, avait coutume de lui dire :

– Tu dois faire attendre les hommes jusqu'à ce qu'ils n'en puissent plus. Celui qui ne se décourage pas, c'est le bon, l'homme parfait.

Step est loin d'être parfait, mais il lui plaît malgré ses imperfections.

À l'université, absorbée par son cours de droit, elle arrive à le chasser de ses pensées. Elle envoie un message chez elle pour dire à sa mère qu'elle rentrera vers dix-huit heures et qu'elle déjeunera d'un sandwich club au saumon et d'un jus de fruit frais miel, orange, carotte. La mère lit le message et sourit. « Je me demande ce que ma fille va penser de tout cela. Elle va probablement me reprocher de l'avoir trahie, mais au fond, elle s'en réjouira. Je l'espère en tout cas. » Elle prépare l'enveloppe et la met dans la cuisine. Vers dix-huit heures et des poussières, elle entend la porte s'ouvrir.

– Maman, tu es là ? C'est moi...

Le cœur de Francesca bat à tout rompre. À supposer que Gin remarque quelque chose rien qu'à voir l'expression de son visage. Sa fille a un sixième sens.

– Eh, tu es là ! Qu'est-ce que tu fais ?

– À ton avis ?

Elle lui montre le fer à repasser et la chemise de son père étalée sur la table.

– Laisse-moi deviner... Humm.

Puis elle sourit et ses traits s'illuminent.

– Je sais ! Tu essayes de mettre le feu à la chemise de papa !

– Exactement ! Et si j'y arrive, c'est toi qui devras l'amadouer. Tu sais comme il est maniaque.

– Mais au fait, où est-il ?

– En train de jouer au foot avec des amis.

– De ce côté-là, il n’y a rien à dire, c’est un homme qui s’entretient…

Tandis qu’elle se dirige vers sa chambre, Gin songe à son père qui fait du sport pendant que sa mère repasse ses chemises, parce qu’elle tient à ce qu’il soit beau, élégant et tiré à quatre épingles en toute occasion. C’est l’homme parfait. Qui sait combien de temps elle l’a fait marnier, conformément aux recommandations de mamie Clelia ? Gin se met à rire. Mais sont-ils toujours amoureux et que se passe-t-il dans cette chambre une fois par semaine ? Par mois ? Par an ? Gin repense à Step et à leurs vacances aux Maldives. Ils passaient leur temps à la plage ou dans le bungalow, sans autre souci que de nager, se détendre et faire l’amour. Ils ne passaient pas deux minutes sans se toucher. Step l’attirait comme un aimant. À la seule vue d’une jambe nue, de son dos, ou même d’un bras, elle s’enflammait de désir. Ça ne lui était jamais arrivé avec un autre homme. Et puis l’odeur de Step, son odeur quand il la serrait dans ses bras, qu’il la caressait et l’embrassait sur tout le corps. C’était un aphrodisiaque naturel. Une question de chimie. Gin avait même fait des recherches sur les phéromones, une substance odorante sécrétée par le corps humain et qui nous conduit directement vers le partenaire adéquat. Quand on pensait que certains de ses amants lui avaient reproché d’être froide, voire frigide. Non, la vérité c’est qu’elle n’était jamais vraiment tombée amoureuse. Gin se surprend à rire toute seule. Alors que pour certains elle était frigide, avec Step elle était devenue quasi insatiable. Elle se surprenait elle-même de se sentir ainsi. Comme la nuit, dans le bungalow, tandis qu’ils faisaient l’amour, elle l’avait supplié :

– Non, attends, attends.

Elle était toute tremblante de l’orgasme qu’elle avait eu. Step avait ri, il pensait qu’elle se moquait de lui.

– Tu n’as pas compris, j’étais sur Mars, je suis complètement bétée.

– Tu ne veux pas plutôt dire hébétée ?

– Si, mais je le suis tellement que je n’y arrive pas.

Ils avaient continué à rire et à boire de la bière fraîche en admirant les étoiles, puis Gin s’était perdue dans ses bras et dans ses yeux, et dans ce baiser qui lui semblait tellement spécial.

– Tu es à moi ?

– Seulement à toi.

La nuit suivante, ils avaient encore fait l'amour, mais plus tendrement cette fois. Elle le sentait aller et venir en elle, d'abord doucement, puis de plus en plus fort. Emportée par la passion, Gin l'avait mordu dans le cou et attiré tout contre elle en feulant de plaisir.

– Chut... avait susurré Step, il y a des voisins.

– Ils seront sûrement contents d'apprendre que je vais bien.

Puis ils s'étaient endormis, étroitement enlacés et repus d'amour, et respirant à l'unisson.

Gin s'arrache soudain à ses souvenirs ; elle a les larmes aux yeux. Pourquoi est-ce que cet amour-là ne te suffisait pas ? Pourquoi as-tu éprouvé le besoin de retourner vers elle ? Une femme que tu connaissais déjà ? Car ce n'était pas une nouvelle conquête. Il y a des mois que Gin se pose cette question sans trouver de réponse. Elle n'a plus fait l'amour depuis, et peut-être ne le fera-t-elle plus jamais ! Oh non, c'est impensable !

– Maman !

Elle va à la cuisine en repensant à ce qu'elle s'était imaginé à propos de ses parents et se met à rire.

Francesca vient seulement de finir le repassage, elle relève une mèche de cheveux qui tombe sur sa joue.

– Qu'est-ce qu'il y a, ma chérie ?

Gin passe la tête dans l'embrasure.

– Je vais courir un peu. J'ai besoin de me dépenser. Je rentre d'ici une petite heure.

Francesca acquiesce. Elle aimerait raconter à sa fille le plan qu'elle a imaginé, mais c'est impossible, c'est pourquoi elle se contente de répondre :

– Bien sûr, trésor. À tout à l'heure.

Elle la regarde partir et refermer la porte derrière elle. Elle se sent désarmée face au chagrin de Gin, qui transparaît, même si elle s'efforce de le cacher. Et tout cela à cause de ce garçon, de Step. Francesca secoue la tête. Elle n'a pas la moindre idée de la manière dont sa fille va réagir. Mais tant pis, sa décision est prise. Plutôt que de subir la fatalité, Francesca pense qu'il vaut mieux

essayer de faire avancer les choses, et attendre que le temps soulage les peines de cœur. Mais à supposer que le temps ne suffise pas ? Elle commence à ranger le linge qu'elle vient de repasser puis esquisse un sourire. Non, elle est convaincue d'avoir pris la bonne décision.

Gin arrive avec sa Micra au lac Tor di Quinto. Elle se gare et, à peine sortie de la voiture, elle met son bandeau, choisit sa playlist Spotify et commence à courir. La première chanson est *Yellow* de Coldplay. « Voilà, pense Gin, je dois commencer à penser à ma nouvelle vie, Step ne cherche plus à me contacter, il a rencontré Alessia ou je ne sais qui d'autre, il a compris qu'il perdait son temps, que c'est plus facile comme ça. » Cette pensée lui serre le cœur. Elle aurait voulu qu'il passe encore de nombreux jours au pied de son immeuble avant de le pardonner. « Peut-on pardonner les chagrins d'amour ? En serais-je capable ? Ne continuerais-je pas de penser que, dans ces moments-là, il n'était pas à moi ? Sa bouche, sa langue, ses soupirs, ses étreintes, sa tête, son cœur, son... Non, ça suffit, là ! » Elle rit et allonge un peu le pas. « Bien, et maintenant, essayons d'imaginer une nouvelle vie, avec un autre. En commençant avec les garçons qui m'ont draguée dernièrement : Un, Giovanni, beau gosse, mais insupportable. Étudiant en médecine, soit, mais avec lui c'est moi je, moi je, moi je. Je sais faire ci, je sais faire ça. Et bla-bla-bla... Mais comment est-ce qu'il est au lit ? Oh, mon Dieu, non, je n'arrive pas à imaginer qu'il puisse me toucher ! Deux, Massimo. Grand, mince, une belle gueule, intéressant. Mais manque d'assurance. Je devrais faire le premier pas et, franchement, je n'en ai pas envie. Il me répète trop souvent que je suis belle comme si c'était un désavantage et non un point en ma faveur. Il s'autoconditionne tout seul. C'est un angoissé qui sera toujours dans la souffrance. Tout le contraire de ce salopard de Step ! Qu'il aille se faire voir ailleurs ! » Elle est presque en colère, sachant combien il était parfait dans son imperfection et combien elle aimait ça. « Mais basta ! Sors de ma vie, Step. Et pour toujours. Quand je sors de l'immeuble, je ne dois manifester aucune curiosité, je ne dois rien espérer, et ne surtout pas penser qu'il pourrait être là, dehors, en train de m'attendre. Et s'il est là, eh bien, je dois l'ignorer, le laisser derrière moi, lui et cette vie misérable qui m'a fait tant souffrir. »

Elle continue à courir en se concentrant sur son allure et sa respiration, portée par la chanson *Come* de Jain. Et soudain, elle a une illumination. « Il y a Nicola ! Il est le seul qui sache me faire rire et avec qui je passe de bons moments à la fac. Une fois, il m'a même raccompagnée jusque chez moi. Si seulement Step avait pu nous voir ensemble ! Ç'aurait été un juste retour des choses, quoique pas pour Nicola, lui qui est toujours si attentionné, courtois et plein de tact. Il sait se mettre au diapason. Il a compris que ce n'était pas le moment, que pour l'instant je ne voulais rien d'autre que faire connaissance, rire, passer de bons moments ensemble. Il m'a invitée plusieurs fois à dîner, mais j'ai refusé. Mais s'il m'invite à nouveau, cette fois, c'est décidé, j'accepte. »

Gin accélère la cadence pour faire un dernier tour du lac. Elle est loin de s'imaginer ce qui l'attend quand elle va rentrer chez elle.

– Maman, je suis rentrée !

Quand Gin referme la porte derrière elle, elle est accueillie par un étrange silence.

– Maman, tu es là ?

Francesca apparaît.

– Oui, bien sûr que je suis là...

– Qu'est-ce que tu faisais ? demande Gin en haussant un sourcil suspicieux.

– Je prépare le dîner, pourquoi ?

– Mmm... C'est vrai que ça sent bon. Qu'est-ce que c'est ?

– Une bonne soupe aux champignons pour papa...

– Comment ça « pour papa » ? Je n'y ai pas droit ? Je crois que tu ne me dis pas tout.

– Mais si, voyons, dit Francesca en pouffant de rire. Bien sûr qu'il y en aura aussi pour toi ! Mais je ne savais pas si tu avais prévu de manger dehors...

Gin est frappée de mutisme. Son cœur se met à battre la chamade. Elle a le souffle court et la tête qui tourne. Qui ? Quoi ? Il n'est pas revenu ici ? Pas encore ? Chez ma mère ? Gin la transperce du regard, mais Francesca ne semble pas s'en émouvoir. Elle continue à lui sourire en secouant la tête comme pour dire : « Mais qu'est-ce que tu as, ma fille chérie ? »

Puis elle ajoute simplement :

– Eleonora a laissé une enveloppe dans ta chambre, avec peut-être un mot à l'intérieur, je ne sais pas, je ne l'ai pas ouverte.

– Mais bien sûr !

Gin tourne les talons et se dirige vers sa chambre. Francesca soupire de soulagement. Le plus dur est fait. « Tant mieux, je ne pensais pas y arriver. » Il y a une enveloppe fermée sur le bureau, Gin l'ouvre en la déchirant sur le côté et reconnaît instantanément l'écriture d'Ele.

Hey, comment tu vas ma belle ? Ça fait trop longtemps qu'on ne prend plus de nouvelles l'une de l'autre ! Tu viens ce soir au restaurant Mirabelle, 14 via di Porta Pinciana ? Allez, on se fait un petit dîner ensemble ! J'ai un truc important à te dire. Tellement important que je ne peux pas te le dire par téléphone ! Et ne me pose pas un lapin cette fois, d'accord ? J'ai réservé une table au nom de Fiori pour 21 h. Allez, je t'attends !

Gin replie la lettre, il est vingt heures vingt. « Zut ! Je dois encore prendre ma douche, je ne sais pas si je vais arriver à temps pour vingt et une heures. Je vais l'appeler. » Gin prend son téléphone et compose le numéro d'Ele. Elle tombe sur la boîte vocale. « Cette fille est une vraie calamité. Et maintenant je vais être à la bourre ! »

– Maman ! crie-t-elle depuis sa chambre en se déshabillant dare-dare.

– Quoi donc, ma chérie ?

– Je voulais juste te prévenir que ce soir je dîne au resto !

« Sérieux ? » songe Francesca. Et elle se met à rire.

– Entendu, mais ne rentre pas trop tard.

– Non, non, promis.

Gin saute dans la douche.

Quand Gin se gare dans le parking Ludovisi, son téléphone se met à vibrer. Elle a reçu un message. Il est vingt et une heures. « Ele serait-elle subitement devenue un modèle de ponctualité ? Elle ne l'a jamais été mais elle exige que je le sois ! C'est vraiment le monde à l'envers... » Mais c'est Nicola. Quelle étonnante coïncidence ! Pas plus tard que tout à l'heure, elle pensait à lui.

Salut Gin, comment vas-tu ? Ça te dit de faire un truc demain soir ? Il y a l'inauguration d'un nouveau bar, sinon on peut aller au restaurant dont je t'avais parlé. Dis-moi ce que tu en penses. Bonne soirée. Bonne nuit si tu te couches de bonne heure. Mais j'en doute...

Ce n'est pas Step, mais au moins il est sympa. Elle lui répond aussitôt. Fini la valse-hésitation.

Tout va bien, merci. Ça me ferait très plaisir de te voir. J'opterais volontiers pour l'ouverture du nouveau bar. De toute façon, on s'écrit demain. Bonne nuit.

« Oui, c'est beaucoup mieux de prendre l'apéro dans un bar qu'un dîner en tête à tête. Ce qui est incroyable, c'est qu'il m'avait proposé d'aller au Mirabelle, le restaurant qu'a choisi Ele. C'est apparemment un lieu très à la mode. » Gin entre dans l'hôtel et suit les indications. Elle prend l'ascenseur pour se rendre au septième. Les portes se referment et la cabine monte jusqu'à la terrasse de ce magnifique édifice. Lorsque les portes se rouvrent, elle est bouche bée. Une lumière tamisée, des fleurs partout, des verres en cristal, des vases en verre soufflé et de la porcelaine ancienne, parfaite, immaculée. Les immenses baies vitrées offrent un panorama à couper le souffle qui s'étend au-delà de l'hippodrome et des demeures patriciennes du

Pinciano jusqu'au centre historique et encore au-delà, là où la ligne des toits de Rome se confond avec l'infini. Il n'y a personne à part un serveur, un homme souriant, dans la cinquantaine, au crâne légèrement dégarni. À côté de lui, elle aperçoit un autre homme en veste et toque immaculées. Ce doit être le chef. Il porte un bouc.

– Bonsoir, vous devez être Ginevra, dit poliment le serveur.

Gin acquiesce d'un hochement de tête.

– Nous vous attendions, je vous en prie, c'est par ici. La table Fiori, n'est-ce pas ?

Gin acquiesce de nouveau et le suit en silence. Le chef l'accompagne et lui tend un menu.

– Je me suis permis de préparer ces plats, mais si vous désirez autre chose, n'hésitez pas...

Gin prend la carte en papier glacé ivoire et commence à lire. Elle a l'eau à la bouche. Elle n'en croit pas ses yeux :

« Spaghettis aux palourdes et à la poutargue. Bar en croûte de sel accompagné d'asperges et pommes de terre violettes. Et en dessert, ananas et glace à la pistache... »

Tous ses plats préférés. Elle bat des cils et parvient tout juste à balbutier :

– Non, non, c'est parfait.

Le chef rit, mais Gin a le sentiment que quelque chose lui échappe. Cela ne ressemble pas à Ele, qui lui demande à chaque fois si elle met du sucre dans son café. Comment se souviendrait-elle aussi précisément de ses mets favoris... ?

– S'il vous plaît, dit le garçon en tirant la chaise pour qu'elle puisse s'asseoir. Et maintenant, avec votre permission, je dois retourner en cuisine.

Lui et le chef s'éloignent. C'est alors qu'elle remarque un ordinateur portable au centre de la table, avec un Post-it : *Pour toi, ouvre-le.*

Gin relève l'écran. Il y a un autre petit mot sur le clavier : *Appuie ici.* Elle le fait et une vidéo se lance sur une magnifique musique de Tiziano Ferro, *Isole negli occhi* dont le volume baisse peu à peu tandis qu'Eleonora apparaît sur l'écran.

– S'il te plaît, ne te fâche pas. Malheureusement, j'ai eu un empêchement,

mais je te promets que j'aurais adoré manger avec toi dans ce lieu – et même en compagnie des deux mecs géniaux quand j'ai dans mon viseur. Non, je plaisante ! Je suis très éprise de Marcantonio. C'est lui, d'ailleurs, qui m'a obligée à faire tout ça... Je ne le voyais plus depuis des mois et il m'a appelée rien que pour ça, figure-toi.

Puis Eleonora jette un regard à droite de l'écran et hoche la tête :

– Oui, d'accord, dit-elle à quelqu'un qui se trouve hors champ.

Elle se tourne de nouveau vers la caméra et soupire. Ce quelqu'un semble l'avoir mise en garde contre quelque chose.

– Bon, je dois te laisser. Amuse-toi bien, et demain tu me raconteras tout, d'accord ? Mais absolument tout...

Elle sourit malicieusement puis met fin à la vidéo.

Gin a encore les yeux sur l'écran devenu noir quand une nouvelle vidéo se lance. C'est sa mère cette fois. Elle a l'air déboussolée.

– Mais... Il faut que je parle ? La caméra a déjà commencé à filmer ?

Francesca a l'air perdue et se tourne vers quelqu'un qui se trouve hors champ, au lieu de regarder la caméra. La personne invisible lui explique ce qu'elle doit faire et Francesca finit par fixer la caméra.

– Écoute, ma chérie, je sais qu'à partir d'aujourd'hui et pour toujours, je serai celle qui t'a trahie. Mais parfois une mère doit savoir prendre ses responsabilités. Et du coup il m'a semblé important d'intervenir, parce que je vois bien que tu vas mal. Tu veux savoir ce que je pense ? Eh bien, parfois nous nous obstinons par orgueil et nous renonçons au bonheur. Nous avons l'air d'être heureux ensemble papa et moi ? Eh bien, figure-toi que nous aussi nous avons commis des erreurs et que nous avons traversé des crises ; l'un de nous a fait n'importe quoi et a trahi l'autre. Je peux comprendre que tu sois surprise et que cela te mette mal à l'aise, mais il est important que tu le saches. Tu dois savoir, et surtout te rappeler, que tes parents sont humains, et que lui aussi est humain et que l'erreur est humaine. Il m'a demandé...

À cet instant, on voit Francesca qui fait signe à quelqu'un hors champ.

– ... d'essayer de te faire entendre raison, et de te faire comprendre qu'il t'aime. Oui, il me l'a dit comme ça ! Non, ne t'inquiète pas, il ne m'a pas raconté les détails de ce qui s'est passé, mais il m'a laissé entendre qu'il avait

fait une erreur. Je suis ta mère et je n'ai pas besoin de tout savoir, j'ai de l'intuition et j'avais bien compris la situation. Je serais vraiment idiote si je ne voyais pas combien tu as pleuré et que le garçon qui est tous les jours devant notre porte n'est pas un nouveau postier, mais bien quelqu'un qui cherche à se faire pardonner. C'est donc si difficile de pardonner ? Peut-être, quand on souffre beaucoup – et je suis bien placée pour le savoir, car j'ai beaucoup souffert. Mais je suis heureuse d'avoir donné une autre chance à ton père. Sinon, toi et ton frère, aujourd'hui, vous n'existeriez pas et je suis sûre que ma vie serait beaucoup plus triste sans vous. Ma chérie, choisis ce qui est le mieux pour toi, mais je voulais juste partager avec toi quelques petites choses que tu ignorais et qui t'aideront peut-être à prendre la bonne décision. Je t'aime. Maman qui t'a trahie.

Gin demeure silencieuse. Elle regarde l'écran et à peine une seconde plus tard, une nouvelle vidéo débute. Cette fois, c'est lui, Step.

– Tu croyais que j'avais renoncé, n'est-ce pas ? Mais non, je ne renonce jamais. J'ai réussi à convaincre Marcantonio, en usant de tous les moyens possibles et imaginables, de demander à Eleonora d'écrire le mot que tu as trouvé. Je lui ai même fait du chantage. Car d'une façon ou d'une autre, nous sommes tous redevables de quelque chose à quelqu'un. Sauf ta mère. Qui a été adorable. Elle a seulement eu quelques petits soucis avec le cadrage, comme tu l'auras sans doute remarqué. (Gin éclate de rire.) Mais ensuite, elle a pris le pli. Imagine que nous avons dû faire pas moins de vingt prises ! On a pratiquement tourné un long-métrage !

En tout cas, maintenant elle est rodée. Elle va pouvoir passer à la télé ou tourner dans une série. Par contre, je ne lui ai rien dit, ni sur nous ni sur ce qu'elle devait dire. Elle m'a simplement demandé : « Step, est-ce que tu veux réellement la rendre heureuse ? » et je lui ai répondu : « Plus que tout au monde. » Alors elle m'a souri et m'a dit : « Alors, sors le caméscope. On y va. » Mais quand j'ai sorti mon téléphone, elle a eu l'air perplexe. « Tu vas filmer avec ça ! »

« C'est vrai que maman est comme ça », songe Gin. « Elle n'est pas au courant des nouvelles technologies. Elle en est restée aux cassettes VHS. »

– Maintenant, ma chère Gin, il y a deux choses qu'il faut que tu saches.

J'aurais pu tout compliquer et impliquer aussi ton frère, ton père, ton oncle, toutes les personnes dont tu m'as parlé, ou bien passer à l'émission de Maria De Filippi. Mais quoi qu'il en soit, ce que j'ai à te dire reste inchangé. Est-ce que tu comprends que le Step qui a fait tout ça pour toi t'aime, qu'il se sent coupable et qu'il implore ton pardon ? Maintenant, si tu ne veux pas me pardonner, je te demande simplement de m'aimer comme tu m'aimais avant, et je saurai m'en contenter.

La vidéo s'achève sur une suite de photos de l'époque où ils sortaient ensemble, sur l'air de sa chanson préférée, *Certe notti* de Ligabue. Il y a les photos de l'audition au Teatro delle Vittorie, leur premier dîner, une balade, un fou rire quand la glace de Step avait atterri sur le comptoir après que le cornet s'était cassé. Puis une photo d'eux prise dans le rétroviseur de la moto, un selfie sur le corso Francia, un autre sur le pont au coucher du soleil, un devant les cadenas des amoureux, et un autre sur une plage sauvage et déserte des Maldives à l'aube. Puis, la chanson de Ligabue fait peu à peu place à *Orgoglio e dignità* de Lucio Battisti. « *Senza te, senza più radici ormai, tanti giorni in tasca, tutti da spendere... i ricordi di tutto quel tempo passato insieme, mi sento come sacco vuoto, come un coso abbandonato...* » « Sans toi, je n'ai plus de racines, juste des jours plein les poches, que je ne sais pas comment dépenser... les souvenirs de tout ce temps passé ensemble, je me sens comme un sac vide, comme une chose abandonnée... » « Oui, c'est comme ça que je me suis sentie, Step. Aucune autre chanson ne saurait mieux décrire le terrible vide que laisse un amour brisé. » Les larmes se mettent à couler en silence tandis qu'elle contemple l'écran à présent éteint, dans la magnifique salle qui offre une vue panoramique sur les toits de Rome. Mais toute cette beauté ne suffit pas à calmer son chagrin. « Non, je ne peux pas », songe Gin. C'est alors qu'elle aperçoit son reflet sur l'écran éteint ; Step se tient derrière elle.

– Bonsoir, Gin... Je suis désolé de te voir si triste et j'ai honte de moi. Je voudrais pouvoir effacer ce que j'ai fait et remonter le temps. Mais ce n'est pas possible. Personne n'a encore inventé une telle machine. Toi seule peux le faire, si tu le veux, grâce à un simple sourire et en laissant derrière toi toute

cette souffrance. Je t'en supplie, fais-le, donne-moi cette chance. Je te promets que cela ne se reproduira plus jamais.

Step écarte les mains, puis ferme les yeux. Il attend un miracle, que le destin s'accomplisse. Une chose est sûre en tout cas, car, d'une façon ou d'une autre, elle va bientôt prendre une décision. C'est alors qu'il entend la chaise bouger. Il ferme encore un peu plus fort les yeux et prend une profonde respiration. Enfin, il sent son étreinte, forte et franche, et il ouvre les yeux. Gin a posé sa tête sur sa poitrine. Elle se recule légèrement et lui sourit.

– J'ai beau me demander pourquoi je t'aime autant, je ne trouve pas la réponse. Tout ce que je sais, c'est que tu es incroyablement attirant...

Ils s'embrassent passionnément. Depuis le fond de la salle, derrière la porte vitrée, le garçon et le chef observent la scène.

– C'est bon, soupire le cuisinier. Cette fois, on peut envoyer le dîner.

Mais le serveur continue à sourire et à savourer les derniers instants de ce film surprenant.

– Allez, remue-toi ! Retourne dans la salle et demande-leur ce qu'ils veulent boire ! ronchonne le chef avant de regagner la cuisine pour mettre la dernière main au « Menu Gin ».

Peu de temps après.

Le ciel bleu foncé de l'autre côté des baies vitrées est illuminé par quelque lointaine étoile.

– Quel endroit fabuleux ! s'exclame Gin.

Step sourit et repose la bouteille de Traminer dans le seau à glace.

– Oui, c'est magnifique.

– Mais comment as-tu fait ?

– Pour réserver ? J'ai appelé, tout simplement.

– Arrête de faire l'idiot ! Je veux dire pour qu'on l'ait rien que pour nous deux.

– Tu veux vraiment savoir ? Je n'en sais rien moi-même, mais à mon avis ils ont entendu parler de notre histoire et ils se sont mis en quatre pour moi.

Gin soupire.

– Tu veux bien être sérieux pour une fois ?

– O.K. Ils devaient une faveur à Pollo, j'en ai donc profité... Mais bon, il

n'empêche que je vais devoir régler la note du dîner !

– Ne sois pas vulgaire en plus !

– Pardon, mais tu m'as posé la question... je n'aurais pas dû te répondre ?

– Tu aurais pu m'épargner les détails.

– Ah, non. Je tenais à ce que tu saches que j'ai tout fait pour te reconquérir.

Et pas seulement grâce à un service de Pollo.

– C'est vrai que ton ami avait rendu des services à tout Rome.

– Oui, il dépannait beaucoup de monde. Et même s'il était un peu... Enfin, tout le monde le trouvait sympathique.

– Un peu quoi ? Que tu veux dire par là ?

– Un peu, un peu... comme Pollo, quoi. Voilà.

Gin hoche la tête et prend une bouchée de bar.

– Miam, il est délicieux le Menu Gin !

– Oui...

– Ce chef est sensationnel.

– C'est vrai.

Gin le regarde et change brusquement de ton.

– Tu es déjà venu ici avec une autre ?

Step redevient sérieux.

– Non, jamais.

Gin se penche en avant et le fixe à nouveau du regard.

– Je t'assure.

Rassérénée, elle recommence à manger. Puis elle s'arrête une nouvelle fois comme si elle venait de se rappeler quelque chose.

– Jure-moi que tu ne viendras jamais ici avec une autre.

Step lève les deux mains, croise ses deux index devant sa bouche.

– Je le jure sur la tête...

– Sur la tête de l'enfant Jésus ! Tu dois m'en faire le serment solennel.

– D'accord.

Il lève alors la main droite, paume ouverte à la hauteur de son visage, et la regarde dans les yeux.

– Je jure que je ne viendrai jamais avec personne au Mirabelle... Puis il

ajoute : Sauf avec toi, pour célébrer quelque chose, et non pas pour me faire pardonner.

– Bon, ça va, dit-elle, ses craintes apparemment envolées.

Dans le silence de ce lieu magnifique, il n’y a qu’eux deux et aucune autre voix que celle de Burt Bacharach qui les accompagne avec *The Look of Love*.

Sans lever les yeux de son assiette, Gin dit soudain à voix basse, sur un ton qu’il ne lui connaît pas :

– Je ne sais pas comment tu as réussi à convaincre ma mère et je ne sais même pas comment tu as réussi à me convaincre moi. Mais je t’en supplie, ne me fais plus souffrir. J’en mourrai. Si tu penses que tu n’en es pas capable, lève-toi et va-t’en, je t’en supplie.

Step la regarde, mais elle a toujours les yeux rivés sur son assiette. Il se sent soudain terriblement coupable et finit par dire :

– Gin, pardonne-moi, vraiment, je te jure que ça ne se reproduira plus.

Il lui tend la main et Gin relève enfin la tête et lui sourit. Elle semble sereine et rassurée, et ils se remettent à manger. De temps en temps, leurs regards se croisent et ils échangent quelques sourires gênés.

Soudain, Gin pose une dernière question :

– Excuse-moi, mais si je ne m’étais pas laissé convaincre, le dîner, c’est moi qui l’aurais payé ?

– J’en ai bien peur.

– Alors heureusement que tu es resté ! Je n’ai pas un sou sur moi !

Le portail automatique s'ouvre et j'entre dans la cour avec ma Smart. J'habite dans un petit pavillon à l'intérieur d'un complexe résidentiel. Le jardin est illuminé, et les jasmins, les roses blanches et le bougainvillier inondent la façade.

Par les fenêtres du premier étage, j'aperçois le salon et la cuisine, les deux seules pièces où il y a de la lumière. Je gravis à toute vitesse les marches et j'ouvre la porte.

– C'est toi, mon cœur ?

– Oui.

Je laisse les clés de la voiture sur la console dans l'entrée, j'ôte ma veste et je vois Gin qui s'approche avec son beau sourire lumineux. Elle est rayonnante, comme toujours, et pleine de gaieté. Elle me serre fort dans ses bras.

– Enfin, tu es là ! Assieds-toi, je voudrais te montrer quelque chose.

Elle disparaît dans la cuisine tout en continuant à parler :

– Et alors, c'était comment à la salle de sport ?

– Bien ! Comme je te l'ai dit au téléphone, un mec a voulu me mettre K.-O., mais il n'a pas réussi. Comme tu peux le voir, je suis toujours entier.

– Et au bureau ?

– Bien.

Je mets une compilation de jazz dans le lecteur et m'assieds sur le canapé. Je ne lui raconte pas tout ce qui s'est passé : le contrat que j'ai décroché, ni les manigances de la secrétaire embobinée par Babi. Je ne lui parle pas de l'exposition où j'ai débarqué le bec enfariné, ni le choc que j'ai eu quand j'ai croisé Babi. J'ai d'abord cru à une blague du destin, un de ces incroyables hasards de la vie, avant de réaliser qu'il s'agissait d'un stratagème, que les gens se croient permis d'aller et venir dans ta vie sans te demander l'autorisation... Les gens ? Non, elle. Elle qui a disparu du jour au lendemain,

n'est passée à l'expo que pour me saluer et m'annoncer une nouvelle. Oh, rien de spécial, non, juste : « Tu sais quoi ? Tu as un fils... »

– Tiens, ta bière.

Gin interrompt le fil de mes pensées. Elle se tient devant moi avec une Budweiser et un verre. Mais je bois directement à la bouteille.

– Toujours tes vieilles habitudes, tu ne changeras jamais.

J'acquiesce et je prends une gorgée encore plus longue. Je me sens coupable, et comme si cela ne suffisait pas, Gin a l'air particulièrement intriguée.

– Mais que s'est-il passé au bureau ? demande-t-elle. Tu avais l'air tout drôle au téléphone.

Je la regarde un moment sans rien dire, j'aimerais pouvoir tout lui raconter. Mais je me contente de sourire et de répondre :

– Oh, rien d'important...

« Oh, rien d'important... » En réalité, il y a une foule de choses entre ce que je pourrais dire à Gin et ce que je vais lui dire au final. C'est pourquoi je lui souris avec le plus de désinvolture possible, pour ne pas lui montrer que ma vie a changé brusquement. Et la sienne aussi peut-être.

– Bien, tu es prêt ? me demande-t-elle, espiègle, comme pour me provoquer. Tu dois prendre des décisions importantes au bureau, et bien ici aussi, tu vas devoir faire la démonstration de ton habileté, de ton ingéniosité et de ta volonté.

– Et qui est-ce qui t'a dit que j'étais comme ça au bureau ?

– Mes informateurs.

Ce n'est sûrement pas la secrétaire. Je souris.

– Ah, mais oui, Giorgio ! Mais c'est parce qu'il a une haute opinion de moi. Il n'est pas objectif.

– Tu crois qu'il est gay ?

Gin semble sincèrement préoccupée.

– Bien sûr que non, je plaisantais !

– Ah, tant mieux. Dans ce cas, attends-moi ici !

Je n'ai même pas le temps de reprendre une gorgée de bière qu'elle s'en revient avec des catalogues.

– Voici. La dernière fois que je suis allée voir mes parents, j’en ai profité pour réunir toute la doc. Je vais te montrer ça.

Elle laisse des catalogues sur la table basse.

– Bien... Elle me lance un regard satisfait et demande : Par où veux-tu commencer ?

– Par une autre bière !

Je me lève et me rends à la cuisine.

– Tu veux quelque chose ?

– Oui, un Coca Zero, s’il te plaît.

Je reviens dans le salon avec un verre dans lequel j’ai mis une rondelle de citron et deux bouteilles : son Coca Zero et ma Budweiser, une bière que j’aime énormément.

– Eh, mais c’est une 75 cl !

– J’ai soif. J’ai sué comme un bœuf à la salle de sport...

En réalité, j’ai besoin de me détendre et de me laisser aller, mais je ne le lui dis pas. Je prends une longue gorgée tout en l’écoutant.

– Bien, donc, le restaurant, c’est celui du lac. Regarde comme il est beau quand il est illuminé.

Elle me montre la photo d’une villa entourée d’un magnifique jardin parfaitement entretenu, et toutes les possibilités de buffet en intérieur ou extérieur.

– On pourrait installer l’orchestre ici.

Elle sort son iPad.

– Qu’est-ce que tu dirais de Frankie & Canthina Band ? Ils sont spécialisés dans les tubes des années soixante-dix et quatre-vingt, et dans les reprises de Tiziano Ferro, Beyoncé, Justin Timberlake...

J’acquiesce d’un hochement de tête presque machinal, parce qu’il me semble de plus en plus évident que je devrais tout lui raconter. Comment vais-je pouvoir me marier avec elle sans lui raconter tout ce qui vient de m’arriver ?

Gin continue à me montrer toutes les options.

– Pour ce qui est des petits souvenirs pour les invités, j’ai pensé à des aquarelles de paysages romains, comme celles que fait l’amie peintre d’Ele.

Elles sont jolies, tu ne trouves pas ? En revanche, pour le menu, il existe plusieurs variantes... De toute façon, lundi prochain nous nous rendrons sur place avec mes parents. Tu t'en souviens, j'espère.

– Oui, bien sûr..., dis-je en hochant la tête, même si, bien évidemment, j'avais complètement zappé.

Elle continue à dresser la liste de tous les petits détails qui feront que ce jour sera le plus beau de notre vie.

– La robe, je ne peux pas te la montrer, ni la coiffure. Et pourtant, j'aimerais tellement que tu puisses me conseiller !

Elle me sourit et m'embrasse en me serrant dans ses bras.

J'ai l'impression que c'était hier que je lui ai demandé sa main, après tout ce qui s'était passé.

Nous avons fait l'amour avec les fenêtres ouvertes. La lumière de la lune s'imisce dans la chambre obscure et illumine certaines parties du corps de Gin. Elle possède une beauté sensuelle, un peu enfantine, avec ses lèvres douces et pulpeuses et sa chevelure raccourcie. Je l'observe dans la pénombre ; ses seins sont baignés de lumière.

– Quoi ? Pourquoi est-ce que tu me regardes ?

– Parce que tu es ravissante.

– Et toi, tu es un sacré baratineur ! Tu me dis ça pour que je me sente belle, mais je n'en crois pas un mot...

– Arrête de dire n'importe quoi ; je suis fou de toi et tu le sais très bien.

Gin s'approche alors et me murmure à l'oreille :

– Fais-moi encore l'amour. Tu veux bien ?

– Et comment.

Je ne me le fais pas répéter. J'avais déjà envie d'elle avant même qu'elle prononce ces paroles.

Plus tard, nous sommes ensemble sous la douche, enlacés, couverts de savon, et nous perdons petit à petit ce goût musqué des amants, même si le désir couve toujours et risque de s'enflammer au moindre souffle de vent. Ensuite, enveloppés dans de gros peignoirs de bain, nous buvons un peu de bière et parlons de tout et de rien : du travail, de projets futurs, d'un voyage que nous pourrions faire dans un pays que nous ne connaissons pas, de nos amis, ceux qui se sont fiancés récemment tandis que d'autres se sont séparés.

– Et nous ? Qu'est-ce qu'on va devenir ?

Gin, avec la même légèreté que celle qu'elle montre parfois quand nous faisons l'amour avec passion, me regarde dans les yeux.

Sans attendre ma réponse, elle enchaîne aussitôt en souriant : Cela fait déjà six ans, et maintenant, je dois rentrer chez moi et te laisser seul ici. Comme chaque fois. Et s'il est vrai que j'aime tous ces instants que nous partageons,

d'un autre côté, je n'ai pas envie de te laisser. Tu comprends ? J'ai beaucoup réfléchi et je trouve absurde de perdre tout ce temps...

Sur ces mots, elle laisse tomber son peignoir et se retrouve entièrement nue, avec juste sa bière à la main. Elle en prend une longue gorgée et me sourit, puis elle pose sa bouteille sur sa table de nuit et se dirige vers ses vêtements tombés à terre. Sans ressentir la moindre gêne, elle se baisse, les ramasse, et tandis qu'elle se rhabille, m'informe de la décision qu'elle vient de prendre :

– Si d'ici à la fin du mois tu ne me fais pas une déclaration d'amour en bonne et due forme, avec bague de fiançailles et tout et tout, je te quitte !

Je ris.

– Je travaille, tu es locataire de cette jolie petite maison. On serait bien ensemble, on pourrait fonder une famille...

– Oui, mais...

– Et voilà. Qu'est-ce que je te disais ? Tu encourages tout le monde à se remuer, mais toi tu t'effarouches pour un rien...

Gin est un peu ironique. On dirait qu'elle prend goût au sarcasme.

– Écoute, avec les sous que tu as gagnés, tu peux bien payer un de ces *écrivains fantômes*, comme tu les appelles, pour qu'il t'écrive une déclaration d'amour ; et ensuite, tu vas trouver mes parents et tu te débrouilles pour les convaincre...

– Et... ?

– Excuse-moi, mais je te rappelle que tu as obligé ma mère à enregistrer une vidéo pour me persuader de me remettre avec toi ! Et maintenant, qu'est-ce qui t'empêche de composer un beau discours pour leur annoncer que tu veux épouser leur fille ?

– Rien, c'est dans l'ordre des choses...

Gin me gratifie d'un léger sourire, puis redevient aussitôt sérieuse.

– Enfin, sache que je ne plaisante pas : tu as un mois pour te décider, sinon je romps.

– Et notre amour ? Tous ces merveilleux moments, tu serais prête à y renoncer ?

Elle prend son sac à main.

– Non, je te verrais peut-être de temps en temps... pour baiser, parce que tu

baises bien. Mais cela voudrait dire que tu ne m'aimes pas assez.

Je m'apprête à me lever pour m'habiller, mais Gin me retient d'un geste de la main.

– Ne te tracasse pas... Je vais prendre un taxi. Comme ça tu vas t'habituer...

Et sans même me dire au revoir, elle sort de la chambre et referme la porte derrière elle. Et je l'entends s'éloigner. Comment une nuit aussi parfaitement romantique et plaisante et qui avait si bien commencé, peut-elle s'achever de façon aussi abrupte ? Et ce n'est pas une phrase malencontreuse, une parole déplacée, un message ou un coup de fil inattendu, ou n'importe quel autre élément extérieur qui a rompu la magie de l'instant. Non. Je viens seulement de comprendre que les femmes sont ainsi. Avec Babi aussi, il m'est arrivé la même chose une fois... J'ai envie de rire ; si Gin était encore là et qu'elle pouvait lire dans mes pensées, je n'ose pas imaginer comment se serait terminée la nuit !

Si bien que, condamné à la solitude, je commence à faire le point sur ma vie. Je descends une autre bière en contemplant le ciel couvert. Je scrute les nuages, à la recherche d'un rayon de lune ou d'une étoile, ou de quoi que ce soit qui me montre le chemin à suivre. Mais voilà que, sans raison aucune, une vidéo me vient à l'esprit : mon père et ma mère à l'époque où ils vivaient heureux dans la petite soupenne près du pont Milvio, dans la via Mambretti. Je suis là, moi aussi, en train de marcher en restant collé au mur pour ne pas tomber. Ma mère est belle comme tout et mon père est souriant. Il y a aussi mon frère Paolo, qui sait marcher, lui, et qui est toujours bien habillé. C'est un film amateur que j'ai visionné il y a des années, mais c'est surtout cet instant de bonheur absolu et intense qui m'en est resté. À l'époque, tout fonctionnait parfaitement, chacun savait exactement ce qu'il devait faire et tout allait à merveille. Mes parents croyaient l'un en l'autre. Quand on est petit, on fait confiance aux adultes, et quand on grandit, il faut avoir le courage de ne pas perdre cette confiance. Et moi ? Serai-je capable de ne pas décevoir Gin ? Serai-je capable de tenir une promesse aussi importante ? Rien que d'y penser, je pose ma bouteille de bière sur le rebord de la fenêtre et je prends un verre que je remplis de rhum. J. Bally Agricole Blanc. Pour prendre une décision comme celle-là, il faut quelque chose de costaud. Quand

je repose mon verre, je sens la brûlure sèche et forte de l'alcool dans ma gorge, et cette note finale qui rappelle le gingembre. C'est alors que je me laisse dériver, à la recherche d'une issue de secours, une solution. Instinctivement, je me connecte à Internet et, aussi absurde que cela puisse paraître, je cherche un texte qui pourrait faire office de demande en mariage. Incroyable ! Moi, Step, je suis prêt à franchir le pas, et en plus je cherche de l'aide. Sur la Toile, on trouve de tout, mais mon regard est attiré par ces mots en particulier : *Le mariage est précieux. C'est merveilleux de rencontrer une personne spéciale qui va te casser les pieds toute ta vie durant !* Si je lui sors quelque chose de ce genre, Gin est capable d'en venir aux mains, et même pire que cela. Ensuite, je vois un *flashmob* où les amis proches du fiancé chantent une chanson à la demoiselle élue pour lui faire comprendre à quel point il l'aime. Enfin, le galant apparaît. Il se met à genoux et lui présente la bague. Pas mal. Le seul problème, ce sont mes amis. Non mais, vous imaginez quelqu'un comme le Sicilien, Hook et Bunny, des gars tout en muscles, gavés de testostérone et qui mènent des vies de gangsters, faisant la haie d'honneur et entonnant une douce chanson d'amour ? Non, il faut que je trouve autre chose : *L'inviter au restaurant et faire en sorte qu'elle trouve l'alliance sous son assiette.* Banal et éculé. Je cherche d'autres idées, mais aucune ne me satisfait, si bien que je reprends une gorgée de rhum et allume la télévision. Mon pouce qui zappe compulsivement d'une chaîne à l'autre s'arrête soudainement sur une scène de film qui me semble familière. Mais bien sûr, elle l'avait adoré. Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ?

Et voilà que, comme lorsqu'on termine un puzzle et que les dernières pièces d'un dessin compliqué s'assemblent avec une étonnante facilité, tout devient clair. Je me prépare un café et prends des feuilles de papier ; il vaut mieux s'y mettre tout de suite que de laisser s'envoler l'inspiration.

Ce matin-là, quand Gin sort de chez elle, elle est à la bourre.

– Gin ? lui dit un homme debout à côté d'une Mercedes noire.

– Oui ? Euh, désolée, mais je suis très en retard, alors ou bien vous me dites en vitesse ce que vous voulez, ou bien vous vous adressez à ma mère, qui s'occupe généralement de ce genre de démarchage. Franchement, je ne sais pas comment elle fait pour rester polie, même quand on l'appelle le samedi ou le dimanche pour lui proposer de nouvelles offres de téléphonie mobile, elle qui ne se sert quasiment pas de son portable...

C'est alors qu'elle observe l'homme plus attentivement.

– Excusez-moi, je vous raconte des choses qui, un, sont strictement privées, et deux, dont vous vous fichez comme d'une guigne.

Elle continue à le regarder, les mains sur les hanches.

– On peut savoir ce que vous voulez ?

– On m'avait prévenu que vous risquiez d'avoir ce genre de réaction, et même pire. Ceci est pour vous.

L'homme qui est vêtu d'une pimpante livrée, lui remet une enveloppe.

Intriguée, Gin l'ouvre quoique avec une certaine réticence.

Ma chérie, je suis désolé que tu te sois enfuie après ces merveilleux ébats amoureux et de ne plus avoir de nouvelles depuis... Toujours aussi entêtée à ce que je vois.

Elle cache la lettre avec sa main et demande :

– Vous ne l'avez pas lue au moins ?

– Il ne manquerait plus que ça.

« Quelle question idiote », songe Gin. « Même s'il l'avait fait, il ne me le dirait pas. » Puis elle reprend sa lecture :

Maintenant, dans l'espoir que tu trouveras toi aussi l'idée magnifique, et ayant compris que tu étais exagérément stressée, je souhaite t'offrir une journée de fête rien que pour toi. Fais ce que tu veux, va où tu en as envie, amuse-toi bien et emploie l'aimable monsieur qui t'a remis cette lettre comme bon te semblera... Professionnellement parlant, bien entendu ! Step.

« Je n'arrive pas à y croire, Step. Bon sang, ce que tu peux être magouilleur, le roi de la magouille, comme tes amis te surnommaient avant », songe Gin par-devers elle.

– Très bien, allons-y !

L'homme ouvre la portière et elle s'installe commodément sur la banquette comme une grande dame.

– Et donc, où dois-je vous amener ?

– À l'université, je vous prie. Et vite, car je suis encore plus en retard maintenant !

– Très bien, mademoiselle. Je vais faire mon maximum.

– Dans ce cas, je vous conseille de tourner ici et de prendre cette petite rue jusqu'au bout. Ainsi nous allons éviter tous les feux rouges. Ensuite, vous longerez le viale Liegi...

– Excusez-moi, cette voiture peut aller absolument partout. Nous allons couper par la Villa Borghese et ainsi nous arriverons plus vite. Laissez-moi faire, vous verrez...

– Entendu, faites ce qui vous semble le mieux.

Gin prend son portable et envoie un message à Step :

Espèce d'andouille... Je ne suis pas certaine que tu vas pouvoir me récupérer totalement, mais ça me plaît bien tout de même. Tu m'as surprise, agréablement, et je t'aime, même s'il se peut que je te renie plus tard.

Quelques secondes plus tard, la réponse lui parvient :

Je sais. Tu es comme tu es et moi aussi je t'aime mais je n'ai pas

l'intention de te renier. Amuse-toi bien...

Gin éclate de rire, puis elle met ses écouteurs et se détend en fredonnant *Relax, Take it Easy*, de Mika, et en regardant défiler la ville derrière la vitre.

« À dire vrai, je ne connais rien de mieux que de se faire conduire par un chauffeur. C'est beaucoup moins de stress et plus de temps pour penser à soi et à ce qu'on doit faire. J'aurais beaucoup plus de temps le matin. Mais penser trop n'est pas forcément bon non plus. Une fois de temps en temps, c'est largement suffisant. Bon, je crois que je vais lui faire une scène une fois par mois ! » songe Gin tandis qu'elle descend de la voiture, le cœur léger.

– Nous nous voyons plus tard, dit-elle au chauffeur.

– Oui, quand vous aurez fini. Je ne bouge pas.

Elle se dirige vers le département de droit pour assister à son cours de jurisprudence, et ensuite, comme d'habitude, elle croise son amie Maria Linda qui se met à lui parler de dossiers et de rendez-vous, et lui demande de la déposer.

– Tu es venue à moto ?

– Non, en voiture.

– Tu as trouvé à te garer ?

– Oui, plus ou moins. Voilà ce que je te propose : je t'emmène à condition que tu ne me poses pas de questions !

Maria Linda hausse les épaules.

– Ça marche !

Mais lorsqu'elle arrive devant l'élégante Mercedes noire avec chauffeur, et que ce dernier lui ouvre la portière, elle n'y tient plus et s'exclame :

– Tu m'as joué un tour de cochon en me faisant jurer de ne pas te poser de questions !

– Allez, monte et tais-toi !

Mais au bout de cent mètres à peine, Maria Linda se penche vers Gin et lui murmure à l'oreille :

– Et en plus, le chauffeur est une bombe ! Purée, tu as vraiment de la veine, toi !

Gin rit tandis que son amie cherche à insister :

– Ou bien tu me racontes tout, ou bien je lui dis de s’arrêter et je descends !
Non, désolée, mais je brûle de curiosité !

– Oui, bon, ça va. Je vais tout te raconter. Mais à condition que tu ne te mettes pas à rire.

– Je ne rirai pas, promis ! Non, mais est-ce que tu te rends compte à quel point tu peux être incohérente et contradictoire ? Tu changes de filière parce que la littérature se situe en dehors des enjeux sociaux. Tu étudies à fond l’histoire du droit d’asile, en montrant bien à tout le monde que tu es de gauche. Tu voues mes chaussures Hogan aux gémonies, et voilà que tu te pointes à l’université dans une limousine noire avec chauffeur ! Tu ne penses pas que cela mérite une explication ?

– Hier soir, je me suis pris la tête avec Step, et ce matin j’ai eu droit à cette surprise !

– Non ! Je n’arrive pas à y croire ! Mon Jules à moi ne m’offrirait même pas une rose. J’ai juste droit à un SMS de temps en temps, et bourré de fautes d’orthographe avec ça ! Purée, que la vie est injuste !

Elles arrivent peu après devant chez Maria Linda qui, avant de descendre, lui conseille :

– Débrouille-toi pour lui faire une scène tous les jours, s’il te plaît, et surtout quand on est en période d’examens, comme ça tu passes me prendre et on va tranquillement à la fac !

Gin rit et lui dit au revoir.

– Et maintenant, mademoiselle, où allons-nous ?

– Je suis désolée si j’ai été un peu cassante ce matin...

– Ne vous inquiétez pas. On m’avait prévenu...

– Je ne vous ai même pas demandé comment vous vous appeliez.

– Ernesto. Où dois-je vous amener, Gin ?

– Chez moi, s’il vous plaît.

La voiture redémarre aussitôt. Quand ils arrivent en bas de son immeuble, Gin se regarde dans le rétroviseur et sourit. C’était une journée merveilleuse.

– Ernesto, vous pouvez disposer à présent. Et encore merci pour tout.

– De rien. Mais vous savez, j’ai été payé pour la journée entière. Vous devriez en profiter.

– Très bien. Dans ce cas, je monte un instant et ensuite on repart.

– Entendu.

– Vous voulez que je vous apporte quelque chose ?

– Non, merci, c'est très gentil à vous.

Gin descend de la voiture juste au moment où son père arrive avec un collègue de travail.

– Eh, bonjour, papa. Bonjour, Gianni.

– Bonjour, Gin.

– Papa, on se voit à la maison.

Et elle disparaît dans le hall.

Gianni lance un regard intrigué à Gabriele.

– Ta fille a déjà une voiture avec chauffeur ?

– Tu imagines, alors qu'elle n'a même pas encore son diplôme.

Gianni secoue la tête.

– Ne m'en parle pas. Mon fils Tommaso a arrêté ses études, Pietro est persuadé qu'il va devenir millionnaire avec les jeux vidéo et passe ses journées devant sa PlayStation. Et tu sais ce qu'il me dit ? « Ah, papa, mais Zuckerberg fait la même chose ! » Non, mais, tu vois le tableau ? De nos jours, les gosses ne font plus rien et tout ça à cause de celui qui a inventé Facebook. Ils passent leur temps à draguer et à chatter sur Internet, et la seule matière qu'ils étudient à fond c'est le football. Ils connaissent tous les classements de tous les joueurs célèbres et même des inconnus !

– Tu verras qu'ils vont changer en grandissant, s'efforce de le reconforter Gabriele, en songeant qu'il a bien de la chance d'avoir une fille.

– Espérons-le.

Les deux collègues se disent au revoir, et quand le père de Gin rentre à la maison, la première chose qu'il fait c'est d'écartier les mains et de demander :

– J'espère que tu as une explication plausible... Ou serait-ce que tu as gagné au Super Loto ?

– Si tu veux tout savoir, papa, c'est un cadeau de mon fiancé, dit Gin en riant.

– Je vois. La dernière fois, c'était ta mère qui jouait les actrices en tournant

une drôle de vidéo. Et maintenant, c'est ma fille qui a un chauffeur. Et peut-on savoir en quel honneur ?

– Nous nous sommes querellés et il a voulu se faire pardonner.

Au même instant, la mère de Gin entre.

– Ah, voilà notre actrice !

– Oui, oui, passons à table si vous le voulez bien.

Le père étale sa serviette sur ses genoux.

– Eh bien, il va falloir que je lui fasse une scène moi aussi un de ces jours... comme ça j'aurai peut-être droit à un cadeau !

Gin déglutit, mal à l'aise.

– Oui, enfin, il n'est pas toujours aussi aimable.

– Ah... je vois. Dans ce cas, nous allons nous contenter de manger.

Gin et sa mère échangent un regard complice. Francesca commence à manger, puis elle est soudain prise d'un doute : « J'espère que je n'ai pas joué les actrices pour rien. »

Quand Gin ressort de chez elle, le chauffeur lui ouvre la portière.

– Nous allons chez De Paolis, pour une audition, s'il vous plaît.

– Mais bien sûr. À cette heure-ci, il devrait y avoir moins de circulation.

– Tant mieux !

Gin se met à taper un message sur son portable :

Mais qu'est-ce que tu fiches ? Où es-tu ?

Au travail, en train de penser à toi, répond Step.

Oui... Gin rit. *Le Battisti des pauvres ! Allons, avoue !*

Je pense à toi et je travaille.

Domage que tu sois occupé. J'espérai qu'après l'audition chez De Paolis on aurait pu profiter du chauffeur, toi et moi, pour que tu puisses de faire vraiment pardonner... Mais pour cela, il aurait fallu que tu loues une de ces berlines aux vitres noires avec une fenêtre de séparation qui t'isole complètement du chauffeur... Si tu vois ce que je veux dire. J'ai l'impression que celui-là est un voyeur de première !

Sérieux ?

Mais non, voyons, je plaisante. Bon, on s'appelle ce soir. Et encore merci pour la belle surprise.

De rien, tout le plaisir est pour moi.

Ernesto entend vibrer son portable. Il le consulte sans que Gin s'en rende compte et lit le message de Step. Puis il prend un virage et entre dans les studios De Paolis.

– Nous y sommes. Comment s'appelle la production ?

– Italian Movie.

Parfait. Ernesto abaisse la vitre et demande au vigile qui garde le portail :

– Excusez-moi, je cherche Italian Movie.

– Au fond à droite, dans le Teatro Sette.

– Merci.

Le vigile relève la barrière et Ernesto suit les indications qu'il lui a données. Arrivé devant le Teatro Sette, il s'arrête et Gin descend de la voiture.

– Je reviens dès que c'est fini.

– Oui, et grosse merde, comme on dit.

– Parfois, *merde* tout court suffit..., mais quoi qu'il en soit, j'espère bien !

Elle se dirige vers l'entrée du théâtre. Elle passe devant deux garçons dont l'un dit à l'autre :

– Tu as vu comme elle est bonne, celle-là ?

– Oui, mais tu l'as pas reconnue ? c'est l'actrice de *Un posto al sole* !

– Non, sérieux ?

– Tu n'as pas remarqué qu'elle est venue avec son chauffeur ?

– Si, si. Mais ils gagnent tant de fric que ça, les acteurs d'Italian Movie ?

– J'en sais rien, mais apparemment oui.

Gin rit et entre dans le Teatro Sette pour passer l'audition.

Au bout d'un moment, elle regagne la voiture.

– Alors, ça s'est bien passé ?

– Allez savoir. C'était pour une réclame. Dans ces cas-là, on ne sait jamais

si c'était bien ou pas. Ce n'est pas comme quand on a un texte à dire pour une pièce de théâtre ou un film et qu'on peut se faire une idée de ce que pense le réalisateur. Même si, au final, les réalisateurs choisissent les acteurs qui leur semblent le mieux convenir, on devine plus ou moins si on est pris ou pas. On rentre à la maison.

Ernesto démarre et ils ressortent des studios De Paolis.

– En tout cas, merci. Cette fois j'ai terminé et je ne saurais pas vous dire où aller d'autre...

– Vous êtes sûre ?

– Oui. Vous avez été très aimable et j'ai passé une journée formidable.

C'est alors qu'Ernesto lui sourit et sort une enveloppe de la boîte à gants.

– Pour vous.

Gin l'ouvre, intriguée. À l'intérieur, il y a une autre enveloppe ainsi qu'un petit mot.

J'aimerais être là pour pouvoir voir ta tête... Mais pas seulement pour ça. Je suis content parce que je pense que tu as passé une journée agréable et j'aimerais que tu la finisses en beauté. À l'intérieur de cette enveloppe, il y a quelque chose pour toi.

De plus en plus intriguée, Gin ouvre la deuxième enveloppe, plus petite, qui contient un iPod et encore un mot :

Chaque piste te guidera.

Gin met ses écouteurs et appuie sur *Play*. Sur les accords de *Neanche il mare* de Negramaro, elle entend la voix de Step :

– Quoi ? Tu ne t'y attendais vraiment pas ? Tu vois quelle force peuvent avoir tes colères ? Une fois j'ai lu une phrase qui disait : « L'amour rend extraordinaires les gens ordinaires. » On devrait dire : « Gin et ses colères peuvent rendre n'importe qui extraordinaire ! » Maintenant, j'ai peut-être réussi à te faire rire, et je m'en réjouis. Souviens-toi que quand le chauffeur s'arrêtera tu devras écouter la deuxième piste.

C'est un fragment d'Eros Ramazzotti. « *Più bella cosa non c'è, più bella cosa di té...* » « Il n'existe rien de plus beau, rien de plus beau que toi... » Gin rit de bon cœur. Combien de fois lui a-t-elle chanté cette chanson en imitant Eros, et sa voix nasillarde, tout en dansant devant lui avec rien d'autre que sa chemise bleu ciel sur elle et une bière vide à la main en guise de micro ?

Grazie di esistere... « Merci d'exister. » C'est sa chanson préférée. C'est alors que les détails de son histoire avec Step lui reviennent à l'esprit. Ils sortent des profondeurs où ils étaient enfouis et affleurent spontanément, comme pour lui faire comprendre combien elle l'aime.

Suivant ses indications, elle passe à la deuxième piste, un extrait de *Born in the USA* de Bruce Springsteen.

Et comme la voix que l'on entend dans un audioguide de musée, Step se met à raconter :

– C'est ici que nous nous sommes connus, que nous nous sommes vus pour la première fois...

La voiture s'est arrêtée à la station essence du corso Francia.

– Tu étais en train de me voler de l'essence, en faisant comme si tu voulais jouer un tour au premier venu. Tu m'as fait croire que c'était un hasard, que le destin avait voulu qu'on se rencontre... Mais ensuite, j'ai compris que tu avais tout manigancé...

Gin s'en souvient. Elle avait passé deux ans à ne penser qu'à lui, quand il s'était enfui aux États-Unis. Et ensuite, quand elle avait appris qu'il était de retour, elle s'était mis en tête de le retrouver par tous les moyens.

La voiture redémarre et fait une série de haltes, dont chacune correspond à une piste différente.

– Ici, je t'ai laissée dans la voiture et j'ai escaladé la grille du jardin botanique pour aller te cueillir une orchidée, tu t'en souviens ? Je suis désolé de ne pas pouvoir t'emmener à la piazza del Campidoglio, mais au Forum, si... Là où, parmi les ruines, nous avons fait l'amour sur un banc.

Gin est émue. Les images de tous les jours qu'ils ont passés ensemble se mettent à défiler devant ses yeux. Elle repense à tout ce qu'ils ont fait, comment ils ont appris à se connaître jusqu'à « fusionner » l'un avec l'autre, comme il le lui avait dit un jour. Elle lui avait murmuré à l'oreille : « Tu es

toujours en moi... », et lui, avec sa verve habituelle, lui avait répondu : « Si seulement ! » Gin l'avait poussé en criant : « Mais pas dans ce sens-là, idiot ! Ce que tu peux être bête parfois... »

Soudain, la voiture s'arrête. Piste numéro sept. Mais la rue où ils sont arrêtés ne lui dit absolument rien. Gin met la piste en marche.

– Je parie que tu te demandes ce que nous faisons ici, ce qui s'est passé, et peut-être même te mettras-tu en colère en pensant que je me suis trompé. (On entend Step qui rit.) Mais non. Dis à Ernesto ceci : « Moi, c'est Gin, je suis une tête de pioche et je l'ai aimé ! »

Elle rit et répète mot pour mot ces paroles au chauffeur. Ernesto hoche la tête et lui remet une petite bourse.

– Bien, si tu as la bourse, descends de la voiture...

Gin suit exactement les indications de Step.

– Maintenant, ouvre-la. Il y a un trousseau de clés à l'intérieur, tu l'as vu ? La clé rouge est celle du numéro 14.

Gin regarde autour d'elle et remarque qu'elle se trouve juste devant le 14.

– Maintenant avance, oui, c'est bien...

Gin sourit et s'arrête devant la porte.

– Avec cette clé, tu peux ouvrir la porte, voilà, c'est fait... Et maintenant monte au premier et arrête-toi.

Gin arrive au premier et s'arrête sur le palier.

– Maintenant, prends la clé bleue et ouvre la porte la plus grande.

Gin entre dans un appartement complètement vide, à l'exception d'une petite table au centre du salon.

– Tu t'en souviens ? On l'a achetée ensemble chez Campagnano. Tu as dit en riant : « Avec ça, on va commencer à meubler notre maison. » Tu t'en souviens ? Pour l'instant, il n'y a que des fleurs, mais c'est un bon début, non... ?

Au même instant, la chanson *She* d'Elvis Costello, commence à jouer. Une fois, en l'entendant, au cinéma, Gin lui avait dit : « Si tu veux m'émouvoir aux larmes, passe-moi cette chanson... Résultat garanti ! » Et Step n'a pas oublié de toute évidence.

– Bon sang, tu m'as bien eue, et maintenant, je pleure comme une idiote !

Promis juré, je ne te ferai plus jamais de scène !

Step lui sourit, puis il vient se poster devant elle et sort une petite boîte de sa poche.

– Je te promets qu’il y aura des moments difficiles. Il arrivera un moment où l’un des deux ou tous les deux nous aurons envie d’en finir... Mais je te promets que, si je ne te demande pas ta main, je m’en voudrai toute ma vie, parce qu’au fond de moi, je sens que tu es la seule pour moi...

Il ouvre l’écrin et lui montre une bague ravissante. Puis il la regarde dans les yeux.

– Gin, veux-tu être ma femme ?

Et Gin l’attire contre elle en criant comme une folle.

– Ouiii !

Et elle l’embrasse passionnément.

Quand ils se séparent, Step lui passe la bague au doigt. Elle la regarde et ses yeux se remplissent de larmes.

– Elle est magnifique...

– Tu es magnifique...

Et ils s’embrassent de nouveau. Puis :

– Eh... de toute façon, ces mots-là je les avais déjà entendus...

– Dans *Just Married (ou presque)*, et tu avais adoré.

– Affreux plagiaire !

– Je ne voulais pas prendre de risques.

Et ils s’embrassent de nouveau.

Et voilà. Maintenant je regarde Gin tandis qu'elle s'affaire dans la maison, celle-là même pour laquelle j'ai contracté un emprunt, pensant que j'étais en train de franchir un cap important, quoique sans réaliser ce que cela impliquait vraiment. Qu'est-ce qui m'a subitement décidé à « sauter le pas » ? Sa colère, sans doute. Je souris malgré moi en y resongeant. Gin est belle, souriante et toujours de bonne humeur. Elle n'est pas indifférente à la souffrance des autres et elle m'aime. Elle est unique, spéciale. Est-ce parce que j'ai eu peur de la perdre ? La peur de ne plus jamais rencontrer une femme aussi parfaite ? Mais la perfection est-elle une raison d'aimer quelqu'un ? Si Pollo était assis à côté de moi sur le canapé, là, maintenant, que me dirait-il ? « Mais enfin, Step, mais qu'est-ce que tu racontes ? Qu'est-ce qui te prend de raisonner comme un bureaucrate ? Déjà, et d'une, les femmes passent et les amis restent. Enfin, moi je suis parti, mais... » Oui, il se paierait ma tête. « Bon sang, tu es Step, ne l'oublie pas ! » J'aimerais tellement qu'il soit là pour de bon et qu'il me conseille, parce que même s'il n'est plus là, il n'en demeure pas moins celui qui me connaît le mieux. « Et quoi d'autre ?... Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Si on m'avait dit qu'un jour tu ferais un emprunt pour acheter une maison, et dans la Camilluccia par-dessus le marché, et que tu imaginerais toutes sortes de surprises pour séduire la fille que tu vas épouser... Jamais je ne l'aurais cru. Mais tu en as décidé ainsi, et moi je n'ai rien à dire. Estomaqué, je suis. Toi qui aimais tant les bastons, voilà que tu n'aspères plus qu'au mariage ! J'ai du mal à te suivre ! Quant à savoir pourquoi tu l'as fait, ou plus exactement, pourquoi tu es en train de franchir le pas – parce que les dés ne sont pas encore jetés, n'est-ce pas ? –, je t'avoue que je n'ai pas d'explication. Tout ce que je sais c'est qu'une décision pareille ne se prend que lorsqu'on aime vraiment quelqu'un. Et donc, ma question est : est-ce que tu aimes vraiment Gin ? »

Je contemple la place vide à côté de moi sur le canapé, comme si la dernière

question de mon ami résonnait encore à mes oreilles.

« Tu aimes Gin ? »

– Eh, qu'est-ce qui t'arrive ?

Elle me regarde, amusée, les mains sur les hanches et secoue la tête.

– On dirait que tu as vu un fantôme !

Si elle savait...

– Non, non, j'étais juste en train de penser.

– Tu avais l'air très concentré, en tout cas. Et à quoi est-ce que tu pensais ?

– Au boulot. Des décisions à prendre...

– Bon, je vais à la cuisine pour finir de préparer quelques délices dont j'espère qu'ils te plairont.

– C'est quoi ?

– Une surprise...

Elle disparaît sans rien ajouter.

– Très bien, je serai dans mon bureau.

Je me lève du canapé et me dirige vers la dernière chambre, tout au fond du couloir. J'aime cette maison, je m'y sens chez moi. Elle est lumineuse, entourée de verdure et de bougainvilliers. C'est une idée de Giorgio. C'est lui qui m'a conseillé de l'acheter.

– Ne la laisse pas passer, c'est une excellente affaire. Ensuite, tu pourras toujours la revendre. Le vendeur est un ami à moi, qui m'est redevable d'une faveur.

Je voulais faire une surprise à Gin, si bien que je ne lui ai rien dit, mais quand elle l'a vue, elle est « montée à Oméga » – sa façon à elle de décrire le septième ciel.

– C'est exactement la maison que j'aurais choisie. Et le fait que tu l'aies choisie pour nous deux la rend encore plus belle.

Ensuite, elle a fait le tour de toutes les pièces. D'abord le salon, avec la grande cheminée, puis la chambre parentale, le dressing, les salles de bains et la chambre d'amis. Et tout au bout la terrasse couverte. Elle a souri et dit :

– Elle est magnifique, toute neuve, comme nous deux en somme...

Je l'ai regardée sans comprendre à quoi elle se référait. Puis elle m'a expliqué :

– Ici, tu n’as aucun souvenir qui puisse t’éloigner de moi. Nous allons commencer une nouvelle vie ensemble.

Puis elle m’a serré dans ses bras et m’a embrassé.

Et la lumière a jailli : quand on fait beaucoup souffrir quelqu’un, cette souffrance ne disparaît jamais. C’est une cicatrice qui reste à jamais sur le cœur. Vous aurez beau faire, rien jamais ne pourra la refermer tout à fait. Comme ce fameux jour où...

– Qu’est-ce qu’il y a, ma chérie ?

– Rien.

– Comment ça « rien » ? Tu n’es plus la même.

– Je sais, il faudra t’y habituer. Nous allons devoir nous y faire.

C’est ce qu’elle m’avait répondu une fois que nous étions assis sur le canapé, et qu’elle avait subitement changé d’expression, alors qu’une minute avant nous étions en train de rire et de plaisanter. À quel propos ? Je ne m’en souviens plus. Mais jamais je n’oublierai la tristesse dans son regard.

Et maintenant, et alors que nous devons nous marier dans quinze jours, voilà que Babi ressurgit dans ma vie. Plus belle que jamais. C’est une femme à présent, et une mère. La mère de mon fils. Gin doit-elle le savoir ? Et qu’ai-je ressenti pour Babi ? Ai-je envie de la revoir ? Quand nous nous sommes touchés et que j’ai senti sa peau, son parfum, toujours le même, Caronne, qu’elle portait déjà quand nous nous sommes rencontrés...

« Tu aimes, Gin ? » me provoque Pollo, qui ressurgit dans mes pensées. J’ai l’impression qu’il est face à moi à présent, assis de l’autre côté du bureau et qu’il joue avec mon coupe-papier. Il le tient dans sa main droite, puis le fait passer dans sa main gauche, vers le haut, vers le bas, et ainsi de suite, comme un métronome. Il me sourit, puis le repose sur la table et écarte les mains. « Il n’y a que toi qui puisses le savoir. » Et exactement comme il est venu, il disparaît. Il me laisse seul avec mes doutes, mes craintes, mes incertitudes. Comment pourrais-je me marier au moment même où je découvre que j’ai un fils avec Babi ? Comment vais-je pouvoir l’annoncer à Gin ? Je ne peux pas lui cacher une chose aussi importante. Mais pourquoi est-ce que ma vie s’est compliquée à ce point ? Le pire, c’est que je ne vois aucune échappatoire. Sur cette pensée, je fais bouger la souris de mon ordinateur. L’écran prend

soudain vie et, de façon instinctive, j'écris son nom dans la barre Google et me lance dans une recherche effrénée jusqu'à ce que je la trouve. Babi Gervasi, sa page Facebook. C'est une page ouverte, sans aucune protection. Sa photo de profil me procure simultanément un pincement au cœur et un plaisir béat. C'est nous deux sur le pont du corso Francia avec la légende : *Toi et moi à trois mètres au-dessus du ciel*. On dirait qu'elle n'attendait que ça, que je la trouve. Je vérifie quand elle a ouvert son compte Facebook. C'était il y a six ans exactement. Je regarde ensuite les albums, les photos prises avec un portable, puis je recule dans le temps jusqu'à ses photos de mariage. Je les observe, son mari et elle, avec attention. Lui est blond et mince, grand et élégant, avec des yeux foncés et des lèvres fines. Il ne me ressemble pas du tout. On ne peut pas faire plus différent de moi, et pourtant il est tout près d'elle. Voilà une photo de Massimo. Né le 18 juillet. Babi est en chemise de nuit, dans sa chambre, à la maternité. Elle le tient dans ses bras, une expression incrédule dans les yeux, comme une mère qui vient d'accoucher pour la première fois et qui a vécu un moment à la fois naturel et extraordinaire. Je passe en revue tous les clichés. Les anniversaires de Massimo, à la plage en train de jouer dans le sable, déguisé en Peter Pan pour le carnaval et qui jette des confettis en l'air. Chaque photo est une épine dans mon cœur. J'ai soudain envie de toutes les regarder à nouveau.

– Mon chéri ! Je t'ai appelé ! Tu ne m'as pas entendue ?

– Non, excuse-moi.

J'ai juste le temps de fermer la page quand Gin fait son apparition et contourne la table en cherchant quelque chose.

– Non, j'étais en visioconférence sur Skype, en prévision de la réunion de demain. Mais tout est réglé.

– Dans ce cas, viens manger, sinon ça va refroidir.

– Oui, oui, j'arrive tout de suite. Je vais juste me laver les mains.

J'entre dans la salle de bains, je referme la porte derrière moi et me poste devant le lavabo sans oser me regarder dans la glace. J'ai honte de lui avoir menti. J'ouvre ensuite le robinet, laisse couler l'eau un petit instant, puis me lave les mains avant de m'asperger plusieurs fois la figure. Je ferme le robinet, remets la serviette à sa place et jette un coup d'œil circulaire à la

pièce. Derrière moi, dans un coin, se trouve un vase avec des fleurs japonaises séchées ; il y a un pèse-personne sur le sol, mon peignoir, le shampoing et le savon dans une niche dans la douche. Tout est bien ordonné, parfait. Il n'y a pas une fausse note. Tout le contraire en somme de ma vie intérieure. Enfin, je sors et me dirige vers la salle à manger. Tandis que je longe le couloir, je la vois qui allume des bougies au centre de la table. La fenêtre est ouverte et les lumières de la terrasse sont allumées. Au-dehors aussi, la nuit est parfaite. Le ciel d'un bleu lumineux attend la nuit. Gin a branché son iPhone sur les enceintes ; un air de jazz de John Coltrane, *A Love Supreme*, commence à jouer.

– Tu aimes, je parie !

J'adore, et elle le sait. Elle a choisi une bouteille de vin blanc qu'elle a posée au milieu de la table. Elle me passe le tire-bouchon.

– Tu veux bien t'en charger, mon cœur ?

– Oui, bien sûr.

Je ferme les yeux tout en saisissant la bouteille.

Mon cœur. « Tu veux bien t'en charger ? »

Je suis incapable de me charger de quoi que ce soit, Gin, mais tu ne peux pas le savoir. Je découpe le cache qui protège le bouchon puis je déplie le tire-bouchon et plante la mèche dans le liège, enfin je lui imprime un mouvement circulaire pour la visser. Lorsqu'elle est suffisamment enfoncée, je pose le cran d'appui contre le goulot et je tire. Je renifle le bouchon, avec un geste automatique, et je remplis deux verres. Quand le vin s'est un peu aéré, je le hume avec attention. C'est un excellent sauvignon de douze degrés cinq. Je le goûte. La température aussi est parfaite. Gin revient de la cuisine avec un seau rempli de glace et d'eau.

– Oh ! s'exclame-t-elle en souriant. On peut commencer.

Sur un petit chariot roulant qu'elle a placé à côté d'elle, elle a apporté tous les plats qu'elle a préparés pour ne pas avoir à se lever de table.

– On trinque ?

Elle prend son verre et trouve aussitôt les mots de circonstance :

– À notre bonheur ! dit-elle en me regardant dans les yeux.

– Oui, c'est ça, dis-je lentement, même si intérieurement, je suis

complètement chamboulé.

Gin prend ensuite une petite gorgée de vin blanc puis repose son verre à côté de son assiette.

– Délicieux, bien frappé, parfait.

– Oui.

– Est-ce qu'on n'est pas censés reposer nos verres avant de boire ? Il y a des gens qui prétendent que si, mais je ne comprends pas bien pourquoi.

– C'est la tradition. Ce sont de vieilles superstitions. Ce qui est certain en tout cas, c'est qu'il faut se regarder dans les yeux.

– Nous l'avons fait.

Elle sourit, heureuse, puis entreprend aussitôt de me décrire le menu.

– Bon, alors, je t'ai préparé des moules au poivre, j'en ai acheté de grandes, des espagnoles, et je les ai fait mijoter avec un trait de vin blanc, du citron et des herbes aromatiques. Ensuite, il y a des gambas marinées pour toi, et cuites à la vapeur pour moi, et pour finir, un bar en croûte de sel avec des frites. Ça t'ira ?

– Tu es géniale, Gin.

Je prends une cuillère pour la servir.

– Non, non, pas pour moi...

– Mais pourquoi donc ?

– Parce que je n'ai pu en acheter que quelques-unes et que je sais que tu en raffoles.

– Bon, je veux bien, mais tu en goûteras une au moins.

Je suis rongé de culpabilité et j'aimerais pouvoir entrer dans le vif du sujet. Mais comment m'y prendre ? « Tu sais quoi ? J'ai un fils, mais on peut en parler à un autre moment cela dit. » Je mange une moule avec voracité et elle rit. Elle me dit toujours que je dois manger lentement, mais ce soir elle ne me dit rien, comme si elle me passait tous mes caprices. Je m'essuie la bouche avec ma serviette et je bois un peu de vin. Puis je remplis de nouveau mon verre et reprends une gorgée. Il faut que je lui dise, il le faut.

– Elles te plaisent ?

– Énormément, merci.

Je la regarde dans les yeux. Je sais que ce que je m'apprête à lui dire risque

de tout ficher en l'air. Son cœur va se briser, telle une vitrine remplie de verres en cristal qui se fracasse sur le sol. D'ailleurs, il me faut encore éclaircir quelques points. C'est pourquoi je lui souris.

– Le dîner que tu as préparé est tout simplement fantastique.

Gin est parfaite, et quand elle me ressert du sauvignon, je le trouve encore meilleur, légèrement fruité. Elle, en revanche, n'a toujours pas fini son premier verre. Les gambas marinées sont très fraîches, une explosion de saveur sur le palais. Je prends une tranche de pain bien croustillante, la coupe en deux et mords dedans, puis je recommence. Elle rit en secourant la tête mais ne dit rien. Elle retire les assiettes et me présente le bar pour que je le prépare. J'ôte la peau, puis l'arête centrale, je lève les filets et lui en sers un.

Gin mange ses frites tandis que je finis de préparer le poisson, repoussant sans cesse le moment de parler.

– Eh, Step.

Je ne réponds rien, pas même : « Oui ? »

– Tu sais que tu me plais ? Tu aimes ce dîner, eh bien moi, je t'aime cent fois plus !

– Mais tu n'as pas encore goûté le bar...

– Non, mais j'ai mangé des frites pendant qu'elles étaient encore chaudes, et elles sont à tomber, comme toi...

Elle contourne la table et me donne un long baiser passionné.

– Hum, c'est vrai qu'il est bon, et très frais... Mais toi tu es meilleur.

Et nous continuons à manger en silence. Il faut que je lui dise, ou tout au moins que je tâte le terrain. Je m'essuie la bouche. J'ai assez bu comme ça et je sais que le moment est venu de parler, dès lors que je viens d'avaler ma dernière bouchée.

– Attends !

Elle se lève et revient avec deux coupelles remplies de myrtilles, de mûres, de fraises des bois et de framboises.

– Il y a encore ça, regarde. Ça te dit ?

J'acquiesce. Elle met un peu de crème fouettée dans ma coupelle et fait de même avec la sienne.

Les baies sont à température ambiante alors que la crème est bien fraîche.

La combinaison parfaite. Dommage qu'il faille esquinter une aussi jolie présentation. Gin se relève et disparaît sans la cuisine. Puis elle s'en revient, encore plus souriante, avec une bouteille de champagne et deux flûtes.

– Qu'est-ce qu'on fête ?

– Tiens, ouvre-la... Et fais bien attention où tu envoies le bouchon... S'il tombe sur l'un de nous, c'est bon signe, cela veut dire qu'on va se marier. Alors ne le fais pas tomber au milieu, maintenant qu'on a publié les bans !

Elle éclate de rire, mais moi, j'ai l'impression d'avoir les joues en feu.

Le bouchon saute et atterrit très loin, sur le canapé. Je m'empresse de remplir les flûtes.

– Du champagne ? Mais en quel honneur ?

– Je t'ai dit que c'était une surprise !

Soudain, elle s'approche, me sourit, et choque son verre avec le mien.

– Félicitations, papa !

Et elle pose ma main sur son ventre. Je reste sans voix, incapable de proférer un seul mot. Je n'arrive pas à croire que tout cela m'arrive à moi. Encore un enfant !

– Mon cœur, et alors ? Tu n'es pas content ? Tu ne dis rien.

Je la regarde et lui souris.

– Excuse-moi. Mais oui, bien sûr. C'est tellement beau, je n'arrive tout simplement pas à y croire.

– C'est vrai, c'est merveilleux, je suis tellement contente.

Elle m'étreint de toutes ses forces, puis me glisse à l'oreille : « Ce sera ce que nous avons fait de plus beau. » Puis elle me relâche et me sourit en disant : « Heureusement que nous avons prévu de nous marier, sans quoi, ça aurait eu l'air d'un mariage en catastrophe ! »

Et les lèvres encore humides de champagne, elle m'embrasse et me prend par la main en murmurant, d'un air coquin :

– Viens, il faut célébrer ça...

Je la suis, et pour finir j'ai envie de rire moi aussi. La vie est absurde. En l'espace d'une journée, j'ai découvert que j'étais deux fois père.

Dans la pénombre de la chambre à coucher, elle m'entraîne vers le lit. C'est elle qui me déshabille. Elle déboutonne promptement ma chemise, la tire hors de mon pantalon en faisant sauter le dernier bouton. Nous rions. Ma ceinture est munie d'une boucle automatique, si bien que je suis obligé de l'aider. Enfin, elle fait glisser la fermeture Éclair et abaisse mon pantalon. Puis elle se relève, se débarrasse de sa robe en un clin d'œil, puis de son soutien-gorge et de sa petite culotte et, entièrement nue, s'approche de moi et m'enlace. Nos deux corps vibrent de désir, et elle, sans pudeur aucune, prend ma verge à pleine main.

– C'est elle la coupable, mais je l'aime, elle a fait de moi la femme la plus heureuse du monde... Puis elle ajoute : J'aimerais l'en remercier d'une façon toute spéciale...

Sur ces mots, elle s'agenouille et commence à embrasser mon membre. De temps à autre, elle lève les yeux et sourit malicieusement, plus sexy que jamais. Ou est-ce moi qui la vois ainsi ? Elle boit une gorgée de champagne et s'agenouille de nouveau, et je suis pris d'un tremblement intense, au contact de sa bouche, de sa langue et des bulles fraîches du champagne. Elle me passe alors la bouteille, sort de la chambre et éteint toutes les lumières. Je l'entends soudain fourgonner dans un tiroir. Elle gratte une allumette, et revient dans la chambre avec un verre. Je le hume. C'est du rhum.

– Je sais que tu adores ça. J'ai acheté du Zacapa Centenario, le meilleur... Il vaut mieux que je ne boive pas. L'alcool est contre-indiqué.

Elle me sourit complaisamment.

Je goûte le rhum puis prends une longue gorgée, après quoi, elle me prend par la main.

– Viens, j'ai une subite envie...

Elle m'entraîne dans la maison plongée dans l'obscurité. Il fait presque entièrement nuit à présent. Dans le salon et la salle à manger il y a des

bougies, ainsi que dans chaque chambre. Elle continue à me tirer derrière elle jusqu'à mon bureau. Elle dégage la table de tout ce qui pourrait l'encombrer et s'assied dessus.

– Tu n'as pas idée du nombre de fois qu'il m'a pris l'envie de faire ça, comme si j'étais ta secrétaire qui voulait devenir ta maîtresse...

Je ris.

– Oui, ma maîtresse...

Je l'embrasse.

Elle écarte les jambes et pose un pied sur l'accoudoir du fauteuil et un autre sur le meuble à tiroirs de l'autre côté. Puis elle reste un instant sans rien dire, et tout en me regardant dans les yeux, saisit ma verge et l'introduit tout doucement en elle. Après quoi elle remue ses hanches avec un mouvement de va-et-vient.

– Eh... mais qu'est-ce qui t'arrive ?

– Pourquoi ?

– Tu es super excitée, je ne t'ai jamais vue comme ça...

– C'est à cause de toi. Tu n'as pas remarqué que tu me faisais de l'effet... ?

Elle rassemble ses jambes autour de moi, en m'enlaçant de toutes ses forces. Sa main, sur la table, cogne par inadvertance la souris de mon ordinateur, et l'écran s'allume. Gin s'en rend compte.

– Flûte, peste-t-elle. Qu'est-ce que j'ai fait ? Avec cette lumière, les voisins vont nous voir...

L'espace d'un instant, je vois la page Safari derrière elle, avec la barre de notifications, en haut, et la chronologie de mes recherches en bas, et toutes les pages que j'ai consultées, les photos de Babi, sa vie, son mariage. Puis l'ordinateur s'éteint et Gin rit.

– Ouf ! Espérons que personne ne nous a vus !

– Non, non, je ne crois pas.

– Moi... non... plus.

Elle parle avec difficulté. Elle prend du plaisir, et cela m'excite encore plus. Soudain elle se retourne sur le ventre, avec les jambes étirées et légèrement ouvertes et me guide à nouveau en elle. Mon excitation redouble et tandis

qu'elle s'agrippe aux côtés de la table, je vais et viens en elle de plus en plus rapidement.

– Attends, pas si vite...

Elle se dégage et prend le verre de rhum.

– Il faut qu'elle y goûte elle aussi.

Elle prend une longue gorgée, mais ne l'avale pas, elle se courbe en deux et me prend dans sa bouche. Je deviens fou. Ça me brûle tout en me procurant un plaisir intense.

– Je ne peux plus. C'est trop bon.

Elle se relève, et cette fois m'entraîne vers le canapé. Elle m'enfourche et en un instant je la pénètre. Elle bouge sur moi, de plus en plus vite, jusqu'au moment où elle me murmure à l'oreille :

– Je vais jouir, mon amour.

Et j'atteins l'orgasme au même moment. Nous restons enlacés, nos deux bouches tout près l'une de l'autre, parfumées de sexe et de rhum. Nos cœurs battent à tout rompre. Nous reprenons haleine en silence. Gin, toute sa chevelure ramenée en avant, me sourit, satisfaite...

– Tu m'as expédiée sur Oméga.

– Tu es devenue complètement folle. Je ne t'ai jamais vue ainsi...

– Je n'ai jamais été aussi heureuse.

Elle me serre dans ses bras, et je me sens coupable.

Et soudain, je la serre moi aussi, de toutes mes forces.

– Eh, du calme... tu me fais mal !

– Tu as raison...

Et je desserre un peu mon étreinte.

– Il faudra faire attention maintenant...

Je lui souris.

– Tu sais quoi ? J'ai adoré sentir que tu atteignais l'orgasme en moi...

– Oui.

Je ne sais pas quoi dire d'autre. Et au même instant, je repense à cette nuit passée avec Babi, six ans plus tôt, après une soirée bien arrosée. Elle ne m'avait pas laissé une seconde de répit. Elle jouissait et me chevauchait avec

ardeur. Elle était insatiable et n'avait daigné s'arrêter que lorsque j'avais atteint l'orgasme.

– Mon cœur, à quoi tu penses ? Où es-tu ? Dans la lune, on dirait...

– Non, non, je suis là.

– Et tu es content que nous ayons un bébé ?

– Oui, très content. Mais comment est-ce arrivé ?

– Euh, pas la moindre idée... Espèce d'andouille ! Et maintenant, dis-moi à quoi tu penses.

J'essaie de trouver une réponse plausible.

– Je pensais à cette soirée, qui n'a été qu'une suite de surprises. À tel point que je suis sans voix.

– Oui... mais je n'ai pas remarqué que tu étais contrarié.

– Non, en effet... Mais je ne comprends pas d'où tu sors tous ces fantasmes...

– C'est toi qui me les as fait lire ! Dans un roman de Harold Robbins. Il y a une scène où la fille lui fait exactement ce que je t'ai fait ce soir.

– Sérieux ? Je ne m'en souviens pas...

– Moi, je croyais que c'était un message subliminal parce que tu voulais que j'essaie des trucs différents...

– Je vais faire attention aux livres que je te donne dorénavant. C'est comme d'offrir un pistolet à un gamin...

– Moi, je dirais plutôt à une petite fille mal élevée... Ha, ha, ha !

– Je n'aime pas ça.

– Ah bon ? De toute façon, je vais devoir me discipliner maintenant que je vais être mère.

Et nous continuons à bavarder et à plaisanter tout en mangeant ce qu'il reste de fruits des bois et de crème fouettée. Elle enfile ma chemise et moi une chemise et un pantalon de pyjama, et nous nous mettons au lit. Gin se met à fantasmer sur le sexe et le nom du bébé.

– Si c'est une fille, nous l'appellerons comme ma mère, Francesca. Si c'est un garçon, j'avais pensé à Massimo. J'adore ce prénom. Qu'est-ce que tu en penses ?

Je reste sans voix. À croire que la vie s'ingénie à me faire tourner en

bourrique. Deux garçons de deux mères différentes et qui porteraient le même prénom.

– Oui, pourquoi pas ?... C'est un nom de leader.

La réponse me vient spontanément, je ne fais que citer Babi.

Et je prends une gorgée de rhum. Il me semble que j'ai assez bu comme ça et que je devrais tout lui dire : « Ma chérie, moi aussi j'ai une surprise pour toi. Aujourd'hui, j'ai vu Babi... » « Ah, oui, et tu me l'annonces comme ça, froidement ? » « Et non seulement ça, mais, comble de coïncidence, elle a eu un fils de moi, et il s'appelle justement Massimo. »

Mais je ne dis rien. Elle continue à babiller, joyeuse et repue, et moi je continue à être bourrelé de remords, parce que je réalise que son bonheur ne tient qu'à un fil qui, si je le fais craquer, risque de détruire à jamais son beau sourire.

– Tu imagines quand je vais annoncer la nouvelle à mes parents ? Ils vont avoir une attaque. De bonheur, bien sûr. De toute façon, je le leur dirai après la noce. Tu sais, ils sont un peu de la vieille école. Et s'ils apprenaient que je suis déjà enceinte... Je connais mon père, il me dirait que je suis une moins que rien, que j'aurais pu attendre. Non, je plaisante, mon père m'adore, il m'aime beaucoup trop pour ça...

Je me ressers un peu de rhum et le descends d'un trait, comme si cela pouvait m'aider... Et tandis que je l'écoute me parler des amies qu'elle a choisies pour lui servir de témoins, les sermons à l'église, le voyage de noces, tout au fond de la chambre, au-dessus du fauteuil, je distingue une ombre. C'est encore Pollo. Cette fois, il ne sourit plus du tout. Il a l'air dégoûté. Il voit bien que j'ai un problème, il peut lire dans mes pensées, mais il ne me comprend pas, si bien qu'il continue de me demander : « Mais tu es sûr d'aimer vraiment Gin ? »

– Elle s'appelle Alice.

– Enchantée.

C'est une jolie fille, aux cheveux courts, en jean, plutôt mince mais pas exagérément. Un sourire franc se dessine au-dessus de sa chemise bleu clair bordée de galon blanc au col et aux poignets. Elle porte des chaussures de ville de couleur sombre. Des Tod's peut-être.

Elle me semble presque trop parfaite, mais je n'ose plus me fier à mon instinct après tout ce qui s'est passé dernièrement.

Giorgio me sourit, l'air satisfait.

– Je l'ai mise au fait de la situation... Tu peux disposer, Alice.

– Oui, merci. Je voulais juste vous dire que... ce travail est important pour moi. J'apprécie la façon dont Futura est en train de se développer et tout ce que vous avez réussi à faire jusqu'ici. Jamais je ne me laisserai acheter, et jamais je ne révélerai une information confidentielle à quiconque. Si je recevais une offre plus intéressante ailleurs, j'en discuterais avec vous pour essayer de trouver un accord.

Sur ces mots, elle s'en va et referme la porte de mon bureau derrière elle. Giorgio me regarde.

– Eh bien ? Qu'est-ce que tu en penses ? Elle te plaît ?

– À quel point de vue ?

– Professionnel.

– Tu as peur d'une fille qui dit la vérité ? Ce n'est pourtant pas ton genre.

– Tu as raison. C'était une blague. Elle m'a l'air digne de confiance. Elle est directe, franche du collier, transparente. Elle est peut-être lesbienne.

– J'y ai songé, figure-toi. Et c'est comme ça que je me suis rendu compte d'une chose.

– Quelle chose ?

– Que nous sommes deux machos invétérés, toi et moi.

– Tout à fait.

– Mais quoi qu’il en soit, elle a deux enfants et un mari avec qui elle s’entend bien. Il est designer graphique. C’est un créatif bourré de talent qui fait de tout, même des BD. Son pseudo est Lumino, et je ne te cache pas que j’apprécie ce qu’il fait. Regarde, c’est de lui.

Giorgio me montre un logo avec le mot *FUTURA*. On voit un soleil stylisé, une ligne bleue en dessous et rouge au-dessus. C’est tout simple mais parfait.

– Pas mal, en effet.

– Je vais faire tirer des épreuves pour voir ce que ça donne comme en-tête et sur des enveloppes.

– Entendu.

Je vais m’asseoir derrière mon bureau.

– Une question, comment est-ce que tu as trouvé Alice ?

– En cherchant...

Giorgio se tient au courant de tout. Qui sait ce qui se cache derrière ces recherches ? Il me montre un document sur le bureau.

– Tiens, si tu ne me crois pas, je t’ai laissé son CV. Internet a pris une telle ampleur dans nos vies que, même quand on s’en sert de façon adéquate, on s’en méfie parce qu’on craint toujours une arnaque. J’ai inscrit tous les critères que tu m’avais soumis et j’ai activé la recherche. J’ai reçu quelque cinq cents curriculums, et ensuite j’ai appliqué les filtres et c’est Alice Abbati qui est sortie.

– C’était quoi les filtres ?

– Cette fois, tu deviens indiscret.

– Tu as raison. Je me demandais juste si quelque chose m’avait échappé.

– Par exemple : elle parle parfaitement l’anglais, connaît le chinois, un marché sur lequel Futura ferait bien de s’implanter, et enfin, dernier détail et non des moindres : son père est inspecteur des impôts.

Je lui lance un coup d’œil interrogateur.

– Ce qui pourrait s’avérer utile un jour.

– J’espère bien que non. J’aimerais pouvoir continuer à travailler sans avoir ce genre de problèmes.

– Les problèmes, ce sont souvent les autres qui te les créent. Mais on ne sait

jamais si ça ne nous servira pas un jour.

– Oui, tu as raison. Et tu sais ce que j'en pense ?

Je jette un coup d'œil au CV qui m'a l'air excellent et ajoute :

– Je pense qu'Alice est la secrétaire idéale. Bravo pour ton choix. On devrait lui accorder une augmentation d'emblée.

Giorgio éclate de rire.

– Je n'arrive jamais à savoir si tu es sérieux ou si tu te paies ma tête.

– C'est soit l'un, soit l'autre, à toi de choisir.

Il s'assied en face de moi.

– La force d'une entreprise réside dans son équipe. Plus nous serons unis et plus nous aurons de chances de réussir, et aujourd'hui est un jour très important. Au fait, ça s'est passé comment hier ? On peut en parler ?

Je le regarde sans rien dire. J'ai l'impression de voir Pollo assis sur le canapé à côté de moi et qui hoche la tête. Deux choses sont claires au moins : il faut que je me calme sur l'alcool et que je suive une thérapie parce que je n'arrête pas d'avoir des visions. J'ouvre le store, puis la fenêtre qui donne sur le jardin. C'est beaucoup plus beau ainsi et plus lumineux.

– Oui, ça s'est bien passé. En l'espace d'une journée, j'ai découvert que j'étais le père...

– Oui, ça, tu me l'avais déjà dit...

– Non, mais, père de deux enfants !

– Là, tu me coupes la chique. Tu aimes les femmes, je comprends, mais n'oublie pas que tu vas bientôt te marier, et que Futura est en train de prendre de l'ampleur par-dessus le marché. Si tu continues à faire des gosses à ce rythme, je ne suis pas sûr que l'entreprise pourra te suivre... Tu n'as jamais entendu parler de ces drôles de trucs pareils à des ballons qu'on appelle préservatifs, par hasard ?

– Non, non, attends. Le deuxième, c'est Gin qui l'attend.

– Je suis ravi de l'apprendre. Tu crois qu'il va y avoir encore d'autres nouvelles comme celle-là qui vont tomber aujourd'hui ? Non, je disais ça en passant, histoire de...

– Aussi étrange que cela puisse paraître, il ne m'est rien arrivé au cours des

dernières années qui pourrait me donner à penser que j'ai d'autres enfants. Ça te va ? Je me suis consacré corps et âme à Futura, et malgré ça...

– Deux, c'est un bon début. Ensuite on verra, d'accord ? Tu sais si c'est un garçon ou une fille ?

– Non.

– Le nom ?

– Gin a suggéré Massimo... C'est simple, comme ça au moins, je ne risque pas de me tromper.

Giorgio écarquille les yeux.

– Sérieux ? Babi et Gin se connaissent, je parie !

– Elles deux, amies, et se faisant des confidences ? Impossible. Pourquoi ?

– Réfléchis bien et tu devineras.

– Ah oui ?

– Tu as parlé avec Gin ?

– Pas encore.

– Tu penses que tu vas le faire ?

– Je ne sais pas. Hier, j'ai voulu lui en parler, mais elle m'avait préparé un dîner fabuleux avec beaucoup d'amour. Je n'ai pas eu le cœur de tout gâcher. J'avais l'intention de tout lui dire après le repas, mais elle m'a pris de court.

– Et donc, tu ne vas jamais le lui dire ?

– Je n'en sais rien. En tout cas, dans l'immédiat, je ne vois pas où ça pourrait nous mener.

– Certes. Tu crois que tu vas revoir Babi ?

– Je n'en sais rien.

– Mais tu sais que nous avons une réunion avec le réalisateur de la fiction pour la Rete dans pas longtemps et que tu es censé faire la présentation de tous nos projets ?

– Oui, ça je le sais.

– Bon, c'est déjà ça.

Nous franchissons l'imposante grille de la Rete et nous dirigeons vers l'accueil pour obtenir un pass auprès d'une des réceptionnistes.

– Bonjour, dit Giorgio. Nous sommes attendus par Mme Calvi, la directrice de programmes.

La fille consulte rapidement son ordinateur. Elle s'appelle Susanna, c'est écrit sur son badge. Elle s'entretient quelques instants avec quelqu'un au téléphone, puis dit « Merci » et repose son oreillette. Giorgio lui tend ses papiers d'identité.

– Giorgio Renzi et Stefano Mancini, vous êtes déjà enregistrés.

Et immédiatement, elle nous remet deux badges en disant :

– Septième étage.

– Merci.

Nous nous dirigeons ensuite vers de grandes portes vitrées, présentons chacun notre pass et gagnons les ascenseurs. Au septième étage, une fille nous attend.

– Bonjour ! Messieurs Renzi et Mancini ?

– Oui.

– Suivez-moi, je vous prie.

Nous commençons à longer un grand couloir. Arrivée à la moitié, la fille se retourne.

– Je m'appelle Simona. Je tenais à vous remercier pour le joli cadeau que vous nous avez envoyé à ma collègue et moi. Comment avez-vous su ? Vous savez, quand j'ai ouvert le mien, je suis restée bouche bée ! Encore une fois, un grand merci.

Elle s'arrête devant une grande salle et nous fait entrer puis nous invite à nous asseoir.

– Vous voulez un café, de l'eau... ?

– Un café avec un peu d'eau plate, s'il vous plaît, dit Giorgio.

– Et pour vous ?

– La même chose, merci.

Je reçois moi aussi un sourire de gratitude pour ce cadeau dont j'ignorais que je l'avais envoyé.

Dès que la fille est sortie, je me tourne vers Giorgio et demande :

– Excuse-moi, mais tu peux m'expliquer de quoi il s'agit ?

– Génial. Tu as été parfait.

– C'est ce que j'ai cru comprendre, mais pourquoi au juste ?

– Simona adore l'écrivain Alessandro Baricco, et sa collègue a un faible pour Luca Bianchini. Et comme tu es une personne très attentionnée, à chacune tu as offert le livre ad hoc.

– Oui, je vois, elle m'a semblé exagérément contente, presque émue.

– C'est sans doute à cause de la dédicace que tu as réussi à obtenir de l'auteur !

– Non, sérieux ? J'ai réussi à obtenir de Baricco et Bianchini qu'ils signent leurs livres ? Je suis carrément génial en effet...

– Simona est forcément pleine de gratitude, tu comprends ?

– À dire vrai, je crois que j'aurais eu la même réaction à sa place. Mais comment est-ce que tu as fait ?

Giorgio me sourit.

– Le tout c'est d'être à la fois impeccable, fascinant, aimé et désiré. Tu es l'âme de Futura, mon entreprise. Je ne te demande qu'une seule chose : vu que Simona est un canon et qu'elle est tombée sous ton charme, fais en sorte de ne pas avoir d'autres enfants...

Nous rions. Je suis sur le point de lui répondre quand Simona revient avec une autre fille.

– Voilà le café et l'eau, dit-elle en posant le plateau sur la table. Et voici ma collègue, qui tenait absolument à vous rencontrer.

– Enchantée, Gabriella.

Les bonnes actions ne sont pas nécessairement suivies de bonnes réactions, mais Gabriella me donne à penser qu'il existe dans la vie des filles proches de la perfection. Elle est grande, blonde, exubérante, avec de grands yeux

bleus et le nez retroussé. Elle me tend une main gracieuse que je ne peux m'empêcher de contempler et je lui dis :

– Enchanté, Stefano Mancini.

Elle rougit et baisse les yeux.

– Ce fut un plaisir de faire votre connaissance, dit-elle, puis elle tourne les talons et disparaît.

– Ma collègue est timide, explique Simona. Encore quelques minutes de patience et vous pourrez entrer, ajoute-t-elle avant de nous laisser seuls dans la salle.

– Tu vois ce que je te disais ? Gabriella, rien que de lui serrer la main, tu l'as mise en cloque !

Je gratifie Giorgio d'un petit coup de poing à l'épaule.

– Bon, arrête avec cette histoire, tu veux ?

– Oui, reprenons notre sérieux. La réunion va bientôt commencer.

Giorgio prend un sachet de sucre et le verse dans sa tasse de café.

– Il est onze heures cinq. On avait rendez-vous à onze heures. Je te parie que Gianna Calvi ne va nous recevoir que dans vingt minutes.

– Et comment tu sais ça ?

– J'ai lu Marco Travaglio, éditorialiste de la section *Affaires et Finances* du journal *La Repubblica* et, même si cela peut paraître complètement contradictoire, les livres d'amour de Nicholas Sparks où il est question du destin et de Dieu. Quant à son orientation sexuelle, je ne mettrais pas ma main au feu, mais il a tout de même une fille de vingt ans. Elle nous fait poireauter, en dépit du fait que j'ai obtenu ce rendez-vous grâce à la personne qui l'a nommée à ce poste. Tu vois comment le pouvoir peut nous monter à la tête ? Elle veut nous faire comprendre que, de toute façon, c'est elle qui compte et qui décide... et qui domine la situation. Les femmes détestent les hommes.

Il se fend d'un grand sourire sarcastique. C'est Giorgio tout craché : il va droit au cœur du problème, de l'ennemi, et il s'en amuse.

Je bois mon café avant qu'il ne refroidisse puis je prends une gorgée d'eau. Je jette ensuite un rapide coup d'œil aux trois programmes que nous allons présenter. Il y a une feuille sur le dessus de chacun.

– Qui a fait ça ?

– Alice, ce matin, sans que je lui demande rien. Elle a dit qu'un court rappel de l'histoire pourrait être utile avant la présentation du projet...

– Excellente initiative.

– Quand tu la verras, tu devrais la féliciter. On vire ceux qui nous trahissent, mais on est reconnaissants envers ceux qui le méritent.

– Exactement.

Je consulte mon téléphone. Il est onze heures trente-cinq. Giorgio a raison. Ils ne devraient pas tarder à nous faire entrer. J'ai reçu un message. Je l'ouvre. C'est Gin.

Mon cœur, comment vas-tu ? Tu es content pour la nouvelle d'hier ? Nous n'avons pas suffisamment parlé !

C'est sûr. Les mots me manquaient. Et ceux que j'aurais dû prononcer ont été noyés dans l'alcool. Et comme toujours, Gin a mis le doigt là où le bât blesse : nous n'avons pas suffisamment parlé.

C'est une nouvelle merveilleuse !

Au moment même où j'envoie le message, Gabriella paraît.

– Je peux vous servir autre chose ? Je vous ai apporté des chocolats.

Elle pose des *gianduiotti* sur la table. Nous en prenons un chacun et la remercions.

– Suivez-moi, Mme Calvi vous attend !

Je marche à côté d'elle, Giorgio sur nos talons. Avant de nous laisser, la fille aux yeux bleus se retourne vers moi et me met quelque chose dans la main, puis, toute souriante, me dit :

– Mon numéro de téléphone.

Je glisse le papier dans ma poche, et Giorgio et moi entrons dans le bureau de la directrice qui se lève de son fauteuil en s'excusant :

– Désolée de vous avoir fait attendre !

– Non, non, c'est sans importance...

– Je suis Stefano Mancini, et voici mon collègue, monsieur Renzi.

– Lui, je le connais déjà, mais je voulais faire votre connaissance. J’ai entendu dire beaucoup de bien de vous...

Dire qu’il fut un temps où l’on ne disait que du mal de moi ! Ou bien c’est le monde qui a changé, ou bien c’est moi. Mais le moment est mal choisi pour livrer le fruit de mes réflexions, c’est pourquoi je souris, quoique sans conviction, et n’ajoute rien.

– Mais asseyez-vous, je vous en prie. On vous a proposé quelque chose à boire ?

– Oui, merci, on nous a traités comme des princes. Nous avons même eu droit à un chocolat. Je sors le mien de ma poche et dis : Je ferais d’ailleurs bien de le manger avant qu’il ne fonde.

Giorgio me regarde, impassible. Je calque mon comportement sur un scénario précis et rationnel. Calvi m’a fait attendre une demi-heure pour me faire comprendre qui commandait ; je vais la faire attendre le temps de manger mon *gianduiotto* pour qu’elle comprenne que moi aussi je peux commander. Giorgio me passe ensuite un mouchoir pour que je m’essuie la bouche, puis, le plus calmement du monde, je commence à exposer nos trois projets. Je parle avec assurance et autorité, en partie grâce au résumé que j’ai lu avant d’entrer. Calvi m’écoute en hochant la tête, et du coin de l’œil, je constate que Giorgio aussi m’écoute jusqu’à ce que j’aie fini.

– Bien, dit la directrice.

Je consulte l’heure discrètement. Vingt-deux minutes. Giorgio m’avait recommandé de ne pas en excéder vingt-cinq. Je suis parfaitement dans les plots.

– Vos projets me semblent très intéressants, commente-t-elle, l’air satisfait.

Je m’efforce de lui expliquer le pourquoi de notre démarche :

– Nous voulions principalement parler des femmes en nous adressant en particulier à elles.

Giorgio m’avait mis au courant des nouvelles lignes éditoriales préconisées par la nouvelle direction de la chaîne quant au contenu des programmes, et notre scénariste a suivi ses indications à la perfection. J’ignore comment elle

a pu se les procurer, mais à en juger par le succès remporté auprès des secrétaires, entre autres, elle a su mettre en plein dans le mille.

– Cependant, malheureusement, nous avons déjà plusieurs projets comme celui-là, dit Calvi en écartant les mains en signe d'excuse. De toute façon, laissez-les-moi, je vais y réfléchir.

Giorgio se lève et je l'imites.

– Merci, madame. On reste en contact.

– Bien sûr, et encore désolée de vous avoir fait attendre.

Elle nous raccompagne jusqu'à la porte en nous gratifiant d'un sourire de circonstance. Aucune des deux secrétaires n'est en vue, de sorte que personne ne nous escorte jusqu'à l'ascenseur. Dans la zone d'attente, il y a un groupe de personnes. Giorgio se raidit. Un homme se tourne vers nous et le reconnaît. Il se lève et lui sourit de façon exagérée.

– Giorgio Renzi, tu parles d'une surprise ! Comment vas-tu ?

– Bien, merci, et toi ?

– Très bien, ma foi ! Ça me fait plaisir de te voir. Tu n'as pas idée du nombre de fois où j'ai songé à t'appeler.

Il lui tend la main et serre la sienne d'un geste énergique.

Il est petit et grassouillet, avec les cheveux en broussaille, une petite barbiche et des lunettes rondes. Il est vêtu avec extravagance d'un blouson en cuir, jean noir et chemise blanche. Il semble ravi de le voir.

– Je te présente ma nouvelle assistante, Antonella.

Giorgio tend la main à une femme gracile, blonde et sans doute refaite, à en juger par la forme de son nez et les deux tranches de foie hypertrophiées qui lui tiennent lieu de lèvres. Elle esquisse un petit sourire sans joie, visiblement pas contente de le voir.

– Et voici mon conseiller de rédaction, Michele Pirri.

Il désigne un homme râblé, au crâne dégarni et à la face bouffie. Esthétiquement parlant, c'est un trio qui laisse quelque peu à désirer.

– Enchanté.

Giorgio lui tend également la main.

– Puis-je vous présenter mon chef ? Stefano Mancini.

– Ah, mais oui. Enchanté. Gennaro Ottavi. Nous avons beaucoup entendu

parler de vous.

Je souris, mais je n'ai pas grand-chose à dire. Je devrais toujours être prêt à faire face à ce genre de situations, mais à chaque fois je reste bouche cousue, de crainte de faire une remarque déplacée. Heureusement, Giorgio est là pour me tirer d'affaire.

– Bien, si vous voulez bien nous excuser, nous avons un rendez-vous urgent.

– Oui, bien sûr.

Giorgio me précède et nous montons dans l'ascenseur. Au même instant, la porte de Gianna Calvi s'ouvre et elle sort.

– Gennaro ! Entrez, je vous en prie.

Nous les voyons prendre place dans le bureau de la directrice, et lorsque la porte se referme, Giorgio appuie sur le bouton du rez-de-chaussée.

– Qui était-ce ? demandé-je.

– Le patron de la boîte pour laquelle je travaillais avant.

– Ah, mais oui, c'est vrai. Tu m'en avais parlé, mais je ne le connaissais pas personnellement. Gianna Calvi ne les a pas fait attendre, eux.

– Ils sont très amis.

– Comment cela ?

– Ottavi l'a couverte de cadeaux.

– Comment le sais-tu ?

– C'est moi qui les ai tous choisis.

– Ah.

Nous nous taisons tandis que l'ascenseur commence à descendre.

– Pourquoi est-ce que tu es parti ?

– Il m'a utilisé tant que je pouvais lui être utile, après quoi il n'a plus eu besoin de moi. Et comme je n'avais aucune part dans la société...

– Moi, je t'ai proposé des parts dans la mienne, mais tu as refusé.

– Tu as raison. Je suis en train d'y réfléchir.

Giorgio plisse le front, puis ajoute d'un ton résolu :

– Je me félicite d'être parti. Il fut un temps où j'ai même cru que lui et moi étions amis.

Nous arrivons au rez-de-chaussée.

– Tu rentres au bureau avec moi ?

– Non, j’ai un déjeuner en ville.

Giorgio me tend la main et me lance un regard perspicace.

– Tu veux mon pass ? demandé-je.

– Non, juste le papier que t’a donné Gabriella.

– Tu veux l’appeler toi-même ?

– Non. Mais Futura doit songer à son avenir. Il faut commencer par la base. Ce n’est sûrement pas par hasard qu’une fille aussi jolie travaille ici. Et puis, comme je te l’ai dit, je préférerais ne pas avoir d’autres surprises...

– Je n’avais pas l’intention de l’appeler.

– On ne sait jamais.

– La tentation est l’arme de la femme et l’excuse de l’homme.

– Et comme disait Oscar Wilde : « Il faut résister à tout sauf à la tentation. »

J’aime beaucoup Oscar Wilde et je suis ses préceptes à la lettre.

Je sors le bout de papier de ma poche et le lui donne. Giorgio le déchire et le jette dans une poubelle qui se trouve là.

– Fais-moi confiance, chef. Il vaut mieux détruire ce numéro.

Et sur ces mots, nous partons chacun de notre côté. Curieusement, il ne m’a pas demandé où j’allais déjeuner.

Mon père vient m'ouvrir avec un grand sourire.

– Stefano ! Je suis content de te voir ! Je ne pensais pas que tu allais pouvoir venir ! Viens, entre, Paolo est déjà là.

J'entre dans le salon et je lui donne une bouteille enveloppée dans un papier estampillé qu'il reconnaît aussitôt.

– Oh, merci ! Un Ferrari Perlé Nero, un excellent prosecco. Mais il ne fallait pas, dit-il en déballant la bouteille que j'ai achetée chez Bernabei, son caviste préféré. Je vais l'ouvrir tout de suite, car elle est bien frappée...

Je me retiens d'éclater de rire. Je sais que je ne devrais pas, mais il a tout de suite compris de quelle bouteille il s'agissait.

– Bien sûr, papa, je l'ai choisie exprès.

Dans le salon, il y a mon frère Paolo et sa femme Fabiola, et le petit Fabio qui est en train de dessiner, ainsi que la petite Vittoria dans sa poussette.

– Coucou, dis-je tout doucement en m'approchant du bébé.

– Tu peux parler fort, quand elle dort elle n'entend rien... Mais encore faut-il qu'elle se décide à dormir, dit Paolo en éclatant de rire.

Fabiola le sermonne aussitôt.

– Qu'est-ce que tu en sais d'abord ? Lui, il ne l'entend pas... Il dort comme une souche, et c'est moi qui me lève pour m'occuper de la petite... Mais à partir de maintenant, ça va changer. Cette année, je me fiche comme d'une guigne que tu aies ouvert ta nouvelle succursale. Moi, je veux profiter de Fabio. Je veux pouvoir l'emmener à la natation, au basket, à son cours d'anglais et l'aider à faire ses devoirs. Et pour pouvoir faire tout ça, je dois être en forme et dormir la nuit.

Paolo prend l'air résigné, mais sourit.

– Je lui ai proposé de prendre une nounou, parce que je sais combien le travail d'une maman est épuisant...

– Et en plus de ça, tu te paies ma tête, le reprend Fabiola.

– Pas du tout. Je suis tout à fait sérieux. Mais elle ne veut pas de baby-sitter.
– Évidemment. Mes enfants, je veux les élever moi-même. Je n'ai pas envie que mon fils soit élevé par une nounou.

Je regarde Paolo et lève la main puis l'abaisse, comme pour dire : « Tu as de la chance, tu as choisi une bonne mère ! » Mais c'est vrai qu'il a besoin d'une femme comme elle, qui l'oblige à grandir à tous les points de vue. C'est une femme solide, presque à l'ancienne, qui ne se complique pas la vie et qui vous dit les choses en face. On peut ne pas être d'accord avec elle, mais elle ne perd jamais le nord.

– Regarde, tonton, ce que j'ai fait...

Fabio me montre un dessin.

– Très joli. Mais qu'est-ce que c'est ?

– Comment ça « qu'est-ce que c'est » ? C'est *Ka*, le serpent du *Livre de la jungle* !

– Mais, oui, je sais, c'était juste une blague. Il est super chouette.

– Bonjour, Stefano, comment ça va ?

C'est Kyra, la nouvelle compagne de mon père qui vit avec lui depuis un an. Elle est albanaise et surtout beaucoup plus jeune que lui. La trentaine, jolie fille, grande et froide. Elle est antipathique, mais il y a belle lurette que j'ai laissé de côté ce genre de considérations.

– Bien, merci, et toi ?

– Très bien. J'ai préparé le déjeuner sur le pouce, j'espère que ça vous ira.

J'ai envie de lui demander : « Pourquoi sur le pouce alors que vous nous avez invités il y a une semaine ? Qu'est-ce que tu avais donc de si important à faire ce matin ? » Mais je me tais, je pense à ma mère qui rirait certainement si elle savait ce que je pense, et je me contente de répondre :

– Mais oui, bien sûr.

Puis je vais faire un tour dans la salle de bains pour me laver les mains. Il y a un petit panier avec des serviettes invitées couleur glaise, un savon ayurvédique, des fleurs séchées dans un vase en cristal blanc et une petite reproduction d'un Klee dans un cadre, ou plus exactement une lithographie. Tout semble parfait, impeccable. Kyra a fait rénover entièrement la maison de mon père. Je n'ose même pas imaginer combien il a dû déboursier pour

cela. Mais il n'empêche que ce que je vois ne me plaît pas et me procure une sensation de fausseté et de clinquant. On dirait un de ces magasins de meubles décorés par un architecte d'intérieur sans expérience qui cherche à prouver que le style minimaliste est ce qui se fait de plus chic. Cette maison manque de chaleur. Mais mon père a l'air content, et c'est tout ce qui importe. Après tout, c'est lui et pas moi qui doit vivre avec Kyra. Je les rejoins autour de la table. Papa est en train de servir le prosecco. Fabiola pose sa main au-dessus de son verre.

– Non, merci, pas pour moi.

– Mais tu as dit que tu voulais trinquer...

– Bon, alors juste un doigt. Merci.

– Voilà, ça, c'est du riz pilaf, nous informe Kyra. Et ça, ce sont des feuilles de vigne farcies à l'agneau, et ça, c'est un ragoût.

Ce dernier mets est une espèce de fricot indéfinissable. En revanche, j'aperçois un plateau avec de la salade fraîche.

– Merci, c'est parfait. Je vais goûter un peu de tout...

Je commence par le riz, après que Fabiola s'est servie, naturellement. Je n'ai pas le temps de porter ma fourchette à ma bouche que papa prend son verre et s'exclame :

– J'aimerais porter un toast.

Nous levons tous nos verres en nous demandant ce qu'il va bien pouvoir nous annoncer.

– Tout d'abord, je voudrais trinquer à ce jour. Il y a longtemps que nous ne nous étions pas réunis, et il faut que nous le fassions plus souvent, même si maman n'est plus là...

Il se tourne un instant vers Kyra comme pour lui dire : « Tu ne vas pas me faire une scène, n'est-ce pas ? » Et elle lui sourit comme si de rien n'était.

– Nous sommes parvenus à reconstituer une jolie petite famille, et même encore plus jolie qu'avant.

Il nous regarde à tour de rôle, comme s'il cherchait notre approbation. Je l'écoute, impassible, mais Paolo se montre plus enthousiaste.

– Mais bien sûr, papa, tu as raison.

Encouragé, mon père reprend son discours.

– Parfait, et donc, je suis tout particulièrement heureux aujourd’hui...

Ému, il avale sa salive. Il a l’air de vouloir dire quelque chose d’important mais de ne pas savoir par où commencer.

– Je voulais que vous sachiez que... Eh bien, que vous allez avoir un frère... Ou plus exactement une petite sœur.

À ces mots, Paolo devient livide. Mais moi, au contraire, je souris. D’une certaine façon, sans trop savoir pourquoi, je m’y attendais. Ou, plus exactement, je m’attendais à ce qu’il nous annonce son mariage. Mon père semble soudainement soulagé. Il lève son verre.

– Vous trinquez avec moi ?

– Bien sûr, papa...

Et je donne un petit coup de coude discret à Paolo.

– Allons, déride-toi, lui dis-je à voix basse. C’est une bonne nouvelle.

– Oui, c’est vrai.

Paolo parvient à ravalier sa contrariété et nous choquons nos coupes.

– À ton bonheur, papa...

– Oui...

– À votre santé ! ajoute Fabiola en souriant à Kyra.

– Merci.

Kyra regarde papa, qui s’empresse d’ajouter, comme s’il avait oublié :

– Ah oui ! Et nous allons nous marier en juillet. À Tirana.

Et voilà, c’est bien ce qu’il me semblait.

– Dans ce cas, ce sera une suite de célébrations.

– Oui !

Papa se détend enfin.

– Et maintenant, on attaque le déjeuner ! Puis s’adressant à moi : J’ai entendu dire qu’à Tirana, une importante chaîne de télévision coproduit de nombreux programmes avec les Italiens...

– Oui, je suis au courant.

– Tu pourrais en profiter pour nouer des contacts.

– Oui.

Je ne lui dis pas qu’ils nous ont déjà acheté plusieurs projets et qu’ils voulaient aussi nos scénaristes mais qu’après la première semaine de

tournage ils n'ont plus payé personne. Toute l'équipe est rentrée sauf deux scénaristes. Le premier parce qu'il a mis une Albanaise enceinte et le deuxième parce qu'il est tombé amoureux d'un Albanais et qu'il a jugé plus facile de sortir du placard là-bas, surtout parce qu'il parlait mal l'anglais et que peu de personnes ont compris ce qui se passait.

– Tenez, goûtez-moi ça, dit Kyra en nous présentant un drôle de rata. C'est du *tavë kosi*. C'est délicieux. À base d'œufs, d'agneau et de yaourt. Et il faut aussi goûter le *byrek*...

C'est une sorte de gâteau salé au fromage blanc.

Je me sers de *tavë kosi*. Paolo attend que je l'aie goûté pour se lancer. Fabiola, en revanche, a une excellente excuse :

– Je suis au régime.

Et elle ne prend qu'un peu de salade. Le petit Fabio a déjà mangé chez lui. Je décide de goûter à tous les plats, car au fond, je suis curieux. Et tout en mangeant, je regarde papa, qui caresse la main de Kyra et lui dit :

– Délicieux, absolument délicieux.

Ce n'est pas vrai. Il ment effrontément. Il obligeait maman à toujours préparer les mêmes plats, sous prétexte que n'importe quoi d'autre lui restait sur l'estomac. Par contre, avec Kyra, il est subjugué, soumis. Est-ce ainsi que fonctionnent les hommes ? Il suffit qu'une femme ait vingt ans de moins que nous pour que nous nous transformions en carpettes ?

– Alors ? me demande Kyra.

– Très bon. Le goût est très spécial.

La vérité, c'est que je préférerais mille fois une pizza ou des pâtes à la carbonara ; mais pourquoi ne pas leur faire plaisir ? Le prosecco, en tout cas, est vraiment excellent, et je suis moi aussi très content de mon choix. Tout comme je me félicite de ne pas avoir annoncé que Gin attendait un enfant. Peut-être une petite fille ? Qui sait si elles ne joueront pas ensemble, même si sa fille à lui sera la tante de ma fille, ou de mon fils ?

– Vraiment très bon, dis-je tout en me demandant non sans une certaine confusion à quoi va ressembler notre famille élargie.

Et soudain je pense à ma mère, et combien elle me manque. Et là au moins, je suis sincère.

Quand je reviens au bureau, Giorgio est devant son ordinateur et il manipule sa souris d'une main tout en tenant son téléphone contre son oreille de l'autre.

– Oui..., dit-il dans le combiné, et il se met à rire. Exactement. Il ne manquerait plus que ça... C'est pour cela qu'on te paie.

Il me fait un signe de tête et continue à parler à son interlocuteur.

– Bien sûr, avec mon chef ! Et, merci, c'était du gâteau ! Ou plutôt, c'est toi qui devrais nous payer.

Ensuite il dit quelque chose que je ne comprends pas puis raccroche.

– Alors, ce déjeuner ?

– Bien. Je suis allé manger chez mon père.

– Ah, et comment va-t-il ?

– Très bien, il va être papa, d'une petite fille.

– Lui aussi ? Décidément, c'est une habitude de famille. Vous avez l'air particulièrement doués pour ça.

Au même instant, Alice paraît.

– Vous voulez un café ?

– Oui, volontiers.

– Pour moi aussi, s'il vous plaît.

Avant qu'elle ne ressorte, j'ajoute :

– Alice, merci pour le résumé des projets. Il était très clair. Et aussi : on pourrait se tutoyer.

Elle sourit.

– Merci, mais je préfère vous dire vous.

– Comme tu voudras.

Elle a l'air satisfaite.

– Et la réunion s'est bien passée ?

– Oui, très bien.

– Tant mieux.

Tandis qu’Alice s’en va préparer nos cafés, Giorgio se fend d’un de ses commentaires impayables :

– Excellent, comme ça elle se surpassera la prochaine fois. Bon, on se voit plus tard.

Sur mon bureau, je trouve un paquet bien ficelé. Il y a aussi un petit mot d’accompagnement. Je le déplie.

Tu as toujours été dans mes pensées.

B.

Rien qu’un « B », mais je n’ai pas de doute sur sa provenance. Je crie en direction de la réception :

– Excusez-moi ?

– Oui ?

Silvia, la réceptionniste, se penche par-dessus le comptoir.

– Qui est-ce qui a posé ce paquet sur mon bureau ?

Elle devient rouge comme une tomate.

– Moi...

– Et qui l’a apporté ?

– Un coursier, sur le coup de midi.

– Très bien, merci.

Je vois Giorgio qui abaisse ses lunettes ; il tient une liasse de feuilles à la main. Sans doute un projet.

– Il est comment ?

– Excellent. Enfin, je trouve. On en parle plus tard.

– Entendu.

Je ferme ma porte et vais me rasseoir derrière mon bureau. Je reste un moment à contempler le paquet. Puis je le prends dans ma main, le soupèse. On dirait un livre. Mais un grand livre alors. Je me décide à l’ouvrir. Je le déballe et reste abasourdi. Si je m’attendais à ça !

Salut, je suis contente que tu l’aies ouvert. J’avais peur que tu le balances

à la poubelle sans même ôter le papier. Heureusement, il n'en est rien. J'en fais toujours deux. J'ai exactement le même – c'est peut-être pour ça que j'ai toujours pensé que ça allait arriver un jour. Il y avait longtemps que je ne m'étais pas sentie aussi heureuse. C'est comme si une boucle avait été bouclée, comme si j'avais retrouvé une chose que j'avais perdue depuis très longtemps. Quand je t'ai revu, je me suis sentie belle, bien dans ma peau et désirée comme jamais – ou est-ce que j'ai oublié ? Disons plutôt que je me suis sentie comme avant, quand nous étions ensemble. Mais je ne veux pas t'assommer avec ma parlote. Si jamais tu décides de le jeter, s'il te plaît, dis-le-moi. Je me suis donné du mal, et je n'ai pas envie que ce que j'ai fait avec tant d'amour finisse à la poubelle.

B.

Toujours cet unique « B ». Je scrute la lettre, son écriture a embelli, elle est plus ronde, mais elle a perdu ce côté enfantin qui caractérisait certaines voyelles. Non, Babi, ta parlote ne m'assomme pas. Tu as été une lumière dans ma vie d'avant. Quand je ne vivais que pour toi et pour te rendre heureuse. Je vous connaissais comme ma poche, toi et tes sautes d'humeur, et je savais attendre patiemment que l'orage soit passé. Difficile, exigeante. Avec tes lèvres retroussées en une moue boudeuse.

« Je t'avais dit que j'étais comme ça », me répétais-tu. Tu savais me faire rire, me rendre patient, tolérant, ce que je n'étais pas avant. Tu me rendais meilleur. Ou tout au moins, tu me le faisais croire. En ce temps-là, j'étais rongé par une profonde intranquillité. Je me sentais comme un lion en cage. Je ne tenais pas en place et au moindre prétexte je cherchais la bagarre. Je regarde mes mains et je vois de petites cicatrices, des phalanges déplacées, des marques indélébiles laissées par des visages que j'ai esquintés, des sourires perdus, des dents cassées, des nez, des arcades sourcilières et des lèvres éclatées. Des coups bas. De la fureur, de la violence, de la méchanceté. J'étais déchaîné comme un ciel de tempête. Mais avec elle le calme est arrivé. Il lui suffisait d'une caresse pour m'apaiser. Et ses autres caresses, tendres et sensuelles, celles-là, m'embrasaient et me faisaient frissonner tour à tour. « Nous formons un couple hautement érotique, ça devrait te suffire », me

disait-elle quand je forçais un peu sur l'alcool. Parfois, elle me sortait une réplique désinhibée de femme de mauvaise vie, mais toujours avec humour. Comme lorsqu'elle m'avait dit : « Ta langue fait des miracles. » Elle aimait faire l'amour en me regardant dans les yeux, elle gardait les siens ouverts jusqu'à ce que le plaisir l'oblige à les fermer et à s'abandonner sans réserve. « Seulement avec toi, disait-elle. Mais je veux tout faire, tout essayer. »

Je me perds dans mes souvenirs, je sombre doucement dans les images de cette époque qui me reviennent comme des flashes. Elle, me caressant, riant, me chevauchant, soupirant en rejetant la tête en arrière, et en bougeant de plus en plus vite. Et moi, tout excité, je revois ses seins magnifiques, deux ravissantes miniatures, à la mesure de ma bouche, et qui me rendaient fou. Elle est à moi. À ces derniers mots, c'est comme si son image éclatait en mille morceaux. Je la revois à la porte, un sourire triste aux lèvres. Elle me regarde une dernière fois puis disparaît. Elle n'est plus à moi. Elle ne l'a jamais été.

Et sur ce terrible constat, j'ouvre l'album de photos. Sur la première, on nous voit tous les deux ados. Deux gamins. Moi, j'avais les cheveux longs, et elle, des cheveux blonds, très clairs, décolorés par la mer. On était bronzés, et nos sourires n'en étaient que plus resplendissants. Assis sur le muret de sa petite maison de bord de mer, je me souviens encore que l'on y était allés la dernière semaine de septembre. Ses parents étaient rentrés à Rome et l'on avait passé la journée à la plage, comme deux adultes, comme si la maison nous appartenait.

On avait fait les courses chez Vinicio, l'unique épicerie encore ouverte à Ansedonia : une bouteille d'eau, du café pour le petit déjeuner du lendemain, du pain, des tomates, un peu de charcuterie et une excellente mozzarella de la Maremma. Et aussi deux côtes de veau Chianina, du charbon de bois et comme vin rouge un Morellino di Scansano, ainsi que deux bières artisanales bien fraîches et de grosses olives vertes. La caissière, quelque peu étonnée, avait demandé à Babi :

– Mais vous êtes combien ?

– Non, mais ça, c'est pour l'apéritif...

Comme si le fait de prendre des bières et des olives pour l'apéro suffisait à

justifier tout le reste. On s'était installés dans le jardin de sa maison, dans le viale della Ginestra, à quelques kilomètres de la maison sur les rochers où je l'avais emmenée, les yeux bandés, la première fois que nous avons fait l'amour.

– Ce sentier, je le connais bien, c'est toujours par là que je passe pour aller à la plage. La maison de mes grands-parents se trouve dans le viale della Ginestra, un peu plus loin, m'avait-elle dit quand je lui avais ôté son bandeau.

– Moi aussi, je passe toujours par ici. J'ai des amis à Porto Ercole. Les Cristofori. Et je vais à la plage à Feniglia.

– Toi aussi ?

– Oui, moi aussi.

– Et on ne s'est jamais croisés !

– Non, sinon je m'en serais souvenu.

Et nous riions du destin. Nous étions toujours allés à la même plage, à la Feniglia, mais chacun à une extrémité opposée.

– La plage de Feniglia est très grande, elle fait plus de six kilomètres. Il m'arrivait de la longer d'un bout à l'autre.

– Moi aussi !

– Et on ne s'est jamais vus ?

– Non, mais maintenant, si, et c'est le bon moment.

J'avais allumé le feu dans le petit jardin pendant qu'elle mettait la table, et puis on avait contemplé le coucher du soleil. Babi s'était douchée et je me rappelle qu'elle portait mon sweatshirt jaune, celui que j'avais acheté en France au cours d'un voyage avec mes parents. Ses cheveux mouillés paraissaient plus sombres, et elle sentait bon la savonnette. Je me rappelle qu'elle brossait ses longs cheveux en fermant les yeux et que mon sweatshirt était si grand pour elle qu'il lui descendait presque aux genoux. Elle portait des claquettes et du vernis rouge impeccable aux pieds. Dans son autre main elle tenait sa bière, et de temps en temps elle en prenait une gorgée. En revanche, les olives, il n'y avait que moi qui en mangeais. À un moment donné, elle a posé sa bière sur le muret et m'a pris la main, puis l'a passée sous son sweatshirt.

– Mais tu n'as rien en dessous... Tu n'as pas de culotte.

– Non.

Au même instant, Lorenzo est arrivé sur sa Vespa et s'est arrêté devant le portail. On l'appelait Lillo. C'était un des gars de la bande d'Ansedonia. Il lui courait après depuis tout gosse, même si Babi ne lui avait jamais laissé espérer quoi que ce soit.

– Salut, Babi. Salut, Step. Vous faites quoi ? On est tous chez moi, pourquoi est-ce que vous ne viendriez pas ?

Et Babi était nue avec ma main sous son sweatshirt, et malgré la présence de Lillo, je ne me suis pas interrompu dans ma tâche. Babi m'a regardé et je lui ai souri, mais sans cesser de la toucher. C'est alors qu'elle s'est tournée vers Lorenzo.

– Non, merci... On préfère rester ici.

Il aurait bien aimé insister, mais il s'est contenté de dire :

– O.K., c'est comme vous voudrez.

Après cela, il s'est tu quelques secondes et nous aussi. Puis il a compris qu'il était de trop, et, sans rien dire, il a fait demi-tour et a disparu au bout de la rue sur sa Vespa.

Babi m'a embrassé, puis emmené à l'intérieur de la maison. Après avoir fait l'amour, nous étions affamés. Nous avons dîné à minuit. Il faisait sombre et j'ai rallumé le feu, et nous nous sommes réchauffés en buvant du vin et en nous embrassant comme si rien, jamais, n'aurait pu nous séparer. Tout était si parfait que l'on aurait pu rester ainsi pour toujours. Pour toujours... quel drôle de mot.

Je tourne la dernière page de l'album et j'ai le souffle coupé.

Il est dans son berceau avec son petit bracelet numéroté, pour qu'on ne le confonde pas avec un autre. Il ne manquerait plus que je perde mon fils. 3201B. Un numéro et sa photo, ses traits à peine dessinés. Il vient de naître et ne sait pas encore ce qui se passe autour de lui. Ainsi, il ignore que son père, c'est-à-dire moi, n'est pas là. En ce sens, nous nous ressemblons lui et moi, car je ne savais rien de lui.

Babi a écrit quelques mots en dessous de la photo : *J'aurais aimé que tu sois avec moi, aujourd'hui, le 18 juillet. Vous êtes du même signe. Est-ce qu'il sera comme toi ? Chaque fois que je l'embrasse, que j'inspire son odeur, j'ai l'impression que tu es à mes côtés. Tu es ici avec moi. Pour toujours.* Elle l'a écrit en un seul mot : *pour toujours.*

Les photos passent l'une après l'autre, comme se succèdent les saisons. J'en avais vu certaines sur sa page Facebook, mais de les tenir entre mes mains me donne l'impression de faire partie de quelque chose que je ne me serais jamais imaginé et que je ne sais pas définir. Mais lui, si, je sais comment le définir. Massimo sur le trône, Massimo à quatre pattes sur un tapis bleu, Massimo avec une chemisette rigolote où il est écrit *I will surf*. Et chaque photo est accompagnée d'une légende, d'une note, d'une pensée de Babi pour moi. *Aujourd'hui, il a dit son premier mot, maman, et non pas papa. J'étais émue, j'ai pleuré. Ces larmes, elles sont pour toi. Pourquoi est-ce que tu n'es pas là ?* Elle s'adresse à un Step qui n'existe pas, qui ne sait rien, mais avec qui elle veut partager ce qu'elle possède de plus précieux au monde. *Aujourd'hui, il a fait quelque chose de merveilleux. Il s'est appuyé au mur et il a commencé à marcher, un pied devant l'autre. Ensuite, il s'est arrêté, il s'est retourné et il m'a regardée, Step... Et à ce moment-là, j'ai cru que j'allais mourir. Il a tes yeux, ton regard, la même expression décidée. Je me suis approchée pour l'aider, et il a ôté sa main du mur, mais au lieu de prendre la mienne, il l'a écartée. Tu vois ? Il est comme toi !* J'ai envie de

rire, et pas seulement, mais je me garde bien de laisser libre cours aux sentiments qui m'agitent intérieurement. Sur les photos suivantes, Massimo a un regard différent. Il est plus sûr de lui, il a grandi. *Aujourd'hui il a mangé tout son repas sans me crachouiller dessus ! C'est un jour extraordinaire. Il y a cinq minutes, une moto est passée et je me suis souvenue du bruit que faisait la tienne, quand je l'entendais arriver par la piazza Giuochi Delfici puis descendre la via di Vigna Stelluti, puis la via Colajanni, et que tu fonçais à toute blinde vers la piazza Jacini. Fiore, le gardien, te laissait passer le portail, jusqu'au jour où tu as fracassé la barrière. Mais la moto d'aujourd'hui n'était pas la tienne. Où es-tu, Step ? Tu as suivi à la lettre les paroles de la chanson que tu aimais tant : « Cerca di evitare tutti i posti che frequento e che conosci anche tu... » « Il essaie d'éviter tous les lieux que je fréquente et que tu connais toi aussi... » Tu as réussi. Nous ne nous sommes plus jamais revus. C'est vrai.* Je continue à feuilleter l'album en silence. La fête des deuxième, troisième, quatrième anniversaires. Les cheveux ont poussé, ils sont plus longs, plus sombres. Il est plus grand et s'est affiné, et ressemble à l'enfant que j'ai vu en chair et en os il y a quelques jours. Et quand je vois sa transformation, d'une photo à l'autre, j'ai l'impression de l'avoir vécue. J'essaie désespérément de me souvenir et mon esprit vagabonde à reculons vers le passé. Je plisse les yeux comme pour essayer de voir une chose qui m'échappe. Je suis comme un homme à quatre pattes sur une plage, avec les mains dans le sable pour essayer de retrouver un bijou égaré par une jolie femme. Quand je rouvre les yeux, la belle inconnue disparaît. Oui, je suis là-bas, dans la maison de Babi, assis sur le canapé. Elle se baisse, ouvre un meuble blanc et en sort un album. Nous commençons à le feuilleter ensemble, repassant chaque photo où on la voit grandir. Je suis plein de curiosité et de dépit pour tout ce que je n'ai pas pu vivre... Je la taquine sur son allure de fillette, mais je ne lui dis pas combien j'aime chaque instant de sa vie. Ces coiffures différentes, ces kilos en trop ou en moins, ces dates marquées d'une pierre blanche. Il y a une photo qu'elle ne veut pas que je voie, et nous luttons jusqu'à ce que je sorte vainqueur. C'est un cliché où on la voit en train de loucher. Je m'esclaffe.

– C'est drôle, c'est la plus ressemblante de toutes.

Ce jour-là, elle se fâche parce que j'ai trouvé son journal intime dans sa chambre et que j'ai commencé à le lire. Mais immédiatement après nous faisons la paix et nous nous embrassons. À un moment donné, elle se recule et pose son doigt sur ses lèvres.

– Chut...

– Quoi donc ?

Elle s'approche de la fenêtre, soulève le rideau.

– Mes parents sont arrivés !

Et elle me raccompagne aussitôt à la porte alors que je meurs d'envie de rester encore un peu avec elle.

– Eh, on peut ?

La porte s'ouvre et Gin passe la tête par l'embrasure.

– Salut ! Tu fais quoi ? Je te dérange ? me dit-elle toute souriante.

– Non, pas du tout. Entre.

J'ai juste le temps de refermer l'album et de mettre un dossier par-dessus.

– Mon cœur... Tu as oublié ? On a un rendez-vous super important. Je suis venue jusqu'ici parce que tu ne répondais pas au téléphone.

– Ah, oui, c'est vrai. Je te demande pardon, je l'avais mis en mode silencieux.

– Viens, on va être en retard.

– J'arrive tout de suite.

Je ferme la porte derrière moi et dis au revoir à Giorgio.

– On se voit demain, je suis à la bourre.

– Pas de problème. Au revoir, Gin.

– Au revoir, Giorgio.

Nous sortons du bureau et montons dans l'ascenseur. Gin presse le bouton du rez-de-chaussée.

– Eh ! Ça va ?

– Oui, oui, je suis juste un peu distrait.

– Je suis désolée, mais c'est vraiment trop important. On ne pouvait pas déplacer le rendez-vous.

– Non, ne t'inquiète pas. Rien d'urgent. Je planchais sur un vieux projet. Et je ne suis pas sûr qu'il en vaille la peine.

– O.K. Si tu veux on peut en parler. Comme ça je te donnerai mon opinion.
La télévision, je connais, pas vrai ?

– Oh, que oui ! Tu es imbattable. Tu aurais fait une présentatrice du tonnerre. Le problème, c'est que tu étais trop belle et que tu aurais fait des jaloux.

– Était ? Elle me donne un petit coup d'épaule. Non, mais dis donc, mon petit coq...

Au même instant, la porte de l'ascenseur s'ouvre. Devant se trouvent les Parini, un couple qui vit au deuxième.

– Pas de souci, dis-je. On va se marier et on faisait juste un test de compatibilité.

– Ah, oui..., dit l'homme, comme s'il nous prenait au sérieux.

Et tandis que Gin se dirige d'un pas léger vers la voiture, je la suis en songeant que je ne lui parlerai pas de ce vieux projet.

– Désolé pour le retard !

Gabriele, le père de Gin, me sourit dans le rétroviseur.

– Pas de problème.

Sa mère aussi me salue d'un sourire. Nous offrons l'image de la famille parfaite. Gin monte à côté de moi.

– Je n'ai pas entendu sonner le téléphone. J'étais tout absorbé par un nouveau projet.

Francesca se retourne vers moi.

– Et comment ça va ? Est-ce qu'on va enfin voir de bons programmes à la télé ?

Elle me dit ça comme si j'étais le responsable de programmation de toutes les chaînes de télévision italiennes.

– Maintenant que la taxe audiovisuelle est devenue obligatoire, on a le droit à un peu plus de diversité, il me semble. Mais ils passent toujours le même genre d'émissions.

Et Gabriele de renchérir :

– Non seulement ça, mais ils ne font que repasser des vieux trucs. Je me demande combien d'argent la Rai s'est fait sur le dos des téléspectateurs italiens cette année ?

– Deux cent seize millions d'euros.

Francesca se retourne brusquement, abasourdie.

– Tant que ça ? Sérieux ? Et tu travailles pour la Rai ?

– Oui, mais aussi pour la Rete, pour Medinews, Mediaset Sky, toutes les chaînes numériques et les autres.

– Ah...

Les parents de Gin se taisent et échangent un sourire ambigu. On dirait qu'ils aimeraient éclaircir un point important.

– Tes parents croient que je suis un homme riche. Ils pensent que je suis un

bon parti, dis-je en murmurant à l'oreille de Gin.

– Andouille, me dit-elle, puis elle me mord l'oreille.

– Aïe !

Nous nous enfilons dans la via Cassia. Là, le trafic est plus fluide et Gabriele accélère. Dans la poche intérieure de ma veste, je sens vibrer mon téléphone. C'est un SMS d'un numéro inconnu.

Tu as aimé ton cadeau ? J'espère que oui. Je t'ai écrit un petit mot sur la dernière page. Tu l'as lu ? S'il te plaît, ne le jette pas. Et donne-moi des nouvelles. Merci.

B.

Je me sens rougir. Mon cœur se met à battre la chamade et je m'efforce de le contrôler.

– Qui est-ce ? Que se passe-t-il ?

Gin a remarqué.

– Rien, un truc du bureau.

Elle me sourit.

– Ça fait beaucoup de choses qui s'accumulent. Je suis désolée.

– Non, non. Ce n'est pas grave, dis-je pour la tranquilliser. Plus tard, je ferai un saut au bureau, sinon ça attendra demain.

Elle prend ma main dans la sienne et la serre avec force, puis elle se cale confortablement sur la banquette et regarde par la fenêtre. Son père met la radio et une musique se met à jouer, *The Blower's Daughter* de Damien Rice. Gin la reconnaît, et maintenant c'est à moi de prendre sa main dans la mienne. C'est la bande-son de *Closer*, un film dont nous avons souvent parlé et qui traite des relations amoureuses et de la trahison. Je me souviens qu'après l'avoir vu, elle est allée s'enfermer dans la chambre. J'ai compris qu'elle ne voulait pas être dérangée. Il y a des films qui rouvrent de vieilles cicatrices et provoquent chez nous de brusques changements d'humeur, comme ce soir-là chez Gin. Du coup, j'étais allé à la cuisine pour préparer à dîner, puis dresser la table. Je faisais du bruit exprès pour qu'elle m'entende tandis que je lavais la salade, coupais les tomates et ouvrais une boîte de

thon, en prenant soin de ne pas me couper. Après quoi, j'ai mis de l'eau à bouillir avec deux poignées de gros sel, puis j'ai remué avec une cuillère en bois. Sans me brûler. J'ai pris une poêle à frire dans laquelle j'ai préparé la sauce. J'ai secoué la boîte de tomates concassées en tapant sur le fond plusieurs fois, puis je l'ai ouverte. J'ai débouché une bouteille de bière, et juste au moment où j'allais la boire, Gin est sortie de la chambre. Elle était pieds nus et ne portait rien d'autre sur elle qu'une de mes chemises. Elle avait pleuré mais ne voulait pas que je m'en rende compte. C'est du moins ce que je m'imaginai, parce que ça m'arrangeait.

– Tu veux de la bière ?

Elle a pris la bouteille sans même me remercier et en a pris une longue gorgée avant de dire :

– Promets-moi de ne plus jamais la revoir.

– Elle est mariée.

– Ce n'est pas la réponse que j'attends.

– Je te le promets.

Elle a pris une autre gorgée de bière puis m'a serré dans ses bras. Elle est restée un moment ainsi, sans rien dire, sa joue posée sur ma poitrine et les yeux ouverts, tandis que j'observais son reflet dans la vitre de la fenêtre à mesure que la nuit commençait à tomber.

– Viens, allons faire un tour... m'a-t-elle dit soudain. Je suis un peu ivre.

Je l'ai prise dans mes bras.

– Je vais t'habiller, viens...

Et j'ai choisi les vêtements qu'elle allait porter dans sa penderie.

Elle avait ôté ma chemise et se tenait devant moi en soutien-gorge et en slip. Mais bien que j'aie eu envie d'elle, j'ai compris que je ne devais pas. Je lui ai mis un T-shirt, des socquettes et un jean. Puis je l'ai chaussée d'une paire de baskets, et lorsqu'elle est allée dans la salle de bains pour se maquiller, je l'en ai empêchée.

– Reste comme ça, tu es très belle ainsi.

– Tu ne sais rien faire d'autre que mentir, Step. Tu es incorrigible. Tu ne sais plus faire la différence entre la réalité et la fiction.

– Tu me plais quand tu es nature, je ne mens pas. Je t'ai toujours dit la

vérité, le bon comme le mauvais.

– C'est vrai.

Nous enfourchons la moto et fuyons hors de la ville en esquivant le trafic pour nous diriger à toute vitesse vers la mer. Nous nous arrêtons à Maccarese, dans le premier restaurant que nous trouvons ouvert et qui est tenu par un chef qui passe à la télé. Curieusement, la salle est vide et le propriétaire me reconnaît : nous avons tourné une émission pilote ensemble, qui malheureusement n'a jamais vu le jour. J'avais eu la correction de l'appeler pour lui expliquer ce qui n'allait pas et m'excuser, en ajoutant que j'espérais que l'occasion se représenterait. Mon geste l'avait touché.

– J'ai fait un paquet de tournages, et parfois ça n'a pas marché. Mais jamais personne n'a jamais eu le courage de m'appeler pour me l'annoncer. Toi, si, et je t'en remercie.

– Il me semble que c'est la moindre des choses.

– Non, toi, au moins, tu n'es pas un dégonflé. Tu peux venir chez moi quand tu veux. Filippone de Maccarese, tout le monde me connaît.

– Oui, bien sûr, très volontiers.

Mais après coup je n'y ai plus pensé. Cependant, ce soir-là, nous nous sommes retrouvés là-bas. Le chef m'a immédiatement reconnu et salué chaleureusement.

– Désolé... Je viens seulement d'ouvrir le restaurant. Ce soir, il n'y a personne parce que j'ai annoncé que je n'ouvrierais pas avant la semaine prochaine...

Puis il s'approche de moi et me murmure à l'oreille :

– J'en avais jusque-là de rester à la maison, à discuter toujours des mêmes choses, si tu vois ce que je veux dire...

J'ai hoché la tête et il nous a menés jusqu'à une table qui donnait sur la plage, puis nous a laissés. « Cette fois, je ne dois ce traitement de faveur qu'à moi-même, Pollo n'y est pour rien », ai-je songé quand Filippone est revenu pour nous annoncer qu'il souhaitait nous inviter à dîner.

Le chant des vagues, la nuit étoilée, le vin, et le poisson cuit à la braise ont aidé Gin à se détendre, même si elle avait dans les yeux une douceur proche

de la tristesse. C'est pourquoi je l'ai embrassée, et une fois de retour à la maison, nous avons fait l'amour et sommes restés enlacés toute la nuit.

Je prends mon téléphone et efface le message. Je ne veux plus la revoir. Mais lorsque la dernière mesure de la chanson de Damien Rice s'évanouit, je n'en suis plus aussi sûr.

Quelques instants plus tard, nous arrivons à San Liberato. Nous montons sur la rampe d'où l'on a une vue panoramique sur le lac de Bracciano. Le soleil de fin d'après-midi confère une atmosphère chaleureuse aux vignes, aux arbres, aux maisons et même à l'église, qui semblent teintés d'oranger. Tout est paisible, serein, idyllique. Une fois sur la petite esplanade, Gabriele se gare et nous descendons de voiture. Aussitôt, Laura, la gardienne des lieux, accourt à notre rencontre. Après quoi, Piero, l'organisateur, la rejoint. La première chose qu'ils nous montrent est la petite église. Il fait froid à l'intérieur, mais illuminée par le soleil couchant, elle est parfaite. Elle peut contenir une centaine de personnes, et l'autel, où va se tenir la cérémonie, est surélevé par une petite estrade. Ainsi, les amis et les proches pourront tous nous voir depuis la nef. Laura nous explique comment elle a conçu la décoration.

– Ici, je verrais bien des lis blancs, et à l'entrée aussi. En revanche, ici, sur le parterre, je verrais plutôt de gros bouquets de marguerites, et de chaque côté de l'autel, des roses blanches...

Francesca et Gin acquiescent. Laura précise :

– On ne fait pas les choses à moitié.

Et toutes les deux sourient.

– Oui, oui, bien sûr...

Gabriele et moi écoutons sans rien dire, puis il lâche une de ses maximes :

– Les cérémonies de mariage fascinent les femmes, alors que les hommes sont moyennement intéressés.

J'approuve d'un hochement de tête amusé, tout en me demandant intérieurement : « Que veut-il dire par moyennement intéressés ? » Mais je décide de ne pas creuser le sujet. J'en suis là de mes pensées quand Manlio Pettorini arrive avec un grand sourire et les bras ouverts. Il est dégarni et de constitution svelte et robuste.

– Gabriele ! Quel plaisir de te voir !

Ils s'étreignent affectueusement et avec une force qui laisse deviner qu'ils ont vécu des moments importants ensemble. Gabriele fait un geste en direction de Gin.

– Voici ma fille, Ginevra. Tu te souviens d'elle, n'est-ce pas ?

Manlio Pettorini frappe dans ses mains.

– Évidemment ! Comme elle a grandi, bon sang !

– Mon épouse, Francesca.

– Oui, bien sûr. Comment vas-tu ?

– Très bien, et toi ?

– Je ne peux pas me plaindre...

– Et voici Stefano Mancini, notre futur gendre.

M'entendre appeler ainsi me procure une sensation de panique, mais je souris et tends la main au bonhomme, qui la serre aussitôt énergiquement.

– Ah, tu n'as pas idée combien tu as de la chance... Tu sais que tu vas faire des envieux ? Quand cette fille-là venait nous rendre visite au village, à Rosciolo, si tu avais vu la queue qui se formait devant la maison ! On ne pouvait pas sortir !

– Oui, je sais que j'ai beaucoup de chance.

Manlio Pettorini me lance un regard satisfait.

– Brave petit ! Et maintenant, venez, nous allons nous asseoir à la table et vous allez me dire ce que vous en pensez...

Gin me prend le bras.

– Ô, homme fortuné, montre-toi galant et mène-moi jusqu'à la table...

– Mais bien sûr, ma belle villageoise courtisée par tant de galants...

– Idiot, rit-elle en me gratifiant d'un coup de coude dans les côtes.

– Aïe...

– Attention à toi, je suis une villageoise pas commode...

– Oui, j'avais remarqué !

Nous prenons place autour d'une grande table en plein air, sous un gigantesque figuier. Le soleil se reflète sur le lac et la vue est superbe depuis cette partie du village. Pettorini nous raconte par le menu ce qu'il a en tête.

– La cuisine, nous allons l'installer là-bas derrière...

Il montre d'un geste le bout de la pelouse qui se trouve exactement en face de l'église.

– Les tables, en revanche, nous les mettrons ici, sous les arbres. Comme ça on sentira moins l'humidité. Là-haut, on va déployer des auvents, pour la même raison, et des guirlandes lumineuses qui seront reliées les unes aux autres pour que toutes les tables soient éclairées.

Gabriele semble satisfait.

– Manlio est quelqu'un qui sait faire son travail.

– Oui, arrête de te moquer. J'aime mon travail, tout simplement. Surtout maintenant que je peux faire ce que je veux. Pas comme quand je travaillais au Sénat. Là-bas, ce sont les huissiers qui composent les menus pour les occasions importantes. Je ne vous raconte pas le casse-tête quand il fallait choisir les vins !

– Nous aussi nous allons te donner du fil à retordre, dit Gabriele en donnant un coup de poing sur la table, comme quelqu'un qui a des exigences.

– Ah, mais sûrement.

Et ils éclatent tous deux de rire.

Manlio Pettorini fait ensuite venir les serveurs.

– Allons, les gars, apportez-nous les entrées. J'en ai préparé de trois sortes pour que vous puissiez choisir celles qui vous plaisent et éliminer les autres. Ça vous va ?

– Manlio, nous aimons tout ce que tu fais...

– Dans ce cas, disons celles qui vous plaisent un peu moins ! Personnellement, j'ai ma petite idée sur la question mais je ne veux pas vous influencer. Et d'ailleurs, c'est vous qui allez payer l'addition !

– Oui, mais si tu décides toi-même et que tu nous fais une ristourne, nous nous fierons à toi !

Ils éclatent à nouveau de rire tandis que les plats commencent à arriver.

– Bien. Ici vous avez des spaghettis *alla chitarra* à la truffe et aux cèpes. Et là, ce sont des raviolis farcis aux épinards, fromage frais, beurre et sauge, et là, des *paccheri* au sarrasin et myrtilles, olives et huile pimentée...

– Ils ont tous l'air fameux, commente Francesca.

– Oui, approuve Gin en souriant. Ça sent divinement bon.

Après cela, c'est une suite sans fin de mets délicieux et servis avec style par les jeunes serveurs.

– Ils ont tous fait l'école hôtelière, explique Pettorini.

Nous goûtons les vins, puis mangeons des sorbets pour rafraîchir le palais, ensuite enchaînons avec les plats suivants et toute une série d'accompagnements.

– Je te conseille de ne pas trop manger, me suggère Gin. Il y a encore un tas de choses à goûter...

– Mais le *vitello tonnato* est à se damner...

Et à l'instant même où je dis cela, je réalise pourquoi je l'aime tant. C'était un plat que me préparait ma mère. Le sien aussi était exceptionnel : la viande était bien maigre, sans nerfs, toujours parfaitement découpée en tranches très fines et donc d'autant plus tendre, et ensuite préparée avec une sauce à base d'œufs très frais, de vinaigre et une pincée de sucre. C'est du moins ce qu'il me semblait comprendre, quand j'entendais les femmes s'échanger leurs secrets culinaires à la cuisine.

Et nous continuons à manger tandis que le soleil finit de se coucher sur le lac et que les lumières commencent à s'allumer autour de nous.

– Bon, ce sera plus ou moins comme ça... Avec des ampoules blanches à la base de chaque arbre et jaune orangé là-bas au fond pour créer une atmosphère plus chaleureuse.

Tout me semble magnifique, et le dernier sauvignon bien frais qu'ils nous ont servi est parfait, avec un arrière-goût fruité très délicat. On nous apporte ensuite des fraises des bois et des framboises à la crème fouettée maison, très légère et nappée d'un peu de chocolat chaud. Il y a également un dessert à la meringue et un autre à la noix, et pour terminer, un excellent café.

– Bien, ensuite, on pourrait installer un bar d'alcools et de liqueurs, qui sont toujours appréciés à un mariage... Je ne sais pas pourquoi, mais les jeunes, plus ils sont heureux et plus ils ont envie de boire !

– C'est vrai, s'esclaffe Gin. Nous sommes terribles.

– Mais à table, nous servirons des *amari* comme digestifs.

Il demande aux serveurs d'apporter un Amaro del Capo, une gentiane, un Filu'e ferru, un Averna et un Jägermeister.

– Certains sont des classiques, d’autres sont moins connus : la gentiane, par exemple, mais c’est un pousse-café délicieux.. Essayez-la !

Et il nous en sert un petit verre à chacun.

– C’est vrai que c’est bon.

– C’est un excellent digestif. Et il me semble que ça ne sera pas de trop !

Pettorini rit. Et le fait est que la nourriture promet d’être abondante. Les entrées seront servies sur différents buffets répartis dans le jardin. Il y aura aussi plusieurs types de charcuterie, ainsi que de la mozzarella, de la burrata, du parmesan et divers autres fromages italiens et français. Il y aura également des buffets de friture disséminés un peu partout qui serviront des gambas et des supions frais, des *panelle*, des petites boules de mozzarella frites, des *arancini*, des boulettes de riz farcies, des olives à la *ascolana* et des boulettes de viande. Ensuite on servira les pâtes, spaghettis *alla chitarra* à la truffe et aux cèpes, et des *paccheri* à la tomate et aux olives. Puis viendront les plats de résistance : filets de Chianina et de saint-pierre avec plusieurs types d’accompagnements, pommes de terre, légumes variés, chicorée et rutabagas, et trois types de salades, dont une aux noix, une aux pignons et une à l’ananas, et enfin desserts et fruits.

Francesca et Gin discutent avec Pettorini des différents types de pain, ainsi que des vins que l’on pourrait servir, le tout formant un ensemble qui me semble parfaitement s’accorder.

– Ah, regardez ! Voici le père Andrea.

Nous nous retournons et voyons apparaître un prêtre au fond du jardin qu’illuminent les dernières lueurs du lac. Il s’approche à pas rapides, en souriant et en hochant la tête de loin.

– Me voilà...

Il regarde les petits chariots à côté de la table et dit :

– Je crois bien que j’ai raté quelque chose.

Gin se lève alors et le salue affectueusement.

– Père Andrea, quelle bonne surprise ! Je ne savais pas que vous alliez venir, sans quoi nous vous aurions attendu.

Il la repousse légèrement de la main pour pouvoir la regarder dans les yeux et dit :

– Et tu n’as pas trouvé une église plus éloignée que celle-là pour célébrer ta noce, dis-moi ? J’ai cru que ma Simca allait me lâcher en cours de route !

Pettorini rit.

– À chaque fois, c’est la même chose, tu te perds en chemin !

Ils se serrent la main.

Puis Pettorini dit :

– Je ne compte plus les noces que nous avons organisées ensemble.

– Et ce sont des mariages qui durent !

– Sérieux ?

– Oui, bien sûr. Avant qu’ils décident de se marier, je fais la leçon aux futurs époux. Au fait, vous avez bu assez ?

Il nous regarde en souriant.

– Non, non, j’ai l’impression que non.

– Juste ce qu’il faut, dis-je.

– Vous avez pris un bon café ?

– Oui.

– Dans ce cas, nous allons pouvoir avoir une agréable conversation. Je vais commencer avec toi, dit-il en désignant Gin. Tu n’as rien à me dire de spécial ?

Elle devient rouge comme une tomate – sans doute songe-t-elle au bébé. Mais moi je souris comme si de rien n’était. Le père Andrea doit avoir l’habitude.

– Bien, dans ce cas on y va. Nous allons nous installer là-bas, un peu plus loin, pour pouvoir parler tranquillement.

– Mais vous ne voulez rien prendre ?

– Non, non, jamais pendant le service...

– Même pas un café ?

– Non, parce qu’ensuite je ne pourrai pas dormir...

Gabriele hausse les épaules.

Puis Gin se lève de table. Avant de s’éloigner, elle me lance un regard et un petit sourire qui semblent vouloir dire « Je crois que je vais tout lui raconter », et elle suit le père Andrea. Ils vont s’asseoir à une table au fond du jardin. Je vois leurs deux silhouettes qui se découpent sur le lac en toile de

fond. On dirait un tableau couleur indigo. Gin agite les mains, rit, secoue la tête. Elle est joyeuse, légère, et surtout heureuse. Et moi ? Comment est-ce que je me sens ? De façon presque instinctive, je sors mon portable de ma poche et le regarde comme si j'attendais qu'il me donne une réponse. Rien, pas un seul message. Le silence. N'est-ce pas une réponse en soi ? Soudain, je saisis un petit verre et me sers un Amaro del Capo puis je reviens m'asseoir. Je le déguste lentement. À ma droite, non loin de moi, Gabriele et Francesca sont en train de parler avec Pettorini, qui leur montre des nappes. Ils les inspectent puis en choisissent une. Manlio Pettorini semble satisfait de leur choix, car il hoche la tête.

– Eh, ça va ?

Je me retourne. Gin se tient devant moi.

– Oui, très bien. C'est une soirée divine.

Elle s'assied à côté de moi et me glisse :

– Je lui ai tout dit.

– Tu as bien fait, si tu en éprouvais le besoin.

– Oui, je pense que c'est mieux ainsi.

Je ne sais pas à quoi elle se réfère. Je ne vois pas ce qu'il y a de mieux, mais je ne pose pas de questions. Je prends une autre gorgée d'Amaro del Capo et je reste silencieux. Gin prend alors mon verre et boit une gorgée, elle aussi.

– Pouah ! C'est fort !

– Tu ne devrais pas boire ça.

– Mais je n'ai même pas de nausées...

– Ne dis surtout pas ça, sinon ça risque d'arriver !

– Ah oui, et qu'est-ce que tu en sais ?

Elle a raison. Je n'en sais strictement rien.

– Dans les films. Je l'ai vu dans les films.

– Bon, tu ferais bien d'y aller. Le père Andrea t'attend.

– Ah, oui.

Je me lève et commence à me diriger vers le prêtre. Soudain, Gin s'écrie derrière moi :

– Eh, ne fais pas cette tête-là, on dirait que tu vas à la potence !

Je me retourne en riant. Puis je m'assieds face au père Andrea.

– Ma foi, c’est vrai que tu as l’air résigné.

– Oui, mais pas trop non plus.

Il me sourit.

– C’est vrai. Je suis content de ce que m’a raconté Ginevra.

– Moi aussi.

– Sérieusement ?

Je reste un instant perplexe.

– Oui, je vais me marier avec elle, et ma décision est prise depuis un bout de temps.

Il rit.

– Oui, oui, je suis au courant... Bien, Stefano, il y a une chose que je voudrais te dire. Il existe une confession spéciale pour les futurs mariés. Selon ce que tu me diras, le jour venu, il se pourra que votre mariage soit nul et non avenu. Et le prêtre, de toute façon, est tenu au secret de la confession.

Il se tait pendant quelques instants, comme s’il voulait me donner le temps de réfléchir et de prendre une décision.

– Il y a des gens qui disent exprès des choses afin de s’assurer que, le moment venu, et si besoin est, ils pourront annuler le mariage.

Il se tait de nouveau, se tourne vers le lac et, sans me regarder, me demande :

– Bien. Il y a quelque chose que tu souhaites me dire ou confesser ?

Et ce que je répons me surprend moi-même.

– Quelle belle soirée ! Qu'en penses-tu, mon cœur ?

Gin me serre la main avec force comme pour me transmettre son enthousiasme.

– Oui, une soirée délicieuse.

– Tu as aimé les plats ?

– Oui, carrément. Tout était parfait, je pense que les gens vont se régaler.

Elle me regarde du coin de l'œil en souriant.

– Tu es sûr de toi ? Tu n'as pas changé d'avis au moins ? Surtout, ne me pose pas un lapin devant l'autel ! J'espère que ce ne sera pas une de ces noces où la mariée attend le marié qui n'arrive pas !

– Non...

Gin écarte les mains et prend l'air apeuré.

– Au secours ! Tu as dit « Non » sur un de ces tons... Comme si tu n'étais pas convaincu.

Sa mère rit. Elle est assise devant, à côté de Gabriele au volant, et elle a sûrement entendu ce que nous disions.

– Mais non, voyons...

– Oh, c'est encore pire ! Non, non, je sens que tu vas me planter là !

Puis elle se met à rire en me bourrant l'épaule de coups de poing.

– Aïe !

– Attends un peu, tu n'as encore rien vu ! Tu as peut-être oublié, mais j'ai fait de la boxe. Sérieux, je ne plaisante pas ! Alors, parle !

Elle me balance un crochet dans les côtes, mais cela me procure surtout des chatouilles.

– Parle !

– Mais qu'est-ce que tu veux que je te dise ?

– Que tu seras à l'église avant moi ! Et pas de plaisanteries débiles, compris !

– Je te le jure. Parole d’explorateur !

Et je me baise les doigts plusieurs fois en les croisant devant ma bouche.

– Non, non, ça ne marche pas ! Comme toujours, tu cherches à m’embobiner !

– Arrête, c’est une blague. Pourquoi est-ce que j’arriverais en retard, alors que je passe mon temps à t’attendre !

– Cette fois tu as réussi à me faire rire... Tu parles comme le père Andrea.

– Oui.

– Tu avais beaucoup de choses à lui dire ?

– J’avais envie de l’écouter. Nous avons parlé de cinéma.

– Ça t’arrive d’être sérieux ?

– Qu’est-ce que tu veux que je te dise ? Je suis tenu par le secret de la confession.

– C’est lui qui est tenu par le secret ! Toi, tu peux tout dire !

– Maintenant c’est toi qui n’es pas sérieuse.

Gin se tait, elle détourne la tête et regarde par la fenêtre. Mais rien qu’un court instant, le temps de réfléchir, puis elle se tourne à nouveau vers moi.

– C’est vrai. Tu as raison, dit-elle en souriant. J’espère que ça t’a au moins servi.

– Oui, il est très sympathique.

– C’est sûr ! Je n’allais pas prendre un prêtre rabat-joie pour célébrer mon mariage ! Bon, écoute, il m’a donné le choix entre diverses homélies, on choisira celle qu’on préfère...

– Ah, tu veux dire que ce soir on va dire des prières ?

Gin me sourit, puis me glisse à voix basse :

– Bien sûr, tu t’attendais à quoi ? Quand je pense que mes parents sont assis juste devant !

– Je ne pensais pas faire ça dans la voiture, mais à la maison !

– Idiot. On arrive à ton bureau. Tu as ta moto ici, non ? Tu veux la prendre maintenant, ou tu préfères qu’on rentre à la maison et tu la récupères demain ?

– Non, non, je n’aime pas la laisser ici. Je monte un moment dans mon bureau, j’ai des projets à lire pour demain, et on se voit tout à l’heure.

– Entendu.

– Gabriele, tu peux t'arrêter ici, s'il te plaît ?

La voiture ralentit puis s'arrête. J'ouvre la portière et je descends.

– Merci pour tout, on se voit bientôt.

– Oui.

Ils me saluent, j'embrasse Gin et je referme la portière. La voiture redémarre. Toutes les lumières de l'immeuble sont éteintes. Je prends l'ascenseur et monte dans mon bureau. Il n'y a personne, tout est silencieux. J'allume et je referme la porte derrière moi. Je vais à la machine à café et la branche. Je n'ai pas l'intention de m'éterniser, mais j'ai envie d'un expresso. Je prends la télécommande et mets en marche la radio, fréquence 102.7. Comme par hasard, je tombe sur *Certe notti*, une chanson de Ligabue. « Tu en vis une, tu te souviens de l'autre. » Je n'arrive pas à croire qu'il s'agisse d'un présage. La porte de mon bureau est fermée. J'entre et j'allume. Sur la table, il y a toujours le projet qui m'a servi d'excuse tout à l'heure. Quand je le soulève, je trouve l'album exactement comme je l'avais laissé. Apparemment, personne n'a touché à rien en mon absence. Je retourne à la machine à café, je me sers, puis regagne mon bureau. Je sors mon portable de ma poche. Aucun message. Pas d'appel. C'est aussi bien ainsi. Je souffle sur mon breuvage brûlant en contemplant l'album posé devant moi. Je devrais peut-être écouter les conseils du père Andrea. Mais j'ai beau lutter, la curiosité l'emporte, si bien que je prends une gorgée de café, puis pose la tasse sur un coin de la table. Je la contemple un instant, puis, tel un maniaque, je la déplace un peu plus sur la droite pour occuper l'espace vide, l'anse tournée vers moi. Et j'ouvre l'album.

Je reprends là où je m'étais arrêté. Les photos d'un enfant qui grandit, qui sourit, qui fait de drôles de grimaces, qui ronchonne, qui rit comme un fou ; qui essaie de monter sur sa bicyclette, et réussit, qui dévale une pente les cheveux au vent et les mains crispées sur le guidon, et qui me ressemble. Et tout cela, je ne l'ai pas vécu. Un autre l'a fait à ma place. Cependant, il n'apparaît sur aucune photo. Ni une main ni une épaule, pas même un objet lui appartenant. C'est presque comme s'il n'existait pas. Ce n'est peut-être pas un hasard. C'est peut-être voulu. Mais quand j'arrive à la dernière page, je la vois. Il n'y a qu'une seule photo d'elle avec lui. Lui qui croit être le père de cet enfant. Et quand je le vois, je reste sans voix. Je n'arrive pas à y croire. C'est Lorenzo ! Je ne voulais rien savoir, ni le jour ni le lieu de la célébration, et surtout pas qui était le mari. Et voilà que je découvre que c'est Lorenzo, Lillo. Un pauvre type qui lui courait après depuis qu'ils étaient tout petits. L'éternel amoureux transi qui finit par devenir ami avec toutes les filles ; le type que tu aimes bien revoir de temps en temps, et qui se marie avec une autre, pas avec la fille dont tu es raide dingue. Et pourtant, avec Babi, ça ne s'est pas passé comme ça. J'essaie de me souvenir de lui. Il jouait bien au foot. Je l'avais vu une fois à la plage de la Feniglia, mais il n'était pas bien bâti : les jambes trop courtes, le cul trop bas, les épaules larges et les cheveux très frisés, les yeux bruns et une dent cassée. Je regarde la photo. Il n'a pas beaucoup changé. Il a seulement les cheveux plus courts et il est mieux habillé. Un jour que nous étions seuls dans la maison sur la plage, il était venu nous voir, en réalité c'était Babi qu'il voulait voir. Il nous avait invités à une soirée, mais elle avait refusé. Je n'arrive pas à y croire. Pas plus tard qu'hier j'ai pensé à lui. Après avoir lourdement insisté, il a réussi à obtenir ce qu'il voulait. J'imagine comment ils ont commencé à sortir ensemble, le premier baiser qu'il lui a donné... Non, Step. Ça suffit. Tu ne peux pas continuer comme ça. Essaie de ne pas y penser, de te détacher de tout ça, de

tous ces souvenirs, toutes ces images qui te font un mal de chien. Et peu à peu, j'y parviens. Un calme étrange s'empare soudain de moi, comme une ondée qui lave le ciel et chasse au loin les nuages. Le soleil revient mais il n'y a pas d'arc-en-ciel. C'est un peu comme une mer agitée, obscurcie par la tempête, avec des vagues gigantesques qui se fracassent sur les rochers, puis, en l'espace de quelques secondes, redevient calme et étale. Oui, et ma respiration aussi se fait plus paisible. Une fois, Pollo, voyant que j'étais furieux à cause de Babi – qui avait le don de me transformer en bête fauve – m'avait dit :

– Je vais te dire une chose. Je sais que ça ne va pas te plaire, mais je trouve que tu as complètement perdu la boule à cause de cette putain de fille.

Et il m'a regardé jusqu'à ce que j'éclate de rire.

– Pourquoi est-ce que tu ris ?

– Parce que tu as dit, *à cause de cette putain de fille*.

– C'est pourtant la vérité. Non, mais, regarde-toi, m'a-t-il dit en étirant ses mains vers moi. Tu as une tête de déterré. Et tu veux un bon conseil ?

Je me suis assis sur ma moto.

– Dis toujours ?

Il m'a souri et s'est assis sur la sienne. Il est resté un moment silencieux, puis a finalement décrété :

– Résigne-toi.

Je me suis levé de ma selle et je lui ai dit d'aller se faire foutre.

– Ah, bravo pour le conseil ! Toi et tes bonnes idées !

– Tu me surestimes. Mais souviens-toi : *résigne-toi*.

Et me voilà ici, maintenant, face à la dernière photo de l'album, sur laquelle, comme si cela ne suffisait pas, on voit ce connard de Lorenzo. C'est alors que je me souviens qu'une fois nous avons parlé de lui.

– Ne me dis pas que tu es jaloux de lui, Step... ce n'est qu'un ami.

– Il m'énerve. Et puis il vient tout le temps te voir, sans se soucier du fait que tu es avec moi.

– Mais ce n'est pas vrai. Bien sûr qu'il s'en soucie. D'ailleurs il nous a tous les deux invités et non pas que moi !

Elle me sourit et me cajole.

– Tu es calmé ?

– Non.

– Et donc...

– Et donc j'ai envie de lui casser la gueule, comme ça, au moins, les choses seront claires.

Oui. C'est ce que j'aurais dû faire ce jour-là. Qui sait si cela n'aurait pas changé le cours des choses. Non. Ça n'aurait rien changé. Soudain, je me rappelle un détail que j'avais complètement oublié. On s'était mis à parler de lui ensuite. Il était riche, très riche, pourri de fric, au point qu'au sortir de l'université, il allait ouvrir des boutiques de lingerie pour diversifier ses activités. Babi m'avait expliqué qui était sa famille. Son grand-père avait créé une entreprise de transport dans Les Marches. Il avait mis en place un réseau d'autobus qui desservaient les villages les plus reculés. Et c'est ainsi qu'il avait commencé à s'enrichir et à agrandir son réseau qui s'étendait jusqu'à Molise, dans les Abruzzes. Au début des années quatre-vingt, c'était devenu un réseau de transport officiel qui allait jusqu'en Émilie-Romagne. Son fils, le père de Lorenzo, n'avait rien eu d'autre à faire que consolider une entreprise déjà solidement établie sans rien changer. De sorte qu'il était probable que Lorenzo se retrouve à un poste-clé. Après, il lui revenait de faire prospérer l'affaire ou de la faire couler, mais il aurait fallu vraiment qu'il y mette du sien pour détruire un empire comme celui-là. Oui, je me souviens très bien de ce qu'elle m'avait dit. Et donc, Babi, c'est donc ça ta vie ? Ce soir-là, dans la voiture, quand tu m'as annoncé que tu allais te marier, je suis resté sans voix. Tu m'as regardé dans les yeux et tu m'as dit :

– Ça ne sera jamais comme avec toi, mais avec toi c'est impossible.

Et je n'ai pas dit un mot. J'ai cru un moment que tu me disais ça pour me consoler, après avoir fait l'amour, ou qu'il s'agissait peut-être d'une ruse. Qui sait ? En tout cas, c'étaient les mots idoines pour refermer définitivement notre chapitre. Et je me souviens qu'avant de partir, tu m'as dit :

– En même temps, la vie c'est avant tout le travail, les gosses et les amis, et l'amour n'en occupe qu'une toute petite fraction...

Quand tu as dit ça, j'ai cru que j'allais mourir. Je me suis demandé : « Mais qu'est-ce que tu fiches ici ? Elle va se marier avec cet état d'esprit ? » Ça m'a

fait honte, et je me suis senti sali. J'ai pensé à Gin, à sa candeur et à tout ce que je venais de faire... Et c'est alors que tu as mis la radio, comme si tu cherchais à gagner du temps pour ne pas avoir l'air de me jeter, mais je voyais bien que tu voulais que je m'en aille. Peut-être parce que tu savais que tu me mentais, que tu jouais la comédie, que ces paroles n'étaient pas les tiennes mais celles de ta mère. C'est elle qui t'avait obligée à te marier avec Lorenzo, ou plus exactement avec ses lignes d'autobus. Je préfère continuer de douter, et prendre cette justification pour argent comptant. Et alors que je m'apprête à refermer l'album, je remarque qu'en face de la photo de cette tête d'abruti il y a une enveloppe : *Pour toi*.

Je ne sais pas comment t'appeler. J'aimerais pouvoir te dire trésor, chéri, ou même mon amour. Mais tu n'es pas à moi, même s'il fut un temps où tu l'étais et que tu aurais fait n'importe quoi pour moi, y compris ce que personne d'autre n'aurait jamais fait. Mais tu n'étais pas quelqu'un d'ordinaire... Tu étais et tu es toujours quelqu'un de spécial. Et cela peut s'avérer embarrassant parfois, voire rédhibitoire. En tout cas, pour moi ça l'a été. Peut-être parce que j'ai manqué de courage, que je n'ai pas su dire c'est lui que j'aime, point barre. Rien que ça. Mais ce qui est fait est fait. Il ne sert à rien de pleurnicher sur le passé. Je me suis efforcée de te garder à mes côtés chaque jour et j'ai réussi. À chaque instant tu étais avec moi, y compris quand je bavardais avec mes amies, quand je riais ou que j'avais de la peine, quelle que soit mon humeur du moment, tu étais avec moi. Plus tard, quand Massimo est né, tout a été plus simple, parce que je te retrouvais dans sa bouche, son rire, ses yeux qui me regardaient fixement quand il n'était pas encore capable de parler. Maintenant je suis sûre que quand tu as vu la photo de Lorenzo et que tu as découvert qu'il était mon mari (si tu ne le savais pas déjà), tu as pensé : « Tu vois ? J'aurais dû lui casser la gueule ! »

Je souris. Au moins, elle n'a pas oublié.

Il m'a toujours aimée, il a toujours voulu être avec moi et quand nous avons commencé à sortir ensemble, j'ai compris qu'il avait les qualités d'un bon mari. Il est généreux, aimable, et plutôt attentionné. Tu te souviens de ce que je t'avais dit ? Pour moi, dans la vie, l'amour n'occupe qu'un tout petit espace, tout le reste est occupé par le travail, les amis, les enfants.

C'est vrai que tu n'accordais qu'un tout petit pourcentage à l'amour.

L'autre jour je suis retournée voir Rencontre avec Joe Black. Quand arrive la scène où elle est dans l'hélicoptère avec son père et qu'il lui demande : « Tu aimes Drew, le garçon avec qui tu vas te marier ? », elle ne répond rien, et son père ajoute alors : « Où est passé ton enthousiasme ? Je veux te voir planer, te voir chanter à tue-tête, et danser comme une possédée. Je veux te voir folle de joie ou le devenir tout au moins. Je sais que c'est un peu ringard, mais l'amour c'est la passion, l'obsession, c'est ne pas pouvoir se passer de l'autre. Perds la tête, rencontre un garçon que tu vas aimer à la folie et qui t'aimera tout pareil. Comment ? Eh bien, laisse de côté la raison et écoute ton cœur. Moi, ce cœur, je ne l'entends pas. Et ce qui est sûr, ma fille, c'est que vivre sans amour n'a aucun sens. Vieillir sans avoir connu le véritable amour, cela revient à n'avoir jamais vécu. Il faut au moins que tu essaies, parce que sinon tu n'auras pas vécu. » J'ai vu ce passage tant de fois que je le connais par cœur. La première fois que j'ai vu ce film, j'ai pleuré comme une madeleine, et quand Lorenzo est rentré il m'a demandé ce qui s'était passé. Mais je ne pouvais pas parler, et il s'est fâché, il voulait savoir, il croyait qu'il était arrivé quelque chose à Massimo. Mais c'est à moi qu'il était arrivé quelque chose. Personne ne m'a jamais parlé ainsi, personne n'a cherché à me retenir. Pire même, ma mère m'a quasiment obligée à épouser Lorenzo, grâce à un subtil lavage de cerveau en me faisant miroiter la vie que je pourrais avoir ; la vie d'une femme comblée, choyée, avec de belles maisons et un bébé, par-dessus le marché. Et bien sûr, quand je lui ai dit que j'étais enceinte, elle n'a pas douté une seconde de qui pouvait être le père, et quand, il y a quelques mois, nous étions en train de déjeuner chez mes parents et que Massimo s'est mis à rire exactement comme toi, maman l'a regardé et a ri, puis petit à petit son expression a changé, comme si une soudaine pensée lui avait traversé l'esprit. Elle s'est tournée vers moi, et avec un éclat malicieux dans les yeux, m'a dit :

– Ton fils est très beau. Voyons comment il sera quand il grandira.

Et nous ne nous sommes plus rien dit. Après avoir revu ce film, j'ai compris qu'il fallait que je te revoie et que j'avais toujours su que ce

moment viendrait un jour. À part ça, j'ai fait des photos de Massimo depuis le jour où il est venu au monde pour pouvoir te les montrer quand nous nous reverrions. Et c'est ainsi que j'ai fini par pleurer toutes les larmes de mon corps sans pouvoir parler. À part mon fils, il n'y a rien dans ma vie qui puisse me faire me sentir bien. C'est vrai, j'ai une belle maison, une belle voiture, des soirées, des amis, mais cela n'efface pas mon chagrin. Au contraire, cela me donne l'impression que mon existence est encore plus vide et inutile. Nous avons même pensé à donner un petit frère ou une petite sœur à Massimo mais n'y arrivons pas.

Cette dernière remarque me tord les tripes, me coupe la respiration, me donne envie de vomir. Mais je réussis à surmonter mon malaise. Je voudrais déchirer cette lettre qui me fait tellement souffrir. « Nous n'y arrivons pas. » Dans cette tentative maladroite, insensée, je ne vois qu'un plaisir triste, misérable, une femme passive, qui se morfond d'ennui, et qui joue la comédie et fait semblant de jouir comme une actrice de cinéma porno... Et je vois ce pauvre type, ce minable qui bouge sur elle ou sous elle, ou derrière elle... Pourquoi est-ce que je ne lui ai pas cassé la figure ? Je le savais, j'aurais dû me fier à mon intuition car elle ne me trompe jamais. Et maintenant quoi ? Que me dicte mon instinct ? Je suis ici, avec cette lettre à la main, que je n'ai pas lue jusqu'au bout. Il manque encore une demi-page. Que me réserve-t-elle ? Les mots inscrits au verso me font l'effet de soldats en embuscade, prêts à attaquer, à frapper, à tuer et à détruire. Je sais que je ne fais pas le poids, mais je veux continuer. Si bien que je retourne la feuille et continue à lire.

Mais en voilà assez, je n'ai pas envie de t'assommer avec mes problèmes. Cependant, je voudrais tout de même te dire quelque chose : depuis que j'ai revu Joe Black et que j'ai pensé à toi, je n'ai rien fait d'autre que d'imaginer à quoi ressembleraient nos retrouvailles, où elles pourraient avoir lieu, à la manière dont tu réagirais en me voyant. Serais-tu surpris, heureux, ou en colère, ou pire même, indifférent ? Et ensuite, quand nous nous étions enfin retrouvés, je ne faisais rien d'autre que te regarder dans

les yeux. Oui, j'essayais de comprendre ce que tu ressentais après toutes ces années, autrement dit, et pour dire les choses comme tu aimes le faire : « La flamme est-elle allumée ou éteinte ? » Je me suis débrouillée pour que ta secrétaire me donne un coup de main, je lui ai raconté un peu de notre histoire et elle s'est emballée. Elle a dit que nous étions en train de passer à côté d'une occasion exceptionnelle, mais qu'il n'était pas trop tard. Elle m'a paru très gentille, et vive et compétente. Tu as fait le bon choix.

Oui, sauf qu'elle ne travaille plus pour moi. Et justement grâce à toi. De toute façon, elle ne possédait pas toutes les qualités que tu lui prêtes. Un message. C'est Gin.

Chéri, qu'est-ce que tu fais ? Ne te surmène pas ! Nous n'avons pas beaucoup de temps pour nous amuser, surtout à la vitesse où mon ventre grossit ! Reviens... J'ai envie de toi.

Je souris. Je replie la lettre et la range dans l'album, que je cache au fond d'un tiroir. Vous voulez vraiment savoir comment je vais ? J'y penserai demain. On dirait une réplique de Scarlett O'Hara. C'est vrai que toute cette histoire a des allures de mélodrame hollywoodien dont je serais malgré moi le personnage principal. Quant à savoir ce qui va se passer ensuite... puisqu'on est dans les citations : « Qui vivra verra. »

– Bonjour, tout le monde !

Je suis d'une humeur joyeuse et enthousiaste que rien ne justifie quand j'arrive au bureau, mais j'ai décidé que c'était la meilleure façon d'affronter cette nouvelle journée et de ne pas penser à *elle*. Ensuite on verra bien. Le moment viendra de prendre une décision, à moins que ce ne soit déjà fait.

– Bonjour, vous avez l'air en pleine forme, me dit Alice en me tendant une liasse de documents. Ce sont vos rendez-vous de la journée, et voici le courrier du jour...

– Merci, c'est parfait.

Je me dirige vers mon bureau.

– Je vous apporte un café ?

Je me retourne vers elle et lui souris.

– Oui, ce n'est pas de refus.

Elle s'éloigne tranquillement sans se dandiner. Je dois dire qu'en plus d'être très jolie, elle ne porte qu'un soupçon de maquillage, et son naturel lui confère quelque chose d'intéressant.

– Tout va bien, chef ?

Giorgio me salue depuis son bureau.

– Oui, merci.

– Pas de nouvelles ? Aucun coup de fil inespéré ?

Tout en disant ces mots, il lève la main gauche à la hauteur de son estomac et fait mine de caresser un ballon, ou plus exactement un ventre rebondi.

– Je n'aurais pas dû te le dire. Tant pis pour toi, je ne te raconterai plus rien. J'ai l'impression d'avoir affaire à un acteur de série B.

Et je ferme la porte.

Aujourd'hui, il n'y a pas de cadeau sur ma table de travail. Tant mieux. Je n'aurais pas supporté un surplus de confidences. Je dépouille le courrier, qui ne semble pas comporter de lettre suspecte. Enfin, si. Il y a une lettre adressée

à Stefano Mancini. Elle est rédigée à la main et ne porte ni timbre ni cachet. J'observe plus attentivement l'écriture et il me semble la reconnaître. Je saisis le coupe-papier sur mon bureau et ouvre l'enveloppe.

Cher Monsieur Stefano Mancini,

Mon nom est Simone Civinini, j'ai dix-neuf ans et j'aimerais faire ce métier. Comme vous débutez vous-même dans ce milieu, et avez commencé au bas de l'échelle, je suis sûr que vous saurez reconnaître deux qualités fondamentales dans les mots que je vous adresse : la motivation et l'enthousiasme. J'aimerais pouvoir vous rencontrer. Je vous joins un projet dont je suis l'auteur, ainsi que mon numéro de téléphone et mon adresse mail. Je me tiens à votre disposition pour exécuter de petites tâches, et, si vous le jugez opportun, pour devenir un jour scénariste. Quand je dis que vous avez commencé en bas de l'échelle, ce n'est pas pour vous flatter. Je suis votre carrière depuis vos démêlés avec la TDV et je connais toute votre histoire. C'est pourquoi je serais ravi de faire votre connaissance, et vous sais gré de l'attention que vous voudrez m'accorder.

Au bas de la lettre, il y a son numéro de téléphone et son adresse mail. Je regarde l'adresse. Il est de Civitavecchia, même si je suppose qu'actuellement il est de passage à Rome, chez des amis peut-être, étant donné que la lettre a été remise en main propre. Je jette un coup d'œil au projet joint : *Mon type idéal*. Le titre est amusant. Au moins, il sort de l'ordinaire. C'est un programme de cinquante minutes. Le jeu se déroule à l'intérieur de cases qu'il est très facile de suivre. Le script est bien écrit, simple, direct, sans fioritures. L'idée est que six hommes et sept femmes, ou le contraire, racontent un épisode déterminé de leur vie, une chose qui leur est arrivée avec leur fiancé, ou conjoint, ou concubin, qui se trouve faire partie de l'autre groupe. Comment ils se sont rencontrés, où ils ont échangé leur premier baiser, où ils ont fait l'amour pour la première fois, et de quelle façon... Les treize joueurs doivent reconstituer les couples à partir des histoires qu'ils racontent. Si tous les couples sont reconstitués, cela signifie que la personne en trop a été découverte. À partir de là, sans aucun élément supplémentaire, et

grâce à une bonne dose de chance, il faut deviner en une minute chrono laquelle des personnes présentes dans le public, sur lesquelles les caméras font des gros plans, est le partenaire de ce dernier candidat. Celui qui devine remporte la totalité de la cagnotte. Selon que les couples sont plus ou moins faciles à appairer, les gains peuvent varier. Ou pas.

Je suis très satisfait de ce que je viens de lire. Je n'arrive pas à croire qu'un garçon de dix-neuf ans a pu imaginer un jeu télévisé aussi novateur, non seulement en Italie mais à l'international. Je sors aussitôt de mon bureau et vais trouver Giorgio.

– Jette un coup d'œil à ça !

Je le dépose sur sa table.

Au même instant, Alice entre sans faire de bruit et, avec son joli sourire habituel, nous présente nos cafés.

– Merci.

Elle nous laisse seuls et Giorgio prend la lettre.

– Qu'est-ce que c'est ? dit-il en haussant un sourcil intrigué.

– Un miracle.

Il me regarde un instant sans comprendre.

– Mais non, je plaisante. C'est un jeu imaginé par un tout jeune scénariste. Je le trouve intéressant. Je le verrais bien avant le *prime time*, dans la mesure où la Rete comme Medinews cherchent à rafraîchir un peu cette tranche horaire...

– Sérieux ? C'est si bon que ça ?

– Oui.

– Le scénariste est italien ?

– Oui.

– Et quel âge ?

– Dix-neuf ans. Il n'a jamais travaillé à la télévision et il a choisi de nous le proposer à nous.

Giorgio se met à lire la lettre qui accompagne le projet, et il rit.

– Il nous a choisis nous ? Il t'a choisi toi, tu veux dire ! C'est un de tes fans ! Tu en as tellement que tu n'arrives plus à t'en débarrasser, pas vrai ?

Je secoue la tête. Giorgio se lève promptement et va fermer la porte pour

que nous soyons seuls. Puis il s'assied sur le canapé.

– Il faut que je te dise deux choses, ou plutôt trois.

Et je m'assieds moi aussi, dans un fauteuil face à lui.

– Je suis tout ouïe.

– Bon, voilà. J'ai découvert qu'Ottavi a fait deux virements sur le compte de Gianna Calvi.

– Ah. Parce que tu crois qu'elle va se laisser acheter comme ça ?

– Il les a faits à partir du compte de la mère de son compagnon.

Giorgio est vraiment incroyable. Je n'arrive pas à comprendre comment il a fait pour découvrir une chose pareille, mais je suppose que ça n'a pas été facile.

– De plus, il lui a offert une Rolex dernier modèle, incrustée de diamants, et un séjour d'une semaine tout compris pour deux personnes au One&Only.

– C'est quoi ça ?

– L'un des complexes hôteliers les plus sélects des Maldives : il n'y a que seize bungalows dans l'île, et chacun a son propre majordome et service en chambre, ainsi qu'un fabuleux spa. Ça doit tourner autour des trois mille euros par jour.

– Je vois. J'ai songé à y aller quand tu m'as parlé des seize bungalows. Mais les trois mille euros par jour m'ont fait changer d'avis.

– Bien. Alors voilà ce qu'on va faire : si on réussit à s'imposer à l'étranger avec deux nouveaux programmes dans dix pays différents minimum, et qu'on trouve à caser une de nos séries par-dessus le marché, on y va, d'accord ? Ce sera en quelque sorte une émulation. Tu sais que de nombreuses entreprises américaines fixent dès le début de l'année les objectifs à atteindre ? Du coup, tous les employés se lancent dans une sorte de compétition pour décrocher le gros lot.

– Très bien, je m'inscris.

Il a placé la barre tellement haut que je sais pertinemment que nous ne l'atteindrons jamais.

– Tope là.

Je tends ma main malgré tout.

– Bien, et maintenant, la deuxième chose. Le producteur nous a joué un sale

tour, et si tu es d'accord, nous allons lui rendre la monnaie de sa pièce.

– Oui, mais il a eu recours à la corruption. Moi je ne veux pas de ça.

Il sourit.

– Tant mieux, c'est ce que je voulais entendre. Non, nous n'allons faire de cadeau à personne, mais nous allons tout de même essayer d'obtenir ce contrat par tous les moyens.

– Rien d'illégal au moins ? Je ne veux être redevable à personne. Ou faire l'objet de chantage...

– Non, non, n'aie crainte. Tu ne risques rien et Futura non plus.

Giorgio Renzi est un homme intègre. Il me regarde comme s'il venait d'avoir une autre idée.

– Eh bien, voilà ce que je te propose, et j'en assume toute la responsabilité. Je vais agir pour mon compte propre et non au nom de Futura. De toute façon, j'ai un compte à régler avec Ottavi ; et je l'aurais fait de toute façon. Ce n'était qu'une question de temps. Simplement, je n'avais pas l'intention de te le dire. Je ne voulais pas t'impliquer de quelque manière que ce soit.

Je lui souris.

– Je ne comprends absolument pas de quoi tu veux parler...

– Justement, c'est très bien comme ça. Et maintenant, la troisième chose, et la plus importante à mon avis...

Je me lève et vais chercher une petite bouteille d'eau minérale. J'en prends une longue gorgée et il attend que j'aie regagné mon fauteuil. Ce troisième point a l'air de le mettre mal à l'aise. Qui sait ce qu'il s'apprête à m'annoncer.

– Bon, voilà... J'aime beaucoup cette entreprise. J'aime ce que nous avons fait, ce que nous faisons et ce que, je l'espère, nous ferons... Mais il y a un point que j'aimerais éclaircir.

Il marque une courte pause et je ne cherche pas à lui mettre la pression.

– Si, par moments, tu trouves que je plaisante un peu trop, s'il y a quelque chose qui te déplaît, il faut me le dire. Il y a une erreur que les gens font trop souvent à mon avis. Ils gardent trop de choses en eux. Tant et si bien qu'ils finissent par exploser et que la relation vole en éclats sans qu'il soit possible de recoller les morceaux. Je n'ai pas envie que ça nous arrive.

Il me regarde. Il semble avoir fini. Il pousse un soupir de soulagement comme s'il venait de se libérer d'un poids, puis se rassied commodément.

Je lui souris.

– Tout va bien. Pour l'instant, je n'ai rien à te reprocher, sans quoi je te l'aurais dit.

– Même quand je plaisante sur tes histoires personnelles ?

Il refait le geste du ventre rebondi.

– Oui. Mieux même, tu arrives à me faire rire et à dédramatiser un peu la situation.

– Je suis content de l'apprendre.

Je m'apprête à me lever.

– Une dernière chose.

Cette fois, il a changé de ton.

– Oui, quoi donc ?

– Si tu as besoin d'un conseil, d'une opinion, ou simplement de te confier... Je suis là.

– Mais c'est déjà fait !

– Quand ?

Je lui montre la lettre du jeune scénariste.

– Je t'ai fait lire la lettre d'un fan...

Il éclate de rire.

– Je voulais parler de tes groupies !

– Oui, j'avais compris.

J'ouvre la porte.

– On se voit plus tard.

– Où est-ce que tu vas ?

– Déjeuner avec un de mes fans. Mais tu ne sauras pas si c'est un homme ou une femme.

Il sourit quand il m'aperçoit. Il est assis à une table avec une bouteille et des olives. Il a toujours ce regard espiègle et curieux à la Jack Nicholson.

– Comment vas-tu ?

Marcantonio se lève pour me saluer.

– C'est à toi qu'il faut poser la question ! J'ai appris la nouvelle.

Il me regarde en secouant la tête.

– Purée, je ne l'aurais jamais cru ! J'aurais parié sur n'importe quoi d'autre, mais pas sur ça.

– N'importe quoi d'autre, comme quoi, par exemple ?

– Va savoir ! Que tu te serais mis à la colle avec un top model, que tu serais parti aux États-Unis, que tu aurais laissé une fille en cloque, mais pas que tu te marierais !

J'aimerais lui dire que j'en ai mis deux en cloque, mais que je ne vais me marier qu'avec une seule. Mais je m'abstiens et me contente de lui sourire.

– Mais explique-moi en quoi passer devant M. le curé est un acte bourgeois ? Quelqu'un comme toi, avec tes convictions, tes idées politiques, tes titres nobiliaires, qui pour se perpétuer et se consolider doit forcément passer par le mariage...

– Oui, c'est vrai, de nos jours le mariage est devenu révolutionnaire ! On commande ? Qu'est-ce qui te fait envie ?

Nous sommes chez Settembrini à Prati, un lieu où les gens vont pour se montrer. La fille de couleur qui fait le service est une beauté. Elle s'approche de notre table en souriant.

– Vous avez choisi ?

– Toujours prêts ! rétorque Marcantonio en lui souriant.

Elle lui rend son sourire ; elle donne l'impression qu'ils se connaissent depuis longtemps.

Nous commandons des choses saines à manger : lui, un saumon en croûte et

des haricots verts, même s'il boit du franciacorta ; moi, une salade César. Quand la fille s'éloigne, je lui demande :

– Tu la connais bien ?

– J'aimerais la connaître mieux. Il y a une partie de sa personne qui m'est encore étrangère..., dit-il en plaisantant.

Puis il me sert un verre de franciacorta.

– Juste un peu. Il faut que je retourne bosser ensuite...

– Mon Dieu que tu es sérieux, limite chiant... Où est donc passé le sympathique voyou que j'ai réussi à faire entrer à TDV ?

– Il est parti en vacances, Dieu soit loué !

Nous rions et Marcantonio lève son verre en me regardant dans les yeux, soudain sérieux.

– À ton bonheur.

C'est curieux comme ils insistent tous sur cet aspect de ma vie.

Puis il ajoute :

– Quel qu'il soit.

Nous trinquons et buvons. Le vin est bien frais, exquis, et Marcantonio le siffle en un clin d'œil.

– Tu aimes ?

– Énormément. Il est parfait.

– Tant mieux. Même si, à mon avis, il est un chouïa trop acide. C'est une bouteille qui vient de chez nous, dans les collines de Vérone.

– À moi, il me paraît excellent.

– Il pourrait être meilleur.

– Et pour changer de sujet, comment vas-tu ?

Il me regarde en secouant la tête de droite et de gauche comme pour dire : « Couci-couça... »

– Je ne pensais pas que le décès de mes parents allait m'affecter à ce point. Je me rappelle quand tu me parlais de ta mère... Et tu sais quoi ? Quand tu m'as raconté tout ça, j'ai essayé de me mettre à ta place. D'une certaine façon, ça m'a aidé, mais pas suffisamment.

Comme je ne sais que répondre, je me contente d'afficher un sourire de

circonstance, le moins niais possible. Mais je ne suis pas certain d'y arriver. Marcantonio se ressert un peu de vin.

– Ma mère était une maîtresse femme ; elle est restée avec mon père malgré le fait qu'il la trompait, et vers la fin, quand il est tombé malade, elle s'est encore plus rapprochée de lui. Elle l'a épaulé jusqu'au bout, en faisant tout son possible pour qu'il reste le plus en forme possible. Et voilà qu'un matin, c'est elle qui ne s'est pas levée. Tu imagines l'absurdité de la situation. Au bout d'un mois, c'est lui qui ne s'est pas levé. J'ai toujours cru qu'il allait s'en aller en premier, et même là, mes parents m'ont surpris. Il me sourit et reprend un peu de vin : Peut-être ont-ils cherché à me prouver que malgré les querelles auxquelles ma sœur et moi étions obligés d'assister, ils s'aimaient à leur façon. Ils ne pouvaient pas vivre l'un sans l'autre. Je suis content qu'il en soit ainsi, parce que j'ai l'impression qu'ils ont vécu un grand amour.

Au même instant, la fille de couleur revient avec les plats. Elle se rappelle parfaitement qui a commandé quoi.

– Si vous avez besoin de quoi que ce soit, je suis là.

– Merci, Priscilla.

Ils se sourient et elle commence à s'éloigner. Mais elle n'a pas fait deux pas qu'elle s'en revient vers nous avec un cendrier qu'elle pose à côté de Marcantonio. Puis elle lui sourit à nouveau et s'en va pour de bon cette fois.

– Elle sait ce qu'il me faut...

Il sort un paquet de cigarettes et un Zippo de sa poche de veston.

– Tu en veux une ?

– Non, merci.

Il allume sa cigarette et en aspire une longue bouffée.

– Je t'envie de pouvoir fumer de temps en temps et seulement le soir, me dit-il. Tu n'es pas dépendant, toi... Tu n'es dépendant de rien !

Je commence à manger ma salade César.

– Parfois, quand je suis tendu, je sens la dépendance qui revient. Mais je réussis de mieux en mieux à la surmonter.

– Fais attention à ne pas garder trop de choses à l'intérieur. Parfois cela provoque des réactions disproportionnées qu'on croyait pouvoir contrôler...

Je lui souris.

– Merci.

– De rien. Mon père était comme ça... De temps en temps, il explosait sans qu'on comprenne pourquoi ni comment...

Il reste un moment songeur, comme s'il se rappelait son père et sa mère, peut-être à l'époque où il était enfant. Je le laisse à ses souvenirs. Mais soudain, il revient à la réalité.

– Merci pour tes messages, et merci pour ton télégramme.

– J'aurais aimé pouvoir venir à Vérone ou n'importe où ailleurs où a eu lieu l'enterrement.

– Merci. Mais de toute façon, nous avons tenu à célébrer l'enterrement dans la plus stricte intimité. Nous ne voulions pas que la rumeur se mette à courir comme quoi les Mazzocca s'éteignent eux aussi, comme les autres.

Il se met à rire en secouant la tête.

– Quelle famille d'imbéciles nous sommes devenus, orgueilleux et obstinés ! « Lui le premier », pensé-je. Mais je ne lui dis pas, parce qu'en plus de tout le reste, il est susceptible.

– Et tu n'es pas resté là-bas ? Je croyais que tu voulais administrer toi-même les terres et les maisons, et tous les vignobles..., dis-je en montrant la bouteille. Et toutes les collections de tableaux anciens dont tu m'avais parlé.

Il ferme les yeux et bouge les mains, comme pour me dire de me taire.

– Penses-tu ! J'ai horreur de ce genre de choses. C'est ma sœur qui s'en occupe. Elle est patiente et tranquille. Elle est bien meilleure administratrice que moi !

Il éteint sa cigarette, me ressert un peu de vin et remplit son verre.

– Je préfère travailler ici, à Rome, comme designer graphique, avec toutes les prises de tête que tu connais. Il me sourit : Mais aussi... avec tout ce monde qui gravite autour, ici, à Prati, toutes ces belles nanas. Ça n'existe pas à Vérone...

– Ce qui est sûr, c'est qu'il y en a d'encore plus belles...

Marcantonio commence à manger son saumon. Puis il secoue la tête.

– Peu m'importe, moi je suis bien ici...

Priscilla passe au fond de la salle. Il la remarque.

– Tu vois ? Encore plus belles.

Il me fait rire avec son côté capricieux d'enfant gâté.

– Bon, bon, reste ici dans ce cas.

– Oui, surtout maintenant que Futura est en train de déployer ses ailes...

– Idiot...

– Mais si, c'est vrai. Vous êtes en train de décoller. Si je n'avais pas signé un contrat d'exclusivité de consultant éditorial avec la Rete, j'aurais aimé travailler avec vous.

– Moi aussi, j'aurais aimé.

À présent, il mange de bon appétit. Puis il s'essuie la bouche et dit :

– Non, mais, sérieusement, à la Rete on pense beaucoup de bien de Futura. Vous leur avez vendu des programmes qui marchent du tonnerre...

– Oui, on a eu de la chance.

– Tu es trop modeste. Quoi qu'il en soit, tôt ou tard, vous allez vous retrouver au même niveau qu'Endemol ou Magnolia, sinon plus haut.

– Si seulement ! Il nous reste du chemin à faire.

– Oui, mais rien ne presse. Vous y arriverez. J'ai hâte de passer te voir au bureau. Renzi m'a donné un rendez-vous.

– Sérieux ? Il ne me l'a pas dit.

– C'est moi qui le lui ai demandé. Je lui ai dit qu'aujourd'hui on déjeunait ensemble et que je te tiendrais au courant...

– De quoi ?

– Attends, je vais tout te raconter.

Je bois un peu d'eau et j'attends qu'il parle, ma curiosité piquée.

– L'autre jour, par l'intermédiaire d'un politicien important, celui-là même qui m'a nommé ici...

– Tu ne me l'avais jamais dit.

– Nous n'étions pas suffisamment intimes.

– Ce n'est pas vrai.

– Eh bien, dans ce cas, disons que je ne te faisais pas suffisamment confiance !

– C'est encore pire !

– Écoute, tu veux entendre ce que j'ai à te dire ou non ?

– Raconte.

– Donc, comme je te le disais, ce politicien m’a appelé et m’a demandé de bien vouloir rencontrer une certaine personne. Naturellement, j’ai accepté. Une femme s’est présentée, une designer professionnelle avec un book bourré à craquer d’excellents projets. Mais vraiment excellents ! Et voilà que je me dis : « Cette fille est bien sapée, elle porte de beaux bijoux, elle a un book en béton. Pourquoi veut-elle travailler comme simple graphiste à la Rete, et sous mes ordres par-dessus le marché ? Ce n’est pas un travail très rémunérateur ni très gratifiant... »

Je me raidis brusquement. Mon instinct m’incite à rester sur mes gardes. Puis je pense que Marcantonio est mon ami et que je n’ai rien à craindre de lui. C’est pourquoi je me détends et l’invite à continuer.

– Je t’écoute...

– Bien. Et après m’avoir montré son travail, voilà qu’elle se met à me poser des questions, mais avec beaucoup d’aplomb, ce que ne fait généralement pas une personne qui passe un entretien d’embauche et qui veut décrocher un poste. Et en plus de ça, elle est d’un calme olympien. Il se tait quelques secondes, puis reprend : Et tu sais pourquoi ? Parce que cette femme ne s’intéresse pas le moins du monde à ce travail. Toutes ses questions portent sur une émission qu’elle a faite avec toi, pour TDV, et sur tout le bordel qui s’est ensuivi, et j’en passe, et qui, tu avoueras que c’est une sacrée coïncidence, a un rapport avec toi... Pour moi, cette femme n’a demandé à me rencontrer que pour que je lui parle de toi.

Sur ces mots, il sort une carte de visite de sa poche et me la tend.

– Regarde, voilà son nom.

Je jette un coup d’œil au bristol blanc, qui ne comporte rien d’autre que *GRAPHIC DESIGNER* et son nom dans la partie haute.

– Babi Gervasi. Tu sais qui c’est, je suppose ? Et tu me crois si je te dis que, quand j’ai compris que tu la connaissais peut-être et qu’il y avait peut-être eu quelque chose entre vous, je n’ai fait ni blague, ni allusion ni commentaire ? Même si c’était une femme très belle... Je ne suis pas un vrai ami ?

– Bah, disons que je ne t’aurais pas tabassé.

Il éclate de rire.

– Là n’est pas la question. Tu connais Babi Gervasi ou non ?

– Oui.

– Bien ? Très bien ? Comme je connais Priscilla ?

– Je ne sais pas comment tu connais Priscilla.

– Ah... si c'est ça ta réponse, c'est qu'il s'agit de quelque chose d'important !

– Comment cela ?

– À un moment, elle s'est trahie, car elle m'a demandé : « Est-il exact qu'il va se marier ? »

– Et qu'est-ce que tu lui as dit ?

– Je lui ai répondu.

Il me décoche alors un sourire malicieux puis boit lentement une gorgée de franciacorta. Je suis sur des charbons ardents. J'essaie de résister mais je n'y parviens pas.

– Eh bien, nom de Dieu ? Qu'est-ce que tu lui as dit ?

– La vérité. Je lui ai simplement dit : « Tout ce que je sais, c'est qu'il n'est pas encore marié... »

Pourquoi justement maintenant ? Pourquoi précisément elle ? J'aurais pu connaître une autre fille, éprouver de la curiosité pour elle puis me rendre compte qu'elle n'était pas faite pour moi. Mais avec Babi, tout est différent. C'est comme si tout ce que nous avons vécu ensemble refaisait subitement surface. Toutes les choses que j'avais oubliées, quasiment effacées de ma mémoire, sont de retour. Des détails de son corps, son rire que j'aimais tant, les nuits que nous avons passées ensemble, et quand nous faisons l'amour dans la voiture ou chez elle, avec l'idée excitante qu'à tout moment ses parents risquaient de rentrer et de nous surprendre – ce qui est arrivé une fois. Et qu'elle soit de retour dans ma vie me paraît soudain tellement étrange, après six ans d'un silence total, comme si elle avait deviné que j'allais me marier, et que c'était sa dernière chance de recoller les morceaux de notre relation. Mais s'agit-il de cela ? Y a-t-il encore de la place pour elle dans ma vie ? Qu'est-ce qu'elle me veut au juste ? Que cherche-t-elle à savoir ? Elle qui me paraissait si simple quand je l'ai connue, avec le temps, je me rends compte qu'elle aussi a sa part d'ombre. Je me rends compte que le calme qu'elle affichait n'était qu'une apparence. Quand nous faisons l'amour, par exemple. Au bout d'un moment, elle y a pris goût et une fois envolées ses premières craintes, elle est devenue hardie, et quand elle jouissait elle se laissait complètement aller, sans limites, sans pudeur. On aurait dit un fleuve qui sort de son lit. Elle était complètement différente de la Babi que j'avais connue. Une fois, elle m'a dit : « Je me fonds en toi. Je n'ai jamais ressenti ça avec un autre que toi. Je sais que je ne jouirai jamais autant qu'avec toi. » On était chez moi ; Paolo était sorti et ne devait pas rentrer dormir, et nous étions tous les deux enlacés en silence, même si en moi j'avais l'impression d'entendre des cris. Comment pouvait-elle parler d'un autre, ou ne serait-ce qu'imaginer qu'il pourrait y en avoir un autre et faire comme si cela allait arriver ? Mais ensuite, une caresse d'elle a suffi à m'apaiser et nous avons

recommencé à faire l'amour. Elle est montée sur moi et m'a maintenu avec les bras écartés sur le lit, comme si c'était elle qui commandait. Et sa manière de faire m'a tellement plu que je me suis senti lui appartenir totalement. Elle s'était immiscée dans mon âme. Et maintenant, quand je pense qu'elle a pu coucher avec un autre, je n'arrive pas à y croire. Mais j'ai beau lutter, mon esprit refuse de m'obéir et part à la dérive, emporté par le courant. Et soudain je la revois comme si elle était devant moi. Elle se déshabille, marche lentement devant moi. Elle sait que je la regarde et ôte son soutien-gorge en souriant, consciente que je la désire. Puis elle ôte sa petite culotte. Et je suis fasciné par son corps nu qu'elle exhibe devant moi. Je respire son sexe, j'absorbe son regard malicieux. Et sans que je puisse rien y faire, je sens croître mon propre désir. Mais soudain tout change. Je vois un autre homme avec elle. Il la touche, la caresse, la pénètre, la retourne, la retourne à nouveau, l'incite à le prendre dans sa bouche, en guidant sa tête vers lui. Et tout cela me rend fou, me brise le cœur, le cerveau, me corrode et me consume. Une douleur m'envahit, brouillant mon regard, mais soudain quelque chose m'arrache à ma rêverie. Je retrouve ma lucidité et réalise subitement que je suis au volant de ma voiture. Je manque de dérapier dans un virage et me rattrape de justesse. Mes pneus crissent en rasant la glissière de sécurité. Je roulais sans faire attention à la vitesse. Je ralentis et mon cœur se met lui aussi à battre plus lentement. Je suis dans la via Flaminia et il me semble presque naturel de me trouver là. J'entre dans le tunnel. Il est trois heures passées quand j'arrive à destination. Je descends de voiture. Oui, au bout de l'avenue, juste en face de l'édifice en marbre et en verre teinté, se trouve la tombe de ma mère. Il y a longtemps que je ne suis pas venu. J'ai besoin de parler avec elle. J'ai besoin d'un instant de tranquillité pour pouvoir trouver une voix, une lumière, une issue. Quand je tourne au coin, je constate que le cimetière est quasiment désert. Il y a une vieille femme en train de disposer des fleurs, et un peu plus loin, parmi toutes ces pierres tombales, juste un homme. À mesure que je m'approche, j'ai l'impression qu'il se trouve justement devant la tombe de ma mère. Encore quelques pas et cette fois j'ai la certitude que c'est bien sa tombe. C'est alors qu'il se retourne. Nos regards se croisent. Il me semble l'avoir déjà vu. Il continue à

me dévisager pendant un moment, puis, comme s'il m'avait reconnu et qu'il avait pris peur, il tourne les talons et commence à s'éloigner.

– Attendez ! je crie. Excusez-moi ?

Mais il ne se retourne pas. Au contraire, il allonge le pas, comme s'il était sur le point de se mettre à courir.

D'un bond je le rattrape et viens me planter devant lui. Aussitôt il se couvre le visage avec les mains, comme si j'allais le frapper.

– C'est bon, tu veux me casser la figure, c'est ça ?

C'est Giovanni Ambrosini. Celui qui vivait dans l'appartement en face du nôtre et qui sortait avec ma mère, et que j'avais trouvé une fois au lit avec elle. Je l'avais attrapé par la peau du cou et jeté violemment dans l'escalier où il s'était fracassé les pommettes contre les barreaux de la rampe.

– Et quoi ? Tu veux me laisser encore une fois pour mort ? Ou m'expédier en enfer une bonne fois pour toutes, c'est ça ?

Et brusquement, je me rappelle le sac de ma mère posé sur la chaise, la porte de la chambre à demi ouverte et elle, nue dans le lit, en train de me regarder, une cigarette à la bouche. Je n'oublierai jamais son regard. J'ai vu sa vie se consumer comme cette cigarette, cette subite envie de mourir, cette douleur qui n'allait plus jamais s'effacer. Mais il balaie au loin mes souvenirs quand il demande :

– Eh bien ?

Il est toujours devant moi, les poings serrés et positionnés devant son visage comme un rempart inutile. Je n'en ferais qu'une bouchée. Mais je n'en ai pas envie. Je n'aime pas la façon dont ma mère a quitté cette vie en emportant cette image de moi. Et si Dieu existe, peut-être est-il en train de lui montrer cette scène-là aussi. Pardonne-moi, maman, la jalousie m'avait aveuglé. Et je tourne les talons et commence à m'éloigner. Giovanni Ambrosini baisse les bras, il se détend, surpris. Il n'arrive pas à y croire. Je suppose que tout ceci lui semble absurde. Mais je m'en fiche. Je continue à marcher jusqu'à ce que je trouve un banc et je m'y laisse tomber. Puis je cache mon visage dans mes mains et me mets à pleurer toutes les larmes de mon corps, en sanglotant, sans penser, et sans me préoccuper des autres visiteurs. « Tu me manques, maman. Et c'est tout ce qui m'importe. Je voudrais tellement te faire des

excuses, et te parler comme le dernier jour où je suis venu te voir à l'hôpital pour te demander ce que tu penses de Babi, de Gin, de toute cette situation, des deux gamins. Il n'y a que toi qui puisses m'aider, me prendre la main et me consoler. » C'est alors que j'entends quelqu'un s'asseoir à côté de moi. Et petit à petit, je me calme et retrouve mon souffle. Je regarde entre mes doigts pour voir qui s'est assis sur le banc. C'est lui, Giovanni Ambrosini.

– Je viens souvent voir ta mère, et toujours en début d'après-midi, l'heure qui me semblait la plus sûre. Et de fait, je n'ai jamais croisé personne jusqu'à aujourd'hui. Et voilà que tu viens toi aussi. Je suis désolé.

Je ne réponds rien. J'inspire profondément, une fois, deux fois. À présent, je suis plus calme. Je retire mes mains de devant ma figure et me renverse contre le dossier, mais je ne le regarde pas, tandis qu'il poursuit :

– Maintenant que tu as mûri, tu es peut-être plus à même de me comprendre. J'aimais ta mère, passionnément. Je lui ai dit que, si elle le souhaitait, je retirerais ma plainte. Elle m'a alors dit qu'elle se faisait du souci pour toi, que tu étais trop violent et que ça te servirait peut-être de leçon... C'est pourquoi nous avons maintenu la plainte. Quand tes parents se sont séparés, nous nous sommes mis ensemble. Nous avons été très heureux... Même si j'avais la mâchoire fracturée et que je n'ai pas pu manger normalement pendant longtemps. Mais peu importait. Ta mère était quelqu'un de spécial. Elle a beaucoup souffert avec ton père, et m'a confié beaucoup de choses. Mais il vaut mieux que tu ne saches pas quoi et que tu continues de le voir tel que tu te l'imagines...

Moi aussi j'aimerais lui dire des choses, lui demander pardon, lui poser des questions, mais les mots ne sortent pas. Chaque fois que j'essaie de parler, ma gorge se serre. Et j'ai presque honte qu'il entende ces sons inarticulés, quasi inexistantes, qui me demandent un tel effort. Mais il poursuit son soliloque, et ses paroles m'atteignent comme des coups et me laissent K.-O.

– J'ai essayé de la rendre plus heureuse qu'elle ne l'avait jamais été. Elle me parlait beaucoup de toi, et tu étais comme un fils pour moi. Je lui donnais des conseils sur la façon de se comporter avec toi et ton sale caractère, sans me douter qu'un jour tu allais t'en prendre à moi et me laisser sur le carreau...

En disant cela, il esquisse un petit sourire.

– Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu n'oses même pas me regarder. Allons, tu étais pourtant une tête brûlée, un dur... Et maintenant, quoi ? Tu as honte ? C'est pourtant bien toi qui m'as mis la tête au carré, et tu as dû en tirer quelque fierté, non ?

Cette fois je me retourne et je vois ce sourire affreux, cette expression presque ridicule, due à sa mâchoire déboîtée. Il continue à me regarder dans les yeux. Cette fois il n'a plus peur. Il me regarde presque avec défi et il parvient à me toucher.

– Et sache que malgré tout ça, j'ai continué d'aimer ta mère. Si c'était ça le prix à payer, j'étais prêt à le faire. Mais ce qui est injuste, c'est que je l'ai perdue juste au moment où on aurait pu être heureux elle et moi.

Après cela, il ne dit plus rien. Nous demeurons silencieux, assis côte à côte sur ce banc, dans une communion de douleur. Nous avons aimé la même femme, quoique de façon différente. Mais je n'arrive pas à l'accepter totalement. C'est pourquoi je me lève. J'aimerais pouvoir dire quelque chose, sauf que « Désolé » ou « Je vous demande pardon » ne me semble avoir aucun sens. Aurais-je préféré ne pas le rencontrer ? Le laisser dans mon passé, avec tous ses torts, tel que je l'avais vu ce jour-là ? Je n'en sais rien. Ce qui me fait le plus souffrir, c'est qu'il sache des choses que je ne saurai jamais. Qu'est-ce donc qui avait rendu maman si malheureuse ? Pourquoi ? Que lui avait fait papa ? C'est ainsi. Tout appartient à une femme qui a cessé d'exister et à un étranger qui a eu la gueule fracassée pour rien et qui garde jalousement ce secret sous son sourire grimaçant.

Pour finir, je parviens tout de même à articuler :

– Je m'en vais.

Ce qui me semble déjà beaucoup.

Quand j'arrive chez Futura, je file m'enfermer dans mon bureau et me mets à lire d'autres projets et à visionner des vidéos qui m'ont été envoyées de l'étranger. Il y a un jeu allemand amusant et une émission française qui n'est pas mal du tout. Elle est bien faite et la formule consiste à poser des questions à deux familles sur leurs capacités à s'adapter quand elles sont en voyage, le tout illustré par de courts reportages filmés et des curiosités typiques des lieux. Cela permet de découvrir un pays d'une façon totalement nouvelle et sans s'ennuyer. Le jeu est très amusant et permet à la famille qui arrive en finale de gagner divers lots en rapport avec ce voyage : vol en première classe ou en classe touriste, chambre de catégorie supérieure dans un hôtel cinq, quatre ou trois étoiles, et ainsi de suite, en fonction de la manière dont les candidats répondent aux questions. Ce n'est pas mal. Les gens qui aiment voyager apprécient de voir une famille confrontée à des aléas plus ou moins sérieux, et savoir où elle va partir en vacances et dans quelles conditions de confort. Demain, il faut que je dise à Renzi que nous allons mettre une option sur ces deux programmes. C'est alors qu'un message s'affiche sur mon portable :

Coucou, mon ange. Ce soir je vais dîner dehors avec Antonella, Simona et Angela. Si tu veux dîner à la maison, j'ai fait les courses et tu trouveras des tas de bonnes choses au frigo. En revanche, si tu préfères manger dehors, tu peux, mais seulement avec des amis de sexe masculin. D'accord ? Je t'aime et tu peux m'appeler quand tu veux ! Et, au fait, tu sais qui je suis ? La fille avec qui tu vas te marier !

Je ris et je l'appelle.

– Alors comme ça, tu me plantes là ?

– Mais je te signale que nous n'avions rien de prévu ce soir !

- Non, mais je pensais...
 - Oui, eh bien, pense autant que tu voudras ! Tu vois ce que c'est de passer à côté d'une bonne occasion ?
 - Et où est-ce que vous allez dîner ?
 - Au Tiepolo, je pense, ou au Dulcamara du pont Milvio. Je t'enverrai un message une fois là-bas. Et toi, tu vas faire quoi ?
 - Je n'en sais rien. Je vais travailler encore un peu, et ensuite je mangerai un morceau ici, en bas, et je rentrerai à la maison.
 - Tout va bien ?
 - Oui, pourquoi ?
 - Je ne sais pas. Aujourd'hui tu m'as beaucoup manqué. Je ne sais pas pourquoi, j'ai été prise d'une étrange sensation. J'avais une envie folle de te serrer dans mes bras. Non, sans blague, ça m'a presque donné envie de pleurer.
 - Oh, mon Dieu !
 - Oui, je savais que tu allais dire ça. Au lieu de te montrer attentionné et compatissant, tu te moques de moi.
 - Mais enfin, chérie, c'est juste pour te dérider un peu !
 - Mouais... Tu aimes bien rire dans mon dos. Tu te moques de moi. Tu me trouves drôle. Je vais exiger que tu me verses un salaire de clown !
 - Je ne ris pas de toi, mais avec toi. Et toi aussi, d'ailleurs, tu m'as manqué.
 - Oui, oui, tu dis ça pour me tranquilliser, mais dès que tu auras raccroché tu m'enverras promener. Je vois déjà ta main s'agiter dans les airs...
 - Je te promets qu'elle est dans ma poche...
 - Tu vois ! C'est pour l'empêcher de s'agiter !
 - Je t'ai dit ça exprès, andouille...
 - Tu as raison, je suis un peu trop sensible, ce doit être à cause de mon ventre...
 - Comment ça ? Tu as mal au ventre ?
 - Noon, j'attends juste un bébé ! Et ça me rend émotive, et tout bien réfléchi, c'est entièrement de ta faute.
- Nous continuons à plaisanter ainsi pendant un moment. Ensuite quand je lui

dis au revoir, elle m'informe qu'elle ne rentrera pas tard et qu'elle aurait aimé passer la soirée à la maison, dans mes bras.

– Pas question. Tu sors avec tes copines. Je suis sûr que vous allez bien vous amuser !

– Bof !

Nous raccrochons et je reste encore un peu au bureau. Je salue les filles qui s'en vont, puis Alice, qui me laisse les rendez-vous du lendemain sur ma table de travail, et enfin Giorgio, qui s'arrête devant ma porte.

– Tu veux que je te tienne compagnie ?

– Non, non, c'est bon.

– Tu es sûr ?

– Oui, merci.

– Sûr, sûr ?

Il me regarde en souriant et hausse un sourcil.

– Tu peux rester si tu veux !

– Ta copine va passer, c'est ça ?

– Ce que tu peux avoir l'esprit mal tourné. Je reste pour prendre connaissance des dossiers en cours, pour aider Futura à se développer parce que je pense à notre avenir...

– Et à celui de ton fils... Ou tout au moins l'un d'eux...

Et il éclate de rire, puis aussitôt écarte les mains pour se faire pardonner.

– Pardon, je plaisantais. Mais de toute façon, tu as eu des nouvelles ?

– Non. C'est le calme plat.

– Bien, tu connais le dicton, n'est-ce pas ? Pas de nouvelles bonnes nouvelles. Sur ce, je m'en vais. Je crois que nous allons bientôt avoir des retours sur la série...

– C'est vrai ?

Je suis intrigué.

– Je n'ai encore rien de sûr pour l'instant, mais j'espère pouvoir t'annoncer une bonne nouvelle prochainement. Il sort du bureau et ajoute : Quoi qu'il en soit, tu sais où me joindre en cas de besoin. Salut.

À présent, je suis seul dans le bureau. Je mets un peu de musique classique, j'ouvre une bière et je m'installe sur le canapé dans la salle de réunion.

J'imagine les programmes que j'aimerais regarder à la télévision. C'est cela la question que devrait se poser un producteur, et même un écrivain ou un scénariste. Que veulent voir les gens ? Quelle histoire ont-ils envie qu'on leur raconte ? Et c'est alors que me viennent quelques idées. Je prends un bloc-notes et le pose sur l'accoudoir. De temps en temps je prends des notes, couche sur le papier une idée qui me traverse l'esprit. Puis je finis ma bière et jette la cannette dans la corbeille qui se trouve juste à côté, puis je sors. Je prends la voiture, j'ai envie d'aller dîner chez Berninetta, dans la via Pietro Cavallini, près de la piazza Cavour.

– Eh, bonsoir, Michele !

Je salue le fils de Dario, le patron.

– Et ton père ?

– Il vient de partir.

– O.K. Tu lui passeras le bonjour de ma part. Où est-ce que je peux m'asseoir ?

– Ici.

Aussitôt, il me trouve une place dans un coin d'où je peux observer tout le restaurant. La salle est bondée, comme toujours. On mange tellement bien ici qu'ils ont réussi à tenir malgré la crise et sans même prendre la peine de refaire la décoration. À mon avis, leur succès tient au fait que le père sait où s'approvisionner. Un jour, peut-être, son fils Michele prendra sa suite et en fera un lieu encore plus extraordinaire. Il m'apporte une bière, puis je lui demande des artichauts à la romaine et une pizza rouge tomate et piment.

– Et aussi deux morceaux de morue frite...

Il sourit.

– Tu manges comme quatre, mais tu ne prends pas un gramme, Step.

Michele s'en va. Je trouve cocasse qu'un végétarien strict comme lui soit obligé de servir des plats qui ne lui plaisent absolument pas, tout cela parce qu'il travaille dans un restaurant. Giovanni, l'un des serveurs, me salue de loin. Je lui souris. Bosseurs infatigables et excellents professionnels, certains des garçons qui travaillent ici ont vu naître ce lieu, et ont contribué à son renom. Qui sait comment ils vivent ce succès, s'ils ont conscience que c'est

un peu le leur, s'ils auraient aimé avoir un peu plus de reconnaissance, ou s'ils en ont eu...

– Ta bière, et un plat que j'aimerais te faire goûter, un *cacio e pepe* préparé d'une façon spéciale...

Michele me surprend en m'apportant ce plat que je n'avais pas commandé.

Je goûte.

– Fameux. Absolument divin.

Satisfait, il s'éloigne en souriant. Son père aussi fait ce genre de tests. Michele s'approche d'un couple qui vient d'arriver et prend leur commande. Je le vois hocher la tête et sourire, mais il ne leur propose rien de nouveau. Ce sont des habitués qui prennent toujours la même chose. Je regarde autour de moi, je ne connais personne. C'est le bon côté de cet endroit. Il y a des gens de tous les âges. À une table, il y a une famille au grand complet avec la grand-mère et tout ; à une autre table, un couple d'une vingtaine d'années ; à une autre encore, des parents dans la quarantaine avec leur garçon de cinq ou six ans. Plus loin, il y a quatre amis qui doivent être tout juste majeurs. Ils rient, plaisantent, sont habillés avec recherche. Nous n'étions pas comme ça à leur âge. On mangeait avec le blouson sur le dos. On portait des jeans décousus, des chemises de cow-boys, des santiags et des gros ceinturons. On était déjà mûrs. On avait roulé notre bosse, échangé des coups de poing, pris des cuites et l'on avait perdu un ami. Nous n'aimions pas la nourriture et nous nous la jetions à la tête, ou même à celle de nos voisins de table. On était jeunes pour de vrai, ou plus exactement on était des animaux, des brutes. On était nous.

– Je te sers autre chose ?

Michele me décoche un de ses sourires courtois. Il est d'un calme olympien.

– Tu n'as pas envie d'envoyer chier les clients, parfois ? je demande.

Ma question le laisse sans voix.

– Euh...

– Oui, tu as bien entendu. Ça n'arrive jamais que quelqu'un te tape sur les nerfs au point d'avoir envie de l'envoyer promener ? Tu es toujours tellement calme ! Trop calme ! Les gens comme toi, il leur arrive un jour d'entrer dans un bar et de tirer dans le tas.

Il rit et hausse les épaules.

– Mais c'est juste que je suis calme par nature ! Mon père me prend la tête parfois, et on s'engueule, lui et moi, mais pas trop tout de même, parce qu'il a fait un infarctus. Écoute, pour moi, il y a deux sortes de gens. Les bien élevés et les butors. J'ai de la chance. J'ai beaucoup de serveurs et je fais en sorte que ce soit eux qui servent les butors....

Et sur ces mots il s'éloigne, le sourire aux lèvres.

Alors que je suis en train de finir de dîner, mon téléphone se met à vibrer. Un nouveau message. Je jette un regard autour de moi comme si j'avais commis une faute et que je me sentais coupable, puis je prends mon portable. Je suis l'unique client seul à une table, physiquement tout au moins. J'hésite à consulter le message, j'ai un pressentiment quant à l'identité de l'expéditeur. Parfois nous sommes pris de pressentiments que nous ne savons pas interpréter. Comme lorsque Babi faisait tourner la queue d'une pomme en disant : « Voyons qui pense à moi. » Et elle se mettait à réciter : « A, B, C, D... » Puis voyant que ça ne me faisait pas rire du tout, elle accélérait d'un seul coup : « M, N, O, P, Q, R... S ! » Et une fois au S, elle l'arrachait et s'écriait : « Oui ! Bien sûr... c'est Saverio ! »

Puis elle se jetait sur moi en riant comme une folle parce que j'étais jaloux. J'étais jaloux de son amour. Je voulais toute son attention pour moi. J'aurais voulu vivre dans sa tête pour connaître chacune de ses pensées, pour voir chacune des choses qu'elle voyait... pour que chacun de ses sourires soit aussi le mien. Ne faire qu'un avec elle. Mais pourquoi est-ce que je ne fais que penser à ça ?

Un petit clignotement de mon téléphone portable me rappelle que j'ai reçu un message. Je débloque l'écran et sans même réfléchir, je me mets à lire.

Mon amour, où es-tu ? Je me sens vraiment bizarre aujourd'hui. Tu me manques, même si je sais que tu es à moi pour de bon. On a finalement changé de restaurant. On est chez Zanzara dans la via Crescenzo ; on va dîner ici et ensuite les filles veulent faire une petite balade digestive. Mais je ne pense pas que je vais les suivre. Je t'aime.

Gin. Gin et la joie de vivre qu'elle peut vous insuffler en quelques mots. Gin et son amour. Gin et notre bébé qu'elle porte en elle. Gin et sa patience, sa persévérance, son obstination. C'est elle qui a construit notre relation, qui a surmonté toutes les épreuves, allant même jusqu'à passer l'éponge sur mon infidélité et me pardonner. C'est du moins ce qu'elle m'a dit. Mais se remet-on jamais d'une telle trahison ? N'est-ce pas comme une blessure, une brûlure, qui vous laisse sur la peau une tache blanche indélébile ? Par moments, j'ai vu un voile de tristesse assombrir son regard. Quand quelqu'un ou quelque chose lui rappelait cette blessure. Un film, une phrase, une histoire de tromperie racontée sur le mode de la plaisanterie, à propos d'un couple dont nous ne sommes pas particulièrement proches. Il suffisait d'un rien, d'un détail, pour raviver la douleur. Un matin, devant le miroir de la salle de bains, nos regards se sont croisés. Je lui ai souri ; elle, en revanche, a fini de se rincer la bouche, puis a dit :

– Quand tu m'as avoué que tu m'avais trompée, dans l'église, tes paroles m'ont fait le même effet que lorsque j'étais petite et que j'entendais le crissement de la craie sur le tableau noir. Quand la maîtresse écrivait au tableau, ça ne durait qu'un moment ; mais la douleur que m'ont provoquée tes paroles est infinie.

Quand elle a dit ça, j'ai eu l'impression de recevoir un coup de poing dans l'estomac encore plus fort que ceux que j'ai reçus pour de bon. Je l'ai suppliée :

– Ma chérie, n'y pense plus...

– Et toi, jure-moi de ne plus me faire souffrir.

– Je te le jure.

– S’il te plaît, si tu penses que tu ne pourras pas tenir ta promesse, va-t’en tout de suite. Sinon, j’aurais l’impression de mourir à petit feu. Il est encore temps pour moi de refaire ma vie. Je peux à nouveau tomber amoureuse... Peut-être.

Puis elle s’est mise à rire et je l’ai serrée dans mes bras en disant :

– Je reste, mais je t’en prie, ne m’en parle plus jamais. J’ai trop honte.

À présent je suis en voiture et je roule tout doucement. Une chanson passe à la radio. *Ti vorrei sollevare*, d’Elisa. C’est une coïncidence, mais qui tombe à pic. « *Giura he non mi farai mai più soffrire.* » « Jure-moi de ne plus jamais me faire souffrir. » Et je lui ai juré. C’est comme si une voix intérieure me disait : « Tu n’as plus le droit à l’erreur, c’est fini. Si tu ne te sentais pas capable de tenir parole, tu n’aurais pas dû endosser cette responsabilité. Es-tu lâche à ce point ? Cette voix sévère et qui, malheureusement, semble bien me connaître me pose des questions rhétoriques tout en sachant pertinemment quelle est la réponse. La vérité ? La vérité, c’est que je n’en sais rien... Ou plutôt, c’est que je sais au moins une chose. J’ai trouvé la réponse à la question que vous me posez tous. Je suis désolé, mais je ne suis pas heureux.

Et sans même m’en rendre compte, j’arrête la voiture. Je suis devant La Zanzara, de l’autre côté de la rue. Et je les aperçois. Gin et ses amies, assises à une table en terrasse, sur la droite. J’éteins mes feux et je continue à l’observer. Elles sont en train d’écouter Antonella, qui leur raconte quelque chose, puis Simona intervient et soudain toutes éclatent de rire. Gin secoue la tête, les yeux fermés. Elle a l’air de bien s’amuser. Elle pose une main sur son ventre comme pour dire : « Arrêtez de me faire rire, je n’en peux plus, c’est trop. » C’est alors qu’un serveur s’approche, un type jeune et affable. Il se poste devant leur table et toutes reprennent leur sérieux et l’écoutent. Simona et Angela échangent un regard et esquissent un petit sourire. C’est un beau gosse. Je suppose qu’il est en train d’énumérer les desserts. À présent, il sourit et attend que les filles fassent leur choix. Simona lui demande quelque chose. Elle attend la réponse du serveur puis hoche la tête. Antonella lève le doigt pour signifier qu’elle veut la même chose. Angela, par contre, en veut

un autre et Gin aussi. Le serveur les remercie, ramasse les cartes des desserts et s'en va. Simona se penche alors au-dessus de la table comme pour faire une confidence. Et toutes éclatent de rire à nouveau. Gin joue les moralistes. Je vois ses lèvres former les mots « Arrêtez, les filles ! », comme si le commentaire sur le garçon était excessif. Simona, en revanche, opine du chef comme pour dire : « Si, si, croyez-moi, c'est la vérité. » Ensuite, j'ignore pourquoi, un garçon assis à la table voisine dit quelque chose. Les filles rient. Un autre gars, à la même table, y va lui aussi de son commentaire, et les filles rient à nouveau. Ce sont trois hommes seuls, qui boivent de la bière et ont l'air sympathiques. Simona fait une blague qui fait s'esclaffer ses amies et les garçons aussi. Arrivent alors les desserts. Le serveur les dépose devant chacune en se rappelant parfaitement qui a commandé quoi. Les gars à la table voisine se retournent pour les laisser manger tranquillement. Pendant un moment, il ne se passe rien. Puis Gin se lève, dit quelque chose à ses amies, puis entre à l'intérieur du restaurant et disparaît tout au fond de la salle. L'un des trois garçons se lève à son tour et entre dans le restaurant. Il s'approche du bar. Les autres continuent à boire leurs bières sans se préoccuper de lui. L'un d'eux allume une cigarette. Au bout d'un moment Gin revient. Le garçon qui était au bar se retourne, et juste au moment où elle va ressortir, la retient. Surprise, Gin fait volte-face et reste debout devant lui. À présent, je les vois comme deux silhouettes sombres éclairées en contre-jour par une forte lumière. Gin écoute le garçon tandis qu'il parle et rit en faisant de grands gestes. Pour finir, elle dit quelque chose en souriant, puis le laisse là et regagne sa table. Le garçon ne se décourage pas. Il lui emboîte le pas, salue ses amies, se présente, puis sort une carte de visite de sa poche de veste et la pose sur la table devant Gin. Il explique quelque chose, peut-être à propos de son travail, à moins qu'il ne s'agisse d'une invitation... C'est du moins ce que je crois comprendre. Je contemple la scène, mais sans ressentir de colère ou de jalousie – et cela me surprend. Ai-je changé à ce point ? Mais malgré cela, je trouve ce type dérangeant. Il me paraît inutile, insipide. Oui, je trouve agaçant qu'il soit entré dans la vie de Gin, et dans la mienne, comme un moustique, ou comme une de ces mouches qui se pose sur votre bras et que l'on essaie de chasser dans l'espoir qu'elle ira voir ailleurs. Mais je n'éprouve

rien de plus. Je ne suis pas pris d'un subit accès de violence qui me fait voir rouge et me donne envie de frapper le type et de l'écrabouiller comme une vulgaire mouche. Non, je suis d'un calme qui me surprend moi-même. Mais si ça avait été Babi au lieu de Gin ? Si c'était à elle qu'il avait donné sa carte ? En la laissant sur la table avec ce geste insolent, comme une invitation à partager avec lui un moment d'intimité clandestine. Est-ce que je serais de l'autre côté de la rue sans chercher à intervenir ? Le garçon continue à la baratiner. C'est alors que Simona intervient. Les autres rient. Gin acquiesce et le garçon ne dit plus rien. Il est soudain coupé dans ses élans. Peut-être lui ont-elles dit que Gin avait un compagnon, qu'elle est amoureuse ou qu'elle va se marier. Le garçon laisse tout de même sa carte et retourne s'asseoir. Gin sourit, prend la carte et la met dans sa poche, puis elle dit quelque chose à ses amies. Elles sourient ; peut-être leur a-t-elle suggéré de profiter de l'occasion toutes ensemble. Au même instant, mon portable se met à sonner. Je le sors de ma poche sans réfléchir et je décroche.

– Salut ! C'est super que tu aies répondu ! Il faut absolument que je te voie. J'ai quelque chose de très important à te dire. S'il te plaît...

Et je ne suis même pas étonné. D'une certaine façon, j'espérais ce coup de fil.

Elle m'ouvre la porte. Elle est vêtue avec élégance mais sans excès. Elle porte une chemise bleu ciel et une jupe-culotte en jean qui lui descend à peine au-dessous du genou. Aux pieds, elle a des chaussures de sport blanches et des socquettes avec un minuscule volant. Ses yeux brillent d'émotion mais elle ne dit rien. Elle me saute au cou et m'étreint. Elle me serre très fort, comme si elle voulait me transmettre toute l'affection qu'elle n'a pas pu me donner pendant tout ce temps passé loin l'un de l'autre. Puis elle me relâche et me sourit.

– Viens, entre, ne reste pas sur le palier...

– Oui, bien sûr. Je t'ai apporté ceci.

Je lui tends un sac avec une bouteille de Cristal à l'intérieur.

– Du Cristal ? Mais il ne fallait pas ! Tu sais comment ça se finit après...

Elle se tourne vers moi, hausse un sourcil et se met à rire.

Je jette un coup d'œil circulaire au salon.

– Tu sais que ta maison est vraiment très belle ?

Il y a des tapis à poils longs avec des motifs modernes gris sur fond blanc et bleu ciel, une banquette couleur lilas et des rideaux très colorés. Un mur est peint en orangé clair, un autre en jaune clair et un troisième en blanc avec une porte rouge. On pourrait penser que c'est un mélange de couleurs hideux, mais la disposition crée un contraste subtil tout en dégradé et chaque détail est parfait. Il y a un grand vase en verre cubique avec des branches de bouleau argentées, deux fauteuils de cuir bleu marine, des tables basses en verre bordées de zinc et quelques cadres en fer forgé contenant des textes anciens.

– Mais qui est-ce qui a décoré cette maison avec autant de goût ?

– Moi !

– Toi ?

– Eh... Tu n'as jamais cru en mes capacités !

Je lui souris.

– Comment ça ! De toute façon, Pallina, tu es incroyable. Ta maison est magnifique et je vois bien que tu t'es épanouie. Tu es plus femme, et tu as minci !

– À t'entendre, on croirait que j'étais une mocheté avant ! C'est pour ça que tu me fuyais !

Je ris.

– N'importe quoi ! Tu sais très bien pourquoi je me suis fait discret.

Nous nous regardons en silence, soudain en proie à une émotion que nous chassons aussitôt. Puis je recommence à la taquiner gentiment.

– Je constate que tu as les cheveux plus longs, et dans ton regard, il y a, comment dire...

Elle m'observe d'un œil amusé tandis qu'elle essaie d'ouvrir la bouteille de champagne.

– Que veux-tu dire ? Tu as changé d'avis ou tu veux qu'on essaie maintenant ?

– Je n'en sais rien. Je vais y penser ce soir...

Je lui prends délicatement la bouteille des mains.

– Un petit verre va peut-être rendre la tâche plus facile !

– Ah, mais bien sûr, tu veux pouvoir rejeter la faute sur l'alcool ! Mais ce serait trop facile... Non, il faut que nous soyons parfaitement conscients de nos actes, sans chercher d'excuses !

– Tu as raison...

Je débouche la bouteille en retenant le bouchon avec ma main, puis je commence à servir le champagne dans les deux flûtes que j'ai apportées. Elle me regarde en feignant d'être jalouse.

– Et en plus, j'ai appris que tu allais te marier... Tu veux peut-être profiter de tes derniers jours de liberté ?

– Comment ça, tu l'as « appris » ? Je t'ai envoyé moi-même l'invitation et la liste de mariage !

– Qu'est-ce que tu racontes ?

– La vérité ! Je tiens absolument à ce que tu viennes.

Je lui tends une flûte de champagne.

– Je les ai envoyées à la seule adresse que j’avais, celle de ta mère ; la tienne, celle-ci, je ne l’avais pas encore !

– Bon, bon, ça va, j’irai voir ça demain ! Je dirai à Bettina, la femme de ménage, qu’elle me les donne. Ma mère et moi on ne se parle plus trop ces temps-ci.

– Ces temps-ci... Il me semble que ça fait un bail que vous vous parlez un jour sur deux. De toute façon, si je te dis que je te les ai envoyées, tu devrais me croire. Tu sais que je ne mens pas...

Pallina s’approche avec son verre à la main et le choque délicatement mais fermement contre le mien.

– À tous les mensonges que tu n’as jamais faits, à ceux que tu as peut-être faits et à ton bonheur !

Celui-là, il y avait longtemps qu’on ne m’en avait pas parlé. Nous sourions et prenons une gorgée. Puis Pallina s’assied sur un grand canapé gris.

– Bon, et maintenant, raconte-moi, je veux tout savoir...

Je m’installe face à elle.

– Mais d’abord, dis-moi, toi, par qui tu l’as su...

– Comment, tu ne savais pas que Rome c’était radio potins ? Exactement comme dans un petit village... Tout ce qui intéresse les gens, c’est qui a rompu avec qui, qui sort avec qui, qui a eu une aventure avec qui, qui a trompé qui, qui s’est marié avec qui... Et en plus, tu as invité le groupe des Budokanis, ceux qui allaient à la salle de sport avec toi... Alors, forcément, tout le monde est au courant.

– Tu les vois toujours ?

– Il faut que je te dise quelque chose.

Elle demeure un instant silencieuse, l’air gêné, et je devine ce qu’elle est sur le point de m’annoncer.

– Je sors avec Sandro.

Je me doutais que c’était l’un d’eux, mais pas lui !

– Avec Bunny ? Je n’arrive pas à y croire ! Mais enfin, Pallina, c’est une brute épaisse, et en plus il est... il est... gros, gras, et sale ! Il ne se lavait jamais les cheveux, et ses manières de table... Tu n’as pas remarqué ?

Elle rit.

– Il y a combien de temps que tu ne l’as pas vu ?

– Bien assez...

– Allons, ne dis pas ça ! Déjà, pour commencer, il a obtenu sa maîtrise...

– Non !

– Si, en sciences de la communication.

– Il l’a sûrement achetée.

– Pas du tout. Il a travaillé dur pour ça. Et puis il a appris les bonnes manières, il a maigri, il s’habille bien, est toujours impeccable et même parfumé.

– Il ne serait pas allé à Lourdes des fois ? Ou est-ce qu’on parle bien de la même personne ?

– Ne dis pas ça. Tu ne crois pas que les gens peuvent changer ? Elle me lance un regard amusé, puis conclut : Mais toi, Step, tu en es le parfait exemple. Tu as beaucoup changé...

– Oui, d’accord...

– Et tu vas te marier !

Je souris à mon tour.

– C’est vrai que je suis le dernier à qui on pourrait appliquer la théorie de « l’impossibilité du changement ». Mais pour Bunny, je n’arrive pas à y croire. C’est tout simplement impossible. Je l’ai même vu faire l’amour... c’est une catastrophe !

– Tu vois ? Quand je te dis que les hommes sont des cochons. De toute façon, il est évident que dans ce domaine-là aussi il a changé.

Cette dernière remarque de Pallina me laisse perplexe. Mais bon, c’est vrai, c’est normal, comme lorsqu’elle était avec Pollo.

– Et puis Bunny était un bon ami...

– Oui, de Pollo, je sais. D’ailleurs il m’a beaucoup aidée.

– Pallina, on t’a tous soutenue...

– C’est vrai, et d’ailleurs certains ont immédiatement sauté sur l’occasion. Mais pas lui. Il s’est comporté en véritable ami. Il a été à mes côtés jusqu’au bout, il m’accompagnait souvent pour le voir, il me parlait toujours en bien de lui. Il a pleuré avec moi. Et tu ne t’en rends peut-être pas compte, mais il y a de l’eau qui a coulé sous les ponts depuis, et Sandro a changé à mon

contact. Un jour il m'a dit : « Tu m'as rendu meilleur. » Et je lui ai répondu : « Tu serais devenu meilleur de toute façon. » Mais il a insisté : « Non, toi, tu as un don pour rendre les gens meilleurs. Pollo aurait pu devenir encore meilleur que moi... » Et puis il est parti. Et moi je me suis mise à pleurer parce que j'ai senti combien il m'aimait... et aussi combien il aimait Pollo. C'est vrai qu'il aurait peut-être été meilleur que lui, mais malheureusement il nous a quittés.

Elle fait un geste pour prendre la bouteille, mais je la devance et la sers. Elle avale son champagne rapidement, comme si elle voulait noyer son chagrin ou tout au moins tourner cette page douloureuse. Elle ferme les yeux, peut-être à cause des bulles du champagne qui la piquent, ou peut-être parce qu'elle a envie de pleurer. Mais presque aussitôt, elle redevient la Pallina de toujours.

– Bon, assez parlé de moi.

Elle me sourit, pose son verre et se met à sauter sur le canapé.

– Pour le coup, j'aimerais en savoir plus. Et elle ? Qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

– Qui ça, elle ?

– Elle !

– Mais de qui veux-tu parler ?

– Comment ça ? Arrête de faire celui qui ne comprend pas ! Elle, c'est Babi. Qui veux-tu que ce soit d'autre ? Et donc, qu'est-ce qu'elle t'a dit ? Elle t'a fait une scène ? Si je te dis ça, c'est parce que je la connais et que je sais qu'elle pourrait faire un scandale ! Et puis je ne sais pas si tu es au courant... Pallina change d'expression, puis ajoute : Elle m'a appelée. Il y avait des lustres qu'on ne se parlait plus, mais elle m'a invitée chez elle. Elle a une maison magnifique près du corso Trieste, vers la piazza Caprera. Tu le savais ?

– Non.

– Et donc, imagine-toi que j'arrive chez elle, un penthouse gigantesque superbement décoré, et qu'elle m'annonce qu'elle veut tout changer pour faire quelque chose de plus moderne. Elle me demande de lui faire un devis pour de nouveaux rideaux, canapés, tapis... Pallina se met à l'imiter : « Je veux le révolutionner, tout comme je veux révolutionner ma vie... » Elle me regarde, puis : Non, sérieusement, tu n'es pas au courant ?

– Non, je ne suis au courant de rien...

– Bref, tout ça pour dire qu'au début j'ai cru qu'elle se payait ma tête. Mais non, elle était tout ce qu'il y a de sérieux. Elle a complètement changé la déco et son mari l'a laissé faire. Elle a même refait la chambre du gamin. Un petit gars adorable, bien élevé, sympathique, plein de vie...

L'espace d'un instant, l'idée m'effleure qu'elle soupçonne peut-être quelque chose, mais elle repart aussitôt sur sa lancée et je me détends.

– Mais sa chambre à lui, je l'ai rénovée de façon subtile, pour ne pas le traumatiser, il est déjà assez chamboulé comme ça par ses parents...

– Que veux-tu dire ?

– Eh bien, pour autant que j'aie pu en juger, ils se prennent souvent la tête.

J'inspire profondément, elle hausse les épaules.

– Enfin, je n'en sais rien, c'est juste une impression. Peut-être que je me trompe. Bref, je me charge de refaire la déco et elle me paie dès le début des travaux, sans même que je lui fasse une facture. Je la lui ai envoyée plus tard. Ça ne m'était encore jamais arrivé. Parfois on est obligé de batailler pour avoir ses sous, et même comme ça, on n'y arrive pas toujours. Et ce sont souvent les amis qui ne paient pas ou qui se font prier... Par contre, elle, elle m'a payée rubis sur l'ongle et sans faire d'histoires.

Je bois un peu de champagne.

– Elle était sûrement très satisfaite de tes services. À en juger par ce que tu as fait ici, tu as sûrement fait des merveilles.

Pallina me sourit.

– D'accord, mais sa maison n'en avait absolument pas besoin ! De toute façon, elle m'a appelée et m'a traitée comme n'importe quel prestataire de service. Je n'étais plus sa Pallina, comme elle disait avant... Je t'assure, au début ça m'a mise très mal à l'aise. Mais ensuite j'ai réfléchi et je me suis dit : « Quelle importance ? Fais ton boulot et encaisse le chèque. Si tu ne le fais pas, quelqu'un d'autre le fera à ta place. » Mais je trouve ça triste malgré tout.

– Ce sont des choses qui arrivent... De toute façon, vous les femmes, vous changez d'amies comme de chemise.

– Ce sont les paroles d'un grand sage. Quoi qu'il en soit, quand je suis allée

chez elle, j'ai tout de suite compris ce qu'elle cherchait. Elle ne m'en a pas parlé tout de suite, elle m'a d'abord proposé le travail. Et j'ai pensé : « Super ! Tu veux me payer pour jouer les andouilles ? Eh bien, je vais jouer les andouilles. » En fait, elle voulait me parler de toi. Après avoir signé le chèque, elle m'a dit : « Viens, asseyons-nous et buvons un coup ensemble comme au bon vieux temps. » Et on s'est sifflé une bière, après quoi elle m'a posé la question qui lui brûlait les lèvres depuis le premier jour : « Tu sais ce que devient Step ? »

– Et qu'est-ce que tu lui as répondu ?

– La vérité. Je dis toujours la vérité. « Il y a un paquet de temps que je ne l'ai pas vu. » Elle me sourit, écarte les mains, puis dit : C'est vrai ! Désolée, mais ça faisait un bail que je ne t'avais pas vu !

– Oui, bon, mais tu es tout de même au courant de tout grâce à radio potins, non ?

– Le tout, c'est d'avoir les bons informateurs. Ce qui n'est visiblement pas son cas ! Et puis, je ne suis pas une espionne que je sache... De sorte que je ne lui ai rien dit. J'ai pris mes sous et je suis partie.

– Mais qui t'a parlé d'espionner ? Un mariage est une chose publique, tout le monde peut être au courant. On a même publié les bans !

– Ah oui ? Eh bien, dans ce cas, qu'elle trouve quelqu'un d'autre pour l'informer ! On ne peut pas entrer et sortir de la vie des gens quand ça vous chante ! Quand j'ai perdu Pollo, j'étais au quatrième dessous, mais au lieu de me soutenir, elle a disparu, et c'est comme ça qu'en plus de Pollo j'ai perdu ma meilleure amie. À cette différence près que si elle avait voulu, elle aurait pu être là, elle était toujours en vie, elle.

Dure, intransigeante, impitoyable, mais surtout meurtrie. À elle aussi Babi a fait du mal. Pallina m'observe avec curiosité.

– Qu'est-ce que tu en penses ? Tu crois que c'est une tête de mule ?

Je souris.

– Oui, un peu.

– Elle est pire que sa mère, ma parole ! Et dire que nous étions amies ! Sans compter que c'est un peu grâce à moi que vous vous êtes rencontrés. Elle me doit une fière chandelle.

– Elle t’a payé la décoration.
– Va te faire foutre, Step.
– Allons, je plaisantais, voyons ! De toute façon, s’il y a quelqu’un qui peut t’en vouloir, c’est moi.
Elle ouvre des yeux stupéfaits.
– Et pourquoi ça ?
– Tu viens de le dire toi-même : c’est toi qui nous as fait nous rencontrer.
Elle éclate de rire.
– Oui, oui... Malheureusement, on devient ce qu’on est en apprenant de ses erreurs. Ta trajectoire c’est à Babi et à moi, qui te l’ai présentée, que tu la dois... Nous méritons donc ta reconnaissance.
– Toutes les deux ?
– Oui.
– Eh bien, merci les filles. Surtout n’oublie pas de remercier ton amie pour moi...
– Ex-amie... De toute façon, maintenant, tu es devenu un mec cool, tu as mûri, tu as monté une entreprise florissante qui fait des tas de bonnes choses.
– C’est encore un peu tôt pour en juger.
– Oui, enfin, qui fera des tas de bonnes choses, ça j’en suis sûre. Et tu vas te marier... Tu auras peut-être des enfants. Et que tu le veuilles ou non, tout ce qui t’est arrivé, tout ce qui t’arrive et tout ce qui t’arrivera, tu le dois en partie à Babi.
– Une théorie intéressante. C’est un peu comme si je devais lui reverser des royalties, des droits sur ma vie...
– Uniquement si ta vie fait l’objet d’une adaptation cinématographique ! De toute façon, si elle est adaptée au cinéma, la première partie sera super délirante ! Les gens vont dire que les scénaristes en ont fait des tonnes... Mais nous qui savons ce qui s’est réellement passé, nous verrons qu’il manque des trucs, des choses que les scénaristes ne pouvaient pas raconter !
– Et pourquoi ça ?
– Parce que ce serait un film interdit au moins de dix-huit ans ! Et qu’on perdrait au change !
Pallina rit. Elle n’a pas changé, elle est toujours aussi rigolote. C’était la

femme idéale pour mon ami Pollo, ils étaient faits l'un pour l'autre. Rien à voir avec Bunny. Brrr, je préfère ne pas y penser.

– Step, dis-moi franchement, tu ne penses pas que j'ai raison ? Tu ne crois pas que tu es le « résultat » de ce qu'a été votre histoire ? Vous avez vécu l'amour fou, non ? Dis-moi, tu te sens de tout effacer ? De faire comme si tu ne l'avais jamais connue ?

– Ça manque de rhum ici. Et de tabac. Mince alors, moi qui pensais qu'on allait passer une super soirée, c'est pire qu'une séance chez le psy !

Pallina se lève en riant.

– C'est possible, mais ici, en tout cas, tu ne paies pas !

Elle s'en revient avec un petit verre, une bouteille de rhum et un paquet de cigarettes qu'elle a sorti de son sac et qu'elle pose sur la table, avec un briquet.

– Bon, maintenant que tu as tout ce qu'il te faut, parle...

Je regarde l'étiquette de la bouteille de rhum.

– C'est du Zacapa XO, dis donc, tu ne te refuses rien...

– J'ai gagné des sous avec notre amie, maintenant je dois les investir utilement dans les relations.

Je m'en sers un shot.

– Tu en veux ?

– Non, non, jamais pendant le travail...

Je lui décoche un regard surpris.

– Je suis psychanalyste, non ?

Je l'envoie se faire fiche et j'allume une cigarette, puis je bois mon rhum. Excellent.

Pallina revient avec un cendrier.

– Merci. Et donc, c'était quoi la question ?

– Très facile. Babi dans ta vie, oui ou non ? Tu aurais préféré ne pas la connaître ou si ?

Je prends une bouffée de cigarette et une autre gorgée de rhum.

– Purée... tu n'as pas une question plus facile ?

Pallina sourit.

– Bon, alors je vais répondre à ta place. Tu aurais voulu la connaître de toute

façon parce qu'avec elle tu as découvert ce qu'était l'amour véritable, celui qui a fait de toi ce que tu es.

Je reprends du rhum. Je suis qui je suis, mais avant cela, qui étais-je ? Un type violent à cause du type que j'ai rencontré aujourd'hui, à cause de ce que j'ai découvert à propos de ma mère. Moi, je n'étais rien, ma vie était en train de sombrer à pic, jusqu'à ce que je la rencontre. Et elle m'a transformé. Avec elle j'ai repris goût à la vie, j'ai eu envie de construire quelque chose, mais je n'en étais pas capable. La violence, je la portais en moi. C'est pour cela que Babi m'a quitté. Et plus tard, quand je l'ai vue dans une voiture avec un autre, j'ai compris que la colère, les coups de poing ne me sauveraient pas. Que la violence n'allait pas me la rendre. Et cette nuit-là mon cœur est mort à nouveau. Mais avec elle j'avais découvert le bonheur, et l'amour s'était emparé de moi.

Je regarde Pallina.

– Oui. C'est vrai. Si je pouvais revenir en arrière, j'aimerais la rencontrer et vivre ce que nous avons vécu ensemble.

Pallina saisit la bouteille et me ressert une rasade. Puis elle prend un verre pour elle, le remplit et trinque avec moi. Elle l'avale d'un trait et suffoque.

– Pfiou ! Que c'est fort !

Elle attend que la sensation de brûlure passe, puis reprend :

– Tu vois comme tu as changé ? Il fut un temps où tu ne l'aurais jamais reconnu. Tu aurais dit : « Mais qu'est-ce que c'est que ces conneries ? Je n'aurais même pas voulu savoir que quelqu'un comme elle pouvait exister ! »

– C'est vrai !

Et nous rions en cœur.

– C'est vrai que j'étais une sacrée tête à claques.

– Oui. C'était moi, moi, moi... Toi et ton pote. Et lui non plus il n'était pas facile.

Je souris.

– Ça, non, alors. Il était le meilleur de tous.

Elle devient soudain sérieuse.

– C'est vrai. Attends-moi ici.

Elle revient au bout d'un moment et me dit gentiment :

– Jeudi j’organise un dîner ici, avec Bunny et quelques amis, en particulier ceux qui iront à ton mariage. J’aimerais bien que toi et Ginevra soyez là, vous aussi. Mais surtout toi.

– Bien sûr.

– Non, sérieux. C’est important, tu ne peux pas me faire faux bond. Si tu viens jeudi, je saurai que tu m’as pardonnée.

– Mais pourquoi est-ce que tu dis ça ?

C’est alors qu’elle me tend une enveloppe blanche. Je la saisis, la retourne. Elle est scellée, et au verso il y a écrit *Step*. Je reconnais l’écriture. C’est celle de mon ami. Je suis tellement surpris que je reste sans voix. C’est elle qui parle :

– Je n’ai pas pu te la donner avant. Maintenant tu vas te marier et un jour je suppose que tu auras des enfants. C’est donc le moment.

Je demeure silencieux. Mais pourquoi avoir attendu si longtemps ? Plus de huit ans ont passé. Pourquoi ne me l’a-t-elle pas donnée sur-le-champ ? De quel secret s’agit-il ? Que dit cette lettre que j’ignore ?

– Ça t’ennuie si je m’en vais ? demandé-je.

Elle me sourit et secoue la tête.

– Non, j’allais te le demander. Je t’attends jeudi alors.

Je monte dans la voiture et démarre. Je me mets à rouler et sans même réfléchir je me retrouve piazza Euclide. Là, je tourne au feu tricolore et me dirige vers la Villa Glori. Je franchis le portail encore ouvert et monte jusqu'en haut du belvédère, là où il y a la croix. J'éteins le moteur, je descends et m'assieds sur un banc. Il n'y a personne. Le silence. La lune est haute. Pâle, pleine, elle illumine tout l'espace. Je sors la lettre de Pollo de ma poche et je l'ouvre. Je déplie la feuille qui se trouve à l'intérieur et commence à lire :

Cher Step,

Nom de Dieu, je viens seulement de réaliser que toi et moi, on s'était jamais écrit. Je sais, ça fait un peu pédé, mais pour certaines choses je le suis, comme tu le sais. Et la vérité c'est que je ne savais pas comment te l'annoncer. Je sais que toi, les pédés, tu les aimes bien... et que tu as même un faible pour eux. Mais bon, garde tes distances tout de même, O.K. ?

Il n'y a rien à faire, malgré toutes ces années, il continue de me faire rire même s'il n'est plus là. Je contemple la feuille entre mes mains. Ai-je vraiment envie de lire cette lettre ? Que voulait-il me dire ? Pourquoi Pallina a-t-elle attendu aussi longtemps avant de me la donner ? Elle m'apprécie, mais elle m'a demandé de la pardonner... Ce qui signifie que d'une certaine façon elle se sent coupable. Je n'arrive pas à croire que Pollo lui a dit de me remettre cette lettre et qu'elle ne l'a pas fait. Et elle le fait maintenant, après huit ans, parce que je vais me marier. On dirait un de ces jeux d'énigmes particulièrement coriaces. Mais malgré tous mes doutes, je continue à lire.

Malgré toutes les fois où tu as refusé de venir avec nous au Circus Maximus pour bastonner, je t'ai toujours respecté. Parce que ça veut dire

que tu as du caractère, et que tu n'es pas du genre à faire les choses pour être comme tout le monde. Tu sais raisonner, décider, choisir. Mais ça n'est pas pour autant que tu es d'accord. Tu te dis sûrement que je suis en train de tourner autour du pot et que je parle pour ne rien dire. C'est vrai ! Ouf, c'est fou ce que tu me connais bien, Step. Personne ne me connaît mieux que toi. Mes parents s'imaginent qu'ils ont un fils qui n'est pas moi. Ils sont complètement aveugles. Ils adorent ma sœur aînée, parce qu'elle est toujours tirée à quatre épingles, qu'elle s'habille comme ils aiment, qu'elle leur fait des cadeaux, mais au fond ? Elle n'arrête pas de baiser à droite et à gauche ; en résumé, c'est une fille facile... Et même si je donne l'impression de m'en fiche, au fond, ça me fait du mal. Après il y a Pallina. Pallina me connaît bien, elle aussi. Elle a tout compris, même les choses que je garde pour moi. Les choses que j'aime et les choses que je ne supporte pas. Ce qui me dérange et ce qui me rend heureux. Avec elle je me sens super bien et j'aimerais qu'on soit tout le temps ensemble. Sauf qu'il y a un problème, Step. On m'a dit que ça n'allait pas durer. Ou plus exactement, que les choses ne vont pas continuer à aller comme je le voudrais. En fait, il faudrait que je fasse très attention à moi, et même là, de toute façon, je finirai dans un fauteuil roulant. Je n'ose même pas penser à quoi ressemblerait une vie comme celle-là, cloué à la maison, avec mes parents, sans même pouvoir me faire une branlette. Non, mais, tu imagines, Step ? Même pour quelqu'un comme moi, ce serait insupportable. Et maintenant, tu dois te demander : « Mais qu'est-ce que tu cherches à me dire, bon sang ? C'est quoi cette lettre ? » Si tu l'as reçue, ça veut dire que je n'ai pas eu le courage de te dire que j'ai pris une décision. L'autre soir, chez Pallina, on a regardé un film super chouette à la télé. À la fin, elle pleurait tellement que, vu que ses vieux étaient sortis, je me suis dit que c'était le moment de s'envoyer en l'air. Mais quand j'ai commencé à la déshabiller, elle m'a dit : « Non, non, mon ange, fais-moi quelques papouilles. » Argh, s'il y a un mot que je déteste, c'est bien celui-là ! Des papouilles ! Non, mais, elle me prend pour qui ? De toute façon, j'ai une règle claire : il vaut toujours mieux baiser d'abord et faire autre chose ensuite, comme regarder un film, avoir une discussion ou autre, que

le contraire, parce qu'il n'y a rien de tel qu'un bon orgasme pour te rafraîchir les idées ! Mais quoi qu'il en soit, ce soir-là, j'ai fait tintin, sauf pour le film qui était vraiment bon. Ça s'appelait PS : I Love You. C'est l'histoire d'un type qui sait qu'il va mourir et qui laisse des lettres à sa femme. Lui, c'est un mec génial, et elle, c'est Hilary Swank, celle qui joue la boxeuse dans Million Dollar Baby de Clint Eastwood. Bref, ça m'a bien plu. Au final, on comprend que le mec a fait ça pour que sa femme rencontre un autre homme, mais surtout pour qu'elle continue d'aimer la vie. Enfin, c'est comme ça que je l'ai compris, ou plus exactement, c'est ce que m'a expliqué Pallina. D'après elle, c'est ça le message du film. Et c'est comme ça que l'idée m'est venue de t'écrire. Mais une seule lettre. Maintenant, je ne vais pas te dire de draguer Pallina, même si je pense qu'elle serait infiniment mieux avec toi qu'avec n'importe qui d'autre, ou que tu dois te faire un autre pote comme moi, même si, entre nous, tu n'es pas près de trouver un autre Pollo. Non, je ne te le souhaite pas, parce que ce serait égoïste de ma part. Mais je te dis simplement que, malheureusement, moi, je ne serai plus là. Si tu lis cette lettre, cela veut dire que c'est arrivé. Je me suis procuré un truc très puissant que je vais mélanger avec de la bière et que je boirai avant le rodéo. Tu sais, Step, que je pourrais gagner n'importe quelle compétition, mais cette fois-ci ça ne sera pas le cas. Le chef m'a dit que ça faisait effet au bout d'une minute grosso modo, et donc je serai sur ma moto, en pleine compétition, quand mon cœur va lâcher. Pour tous les autres, ce sera un accident, mais en réalité, ce sera une méga overdose. C'est mieux comme ça, Step, sinon mes vieux le prendraient mal. Mais Pallina, et maintenant toi, vous saurez ce qui s'est réellement passé. Ce ne sera pas ma dernière course ou un accident stupide, mais une décision mûrement réfléchie de ma part. Et comme ça, tu n'auras aucune raison de culpabiliser. C'est principalement pour cela que je t'écris. Maintenant, je te serre fort dans mes bras, mon frère, et ne te fâche pas. Je serai ton ange gardien... ou ton petit démon. Mais quoi qu'il en soit, je t'aimerai toujours.

Je replie la lettre et je regarde le ciel. Il est plein d'étoiles et la clarté de la

lune confère une atmosphère magique au parc de la Villa Glori. Je me mets à pleurer. D'abord en silence, puis à gros sanglots. Je n'arrive pas à y croire. J'ai toujours pensé que c'était de ma faute parce que j'avais refusé de participer à la course. J'ai toujours cru que, si j'y étais allé, ça ne se serait pas passé comme ça. Alors qu'en réalité, tout était décidé. Pourquoi mon ami qui était pour moi encore plus qu'un frère ne m'a-t-il rien dit ? J'aurais pu faire quelque chose pour lui, lutter avec lui contre la maladie, le faire changer d'avis. Peut-être ne m'a-t-il rien dit parce qu'il voulait me protéger. Au même instant, j'aperçois des phares qui montent la côte sur ma droite. C'est une patrouille de police. Heureusement, ils ne m'ont pas vu. Je remonte dans ma voiture et descends la route tous feux éteints pour ne pas me faire pincer quand ils auront fini leur ronde. Je n'ai aucune envie de devoir donner des explications. Mais il y a une chose que je veux savoir. Dès que je suis sorti de la Villa Glori, je m'arrête et compose son numéro de téléphone. Elle décroche aussitôt.

– Pourquoi est-ce que tu ne me l'as pas donnée avant ?

– Pardon. Je ne savais pas comment te l'annoncer. J'avais honte.

– De quoi ?

– De n'avoir pas réussi à le retenir. Il m'a dit : « Tu auras beau faire, rien ne m'arrêtera. » Et aussi : « Tu ne peux pas me trahir, tu es la seule à savoir. »

Je demeure silencieux.

– Oui, je comprends. Mais pourquoi me l'as-tu donnée précisément ce soir ?

– Parce qu'il n'était pas juste que tu portes seul ce fardeau. Même si tu avais été là ce soir-là, à la course, il serait mort de toute façon. Oui. Et d'ailleurs il ne voulait pas que... que...

Elle se met à pleurer.

– Il ne voulait pas quoi, Pallina ?

– Que tu saches qu'il n'avait pas eu le courage de continuer à vivre. Je suis désolée, Step. Je te demande pardon.

Nous restons un moment sans rien dire, puis :

– D'accord, dis-je. Ne t'inquiète pas. Tout va bien.

– Merci. On se voit jeudi alors ?

– Oui, mais on ne reparle plus jamais de cette histoire.

– Non, bien sûr. On n'en reparlera que si tu le veux.

Et sur ce, je raccroche et rentre en roulant doucement à la maison. Je repense au film avec Tom Cruise *Eyes Wide Shut*. Un jour, il sort de chez lui une demi-heure plus tard qu'à l'ordinaire et il se rend compte que ce qui se passe chaque matin est complètement différent de ce qu'il imaginait. À moi, aujourd'hui, il m'est arrivé la même chose. Et je me demande : « Combien de choses se passent à notre insu, quand nous avons le dos tourné ? Des choses dont nous ignorons tout ? » Et voilà que je ne comprends plus rien à rien. La vie de ma mère, la mort de Pollo, le retour de Babi, sont des mystères. Il paraît que la nuit porte conseil. J'espère juste que celle-ci ne me réserve pas d'autres surprises.

Je ne sais pas combien de temps j'ai dormi, mais quand j'entrouvre les paupières, dans la pénombre, je trouve Gin assise à côté de moi dans le lit. Elle me sourit.

– Eh, bonjour, mon cœur. Tu as dormi comme une masse.

– Oui, je crois que j'en avais besoin...

– Comment c'était hier ? Je pensais que tu allais venir nous retrouver là-bas. Je t'ai envoyé un message exprès avec l'adresse. Je me suis dit : « Voyons s'il rapplique à La Zanzara, poussé par la jalousie. »

– Ça n'est pas mon truc...

– La Zanzara ?

– La jalousie.

– S'il te plaît !

Gin rit, puis elle pose une grande tasse sur la table de chevet. Un arôme de café me parvient.

– Il y a aussi un croissant intégral si tu veux.

Elle le pose à côté de la tasse, tandis que je cale l'oreiller dans mon dos pour m'asseoir dans le lit.

– Mais quelle heure est-il ?

– Neuf heures dix. Mais pas d'inquiétude, j'ai jeté un coup d'œil à ton agenda. Tu as un tas de rendez-vous, mais à partir de dix heures et demie seulement.

– Ah, tu as consulté mon agenda...

– Oui, mais seulement pour savoir si je devais te réveiller, dit-elle en se levant et en se dirigeant vers la porte. De toute façon, jamais je ne me mettrais à fouiller dans tes affaires. J'ai horreur de ça.

Je ris.

– Je suis un sacré veinard, dis donc.

Elle s'immobilise sur le seuil de la chambre, sourit juste un peu, puis

redevient sérieuse.

– Je crois que nous formons un couple spécial, toi et moi. Des histoires comme la nôtre, il n'en arrive qu'une seule fois dans une vie. Ça n'a pas été facile au départ, mais ça a fini par fonctionner. Si tu décides de tout fiche en l'air, tant pis pour toi.

– Philosophe et sévère, je ne te reconnais pas. Vous avez parlé de ça, hier, tes amies et toi ? Comment rendre pesante une relation qui fonctionne bien ? Ou comment faire comprendre à un homme qu'il doit être jaloux ?

– Non, non. On a beaucoup ri, figure-toi. Et en plus on s'est fait draguer.

– Sérieux ? Et qui ça ?

– Ça va t'étonner, mais de nous toutes c'est moi qui ai été draguée...

– Arrête, je ne te crois pas !

– Si, par ce type-là, dit-elle en sortant une carte de visite qu'elle jette sur le lit à côté de moi.

Je continue à siroter mon café. Puis je pose ma tasse sur le chevet et prends une bouchée de croissant.

– Et il était comment ? As-tu songé, même un instant, à me quitter pour lui ?

– Il était sympathique, entreprenant, intéressant... Il est producteur.

Je prends le bristol et le lis.

– Enrio Tozzo... Mais oui, et il a même mis sa photo sur sa carte de visite. Ça m'a tout l'air d'être un ringard... et de la Roma en plus.

– Oui, on en a parlé justement.

– Attends voir... laisse-moi imaginer la scène. Il t'adresse la parole en prenant pour prétexte un film ou une pièce de théâtre qui vient de sortir ?

Gin fait non avec la tête.

– Non ? Alors voyons... Tu es en train de manger et il te demande si c'est bon ou autre chose en rapport avec la nourriture...

Elle sourit et secoue à nouveau la tête.

– Non, tu n'y es pas du tout.

– Allons bon... Tu vas aux toilettes, il se lève et il te suit. Et quand tu reviens, il se cache et sans que tu le voies, il t'attrape par le bras...

– Je n'arrive pas à y croire ! Tu étais là-bas ! Tu étais dehors, c'est ça ?

– Mais non... Simplement, tous les ringards se conduisent comme ça. C'est

la tactique de drague en embuscade. Moi, il y a un bail que je ne l'emploie plus.

– Non, non, je suis sûre que tu étais là-bas ! De toute façon, tu le connais ce type ? Il a fait plein de séries pour la Rete et Medinews, il a souvent travaillé avec sa mère, qui est une grosse légume et qui avant était actrice. Son nom ne me dit rien, mais je vais m'informer... Gin m'observe avec curiosité, puis ajoute : Bon, alors, tu y étais ou pas ?

Je lui souris.

– Oui.

– Alors pourquoi est-ce que tu me racontes toutes ces salades ?

– Parce que je suis d'humeur blagueuse !

– D'accord. Maintenant, je vais te demander quelque chose : tu as ressenti de la jalousie quand il m'a prise par le bras et m'a donné sa carte ?

– Quand il t'a touchée, oui, beaucoup.

Gin frappe dans sa main droite avec son poing fermé.

– Oui ! C'est ça !

Puis elle lève les mains au ciel en faisant des bonds comme si elle venait de remporter une grande compétition.

– Idiote.

– Je vais prendre une bonne douche de bonheur !

– Oui, mais ne pense pas à lui, d'accord ?...

Je termine mon café avec ce qui reste de croissant. La vérité, c'est que j'ai changé et que je sais ce qu'il faut dire dans ces cas-là !

Quand j'arrive au bureau, il est dix heures et quart.

– Bonjour.

La réceptionniste me gratifie d'un grand sourire. Alice vient à ma rencontre avec une liasse de papiers.

– Il y a des documents importants qui sont arrivés et je les ai imprimés en soulignant les points les plus pertinents...

Elle me montre les phrases qu'elle a soulignées.

– Les offres sont en rouge. Celles qui, à mon avis, risquent de poser problème sont en bleu. Par exemple, il me semble important qu'il y ait

quelqu'un qui suive l'adaptation du programme dans chaque pays. C'est la seule façon si l'on veut que l'émission soit un succès.

– Parfait. Excellent travail.

Alice me sourit.

– Je pourrais faire la tournée des différents pays, si vous le souhaitez. J'étudierais les formats ici et ensuite j'irais voir comment ils sont adaptés. Je parle cinq langues.

– Oui, je sais. Je me souviens de ton CV. Pourquoi pas ? C'est une bonne idée.

Alors que je me dirige vers mon bureau, j'aperçois Giorgio Renzi dans le sien en train de discuter avec quelqu'un. C'est un garçon. Il est de dos ; il signe un papier.

– Ah ! s'écrie Giorgio en m'apercevant. Mon chef vient d'arriver. Je vais te le présenter quand nous aurons fini la paperasse. Signe ici... et là.

Le garçon appose la dernière signature puis se lève.

– Bonjour ! Je suis Simone Civinini, ravi de vous rencontrer !

Il me tend la main avec enthousiasme.

De taille moyenne, il a des cheveux courts, châtain, le teint un peu bistre, des lèvres charnues et des yeux noirs, et ressemble de façon saisissante à Pollo. Je lui serre la main chaleureusement. Il me sourit.

– Je n'arrive pas à croire que je suis ici, maintenant, alors que je vous ai écrit il y a quelques jours seulement ! Vous m'avez reçu immédiatement et fait signer un contrat.

Je lance un regard perplexe à Giorgio.

– Oui. Ce bureau est une vraie boîte à surprises.

– Nous avons acheté son format et il a signé un contrat de stagiaire rémunéré cinq cents euros par mois. Simone n'a que dix-neuf ans, mais il déborde d'idées et d'enthousiasme et il deviendra certainement un grand scénariste.

– Oui, je suis d'accord avec monsieur Renzi. Ton programme m'a beaucoup plu. Je suis sûr qu'il va connaître un succès international.

Giorgio acquiesce puis ajoute :

– Mais avant cela, il faut que nous le placions ici, en Italie.

– Exactement.

Puis il me regarde et dit :

– Si ça ne te dérange pas, j’ai organisé un rendez-vous avec le responsable du secteur divertissement de Medinews.

– Mais ce soir, nous avons les répétitions de l’émission du samedi ! J’aimerais y assister. Si nous allons à Milan, nous ne serons jamais de retour à temps.

– Non, non, M. Calemi est à Rome. Il loge au De Russie. Il nous attend pour déjeuner. On y va ?

Giorgio Renzi est vraiment un auxiliaire idéal. Il a toujours un temps d’avance sur tout, et tout ce qu’il fait est parfait. Il me vient une idée.

– Eh, qu’est-ce que tu dirais de l’emmener avec nous ?

– Lui ? demande Giorgio stupéfait.

Je le rassure :

– N’est-il pas le mieux placé pour parler du programme qu’il a imaginé ? Nous voyons les choses du point de vue financier, et lui du point de vue créatif !

– O.K. ! Tu m’as convaincu !

Nous prenons un taxi au pied de l'immeuble et quelques minutes plus tard il nous dépose via del Babuino. Giorgio paie la course tandis qu'un monsieur distingué, en livrée et haut-de-forme, nous ouvre la porte. C'est un hôtel très élégant où les touristes ne cessent d'aller et venir. Un joueur de football espagnol passe juste à ce moment-là ; quelqu'un le reconnaît et sourit. Un garçon le montre à son père et le tire par le bras. Mais son père est aussi désabusé que le gamin est enthousiaste, d'autant qu'il ne doit pas faire partie de son équipe de prédilection.

– Bonjour, messieurs. Puis-je vous aider ? nous demande le réceptionniste.

Giorgio prend aussitôt la parole.

– Oui. Mon nom est Renzi, nous sommes attendus au restaurant.

– Veuillez passer par ici, je vous prie. De ce côté-là, dit-il en nous indiquant des portes vitrées ouvrant sur une cour intérieure.

– Merci.

Nous suivons ses instructions et nous retrouvons peu après dans un ravissant jardin parfaitement entretenu. Des haies d'arbustes servent de séparations entre les tables et de grands parasols blancs protègent les nombreux clients des rayons du soleil. Les serveurs arborant des tabliers couleur écriu évoluent avec plus ou moins de grâce entre les tables. Ils servent des boissons, eau ou bière, et certains apportent des plats sur des plateaux, mais la plupart des convives vont se servir eux-mêmes au buffet qui se trouve à l'intérieur car ils ont opté pour la formule « brunch », non pas par souci d'économie mais parce que c'est devenu à la mode dans certaines parties de Rome.

Le maître d'hôtel s'approche de nous.

– Bonjour, puis-je vous aider ?

Je glisse à l'oreille de Giorgio :

– On est dans un hôtel ou au service des urgences ? Ma parole, ils veulent tous nous venir en aide !

Giorgio rit.

– Nous cherchons M. Calemi.

– Suivez-moi, je vous prie.

L'homme nous escorte sur une petite distance, puis s'arrête et nous montre comment poursuivre notre chemin.

– Par là, vous montez ces petites marches, et ensuite à droite.

– Merci.

– Je vous en prie.

Il disparaît avec un petit sourire. Nous gravissons les marches et nous retrouvons dans la partie haute du jardin, un lieu réservé aux riches et aux puissants. J'aperçois le responsable du service fiction de Medinews à une table, et la directrice de la Rete, Gianna Calvi, à une autre ; et tout au fond, un homme qui agite la main dans notre direction. Ce doit être la personne avec qui nous avons rendez-vous.

– Renzi, je suis là !

Quand nous nous approchons, Giorgio et Calemi s'étreignent.

– Comment vas-tu ? Ravi de te voir.

– Merci, Alessandro, moi aussi je suis content de te voir. Je te présente mon nouveau chef, Stefano Mancini, et un de nos plus jeunes scénaristes, Simone Civinini.

Nous échangeons une poignée de main.

– Asseyez-vous, comme ça nous pourrions parler tranquillement.

Il nous sourit. Il a l'air sincèrement heureux de nous accueillir à sa table.

– Tu n'as pas idée combien je suis content que tu aies changé de boîte. Ottavi me déplaisait au plus haut point. Il s'imagine que l'argent peut tout acheter et il n'a pas d'amis. Son unique objectif est de faire fortune et tout le reste passe après. Pour Noël, il m'a offert une Rolex, comme à tous les directeurs des autres chaînes. Est-ce à dire que je suis comme ces gens-là ? Ah, mon Dieu, non ! Je la lui ai rendue. Il ne faut pas qu'il compte sur moi pour me comporter en serpillière !

Giorgio Renzi rit de bon cœur.

– Alessandro, tu es impayable ! Tu devrais te produire dans un sketch de Zelig !

– C’est précisément pour cela que j’ai inventé Zelig. Quand un comique ne me plaît pas, je lui taille un costume pour l’hiver ! Ça vous dit un plateau de fruits de mer ? Ils sont très frais ici ! Il y a longtemps que je fréquente ce restaurant, depuis bien avant qu’il ne devienne à la mode... Mais Alberto, le chef, continue de me servir des fruits de mer extra frais. Vous voulez les goûter ?

Giorgio me regarde. Je ne suis pas contre ; le jeune scénariste a l’air partant lui aussi.

– Oui, pourquoi pas ?

– Bien, je vais commander dans ce cas.

Il chausse ses lunettes et prend son iPhone dernier modèle.

– Bon sang, je n’y vois rien. Il faut que je change de lunettes...

– Attends, dit Giorgio en s’approchant. Tu permets ?

– Oui, je t’en prie.

Calemi lui tend son iPhone et Giorgio cherche l’application correspondante. Calemi ôte ses lunettes et nous dit, à moi et au jeune auteur :

– Je devrais me faire opérer au laser, mais j’ai peur !

Nous sourions poliment et Giorgio lui rend son téléphone.

– Tiens.

L’homme reprend son portable et se met à écrire un message. C’est alors qu’il se rend compte que la police de caractères est agrandie.

– Eh, mais qu’est-ce que tu as fait ? Un miracle ?

Giorgio sourit. Calemi me regarde et me dit :

– Eh, ne fais pas comme Ottavi, ne le laisse pas s’échapper ! Ce garçon, c’est de l’or en barre ! Il sait tout faire, il obtient tout ce qu’il veut et il ne finit jamais de te surprendre. Et puis, lui au moins, il sait ce que c’est que l’amitié, pas comme ce minable... Ottavi est peut-être compétent, mais il n’a pas d’amour-propre, il est bas de plafond et insignifiant. Pour lui, l’amitié n’est rien d’autre qu’un contrat léonin, un rapport de force. Alors que l’amitié est une chose sacrée. Parfois on a l’impression d’en sortir perdant, mais au final on est toujours gagnant...

Giorgio rit.

– J’ai le sentiment que si tu dis cela ce n’est pas uniquement à cause de la

Rolex, mais qu'il y a quelque chose de plus grave...

– Tu vois ? Tu me connais trop bien. Un jour il va falloir qu'on parle tranquillement tous les deux, chez moi peut-être. J'ai des choses à te raconter. Mais pas maintenant, sans quoi ils vont mourir d'ennui. Attendez que j'envoie le message.

Il écrit quelque chose sur son écran agrandi, puis retire ses lunettes et les pose sur la table.

– Voilà, c'est fait. Et donc, à quoi dois-je l'honneur de cette belle rencontre ?

Giorgio prend la parole.

– En premier lieu, je voulais que tu rencontres en personne le propriétaire de Futura, Stefano Mancini.

Calemi m'observe.

– Je le connais déjà, ou plutôt, j'ai déjà beaucoup entendu parler de lui. Et je suis content que vous vous soyez rencontrés. Je suis sûr que Futura va prospérer. Je ne vais pas dire que Futura aura un beau futur, car ce serait banal.

Giorgio éclate de rire.

– Tu peux le dire, Alessandro, tu le sais bien.

Calemi m'observe avec curiosité et demande :

– Où sont vos bureaux ?

– Dans le quartier de Prati.

– Bien. Je tâcherai de passer vous voir un de ces quatre, et aussi, j'aimerais bien que vous engagiez une de mes *filles*. Elle s'appelle Dania. Vous pourriez l'engager comme stagiaire, et ainsi la tenir à l'abri des ennuis.

Giorgio me regarde. Je continue à observer Calemi, qui écarte les mains.

– Si cela vous paraît opportun, naturellement. D'un autre côté, vu que votre entreprise se développe, vous allez avoir besoin de recruter. Et c'est une fille sérieuse et honnête. Vous pourriez lui faire passer un entretien, et voir si elle vous convient ou non.

– Bonjour, monsieur Calemi ! Comment allez-vous ?

– Bien, surtout quand je vous vois !

– Vous êtes content de voir les fruits de mer !

– Oui, mais encore plus quand c’est vous, les filles, qui me les apportez... N’est-ce pas qu’elles sont ravissantes ? ajoute-t-il en s’adressant à nous. Elles pétillent littéralement de fraîcheur.

Une des filles lui sourit.

– Vous voulez parler des langoustines, j’imagine ?

Calemi rit.

– En plus d’être belles, elles ont de l’humour ! Et regardez-moi ces sourires...

La brune fait mine de se 0.

– D’accord, vous voulez nous voir sourire, mais ça n’arrivera pas parce que nous savons que vous n’êtes pas sérieux. Vous voyez des femmes ravissantes à longueur de journée... Nous, on retourne à la cuisine.

– Merci, vous êtes tellement aimables. Le De Russie est encore meilleur grâce à vous !

Et elles s’éloignent en riant, flattées du compliment.

– Ah, la jeunesse ! Bien, et maintenant, voyons ces fruits de mer. Ils m’ont l’air encore meilleurs que d’habitude...

Il prend une superbe langoustine.

Tout a l’air en effet d’une fraîcheur irréprochable, si bien que nous remplissons nos assiettes de gambas, huîtres, palourdes, couteaux de mer.

– Ici, tout est frais, je peux te l’assurer, me dit Calemi. Peut-être qu’en bas, ils leur servent les restes...

D’un geste du menton, il désigne les directeurs de chaînes assis aux autres tables. Puis il me montre le carpaccio de poisson disposé sur un grand plat et dit :

– Ça c’est de la sérieole et ça du saint-pierre.

Je prends un peu de chaque. Calemi semble satisfait. Il est heureux de pouvoir nous faire goûter une de ses spécialités préférées. Soudain, comme s’il venait d’avoir une illumination, il dit :

– Eh, ça vous dirait quelques bulles ?

Nous échangeons un regard, mais il n’attend pas notre verdict. Il hèle un garçon qui passe par là :

– Excusez-moi !

– Oui, monsieur ?

– Vous pouvez nous apporter un Valdobbiadene supérieur bien frappé ?

– Bien sûr, monsieur.

– Faites vite, je vous prie, nous mourons de soif.

Et il commence à manger en silence et de bon appétit. Je remarque que Giorgio cherche quelque chose des yeux. Il prend une bouteille d'eau et commence à remplir tous les verres calmement, puis il se met à manger.

– Bien, voilà les bulles.

Calemi s'essuie la bouche avec sa serviette tandis que le serveur débouche le prosecco.

Il en verse un peu dans le verre de Calemi, qui le hume, et sans même le goûter, hoche la tête pour que le garçon serve tout le monde.

– Parfait... dit Calemi en levant son verre, une fois que celui du jeune scénariste est plein. Pour le succès futur de... Futura !

Il rit et nous levons tous nos verres pour trinquer, puis nous buvons l'excellent Valdobbiadene. Calemi est le premier à reposer le sien.

– Avec les fruits de mer, rien ne vaut un bon mousseux... Eh bien, quoi de neuf, les enfants ? Renzi m'a dit que vous aviez peut-être une bonne idée d'émission pour l'*access prime time*.

– Oui, c'est ce que nous espérons. Mais c'est à toi de nous le dire, étant donné que tu es le grand décideur.

– Je ne décide de rien du tout ! Parfois, j'arrive à convaincre mon supérieur hiérarchique, mais parfois il s'entête à diffuser des programmes ou des séries que, personnellement, je n'approuve pas... Mais passons, je suis tout ouïe !

Nous nous regardons tous les trois. Et quand je prends la parole, Giorgio a l'air stupéfait.

– Eh bien, c'est une émission très divertissante qui s'adresse à un public de tous les âges, même dans ce créneau horaire là. Et pourquoi cela ? Parce que c'est un pari sur l'amour.

Rien que ça, Calemi trouve que c'est une excellente idée. Il hausse un sourcil, intrigué.

– Il y a longtemps qu'on n'a pas diffusé de jeux avec des couples.

Je souris.

– C’est ce que je pense, moi aussi, mais maintenant j’aimerais donner la parole au scénariste qui l’a imaginé, car il vous en parlera certainement mieux que moi.

Et Simone, qui était en train de déguster tranquillement une excellente langoustine, se retrouve brusquement au centre de l’attention et manque d’avaler de travers. Aussitôt, il boit une gorgée d’eau et me lance un regard surpris. Mais Giorgio lui sourit et hoche la tête comme pour lui dire : « Vasy, je suis sûr que tu peux le faire. »

Le garçon s’essuie la bouche avec sa serviette et se lance.

– Eh bien, l’idée de cette émission m’est venue un soir que j’étais en train de regarder *Soliti ignoti*, avec Fabrizio Frizzi. J’ai beaucoup aimé mais je trouvais qu’il manquait quelque chose. On ne savait rien de la vie des participants, et c’est alors que j’ai imaginé la question que tous devaient se poser intérieurement : « Suis-je heureux ? »

Je n’arrive pas à y croire... Même ici ? S’agit-il d’une conspiration ? Et d’ailleurs, quel rapport avec tout ceci ? Mais quoi qu’il en soit, Simone poursuit tranquillement son exposé :

– On peut être heureux quand on est amoureux, si on se sent bien avec quelqu’un, non ? Alors j’ai pensé : « Et s’il fallait deviner avec qui ce type est en couple, plutôt que quel genre de travail il fait ? »

Calemi reprend un peu de prosecco et continue à écouter les yeux fermés. Simone poursuit son explication ; Calemi imagine la scène, ce qui se passe, les anecdotes que racontent les gens : comment ils se sont rencontrés, où ils se sont embrassés, où ils ont fait l’amour. Puis il rit et prend une autre gorgée, et Giorgio, voyant qu’il a fini son verre, le lui remplit de nouveau. Après quoi, Simone explique que chaque fois qu’un candidat arrive à appairer un couple il reçoit une certaine somme d’argent et ainsi de suite jusqu’à la super cagnotte.

– Et voilà, c’est ça le jeu.

Calemi s’essuie les lèvres avec sa serviette puis la pose sur la table.

– Mince alors, mais c’est génial ! C’est une idée en or ! Eh, mais pourquoi est-ce que tu ne viendrais pas travailler à Milan ? Nous avons besoin d’un cerveau comme le tien. Si tu as ce genre d’idée à... Quel âge as-tu déjà ?

– Dix-neuf ans.

– Eh bien, imagine-toi ce que ça sera dans un an ou deux ! On va t'établir un bon contrat avec une exclusivité de deux ans...

Je décide d'intervenir :

– Écoutez, je préfère vous arrêter tout de suite. Quoi que vous soyez prêt à lui offrir, il a déjà signé avec nous pour moins de la moitié.

Giorgio sourit.

– Peut-être même un cinquième...

– C'est bien, insiste Calemi. Dans ce cas, je vous le rachète !

Simone le regarde, puis regarde Giorgio, puis moi, puis de nouveau Calemi, et finit par dire :

– Excusez-moi, mais, euh, je vis à Civitavecchia, et personne ne me salue là-bas, pas même le maître-nageur de la plage... Je suis arrivé ce matin, ils m'ont proposé un contrat immédiatement et maintenant tout le monde me veut... C'est trop louche tout ça. Ça ne serait pas une caméra cachée des fois ?

Nous éclatons tous de rire. Giorgio s'empresse de redresser la situation.

– Alessandro, il est inutile que tu nous le rachètes étant donné qu'il travaille déjà pour toi, mais avec nous... comme ta *fille* !

Calemi sourit en hochant la tête.

– Qu'est-ce que je vous disais ? Ce type est un génie. Il nous embobine tous. Très bien. Marché conclu.

Il se lève et me tend la main.

– Puis-je considérer ce programme comme étant à nous ?

– Attendez, n'allons pas trop vite en besogne...

– Tu as raison. On en reparlera calmement. Mais je suis vraiment intéressé.

Puis il dit au jeune auteur :

– Quel titre lui as-tu donné ? Il faut quelque chose de stylé... « Devine qui est l'amoureux ».

Il réfléchit un instant, puis fronce les lèvres et secoue la tête.

– Non, c'est trop banal...

Le jeune scénariste se la joue :

– Moi, j'avais plutôt pensé à « Qui aime qui ».

Calemi est enthousiaste.

– C’est parfait, ça sonne bien, on pourrait se servir de ces paroles pour la musique du générique. « Qui aime qui, qui aime qui, qui... » ! Excellent. Non, sérieusement. Très bien. Bravo à vous tous.

Sur ce, il se lève et déclare :

– Et maintenant, il faut que vous goûtiez les *fruttini gelati*. C’est un délice. À base de fruits naturels. Ils sont servis dans des noix, des châtaignes ou des figues ou n’importe quelle autre sorte de fruit sec ou frais coupé en deux. Ça vous dit ? Sinon, prenez ce qui vous tente. Moi, je dois rentrer à Milan. On s’appelle demain dans la matinée pour le contrat. On va leur en mettre plein la vue, cette année, après le journal télévisé !

Et il s’éloigne sans presque nous laisser le temps de le saluer.

Giorgio me sourit.

– Ça me paraît bien, non ?

– Bien ? Carrément génial, tu veux dire !

Le jeune auteur vide son verre de prosecco cul sec.

– Moi, j’ai toujours l’impression que c’est *Caméra cachée*.

– Eh bien, non. Tu es ici, avec nous, et tu viens de signer ton premier succès télévisé.

Giorgio hèle un serveur.

– S’il vous plaît ?

– Oui, je vous apporte tout de suite les *fruttini gelati*.

– Ah, merci, mais je voulais vous demander autre chose. Une bonne bouteille...

– M. Calemi a déjà commandé une bouteille de Dom Pérignon. Il a dit que vous aviez quelque chose à fêter.

– Bien, c’est parfait, dit Giorgio.

Puis il se tourne vers nous et ajoute :

– Cette fois, c’est lui qui m’a coiffé au poteau !

Simone a une subite montée d'adrénaline, et étant donné tout ce qui est en train de se passer dans sa vie, je ne peux pas le lui reprocher.

– Excusez-moi, mais je n'arrive pas à croire ! Il y a longtemps que j'en rêvais, mais j'ai toujours pensé que c'était impossible !

Simone est assis à l'avant, à côté du chauffeur et depuis qu'il est monté dans le taxi, il n'a pas arrêté une seconde de parler.

– Non, mais, c'est vrai ! Plus j'y pense, plus j'ai l'impression de rêver !

De temps en temps, le chauffeur le regarde. C'est un homme dans la soixantaine. Il a l'air presque incommodé par cet excès de bonheur, à moins qu'il ne pense que Simone fait semblant, qu'il est en train de jouer la comédie.

Simone se tourne vers nous.

– Alors, si j'ai bien compris, M. Calemi va rentrer à Milan, il va le présenter là-bas et ils vont le passer à l'antenne ? Mais vous croyez qu'il saura bien leur expliquer ? Qu'il va se souvenir de tout ? Est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux que je l'accompagne ?

Soudain, il réalise ce qu'il vient de dire et se reprend :

– Enfin, si vous êtes d'accord, naturellement...

Giorgio et moi sourions, puis Giorgio entreprend de lui expliquer comment les choses fonctionnent.

– Voyons voir. D'abord, il ne faut jamais prendre pour argent comptant toutes les promesses que les gens de ce milieu très fermé te font...

– Ah, oui ? Vous voulez dire que ça ne lui a pas plu ? Mais toute cette histoire, les fruits de mer, les *fruttini gelati*, et le champagne pour finir, c'était bien pour fêter quelque chose, non ?

– Oui, mais c'était peut-être aussi une mise en scène. Peut-être qu'il voulait simplement nous voir pour tâter le terrain, savoir ce qu'on avait dans les cartons.

– Ah.

Il a l'air un peu déçu.

– De toute façon, dis-je, si l'émission lui a plu pour de bon, il faudra tout de même qu'il la soumette à la commission qui décide de la programmation... Autrement dit, il peut se passer pas mal de temps d'ici là, et jamais aucun décideur n'osera endosser seul une responsabilité aussi grande.

Giorgio sourit.

– Non, attends. Si elle lui a plu pour de bon, elle se fera. Il écouterait ce que la commission a à dire, par politesse. Tu connais *Le Parrain* ?

– Évidemment...

– Eh bien, c'est la même chose. Ne me demande pas pourquoi ni comment, mais il me semble que Calemi, c'est la même chose mais au sein de la télévision. S'il vous plaît, arrêtez-vous ici.

Le taxi, qui semblait perdu dans ses pensées, s'arrête aussitôt.

– Vous avez besoin d'un reçu ?

– Oui, merci.

L'homme prend un bloc posé sur le cendrier, puis commence à écrire, et soudain, sans même le regarder, dit à Simone :

– Bah, si mon fils avait ne serait-ce que la moitié de ton enthousiasme, je pourrais dormir tranquille.

Il détache la feuille et la tend à Giorgio, puis reprend :

– Je lui ai dit : « Associe-toi avec moi, deviens taxi toi aussi, fais quelque chose qui va te rapporter au moins un peu d'argent », et vous savez ce qu'il m'a répondu ? « Mais, papa, je suis un artiste comme Tiziano Ferro, et lui au début il pesait cent onze kilos... » Eh bien, je vous le donne en mille ! Mon fils veut grossir et il ne fait que se goinfrer jour et nuit. Il dit que les chansons ne sortent bien que quand on va mal. Il y a des coups de pied au cul qui se perdent, croyez-moi ! Enfin, je ne vais pas vous enquiquiner avec mes histoires. Bonne fin de journée...

Nous descendons du taxi, hilares. Giorgio nous raconte une anecdote.

– Vous savez ce que faisait Gennaro Ottavi, le mec pour qui je travaillais avant ? À la fin des réunions, quand les clients ou les réalisateurs avaient besoin d'une voiture, il demandait à la secrétaire d'appeler un faux taxi, en

fait, c'était un de ses employés dans une voiture blanche. Le faux taxi faisait monter les gens qui avaient participé à la réunion et il mettait en marche un magnéto. Vous n'avez pas idée de toutes les choses qu'on peut dire à chaud, sans même s'en rendre compte. Le chauffeur les accompagnait jusqu'à Fiumicino, Termini ou Dieu sait où, puis il rentrait au bureau et remettait l'enregistrement à Gennaro Ottavi. Et comme ça, il savait immédiatement quelle proposition ils étaient prêts à lui faire, quelles étaient leurs vraies intentions, et bien sûr, Ottavi adoptait une attitude de circonstance, donnait l'image d'un homme sensible, attentif, un quasi-devin...

– Il est rusé cet Ottavi.

– Certes, mais à force de jouer au plus malin, on a tendance à penser que tous les autres sont des imbéciles. Et c'est précisément quand tu t'imagines être au summum du pouvoir que tu t'attires des ennuis... Et j'espère pouvoir t'annoncer bientôt une bonne nouvelle à cet égard.

– Que veux-tu dire ?

– Rien, je n'ai rien à ajouter, pour l'instant... Bon, on est arrivés.

Nous entrons chez Vanni, un bar-restaurant où gravite tout le gratin de la télévision de Roma-Prati. Giorgio salue Vincenzo, le propriétaire, que je connais moi aussi, puis il se dirige aussitôt vers une table située tout au fond de la salle.

– Eh, Aldo, comment ça va ?

Il salue avec effusion un homme un peu plus âgé que nous qui se lève pour lui rendre son salut.

– Très bien, ma foi. Et toi ?

– Très bien aussi.

– Asseyez-vous, qu'est-ce que vous prendrez ?

– Pour moi ce sera un café, s'il te plaît.

– Et pour moi aussi.

– Et moi également.

– Bon, comme ça tout le monde est d'accord. Ça commence bien !

Au même instant, une serveuse arrive. Elle n'est pas aussi belle que celles de De Russie et elle est nettement plus ronde.

– Lucia, tu nous apportes trois cafés, s'il te plaît ?

Giorgio nous présente à Aldo, il parle de Futura et explique qu'il a fini par quitter Ottavi.

– Tu as bien fait !

Il me semble que sur ce point tous les directeurs de toutes les chaînes sont d'accord.

– Et toi, Aldo, comment se passe ta nouvelle vie de responsable de plateau ? Il faut que vous sachiez qu'il était scénariste avant. Comme toi, dit-il en pointant un doigt vers Simone, qui le regarde en souriant. Il a toujours fait du bon boulot, très sérieux. Il était toujours à côté des animateurs. Il était patient et savait les tranquilliser dans les moments difficiles. Et c'est comme ça qu'il a fait des émissions formidables qui ont marché du tonnerre. Et cette année, la direction a décidé de le récompenser en le nommant au poste de responsable de plateau.

– Et ils m'ont bien eu sur ce coup-là ! Je n'ai pas un jour de libre, je ne vois jamais ma femme ou mes enfants, et surtout, je n'ai plus le temps de voir mes maîtresses...

Nous éclatons de rire. Aldo poursuit :

– Non, sérieux, c'est vraiment comme ça. Je hais la corruption. Sortir avec des canons, c'est la valeur ajoutée de notre job, il ne faut pas se voiler la face. Mais maintenant, je comprends mieux pourquoi ils finissent par sortir avec leur secrétaire : parce qu'ils n'ont pas de temps pour autre chose...

Nous rions à nouveau, juste au moment où les cafés arrivent. Aldo ouvre un sachet de sucre et le verse dans sa tasse, puis il remue nerveusement sa cuillère dans son breuvage.

– Et donc ? C'est quoi l'excellente idée que vous avez trouvée ? Giorgio ne m'a même pas dit si c'était un format étranger, importé d'Espagne... Tout vient de là-bas ces temps-ci, pas vrai ?

Giorgio sourit.

– Non, je ne sais pas si je vais te décevoir ou au contraire booster ton orgueil national, mais c'est une idée cent pour cent italienne, qui nous vient tout droit de Civitavecchia.

– Rien que ça ? Sérieux ? Et qui est-ce ? Dans ce pays, plus personne n'est fichu d'imaginer quoi que ce soit. Les émissions, ce sont les animateurs qui

les font directement, mais seulement quelques-uns, pas tous. Et les scénaristes n'essaient même pas d'apporter des améliorations. Non, ils se contentent de dire : « Ah, quelle bonne idée ! » Et ils sont payés grassement pour ça. Vous n'aviez pas remarqué ? Mais bref, qui est ce génie ?

– Je ne sais pas si c'est un génie, mais c'est lui.

Giorgio montre Simone.

Le responsable de plateau regarde le garçon avec de grands yeux.

– Oui, euh... c'est moi, dit Simone qui donne l'impression de vouloir se justifier.

– Toi ? Mais tu as quel âge ? Attends, ne fais pas comme ces femmes qui me donnent l'âge de leurs filles. Ne me donne pas l'âge de ton père !

– Dix-neuf ans.

– Bon sang, je t'aurais donné plus. Qu'est-ce que je faisais moi, quand j'avais dix-neuf ans ? Je vivais à Bologne, je jouais au basket, et je me faisais rembarrer par les filles. Je rêvais d'enregistrer un tube et de parcourir le monde avec mon groupe et avoir trois groupies rien que pour moi. Mais bon, assez parlé du passé, ça me rend triste. Je ne sais même pas ce que sont devenus les gars de mon orchestre... On a tout de même enregistré trois disques, dont un a été présenté à « Discoring ». Mais bref, c'est quoi cette idée d'émission à diffuser après le journal télévisé ? Vite, dites-le-moi, sinon je vais devenir tout nostalgique et me mettre à pleurer. Ou pire même, je vais reconstituer mon groupe et me produire avec eux dans un de mes programmes...

Le responsable de plateau est un type sympathique, peut-être parce que sa réussite ne lui est pas encore montée à la tête. Quoi qu'il en soit, c'est moi qui prends la parole et ressors mon laïus :

– Eh bien, c'est un jeu très amusant, qui s'adresse à un public de tous âges, y compris dans ce créneau horaire. Et vous savez pourquoi ? Parce qu'il y est question d'amour.

Aldo Locchi, le nouveau responsable de plateau de Rete Uno, semble aussitôt captivé. Simone entreprend alors de lui raconter en quoi consiste l'émission, et cette fois il est nettement plus sûr de lui que tout à l'heure. Il le

fait avec chaleur et beaucoup d'aisance, et d'une façon qui fait ressortir tout le potentiel de son idée.

– Et voilà...

– Et voilà ? Comment ça « Et voilà » ? demande Aldo Locchi, interloqué. C'est carrément génial. Ça fourmille d'idées et de nouveauté, et en même temps ça reste classique ; un divertissement familial. Rien à voir avec ces conneries que vous pondent certains scénaristes et auxquelles on ne comprend rien ! Et vous savez pourquoi ?

Cette fois, il se retourne et s'adresse directement à Simone, qui, pris de court, répond en toute bonne foi :

– Non, je ne sais pas...

– Parce qu'ils veulent avoir l'air jeune et se font passer pour des jeunes. Alors que toi, tu sais pourquoi ton jeu fonctionne ?

Cette fois, Simone fait non avec la tête.

– Non, pourquoi ?

– Parce que tu n'as pas besoin d'inventer quoi que ce soit. Tu es jeune ! C'est pour ça ! En tout cas, c'est excellent. On en parle demain en fin de matinée, j'irai vous voir. Vous avez une carte ?

Giorgio sort une carte de visite de sa veste. Locchi l'examine un instant, puis il la range dans son portefeuille.

– Entendu, je viendrai demain sur le coup de midi.

Giorgio lui demande avec beaucoup d'affabilité :

– En début d'après-midi, ça serait possible pour toi ?

Locchi hausse un sourcil, puis acquiesce.

– Entendu. Trois heures, ça te va ?

Giorgio sourit.

– Oui, c'est parfait. Je te remercie.

Le responsable de plateau se lève et dit à Simone :

– Félicitations ! C'est vraiment très bien.

Puis il s'éloigne en secouant la tête.

Simone nous regarde, surpris.

– Et maintenant ? On fait quoi ?

– Toi, tu paies les cafés...

Giorgio prend le ticket et le lui donne.

Simone lui lance un regard perplexe, puis sourit.

– Oui, bien sûr.

Et il va à la caisse.

Une fois seuls, Giorgi me dit en souriant :

– Ça marche comme sur des roulettes. Locchi a aimé. Bien qu'étant responsable de plateau, il est toujours scénariste, et ça le chiffonne de ne pas avoir eu l'idée lui-même. Il va se montrer rancunier. D'un côté il va vouloir en parler au directeur des programmes, mais de l'autre il aimerait bien que Simone fasse un flop. Je ne comprends pas pourquoi ils se laissent tous enivrer par le pouvoir, si au final ils ont la gueule de bois. Ils l'aiment et le haïssent tout à la fois. *Odi et amo. Quare id faciam, fortasse requiris. Nescio...*

– Excuse-moi, mais si tu penses qu'il en est ainsi, pourquoi est-ce que tu n'es pas allé trouver directement le directeur des programmes ? Tu ne le connais pas ?

– Si, bien sûr. C'est d'ailleurs pour ça que j'ai donné rendez-vous à Locchi à trois heures, parce qu'avant cela on va déjeuner avec le directeur.

Au même instant, Simone revient.

– Voilà, c'est fait. On retourne au bureau ?

Giorgio se lève.

– Oui, mais avant nous avons encore quelqu'un à voir...

Nous sommes en train de nous diriger vers la sortie quand une voix m'appelle :

– Step ! Stefano... Comment ça va ?

Je me retourne et vois une fille superbe qui arrive dans ma direction. Elle est souriante, grande et blonde, avec une poitrine ravissante mise en valeur par un T-shirt blanc très seyant, un jean moulant et des chaussures à semelles compensées.

– Je suis Annalisa Piacenzi. Tu ne te souviens pas de moi ? J'étais une des téléphonistes de ta première émission.

– Oui, bien sûr. Mais tu as pas mal changé.

– En mieux ou en moins bien ?

Elle fait mine de se renfrogner, comme si elle craignait mon verdict. Puis elle met les mains en avant comme si elle n'en avait cure.

– En mieux, en beaucoup mieux. Quelle transformation ! Tu es superbe, dis-je.

Même si je ne me souviens plus du tout à quoi elle ressemblait avant.

– Merci, c'est exactement ce que j'avais envie d'entendre. Même si la seule chose que j'ai changée ce sont les extensions...

– Ah, oui, c'est ça.

– J'ai entendu dire que tu étais sur un gros coup...

Giorgio Renzi me regarde, curieux de voir ce que je vais répondre. Simone Civinini, en revanche, a l'air complètement désorienté.

– Disons que j'essaie...

– Eh bien, je m'en réjouis. Je parie que tu nous prépares quelque chose de génial ! Je te laisse ma carte, des fois où tu voudrais me faire faire un bout d'essai.

– Oui, bien sûr.

Je jette un coup d'œil à la carte.

– J'ai vraiment envie de faire mes preuves. Ça n'a plus rien à voir avec ce qu'on a fait...

Sur ce, elle m'embrasse sur les deux joues. En réalité, elle me présente une oreille puis l'autre.

Puis elle s'éloigne en se dandinant, naturellement.

Giorgio me glisse :

– Il me semble évident qu'on va devoir lui faire passer un test quand on va commencer à tourner. Non pas que je veuille me mêler de ce qui ne me regarde pas, mais qu'est-ce qu'elle entendait par « ce qu'on a fait » ? Est-ce que je dois m'attendre à une autre « surprise » ?

– Déjà, et d'une, non seulement tu te mêles de ce qui ne te regarde pas, mais tu n'y vas pas avec le dos de la cuillère ; deuxièmement, je n'ai pas la moindre idée de ce qu'on a fait, mais il me semble qu'il ne s'est rien passé étant donné que je ne me souvenais pas d'elle ; troisièmement, je ne supporte pas les femmes qui se parfument à outrance, comme elle, et surtout celles qui te font la bise pour voir si tu ne vas pas effleurer leurs lèvres « par erreur »...

Et enfin, et je dirais même surtout, n'oublions pas que je vais me marier. De sorte que, mis à part un enterrement de vie de garçon dont j'aimerais qu'il soit mémorable, je n'ai pas prévu d'autres distractions...

Et aussitôt, je mets la carte de ladite Annalisa dans la poche de Giorgio.

– Tiens, comme ça, toi aussi, tu auras quelque chose à me raconter !

Juste au moment où nous allons franchir la porte vitrée, je remarque qu'Annalisa est allée s'asseoir à côté d'un type à l'autre bout de la salle et que tous deux sont en train de s'embrasser à pleine bouche sans la moindre pudeur. Lorsqu'ils se séparent, le type la touche pour qu'elle s'asseye plus près, mais son geste reflète tout l'érotisme, le désir de possession, l'envie de pouvoir faire tout ce qu'il veut avec ce corps.

– Qu'est-ce qui se passe ? Tu es jaloux ? me demande Giorgio Renzi en s'immisçant dans ma rêverie.

– Non, mais j'ai l'impression de le connaître.

Je le regarde plus attentivement ; il a les cheveux foncés, légèrement grisonnants, courts mais frisés, un petit bouc, des lunettes noires. Non, je dois le confondre avec quelqu'un d'autre.

Nous sortons dans la rue pour prendre un taxi.

– Pardon, mais où est-ce qu'on va ? Le bureau est à deux pas, demande Simone, intrigué.

– Nous avons encore quelqu'un à voir, répond Giorgio avec un sourire espiègle. Comme ça, en l'espace d'une seule journée, tu auras une bonne idée de la manière dont fonctionne le monde de la télévision.

Quelques minutes plus tard, nous sommes en route pour le Trionfale, nous enfilons la Pinetta Sachetti puis tournons dans une petite rue et nous arrêtons devant le grand immeuble de La7. Giorgio paie la course, prend le reçu et, tous ensemble, nous entrons dans le hall.

– Bonjour, nous avons rendez-vous avec Sara Mannino.

– Oui. Je peux voir vos pièces d'identité ?

Le type ressemble davantage à un chef carabinier qu'au réceptionniste d'une grande chaîne de télévision, mais cette fois je n'ai rien à me reprocher, si bien que je lui tends mes papiers calmement. Peu après, il nous remet trois pass et nous explique comment nous diriger.

– Troisième étage ; à droite en sortant de l’ascenseur, et elle sera là pour vous accueillir. Je l’ai prévenue, elle vous attend.

– Merci.

Nous suivons ses indications et quand nous sortons de l’ascenseur, elle est effectivement là.

– Bonjour, Giorgio ! Comment vas-tu ?

Elle le serre dans ses bras et l’embrasse, puis lui prend aussitôt le bras.

– Je suis contente de te voir !

– Moi aussi.

– Ça faisait un bail, dis donc ! Tu avais disparu ou quoi ?

– Oui, mais je suis revenu et en excellente compagnie de surcroît. Je te présente mon boss, Stefano Mancini, et voici Simone Civinini, un jeune scénariste qui travaille pour nous.

Sara me décoche un regard malicieux.

– Eh, il est plutôt beau gosse ton nouveau boss. Le Soufflé ne cassait vraiment pas des briques...

Je ris en l’entendant appeler Ottavi ainsi.

– Eh, fais gaffe, me dit-elle, sans cesser de me regarder. À toi aussi, je vais te trouver un surnom ! De toute façon, il n’y a rien de pire que quelqu’un qui se croit supérieur et qui traite tous les autres comme des crétins ! Alors qu’au final, le crétin c’est lui !

Giorgio est intrigué.

– Mais pourquoi dis-tu cela ?

– Parce qu’il a laissé filé un garçon comme toi. Ce qui signifie qu’il est beaucoup moins malin qu’il ne le croit. Mais, venez, allons discuter en privé. Ici, les murs ont des oreilles.

Sur ces mots, elle nous fait entrer dans un bureau et referme la porte derrière elle.

– Je vous sers quelque chose ? demande-t-elle en ouvrant un petit réfrigérateur. J’ai du jus d’orange, de la bière, du Coca Zero, Light, normal, du Chinotto et du mousseux sans alcool.

Simone est le premier à répondre :

– Pour moi, un Coca, s’il vous plaît.

Giorgio ne veut rien. Mais, moi, je prends un mousseux sans alcool.

– En fait, c’est parce que je suis curieux de voir quel goût ça a.

Je le goûte, puis conclus :

– Bah, c’est comme du Chinotto, sauf que la bouteille est plus belle !

Sara me sourit.

– C’est vrai.

– Comme quoi il ne faut jamais se fier aux apparences, souligne Giorgio.

– C’est vrai aussi. Eh bien, quelles nouvelles ? Qu’est-ce que vous êtes en train de mijoter ?

– Je peux ? demandé-je à Giorgio.

– Il ne manquerait plus que ça. Je te rappelle que c’est toi le chef.

– Ah, oui, c’est vrai.

Sara s’esclaffe.

– J’ai déjà trouvé deux surnoms : soit le Vieux, soit le Mousseux.

– Bah, qui sait, tu vas peut-être en trouver un troisième. Bref, en fait, il s’agit d’une émission tout public : enfants, adultes, ados, jeunes adultes, familles... parce qu’elle traite de l’amour.

– Je viens d’en trouver un troisième : le Fascinant. Tu t’exprimes très clairement.

– Mais, je n’ai encore rien dit !

– C’était ironique, mais vous n’avez pas capté, apparemment !

– Ah, dans ce cas, il vaudrait mieux que ce soit notre jeune auteur qui fasse l’exposé. D’autant que l’idée vient de lui.

– Super ! Enfin un auteur italien... À moins que tu ne sois pas d’ici ?

– Si, de Civitavecchia.

– Parfait. Ça pourrait être un argument marketing en plus : « La7 découvre de nouveaux talents partout. De Civitavecchia nous arrive une grande idée... » Puis elle le regarde, légèrement hésitante, et dit : À condition, bien sûr, que ce soit le cas.

Simone se tourne vers nous, un tantinet déstabilisé.

– J’espère bien !

Et il se met à parler de son émission, d’abord en bafouillant un peu, puis en gagnant de plus en plus d’assurance.

– Attends, attends un peu, l’interrompt Sara.

Elle décroche son téléphone fixe et compose un numéro.

– Excusez-moi, vous pouvez descendre quelques instants ? Je crois que j’ai trouvé ce qu’on cherchait.

Puis elle raccroche et nous sourit.

– Quitte à franchir le pas, autant le faire tout de suite et tous ensemble, comme ça Giorgio ne pourra pas dire que je lui ai mis des bâtons dans les roues...

– La dernière fois, c’était effectivement le cas...

Sara lui coupe la parole :

– Le Soufflé t’a joué un sale tour. Je pensais que tu avais compris que c’est à lui que j’ai mis des bâtons dans les roues.

Mais Giorgio n’a pas le temps d’en dire plus, car on frappe à la porte. Sans attendre de réponse, un homme d’une soixantaine d’années entre dans le bureau. Il a des cheveux bruns, épais, et un joli sourire, des yeux noirs, profonds, un nez énorme et une expression résolue. Il nous tend la main d’un geste énergique.

– Bonjour. Giammarco Baido.

– Enchanté, Stefano Mancini.

– Simone Civinini.

– Giorgio Renzi, mais nous nous connaissons déjà.

– Oui, c’est vrai.

Il prend une chaise et l’approche de la table.

Sara se lève de la sienne.

– Monsieur le directeur, vous préférez vous asseoir ici ? Vous serez plus à votre aise.

– Non, non, je suis bien ici. Eh bien ? De quoi s’agit-il ?

Sara lui raconte tout ce que nous venons de lui expliquer jusqu’ici, puis s’adressant à Simone :

– Nous en étions restés là. Et maintenant, continue, s’il te plaît.

Et sans la moindre hésitation, cette fois, il poursuit son exposé de façon claire et concise. Quand il a fini, le directeur lui dit, l’air satisfait :

– Il me semble que c’est une excellente idée !

Puis il nous regarde et ajoute :

– Félicitations. C'est incroyable, mais c'est exactement ce que nous cherchions, avec tous les critères requis. Bien, Sara, tâchez de faire établir les contrats pour que nous puissions lancer immédiatement l'opération...

Sara retient le directeur quand celui-ci se dirige vers la porte pour sortir.

– Attendez, je pense que vous devriez rester encore un peu...

Il s'arrête sur le seuil, surpris.

Sara explique :

– Il semblerait que nous soyons les derniers à avoir reçu cette proposition, après deux ou trois autres acquéreurs potentiels des droits. N'est-ce pas, Renzi ?

– Oui.

– Et donc, si nous voulons passer le contrat, nous devons le faire tout de suite, parce qu'il se pourrait que demain ce soit trop tard. N'est-ce pas, Renzi ?

– C'est exact.

Le directeur sourit et revient s'asseoir. Sara dit à Giorgio :

– Tu vois ? Il s'est passé la même chose avec le Soufflé. Il est venu ici, le directeur l'a écouté, nous avons accepté toutes ses conditions, et le lendemain il signait avec la Rete. C'est pour ça que toutes ses émissions ont sauté d'un coup, alors qu'elles étaient en cours... Il a cru jouer au plus malin, résultat, c'était lui le dindon de la farce !

Giorgio lui sourit.

– Si nous parvenons à un accord aujourd'hui, tu sais que demain il tiendra toujours.

– Oui. C'est pour cela que j'ai demandé au directeur de rester. Je ne tiens pas à retomber deux fois dans le même panneau.

À ce moment-là, j'interviens en incluant Simone :

– Bien... dans ce cas, nous allons vous laisser.

Le directeur et Sara nous regardent stupéfaits.

– Si, si, croyez-moi, c'est mieux ainsi. Je sais que Futura est entre de bonnes mains, dis-je en désignant Giorgio. Nous ne ferions que vous déranger. Ce fut un plaisir.

Je tends la main au directeur qui aussitôt m'imité.

– Pour moi aussi, dit-il, puis il tend la main à Simone. Félicitations, j'aime beaucoup ce projet. Je suis sûr que nous allons faire de grandes choses ensemble.

Giorgio, naturellement, intervient :

– Cela va de soi, avec Futura il ne peut en être autrement.

Le directeur lui sourit.

Puis nous nous dirigeons vers la porte.

– Attendez, je vous raccompagne jusqu'à l'ascenseur.

Sara nous précède et nous sortons tous les trois du bureau. Je la regarde marcher dans sa robe en lainage léger, nouée à la taille par un cordon, et des talons plats. Ses cheveux blonds sont rassemblés en queue-de-cheval, et maintenant que je l'observe mieux, je remarque des taches de rousseur sur ses pommettes. On dirait une petite fille, mais ça lui va bien. Soudain, elle se répand en compliments, débordante d'enthousiasme.

– Je suis vraiment ravie, c'est une émission totalement inédite, divertissante et pleine de surprises... Il faut dire qu'on n'avait pas grand-chose d'exaltant en vue ! Mais avec ce jeu-ci, je sens que notre chaîne va faire un bond en avant. Il était temps !

Nous atteignons l'ascenseur, et Sara appuie sur le bouton d'appel.

– J'espère seulement que Renzi ne va pas se montrer trop gourmand, ou vorace !

– Il va exiger le juste prix... sans vouloir faire de jeu de mots !

Sara rit, et nous montons dans l'ascenseur qui vient d'arriver. Elle passe la tête à l'intérieur et appuie sur le bouton du rez-de-chaussée d'une main tout en me remettant sa carte de visite de l'autre.

– Je t'ai trouvé un surnom, me dit-elle. L'Ironique ! C'est parfait, appelle-moi quand tu veux...

Puis elle me sourit et se recule juste avant que les portes de l'ascenseur ne se referment.

Simone me regarde.

– C'est vrai que l'Ironique ça le fait. Ça me fait un peu penser à l'Hispanique. C'est cool, non ?

Je le regarde sans rien dire.

Et dans le silence qui s'ensuit, Simone dit soudain, légèrement dépité :

– Mais à moi, elle ne m'a pas cherché de surnom...

– Mais enfin, maman, ces cousins je ne les ai jamais vus.

– Et alors, qu'est-ce que ça peut faire ? Ton père tient à les inviter.

Et tout en disant cela, Francesca, la mère de Gin, les laisse sur la liste des invités.

– Oui, d'accord, mais c'est mon mariage, pas le sien. De plus, Adelaïde est antipathique au possible, catastrophiste. Elle porte la poisse et cherche des noises à tout le monde !

– Ginevra, s'il te plaît. Comment pourrait-elle nous chercher des noises un jour de fête comme celui-là ? Si elle le fait, je te garantis qu'elle va trouver à qui parler !

– Maman, tu réussis toujours à me faire rire.

On sonne à la porte. Francesca se tourne vers Gin, intriguée.

– Qui est-ce que ça peut bien être ? On avait pourtant bien dit qu'on voulait être tranquilles pour pouvoir passer en revue les préparatifs...

– Je crois savoir qui c'est, maman.

Gin va ouvrir et, en effet, elle se retrouve nez à nez avec Eleonora Fiori, qui entre comme un ouragan.

– Bon, pour commencer, vous ne pouvez rien décider sans moi. C'est clair ? Qu'est-ce que vous avez décidé ?

Gin et sa mère se regardent, puis répondent à l'unisson :

– Tout !

Et elles éclatent de rire.

– Mais oui, riez, riez donc. En tout cas, ce n'est pas une façon de faire... Bien, et d'abord, le salon.

Eleonora s'assied sur un canapé et dit à Gin :

– J'ai bien travaillé pour toi ces jours-ci, regarde...

Elle sort un paquet de revues de son sac et les pose sur la table basse, en les jetant presque.

– Hep, du calme, Ele, elle est en verre. Tu vas la casser !

– J’y peux rien, c’est le poids de la culture !

– Mais ce sont des catalogues de robes de mariée !

– Justement ! Tu dois élargir ta culture, indécise comme tu l’es... L’autre jour nous sommes allées voir cette styliste qu’on t’a tellement recommandée et qui s’appelle Brutta ! Non, mais, vous imaginez ? dit-elle en s’adressant à Francesca. Comment une femme qui s’appelle Brutta pourrait réaliser la robe de mariée de votre fille ?

Puis, s’adressant à Gin :

– Tu vois ? Ta mère ne dit rien. Elle n’est pas convaincue. Brutta l’a épouvantée, elle aussi !

Gin se met à rire.

– Arrête, Ele, je n’arrive pas à croire que quelqu’un comme toi puisse s’en tenir aux apparences ! Mieux même, tu devrais songer que cette styliste a eu le courage de garder son nom, précisément parce qu’elle est sûre d’elle, ou tout au moins de la qualité de son travail.

– Pour moi, Brutta est une brute, et c’est tout... Et non seulement ça, mais je pense qu’elle se sert justement de son nom pour arnaquer les ingénues comme toi. C’est un oxymore, tu comprends ?

– Non, mais là, tu exagères. On a déjà fait notre choix depuis longtemps ! Ce n’est pas une compétition tout de même !

– Bon, bon, mais est-ce que je peux tout de même vous faire quelques propositions ? Ensuite, c’est toi qui décideras, avec l’approbation de ta mère, naturellement...

– Il ne manquerait plus que ça. C’est moi qui me marie, que je sache !

Et elles commencent à consulter les catalogues de robes de mariée.

– Le col de celle-là est trop fermé, on dirait un col Mao. Et celle-là est très décolletée. Celle-ci est transparente, ça n’est pas correct. Celle-là, en revanche, avec la jupe courte sur le devant, elle est classe...

Gin se retourne, et voyant la tête de sa mère, déclare :

– Non, ça n’ira pas.

Et sa mère retrouve son sourire.

– Celle-ci est trop classique. Celle-là est moderne mais trop moulante. Ah,

mais celle-ci est ravissante, avec les épaules dénudées et le décolleté bateau et un peu longue sur l'arrière !

Eleonora examine la robe et acquiesce.

– Oui, je suis tout à fait d'accord. Laisse-moi voir qui l'a faite.

Elle retourne le catalogue et cherche le nom du styliste, et quand elle le trouve, elle devient toute rouge. Gin s'en aperçoit.

– Alors, qui est-ce ?

Elle lui tend le catalogue.

– Je n'arrive pas à y croire... C'est Brutta ! Tu as vu ? Quand je te disais qu'elle était excellente ! Tu es bien obligée de l'admettre maintenant !

– Oui. Et donc, va pour cette robe-ci. Elle est ravissante. Et maintenant, passons à la liste des invités.

– Euh, excuse-moi, mais tu n'étais pas censée retourner au bureau ? Je croyais que tu étais en train de prendre du galon dans ta petite maison d'édition, comme éditrice, préparatrice de copies et je ne sais quoi d'autre. Tu ne peux tout de même pas t'absenter toute une après-midi...

– Mais si, j'ai pris ma journée, justement pour que nous puissions la passer ensemble. Et figure-toi que mon rêve c'est de me reconvertir dans l'organisation des mariages.

– Comment ça « te reconvertir » ? Tu l'es déjà ! Tu veux un conseil ? Essaie de te mettre bien avec Brutta. Crois-moi, avec elle tu vas faire un malheur.

– Ton mari est un homme fantastique. Tu vois que tu as bien fait de m’écouter ?

Babi regarde Raffaella et lève les yeux au ciel.

– Maman, quand tu fais ce genre de choses, ça me fout les boules.

– S’il te plaît, surveille ton langage ! J’ai pris soin de t’enseigner les bonnes manières précisément pour éviter cela. Surtout en présence de ton fils, qui est là, en train de regarder la télévision, et qui pourrait t’entendre.

Babi feint un éclat de rire ironique.

– Mais enfin, il en connaît d’autres, et bien pires !

– De toute façon, je te parlais de ton mari. Tu as voulu changer de maison parce que celle d’avant n’était pas assez lumineuse, et il t’a cherché celle-ci, dans la piazza Caprera. Un quatrième étage inondé de lumière et entièrement décoré. Après quoi, tu as voulu tout changer, mettre du parquet blanc, des canapés gris et des tables en bois clair et acier, avec des effets de transparence..., et tu en as fait un véritable bijou, même si avant cela ce n’était pas mal. Où vas-tu trouver un mari aussi attentionné ? Lorenzo est exactement le genre de garçon que j’aime.

– Oui, précisément. C’est toi qui aurais dû l’épouser.

– Nous n’avons pas le même âge.

– Pourtant il y a plein de femmes mûres qui prennent des *toy boys* comme lui.

Cette fois, Raffaella éclate de rire.

– Oui, bien sûr. Et me serait peut-être fidèle.

– J’en doute. Il me trompe.

– C’est ce que tu t’imagines parce qu’il travaille beaucoup et qu’il est souvent en déplacement. Mais tu n’en sais rien. Où en êtes-vous de votre vie de couple ?

Babi hausse les épaules. Raffaella précise :

– Je veux dire sur le plan sexuel...

– Oui, j’avais compris ! Pour l’instant nous n’avons pas prévu de donner de frères et sœurs à Massimo.

Sa mère demeure silencieuse. Elle prend une capsule et la met dans la machine à café ; puis se souvenant qu’elle est chez sa fille, elle se retourne et lui demande :

– Excuse-moi, je peux me faire un café ?

– Bien sûr, maman, tu n’as pas besoin de faire tous ces chichis. Tu es ici chez toi.

– Merci. Que veux-tu dire par ne pas lui donner de frères et sœurs ?

Babi s’assied sur le tabouret et se met à jouer avec un citron qui se trouve dans un saladier devant elle.

– Qu’à moins d’une intervention du Saint-Esprit, il est impossible que cela arrive...

– Ah...

– Oui, on ne baise plus.

Babi se rend compte que sa mère est mal à l’aise.

– C’est le mot « baiser » qui te dérange ? Tu préfères que je dise que « nous ne faisons pas l’amour » ? Enfin, de toute façon, telle est la situation.

Le café commence à couler. Raffaella attend le moment précis, puis enfonce la touche du haut pour que la machine s’arrête. Elle prend le sucre sur l’étagère et une petite cuillère dans le tiroir.

– Je suis désolée de l’apprendre. J’aurais bien aimé voir Massimo avec un petit frère ou une petite sœur. Il aurait été plus heureux, moins seul et plus actif dans la vie sociale.

– N’aie crainte, maman, il est parfaitement intégré à l’école, au foot, à la natation. Il est invité à des fêtes. Il ne lui manque absolument rien. Lorenzo n’est jamais là, il est toujours en déplacement pour son travail, comme tu l’as dit toi-même, mais Massimo n’en souffre pas le moins du monde. Il est indépendant, il a appris à s’habiller et à se déshabiller tout seul, et la nuit il dort dans sa chambre sans avoir peur du noir.

– Oui, mais j’ai parlé avec Flavia, sa maîtresse, et elle m’a dit qu’il avait frappé un de ses camarades de classe. Il lui a mis un coquard.

– Et elle t’a dit pourquoi c’est arrivé ? Ce gamin s’appelle Ivano, également connu comme Ivan le Terrible. Ses parents n’arrêtent pas de se quereller et de se jeter des choses à la tête en criant, et si j’ai bien compris, sa mère, une certaine Chiara, est allée une fois à la sortie de l’école avec de grandes lunettes de soleil parce qu’elle avait un œil au beurre noir. Ce qui veut dire que son mari, Donato, la frappe, et c’est comme ça qu’Ivano l’imite et qu’il est devenu la terreur de la cour de récréation. De fait, il a frappé une petite fille et lui a cassé le nez. Résultat, la petite s’est mise à saigner et à pousser des cris épouvantés, raison pour laquelle Massimo est intervenu ; sans quoi il ne l’aurait jamais fait...

Raffaella fait tourner sa cuillère dans son café, puis elle se décide à le boire. Elle s’essuie ensuite la bouche sur une serviette en papier avec des gestes lents, en prenant tout son temps. Puis elle laisse la serviette chiffonnée sur la table et se tourne vers le salon. Massimo est en train de regarder des dessins animés à la télévision, la bouche ouverte. De temps à autre, il éclate de rire, ferme les yeux et se laisse tomber en arrière, totalement submergé par ce monde de fantaisie. Raffaella l’observe.

– Il est beau comme tout, et plein d’énergie.

– Exactement comme son père.

Raffaella se tourne vers Babi.

– Moi, je trouve qu’il te ressemble plus à toi qu’à Lorenzo.

– Maman, tu sais très bien à qui je me réfère. Inutile de faire semblant.

Puis elle la laisse dans la cuisine avec un sentiment d’inutilité comme une serviette en papier usée.

– Ouah, la robe est parfaite et tu es à tomber ! Mais tu aurais pu faire un effort sur la tenue des demoiselles d'honneur !

– Mais qu'est-ce que tu racontes ? Tu en fais partie !

– Oui, mais celle qui m'inquiète c'est Llarria ! Je n'ose pas imaginer comment elle sera fagotée !

– Bah, vous n'avez qu'à prendre un moment pour vous mettre d'accord.

– C'est déjà fait. On s'est vues ce matin et regarde ce que ça a donné ! Eleonora sort son portable et ouvre la galerie de photos : Tiens, vise un peu ça...

C'est une sorte de press-book où l'on voit Llarria debout au milieu de son salon, d'abord vêtue d'une robe bleue, puis d'une autre bleu roi, puis verte, puis orange.

– Tu veux dire que tu t'es présentée chez Llarria ce matin...

–... de bonne heure. Il était neuf heures moins le quart.

– Que tu y es allée ce matin tôt et que tu l'as obligée à essayer toutes les robes de sa penderie pour prendre des photos ?

– Oui.

– Et comment as-tu réussi ?

– Je lui ai dit que tu m'avais demandé de le faire pour voir comment on allait s'habiller pour le mariage !

– Eleeee ! Mais enfin, elle va me haïr !

– Non, non, elle s'est montrée très compréhensive, elle sait combien c'est important pour toi. Bien, et maintenant, regarde ça... Et tu vas comprendre pourquoi je me fais du souci.

Gin secoue la tête tandis qu'Eleonora continue à faire défiler les photos de Llarria de droite à gauche.

– Non, mais, franchement, c'est sinistre ! Et celle-là ?

Elle s'arrête sur une photo où Llarria porte une robe noire.

- On dirait ma grand-mère !
- C'est ce que je vois, mais même sur toi, ça serait moche.
- Oui, mais au lieu de maigrir, elle a dû prendre huit kilos !
- C'est parce qu'elle a rompu avec son cher et tendre !
- Et alors, c'est une raison pour se laisser aller ? Moi aussi je passe par une période difficile, avec deux ou trois relations qui n'ont rien donné, mais je ne geins pas pour autant, et je ne mange pas comme une vache, surtout en vue du mariage de ma meilleure amie ! S'il ne tenait qu'à moi, je lui chercherais une remplaçante !
- Mais, enfin, Ele, qu'est-ce que tu racontes ? Tu imagines comment elle le prendrait alors que je lui ai proposé d'être ma demoiselle d'honneur ! Pour le coup, c'est dix kilos qu'elle va prendre, et elle ne s'en remettra jamais.
- Écoute, tu as des tas d'amies belles et élégantes, riches et cultivées ! Pourquoi est-ce que tu as absolument tenu à ce que ce soit elle ? Je ne comprends pas, ça me met mal à l'aise, je n'ai aucun atome crochu avec elle !
- Mais, moi, si ! Pour une fois, essaie de ne pas penser à toi, toi, toi, et de penser à Gin, Gin, Gin à la place ! C'est moi qui vais me marier, et étant donné que j'ai l'intention de ne le faire qu'une fois, j'aimerais bien que tu suives mes indications et mes desiderata...
- Eleonora demeure un moment silencieuse. Puis soudain, elle recommence à s'activer.
- Oui, tu as raison. Maintenant, passons aux homélies, aux sermons et à la suite des festivités.
- Bon, pour la fête j'avais pensé inviter Pupo pour qu'il chante *Gelato al cioccolato*, étant donné que j'ai fait sa connaissance chez Vanni.
- Tu es tombée sur la tête ? Moi, je refuse !
- Mais, non, voyons, c'est une blague ! Tu l'as gobée, en plus ? Je suis morte de rire !
- Bien sûr que je l'ai cru ! J'ai même failli avoir une attaque. Non, mais tu imagines Pupo comme invité d'honneur et pour chanter..., et pourquoi pas pour qu'il lise des passages de la Bible à l'église pendant que tu y es ! Comme ça tu finiras comme lui, qui vit avec deux femmes !
- Ma foi, je me vois bien avec deux maris... Je serais la première Italienne

polyandre.

– Bah, déjà que c'est pas facile avec un seul... Sans compter que tu en as choisi un qui en vaut deux, il ne manquerait plus que tu en rajoutes un troisième. Mais, à propos, comment ça va vous deux ?

– Bien, il me semble.

– Comment ça « il te semble » ? Ou ça va bien ou ça va mal...

– Bon sang, ce que tu peux être lourdingue parfois ! Ça va bien, là, tu es contente ?

– Ça dépend.

– De quoi ?

– Si tu dis la vérité ou pas ?

– Eh bien, d'après moi, ça ne pourrait pas aller mieux. Je suis très heureuse de me marier et je crois que Step aussi. Nous allons franchir un cap important.

– Mmm..., je ne suis pas convaincue. J'ai l'impression qu'il y a quelque chose d'autre au fond...

Gin regarde Ele et lui sourit.

– Je suis un peu préoccupée. Je ne voudrais pas que Step le fasse parce qu'il s'y sent obligé.

– Et pourquoi cela ? S'il n'en avait pas envie, il te l'aurait dit. Ou bien, il t'aurait dit : « On le fait, mais pas tout de suite », ou bien « On continue à vivre ensemble, mais sans se marier » ! Pourquoi se sentirait-il obligé ?

Gin sourit et pose une main sur son ventre.

– Parce que j'attends un bébé !

– Non ! Eleonora se jette sur elle, l'étreint avec force et s'écrie : C'est formidable !

Puis elle réalise ce qu'elle vient de faire et se répand en excuses : « Pardon, ma belle ! »

Au même instant, elle voit la mère de Gin qui les observe par la porte de la cuisine. Eleonora se rattrape en lui criant :

– Elle a choisi un air de musique que j'adore !

La mère sourit, touchée par cette amitié sincère, puis hoche la tête comme pour dire : « Je comprends. »

– Vous voulez boire quelque chose ?

– Moi, non, merci.

– Et moi non plus, maman...

Sa mère disparaît à nouveau dans la cuisine.

– J’ai bien fait, non ? J’imagine qu’elle n’est pas au courant ?

– Non, je ne veux pas qu’elle se fasse du souci. Elle préférerait sans doute que je sois mariée avant de tomber enceinte.

– Qu’est-ce que tu racontes ? Ta mère n’est pas comme ça. De toute façon, tu as bien fait. Mais Step t’a demandé ta main avant de l’apprendre, non ?

– Oui...

– Dans ce cas, ce n’est en rien parce qu’il se sent obligé...

– Je sais, mais d’une certaine façon c’est moi qui ai voulu qu’il saute le pas.

– Écoute, vous formez un couple extra, et maintenant vous allez avoir un bébé. Lui s’est bien calmé, il travaille dur, son entreprise est en train de se développer. Tout cela est très positif : ne te mets pas la rate au court-bouillon, ça va être un mariage parfait... Mis à part pour Llaria, alias Mlle Piggy !

Gin se met à rire.

– Tu arrives toujours à me rendre ma bonne humeur.

– Écoute, ma belle, il y a des situations qui ont l’air insurmontable et qui finissent bien, et d’autres, comme la relation de mes parents, qui ont l’air parfaites, alors que mon père collectionne les maîtresses et qu’il a fini par plaquer ma mère. Pourtant, ils avaient tout pour rester ensemble jusqu’à la fin de leurs jours. Mais le destin en a décidé autrement. De sorte que si j’étais toi, je ne m’en ferais pas et je profiterais de chaque instant passé avec ce beau gosse qui sera bientôt ton mari sans me monter le bourrichon. Si ça se trouve, tout va très bien se passer, et sinon tu vas tomber amoureuse d’un autre homme !

Gin la regarde et sourit d’une façon déroutante.

– Quoi ? Tu ne me crois pas ?

– Tu n’as pas idée comme je l’aime. Je l’aime depuis que je suis ado et je l’aimerai toujours.

– Quoi qu’il puisse faire ?

– Quoi qu’il puisse faire.

- Y compris s'il te plaque pour Mlle Piggy ?
- Oui.
- Dans ce cas, ma belle, tu es mal barrée...

On sonne à la porte. Babi va ouvrir.

– Qui est-ce ?

– C’est moi, Daniela.

Elle ouvre à sa sœur.

– Je suis contente que tu aies pu venir !

Daniela entre avec son fils Vasco.

– Bonjour, tata !

– Bonjour, mon chou. Tu me fais un bisou ?

Le petit se met sur la pointe des pieds et embrasse Babi.

– Massimo est là, dans la salle de jeux, si tu veux aller le rejoindre.

– Oh, oui !

Et il disparaît en courant dans le couloir.

– C’est fou ce qu’il a grandi !

– Oui, incroyable.

Daniela et Babi vont rejoindre leur mère dans le salon. Raffaella a l’air contrariée par la venue de sa fille.

– Bonjour. Et Vasco ? Tu ne l’as pas amené ?

Daniela s’approche et lui fait la bise.

– Si, maman, bien sûr, mais il a filé rejoindre Massimo.

– Ah, sans même dire bonjour à sa grand-mère ?

– Mais on ne savait pas que tu étais là...

– Je t’avais pourtant dit que j’allais venir...

– Oui, mais je ne pensais pas que tu étais déjà arrivée. C’est quoi le problème, maman ? Pourquoi est-ce que tu compliques toujours tout ?

– Moi, je trouve au contraire qu’il n’y a rien de plus simple. Je ne fais que demander un minimum d’éducation. D’un autre côté...

– Quoi donc, maman ?

– Rien.

– Non, si tu as quelque chose à dire, dis-le, au lieu de faire des sous-entendus. Tu aurais préféré que je me fasse avorter, c'est ça ?

La mère regarde sa fille en pinçant les lèvres.

– Quoi ? Ça te dérange ? Tu devrais avoir le courage de dire ce que tu penses. Tu ne voulais pas que je garde Vasco parce que je ne savais pas qui était son père. J'étais gavée de cachetons et c'est arrivé. J'aurais pu attraper une saloperie. Mais non, je me suis simplement retrouvée enceinte. Ça te dérange ? Eh bien, je suis désolée. J'aurais bien aimé te donner un petit-fils après un mariage à l'église avec un riche héritier, les beaux-parents et tout le tremblement. Mais ça ne s'est pas passé comme ça. Tu veux que je me sente coupable ?

– J'ai simplement dit qu'il pourrait être un peu mieux éduqué.

– Non, maman. Moi, je crois que si tu m'aimais vraiment, tu ne me ferais pas ce genre de reproches.

– Je pense que cet enfant a conditionné toute ta vie et qu'il aurait pu en aller autrement.

– C'est encore pire ! Pourquoi est-ce que tu refuses de comprendre que la vie prend parfois un chemin différent de ce que tu avais imaginé ? Que ce qui te plaît à toi, qui te paraît merveilleux, ne l'est peut-être pas pour les autres ? Chaque fois que tu mets le pied chez Babi ou chez moi, tu fais une tête de six pieds de long.

Babi se met à rire.

– En tout cas, ici, aujourd'hui, elle a tout trouvé à son goût.

Daniela la regarde sans comprendre.

– Comme c'est curieux ! Que s'est-il passé ? Tu es vraiment sûre qu'il n'y a pas un vase ou un rideau qui n'est pas à sa place ? Une femme de ménage qui ne sait pas servir à table, ou qui remplit trop la cafetière, ou qui écoute aux portes ? Tout, absolument tout, était à son goût, vraiment ? C'est qu'il doit y avoir une conjonction astrale exceptionnelle...

– Prévenez-moi quand je dois rire...

Au même instant, Vasco entre.

– Maman, j'ai soif.

– Dis bonjour à ta grand-mère.

– Bonjour, grand-mère.

Puis il se tourne à nouveau vers sa mère :

– Maman, j’ai toujours soif.

Babi rit.

– Fais un bisou à ta grand-mère pendant que je vais te chercher un verre d’eau.

Daniela va à la cuisine. Vasco s’approche de Raffaella, qui le serre dans ses bras et l’embrasse. Le gamin subit sans rien dire l’étreinte de sa grand-mère, impatient de se dégager. C’est alors que Raffaella remarque qu’il a de nouvelles baskets.

– Elles sont belles. C’est ta maman qui te les a achetées ?

– Non, c’est Filippo.

– Filippo ? Qui est-ce ?

– Un ami de maman. Il avait les mêmes et je lui ai demandé s’il voulait bien me les prêter, mais elles étaient trop grandes alors il m’en a acheté une paire. Tu les aimes bien ?

– Oui, beaucoup. Et, ce garçon, Filippo, il est gentil au moins ?

– C’est pas un garçon, c’est un homme. Il a pas de cheveux et il a une barbe.

Au même instant, Daniela revient avec le verre d’eau. Vasco veut s’en emparer, mais elle le tient hors de sa portée jusqu’à ce qu’il comprenne ce qu’elle attend. Il sourit et dit :

– Merci.

Puis il boit toute l’eau d’un trait et file aussitôt rejoindre son cousin.

Raffaella regarde sa fille.

– Qui est ce Filippo ?

– Un ami.

– Oui, je l’avais compris ; je me doute que ce n’est pas un ennemi s’il a offert une paire de chaussures à ton fils. Mais pour toi, il est quoi ?

– Je n’en sais rien, maman. Je ne sais pas ce qu’il est pour moi. Il faut absolument que tout ait un sens ? C’est quelqu’un avec qui je m’entends bien, et pour moi c’est suffisant.

– Tu veux fiche ta vie en l’air ?

– Mais non, maman. Qu’est-ce que tu racontes ? Tu ne sais rien de lui.

– Je sais qu’il est chauve, qu’il a une barbe, et j’en déduis donc qu’il a un certain âge, qu’il est séparé, ou pire encore, marié, et qu’en conséquence tu n’es rien d’autre qu’un jouet pour lui. Et tout ça devant ton fils.

Babi intervient.

– Maman, comment ça va avec papa ?

– Très bien. Tout va parfaitement bien, merci.

– Tu es sûre ? Tu es venue ici en colère contre le monde entier. Dani et moi n’y sommes pour rien.

– De plus, ajoute Daniela, je t’informe que Filippo n’a que deux ans de plus que moi, qu’il fait partie de ma vie et qu’il est très amoureux, même si, malheureusement, moi, je ne le suis pas.

Raffaella demeure un instant silencieuse. Puis elle pense avoir trouvé une solution.

– Dans ce cas, essaie de construire quelque chose, comme ta sœur.

– Pourquoi est-ce que tu dis ça ? Parce que tu m’aides financièrement ? Tu préfères que je me mette avec le premier venu pour que tu puisses garder tes sous ?

– Non, mais...

– J’ai trouvé du travail, maman, rassure-toi. Je vais peut-être enfin pouvoir subvenir seule à mes besoins.

Babi se lève du canapé.

– Tu veux autre chose, maman ?

– Non, merci.

– Tu aimes cette maison ?

– Oui, beaucoup, je te l’ai déjà dit.

Babi sourit.

– C’est vrai qu’elle est belle, et grande. Et la vue est incroyable. Nous recevons souvent à dîner ici, c’est une maison idéale, toujours pleine de gens. Et malgré cela, je me sens seule et je ne suis pas heureuse. Quand on n’est pas heureuse, une maison, si belle soit-elle, peut te sembler affreuse. Tu comprends ce que je veux dire, maman ?

Raffaella ne dit rien. Elle se lève et va dans la salle de jeux, où les deux

garçons sont en train de regarder les dessins animés à la télévision. Ils sont tous les deux bouche bée, totalement captivés par ce que raconte l'histoire.

– Au revoir, les enfants, je m'en vais. Vous me faites un bisou ?

Naturellement, ni l'un ni l'autre ne bougent. Ils ne se sont même pas rendu compte que leur grand-mère est là. La voix de Babi résonne soudain sur le pas de la porte :

– Si vous ne dites pas au revoir à grand-mère, j'éteins la télé.

Ils sautent aussitôt à bas du canapé et, tels deux automates, courent vers Raffaella, qui s'accroupit et les serre dans ses bras.

– Au revoir, grand-mère !

Puis ils retournent aussitôt s'installer devant la télé pour voir la fin du dessin animé.

Babi est déjà dans l'entrée. Elle ouvre la porte juste au moment où sa mère s'approche.

– Au revoir, maman.

– Au revoir. Au revoir Daniela ! crie-t-elle au loin.

– Au revoir ! lui répond sa fille depuis la cuisine.

Puis Raffaella regarde Babi.

– Il faut que tu aides ta sœur.

– Mais enfin, maman, elle n'a pas besoin de moi. Tout va bien, je t'assure. On ne peut rien exiger par la force...

– Bon, toujours est-il qu'elle a fait une erreur. Même si elle refuse de l'admettre.

– Maman, un petit garçon aussi adorable ne peut pas être une erreur. Il est en bonne santé, éveillé, plein de vie. C'est une des plus belles choses qui puissent arriver à une femme, même si elle n'a pas d'homme à ses côtés.

Raffaella appelle l'ascenseur. Puis elle se retourne et regarde de loin les deux enfants sur le canapé. Les fils de ses filles. Ses petits-enfants. L'un est le fils de ce garçon violent qu'elle a réussi malgré tout à séparer de Babi, et l'autre est né d'un père inconnu. Mais ils sont tous les deux magnifiques. Tout comme cette maison.

– Lorenzo est un mari parfait. Ne le laisse pas s'échapper. Si tu cherches ailleurs le bonheur, tu ne le trouveras jamais.

– Oui, maman, tu as peut-être raison, mais chercher le bonheur à travers une autre personne, cela ne peut que rendre les deux malheureux.

Raffaella monte dans l'ascenseur et jette un dernier regard à sa fille Babi. Toutes deux s'observent jusqu'à ce que Raffaella appuie sur le bouton du rez-de-chaussée.

– Suis mon conseil, essaie de donner un petit frère à Massimo. Lorenzo le mérite.

La porte de l'ascenseur se referme avant que Babi ait pu lui répondre.

Quand j'entre dans le Four Green Fields, dans la via Costantino Morin, tout est comme avant. Les cadres avec les photos, les verres accrochés tête en bas au-dessus du bar, les petites tables rondes en bois sombre, les chaises de bistrot assorties avec leurs dossiers cintrés.

– Bonjour, dis-je au type qui se tient derrière le comptoir et qui me regarde sans guère d'intérêt.

Antonio, avec ses lunettes à verres épais, n'est plus là. Lui, il était myope comme une taupe, mais il nous recevait toujours avec un grand sourire.

– Je descends à la salle de billard.

Le type acquiesce sans décrocher un mot. Peut-être est-il sourd ; mais quoi qu'il en soit, il n'est guère sympathique. C'est dommage que certaines personnes fassent leur travail à contrecœur. Cela vaut aussi pour les PDG de grosses entreprises. Pourquoi ne cherchent-ils pas un boulot qui leur convient ? Qu'attendent-ils ? Le temps dont nous disposons s'écoule inexorablement et après cela, il sera trop tard pour faire quoi que ce soit.

Je descends les dernières marches. Ici non plus, rien n'a changé ou presque. Du moins ce lieu ne trahit-il pas le souvenir que j'en avais gardé. J'ôte ma veste et la suspends à la patère, je retrousse les manches de ma chemise Brooks Brothers et jette un coup d'œil circulaire à la salle en cherchant un partenaire avec qui jouer.

– Eh, Step ! Maintenant que tu gagnes plein de pognon, tu reconnais plus les potes ? Il paraît que ça marche bien pour toi. T'aurais pas pris la grosse tête, des fois, en plus de devenir pédé, parce que vu comme t'es fringué ?

Je regarde le type qui vient de me balancer ces vanes. Il est assis seul à une table, avec une bière à demi pleine devant lui et une cigarette qui se consume dans un cendrier. Il a les cheveux blancs, une veste militaire trop large mais qu'il n'a pas ôtée malgré la chaleur. Il secoue la tête de haut en bas comme une de ces statuettes en forme de chien que les gens mettent sur la lunette

arrière de leur voiture pour faire original. Je l'observe plus attentivement et brusquement, je le reconnais. Bon sang, mais c'est le Sicilien !

– Adelmo, salut ! Comment ça va ?

– Tu m'avais pas reconnu ?

Il se lève et s'approche de moi. Nous nous serrons la main droite, comme dans le bon vieux temps, en crochétant nos deux pouces, puis en les ramenant contre nos poitrines qui s'entrechoquent.

– Je vais bien. Pas aussi bien que toi, mais je peux pas me plaindre. Il y a des lustres que t'es pas venu traîner par ici. Je sais que tu travailles à la télé, que t'es PDG d'un tas de boîtes et que tu t'es acheté un petit palais à Prati.

Je ris.

– Mais qui est-ce qui t'a raconté toutes ces sornettes ? Je fais ce que je peux. J'essaie au mieux de faire prospérer mon unique entreprise.

Le Sicilien me scrute du regard. Il n'a pas l'air de me croire, mais je m'en fiche un peu à vrai dire.

– Et on m'a aussi dit que tu allais te marier !

– Je t'ai invité, je vous ai tous invités.

– Oui, oui... À ce qu'il paraît. Mais l'invitation a pas dû m'arriver parce que j'ai changé de crèche, de crémerie, de crèmière...

Et il se met à rigoler.

Puis il prend une bouffée de cigarette et immédiatement après une gorgée de bière. À force de boire comme un trou, il a dû perdre quelques neurones. Quelqu'un m'a dit qu'il avait des problèmes nerveux. De toute façon, il est évident qu'il n'a plus la même forme qu'avant.

– Ça te dit une partie de billard ?

– Non, Step, merci, mais je peux pas. J'ai quelqu'un à voir. Je vais même devoir remonter là-haut, parce je suis pas sûr qu'il sache qu'il y a une salle en bas.

Sur ces mots, il écluse sa bière, laisse son mégot dans le cendrier et se dirige d'un pas chaloupé vers l'escalier.

Il commence à gravir les marches, puis se retourne soudain.

– Eh, Step, ça m'a fait vraiment plaisir. Je passerai peut-être te voir au bureau un de ces quatre.

– Bien sûr, pourquoi pas ?

Il me regarde et secoue la tête, comme s'il était le premier à savoir que ça n'arrivera jamais. J'essaie de l'imaginer dans la salle de réunion en train de présenter un de nos projets au directeur du département fiction, au président de La7 ou au directeur de Medinews 5. Au premier rejet ou à la première demande de clarification, je vois le Sicilien qui se lève et empoigne une des grosses légumes par son col de chemise. Pire même, je l'imagine en train de cracher à la figure de Gianna Calvi pour avoir parlé un peu trop vite. Mais que peut-il bien faire de sa vie ? Que fait-il ici, au Four Greens ? Je suis venu ici dans un moment de nostalgie, mais lui, en revanche, y passe peut-être toutes ses soirées. Il y a quelques jours, en passant via Tagliamento, j'ai vu Hook devant la porte du Piper, dont il était déjà le videur à l'époque, à cette différence près qu'aujourd'hui il n'a plus un poil sur le caillou, qu'il a de la bedaine et qu'il n'intimide plus personne. Comment est-il possible qu'ils n'aient jamais réussi à tirer un trait sur cette époque ? Qu'ils n'aient pas renoncé à cette attitude de gros durs ? C'est aussi ridicule qu'une jolie femme arborant un tatouage. C'est beau quand on est jeune, mais quand la peau devient flasque et ridée, c'est carrément triste à voir.

– Eh, tu veux faire une partie ?

Je me retourne et me retrouve nez à nez avec un gringalet en polo bleu, pantalon foncé et mocassins. Il a les cheveux courts et une bonne tête.

– Ouais, pourquoi pas ?

Je prends une queue pendant qu'il se dirige vers le type derrière le bar.

– Mauro, tu nous ouvres la six ?

Sans dire un mot, le type actionne une manette à côté de la caisse et j'entends un bruit étrange tandis que la lumière s'allume lentement au-dessus de la table de billard. Le gringalet a sa propre queue de billard. C'est peut-être un as. On dirait un gamin ; il doit avoir dans les dix-sept ans. Il m'observe avec curiosité, il ne sait absolument rien de moi. Et c'est aussi bien. Qu'y a-t-il à savoir de toute façon ?

– Moi, c'est Sergio. On se fait un huit ?

– Oui, c'est celui que je préfère.

– Super. On joue pour de l'argent ?

– D'accord.

Sergio me toise, peut-être pour évaluer ses chances.

– Deux cents euros en deux manches gagnantes ?

– Ça marche.

Il décroche le triangle de la lampe, le pose sur la table, puis une fois les billes à l'intérieur, le fait rouler d'avant en arrière sur le tapis avant de l'ôter délicatement.

– À toi de casser.

– D'accord.

Je place ma blanche et donne un coup puissant. J'ai de la chance, j'empoche la quatre du premier coup. Je continue à jouer avec les billes pleines et réussis à approcher la huit du centre, mais sans parvenir à l'empocher. C'est au tour de Sergio. Il contourne la table pour évaluer la situation. De temps à autre, il se penche pour bien repérer les meilleurs chemins de jeu et décider quel coup sera le plus facile. Pour finir, il choisit la onze. La blanche traverse la surface de jeu sans toucher une seule pleine, puis percute la onze sur le côté avec l'effet voulu et l'expédie dans la poche du fond côté droit. La onze vacille un instant au bord du trou comme si elle hésitait, puis roule à l'intérieur. Le gamin joue bien, ça ne va pas être facile. Après cela, il réussit à frapper la douze qui roule droit devant, choque ma bille d'attaque, juste un peu, puis s'empoche au milieu. Il est vraiment très fort. D'un seul coup, je me souviens d'une partie avec Claudio, le père de Babi, contre une bande de zigotos qui se croyaient sûrs d'eux, mais que nous avons réussi à battre en donnant le meilleur de nous-mêmes. Soudain j'entends un bruit, sa treize file sur le tapis, mais, au lieu de s'empocher, elle cogne contre le rebord et s'immobilise en plein devant la poche qu'il avait choisie et juste derrière la boule blanche, me laissant le champ libre.

– À toi ? Comment tu t'appelles ?

– Step.

– C'est ton tour.

Je contourne la table tout en enduisant l'embout de ma queue de billard de craie bleue, puis je frotte l'intérieur de ma main gauche contre le cube de magnésium pour que le bois glisse plus facilement contre ma peau. Je choisis

la deux. Je donne un coup puissant qui la propulse hors du groupe. Elle va frapper contre le bord de la table puis roule vers la poche centrale et s'empoché. La boule blanche est bien en vue, derrière la huit, toujours bien placée, de sorte que je recommence : je frappe la huit, prends appui sur la dix que j'ai réussi à rapprocher du trou, et l'empoché. Et je continue à jouer tranquillement, sereinement, et une à une, j'empoché toutes mes billes. Il ne reste plus que la une, mais elle est bien positionnée, je ne peux pas rater mon coup. Je l'espère du moins. Je donne un coup franc, en frappant droit, sans vaciller. La boule jaune file sur le tapis vert et va s'empocher sans heurt. Un à zéro pour moi.

– Eh, tu es fort. Je n'aurais pas cru. Félicitations.

Sergio s'approche alors de son portable posé sur une chaise. Il le consulte. Il a reçu un message.

– Mince, c'est ma mère. Elle veut que je rentre à la maison. Quelle tuile ! Ça t'ennuie si on remet ça à plus tard ?

– Non, à la prochaine.

– Je suis désolé. Bon, je file, je te laisse une bière payée au premier.

– D'accord, merci.

Je le regarde filer à toutes jambes, puis je vais aux toilettes pour me laver les mains, après quoi j'enfile ma veste, époussette une marque bleue sur mon pantalon, et je monte. Je m'approche du bar et aussitôt le type me sert une pression.

– Tiens, ça doit être pour toi... De la part de Sergio, c'est ça ?

– Oui, merci.

Je m'assieds sur un tabouret et commence à boire. Je prends une longue gorgée, puis je regarde autour de moi. Au fond de la salle, le Sicilien est en train de parler avec un homme plus âgé que lui. L'homme porte un blouson en jean et une casquette bleu marine. Ils sont en train de discuter de Dieu sait quoi. De temps à autre, le Sicilien donne un grand coup de poing sur la table comme si ce geste le confortait dans son bon droit. Je n'aurais sans doute pas dû tous les inviter à mon mariage, mais d'un autre côté, le seul fait d'être obligés de me faire un cadeau va peut-être en dissuader quelques-uns. C'est

mon dernier espoir. Tout en ironisant ainsi, intérieurement, je continue à siroter ma bière. Soudain, une voix résonne derrière moi :

– Qu'est-ce qu'il t'a raconté, Sergio ? Qu'il devait rentrer chez lui ? Que sa mère allait lui souffler dans les bronches ?

Je me retourne et me retrouve nez à nez avec le mec du bar, qui, d'un seul coup, est devenu loquace et surtout curieux. Je ne lui réponds pas.

– S'il t'a payé une bière, c'est parce qu'il a vu que tu étais balaise et qu'il n'avait pas envie de perdre deux cents euros.

Je ris.

– La vérité, c'est que j'ai perdu la première manche.

Le type a l'air surpris, stupéfait même, si bien que je termine ma bière sans lui laisser le temps de me poser plus de questions, et je sors dans la rue. Une fois dehors, j'allume une cigarette. Le Four était plus fréquentable jadis. Je ne reviendrai plus dans un lieu que je fréquentais ado, de crainte de le trouver moche, voire de ne plus le reconnaître du tout. Je prends une bouffée de cigarette et me dirige vers ma moto. Il y a un type qui essaie de la forcer, ou tout au moins de la tripoter. Il a laissé un casque blanc sur la selle.

– Eh, là, qu'est-ce que tu fiches ? lui crié-je de loin.

– Qui ? Moi ? Tu fais erreur. J'ai fait que poser mon casque. Il y avait un gars dessus, juste avant.

Il est petit et râblé, avec une bouille ronde, une dentition régulière, mais d'un jaune affreux, et une petite barbe. Il porte un jean, des baskets blanches et un imper vert. Quand il me voit m'approcher de la moto, il prend son casque et déguerpit en trotinant. Au premier coup d'œil, je vois que le guidon a été forcé.

– Purée...

Mais le type enfle son casque et se met à courir à toute allure sur ses petites pattes courtes. Je jette ma cigarette, et lui file le train. Il disparaît au coin de la rue, mais dès que je tourne au coin à mon tour, je le vois enfourcher une moto déjà en marche et, sans même lever les jambes, il met les gaz et s'élance sur la chaussée quasiment en sens inverse. Sa plaque d'immatriculation est cachée par une chaussette noire. Je fonce jusqu'à ma moto, la démarre, mais quand j'essaie de rouler pour rattraper le type, je

m'aperçois que le guidon résiste. Il a dû lui donner un grand coup de pied pour essayer de le déloger, mais sans succès. Et maintenant, il s'est échappé, l'enfoiré. De toute façon, je ne comprends pas comment il fonctionne. Il était tout seul, sans camionnette pour embarquer la moto et sans personne pour faire le pet ou pour prendre sa moto à lui pendant qu'il prenait la mienne. En tout cas, une chose est sûre, je ne suis pas près d'oublier son visage. J'aurais dû prendre une photo de lui avec mon téléphone. Oui, et après ? Je serais allé le dénoncer comme un vulgaire indic ? Je ris rien que d'y penser. J'essaie à nouveau de redresser la fourche, je force petit à petit pour remettre le guidon droit. Puis j'enfile mon casque, et à toute petite vitesse de crainte que la direction se bloque brusquement, je rentre chez moi.

En arrivant au bureau, le lendemain matin, je trouve Giorgio enfermé dans son bureau avec un jeune cadre qui est en train pousser une gueulante. Je le vois à travers la vitre. Lui est assis et écoute tranquillement l'autre qui se tient debout et vocifère avec une certaine véhémence. Je dois dire que les travaux d'insonorisation que Giorgio a fait réaliser sont d'excellente qualité. Je vois que le chef de service est remonté, mais je n'entends pas un mot de ce qu'il dit. C'est alors que Giorgio l'invite à s'asseoir, mais le gars secoue la tête. Giorgio s'empare alors d'un dossier et le pose sur la table, puis invite à nouveau le jeune cadre à s'asseoir. Ce dernier finit par accepter. Alice arrive juste au moment où je vais entrer dans mon bureau.

– Bonjour, vous voulez un café ?

– Oui, volontiers. Allongé et sans sucre.

– Très bien, je vous apporte ça tout de suite. Tenez.

Elle dépose un paquet de lettres sur la table, puis ressort, et je commence à dépouiller le courrier. Il n'y a rien d'extraordinaire, tout au moins en apparence. Une invitation à un cocktail, l'inauguration d'un restaurant, une soirée organisée par la Fox pour fêter le lancement de son nouveau programme. Et une autre invitation à une exposition. Je l'ouvre. *Correggio et Parmigianino*. Serait-ce une autre de ces invitations à « finalité occulte » ? J'ai envie de rire... Non, je suppose que non. J'entends s'ouvrir une porte, puis des voix dans le couloir.

– Je suis content que nous ayons réussi à nous mettre d'accord. J'attends des nouvelles le plus vite possible.

– Oui, et vous autres ne nous faites plus de blagues comme celle-là.

– Ne dis pas ça. Je t'ai expliqué ce qu'il s'est passé.

– Oui, oui, je plaisantais.

Ils se saluent et j'entends la porte se refermer. Je sors de mon bureau.

– Alors ? Tu as réussi à le calmer ?

– Oui, sans problème. Je lui ai dit que tout était de ta faute, que jamais je n'aurais fait une chose pareille.

– Comment ? Tu me fais passer pour un cynique et un magouilleur, comme ton ami le Soufflé ?

– Non, non, il ne s'agit pas de cela. Je lui ai dit que le directeur de La7 avait accepté d'investir beaucoup d'argent dans notre entreprise par l'intermédiaire de sa femme à condition que nous nous engagions à la faire travailler et à lui donner à lui la priorité pour chaque projet. De sorte qu'il est le premier à choisir et à pouvoir mettre une option.

– Et il l'a gobé ?

– Oui. À mon avis, il a été nommé à ce poste précisément pour cela... Il ne crée pas de problème et il gobe tout.

– Nous sommes en de bonnes mains.

– Et ce n'est pas tout...

Nous passons dans mon bureau pour discuter. Alice arrive avec deux cafés.

– J'en ai préparé un pour vous aussi...

Giorgio lui sourit.

– Parfait, tu as lu dans mes pensées, j'allais justement te demander de m'en apporter un.

Elle pose les cafés sur la table et sort.

– Je ferme la porte ?

– Oui, merci.

– Encore une fois, toutes mes félicitations pour Alice. Excellent choix, dis-je à Giorgio sérieusement quand nous sommes seuls.

– Tu l'aimes tant que ça ?

– Oui. Elle est intuitive, méticuleuse, ordonnée. Elle sait se montrer discrète et rester à sa place. Je ne lui ai encore trouvé aucun défaut.

– Tant mieux.

Je bois une gorgée de café.

– Et donc, qu'as-tu fait d'autre pour calmer le jeune chef de service, en plus de m'avoir fait passer pour un calculateur cynique ?

– Quelqu'un a dû faire circuler une rumeur sur ton passé de gros dur...

– Gros dur ? J'ai même eu droit à ça ?

– Tu ne l'étais pas ?

– Si, mais je n'ai jamais été un tueur. Ça, c'était les autres qui s'en chargeaient, parce qu'ils ne connaissaient pas l'importance des mots, la force des idées.

– Bref, quoi qu'il en soit, ils pensent que tu en es un. Et ça peut servir, parce que ce genre de légendes urbaines laisse planer un doute : c'est vrai ou c'est une blague ? Maintenant, si tu mets des torgnoles à un type devant chez Vanni, ça sera contre-productif. Car un producteur irascible qui a le coup de poing facile, ce n'est plus un justicier mais un bouffon. Alors, quoi qu'il puisse arriver, efforce-toi de garder ton sang-froid.

– Il n'y a pas de problème. Hier, j'ai chopé la main dans le sac un type qui essayait de me braquer ma moto. Il a tordu la fourche, forcé le guidon et je ne lui ai rien dit, précisément parce que je me suis comporté comme un couard.

– Mais tu as réussi à le mettre en fuite.

– Oui, sauf que pour alimenter la légende, il aurait fallu que je lui casse la figure...

– Et imagine qu'au moment où tu l'attrapais par la peau du cou, il faisait volte-face et sortait un flingue ? Qu'est-ce qu'on aurait fait, nous, sans toi, à Futura ? Quel aurait été notre futur ?

– J'avoue que je n'y ai pas pensé. Ou plutôt, si. Je n'ai rien fait, précisément parce que j'ai pensé à Futura. Cette légende là aussi, tu peux la faire courir !

– Parce que tu crois que c'est moi qui ai lancé la rumeur du gros dur ?

– Je ne le crois pas, j'en suis sûr.

– De toute façon, je commence à songer sérieusement à entrer dans le capital de la société.

– La donne a changé. Il n'y a plus que vingt pour cent des parts à céder... Tu as intérêt à te dépêcher.

Giorgio rit et vient s'asseoir face à moi.

– Sans parler des nombreux héritiers qui seront prioritaires !

– Oui, mais pour l'instant, je n'ai pas connaissance de nouveaux héritiers.

– Tant mieux. Nous ne pouvons pas nous permettre de nous éparpiller avec toutes les réunions importantes qui se profilent. Bref, j'ai réussi à amadouer le jeune chef de service en lui accordant plusieurs projets sur lesquels La7

avait soi-disant la priorité. Il a reconnu que je prenais un gros risque, nous avons passé un pacte secret, même si je suis convaincu qu'il a mis une option sur ces programmes dans le seul but de faire sauter notre accord avec La7.

– Et donc... ?

– Et donc, c'est un crétin qui mérite d'être traité comme tel...

Je ris.

– Voilà une excellente déduction.

– En revanche, le contrat que nous avons signé avec le directeur de La7 est génial. *Qui aime qui* sera l'émission phare de la prochaine saison, et le logo de Futura apparaîtra sur chaque spot de promotion. Il y en aura dix par jour pendant deux mois, avant le début de l'émission, de sorte que, mathématiquement parlant, nous sommes gagnants...

– Le logo de Futura passera six cents fois à l'écran.

– Exactement, et pendant dix secondes à chaque fois. Sachant que pour trente secondes les prix oscillent entre trente mille et trois cent cinquante mille euros selon la tranche horaire...

– Il nous en aurait coûté au minimum trois millions.

– Exactement, mais nous sommes convenus qu'au moins cinq spots passeraient en *prime time* le soir. C'est comme si tu empochais huit millions et que tu les réinvestissais dans Futura...

Il me tend une feuille avec l'heure de passage exacte de chaque spot, le tout pour un montant équivalent à huit millions deux cent mille euros.

Je l'examine attentivement.

– Excellent travail. Mais ce n'est pas moi qui ai gagné tout cet argent, c'est le fruit du travail de Futura.

– Oui, bien sûr. Ensuite, j'ai également signé un contrat pour une nouvelle émission matinale qui devrait voir le jour dans six mois.

– Ah oui, et c'est quoi ?

– Je ne le sais pas encore. Je leur ai juste dit que tu avais trouvé un truc inédit... Tu as quarante jours pour le leur présenter...

J'écarquille les yeux et il continue, visiblement amusé :

– Ensuite, on va leur proposer un programme en horaire de nuit, mais pas

avant quatre mois, ce qui veut dire que tu as presque deux mois pour trouver une idée géniale... Mais je suppose que tu sais déjà de quel côté chercher...

– Ben voyons, je suis un as quand il s’agit de débusquer de nouveaux talents !

– Oui, tu as de grandes qualités et ta réputation est en train de croître. Et tant mieux. Sara aimerait visiter nos bureaux, mais je ne pense pas que ce soit l’unique raison... Il se pourrait qu’elle aussi ait quelque chose à te montrer.

– Et toi, évidemment, compte tenu des préoccupations du moment et de l’équilibre précaire de Futura, tu as écarté cette hypothétique menace.

– Non, je pense qu’un gros dur comme toi devrait être capable de tenir à distance une fille impulsive...

Au même instant, on frappe à la porte.

– Entrez !

La porte s’ouvre et Alice apparaît.

– Excusez-moi, mais une certaine Giovanna Segnato est là qui demande à vous voir. Je la fais entrer ?

Je regarde Giorgio, qui me sourit.

– Ah, oui, la fille de Medinews 5.

– C’est ça.

– Tu peux la faire entrer.

– Parfait.

Alice disparaît un court instant puis revient et cède le passage à la visiteuse. Soudain, une fille ravissante paraît sur le seuil, tout sourire et à l’allure provocante. C’est une blonde aux yeux verts, aux cheveux attachés en queue-de-cheval et à la poitrine opulente et trop parfaite pour n’avoir pas été retouchée.

– Bonjour, je suis ravie de faire votre connaissance ! Quels bureaux magnifiques !

Elle a une voix de gamine, et je n’arrive pas à savoir s’il s’agit d’un subterfuge pour créer un surprenant contraste avec sa débordante sensualité, ou si c’est vraiment la sienne.

– Enchanté. Stefano Mancini.

– Giorgio Renzi.

Elle me décoche un sourire singulier tout en faisant un vague salut à Renzi. Puis elle désigne un fauteuil et demande :

– Je peux ?

– Mais bien sûr, pardon. C'est que votre visite imprévue mais agréable nous a pris un peu de court...

Giorgio hausse un sourcil, manifestement impressionné par mon éloquence, tandis que la bimbo rit en jouant les idiotes – ce qu'elle n'est certainement pas.

– Je suis contente que quelqu'un ait enfin des idées d'émissions nouvelles. À la télévision, on nous ressert toujours la même chose, les mêmes gens. Personne ne veut prendre de risques et résultat, nous passons tous pour des gros débiles. Mais Calemi a été enchanté par votre nouveau projet et a décidé de le mettre en route sans attendre avec beaucoup de publicité. Et quand je dis beaucoup, c'est en l'annonçant au moins un mois à l'avance...

Je regarde Giorgio, qui me sourit. Giovanna s'en rend compte.

– Que se passe-t-il ? J'ai dit quelque chose qu'il ne fallait pas ?

– Nous avons parlé avec Calemi ce matin et fait le point. Nous n'allons pas produire cette émission avec Medinews, mais nous en ferons une autre bientôt.

– Oh, non ! Mais moi, je voulais présenter celle-là ! Je suis commentatrice dans des émissions du matin, et avec ce programme j'espérais passer à la vitesse supérieure !

– Vous imaginiez quoi au juste ?

– Comment ça « j'imaginais quoi » ? Calemi devait me confier le rôle d'animatrice... Il était prévu que je sois la présentatrice ! Avec un assistant peut-être, mais seulement au début...

Giorgio et moi échangeons à nouveau un regard. Mais cette fois, nous ne sourions plus. Soudain il se lève.

– Écoutez, dit-il. Je suis sûr que nous allons trouver une solution. Ce sera un plaisir de travailler avec vous.

Puis il l'invite à se lever et ajoute :

– De toute façon, j'aimerais vous présenter l'auteur de cette émission et

peut-être qu'en parlant avec lui, et en apprenant à vous connaître, de nouveaux projets verront le jour, qui vous correspondront mieux.

Giovanna Segnato chancelle légèrement, puis elle regarde Renzi en souriant. De toute façon elle a compris que tout était déjà décidé.

– Ah, en effet... c'est une excellente idée.

Elle se lève de son fauteuil et me tend la main.

– Stefano, ce fut un plaisir.

– Pour moi également.

– Je suppose que nous serons amenés à nous revoir souvent ?

– Certainement.

Giorgio la fait sortir du bureau et l'emmène voir Simone.

Il demande par la porte entrouverte :

– On peut ?

Simone ôte ses écouteurs.

– Oui, bien sûr !

Mais il a l'air contrarié par cette interruption. Il était en plein boulot apparemment.

Renzi entre.

– Je te présente Giovanna Segnato. Elle est venue nous voir parce que nous avons demandé à Calemi de nous recommander les nouvelles présentatrices qui vont faire un malheur à l'antenne...

En la voyant entrer, le visage de Simone s'illumine.

– Bonjour ! Enchanté !

Il lui tend aussitôt la main.

Giovanna lui sourit. En voyant qu'il a les yeux scotchés sur ses seins, elle comprend qu'elle le tient dans le creux de sa main, ou n'importe où ailleurs selon son bon vouloir.

– J'ai aussi apporté mon CV. Je vous le montre ?

Cette dernière remarque provoque chez Simone une sorte d'excitation absurde et il ferme un instant les yeux. Renzi fait de même, mais pour un tout autre motif. Il a l'air de dire : « Ça commence bien. » Puis Simone se ressaisit, et en vrai professionnel, prend le CV de Giovanna.

– S'il te plaît, assieds-toi. On se tutoie, n'est-ce pas ?

– Oui, bien sûr... Tu as quel âge ?

– Dix-neuf ans.

Giovanna reste un instant songeuse puis :

– On a presque le même âge alors, même s’il n’y paraît pas.

Ce « presque » est pour le moins troublant dans la mesure où Giovanna doit avoir trente ans passés.

– Bien, je vous laisse, dit Renzi en s’en allant sans refermer complètement la porte.

Simone se penche alors avec beaucoup d’attention et de professionnalisme sur le curriculum de Giovanna Segnato.

– Mais tu as déjà fait des tas de choses, dis donc...

Elle sourit.

– Oui, mais je n’ai pas encore trouvé l’émission qui me permettrait de me faire un nom.

Sur ce, elle croise ses jambes et, presque sans le vouloir, lui dévoile toute sa beauté.

– Enfin, je ne peux pas me plaindre, j’ai signé un contrat d’exclusivité de deux ans pour participer à diverses émissions qui m’a permis de m’acheter un petit penthouse dans la via della Croce, ici, à Rome. Mais pour le reste, je fais comment ? Par exemple, j’aimerais aller passer Noël aux Maldives, au Sporting, là où va tout le gratin, mais uniquement pour pouvoir nouer des relations et rien d’autre. Malheureusement, je n’en ai pas les moyens ! J’aimerais tellement être indépendante.

Et naturellement, et bien qu’il n’ait pas la moindre idée de combien d’argent cela représente, il semble tout à fait d’accord avec elle.

– Mais oui, bien sûr, tu as tout à fait raison...

Giorgio revient dans mon bureau.

– Je n’ai pas eu le temps de tout te raconter, du coup... Eh bien, avec Calemi, on est parvenus à un bon accord. Si l’on excepte le cas Segnato, on est sortis gagnants sur tous les fronts. On a signé pour une série fiction et une émission en *prime time*, après quoi on devrait avoir un créneau juste avant le journal télévisé, ce qui serait plutôt pas mal. Tu as vu ? Il ne proposait qu’un mois de pub, ce n’est pas suffisant.

– Je trouve que tout s’est magnifiquement goupillé.

– Oui, on ne pouvait pas rêver mieux. Au fait, j’ai vu que tu étais venu à moto. Si tu veux, je t’accompagne jusqu’au garage, comme ça nous aurons le temps de discuter de deux ou trois autres choses.

Décidément, Giorgio a l’œil à tout.

– Avec plaisir.

– Et si ça ne t’ennuie pas, on va l’apporter chez un ami à moi, très bon mécanicien. C’est un type très sympa et il a envie de te rencontrer.

– Ah, encore un qui est fasciné par le monde rutilant du spectacle ?

– Non, non, je crois qu’il aimerait te demander tout autre chose...

Quand nous arrivons chez le concessionnaire Honda de la via Gregorio VII, un grand portail automatique s'ouvre et nous descendons une rampe en pente raide. Nous nous arrêtons devant le garage rempli de motos de toutes sortes, certaines avec des numéros indiquant qu'elles sont en réparation. Giorgio descend de sa SH tandis que je gare ma moto un peu plus loin. Un jeune employé est en train d'expliquer à un gars pas très futé comment fonctionne le nouveau système antivol.

– Non, non, encore une fois, il faut enfoncer le bouton du dessus et après deux bips l'antivol est activé.

Immédiatement après le signal sonore, le gars essaie de bouger sa moto.

– Mais l'alarme ne se déclenche pas !

– Il faut attendre au moins vingt secondes, sinon la commande de verrouillage s'annule.

– Et si le voleur me la pique juste à ce moment-là ?

– Tu seras devant...

– Et je fais quoi ?

– Tu cries ! Ou tu pousses le bouton *panic*, qui se trouve ici en bas, et l'alarme se mettra immédiatement à sonner !

C'est effectivement ce qui arrive. Le type se bouche les oreilles et remue les lèvres pour dire :

– Ça y est, j'ai compris...

L'employé fait une petite moue, l'air de dire « C'est pas trop tôt... », puis il enfonce de nouveau le bouton *panic* et l'alarme cesse de sonner.

J'entre dans l'atelier où Giorgio est en train de parler avec un grand gaillard aux cheveux courts qui, lorsqu'il me voit, a l'air agréablement surpris.

– Alors, c'est vrai, tu l'as amené pour de bon !

Renzi hoche la tête.

– Je suis un homme de parole. Stefano, puis-je te présenter Gaetano ?

– Enchanté.

Il me tend la main chaleureusement.

– Avoir le grand Step ici, parmi nous, c'est un honneur.

Son enthousiasme me surprend.

– Tu n'as pas idée de tout le pognon que j'ai perdu à cause de toi...

Ah, je me doutais bien qu'il y avait anguille sous roche.

– ... parce qu'au début je pariais contre toi. Je ne savais pas encore que tu étais le meilleur. Dans les courses de motos des *camomilles*, si tu étais en piste, c'était cuit d'avance. Après cela, j'ai commencé à parier sur toi et à me refaire, ou plus exactement, j'ai empoché cinq ou six mille euros...

– Ouf... je commençais à avoir mauvaise conscience.

– Toi, te sentir coupable ? Il éclate de rire : Tu es beaucoup trop doué. Et je ne savais pas que tu étais aussi sympathique.

Brusquement, il reprend son sérieux.

– Tu sais que j'étais là ce maudit soir où Pollo concourait ? Pauvre vieux... j'avais parié sur lui. Il était excellent. Oh, mais j'imagine que tu le sais, désolé... Je n'ai jamais compris comment ça a pu arriver... À un moment donné, dans un virage, il a chuté sans que personne l'ait percuté. Je te jure, c'était invraisemblable. À mon avis, quelqu'un lui a tiré dessus. Non, non, sérieux... Dans ces courses de moto, il y a paquet de fric en jeu !

Mon cœur se serre brusquement, pire que si j'avais reçu une balle, maintenant que je connais la vérité. Mais je fais comme si de rien n'était.

– Je n'y suis plus jamais retourné après cela. Je n'ai plus jamais fait de courses.

– Oui, bien sûr, je n'aurais pas dû remuer tous ces souvenirs. Désolé.

Il reprend soudain une attitude de professionnel.

– Bon, alors, qu'est-ce qui s'est passé ?

Je lui raconte la tentative de vol et le guidon forcé.

– Ce que je n'ai pas compris, c'est comment il avait l'intention d'embarquer la moto. Je n'ai vu aucun complice, pas la moindre fourgonnette aux alentours. J'ai bien regardé. Il a filé sur sa mob avec la plaque d'immatriculation cachée...

Gaetano sourit.

– Oui, c’est la nouvelle tactique, dite de *stationnement fantôme*. Ils embarquent la moto volée à quelques rues de là, dans une cour d’immeubles ou autre. Quand tu sors, tu ne retrouves pas ta bécane et tu décides d’aller porter plainte. Mais de toute façon, tu t’en vas. Eux reviennent tranquillement beaucoup plus tard, la nuit, par exemple, et ils l’embarquent.

– Je n’arrive pas à y croire. Ils ont toujours une longueur d’avance.

Gaetano me sourit.

– Je suis désolé. Je vais voir ce que je peux faire.

Il sort dans la cour et s’approche de ma moto. Il essaie de bouger la direction.

– Rien. Il a balancé un grand coup de pied dans le guidon pour casser l’antivol. Après quoi il a dû essayer d’ouvrir le boîtier pour accéder au circuit électrique et la démarrer, mais tu es arrivé à ce moment-là...

– Sûrement.

– Tu as eu de la chance.

– En fait, j’aurais dû lui « faire sa fête », comme dans le bon vieux temps, mais vu les circonstances, je devrais me considérer chanceux d’avoir réussi à récupérer ma moto.

– Écoute, je crois qu’il suffit de changer le guidon, mais il faut que je jette un coup d’œil à l’antivol de direction.

– D’accord.

– Eh ! intervient Giorgio. Mais tu fais ça bien, hein ? C’est comme mon frère.

Gaetano sourit.

– Raison de plus !

– C’est parfait.

Gaetano me regarde.

– Tu veux que je t’installe un *push and block* ?

– Qu’est-ce que c’est ?

– Ça...

Il s’approche d’une moto et me montre un bloc situé sous la béquille.

– Même en cassant l’antivol et en connectant une batterie, il est impossible de la démarrer ou de la bouger, parce que la béquille reste en position basse...

– Sauf à vouloir rouler sur une seule roue.

– Si c'est ça, le mec est un champion et mérite le plus grand respect !

Gaetano me décoche un regard l'air de dire : « Impossible. » Mais moi, je sais que Pollo pouvait cabrer une moto au démarrage !

Gaetano poursuit ses explications.

– C'est une invention napolitaine. Pour embarquer une moto, il n'y a pas d'autre moyen que de relever la béquille, sinon c'est quasiment impossible.

– Il n'y a pas moyen de s'en procurer un ?

– À Naples, ils ont compris le système, mais ici, à Rome, pas encore. C'est un bon moyen de dissuasion.

– Et ça coûte combien ?

– Cent vingt euros.

Renzi le regarde.

– Je voulais dire cent euros.

– Entendu, installe-m'en un.

Je lui laisse la moto et monte derrière Giorgio. Quelques instants plus tard, nous sommes de retour au bureau.

Alice accourt aussitôt.

– Ouf. Le tournage du pilote a été avancé à quatorze heures trente.

J'allais les appeler.

– Très bien, c'est parfait, merci.

Nous allons regagner nos bureaux respectifs quand nous réalisons que la porte de Simone est fermée. Instinctivement, nous nous penchons légèrement de côté et voyons que Giovanna Segnato est toujours là, et ce n'est pas tout : Simone est assis sur la table devant elle et il rit, un café à la main.

– Il m'a aussi envoyée chercher des brioches au bar en bas. J'ai pensé que c'était peut-être vous qui le lui aviez demandé, alors j'y suis allée. J'espère que j'ai bien fait.

Giorgio est le plus rapide.

– Mais bien sûr, ce ne sont pas deux brioches qui vont nous ruiner.

– J'en ai pris quatre.

– Ni même quatre. Tu as bien fait. Maintenant, tu peux nous laisser.

Alice regagne son poste de travail. Giorgio s'approche si près de la vitre que

Simone l'aperçoit. Aussitôt il reprend son sérieux, descend de la table et se met à parler de façon professionnelle à Giovanna Segnato. Leur conversation semble toucher à sa fin, car elle se lève de sa chaise et Simone la précède pour lui ouvrir la porte.

– Bien, on s'appelle bientôt.

– Oui, bien sûr. Ta proposition me semble parfaite...

Sur ces mots, elle se dirige vers la porte principale et sort.

Simone regagne son bureau en faisant comme si de rien n'était, mais il n'a pas le temps de refermer la porte que Giorgio lui fond dessus et explose :

– Non, mais, tu es tombé sur la tête ou quoi ? Qu'est-ce que tu as fait avec elle ?

– Mais rien, on a parlé et on a appris à se connaître...

– Ça veut dire quoi au juste ? Qu'au bout de cinq minutes elle t'avait déjà déballé son arme secrète : sa paire de roploplos ? À ton avis, ils nous l'ont envoyée parce qu'elle est capable de débattre de philosophie ou parce qu'elle est aux petits soins pour Calemi et tous les gros bonnets au-dessus de lui ? Je n'arrive pas à y croire...

Renzi se met à tourner comme un lion en cage dans le bureau de Simone.

– Qu'est-ce qui t'a pris, bon sang ? Tu commences par imaginer une super émission, et aussitôt après tu fais n'importe quoi !

– C'est à dire ?

– C'est-à-dire essayer de te taper Giovanna Segnato !

Le garçon le regarde, puis croise les bras.

– Eh, mais elle me plaît, à moi, Giovanna.

Giorgio est hors de lui. Il se précipite vers le bureau de Simone, pose les deux mains aux coins et se penche en avant, en lui criant en pleine face :

– Parce que tu t'imagines qu'on te paie pour que tu flirtes avec elle ou pour que tu la sautes ? Toi, ça te fait peut-être du bien, mais il y en a d'autres qui ne vont pas apprécier et ça va nous retomber dessus ! Futura commence seulement à décoller et toi tu cherches à l'abattre en plein vol ! Alors maintenant, tu vas m'expliquer ce que c'est que ce putain de plan génial, ce soi-disant projet que tu as en tête, parce que là, tout de suite, j'arrive plus à te suivre.

À cet instant, je parais.

– Giorgio, calme-toi.

Renzi se retourne sans rien dire. Il inspire profondément pour reprendre son souffle, puis se dirige vers la porte et sort du bureau. Je le regarde s'éloigner puis je dis à Simone :

– J'ai le sentiment que Giorgio ne se sent pas respecté...

Le garçon garde les bras croisés, la tête tournée vers le mur.

– Mais ce n'est pas vrai. Tu as l'impression que je lui ai manqué de respect ?

– Vu la façon dont tu t'es comporté avec Giovanna, il doit penser que oui.

Simone fait brusquement volte-face, surpris, comme s'il ne comprenait pas ce que je viens de lui dire ou que cela lui paraît absurde.

– Laisse-moi t'expliquer. Pour lui, tu fais déjà partie de Futura, et c'est comme si tu avais trahi sa confiance. Il pense : « Comment est-il possible qu'il prenne le risque de tout faire capoter simplement à cause d'une paire de miches ? » Et je le comprends, parce que si Calemi ou qui que ce soit d'autre ayant pris Giovanna Segnato sous son aile apprend qu'au lieu de la faire travailler nous couchons avec elle, il ne nous fera plus jamais confiance. Tu ne vois pas qu'elle t'utilise pour rendre cet autre jaloux et ainsi obtenir un contrat encore plus juteux chez Medinews ? Tu penses vraiment que tu lui plais et que quelque chose de bon va sortir de tout ça ?

– Elle m'a fait l'effet d'une fille sérieuse, sincère, et je la trouve sympa. Nous avons beaucoup de choses en commun.

Giorgio rapplique en courant ; tout à l'heure, il a fait mine d'avoir oublié quelque chose, mais en fait il a tout écouté.

– Dans ce cas, il y a vraiment de quoi se faire du souci ! hurle-t-il en s'approchant de nouveau de la table tandis que je sors du bureau. Tu n'as vraiment rien compris ! Comment peux-tu croire que c'est une fille sérieuse, sincère, avec qui tu as des tas de choses en commun ? Elle ne fait que te triturer la cervelle jusqu'à en faire de la bouillie pour bébé !

Il s'approche de lui et lui donne trois petits coups sur la tempe avec le doigt.

– Si tant est que tu en aies une de cervelle !

Simone écarte sa tête, agacé.

– Elle va coucher une fois, deux fois, trois fois, et peut-être dix fois avec toi,

mais ensuite elle disparaîtra ! Et chaque fois que tu essaieras de la joindre, son portable sera éteint, et tu verras sur sa page Facebook qu'elle voyage dans le monde entier, à New York, Formentera, Abu Dhabi... Sans compter qu'elle ira tout raconter à Calemi ou à Dieu sait qui d'autre, pour le faire bisquer, et total, il ne voudra plus entendre parler de nous. C'est une fille comme ça que tu veux ? Moi, je t'en paie une ! Mais arrête de nous foutre dans la merde. Je croyais que tu étais un génie, mais tu n'es qu'un couillon !

Et sur ces mots, il sort du bureau.

– Viens, allons-y, ils nous attendent au Teatro delle Vittorie pour le pilote.

– Et lui ?

– On le laisse ici, pour qu'il médite ! Le génie a besoin de se ressourcer dans la solitude. Ça lui fera le plus grand bien !

Alice nous regarde passer, puis détourne les yeux sans rien dire.

Une fois dans l'ascenseur, Giorgio attend que les portes se soient refermées. Il patiente quelques instants, puis éclate de rire.

– Purée, on a été parfaits !

– Guignol et Père Fouettard !

Brusquement, je me rappelle Pollo, notre amitié, et toutes les âneries que l'on faisait ensemble, et ma gorge se noue. Mais ce n'est vraiment pas le moment.

– Bien, la prochaine fois, c'est toi qui joueras le Père Fouettard...

– Espérons qu'il n'y aura pas de prochaine fois.

– Je crains que si.

Malheureusement, je sais qu'il a raison. Il se trompe rarement.

Quand nous entrons dans le théâtre, mis à part un petit homme à la bedaine proéminente et aux cheveux longs en train de donner des ordres dans un micro, le silence est total.

– Bon sang, mais combien de fois est-ce qu’il faut vous le répéter ? Avec cette Jimmy Jib, il faut faire des prises lentes ; c’est une *dolly*. Elle s’élève, passe au-dessus de la tête du présentateur, puis se focalise sur le panneau avec tous les résultats. Ça n’est tout de même pas sorcier... Allez, on recommence.

Fulvio, le présentateur, retourne se placer au centre de la scène, avec un carton à la main qui est en réalité le conducteur de l’émission.

– Bonsoir ! Nous voici arrivés à la seconde phase éliminatoire durant laquelle Antonio affrontera...

À cet instant, le bras de la caméra se lève, passe devant le présentateur, s’élève un peu plus, traverse le plateau et s’arrête devant le panneau.

– Non, non, arrêtez tout ! Ce n’est pas possible.... Pourquoi est-ce que tu cavales comme ça ? Tu vas donner le tournis aux téléspectateurs, bon sang ! Tu es pressé de rentrer chez toi pour sauter la malheureuse qui est obligée de te supporter ?

Je me tourne vers Giorgio.

– Et ce réalisateur est supposé être excellent ?

– Roberto Manni est un génie.

– Tu es en train de me dire qu’il n’y a pas d’autres options, même moins géniales ? Tu imagines ce qui se passe dans la tête du mec qui actionne la grue de tournage ?

Au même instant, Roberto, le réalisateur, nous aperçoit et fait les présentations.

– Les gars, regardez qui est là ! Notre producteur, Stefano Mancini, et son inséparable coéquipier, Giorgio Renzi.

Sur ces mots, il fait signe au chef d'un petit groupe de musiciens installés sous le panneau. Le maestro entame aussitôt le générique. Tous jouent avec enthousiasme pendant quelques secondes, puis le chef lève la main en l'air et serre le poing, pour leur faire signe d'arrêter. Tous cessent de jouer, sauf une trompette qui lâche une dernière note en solo, mais comme tout a l'air improvisé, le réalisateur n'a pas l'air de s'en soucier.

– Je suis content que vous soyez là, s'il vous plaît, s'il vous plaît, asseyez-vous ici...

Il nous montre deux fauteuils au premier rang tout en faisant comprendre à leurs occupants qu'ils doivent se lever et disparaître. Ça me met mal à l'aise, mais je finis par m'asseoir.

– Nous sommes en train de faire des essais, et de mettre en place les mouvements de caméra qui vont se répéter à chaque émission. Étant donné que le jeu passe avant le *prime time*, avec beaucoup de questions et de réponses, il vaut mieux que les gens s'habituent à une certaine routine...

Il a un accent sicilien et des manières impérieuses et insolentes. Il a les cheveux longs, un pendentif en diamant et est curieusement attifé d'une cravate Hermès avec un pantalon déchiré et trop grand. Il ne me plaît pas du tout ce Maradona de la télévision. Et pour tout dire, je ne peux pas souffrir le vrai Maradona, celui qui joue au foot. Quand on possède un tel don, on ne devrait pas le gâcher avec des rodomontades. On devrait être un exemple, pas un échec.

– Bien, je voudrais vous montrer un certain nombre de choses..., nous propose le réalisateur.

– Oui, bien sûr, répond Renzi qui est habitué à tout ce cirque.

– Mais nous allons commencer par le commencement...

Une fille s'approche de nous.

– Bonjour, je suis Linda, l'assistante de direction. Voici le conducteur de l'émission, si vous voulez suivre le déroulement.

– Merci.

Elle m'en tend un et un autre à Giorgio ; puis elle s'éloigne. Aussitôt après, elle va s'asseoir à côté d'un tout jeune homme.

– Bonjour, enchanté, je suis Vittorio Mariani, l'un des scénaristes du

programme. En principe, je devrais être le responsable de projet, mais j'ai refusé ce titre parce qu'il n'est pas gratifiant pour les autres.

Je remarque soudain la ressemblance et lui dis :

– J'ai travaillé avec ton père, un homme très sympathique. C'est grâce à lui, d'une certaine façon, que je suis entré dans ce microcosme.

– Oui, je suis au courant. Je sais aussi tout ce qui s'est passé ici, dans ce théâtre.

– Il m'a aussi aidé avec ça. Tu lui ressembles.

– J'espère avoir hérité également de son professionnalisme !

– Ah, ça, c'est ce que nous allons voir.

Vittorio me décoche un regard bienveillant.

– De toute façon, merci de m'avoir engagé. Papa était content quand je le lui ai dit.

– Comment va-t-il ?

– Mieux, merci.

– Il faut que j'aille le voir. Mais je vais être franc avec toi : nous avons fait notre choix parmi les scénaristes que la Rete nous a proposés, mais aussi en fonction des CV. Et Renzi t'a sélectionné pour tes qualités, pas à cause de ton père.

– Bien. Quoi qu'il en soit, cette émission me plaît énormément et je vais m'y donner à fond.

– Je n'en doute pas.

Vittorio retourne travailler. Les essais continuent ; le réalisateur, avec son micro collé aux lèvres, appelle les caméras tandis que Fulvio, le présentateur, continue à parler tranquillement en faisant semblant de s'adresser aux téléspectateurs et en posant des questions à des figurants qui remplacent les candidats pendant les essais.

Le réalisateur suit les plans des caméras sur un écran.

– Deux, trois, un, deux...

Puis il appelle la onze, et fait passer la Jimmy Jib au-dessus du plateau.

– Stop ! Non, non, ça ne va pas. Bon Dieu... mais c'est si difficile que ça ?

« Oui », ai-je envie de répondre. Il vaudrait peut-être mieux trouver un

protocole plus simple, mais juste à ce moment-là, Fulvio, l'animateur, explose :

– Ah, ça suffit, maintenant ! Est-ce que je peux continuer sans être constamment interrompu ? Moi aussi, il faut que j'arrive à capter la mécanique du jeu. On croirait qu'on est en train de filmer *Ben-Hur* !

Le réalisateur rit.

– Arrête, ce que tu as à dire n'est tout de même pas sorcier. Comment peux-tu te tromper ? Tu n'as même pas besoin de répéter !

– Et toi, avec tes douze caméras ! Même un aveugle pourrait les diriger.

– Je voulais juste dire que tu es tellement bon que tu n'as pas besoin de répéter !

– Oui, c'est ça, paie-toi ma tête en plus...

Et sur cette dernière remarque, Fulvio jette le paquet de questions à terre et quitte la scène. Aussitôt, Leonardo, l'assistant de plateau, s'empresse de les ramasser. L'inquiétude gagne le plateau, quelqu'un sort en courant pour essayer de rattraper le présentateur. Roberto Manni a l'air d'être habitué à ce genre de débordements.

– Ah, il ne manquait plus que la *prima donna* nous fasse son numéro ! Enfin, ça fait toujours de la pub à l'émission... Leonardo, tu prends le relais.

L'assistant, comme si de rien n'était, éteint son micro. Il va prendre la place de l'animateur et s'adresse au figurant qui tient le rôle du candidat :

– Eh bien ? Quelle est ta réponse ?

– Mais je l'avais déjà donné au présentateur !

– Eh bien, tu vas devoir me la répéter. Tu es payé pour rester ici jusqu'à dix-neuf heures. Donc tu vas répondre aux questions, même mille fois s'il le faut. Ensuite, si tu deviens célèbre, tu pourras avoir des exigences, mais pour l'instant, tu vas continuer la répétition.

– Bon, d'accord, répond le figurant dépité. Napoléon souffrait de migraines.

– Non, faux. Il avait une gastrite. Tu avais la possibilité de modifier ta réponse et tu as échoué.

– Et qu'est-ce que ça change, vu qu'on ne joue pas pour de vrai ?

Giorgio me glisse à l'oreille :

– Tu ferais peut-être bien d'aller parler au présentateur dans sa loge...

– Tu crois ?

– Enfin, c'est toi qui vois. Tu es le producteur. Mais sinon, tu risques de passer pour le type qui n'en a rien à faire.

– O.K., j'y vais.

Je me lève de mon siège et disparaiss dans le couloir latéral par lequel j'ai vu sortir l'animateur. Je croise une fille qui sort de la rédaction.

– Où se trouve la loge de Fulvio Binna ?

– C'est la dernière à droite.

– Merci.

Je vois son nom écrit sur la porte. Je frappe.

– Qui est-ce ?

– Stefano Mancini.

– Entrez.

Fulvio est assis sur un canapé devant une table basse. En face de lui, sur un autre canapé, il y a deux jeunes scénaristes, un garçon et une fille, qui se lèvent à mon entrée et se présentent.

– Enchanté, je suis Corrado...

– Paola...

– Enchanté ; Stefano Mancini.

Fulvio leur dit avec un sourire :

– Laissez-nous, s'il vous plaît, nous reprendrons plus tard.

Si bien qu'ils sortent sans ajouter un mot et referment la porte derrière eux.

– Je peux te servir quelque chose, Stefano ? Une boisson gazeuse, un café, un peu d'eau, quelque chose à grignoter... ?

– Non, merci. J'aimerais juste avoir ton calme !

– Mon calme ? Avec ce grossier personnage, impossible de le garder. Il me fait répéter les prises deux mille fois de suite parce qu'il tient absolument à faire passer sa fichue caméra au-dessus de nos têtes ! Sans compter que je déteste ce cadrage où on voit que je suis dégarni ici.

En disant ces mots, il se penche en avant pour me montrer la plaque de calvitie au-dessus de sa nuque. Puis il se rassied, quoique plus apaisé.

– Et puis, les téléspectateurs, ce qu'ils aiment c'est les gros plans, pour comprendre ce qui se passe. Mon public, ce sont des gens de soixante-dix ans

et plus, ils n'ont pas envie d'avoir l'impression d'être dans une discothèque. Il se prend pour le Ridley Scott de Raguse, ma parole ! Il faut absolument qu'il montre à ses compatriotes qu'il est le meilleur. J'aimerais bien le voir tourner pour de bon ! Qu'il se casse d'ici, qu'il rompe son contrat et qu'il essaie de tourner un vrai film ! Je ne comprends pas les gens qui refusent d'assumer leur rôle ! Il est réalisateur de télévision ? Eh bien, qu'il fasse correctement son boulot au lieu d'incendier les gens parce qu'ils refusent de se plier à ses exigences absurdes !

Le problème, c'est qu'il n'a pas tout à fait tort.

– Oui, Fulvio, je comprends, mais tu aimes cette émission, non ?

– Je l'adore. J'aime le déroulement, j'aime l'idée des « Quizzettes », j'aime l'épreuve finale, mais par-dessus tout, j'aimerais pouvoir faire mon boulot tranquillement !

– Oui, certes.

– Fallait-il absolument que vous preniez Roberto Manni ? C'est une émission qui ne présente pas de difficultés particulières ! Lui qui est si bon, il est sous-employé ici...

Tous les deux jouent exactement le même jeu. Fulvio pose soudain sur moi un regard malicieux.

– Oui, c'est vrai : il est sous-employé ici. Si c'est toi qui le dis, il va le croire.

– J'en doute. Il est trop malin pour ça.

Fulvio finit par acquiescer néanmoins.

– Oui, je pense que tu as raison. Mais je suis heureux de pouvoir travailler avec Futura. Tu veux bien m'aider sur ce coup-là ? J'ai envie de donner le meilleur de moi-même, mais si je n'arrive pas à répéter dans la sérénité, je n'y arriverai pas.

– D'accord. Fais-moi un café, s'il te plaît.

Il se lève aussitôt et va mettre une capsule dans la machine Nespresso. Puis il enfonce le bouton du dessus pour la mettre en route. Quelques secondes plus tard, il me tend mon café.

– Tiens. Tu prends du sucre ?

– Oui, je ne sais pas s'il en prend ou non, mais je vais l'apporter à Ridley

Scott de Raguse et parler un peu avec lui...

Fulvio éclate de rire.

– Oui, c’est ça, mais ne lui dis surtout pas comment je le surnomme !

– Non, bien sûr.

Je sors de la loge et je longe de nouveau le couloir jusqu’au studio. Je m’approche du réalisateur qui continue de donner des ordres aux caméramans avec Leonardo, l’assistant de plateau, dans le rôle du présentateur.

– Quatre, cinq, onze. Ah, oui, c’est ça ! Bravo ! Je suis sûr que ce soir, tu vas la baiser comme jamais.

– Roberto ?

– Oui ?

– Tiens, je t’ai apporté un café.

– Ah, merci. Mais il ne fallait pas te déranger.

– Non, non, t’inquiète. On peut parler un moment ?

– Bien sûr. Leonardo, dix minutes de pause à tous !

– Oui ! On fait un break et on reprend dans dix minutes, surtout les caméramans !

Tout le monde pousse un soupir de soulagement. Les figurants quittent leurs sièges. Puis le silence qui régnait dans le studio se rompt d’un seul coup quand tout le monde se met à parler. Mais Leonardo donne aussitôt des instructions précises.

– Sortez dehors pour parler, s’il vous plaît.

– Eh bien ? Dis-moi tout. Tu aimes ce qu’on fait ?

– Oui, ça me plaît bien.

Nous nous asseyons au premier rang, et du coin de l’œil j’aperçois Giorgio qui se lève et va chercher une bouteille d’eau sur une table, puis va s’asseoir tout au fond de la scène.

– S’il y a quelque chose qui ne te plaît pas, y compris dans les cadrages, n’hésite pas à me le dire. Je ne fais pas partie de ces gens qui s’imaginent que tout ce qu’ils font est parfait !

– Non, non, bien sûr...

S’il savait que les gens le surnomment le Ridley Scott de Raguse, il ne dirait sûrement pas ça.

– Pour autant que je puisse en juger, les répétitions se passent exactement comme prévu. Simplement, je vais te demander de faire un filage du début à la fin, en dictant au besoin à Linda les changements que tu souhaiterais apporter, mais sans interrompre le tournage...

– Ah, mon assistante, tu te souviens même de son nom... Elle est bonne, pas vrai ? Et elle travaille bien en plus.

– Oui, elle m’a paru très pro, elle nous a donné les conducteurs...

– Oui, oui, elle est excellente.

– Donc, voilà ce que je te demande : de répéter toute l’émission du début à la fin sans interruption. Comme ça, les scénaristes et nous, nous saurons si tout va bien ou s’il y a un problème quelque part. Tu sais, cette émission n’a jamais été faite avant, c’est une nouveauté absolue, et nous n’avons aucun autre programme auquel la comparer...

– Tu as raison. Non, sérieux, tu as mille fois raison. Je croyais que Fulvio nous faisait sa crise...

– Non, non, il ne m’a rien dit.

– Ah, tant mieux... Je croyais qu’il était sur les nerfs parce que son scénariste, un petit jeune qui est aussi son chéri, n’était pas là ; en fait, le gamin est allé à Milan pour faire un casting, et notre présentateur est vert de jalousie. Il se prend pour la Oprah Winfrey de Torpignattara et il veut être au centre de l’attention !

– Ah, je vois...

Je pense par-devers moi que ces deux-là font vraiment la paire et qu’ils pourraient faire un excellent duo s’ils ne se détestaient pas.

– De toute façon, oui, nous allons faire un filage pour que vous puissiez avoir une vue d’ensemble...

– D’accord, c’est parfait.

Il me sourit, puis il prend sa dernière gorgée de café et dit :

– Merci pour le café !

– Merci à toi.

Je vais rejoindre Giorgio et lui fais signe que tout est arrangé.

– Super.

Au même instant, Fulvio s’en revient. Il prend sa fiche et va se poster devant

la caméra centrale. Mais un type baraqué assis dans les premiers rangs se met brusquement en rogne.

– Ah, non, alors ! Vous me l’aviez promis. Mais toute la matinée vous n’avez fait que me dire « plus tard, plus tard », en faisant comme si je n’existais pas.

Leonardo, l’assistant de plateau, s’approche et lui parle à voix basse pour essayer de le calmer. Il a l’air d’écouter ses explications, puis il sourit et rétorque soudain :

– Tu es bien gentil, mais j’en ai rien à fiche, figure-toi ! Vos soixante-dix euros par jour, vous pouvez vous torcher avec.

Le réalisateur, qui jusque-là est resté à l’écart, intervient dans son micro.

– C’est bon, tu as fini ? On peut continuer ?

Fulvio regarde la scène, abasourdi et fasciné. Le type dans la salle interpelle le réalisateur en mettant sa main droite en pavillon sur son oreille.

– Tu as dit quoi ? Je n’ai pas bien entendu...

– Que tu la fermes.

– Et sinon... ? Non, explique-toi, sinon quoi ?

Et il se penche en avant, l’air menaçant.

Brusquement, en entendant ces mots, je me remémore le Sicilien, Hook, Mancino, Bunny et tous les autres... Quand, pour une bricole, ils explosaient et en venaient aux mains. C’est pourquoi je descends aussitôt dans la salle tandis que le réalisateur, qui a posé son micro sur le moniteur, s’approche du type d’un pas résolu. Mais je suis le plus rapide et je m’interpose entre Leonardo et le type.

– Salut... Je suis Stefano Mancini, le producteur de l’émission, dis-je en lui tendant la main.

Il hésite un instant, puis me voyant calme, souriant et déterminé, me tend la main à son tour, faute de savoir quoi faire d’autre.

– Enchanté. Karim Derrano.

Il est plus grand que moi, et plus costaud. Il a les cheveux bruns, gominés et les yeux noirs. Si je dois frapper, c’est maintenant ; lui balancer un direct dans la carotide pour lui couper le sifflet, puis un coup de pied dans les genoux pour qu’il s’effondre à terre avant de l’achever. Mais qu’est-ce qui

me prend ? Je suis le producteur, bon sang ! Je ne peux pas me permettre de faire couler le sang dans le studio. Que dirait-on de moi ? Et Renzi ? Que va-t-il penser de moi après tout le travail que nous avons abattu lui et moi jusqu'à présent ? C'est pourquoi je souris audit Karim et lui demande aimablement :

– On peut sortir discuter dehors, on sera plus tranquilles.

Il a changé d'attitude. Il ne dit plus rien. Il prend sa veste et sort avec moi. Une fois dehors, nous franchissons la grille et restons à l'extérieur de la guérite du vigile.

– Eh bien, que se passe-t-il ?

– Il se passe qu'ils m'ont fait venir de Milan ce matin aux aurores et que je n'ai rien fait d'autre qu'attendre assis sur ce siège. Mon agent, Peppe Scura, m'avait pourtant promis qu'ils allaient me donner un rôle.

– Oui, d'accord, mais quel genre de rôle exactement ?

– Qu'est-ce que j'en sais ? Présentateur, ou tout au moins co-présentateur, ou même assistant présentateur, mais apparaître à l'écran d'une façon ou d'une autre, et ne pas juste rester assis à applaudir...

J'ai envie de rire. Présentateur ? Co-présentateur ? Assistant présentateur ? Je m'efforce de garder mon sérieux. Mais comment peut-il s'imaginer une chose pareille ? Il est beau, certes, mais il n'a rien dans le crâne. Et d'ailleurs, Peppe Scura a fait de la prison pour escroquerie. Il avait toute une collection de beaux gosses et de belles nanas qui le vénéraient comme un nabab de la télé. En réalité, il faisait travailler les garçons dans des cercles homosexuels, et les filles dans des cercles qui n'avaient rien à voir avec l'audiovisuel.

– Écoute, Karim, je suis désolé, mais personne ne nous avait prévenus. On n'était pas au courant pour ce rôle.

– Mais aujourd'hui, le responsable de département est venu me saluer en personne et il m'a dit qu'il était très content que je participe à l'émission. Et hier, on est allés chez la directrice des programmes, cette belle femme élégante, Gianna Calvi, avec Peppe Scura. On y est allés ensemble, et elle m'a fait des tas de compliments et m'a dit qu'elle était contente que je participe à cette émission, que c'était une excellente idée ! Et maintenant, je fais quoi, moi ? Le mannequin de cire ? Quand on assiste à une répétition, on

est censé applaudir ! Mais moi, j'ai envie de tout casser ! Sans parler de ce réalisateur... Pour qui il se prend ce gros con ? Il traite les figurants et les extras comme de la merde, alors qu'ils passent toute la journée ici pour soixante-dix euros... Je ne sais pas ce qui me retient de lui faire avaler ses chicots à coups de poing.

Effectivement, les dents de Ridley Scott de Raguse sont quelque peu jaunies.

– Écoute, Karim, je te comprends, mais il ne faut pas que tu te mettes dans cet état, sans quoi tu vas ternir ta réputation et rien d'autre.

Et tout en disant cela, je pense : « Mais quelle réputation ? Qui le connaît ce type ? » Je n'en sais rien. Peut-être que moi je ne le connais pas, mais qu'il est célèbre ou qu'il a joué dans *Hommes et Femmes* ou je ne sais quelle autre émission.

– Écoute, voilà ce que je te propose : on va retourner à l'intérieur et je vais essayer de trouver une solution. Mais tu dois me promettre de garder ton calme.

Il lève le poing et me sourit. C'est bien ce que je pensais, il est complètement idiot. Mais il est dangereux malgré tout.

– Même si tout ne va pas comme tu veux, tu dois garder ton sang-froid. Si je n'arrive pas à te trouver un rôle ici, je t'en trouverai un ailleurs. Mais si tu joues des poings et montres les dents au réalisateur, je ne pourrai pas t'aider.

Il rit.

– Oui, oui, t'inquiète... Le coup des chicots, ça t'a impressionné, hein ?

– Oui, mais tu ne le frappes pas.

– Non, non, t'inquiète.

Nous retournons dans la salle. Je vois Giorgio au fond du couloir. Il semble prêt à intervenir, mais en voyant que la situation est sous contrôle, il nous précède sur scène. Karim va s'asseoir tout au fond. J'appelle Mani, Mariani, et le reste des scénaristes, et j'invite également Fulvio parce que c'est lui, avant tout, qui doit donner son accord. Quand ils sont tous dans la salle de rédaction, je ferme la porte.

– Bien, désolé pour l'interruption, mais j'ai eu une idée qui me semble bonne. Je ne dis pas ça pour que vous disiez amen, mais parce que je le pense

sincèrement. Si vous n'êtes pas d'accord ou s'il y a quelque chose qui ne vous plaît pas, en particulier à toi, Fulvio, nous n'en parlerons plus. D'accord ? C'est notre émission et nous n'avons de comptes à rendre à personne.

Je vois que tous acquiescent, ils sont confiants et curieux de savoir de quoi il retourne.

Quand nous sortons de la salle, tous les autres sont impatients de savoir ce que nous avons décidé. Le réalisateur prend son micro et le tapote avec le doigt pour s'assurer qu'il est allumé, puis il annonce :

– Bien, nous allons continuer les répétitions. Karim, si tu veux bien te joindre à nous et te mettre à côté de Fulvio.

Karim se lève, radieux.

– Oui, oui, bien sûr.

Avec ses longues jambes et ses santiags astiquées comme des miroirs, il gravit les marches en un clin d'œil et s'approche de Fulvio en souriant.

– Bonjour, c'est un grand honneur de travailler avec vous...

Et ils se serrent la main.

Fulvio rougit presque mais parvient à se contrôler.

– On se tutoie. On est collègues après tout.

Cette remarque emplit Karim de joie.

– Bien..., poursuit le réalisateur. Tu seras l'assistant de Fulvio, d'accord ? Tu le suis à chaque changement, parfois tu interagis avec lui ; et ensuite, à mesure qu'on avancera, on te dira ce que tu dois faire...

– Entendu.

Le réalisateur éteint ensuite son micro et dit à Leonardo :

– Je n'étais pas d'accord, mais ils en ont décidé ainsi...

Leonardo hoche la tête, même s'il n'a pas l'air réjoui par la nouvelle. C'est pourquoi je m'approche de Roberto Manni, et mon micro éteint, je lui dis :

– Merci d'avoir appuyé mon idée. Ça peut apporter quelque chose de nouveau à l'émission, et ça ne va sûrement rien gâcher. Je te revaudrai ça...

Il sourit.

– Mais non, mais non... De toute façon, j'ai changé d'avis. Je pense que tu as peut-être raison.

Je remarque une fois de plus ses dents jaunes, mais je ne dis rien et me dirige vers la sortie. Puis je lève la main pour prendre congé.

– Au revoir et merci à tous. On se voit bientôt.

Karim lève encore une fois le poing en souriant.

Giorgio me rattrape. Une des figurantes assises dans les gradins s'écrie soudainement en montrant Karim du doigt :

– Eh, mais c'est Karim, celui qui joue dans *Hommes et Femmes* ! C'est vrai qu'il est beau !

– Oui, répond la fille assise à côté d'elle.

– Et maintenant, si ça se trouve, Fulvio et lui vont finir ensemble !

– Quel gâchis ! Tous les beaux mecs sont gays, ma parole !

Et sur ce, elles se mettent à rire tandis que Giorgio et moi sortons du théâtre.

– Bravo. Ça, c'est un producteur ! À un moment, quand je vous ai vus sortir, j'ai bien cru que tu allais lui mettre un grand coup de boule...

– Mais enfin, pour qui tu me prends ? Je n'y ai même pas pensé.

L'après-midi est plus tranquille. De temps à autre, Vittorio Mariani nous informe du déroulement des répétitions. Bien qu'il ait refusé le poste de responsable de projet, tous s'en remettent à lui. Au final, l'émission pilote est tout à fait satisfaisante. Même si, me fait remarquer Giorgio, l'appellation de programme pilote est absurde dans la mesure où c'est une émission filmée dans les règles de l'art. Nous avons signé pour cent quarante autres numéros et c'est notre premier gros contrat. Nous sommes en train de naître, ou plutôt, ça y est, nous avons vu le jour. Le plus difficile était de nous faire une place en tant que sous-traitants officiels de la Rete, mais pour Giorgio c'était un jeu d'enfant. Il y a des choses qui sont réellement imprévisibles. Mais j'ai fait les comptes, et j'ai calculé que pour chaque émission, une fois tous les frais déduits, il ne nous reste que cinq cents euros.

– Stefano, nous avons décroché ce premier contrat grâce à tes contacts. Il ne faut pas nous montrer trop gourmands au départ. Crois-moi, il y aura d'autres émissions, et au final on coiffera tous les autres au poteau et on gagnera plus qu'eux. Mais il faut que tu me fasses confiance...

– D'accord, on fait comme tu veux.

– Je suis content.

Le lendemain, Giorgio me demande s'il peut s'absenter et il ne met pas les pieds au bureau de la journée. Je ne sais pas où il est allé, mais je sens que notre relation a fait un bond en avant. Je lui ai accordé toute ma confiance, tout en sachant que je cours un risque énorme. Sur les quarante-deux mille euros que nous verse la Rete pour chaque programme, quarante et un mille sont investis dans le produit. Ce qui veut dire que nous empochons à peine neuf cents euros par émission. Le bénéfice total que nous allons empocher sera de soixante-dix mille euros. Nos dépenses annuelles, en revanche, s'élèvent à quatre-vingt-dix mille euros. Une seule émission par an ne nous

suffirait pas et nous serions obligés de fermer boutique. Giorgio me dit que l'on va gagner beaucoup plus et j'ai décidé de le croire.

À présent, il est dans le bureau de Simone. La porte est ouverte. Ils sont en train de parler tranquillement, sans hausser le ton. Lorsque j'entre dans mon bureau, je réalise que par un étrange jeu d'échos, je peux entendre ce qu'ils disent. Je reconnais parfaitement la voix de Giorgio.

– Il faut que tu penses que nous avons misé sur toi...

– Tu veux dire que tu m'as écrabouillé, ouais ! Pire qu'un tank, tu m'as engueulé...

– C'est pour ton bien. Je ne veux pas que tu te laisses mener par le bout du nez.

– Parce que tu me crois aussi stupide ? Je sais comment traiter Giovanna...

– Tu n'as pas idée de ce que peut faire une nana comme elle.

Simone sourit.

– Ah, non ? Tu sais quoi, je n'ai jamais eu de père, mon vieux s'est tiré quand j'avais deux ans, c'est du moins ce que m'a raconté ma mère. La vérité c'est qu'il me manque une figure paternelle. Je peux t'appeler *papa* ?

– Je suis désolé de l'entendre. Un jour tu te souviendras de ce jour-là et tu comprendras que je t'ai rendu service.

– Fallait-il absolument que tu me cries dessus comme ça ?

– Comme ça, au moins, tu n'es pas près de l'oublier. Parfois, il faut crier, ça sert.

– J'aurais aussi bien compris si tu avais été un peu plus aimable, *papa*...

Giorgio rit.

– Ça te défrise peut-être, mais il est essentiel que tu ne l'oublies pas.

– D'accord, mais maintenant, si ça ne t'ennuie pas, j'ai des programmes à lire pour voir si quelque chose d'intéressant est arrivé. Vous me payez pour ça, non ?

– Et aussi pour que tu ne fasses pas de conneries. Cherche-toi une nana en dehors de ce milieu, crois-moi. N'emporte pas de boulot à la maison...

– Oui, mais...

– Ne m'oblige pas à me mettre à nouveau en boule. Je le dis pour ton bien. Et pour le nôtre. Pour Futura et tout ce que nous allons faire ensemble. Si

jamais tu rappelles Giovanna Segnato, tu vas tous nous mettre dans le pétrin. Tu es un garçon plein de bonnes idées promis à un avenir brillant. Ne fiche pas tout en l'air. Je t'aurai prévenu. Et maintenant, fais ce que tu veux.

Giorgio n'attend pas sa réponse. Il sort du bureau et lorsqu'il me voit, il secoue la tête et vient me rejoindre.

– Purée, c'est peut-être un génie, un surdoué créatif et l'auteur du futur, mais il peut être aussi très con.

– Allons, ne te mets pas dans cet état. J'ai bien aimé ton sermon, et d'ailleurs tu as vu ? Toi aussi...

– Moi aussi quoi ? me demande Giorgio sans comprendre.

– Tu es papa !

– Arrête, ce n'est pas drôle. Si c'était mon fils, je lui botterais les fesses.

Il sort et va dans son bureau.

Nous passons le reste de la journée à travailler tranquillement, jusqu'à ce que j'entende vibrer mon téléphone. J'ai reçu un message de Gin :

Mon cœur, tu te souviens que nous avons un dîner ce soir ?

Oui, j'allais justement te le rappeler.

Tu vois ? On est en symbiose tous les deux.

Où est-ce qu'on va ?

Je n'en sais rien. Ele adore le Molo 10, ce nouveau resto qui a ouvert au pont Milvio.

Quand je lis ce message, je n'arrive pas à y croire. Je compose immédiatement son numéro et je l'appelle.

– Eh, quelle bonne surprise ! Tu étais en train de parler avec ta secrétaire ?

– Non, mais ça m'aurait pris trop de temps de t'écrire ma réponse. Excuse-moi, mais que vient faire Ele dans l'histoire ? Je te rappelle qu'on avait prévu de sortir avec Marcantonio ce soir.

– Excuse-moi, mais c’est toi qui n’as pas de mémoire ! On avait prévu de nous voir avec Ele, qui devait nous présenter son fiancé...

Lorsqu’elle dit cela, tout me revient d’un coup.

– Tu as raison. Pardon, quel méli-mélo ! On va faire quoi alors ? Outre que Marcantonio va venir avec sa copine...

Gin éclate de rire.

– Nous, on se marie, et nos témoins, eux, rompent !

– Super...

– Mais bon, ça va faire plus d’un an qu’ils ne sont plus ensemble, et il me semble qu’ils se sont séparés en bonne intelligence...

– Oh, ça, je n’en suis pas certain...

– C’est Ele qui me l’a dit !

– Ton amie dit tellement de choses !

– Ah, oui ? Eh bien, dans ce cas, il vaut mieux qu’ils se voient ce soir au dîner plutôt que de se retrouver directement nez à nez au pied de notre autel !

– En effet, parce que s’ils commencent à se chamailler et à s’insulter, le père Andrea ne pourra pas nous donner sa bénédiction et on sera bien feintés.

– On va les appeler et leur demander ce qu’ils en pensent et ensuite on se rappelle.

– D’accord.

Je raccroche et je compose le numéro de Marcantonio. Il me répond aussitôt sans même me saluer.

– Tu ne te maries plus ?

– Si, si...

– Tu te maries avec une autre.

– Non.

– Je ne suis plus ton témoin ?

– Peut-être.

– Comment ça « peut-être » ?

– Si tu arrives à surmonter l’épreuve de ce soir, tu le seras.

– Ce soir ? Mais on ne devait pas juste dîner ensemble ?

– C’est un peu plus compliqué que ça. Ele aussi sera là, avec son Jules.

– Non ? Quelle drôle d’épreuve ! Mais qui a eu cette idée géniale ?

- Ça s’est trouvé comme ça.
 - Gin ou toi ? Bien. J’avais prévu de venir avec Martina, ma nouvelle copine...
 - Oui, évidemment, sinon ce ne serait pas une épreuve.
 - Exactement. Et Ele, elle va faire quoi ?
 - Ele dit que ça lui est égal.
- Marcantonio réfléchit un instant puis répond :
- Entendu ! D’ailleurs, je trouve ça plutôt rigolo !
- Je raccroche le téléphone et envoie un message à Gin :

Réglé.

Moi aussi. Appelle-moi.

- Gin répond à la première sonnerie.
- Et donc ? je demande.
 - Ele l’a pris comme un défi. Elle a dit : « Ça ne me pose pas le moindre problème. Mieux même, je suis curieuse de voir à quoi ressemble sa nouvelle petite amie. Il était tellement difficile... Voyons si elle est mieux que moi. »
- Je ris.
- Nous avons fait la même chose ! Moi aussi j’ai dit à Marcantonio qu’Eleonora avait accepté sans problème, et lui aussi l’a pris comme un challenge. Et pour ne rien te cacher, je suis curieux de voir comment ils vont réagir tous les deux ce soir. Où allons-nous ?
 - Je ne sais pas. Un endroit tranquille où personne ne nous connaît.
 - Tu as peur que ta copine fasse une scène ?
 - Mais enfin, qu’est-ce que tu racontes ? Imagine que ce soit ton copain qui perde les pédales en la voyant avec son nouveau Jules.
 - Bah, de toute façon, tu as raison, mieux vaut aller dans un endroit où on ne nous connaît pas !
 - Oui, on va y réfléchir, après on se décide, et ensuite on leur dit où. Et ce qui doit advenir adviendra. Tu penses rentrer vers quelle heure à la maison ?
 - J’ai fini.

– Très bien. Dans ce cas, je te dis à tout de suite, mon cœur.

Je raccroche en souriant. Je me sens si bien avec elle. Il n’y a rien de plus merveilleux que de rencontrer une femme qui, en plus de tout le reste, a le sens de l’humour.

« *Puo darsi io non sappia cosa dico, ho scelto te una donna per amico.* »
« Il se peut que je ne sache pas ce que je dis, mais j’ai choisi une femme comme amie. » Soudain ces paroles me viennent à l’esprit et mon estomac se noue. C’est vrai, cette chanson, je la chantais toujours avec Babi et nous insistions à chaque fois sur ce détail.

Nous faisons notre maximum pour arriver avant les autres au restaurant.

– Viens, dépêche-toi, Gin. Pourquoi faut-il toujours que je t’attende ? À l’église, passe encore, mais tous les soirs, non ! Si j’additionnais toutes les minutes que j’ai passées à t’attendre alors qu’on devait sortir, je crois que ce serait l’équivalent d’une semaine passée à t’attendre dans ma voiture en bas de chez toi ! Tu te rends compte ?

– Oublie ça ! C’est une perte de temps !

Brusquement, elle ouvre la porte et sort de la chambre. Elle porte une robe couleur sable qui lui arrive au-dessus du genou, légèrement ouverte sur un côté et un chemisier blanc fermé jusqu’au cou par de gros boutons. Elle s’est légèrement parfumée et elle me semble divine. Elle rit.

– Eh bien, quoi ? Tu n’as jamais vu une femme ?

– Pas aussi belle...

– Ce que tu peux dire comme bêtises ! En tout cas, tu as fait des progrès, tu sais trouver les mots qu’il faut... au lieu de te servir de tes poings. Et ça te rend d’autant plus fascinant.

– Tu n’es pas mal, toi non plus !

– Si tu es sage et que tu fais en sorte qu’ils ne se prennent pas la tête, j’ai une petite idée de ce qu’on pourrait faire plus tard...

– Comment cela ?

– C’est une surprise.

Et sur ces mots elle me lance les clés de la voiture.

– C’est toi qui conduis... Je ne porte pas de culotte.

Je reste un instant sans voix. Elle me regarde et se met à rire.

– Oh, ce que tu peux être bégueule !

– Non, j’étais simplement surpris que tu aies deviné ce qui me fait plaisir !

– Ouais, ça va, gros menteur. Sois gentil, parce que j’ai eu une journée

éprouvante, et ne conduis pas comme un fou. Nous sommes trois à présent, souviens-toi.

Je suis momentanément bouleversé par ses paroles, mais peu à peu tout revient à la normale. Je mets le contact et démarre sa Cinquecento. Je conduis en douceur, sans donner de coups d'accélérateur brusques. Nous sommes trois désormais. C'est vrai, ce n'est plus seulement elle et moi. Je me tourne vers Gin et lui touche la jambe, en faisant courir ma main vers le haut, mais elle me retient.

– Qu'est-ce qui se passe ? Tu veux t'assurer que je n'en porte pas ? Tu ne me crois pas sur parole ?

– Non, je voulais toucher ton ventre.

Du coup, elle me sourit et me laisse faire. J'ôte ma main de sa jambe et la pose tout doucement sur son ventre tout en continuant à conduire.

– Il bouge parfois ?

– Oui, non, je ne sais pas... Par moments, j'ai l'impression de sentir quelque chose.

– Ton ventre est très mignon, tout rond, tout petit.

– J'espère qu'il ne va pas trop grossir, je n'ai pas envie de devenir énorme pour qu'ensuite tu n'aies plus envie de moi.

– Même si tu grossis, je continuerai de te désirer.

– menteur !

– Mais pourquoi est-ce que tu ne me crois jamais ? Pourquoi est-ce que je te mentirais ? Sérieusement, je te désirerais encore plus... avec plus de chair.

– Ah, oui ? Mais je te signale que je me suis déjà donnée à toi. Ou plus exactement que nous avons la preuve que c'est arrivé. Alors, pourquoi te sens-tu obligé de me baratiner ? On a l'impression que tu me dis tout ça pour m'attirer dans ton lit ! En tout cas, tu peux être tranquille... Je dirai oui !

– Raconte-moi ces fantasmes que tu as en tête...

– Non, peut-être après dîner.

– D'accord.

Je place alors ma main un peu plus bas sur son ventre.

– Eh, mais c'est vrai que tu ne portes pas de petite culotte !

– C'est l'un d'eux.

- Et donc, ce soir, je vais manger léger et ne pas dire un mot.
- Et pourquoi cela ? En mesure de représailles ?
- Non, pour terminer de dîner le plus vite possible afin de rentrer à la maison.
- Idiot ! Je l’avais presque cru. Qui sait si nous aurons toujours ce sens de l’humour, toi et moi, et si tu auras envie de moi comme maintenant...
- Gin, mais enfin, qu’est-ce que tu as fichu aujourd’hui ?
- Pourquoi cela ?
- Parce que je ne t’ai jamais entendue parler ainsi.
- J’ai lu un article pendant que j’étais chez la coiffeuse.
- Il y a des magazines qui devraient t’être interdits.
- Ce n’est pas vrai. Ils ouvrent l’esprit et sont une mine d’informations.
- Moi, il me semble que tu es déjà suffisamment bien informée.
- Écoute, tous les enseignements dont tu as bénéficié jusqu’ici, je les ai puisés dans *Cosmopolitan*.
- Sérieux ? Je croyais que c’était dans *Tintin* !
- Idiot !
- Elle me décoche un coup de poing dans l’estomac. Je n’ai pas le temps d’anticiper et j’ai le souffle coupé.
- Aïe ! Tu tapes fort.
- Oui, mais tu ne risques rien. Tu n’es pas enceinte.
- Encore une injustice. Vous, les femmes, vous passez neuf mois avec un bébé dans le ventre, c’est pour ça que les enfants préfèrent leur mère.
- Les garçons, oui, mais les filles sont immédiatement attirées par leur père à qui elles font des cajoleries pour pouvoir les entortiller autour de leur petit doigt, comme je faisais avec le mien.
- Et ça marchait ?
- J’obtenais davantage de ma mère.
- Tu vois ? Il n’y a pas de règle absolue.
- Quoi qu’il en soit, j’aimerais bien te voir enceinte, avec un ventre énorme qui t’oblige à poser tes mains sur tes hanches et à basculer tout ton poids vers l’arrière, et à vomir pendant deux mois !
- Tu exagères, ce n’est pas toujours comme ça.

– Presque toujours.

– Bah, moi, j’aimerais bien être enceinte rien que pour avoir des envies et faire des caprices.

– Juste pour ça ? Ce sont nos uniques compensations ? Vous n’avez pas l’air de vous rendre compte de tous les avantages que vous avez. Déjà, rien que ce petit pistolet qui vous permet de faire pipi debout n’importe où... Et puis, vous, vous n’avez pas besoin de vous maquiller et de vous démaquiller...

– Mais nous devons nous raser.

– Oui, mais juste le menton ! Nous, nous devons nous épiler quasiment de la tête aux pieds. Et en plus vous vous habillez d’un rien. Vous n’avez pas besoin de mettre des boucles d’oreilles, des bracelets, des colliers..., avec le risque de vous faire assaillir à tout bout de champ.

– Mais je suis là pour ça.

– Vous avez beaucoup de chance de naître hommes, crois-moi, sans compter que vous profitez des meilleurs moments avec les enfants ; si ce sont des filles, elles vous vénèrent et vous avez une groupie de plus à la maison... Si ce sont des garçons, vous partagez des instants privilégiés, lutte, football, vélo, pêche, femmes...

– Femmes ?

– Oui, les hommes qui ont des fils ont plus de succès avec les femmes, mais pour une femme, un fils peut devenir un handicap !

– Nous sommes enfin arrivés, Dieu merci... Un peu plus et tu étais prête à donner à l’adoption le bébé que tu as dans le ventre !

– Idiot ! Bien sûr que non. Simplement, je me demande si avec tout l’amour que je ressens pour mon premier bébé, il m’en restera suffisamment pour le deuxième. Je me sens déjà coupable parce que je sais que je ne l’aimerai pas autant.

– Excuse-moi, Gin, mais le premier n’est même pas encore là que tu penses déjà au deuxième ? Est-ce que tu ne pourrais pas prendre un peu plus les choses comme elles viennent ? Il ne manquerait plus que tu te mettes à penser aux enfants de nos enfants. J’aurais l’impression d’être déjà grand-père... Essayons de rester zen, sans quoi je vais faire une attaque de panique.

– Tu as raison. Mais comme je te l’ai dit, j’ai eu une journée harassante... !

Je me gare juste devant le restaurant. Nous avons finalement opté pour le Gigetto, dans la via Alessandria. On y sert de bonnes pizzas et surtout on peut manger dehors, comme ça, si les deux ex se mettent à se prendre le chou, ils passeront un peu plus inaperçus.

– Ele, bonjour !

Elle est déjà là, assise à la table pour six que nous avons réservée, tout au bout de la terrasse.

– Coucou ! Comment ça va vous deux ? Et les préparatifs de mariage, ça avance ? Vous avez vu comme il fait chaud ce soir ?

Elle est un peu tendue, de toute évidence, et n'arrête pas de poser des questions pour essayer de dissimuler son taux inquiétant d'adrénaline.

– Je vous présente Silvio.

Un type aux cheveux châtain clair, aux yeux verts et à la tignasse en broussaille me salue. Le col de sa chemise est ouvert et il porte une petite croix en bois au bout d'un cordon en cuir autour du cou.

– Bonjour...

Il zozote et me fait penser à l'autre Silvio, Muccino, celui qui n'arrête pas de se chamailler avec son frère et qui continue à passer à la télé et à raconter cette histoire qui n'intéresse plus personne.

Il se lève et salue d'abord Gin, puis moi. Nous nous asseyons. Le serveur arrive avec un iPad.

– Vous savez vous en servir ?

– On va essayer.

Il nous donne la tablette. Je la prends et la pose sur la table. De toute façon, nous devons encore attendre Marcantonio.

– Tu vois ? Il est toujours en retard, dit Ele, qui s'engouffre immédiatement dans la brèche. Et sinon, quoi de neuf ? Comment vont les préparatifs ?

– Formidablement bien... j'espère que ça va continuer.

Silvio sourit.

– J'ai appris que vous alliez vous marier. Félicitations, il faut avoir un sacré courage...

Gin et moi échangeons un regard en nous retenant pour ne pas éclater de

rire. Il est clair qu'Ele s'est choisi un amoureux assez basique. C'est exactement le genre de commentaire qu'il ne fallait pas faire.

– Oui, nous sommes des téméraires. Mais ce n'est rien à côté du courage dont tu as fait preuve en te liant d'amitié avec la dangereuse Ele...

Silvio la regarde, lui sourit, pose une main sur la sienne et la caresse.

– On s'est rencontrés à un dîner. Après on s'est revus chez un ami où on a regardé jouer l'Italie, puis un autre soir dans un restaurant, et c'est là qu'on s'est échangé nos numéros de téléphone...

Je n'arrive pas à y croire, il est en train de tout nous raconter. Il n'a pas compris que c'était une blague.

– Ah, oui, j'imagine qu'à partir de là ça a dû être plus facile.

– Tout à fait ! s'exclame-t-il, visiblement heureux. Je crois que c'était écrit...

– Nous voilà ! Désolés pour le retard...

Marcantonio arrive avec une superbe nana, grande, mince, avec de longs cheveux noirs, des yeux immenses, des lèvres pulpeuses, et qui sourit en mastiquant du chewing-gum. Elle nous lance simplement :

– Salut !

– Je vous présente Martina.

Nous la saluons en nous présentant à tour de rôle. Ele, évidemment, la détaille du regard.

– Bien, et qu'est-ce que nous allons pouvoir manger de bon ? Quand vous m'avez dit qu'on mangeait chez Gigetto, j'étais super content ! Il y a des lustres que je ne suis pas venu. Quand je suis arrivé à Rome, j'habitais ici même, dans cette rue...

Ele lui lance un regard intrigué.

– Parce que tu vis toujours à Monti ?

– Non, non, j'ai déménagé. J'habite à Prati. Dans une rue perpendiculaire à la via Cola di Rienzo, c'est plus pratique pour Martina.

– Et pourquoi cela ?

Marcantonio me regarde. Il a compris que l'irréparable est à deux doigts d'être commis.

– Elle va à l'institut Virgilio. Comme ça, elle n'a que la rue à traverser...

– Ah, oui. Et ça te fait quel effet de l'aider à faire ses devoirs ? Je parie que

ça fait remonter de beaux souvenirs d'il y a vingt ans ?

– Plus ou moins... C'est toujours bon de réviser.

Ele secoue la tête, manifestement choquée par la différence d'âge entre eux.

Je prends la tablette pour faire diversion.

– Il y a une quantité de plats invraisemblable ici..., dis-je en prenant l'air surpris, pour essayer de ramener la situation à la normale. Bien, qu'est-ce qu'on fait ? On passe les commandes ?

Ele s'empare du menu imprimé.

– Oui, il vaut mieux...

Je passe les plats en revue sur l'écran et commence à lire tout haut :

– Qui veut des beignets ?

– Moi, je suis vegan ! s'exclame Martina comme pour dire : « Venant de ma part, ça ne vous étonne pas, si ? »

Du coup, Ele en fait des tonnes exprès :

– Moi, je suis pour la friture. Donc je prendrai un artichaut *alla giudia*, deux boulettes de mozzarella, et une *burrata* frite.

Silvio se lance :

– Pour moi, ce sera deux *suppli* et une morue.

– Pour moi aussi. Au moins, sur ce plan-là, on est d'accord.

Gin, en revanche, et malgré son secret, estime qu'elle peut se faire plaisir.

– Pour moi, ce sera deux beignets de fleur de courgette.

Et nous continuons à inscrire nos commandes sur l'iPad : pizza margarita à la mozzarella et beaucoup de sauce tomate, un calzone, une pizza blanche mozzarella et champignons sylvestres, et mis à part l'énorme salade mixte de la vegan, notre table est on ne peut plus classique.

Marcantonio est aux anges.

– Ici, les pizzas sont vraiment excellentes, fines et croustillantes, exactement comme je les aime.

Ele le regarde surprise.

– Comment se fait-il que nous ne soyons jamais venus ici ensemble ? On allait toujours au Montecarlo ou chez Baffetto.

– Je n'en sais rien. Selon les époques, on s'entichait d'un restaurant et on va toujours au même. Il n'y a pas de vraie raison à cela.

– Oui, sans doute.

– Mais bon, nous sommes là ce soir, non ?

Et ils se sourient. On dirait qu'ils ont déposé les armes. Ils se regardent à nouveau, et cette fois, leurs sourires sont différents, complices, malicieux. Ils racontent une histoire, un passé. Allez savoir quels souvenirs ces sourires ont évoqués pour chacun d'eux. Soudain, Ele baisse les yeux. Marcantonio me regarde, me sourit puis hausse les épaules. Ils semblent presque heureux de se retrouver ce soir. Et maintenant, nous qui avons craint qu'ils ne s'étripent, nous commençons à craindre qu'il ne se passe le contraire.

– Bon, je vais fumer une cigarette, dit la vegan, qui a l'air d'en avoir déjà assez. Je vais me mettre plus loin, parce qu'ici il y a des gens avec un bébé dans sa poussette. Même si nous sommes à l'extérieur, je n'ai pas envie de les déranger.

Silvio aussi se lève.

– Je vais te tenir compagnie. Moi aussi, j'ai envie d'une cigarette.

De sorte que nous nous retrouvons tous les quatre à table, comme dans le temps, à l'époque où nous avons lancé notre premier programme de télévision et que je venais de faire la connaissance de Gin, Ele et Marcantonio.

– Eh, si on reste muets comme des carpes, je vais commencer à me faire du souci...

Gin s'efforce de briser la glace.

– Ne me demandez pas de vous parler des préparatifs de la noce, sans quoi ça va me stresser. Il y a tellement de choses qui entrent en ligne de compte. On s'imagine que tout va se faire d'un coup de baguette magique, mais peu à peu le doute et les angoisses s'installent, on n'arrête pas de penser à toutes les choses qui risquent d'aller de travers. Et la grande fête que tu imaginais vire soudain au cauchemar : le marié s'enfuit avec une ex la veille du mariage, ou avec la nana qui a fait un strip-tease le soir du sinistre enterrement de sa vie de garçon...

J'éclate de rire.

– Désolé...

– Pour ?

– Je sais que mon enterrement de vie de garçon va être très joyeux...

– Ah, oui, alors tant mieux ! Et tu vas me faire le coup du type qui s'enfuit avec une autre ?

– Pour l'instant, ça n'est pas à l'ordre du jour... J'en déciderai le moment venu : si tu arrives à l'église et que tu ne trouves personne, cela voudra dire que les choses se sont passées comme tu l'imaginais.

– Comment ? Une minute, je te prie... Explique-toi, ce n'est pas clair ! Tu veux dire que je suis en train de me mettre la rate au court-bouillon pour organiser une fête grandiose à laquelle toi, le principal intéressé, tu risques de ne pas venir ? Tu es fou ou quoi ? Il vaut mieux me le dire tout de suite, comme ça tu m'épargneras des efforts inutiles.

– Bon, bon, tu m'as convaincu. Je vais y aller.

– À la bonne heure ! Et ne va pas changer d'idée, hein ? Je n'ai jamais compris pourquoi certaines mariées sont en larmes quand elles s'approchent de l'autel. Et parfois même en sanglots, comme si elles allaient à l'abattoir ! À mon sens, un mariage doit être une fête, joyeuse et pleine de rires...

Je l'observe tandis qu'elle parle et la trouve rayonnante... Elle a les yeux brillants d'émotion et un sourire immense. Son enthousiasme est surprenant, contagieux. Elle nous regarde, puis réfléchit pendant un moment. Et soudain elle est prise d'un doute.

– Eh, je dis ça, mais si ça se trouve, je serai la première à fondre en larmes... Nous éclatons tous de rire.

– Je les sécherai, ne t'inquiète pas...

Gin se retourne et me regarde au fond des yeux.

– Tant que ce sont des larmes de joie... Tu pourras les sécher avec tes baisers.

Marcantonio se tourne vers Ele.

– Mince alors, tu ne m'as jamais rien dit de pareil.

– Tu ne m'en as pas laissé le temps !

– Si tu arrives à me dire un truc aussi beau, je t'épouse.

Ele se tourne vers Gin.

– Mais pourquoi ? Tu lui as dit quelque chose pour le convaincre de t'épouser ?

– Non, je l’ai menacé.

– Et il a eu peur ?

– Très.

Ele se prête au jeu et secoue la tête de droite à gauche.

– J’étais sûre que ce Step était une arnaque ! Je crois qu’il n’a jamais frappé personne, que tout ça c’est une légende...

Je ris.

– Tu as raison, c’est toujours moi qui prenais les coups.

– Ah, ce soir, enfin, la vérité comment à sortir.

Ele me donne coup à l’épaule, puis se tourne vers Marcantonio.

– Et pour changer de sujet, dis-moi une chose... Toi et moi, pourquoi on a rompu déjà ?

Marcantonio lui lance un regard surpris, puis hoche la tête.

– Tu sais que je n’en sais rien ? On a arrêté de se voir pendant un petit moment, puis de s’appeler...

– On avait peur... Parfois on a peur de vivre une vie plus belle.

Et nous restons là, comme en suspens, à méditer cette ultime remarque d’Ele à laquelle Marcantonio ne sait que répondre. Au même instant, nous apercevons Martina et Silvio au loin qui sont en train de revenir à la table. Ele les aperçoit elle aussi et dit :

– Bon, qui vivra verra... Mais maintenant, basta, voilà ta gouvernante qui rapplique.

Gin lâche un sifflement admiratif.

– Et vlan dans les dents !

Marcantonio s’empresse de répliquer :

– Pourquoi, le tien n’est pas un *toy boy* ?

– Non, il enseigne à l’université.

– Ah, moi je croyais qu’il allait à la fac avec ma gouvernante.

Quand les intéressés nous rejoignent, nous changeons tous d’attitude, naturellement. Martina s’assied, intriguée.

– De quoi est-ce que vous parliez ? Vous aviez l’air de bien rire...

Gin trouve aussitôt quoi répondre :

– De mon mariage.

Ele intervient.

– Et aussi de comment sera le mien.

Martina lui décoche un regard surpris.

– Parce que tu vas te marier toi aussi ?

– Si je trouve un mec suffisamment courageux, oui...

Elle évite de regarder Marcantonio.

Mais Martina continue sur sa lancée :

– Non, mais, sérieux, ça ne vous fait pas peur le mariage ? Tout le monde dit que c'est le cimetière de l'amour ! Si ça se trouve, les choses cessent de fonctionner parce qu'on se sent des obligations. Pour moi, le mariage, ça ne passe pas parce que c'est un contrat !

Silvio lui donne raison.

– Très bien. Pour moi aussi.

Marcantonio sourit et regarde Ele.

– Tu vois ? Qui se ressemble s'assemble. Le *feeling* passe...

Ele hausse les épaules.

– De temps en temps, il faut se faire plaisir avec de la viande, des pâtes, une pizza, ou des petits plats, non ? Comme ceux qu'on nous apporte justement... Ce n'est pas forcément très sain, mais c'est tellement bon... Comme le mariage. C'est cette prise de risques qui donne tout sa saveur à la vie de couple. Et ça ne peut faire que du bien.

Sur ces mots, comme si elle voulait enfoncer le clou, elle prend un beignet sur le plat que l'on vient d'apporter et mord dedans à belles dents.

– Ouch ! C'est chaud !

Marcantonio rit tout en se servant.

– Tu vois, ça, tu n'y avais pas pensé. Maintenant, tu ne vas plus trouver de goût à rien. Tes papilles gustatives sont disqualifiées pour un bout de temps...

Martina sourit toute contente.

– Tiens donc... Les papilles gustatives ! C'est justement ce que nous sommes en train d'étudier en cours !

Cette fois, Marcantonio et Ele se regardent et éclatent de rire.

– Oui, bien sûr...

Martina les regarde.

– Quoi ? Qu'est-ce que j'ai dit ? C'est la vérité. On est en train d'étudier les papilles.

Et ils redoublent de liesse sans pouvoir s'arrêter. Leur rire est contagieux et voilà que nous nous mettons à rire nous aussi. L'intervention de Martina est inénarrable. Aussi absurde que cela puisse paraître, ce rire nerveux qui nous prenait gamins, lorsqu'on était en classe, peut revenir sans crier gare quand nous vivons des instants dramatiques et même douloureux. Quand on évoque un épisode triste du passé en présence d'une personne qui va mal, il arrive que tout le monde soit pris d'un fou rire irrésistible ; mais parmi toute cette joie apparente, il y a des larmes bien cachées. Comme dans la vie. Marcantonio réussit enfin à reprendre haleine, et Gin et moi nous calmons nous aussi.

– Oh, mon Dieu, je commençais à me sentir mal.

– Moi aussi.

– Mais ça fait du bien, une bonne tranche de rire comme celle-là. Ça faisait longtemps que ça ne m'était pas arrivé... Je crois qu'il va falloir qu'on prenne des risques.

Marcantonio lui sourit.

– Oui, je suis tout à fait d'accord.

Silvio et Martina les regardent sans comprendre un mot de cet étrange code secret. La grande salade arrive, et Martina l'assaisonne et commence à manger sans dire un mot. Silvio se sert de *suppli* et de beignets de morue. Mais moi, je commence par passer le plat de beignets à Gin avant de me servir. Nous mangeons en silence, tout en buvant une excellente bière. Je vois Ele et Marcantonio échanger des regards de temps à autre tout en parlant avec les partenaires respectifs et en riant entre eux, tandis que Martina et Silvio ignorent que derrière la remarque d'Ele sur la prise de risques se cache une envie partagée de recommencer à faire l'amour, de se retrouver, et peut-être même de se remettre ensemble. Mais ce qui me surprend le plus, c'est que je ne comprends pas comment c'est possible. Si le désir existe toujours entre eux, pourquoi se sont-ils séparés ? Comment peuvent-ils accepter que quelqu'un d'autre ait partagé leur lit, baisé leurs lèvres et d'autres parties de leurs corps ? Pour moi, dès l'instant que je désire une femme, c'est tout

simplement inacceptable. Si je savais qu'un jour je devrais tolérer tout ça, je ne voudrais pas continuer.

– Ici, la cuisine est toujours excellente...

– Oui.

– Nous avons bien fait de venir.

– Oui.

Je ne dis rien d'autre que « oui » en faisant semblant de suivre les conversations. Mais en réalité, je suis fasciné par les regards qu'ils s'échangent chaque fois qu'ils ont fini de dire quelque chose, comme s'ils se cherchaient. Il me semble que l'attirance est beaucoup plus forte entre eux qu'envers leurs nouveaux partenaires. Gin parle avec tout le monde. Elle ne semble pas se rendre compte de mon humeur rêveuse. Je continue à faire semblant de l'écouter et quand ils rient, je ris moi aussi, puis je bois une gorgée de bière, mais quand je regarde Ele, à chaque fois, je la surprends les yeux rivés sur la bouche de Marcantonio ; elle l'observe, fascinée. Je n'arrive pas à savoir si elle écoute vraiment ce qu'il dit, mais elle lui sourit et semble d'accord avec lui. Et ce soir, comment se sentiront-ils quand ils rentreront chez eux ? Penseront-ils encore à l'ex qu'ils ont revu et à la soirée qu'ils viennent de passer ? Mais alors, pourquoi n'avoir pas continué ensemble, vous deux, rien que vous deux, toujours vous deux ? Je n'ai pas de réponse à cela, mais je vois qu'ils continuent à se chercher des yeux et qu'ils rient ensemble et se désirent comme si les autres n'existaient pas et qu'ils n'en avaient rien à faire. Est-ce moi qui me fais des idées ? Soudain, l'histoire d'un ami de Gin, Raffaello Vieri, me revient à l'esprit. Il sortait avec une fille superbe, Caterina Soavi. Cette fille part à Miami pour travailler comme hôtesse dans un grand festival, et lui, qui doit étudier, est obligé de rester à Rome. Mais ils s'écrivent et se téléphonent tous les jours pour se parler d'amour et se dire ces jolies choses qui te viennent uniquement quand tu es fou amoureux et qui te donnent l'impression que, malgré la distance, la personne que tu aimes est à tes côtés. Plus tard, après déjà un mois d'absence, Raffaello décide de lui faire une surprise et d'aller la voir. Il en parle à sa mère seulement, car il a de très mauvais rapports avec son père, et sa mère lui dit :

– Mais bien sûr, mon fils, tu fais bien. Tu as besoin de quelque chose ?

– Non, maman, merci. Demain je vais acheter mon billet, mais sinon j'ai tout ce qu'il me faut.

Dès qu'elle a raccroché, sa mère appelle aussitôt les deux sœurs de Raffaello, Fabiana et Valentina, pour une réunion en urgence. Elle sait que Caterina Soavi, la fiancée de son fils, a une relation avec le directeur du festival. Les sœurs de Raffaello accueillent la nouvelle avec consternation et passent la nuit à discuter avec leur mère. Pour finir, toutes trois décident de ne rien dire à Raffaello. Il devra faire le voyage et l'apprendre par lui-même, car ses deux sœurs et sa mère en sont venues à la conclusion que si elles le lui disent, il ne les croira pas. Et c'est ainsi que le garçon s'envole pour Miami. Après cela, je ne sais plus très bien ce qui est arrivé, comment se sont passées les retrouvailles, s'ils ont fait l'amour ou pas, s'ils étaient contents de se revoir. Mais toujours est-il que les soirs suivants, Caterina n'était jamais là, prétextant des engagements à l'extérieur et déclarant que, de toute façon, elle était là pour travailler et qu'elle était donc très occupée. De sorte que Raffaello se rendait lui aussi au festival, mais se retrouvait toujours seul le soir. Il s'était tout de même lié d'amitié avec quelques personnes, dont une certaine Irene, qui, comme tous les gens qui travaillaient là-bas, était au courant de la véritable nature des engagements de Caterina Soavi. Cependant, un soir, en croisant Raffaello seul encore une fois et en voyant que tous les autres se moquaient de lui dans son dos, mais peut-être aussi parce qu'elle le trouvait sympathique ou qu'elle aurait voulu être la femme que Raffaello désirait aussi ardemment, elle s'approche de lui et lui dit :

– Tu ne trouves pas étrange qu'elle te laisse tout le temps seul alors que tu es venu jusqu'ici pour la voir ? Elle n'est jamais là. Il y a toutes les autres hôtesse, sauf elle... et le directeur.

L'espace d'un instant, Raffaello sent son cœur chavirer et pâlit, puis il se reprend et répond tout simplement :

– Merci. C'est peut-être que je n'avais pas envie de le voir, tout simplement.

Et il disparut. D'aucuns dirent qu'il est allé à New York pour voir des spectacles de Broadway, puis qu'il est parti faire le tour des États-Unis et que des gens l'ont croisé dans un concert de Bruce Springsteen et un autre de

Supertramp. Mais ce n'est peut-être qu'une légende. En revanche, ce qui est certain, c'est qu'il a envoyé un message à Caterina :

Je sais tout. Inutile de me chercher.

Et de fait, l'autre ne lui a jamais répondu. « Inutile de me chercher. » Mais qu'est-ce que ça veut dire ? Inutile de me chercher demain ? Ou au moins pendant un an ? La vérité, c'est que nous n'avons jamais le courage d'écrire : « Ne cherche plus jamais à me revoir », peut-être parce qu'au fond, on continue d'espérer. Et voilà que, sans que je le veuille, Babi me revient à l'esprit. J'ai l'impression de la voir, assise à côté de moi, mais ce n'est pas la femme d'aujourd'hui, sinon l'adolescente d'hier. Babi, ma Babi. Oui, parce qu'alors elle était entièrement à moi. Mais quand tout a été fini entre nous, lui ai-je dit : « Ne cherche plus jamais à me revoir » ?

– You-hou ! À quoi tu penses ?

Gin interrompt soudain ma rêverie.

– Tu fais une de ces têtes...

– J'étais en train de penser à Caterina Soavi. Tu sais ? L'histoire que tu m'as racontée.

Elle me lance un regard surpris.

– Et pourquoi diable penses-tu à ça maintenant ?

Je me sens soudain coupable, comme si je l'avais trompée en pensant à Babi et en l'imaginant assise à mes côtés. Mais le pire de tout, c'est que je ne peux pas le lui dire.

– Pour rien. Ça m'est venu tout seul. C'est une histoire qui m'a beaucoup marqué.

Et c'est alors que je me mets à raconter l'histoire de Raffaello, son voyage à Miami, sa découverte et la légende selon laquelle il était parti faire le tour des États-Unis.

– Ensuite, il est revenu en Italie où il a fait la connaissance d'une fille qu'il a mise enceinte par accident, et a décidé de l'épouser. Il a insisté pour le faire, parce qu'il voulait se démarquer de son père qui avait abandonné sa mère, lui et ses deux sœurs. Il avait voulu lui montrer que, quand on a un enfant, on ne l'abandonne pas. N'est-ce pas cela, Gin ? Il me semble que c'est que tu m'as raconté en tout cas.

– Oui, oui, c’est tout à fait ça.

Je poursuis :

– Mais Caterina ne l’a pas supporté. Même si tout était de sa faute, elle voulait empêcher ce mariage et se faire pardonner, persuadée que Raffaello et elle étaient faits l’un pour l’autre et qu’elle s’était trompée. Mais elle n’a pas réussi et Raffaello s’est marié et il a eu un enfant. Et pour finir, Caterina a dû se résigner. Elle est partie vivre à l’étranger, peut-être parce qu’elle s’imaginait que ce serait plus facile. Mais non. Elle a commencé à prendre des kilos et à sombrer dans la dépression, s’est rasé la boule à zéro, est devenue méconnaissable et n’a plus donné aucune nouvelle d’elle sauf peut-être à une amie très intime à qui, de toute façon, n’a rien raconté de ce qui était arrivé. Le temps est passé et Caterina a fini par rencontrer un homme avec qui elle s’est mariée. Plusieurs années se sont écoulées, et voilà qu’un jour, par le plus grand des hasards, Raffaello et elle se sont retrouvés assis côte à côte dans un avion en partance pour Londres.

À ce point du récit, je m’arrête et les regarde. Ils sont tous suspendus à mes lèvres, curieux et impatients de connaître la fin.

Martina est la première à craquer.

– Et alors ? Que s’est-il passé ensuite ?

Je souris. Je regarde Gin, qui me rend mon sourire. Elle connaît déjà l’histoire.

– Il s’est passé qu’ils ont quitté leurs partenaires respectifs et se sont mis en couple. Caterina n’avait jamais eu d’enfants et aujourd’hui elle en a quatre, plus le fils que Raffaello avait eu de son premier mariage. Et ils sont toujours ensemble.

– Une belle histoire.

– Oui.

– Mais elle est vraie au moins ? demande Marcantonio légèrement perplexe.

– Bien sûr qu’elle est vraie.

– Et pourquoi est-ce que tu pensais à ça ?

Gin est curieuse d’entendre ma réponse.

– Eh bien, parce que...

Elle lève les yeux au ciel, mais elle semble sereine.

– Je n'en sais rien. Peut-être parce que je les ai connus quand ils étaient ensemble, ou parce que j'ai mangé une fois ici avec eux, dans cette pizzeria avant que tout ceci n'arrive.

Martina hausse les épaules.

– Cette histoire me semble absurde. Pourquoi est-ce qu'il n'a pas pardonné Caterina ? Pourquoi est-ce qu'il a fait tout ce cirque... un fils avec une autre, si c'était pour se remettre avec elle ? C'est une perte de temps et rien d'autre.

Gin n'est pas d'accord.

– Mais elle l'avait trompé.

– D'accord, mais dans ce cas, pourquoi est-ce qu'il s'est remis avec elle ensuite ? intervient Silvio.

– Peut-être parce que le destin en a décidé ainsi. Cet avion, les sièges côte à côte... Il a compris que le moment était venu de la pardonner.

Martina lui sourit.

– Oui, oui, c'est ça (son visage s'illumine d'un coup). Raffaello a fini par comprendre qu'il ne pouvait rien faire, que quoi qu'il fasse, il appartiendrait toujours à cette femme.

Gin déclare fermement :

– Tu accepterais qu'on te trompe, toi ?

Marcantonio saisit son verre.

– J'en étais sûr. J'ai horreur du concombre, mais rien à faire, j'en trouve toujours dans mon assiette, dit-il, puis il boit une gorgée tandis que je me mets à rire.

Martina reste un instant songeuse puis répond :

– Peut-être. Je n'en sais rien, il faudrait que je me retrouve dans la même situation pour te le dire.

Ele intervient à son tour :

– Je ne te le souhaite pas. C'est horrible, tu peux me croire.

– Je sais, ça m'est déjà arrivé. Avec un garçon avec qui je sortais depuis un certain temps. Quand je l'ai découvert, ça m'a fichu un coup terrible, mais ensuite je me suis rendu compte d'une chose : je ne l'aimais pas vraiment, sans quoi j'aurais sombré dans le désespoir. Le fait qu'il me trompe m'a aidée à comprendre que j'étais avec lui parce qu'il me plaisait, que je

l'appréciais et que je le trouvais sympathique. Mais ce n'était pas l'amour avec un grand « A ». C'est pour ça que je suis partie, et non pas parce qu'il m'avait trompée.

Et brusquement le silence se fait autour de la table. Heureusement, les pizzas arrivent.

– Margarita mozza tomate ?

– Pour moi.

– Pizza blanche aux champignons ?

– Pour moi. Vous pouvez m'apporter une autre bière ?

– Oui, tout de suite.

Et nous commençons à manger, tous sauf Martina, qui a terminé sa salade. Mais la question reste en suspens. Au fond, je suis sûr que nous nous demandons tous : « Est-ce Marcantonio cet amour avec un grand "A" » ? Au même instant, son regard croise le mien. Il soupire et repose sa bière sur la table.

– Bon, ça va, je sais ce que vous voulez tous savoir. Je vais vous répondre. Non, je ne suis pas l'homme de l'amour avec un grand « A ». O.K. ? Et d'ailleurs, vu que je m'appelle Marcantonio, ça serait plutôt avec un grand « M ». N'est-ce pas, chérie ?

Martina rit.

– Non, non, c'est toi le grand « A », mais tu as la frousse.

Elle saisit la balle au bond.

– Ah, ça, c'est bien vrai. Une vraie poule mouillée !

Mais ils ne se disent plus rien, se contentant d'échanger quelques œillades, et nous continuons à manger. Nous passons à d'autres sujets, les derniers films que nous avons vus, une bonne pièce qui ne sera plus très longtemps à l'affiche, une amie qui est revenue de vacances, un nouveau couple, un autre qui s'est brouillé. Et je les écoute tranquillement. Mais brusquement, une phrase de Martina me revient à l'esprit : « Il a compris qu'il ne pouvait rien y faire et que, quoi qu'il fasse, il appartiendrait toujours à cette femme. »

Et je sens un nœud se former dans mon estomac comme si l'on m'avait balancé un *mawashi geri*, le mouvement circulaire du pied qui avait permis à un lutteur de renommée internationale de gagner un match avec un seul coup,

mais d'une violence inouïe, comme peut l'être parfois l'amour. Je continue à manger en silence.

Marcantonio se lève.

– Je vais choisir une bouteille, je veux que vous goûtiez quelque chose...

– Eh bien, moi, je vais faire un tour au petit coin.

Et c'est ainsi qu'Ele nous abandonne, elle aussi. Le serveur arrive.

– Tout va comme vous voulez ?

– Oui, merci.

– Super.

Il s'éloigne. Je me penche légèrement en arrière, et par la vitre j'aperçois Marcantonio et Eleonora debout au fond de la salle du restaurant. Il n'y a pas grand monde à l'intérieur. Je les vois parler ensemble et se mettre à rire. Marcantonio devient soudain sérieux et lui dit quelque chose. Eleonora baisse la tête, la secoue, gênée. Elle répond par la négative à ce qu'il lui a demandé. C'est alors qu'il lui soulève légèrement le menton et l'embrasse. Ils échangent un long baiser, comme s'ils étaient seuls, comme s'il n'y avait personne ni à l'intérieur du restaurant, ni à l'extérieur, et encore moins leurs nouveaux partenaires à tous les deux. Comme s'ils ne s'étaient jamais quittés. Puis Marcantonio se recule et se tourne vers moi, me laissant à peine le temps de disparaître à la vue. L'instant d'après, ils ressortent de la salle et reprennent leur place autour de la table comme si de rien n'était. Ele échange des blagues avec Gin.

– Il fut un temps où tu m'accompagnais toujours quand j'allais aux toilettes.

– Mais maintenant tu es un peu grande pour ça.

« Pas suffisamment », ai-je envie de me dire à moi-même.

Marcantonio étale à nouveau sa serviette sur ses genoux puis me regarde brièvement.

– Oui, c'est vrai...

Nous continuons à dîner. Il sait que je l'ai vu. Je me demande comment le prendrait Martina si elle savait. Je ne suis pas certain que ce dîner était une bonne idée.

Sur le chemin du retour à la maison, nous roulons en silence. Je lance de petits regards à Gin tout en conduisant, mais elle ne se tourne pas vers moi. Elle écoute la musique sans cesser de regarder devant elle. Mais je vois bien qu'elle est nerveuse. On devine tout de suite quand la personne qui se tient à côté de nous ne va pas bien. On remarque tout, le silence ou la musique qui se met à jouer d'un coup, la joie, la tristesse, le calme, l'inquiétude. Et Gin est étonnamment triste.

– Tu te sens bien ? Le dîner était bon...

– Oui, très bon. Je me suis bien amusée et ça m'a fait plaisir de voir Ele et Marcantonio ensemble. Ça m'a rappelé le bon vieux temps, quand on s'est connus.

– C'est vrai, à moi aussi.

– Tu sais ce que j'ai pensé ? Que quand on rencontre quelqu'un tout est merveilleux, tout est à découvrir. Mais ensuite, à mesure que le temps passe, certaines choses ne sont pas comme tu les avais imaginées.

– C'est parce qu'on attend toujours quelque chose.

– Oui, il vaudrait mieux ne rien attendre.

– Je te trouve soudain bien pessimiste.

– C'est possible. Découvrir ce qu'était ta vie m'a plu dans un sens, mais d'un autre côté, je ne peux pas m'empêcher de faire des comparaisons. Je me demande comment tu étais avec les autres, combien tu as souffert à cause de ta mère, et combien elle t'a déçu.

Je continue à conduire en regardant la route.

– L'autre jour, je suis allée la voir.

– Qui ça ?

– Ma mère. Je suis allé au cimetière et il n'y avait personne, c'était désert, à l'exception d'une personne qui se trouvait justement devant sa tombe. C'était

son amant. Je me suis souvenu de l'instant où je les avais surpris au lit ensemble, et du scandale qui s'en était ensuivi.

Gin me lance un regard surpris.

– Mais tu ne m'avais rien dit. Tu ne m'en as pas parlé.

– Non, je sais. Désolé. C'est que je ne savais pas comment interpréter tout ça. Il fallait d'abord que j'assimile les paroles que l'homme m'a dites. J'ai compris qu'il était en réalité très amoureux d'elle et elle de lui. Que mon père la faisait souffrir et que...

– Step, une page s'est tournée depuis. N'y pense plus. Tu ne pouvais pas le savoir. Tu ne pouvais pas imaginer tout ça. Et si ça se trouve, ce n'est même pas vrai.

– Mais je l'ai trouvé là-bas, avec une gerbe de fleurs. Mon père n'est pas allé une seule fois sur sa tombe.

– Comment peux-tu en être sûr ?

– Je le sais.

– Les gens ne vivent pas tous le deuil de la même façon. Le décès d'un proche peut te faire perdre brusquement tous tes moyens.

Je lui souris.

– Qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi est-ce que tu me regardes comme ça ?

– Parce que tu es belle ?

– Et qu'est-ce que ça vient faire là ?

– Tu es belle quand tu t'efforces de justifier l'attitude des gens. Mon père est un connard, point final. Qui sait combien il l'a fait souffrir.

– Tu ne sais pas si c'est vrai. Si ça se trouve, ce type t'a dit ça uniquement pour se justifier. Qu'est-ce qui te dit que ce n'est pas lui le connard ?

Nous demeurons un moment sans rien dire. Soudain *Happy* de Pharrell Williams passe à la radio. C'est une chanson joyeuse, avec une mélodie magnifique, très entraînante, mais qui tombe mal. Parfois la musique ne s'accorde pas avec notre humeur. Je continue à conduire tandis que Gin me dit :

– Tu ne me l'avais pas raconté.

– Ah, non ? Mais je viens de le faire...

– Oui, et tu aurais pu ne pas me le dire du tout. Tu n'as pas eu envie de le

partager avec moi sur le coup.

– Parce que j’avais besoin d’un peu de temps. Mais j’ai fini par le faire. Maintenant tu le sais. Tu n’es pas exclue. Il y a des choses qui doivent décanter dans le silence.

– Et ça, tu le tiens d’où ?

Je ris.

– Je ne sais pas. De Renzi peut-être.

– Ah, parce qu’il est aussi philosophe ?

– C’est un brillant touche-à-tout. Je me demande s’il y a une chose qu’il ne sait pas faire.

– De toute façon, il m’est sympathique.

– À moi aussi.

– Mais le fait de découvrir qu’il y avait une chose de ta vie que j’ignorais... je ne sais pas, mais ça m’a donné une sensation de solitude. Je me suis dit que tu ne serais jamais vraiment à moi...

– Gin... Ça recommence ? Puisque je te l’ai dit !

– Oui, et s’il y avait d’autres choses qui se passaient dans ta vie et dont tu ne me parlais pas ? Des choses importantes et que tu me caches ?

– Gin, je te dis tout. Les choses importantes et les autres. Je suis allé au cimetière me recueillir sur la tombe de ma mère et j’ai rencontré son amant là-bas. Je t’ai tout expliqué. Ce n’est pas comme si tu l’avais appris par hasard !

Nous nous taisons. Entendre *Happy* au milieu de cette discussion absurde a quelque chose de grotesque. Et Gin se tourne vers moi et me sourit.

– Tu as raison. Je te demande pardon. C’est que je suis un peu stressée en ce moment. Ce doit être les hormones qui me jouent des tours et agissent sur mon équilibre mental. À moins que ce ne soient les préparatifs de la noce.

Je lui souris.

– Ou les deux.

– C’est ça, à ton tour de me chercher des excuses...

Pharrell Williams chante le dernier couplet, et cette fois la mélodie est en parfait accord avec l’ambiance qui règne dans la voiture. Sans cesser de sourire, Gin me demande :

– Mais est-ce que tu me dirais absolument tout ? Même si tu avais parlé à une ex ou que tu l’avais revue ?

– Bien sûr, pourquoi est-ce que je ne le ferais pas ?

– Et si tu voyais Babi, tu me le dirais ?

Et voilà. Dans des moments comme celui-là, il faut réagir très, très vite, sinon tu es cuit. Si tu donnes la mauvaise réponse alors qu’elle t’a posé la question précisément parce qu’elle est déjà au courant, tu es cuit. Inversement, si elle ne sait rien et que tu lui dis parce que tu veux être sincère, tu es cuit tout pareil. De sorte que d’une façon comme d’une autre, tu es foutu. Mais le temps de réponse est écoulé.

– Elle aussi, c’est une ex.

– Oui, mais tu ne m’as pas répondu.

– Je t’ai déjà répondu avant. Je t’ai dit que si je voyais une ex ou si je parlais avec elle je te le dirais.

– Ma question était précise, il me semble : « Si tu voyais Babi, tu me le dirais ? »

– Oui.

Et inévitablement, mon cœur se met à battre la chamade et le rouge me monte aux joues. J’espère seulement que dans la pénombre de l’habitable elle ne se rend compte de rien. Gin rit.

– Dis donc, tu en as mis du temps à me répondre.

– Ce n’est pas vrai. J’avais répondu à ta question sur mes ex, et je ne savais pas à quoi tu te réfèrais précisément.

– Écoute, Mancini, je te l’ai déjà dit : nous avons la chance de vivre quelque chose de merveilleux, d’unique... ne fiche pas tout en l’air.

Nous sommes arrivés. Par chance, je trouve aussitôt à me garer. Je m’arrête et éteins le moteur. Puis nous descendons et j’introduis la clé dans la serrure du portail.

– Mancini ?

– Oui ?

– Regarde-moi. Sache que je sais tout.

Et à cet instant, j’ai l’impression que je vais m’évanouir. Purée, mais comment est-elle au courant ? C’est cette garce de secrétaire qui s’est laissé

soudoyer et lui a tout révélé ? Non, quelqu'un a dû nous voir ensemble à l'exposition. Renzi ! C'est lui qui a vendu le morceau ! Mais non, il ne ferait pas ça. Babi, alors ? Babi le lui aurait dit en personne ? Quoi qu'il en soit, il faut que je trouve un moyen de me sortir de ce pétrin. En faisant l'innocent. En niant.

– Tu sais quoi ? Il n'y a rien à savoir.

– Ah, non ? Vraiment ?

– Vraiment.

– Écoute, j'ai tout vu de mes yeux... Marcantonio et Ele en train de se bécoter !

Et elle éclate de rire.

– Ils sont fous ces deux-là ! Tu crois qu'ils vont se remettre ensemble ? Et ça, tu allais me le dire ?

– Je te dis tout... Simplement j'attends le bon moment pour cela, dis-je en montant dans l'ascenseur.

Quand je vois mon reflet dans la glace, je constate que je sue à grosses gouttes.

Le lendemain, il est dix heures quand j'arrive au bureau. Il y a plusieurs paquets sur ma table de travail. Je me mets aussitôt au boulot.

– Que se passe-t-il ? Qui est venu ?

– Du calme, c'est moi.

Giorgio entre en souriant et me pose une main sur l'épaule.

– Croissants, choux à la crème, *maritozzi*, tout le meilleur de chez Regoli pour bien commencer la journée !

– Ah, et à quoi dois-je cette agréable surprise ? dis-je en allant m'asseoir dans mon fauteuil.

J'avise également une bouteille Thermos.

– Et ça ?

– Du cappuccino tout frais.

– Giorgio Renzi, plus j'apprends à te connaître et plus je t'apprécie. Même si tu ne m'as toujours pas dit ce qu'on célébrait.

– Commence par prendre un bon petit déjeuner. Goûte-moi ces délicieux croissants pendant que je te sers un cappuccino. Sans sucre, hein ?

– Oui.

Il me pose la question mais il le sait parfaitement. De temps à autre, Giorgio voudrait me donner à penser qu'il lui arrive de se tromper, mais je sais bien qu'il n'en est rien. Tandis que je porte mon choix sur un fantastique *maritozzo* à la crème, il dépose une tasse devant moi. Je m'essuie les lèvres et goûte le cappuccino. Parfait. Ni trop fort ni pas assez, il est parfaitement dosé et à la température idéale. Je le savoure à petites gorgées, et Giorgio, qui m'observe, semble le déguster lui aussi.

– C'est quand tu voudras. Je suis prêt, dis-je en souriant. Mais quoi qu'il en soit, sache que je suis très, très content... Il y a des moments dans la vie qui sont d'autant plus jouissifs qu'on ne s'y attend pas. Et celui-ci en fait partie.

– Arrête, tu vas me faire pleurer. Et ce que j'ai à t'annoncer risque de ne pas

être à la hauteur de tes espérances !

– On croirait entendre parler deux amoureux !

Nous éclatons de rire. Puis Giorgio s'assied en face de moi et se sert un peu de café avant de lâcher la nouvelle :

– Eh bien, ça y est ! Nous faisons partie du sérail de la fiction. Notre série *Radio Love* a été acceptée par la Rete. Il y aura vingt-quatre épisodes qui seront diffusés de deux en deux à partir de la prochaine saison !

Je pousse un sifflement d'admiration.

– En voilà une bonne nouvelle ! Et comment l'as-tu su ? Tu en es sûr au moins ? Qui te l'a dit ?

Giorgio pose un dossier sur la table. Je l'ouvre tandis qu'il m'explique :

– Le contrat signé, accompagné du planning de production. On peut commencer le tournage dès que les story-boards seront prêts. Il me montre une feuille : Et ça, c'est l'exécution du contrat pour pouvoir procéder au paiement...

Quand je vois les chiffres, je n'en crois pas mes yeux.

– Plus de six cent mille euros pour les scénarios...

– Oui, j'ai demandé un budget conséquent parce qu'il me semble que l'histoire est ce qu'il y a de plus important. Si tu as une bonne histoire, tu peux difficilement te planter, même si le metteur en scène n'est pas au top. Mais si tu choisis le mauvais story-board, tu auras beau mettre Fellini sur le coup, tu as toutes les chances de faire un flop.

Je reste un instant perplexe.

– C'est tellement incroyable ! Mais comment tu as fait ?

– On avait un bon produit.

– Ça ne suffit pas.

Il me sourit.

– C'est vrai, mais nous avons un certain avantage concurrentiel.

– Ça ne suffit pas.

– Non, certes. Je crois que nous avons eu beaucoup de chance. Le Soufflé s'est désisté.

– Comment ça « désisté » ?

– Il a repris ses billes, il a décidé qu'à partir de cette année il ne travaillerait

plus avec la Rete.

– Mais on sait pourquoi ?

– Il y a toujours une raison à tout, mais j’aimerais mieux que tu ne saches pas laquelle.

– Pourquoi ?

– Moins tu en sauras, mieux cela vaudra.

Je lui souris.

– Je ne comprends pas ce que tu veux dire, mais je suis content tout de même.

– Parfait. C’est le principal.

– À propos, et pour parler d’autre chose : il nous faut des scénaristes excellents pour notre série, précisément pour la raison que tu évoquais.

– Tu as raison.

– On va faire une sélection, recueillir des curriculums, voir qui a fait quoi, et lesquels seraient les plus aptes pour cette série.

C’est alors qu’il dépose un second dossier sur la table.

– Qu’est-ce que c’est ?

– Ce que tu viens de me demander : les curriculums de huit scénaristes. Il me semble qu’il nous en faudrait six...

J’ouvre la chemise et commence à parcourir les CV tandis qu’il poursuit ses explications.

– En fait, il y a trois femmes et cinq hommes. Certains ont fait la Scuola Holden. J’ai pensé qu’on pourrait prendre deux quarantenaires ; les autres seraient plus jeunes.

– Je me sens presque inutile.

– Non, tout cela c’est grâce à Futura, et à toi, qui nous insuffles ton enthousiasme. Tu n’hésites pas à nous faire confiance et c’est très gratifiant, parce qu’au final, nous participons tous à la réussite du projet.

Après quelques instants de silence, il ajoute :

– Et je suis sûr que nous réussirons.

– Bien ! Je suis tout à fait d’accord avec toi. Quand veux-tu que nous convoquions les scénaristes ?

– C’est déjà fait. Ils sont dans la salle de réunion.

– Dis-moi qu’un jour tu vas commettre une erreur.

– Je te le promets !

– Ah, je me sens mieux tout à coup. Allons-y.

Giorgio me précède et ouvre la porte de la salle.

– Bonjour à tous. Comment allez-vous ? Le petit déjeuner vous a plu ?

Sur la grande table au centre de la pièce, je vois les mêmes pâtisseries que celles que Renzi m’a apportées.

– Oui, merci.

– Excellent.

– Absolument délicieux.

Une fille avec des cheveux rasés et un piercing dans le nez lève son verre de cappuccino comme pour porter un toast.

– Je ne sais pas si je vais être prise, mais je viendrai tout de même petit-déjeuner ici chaque matin si ça ne vous ennuie pas.

Je ris.

– Entendu, tu es prise, mais juste pour le petit déj !

Un garçon ajoute :

– Eh, ce n’est pas juste. Nous aussi on veut des gâteaux chaque matin !

Tous éclatent de rire. Giorgio les rappelle gentiment à l’ordre.

– Bien, quand vous serez prêts, vous pourrez vous entretenir avec mon chef, Stefano Mancini, qui pourrait bien devenir le vôtre aussi...

Sur ces mots, nous quittons la salle.

– On les laisse finir de petit-déjeuner tranquillement.

– Oui, et après je te les enverrai un par un dans ton bureau pour que tu voies ce qu’ils ont dans le ventre, et ensuite on étudie la question.

– Parfait.

Avant de regagner mon bureau, je passe saluer la secrétaire et les autres.

– Bonjour, Alice.

– Bonjour. Je vous sers un café ?

– Non, merci. Pour l’instant, le gobelet de cappuccino me suffit. Mais si tu pouvais enlever les pâtisseries que Renzi m’a apportées, je ne serais pas contre. Sinon, je vais toutes les manger !

– Entendu.

– Et s’il y en a qui te font envie, ne te gêne pas !

– C’est déjà fait, merci. Renzi n’a oublié personne ! J’ai mangé deux *maritozzi* absolument délicieux. Je n’en avais jamais goûté d’aussi bons.

– C’est vrai qu’ils sont extra.

– Renzi choisit toujours ce qu’il y a de mieux.

Elle rougit soudain, pensant sans doute que je vais croire qu’elle se lance des fleurs à elle-même.

– Je ne disais pas ça pour...

– Non, je sais. Ne t’inquiète pas.

Sur ce, je passe voir Simone.

– Je peux ? dis-je en frappant à la porte. Comme je n’obtiens pas de réponse, je hausse un peu la voix : Je peux ?

Toujours rien. Tant et si bien que je finis par ouvrir la porte. Je trouve Simone en train d’écrire à toute allure sur son clavier d’ordinateur, ses écouteurs dans les oreilles. Quand il me voit, il les ôte et me sourit.

– Ah, bonjour !

– J’ai frappé plusieurs fois, mais tu ne répondais pas.

– Ah, oui. Quand j’écris, je mets toujours mon casque. Je travaille mieux comme ça et je suis plus productif...

– Remets-le dans ce cas. On se voit plus tard. Je passais juste te dire bonjour. Tu as goûté le petit déjeuner de Renzi ?

– J’ai été le premier.

– Parfait.

Je sors satisfait. Cela veut dire que les choses se sont arrangées entre eux. Je retourne dans mon bureau où je me sers un autre cappuccino. Mais j’ai à peine le temps de le boire que le premier candidat se présente déjà.

– Bonjour.

– Entre.

Il s’assied et se présente aussitôt. Il s’appelle Filippo Verona. Je parcours son CV des yeux tandis qu’il me parle. Il est jeune, seulement vingt et un ans, mais il a déjà fait un tas de choses.

– J’aime beaucoup écrire. Je suis en train d’écrire un roman, mais j’aimerais

aussi travailler à l'élaboration d'un scénario, en équipe, et en prenant en compte les idées des autres...

– Et comment sont les idées des autres ?

– Parfois bonnes, parfois amusantes, mais les miennes sont excellentes.

Il est présomptueux, sûr de lui, mais il ne me déplaît pas.

– Que penses-tu de *Radio Love* ?

– Je crois que personne n'a jamais raconté la radio de cette façon, du point de vue des gens qui y travaillent, aussi bien quand ils sont au bureau que dans leur vie privée. C'est une autre façon d'aborder les problèmes et les gens qui essaient de les résoudre. J'aime ça. C'est une bonne idée, et je ne le dis pas uniquement parce que j'aimerais participer au projet.

Le deuxième candidat est Alfredo Germani, quarante ans, avec une grande expérience dans la fiction. Il est sympathique, agréable, nullement contrarié d'être interviewé par quelqu'un de plus jeune, ou de devoir faire un essai.

– À mon avis, le plus important est de trouver le thème central de chaque épisode. J'ai déjà eu quelques idées...

Il me tend une liasse de feuilles et m'explique de quoi il retourne.

– L'idée d'un protagoniste comique, quelqu'un qui n'a jamais eu la chance de pouvoir faire de la radio, et qui, lorsque cela arrive, fait un véritable triomphe, me semble plutôt plaisante...

Je continue à l'écouter, ses idées me plaisent. Elles sont puissantes, différentes, et avec une intensité qui servirait bien la série.

– De plus, la linéarité me semble idéale, la longue histoire d'amour entre les deux propriétaires qui se séparent, se trompent, se pourchassent, se pardonnent. Les gens aiment ça. Ils diront : « Il aurait dû se comporter ainsi, il n'aurait jamais dû la pardonner... » Les gens adorent se mêler des affaires des autres. Ils ne voient pas que leurs problèmes à eux sont infiniment plus sérieux. Ou est-ce une façon de les oublier ?

Il demeure un instant perplexe puis ajoute :

– C'est drôle, je n'y avais jamais vraiment songé...

L'un après l'autre, je fais la connaissance de tous les scénaristes potentiels, j'écoute leurs points de vue, leurs histoires, les travaux qu'ils ont déjà réalisés, quelles formations ils ont suivies.

– J’ai fait l’école Holden et j’ai beaucoup aimé. Même si à un moment, ils m’ont obligée à suivre un cours où il était question de cuisine. Ça ne m’a rigoureusement servi à rien. C’est du moins ce que dit mon petit ami.

C’est elle à nouveau, la fille au crâne rasé d’un côté et avec un piercing dans la narine. Elle s’appelle Llenia.

– Comme la fille dans *Jeeg Robot*, celle qui a remporté le prix David de la fondation Donatello.

Elle dit ça comme si tous ces détails pouvaient rendre son nom inoubliable.

– Ton nom était très beau avant.

Elle rit.

– De toute façon, pour moi, dans cette série il faudrait qu’il y ait un personnage déjanté. Quelqu’un qui se rend au siège de la radio et qui se met à tirer dans le tas ! Vos personnages sont trop politiquement corrects. Et ça sonne faux. À mon avis, il faudrait autre chose...

– Tu as raison.

Elle me regarde, légèrement surprise. J’essaie alors de la convaincre :

– Si, si, je le pense sincèrement. C’est une suggestion intéressante.

– Ah, merci.

– En tout cas, merci, Llenia, comme la fille de *Jeeg Robot*.

Elle rit de nouveau.

– Mais moi, je suis différente.

Je lui lance un regard intrigué.

– Ma Llenia à moi commence par un Y, dit-elle avec une lueur de malice dans les yeux.

Puis elle sort.

Avant la pause-déjeuner, Giorgio vient me trouver.

– Bien, tu as fait le tour de la question. Quelle est ton opinion ?

– Je pense que ça ne va pas être facile de choisir. Je prendrais certainement le quarantenaire, la femme la plus mûre, le jeune de vingt et un ans, un peu pédant, Filippo...

– Verona.

– Oui, celui-là. Et puis l’autre, là, le type un peu maniaque.

– Dario Bianchi.

– Oui, c’est ça. Ensuite je prendrais les deux filles. Elles sont parfaites : une bourgeoise et l’autre anarchiste rebelle. Si elles ne s’entre-tuent pas, elles feront un excellent boulot.

– Oui, les deux plus âgés vont devoir maintenir l’ordre au sein du groupe.

– Parfait.

– Et maintenant, si tu es d’accord, je vais t’emmener quelque part. C’est notre premier contrat vraiment important et je voulais t’offrir une journée de tranquillité. Je me suis permis d’en informer Gin, si ça ne t’ennuie pas. Mais si tu préfères être seul, j’ai déjà une excuse toute trouvée : je l’appelle et lui dis que j’avais oublié une réunion importante.

– Elle risque de ne pas te croire. Tu es tellement méticuleux que ça ne passerait pas. D’abord tu l’invites, après quoi tu changes d’idée... ?

– J’ai demandé à Alice de l’appeler. C’est le studio qui t’a préparé la surprise. Alice aurait pu se tromper, elle. Elle n’était pas au courant de la réunion. Encore une fois, si tu préfères, j’annule tout.

Je ne réfléchis pas bien longtemps.

– Non, je suis ravi.

Une Mercedes noire avec chauffeur nous attend à l'extérieur du bureau.

– Je n'arrive pas à y croire ! Tu as fait les choses en grand, dis donc !

– Non, ça ne m'a coûté que cent vingt euros pour la journée, mais la voiture et le chauffeur font toute la différence !

Quand nous nous approchons, la portière s'ouvre et Gin apparaît.

– Mon cœur, que c'est beau tout ça ! Je suis contente que tu m'aies fait venir !

Elle me serre dans ses bras et nous nous embrassons. Puis elle me demande, enthousiaste :

– Eh bien ? Qu'est-ce qu'on fête ?

– Ah, tu n'es pas au courant ?

Je regarde Giorgio, qui hausse les épaules.

– Bien sûr que non. Sinon ce n'était plus une surprise !

– Bon, ça va, arrêtez de faire les idiots tous les deux ! Vous pouvez m'expliquer ce qui se passe ?

Je souris.

– Nous fêtons notre première production. Nous allons tourner une série. Tu te souviens de *Radio Love*, le projet dont je t'avais parlé ?

– Oui, bien sûr ! Tu me l'avais même fait lire et je t'avais dit que j'avais adoré...

– Eh bien, la Rete vient de l'acheter et nous allons en tourner vingt-quatre chapitres dans l'année qui vient !

– Sérieux ? Je suis super contente !

Elle me serre dans ses bras.

– Bravo, mon amour !

Giorgio me sourit.

– Ça mérite d'être fêté, non ?

– Mais oui !

– Alors, allons-y !

Renzi monte à l'avant et Gin et moi nous installons à l'arrière. Nous fermons les portières et le chauffeur démarre. Giorgio se retourne et dit à Gin :

– Tu as apporté ce qu'Alice t'a demandé ?

– Oui, oui, dit-elle en désignant un sac de sport.

Je les regarde tous les deux.

– Eh, bande de cachottiers.

Gin pose ma main sur sa jambe.

– Tu vas bientôt comprendre.

Juste au moment où nous tournons dans la via Sabotino, je vois Simone qui entre dans le bar Antonini. Je le suis des yeux et le vois s'approcher d'une grande blonde habillée de façon provocante. Ils se saluent et se font la bise. C'est Giovanna Segnato.

Giorgio aussi l'a vu.

– Je m'en doutais. Ce gamin est une tête de pioche. Il va falloir que je lui remonte sérieusement les bretelles. Mon sermon n'a servi à rien.

Je m'efforce de le tranquilliser.

– Ça lui passera.

– Elle va en faire un zombi. C'est de l'argent gâché.

– On verra. Il est encore trop tôt pour le dire. Il faut que j'y réfléchisse.

– D'accord.

Gin nous regarde sans comprendre.

– Euh... on peut savoir de quoi vous parlez tous les deux ? « Elle va en faire un zombi », « C'est de l'argent gâché », « Il n'a pas appris sa leçon »... ! On croirait une histoire de drogué. Ce n'est pas ça au moins ?

– Non, non... (Nous rions et Giorgio lui lance un regard amusé.) Si nous étions seuls, je te dirais de quoi il s'agit. Mais on ne va pas gâcher la fête ! Essayons de penser à autre chose, d'autant que nous sommes presque arrivés.

La Mercedes accélère et nous gravissons la côte panoramique jusqu'à la via Alberto Cadlolo où se trouve le Hilton. La voiture prend un virage puis s'arrête juste devant l'entrée.

– Bien, nous sommes arrivés !

Giorgio descend.

– Merci, Marco. À tout à l’heure.

Sans un mot, il nous sourit et nous fait signe de le suivre.

Nous pénétrons dans le hall de l’hôtel et montons dans l’ascenseur qui nous emmène à l’étage inférieur. Les portes s’ouvrent et nous nous retrouvons dans le jardin d’en bas, quasi invisible depuis le hall, mais d’autant plus beau et luxuriant. Il y a une grande piscine avec des parasols ouverts et de nombreux hamacs aux couleurs vives. Un responsable vient à notre rencontre.

– Bonjour.

– Bonjour. Mon nom est Renzi, nous avons réservé.

Le responsable parcourt une liste dans un dossier.

– Oui, bienvenue, monsieur Renzi. Si vous voulez bien me suivre...

Il nous mène jusqu’à la partie la plus intime du jardin, où une table basse avec une bouteille de champagne et des flûtes nous attend sous une pergola. Il nous laisse, et presque au même instant un serveur arrive.

– Monsieur Renzi, bienvenue !

– Merci, Pietro.

Ils se serrent la main.

– J’ai fait préparer du saumon frais en carpaccio, ainsi que des œufs de saumon ; ensuite il y a deux sortes de salades, une aux oranges de Sicile, olives grecques et fenouil, et une autre de mâche, avocat et maïs ; il y a également des cerises, des fraises, du raisin et des pêches, des noix émondées au vin blanc. Vous m’aviez également demandé des légumes à la vapeur. J’ai commandé des carottes, des courgettes et des pommes de terre. J’espère que ça vous ira.

– Gin ?

Elle sourit à Renzi.

– Oui, c’est parfait.

– Très bien, dans ce cas, je vous fais apporter tout ça. Les légumes sont en train de cuire, ils devraient être bientôt prêts.

– Pourriez-vous nous apporter un peu d’eau minérale ?

– Mais bien sûr. Ici, sur la petite table, vous trouverez les clés de la cabine

qui vous a été réservée pour vous changer. Il y a également une sonnette. En cas de besoin, appelez.

– Merci.

Le majordome s'éloigne, et Gin ouvre le sac qu'elle a apporté.

– Je suppose que tu as deviné... Je t'ai apporté ton maillot de bain noir, ça te va ?

– C'est parfait.

– Ce n'est vraiment pas grand-chose... Bon, si vous le permettez, je vais aller me changer parce que je crève de chaud et que j'aimerais bien me baigner.

– Mais bien sûr !

Gin disparaît dans la cabine avec son sac. Giorgio saisit la bouteille de champagne et entreprend de l'ouvrir. Je l'observe d'un œil amusé.

– Espérons que nous aurons beaucoup d'autres occasions à célébrer, dis-je.

– Oui, beaucoup d'autres, et chaque fois je vais chercher une façon agréable de le faire, dit Giorgio.

– Avec la chaleur qu'il fait aujourd'hui, tu as fait le bon choix.

Au même instant, le bouchon saute – pan ! – en parfaite harmonie avec l'euphorie du moment. La mousse s'échappe de la bouteille, Giorgio y trempe l'index puis s'approche de moi et me le passe derrière l'oreille.

– Ça porte chance... m'assure-t-il.

– Je sais, je sais...

Et je fais la même chose pour lui.

Il remplit ma coupe, puis celle de Gin et enfin la sienne. Mais lorsqu'il me la tend, une voix retentit derrière nous :

– Tiens donc, tiens donc... Quelle surprise ! Le jour même où je tombe en disgrâce, d'autres sont en train de sabrer le champagne.

C'est Gennaro Ottavi, surnommé le Soufflé, en compagnie d'un homme en costume bleu. Il porte un maillot de bain rouge, une chemisette blanche qui parvient à peine à couvrir sa bedaine et une paire de vieilles sandales jaunasses et usées sur le dessus. Il fume un cigarillo et arbore un sourire sarcastique.

Giorgio le salue, surpris.

– Bonjour, Gennaro, comment vas-tu ? On m’avait dit que tu avais pris ta retraite et que c’est ce qui nous a permis de mener à bien notre projet.

Le Soufflé change d’expression. L’homme à côté de lui s’empare prestement d’un cendrier sur une table voisine et le lui tend pour qu’il puisse éteindre son cigare.

– Je n’ai pas pris ma retraite, on m’a poussé vers la sortie. Et quelque chose me dit que vous n’y êtes pas pour rien.

Giorgio s’assied et sourit.

– Attention, Ottavi, on ne porte pas une accusation comme celle-là sans avoir de preuves. Comment peux-tu imaginer que nous sommes responsables de quoi que ce soit ? dit-il en lui souriant. Et d’ailleurs, je ne vois absolument pas de quoi tu veux parler.

Ils se toisent en silence. Le Soufflé lève les yeux au ciel.

– Après tout ce que j’ai fait pour toi. C’est comme ça que tu me remercies ?

Giorgio n’a plus envie de rire cette fois.

– Tu n’as rien fait pour moi. Tout ce que j’ai dans cette vie, je ne le dois qu’à moi-même. Tu m’as simplement utilisé.

Ils se toisent à nouveau. Puis Giorgio recommence à sourire.

– Et de toute façon, tout cela n’était qu’un apprentissage. Maintenant, je suis ici, en train de profiter de cette belle journée en compagnie de mon nouveau boss, et je n’ai aucune envie de discuter avec toi. Une coupe de champagne ?

Au même instant, Gin émerge tranquillement de la cabine qui se trouve derrière nous.

– Alors ? Comment me trouvez-vous dans ce maillot ?

Puis elle remarque que nous ne sommes pas seuls et change d’attitude.

– Oh, je vous demande pardon...

Ottavi ne lui adresse pas même un regard.

– Je ne veux pas de votre champagne. Vous vous riez de moi aujourd’hui, mais un jour ce sera mon tour, et je ne prendrai pas de gants.

Je me lève.

– Écoutez, je ne vois absolument pas de quoi vous voulez parler. Vous vous exprimez en langage codé, alors si vous voulez poursuivre votre

conversation, je vous prierai d'aller le faire ailleurs. Aujourd'hui, j'ai envie de me détendre. Merci.

Ottavi réitère.

– De toute façon...

Je me lève d'un bond cette fois.

– Vous n'avez pas l'air de m'avoir compris. La discussion est terminée. Laissez-nous tranquilles, nous n'avons pas envie d'entendre vos jérémiades.

Gennaro Ottavi nous toise pendant quelques secondes, puis il comprend qu'il vaut mieux ne pas insister et, sans dire un mot, tourne les talons et s'éloigne avec son garde du corps.

Je déboutonne ma chemise.

– Bon sang, quel rabat-joie ! Il est aussi lourd qu'il en a l'air. Combien de temps as-tu travaillé avec lui ?

– Cinq ans.

– C'est trop. Moi, je n'aurais pas tenu cinq minutes.

– Nous sommes différents...

– Oui, mais il n'empêche que c'est un emmerdeur.

Giorgio rit, puis se penche pour prendre une flûte et la donner à Gin, puis il me tend la mienne et prend la sienne.

– Bon... À Futura et par conséquent à notre futur, à notre bonheur et à notre sérénité, et à celle du Soufflé... pour qu'il arrête de nous chercher des poux dans la tête !

Nous rions et choquons nos verres. Tandis que je sirote mon Cristal bien frappé avec délectation, j'aperçois au loin Ottavi qui parle au téléphone en secouant nerveusement la tête.

– Il fait vraiment chaud. Si ça ne vous ennuie pas, je vais piquer une petite tête.

Gin ôte ses Havaianas, fait quelques pas au bord de la piscine, plie les genoux et plonge la tête la première dans l'eau avec les mains parfaitement jointes. Elle parcourt une bonne longueur sous l'eau et émerge au centre du bassin.

Je laisse mon verre vide sur la table et observe Giorgio.

– C'est incroyable, tu avoueras. Il y a de ces coïncidences dans la vie. On a

réussi à couper l'herbe sous le pied à Ottavi pour la série, on vient fêter ça au Hilton, et sur qui on tombe ? Sur Ottavi !

– Ouais...

Giorgio boit son champagne sans me regarder.

– Tu veux dire que... ce n'est pas un hasard ?

Il se tourne vers moi.

– Il vient de temps en temps au Hilton, mais pas toujours. Mais aujourd'hui, Pietro, l'aimable majordome qui nous a préparé le menu, m'a prévenu qu'il serait là. Et il est même venu nous saluer... ça s'arrose ! Giorgio termine sa flûte : Et ça sera encore plus chouette quand notre série battra des records d'audience.

Je prends mon maillot.

– Mais pourquoi a-t-il dû se retirer ? Qu'est-ce que tu lui as fait ?

– Qu'a-t-il fait, lui...

Il me tend son portable et me montre des photos d'une fille superbe en train de poser nue.

– Elle s'appelle Carolina, elle est subitement tombée amoureuse de notre Soufflé, et il a cru pour de bon qu'une fille comme elle était folle de désir pour lui... Il a couché avec elle en cachette de sa femme, Veronica. Mais cette Carolina a réussi à faire des photos et des sextapes, Dieu sait comment...

Il fait défiler les photos et, en effet, un peu plus loin, on voit le Soufflé nu, et laid comme un pou, avec Carolina nue, mais belle comme un astre, en train de se livrer à des contorsions prodigieuses au profit de l'objectif.

– Et maintenant, malheureusement, ils veulent les publier dans *Chi*. Sauf que la femme du Soufflé risque de ne pas apprécier. Sans compter que c'est elle et son empire financier qui le subventionne depuis le début. Elle lui a permis de faire carrière et de couvrir les directeurs de chaînes de cadeaux. Et le fait est qu'il a de l'entregent, mais il est trop vaniteux. Comment a-t-il pu s'imaginer qu'une beauté pareille était amoureuse de lui ? Elle l'a fait uniquement pour le fric.

Je pose le téléphone et je le sers en champagne. Puis je remplis ma coupe.

– Oui, et elle a dû se faire payer grassement pour simuler...

– Parce qu'il est bouffi de vanité.

– Exactement !

Nous trinquons à nouveau et je commence à me diriger vers la cabine.

– Tu sais quoi ? J’adorais les courses de motos parce qu’elles me donnaient la possibilité de gagner, mais aussi de perdre. Personne ne pouvait jamais en prédire le dénouement. Je hais les gens qui se mesurent à plus faibles qu’eux. D’abord parce que ce sont des lâches, ensuite parce qu’une victoire facile ne présente aucun intérêt. Pour moi, ce qui fait la beauté d’un triomphe, c’est que jusqu’à la fin tu ne sais pas que tu es le meilleur.

– Ne t’inquiète pas. Je vais rendre la monnaie de sa pièce au Soufflé et le battre à son propre jeu. Mais avec les autres, je te promets de bien me comporter.

Après avoir déposé Giorgio au bureau, le chauffeur nous emmène à la maison.

– J’ai passé une après-midi fantastique ! se réjouit Gin. Elle se regarde dans le miroir : Regarde ! J’ai même bronzé, ça va me donner meilleure mine.

– Ma chérie, tu es très belle sans ça. Même si un peu de soleil...

– Il faut toujours que tu te moques de moi !

Le chauffeur rit.

– Mais je t’assure que tu es très belle. Qu’est-ce que tu veux que je te dise ? Que je fasse comme si de rien n’était ?

Gin secoue la tête, résignée.

– Bon, ça va, tu es un affreux et en plus tu adores me faire tourner en bourrique.

– Mais pas du tout. Pourquoi dis-tu cela ?

– Oh, mais j’ai l’habitude, ça ne me fait plus ni chaud ni froid. Mais maintenant, réponds à ma question : C’est quel genre de personne, Renzi ?

– Un type extraordinaire.

– À ce point ?

– Simple, direct, avec toujours une longueur d’avance sur tout. Intuitif, guidé par son instinct...

– Eh, mais avant tu ne parlais pas comme ça !

– J’ai évolué grâce à lui, justement. Dans ce monde sans pitié, si tu cherches tes mots, tout le monde te passe devant !

– Mais tu aimes ton travail ?

– Beaucoup. C’est une révélation. J’ai toujours aimé écrire des scénarios, mais ce que je fais aujourd’hui est différent, nouveau... Et surtout, il faut prendre un tas de choses en compte. Et ne pas se cabrer. L’idéal serait de gagner à tous les coups.

– Oui, c’est sûr.

– Qui sait... Dans ce milieu, on doit constamment faire jouer ses relations, être sur tous les fronts, et si possible trouver la solution quand il y a des problèmes. Et je t'avoue qu'il m'a surpris souvent. Je n'aurais jamais cru qu'il réussirait...

– Je te crois.

La voiture se range et Gin m'embrasse sur les lèvres.

– Qu'est-ce que tu fais ? Tu retournes au bureau ?

– Oui. J'ai encore des trucs à faire. Je t'appelle.

– Oui, on se texte.

– Tu te souviens que ce soir on dîne chez Pallina ?

– Ah, oui, c'est vrai.

– Tu vas venir ?

– Non, mon chéri, je préfère rester à la maison si ça ne t'ennuie pas, je suis un peu fatiguée. Et les jours à venir promettent d'être épuisants. Tu veux bien ?

Je lui souris. Je ne sais pas si je dois la croire. Peut-être veut-elle me laisser seul avec mes amis, comme par le passé, pour que je me sente libre de faire des blagues idiotes, ou de sombrer dans la nostalgie comme ça arrive parfois sans que l'on comprenne pourquoi.

– Mais oui, bien sûr. On s'appelle plus tard.

Je l'embrasse une nouvelle fois et elle descend de la voiture. Je la regarde s'éloigner, avec ses cheveux encore un peu mouillés et son sac suspendu à l'épaule. Elle se dirige vers le portail d'un pas décidé, sans se retourner.

– Attendez un instant, dis-je au chauffeur.

Je continue à l'observer. Elle se tient devant le portail, cherche sa clé puis la glisse dans la serrure. Soudain, elle se retourne et m'adresse un grand sourire, mais les reflets sur la vitre de la voiture ne lui permettent pas de voir grand-chose, si bien qu'elle disparaît dans l'entrée.

– Nous pouvons y aller.

– Je vous raccompagne là où je vous ai pris en charge ?

– Oui, s'il vous plaît.

Mais soudain je change d'idée.

– Non, pardon, est-ce que vous pourriez aller via Cola di Rienzo ?

– Sans problème, à quel niveau exactement ?

– Je ne me souviens plus du numéro, mais c'est plus ou moins au milieu quand on arrive par la piazza del Popolo.

– Très bien, vous me direz où je dois m'arrêter.

– Oui.

Je me renverse sur la banquette, mets mes Ray-Ban et ferme les yeux. Je me suis baigné au Hilton, j'ai mangé des délices hors saison, j'ai pris le soleil en compagnie d'une femme délicieuse qui attend mon enfant et avec laquelle je vais bientôt me marier. J'ai décroché un gros contrat qui donne de l'assurance à mon entreprise, et qui va me rapporter d'autres contrats et des bénéfices tout au long des deux prochaines années. Maintenant, je devrais pouvoir répondre à la question fatidique : « Suis-je heureux ? » Malgré cela je ressens une sourde inquiétude. Ça me fait penser à la mer, qui parfois a l'air calme, avec juste quelques légers moutons à la surface. Mais malgré cela, les pêcheurs, rien qu'en observant un vol de cormorans ou même une simple mouette, le tourbillon d'un courant ou un banc de poissons qui s'agite entre les vagues, peuvent prédire un prochain changement de temps. Peut-être une tempête. Et soudain, Babi me revient à l'esprit, avec son sourire, quand elle serre son fils, notre fils, Massimo, dans ses bras, et qu'elle ferme les yeux comme pour savourer la tendresse de cette étreinte et le goût de son enfant, comme pour se raccrocher à l'unique chose qui compte pour elle, comme si elle se sentait désespérément seule. Puis je souris et me demande : « Comment peux-tu penser à des choses pareilles ? Tu te fais des films. Cette personne n'est plus celle que tu as connue. Tu ignores ce qui s'est passé dans sa vie et ce qu'elle ressent au fond d'elle-même, en quoi consiste son bonheur, comment le monde autour d'elle a changé, ce que sont devenus ses parents, sa sœur, à quoi ressemble sa relation avec son mari, ce qui se passe dans leur foyer, ce qu'ils se disent, comment ils s'embrassent, comment ils dorment, ensemble et dans les bras l'un de l'autre, ou séparément... » Et d'un seul coup, mon estomac se noue et je n'arrive plus à respirer. L'idée d'elle et de son mari ensemble dans le lit... Mais enfin, mon esprit, pourquoi empruntes-tu ces chemins tortueux ? Pourquoi est-ce que tu ne tires pas un trait définitif sur ces images d'elle avec un autre, qui, tel un tsunami,

ressurgissent avec une violence inouïe ? Et petit à petit, je recommence à reprendre haleine. Elle ne fait plus partie de ta vie. Depuis longtemps. Assez. Ce qui est arrivé n'était qu'une brève rencontre, un hasard qui ne se reproduira jamais. À présent, ta vie est sur le point de prendre un nouveau cap. Tu vas avoir un bébé, et peut-être encore un autre après cela, et ce sera ta famille, ta nouvelle famille ; et il n'y aura plus de place pour elle, pour cette douleur lancinante, pour ces souvenirs insupportables.

– Vous me direz où je dois m'arrêter...

– Oui, oui, continuez tout droit, c'est devant chez Franchi, juste avant le feu rouge. Voilà, c'est ici.

La voiture s'arrête.

– Vous pouvez m'attendre quelques instants ?

– Naturellement.

Je descends et m'approche de la vitrine. Ce chapeau bleu foncé, ce Borsalino, je l'ai essayé une fois en compagnie de ma mère. Nous avons ri et plaisanté. Il m'allait bien, disait-elle, il me donnait l'air plus vieux que mon âge. Et elle avait ajouté qu'un jour elle me l'offrirait. C'était l'époque où l'on sortait rien qu'elle et moi le mercredi après-midi. Je grandissais à vue d'œil et de temps à autre elle me payait un truc neuf : un pantalon, une chemise, des chaussures. C'était mon jour préféré. Mais ce chapeau, ma mère ne me l'a jamais acheté et ne pourra plus jamais le faire. J'entre dans la boutique. Il y a un homme derrière le présentoir dans lequel sont exposés des foulards colorés et de jolis sacs à main.

– Bonjour, que puis-je faire pour vous ?

– Bonjour. J'aimerais voir le Borsalino bleu qui se trouve en vitrine.

– Je crois bien que c'est le dernier. Espérons qu'il est à votre taille.

Il ouvre la vitrine par l'arrière et se penche pour s'en emparer.

– Voici. Essayez-le.

À l'époque il m'était un peu grand. Il me tombait sur les yeux et venait buter contre mon nez. À présent, en revanche, il me va parfaitement. Je me regarde dans le miroir. Je l'incline légèrement en ajustant le bord.

– Il vous va très bien.

Je lui souris dans la glace.

– Merci, c’est aussi ce que disait ma mère.

Ma remarque le laisse perplexe. Il ne comprend manifestement pas de quoi je veux parler.

– C’est bien. Je le prends.

– Je vous l’emballe ?

– Non, merci.

– Vous voulez une boîte, un sac ?

– Non, non, merci. Je vous dois combien ?

– Deux cent quatre-vingts euros.

Je paie et ressorts du magasin. Je mets mon chapeau et remonte dans la voiture.

– C’est bon, on peut y aller.

– Où voulez-vous que je vous dépose ?

– Au Panthéon.

Il prend la voie sur les berges du Tibre. Il n’y a pas beaucoup de circulation, de sorte que nous arrivons en un clin d’œil à la piazza Minerva.

– Vous pouvez me laisser ici.

– Entendu. Je vous attends.

– Non, c’est inutile. Je prendrai un taxi.

– Excusez-moi, mais je suis à votre service jusqu’à vingt heures.

C’est vrai. Étant donné que c’est moi qui le paie, je peux bien le faire attendre un peu.

– Entendu. Je reviens dans un moment...

– Pas de problème. M. Renzi m’a demandé de vous servir de chauffeur jusqu’à la fin. Il m’a dit que c’était à ses frais à lui.

Je descends de la voiture et commence à m’éloigner.

Ainsi donc ce n’est pas Futura qui paie. Giorgio a payé tout ça de sa poche. Et ce crétin de Soufflé l’a laissé partir ? De nos jours, les gens comme lui ne se trouvent pas sous le pied d’un cheval. De plus, il me fait l’effet de quelqu’un d’honnête, mais il faudra que j’attende quelques années avant d’en être certain. C’est une des premières leçons que m’a données Mariani. « Dans le monde du spectacle, tout le monde va vouloir s’attirer tes bonnes grâces avec mille petits gestes attentionnés. Mais c’est le jour où tu seras vraiment

dans le pétrin que tu reconnaîtras tes vrais amis. Je ne te souhaite pas d'en passer par là, mais si ça t'arrive, mieux vaut que tu saches en faire bon usage. » J'ai lu des tas de choses sur l'échec, mais la seule qui me soit restée, c'est que l'on n'apprend vraiment que de ses échecs. Michael Jordan a dit quelque chose de très vrai : « Je peux accepter la défaite, tout le monde essuie une défaite un jour ou l'autre. Mais ce que je n'accepte pas, c'est de ne pas tenter ma chance. »

Aujourd'hui, le coup d'essai s'est transformé en coup de maître.

– Bonjour, je voudrais un granité au café avec de la crème.

– Un euro cinquante.

Je sors quelques pièces de ma poche et lui tends l'appoint. Il me remet un ticket et je me dirige vers le bout du bar. Je pose mon ticket sur le comptoir plus vingt centimes de pourboire.

– Un granité de café avec de la crème dessous et dessus, c'est possible ?

– Oui, bien sûr.

– Merci.

Il le prépare en un clin d'œil. Il s'empare d'un gobelet en plastique, et au moyen d'une spatule en bois, il met une première couche de crème. Il prend ensuite un shaker dans lequel il verse une grande cuillerée de granité de café. Il secoue le récipient, puis verse le café dans le gobelet et le tasse bien pour qu'il se mélange avec la crème, en dessous. Pour finir, il remet une couche de crème sur le dessus, et pour signifier qu'il a terminé, plante une cuillère en plastique au centre.

– Voici pour vous.

– Merci.

Je ressorts par la porte qui se trouve juste derrière moi. C'est toujours un plaisir de voir comment ils préparent le granité à la Tazza d'Oro. Je m'assieds sur les marches de la fontaine de la piazza delle Rotonda, juste en face du Panthéon. Je prends la cuillère en plastique, la remplis de granité et de crème en parts égales et la fais disparaître dans ma bouche. Je ferme les yeux. C'est un délice. Parfait. Doux-amer. Froid au point que la crème reste quelques instants figée sur le palais et la langue avant de se liquéfier et de se mélanger avec le reste. Je suis souvent venu ici manger un granité, dans les moments

les plus tristes ou les plus gais de ma vie, assis sur ces marches. C'est comme une sorte de rituel qui m'aiderait à me mettre au diapason de l'existence. Soudain, un souvenir me revient. Je viens de faire l'amour à Babi et je la contemple dans le lit, avec ses yeux brillants et encore brouillés d'émotion. Elle me sourit tendrement et je l'observe en silence, perdu dans la contemplation de ses lèvres entrouvertes qui laissent deviner ses dents.

– Tu es ce qu'il y a de plus beau dans ma vie.

Elle sourit mais ne dit rien.

– Quand je suis avec toi, il se passe quelque chose de fabuleux, que je ne peux pas expliquer. C'est comme le granité de café de la Tazza d'Oro.

– Oh, non ! Tu étais en train de me dire des choses magnifiques et voilà que tu me compares à une glace !

J'éclate de rire.

– Attends, mais c'est la perfection même ! Cette crème onctueuse et ce café amer et intense... c'est encore meilleur qu'une drogue, c'est toi.

– Ah, c'est déjà mieux dit comme ça !

Elle m'attire contre elle et me donne un baiser passionné.

Je m'en souviens parfaitement.

Le lendemain, je l'avais amenée ici avec la moto, et nous avons pris un granité.

– Attends, ne le mange pas tout de suite. Il faut s'asseoir sur les marches d'abord.

Et nous nous asseyons au pied de la fontaine qui se trouve au milieu de la place.

– Maintenant, avec ta cuillère, tu dois prendre autant de café que de crème. Puis tu la mets dans ta bouche et tu fermes les yeux.

Babi suit mes indications, et après avoir savouré le mélange avec les paupières fermées, elle remue peu à peu la bouche. Puis elle rouvre les yeux et sourit.

– Bon sang ! C'est vrai que c'est délicieux. Et moi, je suis aussi bonne que ça ?

– Quand on fait l'amour, oui !

– Idiot !

Et comme il se doit, nous nous décochons l'un l'autre des coups de poing à l'épaule, mais tout en riant et en continuant de savourer nos granités, tels deux étrangers dans notre propre ville, en citant la chanson de Battisti « *Chiedere gli opuscoli turistici della mia città... Passare il giorgo a visitar musei, monumenti e chiese, parlando inglese... e tornare a casa a piedi dandoti del lei* ». « Demander les brochures touristiques de ma ville... Passer la journée à visiter musées, monuments et églises, et parler anglais..., et rentrer à la maison à pied en te disant vous. »

Un couplet après l'autre, jusqu'au dernier, puis nous avons récité en chœur : « *Scusi, lei mi ama o no ? Non los o, pero ci sto !* » « Excusez-moi, vous m'aimez ou pas ? Je ne sais pas, mais je veux bien ! »

Oui, parfois les souvenirs vous reviennent comme ça, sans crier gare, sans que l'on puisse les chasser ou les effacer. Je contemple le gobelet de granité à présent vide. « C'est mieux qu'une drogue, c'est toi. » Mais tout cela, c'est fini. Je dois retourner au bureau.

Quand j'arrive, Alice est en train de classer des papiers.

– Renzi est parti ?

– Oui, et avant de partir il m'a donné des dossiers à classer. Ce sont des projets qu'il a annotés.

Je m'approche pour voir ce qu'il a écrit, et Alice me passe les documents. Sur le dessus de chacun il y a un Post-it qui dit, *À revoir* ou bien, *À insérer dans un autre programme*, *Inutile*, *Acheter les droits*, avec trois points d'exclamation. Je lis le titre du dernier : *Images en or*. C'est un genre de Monopoly télévisuel, entièrement fait de personnalités célèbres dans des domaines variés : politique, cinéma, football, télévision, potins mondains. Chaque candidat doit se constituer un album. Je lis les extraits qui figurent sur le panneau, des questions à propos de la vie des différents personnages. Le joueur qui trouve la réponse empoche l'image de la célébrité et la valeur correspondante, et complète ainsi peu à peu son album. Les téléspectateurs suivent le jeu et découvrent ainsi des vérités et des mensonges à propos de nombreuses personnalités. Ce n'est pas mal.

– Bien, merci, dis-je en rendant le dossier à Alice pour qu'elle puisse continuer à faire son classement.

Tandis que je me dirige vers mon bureau, je remarque de la lumière dans celui de Simone. La porte est ouverte, de sorte que je m'arrête sur le seuil et demande si je peux entrer. Il est en train de pianoter sur son clavier avec ses écouteurs sur les oreilles, mais quand il me voit, il me sourit et ôte son casque.

– Félicitations, j'ai appris l'entrée fracassante de Futura dans le monde des séries.

– Oui, nous sommes très contents.

Je ferme la porte, tire une chaise et m'assieds en face de lui.

– Nous sommes allés à la piscine du Hilton pour fêter ça. Nous avons

déjeuné à la Pergola et ensuite je suis allé faire un tour et je me suis acheté ça... (Je me mets le Borsalino.) Il te plaît ?

Simone me lance un regard amusé.

– Bah, ça fait un peu boss ! Mais tu es le boss après tout ! En tout cas, il te va super bien.

Je lui souris, satisfait. Puis j'ôte mon chapeau et me mets à jouer avec. Je tapote légèrement la calotte, pour faire un pli, tout en évitant de regarder Simone.

– J'espère pouvoir célébrer un jour ton succès...

Je lève les yeux et lui souris. Il semble légèrement mal à l'aise.

– Mais si tu te fais virer de Futura, ça ne sera pas possible...

– Dans ce cas, j'espère bien ne pas me faire virer.

– Je ne vais pas te demander qui tu as vu aujourd'hui, parce que si tu me mens, je serai obligé de te donner ton congé. Et je te sais capable de faire une bêtise comme celle-là.

Il me décoche alors un regard plein d'orgueil, sans gêne, et presque ironique.

– J'ai vu Giovanna Segnato.

– Mais je croyais qu'on t'avait dit de ne plus la voir ?

– On a déjeuné ensemble.

– Peu importe ce que tu as fait ou arrêté de faire. Renzi a été on ne peut plus clair. Cette femme est une bombe à retardement. Il suffit que tu poses juste un doigt sur elle pour nous faire tous exploser.

– Je ne vais pas la toucher.

Cette fois, c'est moi qui souris.

– Tu as dix-neuf ans. Je me souviens très bien comment j'étais à cet âge-là. Si j'avais rencontré une fille comme celle-là et qu'elle avait manifesté le moindre intérêt pour moi, je n'en aurais fait qu'à ma tête. C'est pourquoi je te comprends parfaitement. Mais, s'il te plaît, ne me prends pas pour un con.

– Écoute, Stefano, je ne sais pas ce qui m'a pris. À Civitavecchia, j'ai une petite amie avec qui je m'entends super bien, mais avec Giovanna le courant est passé tout de suite. Elle dit toujours les mots que j'ai envie d'entendre, elle se comporte exactement comme je veux...

Il me regarde soudain comme s'il cherchait un allié, un confident avec qui évoquer l'épineux dilemme.

– Ça t'est déjà arrivé ?

– Oui.

– Alors tu me comprends, n'est-ce pas ? Tu sais qu'il est impossible de renoncer à une occasion pareille...

– Je sais que ça n'est pas facile. Dans mon cas à moi, c'est le destin qui a tranché.

– Et si ça ne s'était pas passé comme ça ? Tu aurais accepté de ne plus la revoir, ou tu aurais renoncé à ton job ?

– Peut-être que j'aurais tout perdu. Mais ce n'est pas arrivé. Cependant, il ne faut pas laisser le destin décider pour toi. Tu dois faire des choix par toi-même. Et donc, tu peux continuer à travailler avec nous ou bien tu peux nous laisser l'émission, te casser et aller exercer ton talent ailleurs. Peut-être que d'autres occasions se présenteront, mais je vais te dire une chose : Giovanna Segnato est très appréciée dans les hautes sphères de la télévision. Où que tu ailles travailler, quand on apprendra ce qui s'est passé, on te dira au revoir et merci. C'est comme de mettre le feu à un bâton de dynamite ; c'est juste une question de temps avant que ça ne saute.

Il me regarde un instant sans rien dire, puis hoche la tête.

– D'accord.

– Que veux-tu dire par là ? Que tu es d'accord pour garder ton travail, que tu vas rester fidèle à ta copine de Civitavecchia et que tu restes avec nous, ou bien que tu te fais la malle avec Segnato ?

– Ça veut dire, d'accord, je reste avec vous.

Je me lève.

– Je ne suis pas Renzi. Aujourd'hui, c'est à moi que tu as donné ta parole. C'est ta dernière chance. Si je découvre que ce sont des promesses en l'air, tu es viré sur-le-champ. Désolé, mais je ne suis pas du genre patient et je m'énerve facilement. Alors si tu as besoin de réfléchir encore un peu, dis-le-moi.

– Non. Ma décision est prise.

Je lui tends la main et il fait de même.

– Bon, l'affaire est close ? Tu es sûr de toi cette fois ?

Au même instant, Civinini prend son portable, il va dans ses contacts et enfonce une touche. Il y a une sonnerie, puis quelqu'un décroche avec une voix joyeuse, visiblement contente de son coup de fil. Simone ferme les yeux, puis dit :

– Bonjour, Giovanna. Oui, moi aussi j'avais envie de parler avec toi, mais il faut que je te dise quelque chose. Ma copine est très jalouse. Elle est passée par ici aujourd'hui et nous a aperçus ensemble chez Antonini. Elle m'a fait une scène pas possible. Je lui ai promis qu'on ne se verrait plus et qu'on ne s'appellerait plus.

Il reste un instant silencieux. Je suppose qu'elle est en train de dire quelque chose à l'autre bout de la ligne.

– Non. Je lui ai promis. (Silence.) Oui, moi aussi, je suis désolé. (De nouveau un silence.) Puis Simone sourit : Oui, bien sûr, il ne manquerait plus que ça. On peut se parler pour motif professionnel, bien sûr. Tu peux être certaine que lorsqu'il y aura des auditions et que l'émission sera lancée, je te recontacterai. (Silence.) Oui, moi aussi, je l'espère.

Puis il raccroche. Il me regarde, pose son portable et écarte les mains.

– Tu me crois à présent ?

– Oui. Mais pas question de prétexter des auditions à tort et à travers, compris ?

Il rit.

– Je n'y avais même pas pensé... Mais j'espère qu'on va faire beaucoup d'émissions pour avoir une excuse.

Je sors de son bureau, vais dans le mien et ferme la porte. Puis j'ouvre le tiroir de l'armoire. Il y a une chemise blanche à l'intérieur. Je me change. Cette scène-là, je me souviens de l'avoir déjà vue dans un film. Harrison Ford a une réunion importante et au lieu de rentrer chez lui, il change de chemise dans son bureau. Le titre du film c'était *Working Girl*, avec Melanie Griffith et Sigourney Weaver. C'est une comédie où il est question d'une employée de bureau, interprétée par Melanie Griffith, qui réalise son rêve de réussite. Je me souviens que ça se finit bien. Il y a une belle réplique de Melanie, qui

cloue le bec à Harrison Ford : « J'ai le sens des affaires et un corps fait pour le péché. » Et c'est à ce moment-là que Harrison change de chemise.

Toujours est-il que je vais pouvoir aller au dîner de Pallina sans repasser par la maison. Parfois, un film tout bête peut vous inspirer de bonnes idées.

– Au revoir, Alice, au revoir, Silvia, à demain...

Peu après, j'émerge de l'immeuble. J'ôte la chaîne de ma moto, je mets le contact. Puis je mets mon casque et démarre. Un instant plus tard, je passe la piazza Mazzini et me retrouve sur le Lungotevere. La moto se faufile facilement entre les voitures et dans les bouchons. Du moins les cinq cent vingt euros que m'a coûté la réparation du guidon ont servi à quelque chose.

Quand j'arrive devant chez Pallina, la fête a déjà commencé. On entend la musique qui joue à fond au quatrième étage, et il y a plusieurs personnes accoudées au balcon de la terrasse. Au pied de l'immeuble, il y a un tas de motos et de scooters garés. Mais elle a invité combien de personnes, bon sang ? Je ne m'attendais pas à une nouba pareille. Je mets l'antivol en prenant soin de bien l'arrimer au poteau, puis j'enfonce le bouton de l'interphone tandis que *I Feel Good* résonne dans les haut-parleurs. Un type sort sur la terrasse et agite la main en rythme et aussitôt deux filles le rejoignent et se mettent à danser. Je n'arrive pas à le reconnaître, ça n'a pas l'air d'être un de mes anciens potes. Au même instant, la porte s'ouvre automatiquement sans que l'on cherche à savoir qui a sonné. J'entre et je monte dans l'ascenseur. C'est une fête comme on en faisait avant, quand on mettait le feu à la baraque. J'espère que ça ne sera pas le cas cette fois-ci. Pallina ne le tolérerait pas. Quand j'arrive au quatrième, la porte palière est ouverte. Un gars et une fille que je ne connais pas sont en train discuter vivement sur le palier. Lui tient une Beck's à la main, et elle fume une cigarette roulée. Mais ce n'est pas un pétard, même si elle a un piercing au nez et des dreads. Ils s'écartent pour me laisser passer, mais je n'ai pas le temps d'entrer dans le salon.

– Regardez qui est là ! s'écrie Pallina en venant à ma rencontre. Step !

– Naaan !

Le type qui s'occupe de la sono baisse un peu le volume. C'est Lucone ! Je le reconnais. Il a toujours adoré jouer les DJ, même s'il n'est pas très doué.

– Eh, le grand Step, bienvenue à toi ! déclare-t-il dans un micro tandis que sa voix résonne aux quatre coins de la pièce, pour avertir tout le monde que je suis là.

L'un après l'autre, les gens sortent de la cuisine, du salon, du bureau, et je reconnais ici et là un ami perdu de vue depuis un bout de temps mais que je n'ai jamais oublié.

– Step ! Quelle bonne surprise ! Qu’est-ce que tu deviens, frère ? Il paraît que tu vas te marier... Toutes mes condoléances !

Certains rient. Le type qui dansait avec les deux filles arrive.

– Schello ! D’en bas je ne t’avais pas reconnu !

Les cheveux courts, bien habillé, il a même pris la peine de se raser.

– Step !

Il me serre dans ses bras. Il s’est même parfumé. On dirait son frère mais en mieux.

– Qu’est-ce qui t’est arrivé ?

Il me regarde sans comprendre.

– Pourquoi cela ? Parce que j’ai maigri ?

– Non, non, laisse-moi deviner. Tu es allé à Lourdes et un miracle s’est produit !

Il a toujours le même rire. Il se met à tousser, perdant presque haleine ; la preuve qu’il n’a pas changé en tout et qu’il fume toujours autant.

– Comment ça va, mon vieux ? Quelle surprise !

Arrivent alors Hook, le Sicilien, Palombini, Marinelli et beaucoup d’autres, y compris ceux que j’avais perdus de vue depuis longtemps et ceux dont j’avais oublié l’existence. Mais tous ont une parole, un sourire ou une blague pour moi.

– Toi et moi, on s’est vus il n’y a pas très longtemps... dit le Sicilien, comme s’il cherchait à faire croire aux autres que notre amitié n’avait connu aucune interruption.

C’est alors que Pallina s’approche et me serre dans ses bras.

– Bon, laissez-le un peu, là, vous allez l’étouffer... Si vous le déginguez, plus personne ne va vouloir l’épouser.

Une fille assise sur un canapé avec un groupe d’amies lui sourit.

– Il trouvera à se caser, va. Ne t’en fais pas pour lui...

Cette fois, je la reconnais : c’est Maddalena. Nous sommes sortis ensemble à une époque, avant que je ne fasse la connaissance de Babi, avant qu’elle fasse une scène de jalousie qui a fini en paires de baffes. Mais je n’ai pas le temps de dire quoi que ce soit, car Pallina me pousse vers la cuisine.

– Regarde qui est là !

Un type de dos, en train de s'affairer devant la gazinière, se retourne et me fait un grand sourire. Il porte un grand tablier noir avec un taureau imprimé dessus et la légende *MATADOR*.

– Step ! Qu'est-ce que tu deviens ?

Il s'essuie les mains sur son tablier, puis il me tend sa main droite, enserme la mienne et me tire en avant comme on avait l'habitude de le faire avant pour se saluer. Puis il me donne une tape sur l'épaule et m'étreint comme un frère.

« Mais mon frère à moi c'était Pollo, et toi tu es Bunny, et maintenant tu es avec Pallina, qui était sa copine. » Je ferme les yeux. Mais Pollo n'est plus là alors que Pallina si, et elle a organisé toute cette fête pour moi, pour elle et Bunny, parce qu'elle veut mon approbation, même si elle ne l'a pas dit avec des mots. Et soudain j'ai l'impression de voir Pollo en train de sourire et de faire oui avec la tête. « Laisse-la donc, va. On ne peut pas renoncer au bonheur à cause des autres. Moi, je ne suis plus là. »

Et soudain, mon cœur se serre. Je m'écarte de Bunny et lui souris.

– Ça sent drôlement bon... Qu'est-ce que tu es en train de mijoter ?

– Tu aimes ?

Bunny se remet à touiller le contenu d'un grand plat en terre cuite avec une cuillère en bois.

– C'est de la polenta. Je suis à la cuisine depuis quatre heures. J'ai passé l'après-midi à suer devant ces fourneaux ! Et même si je m'empiffre au dîner, la balance n'y verra que du feu !

Il rit de sa blague, puis me regarde intensément, comme s'il cherchait à me dire quelque chose, et l'espace d'un instant, d'un court instant, j'ai l'impression qu'il voudrait s'assurer que j'ai accepté sa décision de se mettre avec Pallina. Mais ce n'est peut-être qu'une impression. Et de toute façon, Pallina se charge de dissiper toute équivoque.

– Bon, je l'emmène voir les autres, dit-elle en me prenant par le bras.

Et tandis que nous sortons de la cuisine, elle pose sa tête sur mon épaule et me murmure :

– Merci...

Je souris, mais sans la regarder.

– De toute façon, il est très bien. Il a maigri.

– N'est-ce pas ?

– Oui, ça lui va bien.

Et elle me serre le bras plus fort, comme si cette dernière remarque était une bénédiction de leur couple, même si ce n'est pas mon rôle. Mais si c'est mon sourire qu'ils réclament, comment le leur refuser ? Et nous continuons de saluer les invités.

– Eh, Mario. Coucou, Giorgia.

Puis Pallina s'arrête devant un groupe de gens qui sont assis autour d'une table, leurs verres vides à la main.

– Pardon, Step, ils ont fini les bouteilles. Je reviens tout de suite.

Et elle file me chercher à boire, comme si je ne pouvais pas le faire moi-même.

Dans un coin, je vois Maddalena qui me sourit, mais Hook, qui est à côté d'elle, la saisit par la main et l'attire à lui pour l'obliger à l'embrasser, et me regarde, l'air de dire : « À présent, elle est à moi. » Je l'ignore et détourne la tête, mine de rien. « Tu peux te la garder. » Je me sers moi aussi à boire, et tout en prenant une gorgée de *falanghina* bien fraîche, je les observe. Ce sont les mêmes qu'avant, les gars des courses de motos, les pilleurs en tout genre, les écumeurs de fêtes. J'ai l'impression qu'un siècle s'est passé, que tout cela est très loin de moi. Ils rient, échangent des blagues, font tourner une bière, un joint. Et je surprends çà et là, une conversation.

– Oui, c'est ça... il livre des pizzas à domicile. Dodo, en revanche, a trouvé un job sympa. Il est gardien de parking à la gare de Termini.

– Non ?

– Si, il se fait mille deux cents euros par mois, il n'a rien à faire que rester peinard et se faire draguer par les étrangères.

Ils rient comme si c'était l'objectif ultime, le rêve enfin atteint de tout un chacun. Je repense au roman de Jack London, *Martin Eden*. Au début de l'histoire, il est marin, puis il devient un écrivain à succès pour Ruth, qu'il a un jour croisée dans l'escalier de son immeuble et dont il est tombé amoureux sans raison, parce que l'amour c'est comme ça.

Beaucoup plus tard, alors qu'il est riche et célèbre, il se présente chez Ruth, tiré à quatre épingles.

Tout le monde est content. C'est l'homme parfait, tout ce que les parents de Ruth peuvent souhaiter pour leur fille. Mais quand Martin Eden la revoit, maintenant qu'il a appris à lire et à écrire, du haut de son savoir fraîchement acquis, quand il l'entend parler et faire des réflexions, il réalise que Ruth, la fille pour qui il aurait déplacé des montagnes, celle qui a changé sa vie, est en réalité une tête de linotte. Et c'est ainsi qu'il revient vers ses anciens amis, les marins alcooliques et illettrés, et comprend qu'après tout ce qu'il a fait dans sa vie, tous les chemins qu'il a parcourus, ces gens-là n'ont plus rien à voir avec lui.

– Eh bien, qu'est-ce qui t'arrive, Step ? Pourquoi tu fais cette tête de six pieds de long ? C'est ton mariage qui te fiche le bourdon ?

C'est Schello qui sautille sur place devant moi en essayant de me faire rire. Mais avec ses cheveux bien peignés et ses vêtements élégants, lui aussi détonne.

– Non, j'étais juste en train de me dire combien vous avez tous changé, surtout toi.

– Penses-tu ! Au plan social peut-être... Je travaille, j'ai une belle voiture et un appartement de location à Parioli. Je suis bien sapé, mais au fond de moi je n'ai pas changé. Et je ne changerai jamais !

Et il rit de ce rire entrecoupé et graillonnant qu'il a toujours eu. C'est vrai qu'il ne changera jamais.

– Je suis content pour toi. Et à quoi devons-nous cette incroyable révolution ?

– Tu le sais : on mûrit, on fait de nouvelles expériences, dit-il en prenant une longue gorgée de bière. Et on change.

Il lâche soudain un rot tonitruant.

– Mais pas trop quand même !

Et il éclate de rire.

Au même instant, Bunny arrive de la cuisine avec un énorme plat fumant de polenta en sauce, accompagné de viande et de saucisses.

– Mesdames et messieurs... La polenta !

Et bien que nous soyons mi-juin, tous accourent depuis la terrasse. La table est prise d'assaut. On se passe les assiettes en carton, les couverts et les

serviettes, tandis que Bunny s'en retourne à la cuisine et revient presque aussitôt avec un deuxième plat de polenta.

– Et voici le deuxième. Chaud devant !

Tout le monde s'écarte, Hook et Maddalena me cachent un instant la vue. Puis je le vois juste devant moi. Il a l'air de bien s'amuser. Il discute avec Palombini en agitant les mains. Mais qui est ce type ? Pourquoi ai-je l'impression de le connaître ? C'est alors que j'ai un flash. Comme un film qui se rembobine à toute vitesse puis se met à tourner au ralenti et s'arrête à l'endroit précis où il apparaît. C'est cet enfoiré de voleur de motos qui m'a pété mon guidon, et à cause de qui j'ai dû déboursier cinq cents euros. Je suis bien content d'être venu à cette fête. J'intercepte Bunny, qui s'en revient de la cuisine.

– Sandro, fais-moi une faveur. Reste derrière moi et ne laisse passer personne.

– Bien sûr, Step. Pas de problème.

Il me sourit. Il ne sait rien, il ne sait pas ce que je mijote, mais quoi qu'il arrive, il vaut mieux qu'il en soit ainsi. Comme dans le bon vieux temps, il suffisait d'un geste, pas besoin de gaspiller sa salive.

Et voilà que je m'élançe vers la table. Très bien, Pallina, tu as fait le bon choix et tu as ma bénédiction. Le type parle toujours avec Palombini, tandis que les gens devant lui commencent à s'écarter, l'un après l'autre, pour nous laisser passer. C'est alors qu'il cesse de parler, soudain intrigué, et qu'il me voit tandis que j'avance droit sur lui sans la moindre hésitation. Ce n'est qu'à la fin, quand il est trop tard, qu'il écarquille les yeux. Il laisse tomber son assiette et sa fourchette et se retourne pour prendre la fuite, mais je suis déjà sur lui. Je lui saisis la nuque en serrant très fort avec ma main droite, tandis qu'avec la gauche, j'attrape ce qui lui tient lieu de cheveux et je le pousse vers l'issue la plus proche.

– Aïe, aïe !

– Ferme-la !

Bunny est derrière moi, et quand nous sommes dehors, il referme la porte de la terrasse. J'aperçois des curieux qui suivent un instant la scène des yeux, puis se détournent et reportent leur attention sur la polenta fumante.

Bunny rabat deux hamacs pour fermer l'accès à la partie de la terrasse où nous nous trouvons. Je plaque la gueule du type contre le mur avec ma main droite, et avec la gauche, je lui agrippe les cheveux.

– Aïe, putain ! Tu me fais mal !

– Mais non, c'est rien du tout. Tu te souviens de moi ?

Sa joue plaquée contre le mur, il agite les jambes en essayant de donner des ruades.

– Je sais pas, je te vois pas !

– Mais tu m'as vu tout à l'heure, quand je t'ai foncé dessus. Tu m'as reconnu. De toute façon, je vais te rafraîchir la mémoire : tu es l'enfoiré qui a essayé de me piquer ma moto, mais qui n'a réussi qu'à niquer le guidon.

À présent, Bunny aussi est au courant de ce qui s'est passé. Du coin de l'œil, je le vois qui croise les bras et avance la tête comme s'il cherchait à voir le type de plus près. Puis il secoue la tête, l'air de dire : « Ah, ça, mon pote, tu vas le regretter. On ne touche pas à la moto de Step. »

Et soudain, je cogne la tête du type avec force contre le mur.

– Et maintenant, tu t'en souviens ? Ou est-ce qu'il faut que je te rafraîchisse la mémoire ?

– Aïe, oui, oui, pardon. Je savais pas que c'était la tienne. J'ai fait une connerie.

– Oui, une connerie qui m'a coûté cinq cents euros et des poussières...

Sur ces mots, sans lui lâcher les cheveux, je le tiens toujours plaqué contre le mur et commence à le fouiller avec ma main libre.

Le type essaie de se débattre.

– Du calme, du calme...

Je le tire violemment en arrière par les cheveux. Il pousse un cri de douleur.

– Je t'ai dit de la fermer.

Je continue à explorer l'intérieur de son blouson en jean jusqu'à ce que je trouve son portefeuille.

– Ah, le voilà. Il est bien plein, dis donc.

Je l'ouvre d'une main et je prends tout le fric qui se trouve à l'intérieur. Puis je le jette à terre.

– Comment t'as fait pour récolter tout ce pognon ? Ça devait être une sacrée

moto celle-là.

Mais je n'attends pas de réponse. Je le plaque encore plus fort contre le mur, et je fais deux pas rapides en arrière pour prendre de la distance. Puis je compte le fric. Cent, deux cents, trois cents... six cents. Parfait, les frais plus les dommages et intérêts. Je n'ai pas besoin de plus. Je laisse tomber un billet de dix et un autre de vingt par terre.

– Maintenant, tu vas prendre tes cliques et tes claques et te tirer en vitesse. Je compte jusqu'à deux.

Le type ramasse son portefeuille et les billets tombés à terre en quatrième vitesse, et il se prend un bon coup de pied aux fesses par la même occasion.

– Aïe, putain !

– Et ce n'est rien. Je te conseille de ne plus jamais croiser mon chemin. Je n'aime pas les gens qui bousillent les choses, surtout quand elles m'appartiennent. Tu peux remercier le Ciel que je ne t'ai pas jeté du haut de la terrasse.

Il me regarde un instant, regarde Bunny, puis il range son portefeuille dans sa poche et s'en va. Il traverse le salon à toutes jambes, et nous le suivons des yeux jusqu'à ce qu'il ait franchi le seuil et disparu dans l'escalier.

– Il m'a niqué ma moto, mais j'ai au moins récupéré mes sous.

Je range les billets dans mon portefeuille.

– Je ne sais pas pourquoi, mais j'avais le pressentiment que j'allais le croiser chez Pallina. Va savoir qui est ce type.

Bunny se tord comme une baleine.

– Quoi ?

– Palombini voulait me faire acheter une moto !

– Quel couillon ce Palombini... Viens, allons voir à quoi elle ressemble cette polenta !

Je laisse passer Bunny et lui donne une tape sur l'épaule. Il se retourne et me sourit.

– Je suis content que tu sois venu, Step.

– Moi aussi, je suis content.

Il s'approche de la table, prend une assiette qu'il remplit de polenta, puis il

dispose de la sauce encore chaude sur le bord, un morceau de viande, une saucisse, et me tend le tout ainsi qu'une serviette en papier.

– Merci.

Ensuite il s'empare d'un verre et le remplit de vin.

– Tiens, Step. C'est un excellent Brunello.

– Mais...

– Je vais voir si Pallina a besoin de quelque chose.

– D'accord.

Une fois seul, je vais m'asseoir sur le canapé, je pose mon verre sur la table basse devant moi et je goûte la polenta. Elle n'est pas mauvaise du tout. Je découpe une saucisse avec ma fourchette. Elle est encore chaude, bien cuite et pas grasse. Je ne serais pas contre un morceau de pain. Juste au moment où je regarde autour de moi pour voir s'il y en a sur la table, quelqu'un se laisse tomber à côté de moi sur le canapé.

– Oh ! Tu es là !

Je me retourne.

– Guido !

– Eh, Step ! Comment ça va ?

On se donne l'accolade.

– Très bien, et toi ?

– Toujours bien. Tu es prêt pour demain ? Je passe te prendre à cinq heures ?

– Euh, s'il te plaît, pas de putes...

– Quoi ? Excuse-moi ? Quand je te l'ai demandé, tu m'as dit carte blanche pour ton enterrement de vie de garçon. Et maintenant, tu me sors ça ? Mince alors, ça ne se fait pas ! Il y aura de tout, crois-moi ! Voyant mon air amusé, il dit : Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu te dégonfles ? C'est pas ton genre pourtant !

Je m'essuie les lèvres avec ma serviette et prends une gorgée de vin.

– C'est moi qui l'ai apporté. Tu le trouves comment ?

– Excellent !

– Tu vois, avec moi tout est toujours de première qualité. Fais-moi confiance, la fête sera inoubliable !

Je ris.

– Parfait.

– Bon, je passe te prendre à cinq heures alors ? Et sois prêt surtout. Ne te volatilise pas à la dernière minute ! Le lendemain si tu veux, mais demain soir, non ! Il reste un instant songeur puis : Quoique... ça pourrait être drôle !

Et il rit tout seul en s'éloignant.

Je secoue la tête et continue à manger la délicieuse polenta. Quand j'ai fini, je bois encore un peu de vin.

– Salut, Step.

Cette fois, c'est Maddalena. Elle me sourit.

– Je suis contente de te voir.

– Moi aussi.

Elle s'assied sur l'accoudoir.

– Moi plus que toi, j'en suis sûre, dit-elle en riant. J'ai toujours été la plus accro des deux.

– Ce n'est pas vrai. À l'époque, on était à égalité toi et moi.

Elle me touche le bras, lisse le plastron de ma chemise avec sa main.

– Tu as l'air en pleine forme. Tu sais ça ? Tu es encore plus beau et attirant, parce que tu as mûri et que tu es plus élégant...

– Je suis toujours le même.

Je regarde Hook à l'autre bout de la pièce. Il est en train de parler avec Lucone, mais de temps à autre, je le vois qui regarde par ici. Je le fais remarquer à Maddalena.

– Il ne va pas se fâcher au moins ?

– Il ne manquerait plus que ça ! J'ai le droit de parler avec qui je veux. Et puis tu es mon ami. On se connaît depuis très longtemps toi et moi...

– Je préférerais ne pas me chamailler ce soir.

Elle me sourit.

– Entendu, je m'en vais. On se voit un de ces quatre ? J'aimerais bien sortir faire un tour avec toi...

– Je vais me marier.

– Je sais, mais je ne suis pas jalouse...

Elle rit et s'en va.

Je la regarde un instant s'éloigner et elle sait que je la regarde. Mais ensuite

je détourne les yeux, sans quoi la soirée risque de virer à la bagarre. Je me lève de ma place, je vais chercher un verre et me sers un rhum, puis je sors sur la terrasse tandis que la musique joue de plus en plus fort. Je n'ai pas le temps de m'accouder à la balustrade que je suis de nouveau accosté.

– Step, je te présente Isabel.

Schello me présente une ravissante brune aux yeux bleus, grande et mince, et vêtue d'une robe qui laisse voir toutes ses formes, et les embellit peut-être aussi.

– Enchantée.

Elle me tend la main et me sourit. Ses dents aussi sont ravissantes.

– Tout le plaisir est pour moi.

– Elle a déjà fait de la télévision, mais rien que de toutes petites choses et elle aurait besoin d'un rôle plus gratifiant. Je crois qu'elle pourrait faire un malheur. Elle a tout ce qu'il faut et même plus que ça !

Schello éclate de rire tandis que la fille lui fait les gros yeux.

– Alberto, s'il te plaît.

Schello se reprend.

– Non, c'était une blague. Mais tu pourrais lui faire faire un bout d'essai ? Pour un truc sérieux...

– On ne fait que des trucs sérieux. Quand l'émission va commencer, je demanderai à la personne qui se charge des castings de te passer un coup de fil. Mais là, désolé, il faut que je m'en aille.

– Ah, merci, Step, t'es un frère.

– Merci.

Et je les laisse sur la terrasse et pars à la recherche de Pallina. Je la trouve dans la cuisine en compagnie de Bunny. Ils sont en train de dresser le dessert.

– Bonsoir, et merci pour tout. On se voit bientôt sans faute.

– Tu t'en vas déjà ?

– Oui, j'ai un tas de trucs à faire en prévision des prochains jours.

Le visage de Pallina s'illumine.

– Ah, mais oui. Quel bonheur !

Et elle m'étreint avec force. Puis elle me glisse à l'oreille :

– Notre amie ne m'a pas rappelée, je ne sais pas si elle est au courant... Mais

j'ai pensé qu'il valait mieux ne pas l'inviter à cette soirée.

Je m'écarte et lui souris.

– Tu as bien fait. Parfois tu as d'excellentes idées !

Puis je salue Bunny et m'en vais sans rien dire de plus.

Quand j'arrive à la maison, j'essaie de faire le moins de bruit possible en marchant sur la pointe des pieds. Mais j'ai soif. J'ai envie d'un autre rhum. Le bruit des verres qui s'entrechoquent dans le placard réveille Gin.

– C'est toi ?

– Non, c'est le cambrioleur.

– Alors c'est toi puisque tu as volé mon cœur.

J'entre dans la chambre plongée dans le noir.

– Tu sais que tu parles pendant ton sommeil et que tu dis de jolies choses ?

Elle me sourit dans l'obscurité.

– Je ne les dis qu'en dormant.

– Tu sais que tu as bien fait de ne pas venir. La fête était sympa, mais un poil nostalgique...

– Il y avait qui ?

Je sens de la tension dans sa voix, mais je fais comme si de rien n'était.

– Toujours les mêmes. Mes vieux potes. Certains ont changé en mieux, d'autres pas. Il y en a qui ne sont pas venus, ils avaient peut-être autre chose à faire. Mais le plus incroyable, tu sais ce que c'était ? J'ai chopé le type qui a essayé de me piquer ma moto...

– Non ! Et qu'est-ce qui s'est passé ? Enfin, je l'imagine...

– Non, ce n'est pas ce que tu crois. Il m'a proposé de me payer les réparations et on s'est mis d'accord.

Elle se redresse et s'assied dans le lit.

– Quoi ? Je n'arrive pas à y croire ! Step a vraiment changé...

– Oui.

– Alors tu es bon à marier...

– Oui, dis-je en souriant.

– Mais j'ai une mauvaise nouvelle à t'annoncer. Demain il faut que tu t'en ailles...

– Comment ça ? On n'est pas encore mariés, et tu me mets déjà à la porte ?

Tu ne me crois pas, c'est ça ? Je ne l'ai pas frappé. Ce soir, je me suis comporté comme un chef !

– J'en suis sûre. Embrasse-moi.

Je m'approche et m'assieds à ses côtés, puis je la prends dans mes bras et l'embrasse avec douceur. Elle est chaude, parfumée, douce et désirable.

– Demain, il faut que tu t'en ailles parce que les futurs mariés n'ont pas le droit de se voir la veille de la noce. Mais cette nuit tu peux rester...

– Ah, j'aime mieux ça.

– Et tu peux en profiter...

– Super.

Et tandis qu'elle enlève sa chemise de nuit, je commence à me dévêtir, heureux de pouvoir oublier les fantômes du passé.

Quand je me réveille, la maison est plongée dans le silence, à l'exception du radioréveil qui joue en sourdine. Il est réglé sur la fréquence Ram Power et la chanson qui passe, *Meraviglioso* des Negramaro, me semble être de bon augure. Je jette un coup d'œil à l'écran. Dix heures déjà ! J'ai dormi comme une masse. La nuit a été parfaite.

– Gin, tu es là ?

Pas de réponse. C'est elle qui a dû programmer le réveil. Encore heureux, parce que sinon, Dieu seul sait à quelle heure je me serais levé. Je vais à la cuisine. La table est déjà prête avec un excellent petit déjeuner : céréales, brie, melon déjà coupé, tranches de pain toutes prêtes à griller, et un petit mot.

Salut, mon cœur

Il y a des œufs au frigo, si ça te dit. Tu peux les faire brouillés, au plat, durs... Enfin, comme tu voudras. À part ça, je voulais te souhaiter le meilleur pour ce dernier jour tellement spécial, oui, parce que tu ne t'en souviens peut-être pas, mais aujourd'hui c'est ton dernier jour de célibat. Alors détends-toi et profite !

J'ai envie de rire, mais je continue à lire.

Comme tu le sais, la tradition veut que la veille, nous autres, futurs jeunes mariés, ne nous voyions pas. C'est pourquoi, ce soir, tu dois dormir chez ton père ou chez un ami ou n'importe où ailleurs, mais pas ici parce que ça porte malheur. Demain tu pourras revenir... mais seulement après m'avoir épousée ! Encore deux conseils : je n'ai pas vu ton costume et tu n'as pas vu ma robe, et Dieu sait si ce n'est pas l'envie qui m'en manque ! Je sais que ton père voulait te payer le tien, que tu l'as essayé et qu'il a été livré

chez lui, alors n'oublie pas de passer le prendre. J'ai également fait porter les alliances là-bas. Enfin dernière recommandation : je sais que Guido a eu carte blanche pour l'organisation de ton enterrement de vie de garçon. J'espère que tu vas bien t'amuser... mais pas trop quand même ! Il ne faudra pas que tu sois à ramasser à la petite cuillère demain matin et incapable de prononcer le serment fatidique : « Oui, je le veux. » Car c'est ça que tu vas devoir dire. Mais si, à tout hasard, au cours de ta dernière nuit de garçon, et au plus profond de la nuit, dont on dit qu'elle porte conseil, bref, quelque chose ou quelqu'un te faisait revenir sur ta décision, s'il te plaît, préviens-moi aussitôt, appelle-moi, envoie-moi un message, y compris par pigeon voyageur ou par garde champêtre... Mais ne me laisse pas aller à l'église pour me faire poireauter inutilement, parce que je ne te le pardonnerais jamais. Le reste non plus d'ailleurs, mais je pourrais faire un effort. De toute façon, je t'aime et, si tout va bien, je vais me marier avec toi !

Gin

Je plie la lettre et commence à déjeuner. Le café, dans le Thermos, est bien chaud, et le lait toujours tiède, comme si Gin, avant de partir, l'avait fait réchauffer un peu. J'introduis les tranches de pain dans le toasteur, je l'allume, et en attendant qu'elles soient prêtes, je bois un jus d'orange. Il y a aussi un *Corriere della Sera* ; Gin a pensé à tout ! Je feuillette le journal et lis les nouvelles d'un œil distrait tout en me servant un café au lait. Le pain grillé est prêt. Je le prends et le pose sur une assiette avec une petite tranche de brie. J'aime ce fromage, parce qu'il est délicat. Il n'est pas aussi fort que le camembert, que je préfère manger en apéritif, le soir, vers sept heures, avec un vin blanc bien frais ou une bière glacée. Sur ce point-là, Gin me connaît comme sa poche. Jamais elle n'aurait confondu le camembert avec le brie pour le petit déjeuner. Je prends une tranche de melon. Il est juteux et sucré, mais pas trop, froid mais juste ce qu'il faut ; en un mot, il est parfait. Et je me mets à penser : savoir ce que quelqu'un veut ou aime, savoir exaucer ses souhaits, s'attirer sa confiance... N'est-ce pas là les qualités de la personne idéale ? Quand on entre dans un supermarché et que l'on cherche quelque

chose, on voit des tas de produits à l'étalage, qui semblent tous équivalents, mais au final, on choisit celui qui nous convient le mieux du point de vue rapport qualité-prix, ou parce que l'on a vu une publicité qui a réussi à nous séduire et à nous convaincre que c'était celui-là qu'il nous fallait. Est-ce la même chose pour un couple ? Existe-t-il une sorte de filtre qui nous indique quelle est la personne qui nous convient le mieux ? Oui, c'est cela le mot-clé : *le mieux*. Je me ressers un peu de café et remarque un sachet en papier avec deux croissants de chez Bonci. J'en prends un bout pour voir si, là aussi, elle a fait mouche. Oui, c'est un vrai, sans sucre... Ils sont délicieux et tellement moelleux que je pourrais en manger jusqu'à l'indigestion. Bien, j'étais en train de méditer sur *le mieux* en matière de partenaire. Gin est-elle la meilleure solution ? Les croissants de chez Bonci le sont, et je les ai mangés l'un après l'autre sans la moindre hésitation, tout comme j'ai apprécié le brie, le pain grillé, le jus d'orange, le café, le journal sur la table. Mais toutes ces choses-là, on peut aussi se les procurer soi-même, ou se les faire livrer ou servir, si l'on en a les moyens. Il existe des substituts. En revanche, une femme doit être irremplaçable. Ce doit être quelqu'un que tu n'oublies jamais, dans les meilleurs moments comme dans les plus difficiles. Ce n'est pas un confort mais une préoccupation de tous les instants. Oui, une préoccupation. « Est-ce vraiment ce que tu veux ? Nous savons de qui tu parles. » Soudain, je me sens exténué, comme si deux personnes distinctes s'agitaient en moi. D'une certaine façon, l'une d'elles est le Step d'avant, celui des courses à moto, ombrageux, jaloux, passionné, bagarreur, fugueur et rebelle. Et l'autre, c'est Stefano Mancini, un garçon devenu un homme tranquille, sûr de lui, qui aime son travail et la façon dont les choses évoluent autour de lui, y compris le bébé que porte la femme qu'il va épouser demain. Sauf que l'autre, le Step d'avant, a déjà un enfant ! Et donc, ne vaudrait-il pas mieux qu'il envoie valser le mariage, enfourche sa moto, passe chercher Babi et Massimo et file à l'aéroport pour prendre le premier avion en partance ? Pour les Maldives, par exemple, et ensuite faire le tour du monde, en passant par les Seychelles, Madagascar... et continuer de vivre avec elle sans perdre une seconde de plus... C'est alors que je jette un regard au sachet Bonci, aux miettes de pain grillé, au brie, au verre de jus d'orange vide, au *Corriere*

della Sera que j'ai feuilleté, à la lettre de Gin que j'ai lue... « Tu oublies juste un détail, que tu sois Step ou Stefano : à l'heure qu'il est, tu pourrais être sur une de ces îles, mais ça ne s'est pas passé comme ça. Et ce n'est pas parce que tu ne l'as pas voulu, mais parce que Babi t'a quitté. Tu as peut-être oublié, mais elle s'est mariée alors qu'elle était enceinte de toi et le savait, et elle aurait pu aussi bien ne jamais te le dire. Sauf qu'elle te l'a dit six ans plus tard et justement maintenant. Et pourquoi, d'après toi ? Parce que cette fois, c'est toi qui vas te marier et que la vie est ainsi : quand tout semble marcher à la perfection, elle abat sa paire d'as et te met K.-O. ; elle te met au pied du mur pour voir comment tu vas t'en sortir. Et comment est-ce que tu vas t'en sortir au fait ? »

Je me glisse sous la douche, je rejette la tête en arrière et j'ouvre le robinet. Je me laisse emporter par le jet d'eau chaude, de plus en plus chaude, et je souris pour essayer de dissiper mes doutes. Comment est-ce que tu vas t'en sortir ? Bien. Très bien même. Je n'ai pas peur, je suis solide, serein, sûr de moi. Demain je vais épouser la femme qui me correspond.

Un peu plus tard, je me présente chez mon père.

– Ah, te voilà enfin. Aujourd'hui je ne vais pas au bureau. Paolo va venir. Il m'a dit de l'appeler dès que tu étais là. Il veut te saluer.

– Oui, enfin, je ne vais pas au bout du monde ou à la guerre. Je me marie, c'est tout...

– C'est vrai, mais tu sais, le mariage c'est un peu la guerre...

Et il se met à rire comme un débile.

Je le regarde sans rien dire et je pense : « De quoi est-ce que tu parles, papa ? De ce que tu as fait subir à maman ? Il me semble que tu as grandi depuis et que tu savais à quoi t'attendre en te remariant. »

– Je voulais dire... qu'au début tout est rose, parce qu'il y a la passion, le désir, le plaisir d'être ensemble, mais qu'ensuite ça change, et qu'il faut savoir s'adapter.

J'ai envie de lui demander : « Et avec maman, c'était comment ? Elle n'a pas su s'adapter assez ? Elle n'était pas à la hauteur ? Elle ne te suffisait pas ? Qu'est-ce qui clochait avec elle ? À moi, elle me semblait parfaite, mais à toi pas, de toute évidence, ou pas assez en tout cas. »

Mais tout cela, je le garde pour moi, naturellement.

– Eh oui, le mariage, ça ne marche que si les deux époux s'adaptent en même temps...

Juste à ce moment-là, on sonne et papa va ouvrir. Il a l'air presque soulagé par cette interruption, comme si cela lui donnait le temps dont il a besoin pour réfléchir à la prochaine ânerie qu'il va me sortir.

– C'est Paolo !

Il revient tout content avec Paolo à son bras.

– Salut, Sté !

– Salut.

Je me lève et nous nous embrassons. Puis nous restons sans rien dire.

Paolo se met à rire.

– Bon sang, je suis plus ému que lorsque je me suis marié !

– Tu te laisses toujours emporter par l'enthousiasme quand il s'agit des autres.

Paolo s'assied sur le canapé.

– Tu sais ce que me dit Fabiola : « Tu trouves toujours des mots gentils à dire ou à écrire aux autres quand l'occasion se présente, mais pour nous, rien ! » Vous êtes de mèche avec elle ?

Je ris.

– Oui. En fait, demain, je ne me marie pas. C'est juste une excuse pour t'apprendre à dire des mots gentils au bon moment... Bon sang, que tu es bête !

Mon père rigole. Je m'assieds à côté de mon frère et j'ébouriffe gentiment ses cheveux toujours bien peignés.

– Vous voulez un café ?

– Pourquoi pas ? Merci, papa.

– Et toi, Step ?

– Oui, moi aussi, merci.

Et nous nous mettons à bavarder en riant et en buvant le café, et en laissant de côté nos soucis, au point que mon père se dégèle un peu et nous raconte des choses qu'il ne nous a jamais dites.

– Je l'avais rencontrée à une fête, et quand je l'ai raccompagnée chez elle,

votre mère m'a dit : « Prends par là, la via degli Orti delle Farnesina, la rue la plus sombre. » Et je me suis dit en moi-même : « Je lui plais. » Et dès que je me suis garé, elle m'a regardé, surprise, et m'a demandé : « Mais qu'est-ce que tu fais ? Pour qui est-ce que tu me prends ? Attention, je vais appeler à l'aide ! » Alors j'ai inventé un bobard : « Excuse-moi, j'ai fait tomber mon briquet et j'avais peur qu'il roule sous la pédale du frein. » Et donc, j'ai fait semblant de ramasser quelque chose et je lui ai même montré mon poing fermé. « Ah, ça y est, je l'ai ! » Puis j'ai fait mine de le mettre dans ma poche et j'ai redémarré. J'ai dû lui faire la cour pendant trois mois après ça, avant qu'elle accepte de m'embrasser.

Paolo rit.

– Tu ne nous l'avais jamais dit, papa.

Je souris. Maman, en revanche, me l'avait raconté, avec plus de détails, quand j'étais allé la voir à l'hôpital. « Il faut que je te dise quelque chose que papa ignore et que je n'ai jamais osé lui confesser. La première fois que nous nous sommes rencontrés, il a tout de suite cherché à m'embrasser, mais quand je lui ai demandé pourquoi il arrêtait la voiture, il a fait mine d'avoir perdu son briquet. Quelques jours plus tard, alors que j'étais seule avec lui, j'ai sorti une cigarette et je lui ai dit : “Tu as du feu, s'il te plaît ?” Et il m'a répondu : “Je ne fume pas ! Je n'ai pas de briquet !” Il ne s'en souvenait même pas. Ton père est comme ça. Il te raconte des bobards et ensuite il oublie qu'il t'a menti. »

J'émerge de ma rêverie. Ils rigolent toujours. Papa est en train de raconter une soirée passée avec des amis et maman au Piper. Patty Bravo était dans la salle et maman portait la même robe qu'elle. Mais cette histoire-là, il nous l'a déjà racontée un million de fois.

– Bon, je m'en vais..., dis-je en me levant.

– Attends, attends...

Papa revient avec un costume dans un sac.

– Tiens, c'est celui que tu as choisi pour demain.

Paolo me jette un regard amusé.

– Tu ne vas pas nous le montrer ? Tu ne nous fais pas cette faveur ?

– Vous le verrez demain, quand on jouera la marche nuptiale...

– Mais non, c’est toi qui dois l’attendre au pied de l’autel ! Tu ne sais rien de rien...

– Oui, peu importe. De toute façon, vous me verrez demain.

Paolo a l’air soudain intrigué.

– Et où est-ce que tu vas dormir ce soir ? Gin est chez vous, non ?

– Oui, elle voulait être tranquille et avoir tout sous la main pour se préparer... C’est moi qui suis parti.

– Tu veux venir dormir à la maison ? Fabiola sera ravie.

J’ai mes doutes là-dessus, mais je préfère dire autre chose.

– Ce soir, je sors avec mes amis. J’ai pris une chambre au Hilton, comme ça, demain, je pourrai me baigner dans la piscine avant d’aller au mariage.

– À ton mariage ! Ne te trompe pas.

– Je ne me trompe pas. On se voit demain. Tiens, Paolo, c’est toi qui apporteras les alliances, lui dis-je en lui remettant l’écritoire. Je suis sûr que demain, tu seras plus lucide que moi.

Paolo est tout fier, comme si je venais de lui confier la mission la plus importante du monde.

Je me rends ensuite au Hilton. Je passe prendre ma clé à la réception et monte au dernier étage. Je mets mon costume dans la penderie avec mes chaussures et tout ce dont je vais avoir besoin pour être le marié parfait. Puis je m’allonge quelques instants, mais je n’ai pas réussi à me détendre quand le téléphone se met à sonner à côté de moi.

– Bonjour, ici la réception. M. Guido Balestri vous attend.

– Oui, merci. Dites-lui que je descends immédiatement.

Je remets mes chaussures, prends la clé, referme la porte et appelle l’ascenseur. Pendant que je l’attends, je me demande quelle fête d’enterrement de vie de garçon ils m’ont préparée pour ce soir, et je suis soudain pris de panique. C’est mon dernier jour de célibat. Demain, je serai un homme marié.

– Et ça, c'est quoi ?

Guido m'attend, appuyé contre une Mercedes E.

– La voiture qui va te conduire à ta surprise.

– J'aime.

– Monte.

Je m'assieds à côté de lui, à l'avant.

– Non, toi tu montes à l'arrière. Aujourd'hui, je suis ton chauffeur.

– J'aime encore plus.

Je m'installe à l'arrière et Guido démarre tranquillement.

– Ils t'ont gravé exprès une compilation.

Il introduit le CD dans l'appareil, et aussitôt une chanson des Pink Floyd se répand dans l'habitacle.

– Eh, pas mal. Ça commence bien...

– Et ce qui suit est encore mieux.

Il me passe le boîtier du CD. Il porte la signature de Schello.

– Tu vois. C'est chouette.

En effet, il y a les noms des chanteurs qui me plaisent le plus : Negramaro, Bruno Mars, Courtney Love, Bruce Springsteen, Lucio Battisti, Tiziano Ferro, Cremonini... L'un après l'autre, les airs s'égrènent tandis que nous circulons à travers la ville. La voiture est silencieuse, la conduite de Guido rapide mais souple, sans coups d'accélérateur ou de frein intempestifs. Parfait.

– Eh, mais où est-ce que tu m'emmènes ? J'ai le droit de savoir ?

Guido me sourit dans le rétroviseur.

– C'est une surprise. Tiens, d'ailleurs, mets ça.

Il me tend un bandeau noir.

– C'est quoi ce truc ? Je ne suis pas censé voir où on va ?

– Non. C'est un ordre du grand chef.

– Et c’est qui ça ?

– Celui qui m’a aidé à tout organiser, un ami que tu connais et qui s’est mis en quatre pour toi...

Je fais mine d’avoir peur.

– Je veux rentrer chez moi !

Il rit.

– Trop tard ! Tu es coincé. Mets le bandeau et tais-toi ! Tu verras que tu ne seras pas déçu.

– Autrement dit, je dois te faire entièrement confiance ?

– Comme toujours !

Je ne lui dis rien, mais vu ce qui s’est passé la dernière fois, je serais tenté de me méfier ! Cependant, je fais ce qu’il me dit. Je mets le bandeau. J’ai envie de m’amuser. Après tout, on ne se marie qu’une fois. Enfin, je le suppose tout au moins.

– Et donc, il est comment ce grand chef ? C’est quelqu’un que je connais... Et donc, c’est quel genre, un demeuré ? Un mec super ? Un homme ? Une femme ? J’ai besoin de savoir le genre de soirée qui m’attend. Une nuit de beuverie, de défonce de musique, de folie ?

J’entends rire Guido mais je ne peux pas le voir.

– Plus que ça !

– Waouh, ça me plaît !

Et je me laisse retomber sur la banquette tandis que Guido enfonce l’accélérateur. Tel un signe prémonitoire, la voix de Lucio se met à chanter : « *Mi ritornir in mente bella come sei, forse ancor di più.* » « Tu me reviens à l’esprit, belle, peut-être encore plus belle. » Et je me laisse emporter par la musique. Je ferme les yeux et j’écoute la chanson qui n’a pas pris une ride. « *Ma c’è qualcosa che non scordo... Un sorriso e ho visto la mia fine sul tuo viso. Il nostro amore dissolversi nel vento...* » Lucio, tu as chanté chaque instant douloureux de notre histoire d’amour, et d’une façon si parfaite et complète. Qu’est-ce que tu as vécu, en réalité, de tout ce que tu racontes dans tes chansons ? Je sais que ma question ne trouvera jamais de réponse. Tu es Lucio, le compagnon idéal, parce qu’aucun de nous ne trouve jamais de réponse. L’amour naît et s’achève sans que l’on sache vraiment pourquoi, et

c'est là son plus beau mystère, dans cette douleur qui continue de m'accompagner. J'ai besoin d'air. J'abaisse la vitre d'un poil, et je remarque que quelque chose a changé. J'ouvre la bouche et j'inspire à pleins poumons. Je savoure la vie.

– Eh, mais, on roule en direction de la mer...

J'entends rire Guido et je l'imagine me jetant un coup d'œil dans le rétroviseur.

– C'est pas de jeu, tu as retiré ton bandeau !

– Non, ce n'est pas nécessaire pour reconnaître l'odeur de la mer.

Et je continue de humer l'air. Je respire le vent, le parfum des vagues, la saveur de l'infini. J'imagine cette étendue bleue qui m'a toujours accompagné. Je la sens sur ma gauche, je me retourne pour la chercher et la chaleur du soleil me confirme qu'elle est bien là.

– Oui, j'en suis sûr, on va vers la mer.

– Je ne peux rien te dire.

Et la musique continue. Ligabue, *Certe notti*, Vasco, *Un senso*. Et ensuite, de nouveau Lucio avec ses mélodies incomparables, ses attaques sublimes. *Si, viaggiare*. C'est comme s'il donnait un ordre. « *Ti regolerebbe il minimo alzandolo un po' e non picchieresti in testa cosi forte no... E potresti ripartire certamente non volare... Ma viaggiare.* » « Je l'ajusterais juste un peu pour que tu ne le prennes pas en pleine tête... Et tu pourrais t'en aller, mais pas t'envoler... Voyager. »

Et bercé par le mouvement lent et régulier de la voiture qui monte et descend sur les échangeurs de l'autoroute, je m'endors.

Plus tard, je ne saurais pas dire combien de temps...

– On est arrivés ! Tu peux retirer le bandeau !

Je ne sais pas combien de temps j'ai dormi, mais quand je me réveille, le soleil est en train de se coucher.

– Nous sommes sur le port.

– Oui, et le bateau nous attend.

Je descends de la voiture et me retrouve dans le Yachting Club de Porto Santo Stefano.

– Mince alors, on a fait tout ce chemin ?

– Oui, et tu as dormi pendant tout le trajet. De temps en temps, je te regardais dans le rétroviseur. Tu avais le sourire aux lèvres...

– C'est ta conduite qui me fait cet effet.

– Arrête... Tu avais l'air aux anges. Dieu sait à quoi tu as passé la nuit.

– À rien de spécial.

– Bon, assez papoté. On monte dans le canot. Le grand chef nous attend.

Nous embarquons dans un Tornado 38 qui s'éloigne à toute allure du quai et se dirige vers la haute mer, à l'extérieur du port. Le pilote abaisse les deux leviers vers l'avant et atteint aussitôt les trente nœuds marins. Il décrit un grand virage, laissant derrière nous ce qui fut jadis la villa de Feltrinelli, tout en haut de la falaise, et continue droit devant à toute allure, jusqu'à l'Isola Rossa, puis continue encore sans ralentir. À présent la mer est d'huile, et le Tornado creuse deux grands sillons blancs dans l'eau. Nous filons toujours droit devant, en direction d'Ansedonia, tandis que le soleil commence à descendre sous la ligne d'horizon. En face de la Feniglia, on ne voit rien d'autre qu'un grand yacht complètement illuminé.

– Et voilà...

Incroyable. Je ne m'y attendais vraiment pas. À mesure que nous nous rapprochons, le bateau grandit. Lorsque nous sommes à proximité, le Tornado ralentit son allure et se dirige vers la poupe. Deux membres d'équipage en uniforme nous lancent un filin que notre pilote attrape au vol et attache aussitôt à la bitte, puis il approche le hors-bord du yacht et l'amarre. Nous n'avons pas le temps de mettre un pied sur la passerelle qu'un saxo se met à jouer *Love Theme* de *Blade Runner*. Sur le pont, j'aperçois tous les autres accoudés au bastingage.

– Ah, enfin ! Ce n'est pas trop tôt !

Lucone, Bunny, Schello, ils sont tous là. Il y a aussi Marcantonio et quelques autres. Je regarde Guido, stupéfait.

– Excuse-moi, mais il mesure combien ce bateau ?

– Quarante-deux mètres.

– Et comment tu as fait pour l'avoir ?

– Qu'est-ce que ça peut faire ? Tout ce qui compte, c'est d'en profiter !

– J'espère que les flics ne vont pas faire une descente et tous nous coffrer !

Guido se met à rire.

– Non, non, de ce côté-là, pas de souci. C’est une faveur de la part d’une personne honnête. Et puis, on est douze, plus toi. On ne risque rien.

– Ça me fait penser à la dernière cène. Soudain, une idée m’effleure : Mais au fait, qui est le traître ?

Il me sourit.

– Il n’y en a pas. Pour la bonne raison que tu n’es pas le messie. Tu n’es qu’un simple pécheur ! Amuse-toi, bon sang, et oublie tout le reste. Il n’y a pas de lézard, et on ne va pas non plus se fritter entre nous...

– Pourquoi ?

– Parce que nous sommes douze et que j’ai invité quinze filles !

Quand nous arrivons sur le pont, la musique joue à fond. Des serveurs passent entre les convives avec des plateaux couverts de flûtes de champagne. Guido en attrape deux au vol et m’en tend une.

– À ta santé ! Nous trinquons et il me sourit : À la tienne pour ce soir et tous les jours à venir !

– Ça me plaît. À la tienne aussi.

Et nous vidons nos verres cul sec. Le champagne est glacé et bien pétillant, parfait.

– Excusez-moi, dit Guido en interceptant une ravissante serveuse à la peau noire et aux cheveux coiffés en chignon, qui, lorsqu’elle se retourne, nous adresse un ravissant sourire.

Mon ami pose sa flûte sur son plateau et en reprend deux autres. Je pose moi aussi la mienne et prends celle qu’il me tend. La fille s’éloigne.

– Alors ? Qu’est-ce que tu en dis ? Guido m’étreint : Éclate-toi, Step.

Nous commençons à explorer bras dessus bras dessous le bateau.

– Il y a trois ponts. Il s’appelle le *Lina III*, et comme je te l’ai dit, il mesure quarante-deux mètres de longueur. Viens, on monte.

Là-haut, le pont est couvert et entièrement vitré. Il y a deux grands canapés bleu ciel. Deux filles sont en train de bavarder en sirotant des cocktails bleus assortis aux rideaux qui cachent en partie le ciel rougeoyant du crépuscule. Guido les salue.

– Salut, je vous présente Step, le futur marié.

Les filles se lèvent. Elles sont grandes et belles. Elles n'ont pas beaucoup de poitrine mais elles ont les cheveux longs. L'une est blonde, l'autre brune. Elles s'approchent et m'embrassent sur la joue.

– Félicitations !

– Nous sommes ravies d'être ici !

– Je sais que tu travailles pour la télévision et que tu fais des tas de trucs passionnants. Tu nous inviteras un jour à une de tes émissions ?

– Bien sûr.

– Ce yacht est super beau. Il est à toi ?

Guido intervient :

– Oh, là, assez de questions ! Viens, Step... Bien sûr qu'il est à lui. Et il a aussi deux villas dans les Caraïbes où on donnera peut-être une fête un de ces quatre.

Puis il m'entraîne à sa suite.

Nous avons à peine le temps d'entendre leur réponse :

– Vous pouvez compter sur nous. On ira où vous voulez !

Nous avons atteint l'extrémité du pont.

– Regarde un peu comme c'est beau...

Nous sommes amarrés au large de la baie de l'Argentario. Je distingue au loin la longue plage de la Feniglia, là où Babi et moi nous sommes embrassés pour la première fois, et au-delà les villas sur la grande colline. Certaines sont plus cossues que d'autres, avec un accès privé à la mer, et d'autres avec d'immenses piscines et de grandes baies vitrées dans lesquelles se reflète la baie. Je les admire tour à tour jusqu'à la dernière, tout au bout de la plage. Là-bas, au sommet des rochers, se trouve la plus belle de toutes, avec son accès direct à la mer. C'est là que Babi a fait l'amour pour la première fois.

« Tu es heureux ?

– Très.

– Comme si tu pouvais toucher le ciel avec un doigt ?

– Beaucoup plus, au moins trois mètres au-dessus du ciel. »

– À quoi est-ce que tu penses ? me demande Guido, interrompant brusquement ma rêverie.

– À toutes ces jolies maisons là-bas.

– Si tout va bien, tu en achèteras une un jour. Ça marche fort pour toi ! Pourquoi pas la plus belle, là-bas tout au bout de la baie ?

– Oui, peut-être.

– De toute façon, tu avais l’air aux anges.

Au même instant, nous entendons retentir la sirène du bateau.

– Qu’est-ce qui se passe ? On est en train de couler ?

– Non. Guido éclate de rire : J’ai juste demandé qu’on nous prévienne quand le dîner sera servi.

Nous descendons à l’étage inférieur. Les convives sont en train de prendre place autour de la grande table. Ils rient et blaguent, certains s’embrassent de temps à autre. Il règne une grande euphorie dans la salle à manger. Les serveurs passent et ôtent les verres, tandis que deux autres apportent des bouteilles de champagne qu’ils déposent au centre de la table. Il y a sept bouteilles de Moët & Chandon et nous sommes vingt-huit. La magnifique chanson de George Michael, *Roxanne*, retentit dans les haut-parleurs.

– Guido, mais qui a payé pour tout ça ? On peut le savoir ?

– Des gens qui aiment le luxe ! Nous ! Mais je vais tout de même te confier un secret : les boissons, ce sont les frères Chandon en personne.

– Tu es terrible. Il faut toujours que tu te paies ma tête. Jamais tu t’arrêtes de déconner ?

– Excuse-moi, mais est-ce que je ne t’ai pas toujours emmené dans des fêtes magnifiques ?

Je me souviens qu’il m’a même procuré un enfant.

– Oui, c’est vrai !

– Et tu pensais qu’on allait mégoter sur les moyens pour enterrer ta vie de garçon ? Franchement !

Et comme s’il venait de donner un signal, les serveurs commencent à entrer avec de grands plateaux de fruits de mer : huîtres, langoustines, gambas, tartare de bar, et commencent par servir les filles. Elles sont toutes belles et bronzées, et elles plaisantent gaiement tandis que les garçons leur servent les *crudités* et du champagne. Elles les remercient, souriantes et parfaitement à l’aise, comme si elles avaient l’habitude de dîner ainsi tous les soirs.

– Excuse-moi, Guido...

Je m'approche lentement de lui.

– Oui, quoi ?

– Ce sont des demoiselles de compagnie ?

– Comment ?

– Oui, enfin... des putes ?

– Non ! Il éclate de rire. Ce sont des filles qui veulent faire de la télé ou du cinéma. Je leur ai dit que ce soir il allait y avoir treize producteurs ici. Elles ne pouvaient pas rater une occasion pareille ! Elles sont venues pour rien !

Je regarde les douze producteurs. Bunny, Lucone, Schello et les autres. Les filles bavardent avec eux. Elles ont l'air de bien s'amuser en tout cas. Il y en a deux en particulier qui prêtent une oreille attentive à Lucone. Mais... comment est-ce possible ? Personne ne comprend jamais rien à ce qu'il raconte !

– Vous permettez ?

Un serveur me demande si je veux goûter quelque chose en particulier, un autre remplit de nouveau mon verre, et les haut-parleurs dissimulés dans les cloisons diffusent la voix d'Arissa qui chante *L'amore è un'altra cosa*. Devant moi, au loin, j'aperçois Ansedonia complètement baignée de lumière orange.

Je m'approche à nouveau de lui.

– Bon, après ça je ne te dérange plus, promis. Mais dis-moi, Guido... C'est quoi le lézard ?

Il rit.

– Parce que tu crois qu'il y a un lézard ?

– Oui.

– Tout dépend. Le lézard, c'est peut-être demain.

Ha ! Ha ! Sauf que je ne trouve pas ça drôle.

La nuit tombe lentement et les plats continuent à arriver. Deux splendides loups de mer en croûte de sel, salade de langouste, garniture de pommes de terre et poulpe. Et toujours plus de gambas, langoustines et calmars grillés, supions et petite friture.

– Le poisson est on ne peut plus frais. Il est de ce matin, nous assure le capitaine.

Confiants, nous savourons chaque bouchée qui nous est servie. Ensuite viennent les sorbets à la mangue, au thé vert, à la pastèque, au kiwi, le tout accompagné de champagne. Et pour finir, les desserts : moelleux au chocolat, à la noisette, sabayon, salade de fruits frais.

Un convive se lève de table, un autre se rend à la proue, ceux-là allument un cigare en sirotant un café, une liqueur, tandis qu'un DJ sorti de nulle part installe sa petite console. Il actionne les boutons, déversant une musique splendide. Derrière lui, un saxophoniste de petite taille et quasi imberbe souffle dans son instrument tandis que ses doigts virevoltent sur les clés avec une virtuosité impressionnante. Tout en jouant, il se hisse sur la proue et de là grimpe sur le banc d'un canot de sauvetage, et debout, son saxo pointé vers le ciel, on dirait qu'il cherche à courtiser la lune, pleine et immobile dans le ciel derrière lui. Des filles se mettent à danser, d'autres les rejoignent et elles forment un groupe qui se trémousse en rythme sur la mélodie. Des couples se prennent par la main et se dirigent vers la poupe, pour aller s'installer dans de gros fauteuils ou dans l'une des nombreuses cabines que comporte l'énorme yacht.

Marcantonio, Guido, Lucone et Bunny ont déniché un jeu de roulette, à moins que l'un d'eux ne l'ait apporté. Quoi qu'il en soit, ils ont installé un véritable casino au centre de la salle à manger, sur la grande table que les serveurs ont débarrassée. Ils ont tellement l'air de s'amuser, avec toutes ces

filles ravissantes qui se pressent autour d'eux, que je me rapproche moi aussi pour jouer.

Lucone s'écrit gaiement dans son français de rital :

– Allons, mesdames, messieurs, faites vos jeux ! Attention, *rien no va plouss !*

Une des filles rit. Je mise sur le dix-huit, tout en sachant que même si je gagne, je n'empocherai pas un seul euro.

– La jambe d'une dame... le sept !

Ils s'esclaffent en buvant du champagne, mais la plupart perdent et reprennent des jetons tandis que la musique se déchaîne.

– Salut. Tu sais que je suis allée voir ton bureau ? J'ai beaucoup aimé.

Je me retourne. Et je la vois devant moi, souriante. Son bronzage est très sombre. Elle a des yeux verts, les cheveux noirs coupés court, des lèvres pulpeuses et un sourire craquant, avec des dents blanches, parfaites. Elle porte une robe rouge cerise, avec un grand décolleté qui met en valeur ses jolies épaules bien dessinées. Ce doit être une sportive, car elle a des bras musclés. Elle me regarde droit dans les yeux.

– Je m'appelle Giada et j'aimerais te toucher.

Ses paroles me surprennent, de même que son regard intense, profond.

– Mais je...

L'espace d'un instant, je reste planté là comme un idiot sans savoir que répondre.

Elle éclate de rire.

– Allons, c'était une blague, bien sûr ! C'est parce que vous m'avez fait passer un test débile. Un certain Civinini m'a dit : « Essaie de me dire quelque chose qui puisse me mettre mal à l'aise ! » Et la première chose qui m'est venue à l'esprit, c'est celle que je viens de te dire... La seule différence, c'est que tu as réagi, alors que lui est resté de glace.

Elle rit à nouveau. Puis elle redevient sérieuse, incline légèrement la tête et m'observe avec curiosité.

– Qu'est-ce qu'il y a ? Tu es fâché ? Ce n'était qu'une blague...

Elle sourit, puis hausse les épaules comme pour dire : « Quelle importance ? » et du menton, elle désigne une bouteille de champagne.

– Tu m’en sers une goutte ?

Je la regarde sans ciller.

– C’est à toi de me servir. C’est moi l’invité d’honneur ici.

Elle hausse un sourcil, m’observe un moment, puis éclate d’un rire sonore.

– C’est vrai, dit-elle. Tu as raison. Mais ensuite on fait la paix, d’accord ?

– Mais bien sûr ! Mais avant, sers-moi à boire.

Giada va chercher la bouteille. Elle sait que je la suis des yeux ; elle marche avec les épaules rejetées en arrière, mais sans rouler exagérément des hanches. Puis elle s’en revient avec le champagne et deux flûtes de cristal. Elle m’en tend une sans me quitter des yeux. Elle est belle et elle le sait. Et tandis qu’elle nous sert à boire, je l’observe.

– Alors comme ça, tu te maries demain.

– Oui.

– Tu es sûr ?

– Oui.

– Tu crois que ça va durer aussi longtemps que tu vas en faire le vœu ?

– Je ne sais pas.

Après avoir rempli son verre, elle pose la bouteille et me décoche un regard surpris.

– Comment ça « tu ne sais pas » ?

– Je ne suis pas le seul concerné. Il faut être deux pour former un couple, au cas où tu ne le saurais pas !

– Évidemment ! Je me référais à ta part du contrat, tu crois que ça va durer éternellement ?

– Je n’en sais rien.

– Comment cela ?

– À supposer que je devienne amnésique, comme dans le film de Channing Tatum, *Je te promets*. Tu l’as vu ?

– Oui, il est magnifique. J’ai pleuré.

– Et tu es du genre à pleurer facilement ?

– Si le film est bon, qu’il me bouleverse, oui, mais dans la vraie vie, ça n’arrive pas souvent. Une fois j’ai beaucoup pleuré à cause de quelqu’un.

Mais après cela, je me suis juré que je ne verserais plus jamais une larme pour un homme.

– Mais tu n’en sais rien.

– Si, je le sais.

– Je pourrais te faire pleurer, moi.

Elle me regarde, surprise.

– Toi ?

– Bien sûr. Si je te cassais un bras, là tout de suite, je te garantis que tu pleureras.

– Idiot. Allez, trinquons !

Juste au moment où nous choquons nos coupes, la sirène retentit de nouveau. Guido, qui connaît sur le bout des doigts le déroulement de cette étrange soirée, ordonne à la cantonade :

– Tout le monde dehors !

Nous nous rassemblons sur le pont, sous les étoiles, face au disque immense de la lune. Sur la toile bleu sombre et parfaite du ciel infini, les feux d’artifice se mettent à crépiter. Des gerbes rouges, jaunes, vertes, violettes, explosent l’une après l’autre, sans s’arrêter. Elles jaillissent des flots et fusent toujours plus haut au-dessus de nos têtes, à trente ou quarante mètres, s’ouvrant comme de gigantesques parasols qui n’ont pas le temps de disparaître que déjà d’autres, plus petites, éclatent, diminuent, et vont se perdre dans la mer. Elles changent sans cesse de couleur : rouge, orange ; elles se transforment en cascades blanches, vertes. L’une après l’autre, en une explosion continue. Giada passe son bras sous le mien, et me dit sans me regarder :

– C’est magnifique.

Puis elle pose sa tête sur mon épaule et se serre contre moi. Je la regarde, surpris. Elle a laissé de côté son armure et semble soudainement radoucie, soumise. Ces changements me paraissent suspects et j’en viens à me demander si elle n’a pas été payée pour cela. Les feux d’artifice continuent à illuminer la mer. Un peu plus loin, à environ cent mètres de nous, j’aperçois une balise. Dessus se trouve un véritable arsenal de pièces pyrotechniques, grandes ou petites, toutes pointées vers le firmament. Et non loin de là, une barque se balance sur les flots avec deux hommes à son bord. Ce sont eux qui

ont dû préparer le spectacle. Soudain, sur la balise, le canon tire une grande comète qui s'immobilise à environ vingt mètres d'altitude puis explose avec un bruit assourdissant. Une deuxième suit presque aussitôt, et explose avec la même intensité dix mètres plus haut. La troisième est encore plus brillante que les deux précédentes. Elle reste un instant suspendue dans les airs avant d'éclater en une cascade d'étincelles qui vient clore le spectacle.

– Bravo ! Superbe ! Magnifique !

Les uns sifflent, les autres applaudissent, et j'entends sauter un bouchon de champagne. On se croirait à la Saint-Sylvestre. Un serveur passe par là et remplit de nouveau nos verres. Giada me sourit en me regardant au fond des yeux, puis elle choque sa coupe contre la mienne.

– Pour que tous tes vœux soient exaucés..., dit-elle.

– Et les tiens...

– Non, c'est toi l'invité d'honneur. Cette nuit, tu peux me demander ce que tu veux.

– Ça aussi, ça faisait partie de l'entretien d'embauche ?

Elle éclate de rire.

– Non, non, c'est de l'improvisation.

Nous nous regardons. Elle porte sa flûte à ses lèvres et commence à boire lentement sans me quitter des yeux. Cette Giada est plutôt agréable. Belle, drôle, bronzée et souriante, sensuelle, osée...

La sirène retentit encore, deux fois. Giada arrête de boire et pose son verre sur une table basse.

– Il faut partir. Dommage, dit-elle en se penchant vers moi et en effleurant mes lèvres d'un baiser.

– Mais où est-ce que tu vas ?

– On nous a ordonné de partir après les feux d'artifice, quand la sirène retentirait deux fois. Nous devons tous abandonner le navire...

Elle me lance un dernier regard, un sourire, mais presque triste cette fois.

– Tu as raison. Il se pourrait bien que tu me fasses pleurer, sans avoir à me casser un bras pour cela.

Puis elle va rejoindre les autres à l'avant du bateau. J'aperçois Lucone, Schello, Bunny et les filles, Marcantonio, un autre que je ne reconnais pas, et

un qui titube sous l'effet de l'alcool, comme Hook, tandis que deux filles s'efforcent de le soutenir.

– Essaie de rester debout, bon sang ! Que tu es lourd !

– Comment ça ? Mais je suis en pleine forme... ! Je pourrais vous faire grimper aux rideaux toutes les deux.

Tous montent à bord d'une flottille de canots qui vient d'arriver. Certains empruntent la passerelle, d'autres sautent directement depuis la plateforme. Une à une, les barques s'éloignent du yacht. Certains me saluent, certains sont en train de se bécoter. Allez savoir ce que Lucone avait fait miroiter à cette fille, même si, vu le zèle qu'elle y mettait, elle était promise à une brillante carrière d'actrice. Dommage qu'il n'ait rien eu à voir dans le cinéma, sauf en tant que figurant, pour se faire quelques sous et essayer, sans résultat d'ailleurs, de se faire une nana.

Guido s'approche de moi.

– Alors ? La fête t'a plu ?

– Énormément.

– Tant mieux.

Il me serre dans ses bras puis se dirige, lui aussi, vers la passerelle. Je vais lui emboîter le pas, mais il m'arrête.

– Non, non, me dit-il en souriant. Toi, le capitaine et l'équipage, vous restez ici. Profite donc de ce yacht de quarante-deux mètres. Il y a une suite pour toi. Ils viennent de l'ouvrir à l'instant, personne n'y est entré.

– Mais on ne m'a rien expliqué. Pourquoi ? Et le bateau ? Et demain ?

Guido me sourit encore et monte dans le canot.

– Profite de ta dernière bouteille et de ta suite. Demain, quand tu te réveilleras, il y aura un canot pour te ramener à terre. Si tu en as envie...

Sans rien ajouter, il s'en va lui aussi. Le pilote du hors-bord donne un coup d'accélérateur et décrit une dernière courbe avant de disparaître dans la nuit.

J'aperçois le capitaine qui me salue de loin avant de disparaître à son tour dans sa cabine.

– Bonne nuit.

Le silence, la solitude. Le yacht est vide, ils sont tous partis. Il y avait au moins huit membres d'équipage et maintenant il n'y a plus personne. Tout a

été nettoyé et remis parfaitement en ordre, avec une rapidité, une agilité et une discrétion incroyables.

Je regarde le rivage. Il fait nuit noire à présent. Pas une lumière ne luit aux fenêtres des villas. La lune a viré au rouge, et il n'y a plus qu'elle et la mer, une légère brise marine, et le silence. On n'entend rien d'autre que les petites vagues lapant la quille du bateau.

J'entre dans la salle à manger et me dirige vers la proue, et la dernière cabine tout au fond. Dans le couloir, les lumières ont été tamisées. Aucun détail n'a été omis. Sur la porte en teck, il y a une plaque sur laquelle on peut lire *SUITE*. J'ouvre. La cabine est gigantesque. Elle occupe toute la partie frontale de la proue. Dans un coin, j'aperçois un lit *king size* et en face deux canapés de couleur claire, ainsi qu'une table basse en verre aux bords sertis de laiton. À l'autre extrémité se trouve une *chaise longue* beige, et derrière des rayonnages sur lesquels reposent un système audio ultraplat Bang & Olufsen et deux grandes enceintes acoustiques. Sur un guéridon, devant un grand miroir moderne, trône une bouteille de champagne Cristal dans un seau à glace. À côté se trouve une rose avec un mot : *Pour toi*.

Je le saisis et le retourne. Il n'y a rien d'inscrit au dos. Je ne reconnais pas l'écriture. Brusquement, les lumières se tamisent, et une chanson commence à s'échapper des baffles, emplissant toute la cabine. *Through the Barricades*. C'est alors que je la vois dans le miroir, devant moi.

– L'espace d'un instant, je me suis demandé si tu n'étais pas derrière tout ça... Mais juste un court instant.

– Et tu l'espérais ?

Babi me sourit.

Elle se tient sans rien dire à côté de la stéréo. Elle arbore une robe en lamé argent dont les minuscules sequins accrochent la lumière à chacun de ses mouvements. Elle s'est teint les cheveux en noir, coupés court, avec une frange. Ses yeux bleus, maquillés à la perfection, font ressortir son regard magnétique.

– Non, je ne l'espérais pas. J'ai écarté l'idée dès qu'elle m'a traversé l'esprit. De toute façon, ça n'aurait pas eu de sens.

Elle porte des talons hauts, et sa robe lui arrive au-dessus du genou.

– Tu te souviens de cette chanson ?

– Oui.

– On était dans cette maison...

Elle désigne Ansedonia à travers le grand hublot, une colline baignée de clair de lune de l'autre côté de la mer obscure.

– C'était la première fois qu'on faisait l'amour. Et c'était merveilleux.

– Oui, Babi. Mais c'était il y a longtemps.

À présent, elle s'avance lentement.

– Tu aimes ce bateau ?

– Oui, beaucoup.

– Tant mieux. Il appartient à mon mari. En principe, je n'y mets jamais les pieds. Mais je suis heureuse que tu aies pu en profiter ce soir...

– Qu'est-ce que tu lui as raconté ?

Elle s'approche de moi, me frôle, puis s'empare de la bouteille derrière moi.

– Assieds-toi, Step, je vais te servir un verre.

Tandis que je me dirige vers le canapé, elle débouche le champagne.

– Je lui ai dit que je voulais organiser une fête. Il ne m'a pas demandé pourquoi, ni avec qui : c'est le mari idéal. Il est à l'autre bout du monde en ce moment, comme presque toute l'année.

Elle remplit les deux coupes, s'approche et m'en tend une. Puis elle lève la sienne et me sourit.

– À notre bonheur, quel qu'il soit.

Je ne dis rien. Je choque délicatement son verre contre le mien, et, les yeux dans les yeux, nous prenons chacun une gorgée de Cristal.

– Je te plais avec les cheveux noirs ? Au début tu ne m'as pas reconnue. C'est une perruque. Je l'ai mise exprès pour toi, je voulais être ta dernière aventure, ton dernier baiser de célibataire...

Je vide ma coupe et la pose sur la table basse.

Elle se lève, saisit la bouteille et nous ressert.

– Je peux ? demande-t-elle en désignant la place à côté de la mienne sur le canapé.

Elle veut s'asseoir à côté de moi, elle veut me séduire.

– C'est ton yacht.

– Oui, mais je ne le ferai pas sans ta permission.

Je la regarde en silence. Elle semble sereine, tranquille ; et peut-être prête à se plier vraiment à ma volonté. Je l'invite à s'asseoir.

– S'il te plaît.

Elle s'approche et s'installe à côté de moi. Puis elle s'empare d'une télécommande, réduit un peu la lumière et augmente le son de la stéréo. Elle se baisse ensuite et commence à défaire les boucles de ses chaussures ; la première, puis la seconde, et elle se retrouve pieds nus.

– Ah, c'est beaucoup plus confortable comme cela, dit-elle. J'ai mis une perruque ce soir, parce que je ne voulais pas être Babi. J'aimerais être une inconnue, mais qui t'attirerait tellement que tu ne pourrais pas résister et que tu déciderais de passer la nuit avec elle. Tu veux bien me faire ce plaisir ?

Elle plonge ses yeux magnétiques, langoureux, dans les miens. Sa bouche est légèrement entrouverte et je contemple ses lèvres, ses dents, son sourire qui luit dans la pénombre. Combien de fois j'ai rêvé de cette bouche, donné des coups de poing dans les murs et les portes parce que tu n'étais pas à moi, Babi.

– Demain, je me marie.

– Je sais, mais ce soir tu es ici.

Elle pose sa main sur ma poitrine et la laisse courir sur mon ventre, puis elle m'attire à elle et approche sa bouche de la mienne en inspirant comme si j'étais son oxygène. Au même instant, Gin m'apparaît, avec ses grands yeux caressants, son rire, la carte qui accompagnait mon petit déjeuner ce matin, ses parents, le père Andrea, l'église et le menu de noces, les paroles et les promesses échangées. Et je me sens coupable, perdu, je veux être fort, mais je n'ai pas la force de m'écarter et je ferme les yeux.

– J'ai beaucoup bu...

J'ai l'impression d'entendre rire quelqu'un en moi.

« Non, tu as raison, ce n'est pas une excuse suffisante. Celle-ci porte une perruque, c'est une autre femme et un enterrement de vie de garçon comme un autre, rien de plus... »

Mais je sais au fond de moi que ce n'est pas vrai. Babi prend ma main droite et la glisse entre ses cuisses avec un mouvement ascendant, sous sa robe,

pour me faire sentir qu'elle me désire. Puis elle m'enfourche et se rapproche encore.

– Aime-moi, aime-moi encore, juste une fois, juste cette nuit. Comme avant...

Et nous nous abandonnons l'un à l'autre.

Le rugissement d'une sirène me tire du sommeil. J'ouvre les yeux. Je suis dans la pénombre. Dans l'immense suite. Je tire les rideaux. Dehors il fait jour. Mais quelle heure est-il au juste ? Je jette un coup d'œil à la pendule. Onze heures. Ouf ! Un peu plus et j'avais une attaque. Je file à la salle de bains. Il n'y a personne. C'est alors que je l'aperçois sur la petite table qui jouxte le miroir, posée contre le seau à glace dans lequel flotte la bouteille de Cristal vide, il y a sa perruque noire accompagnée d'un petit mot : *Pense à ce que je t'ai dit*. Je déchire la feuille en mille morceaux, puis j'enfile un peignoir et sors de la cabine. Je remonte en hâte le couloir au fond duquel je croise le capitaine.

– Bonjour. Vous avez bien dormi ? Le petit déjeuner est prêt.

Il me montre une table impeccablement mise et couverte de victuailles.

Sous une cloche de verre, il y a des œufs au plat encore chauds, des tartines de pain grillé enveloppées dans une serviette blanche assortie à la nappe, des croissants, du beurre, du jambon de pays, du brie. Tout ce que j'aime. Elle n'a pas oublié.

Le capitaine me sourit, et comme s'il avait lu dans mes pensées :

– Il n'y a personne à bord. Quand vous aurez fini votre petit déjeuner, une barque vous ramènera à terre. Il faut compter une vingtaine de minutes pour rallier le port. Là-bas, une voiture vous attendra. Dans deux heures maximum, vous serez au Hilton. C'est du moins l'adresse qu'on m'a communiquée.

– Oui, c'est bien cela. Merci.

– Et maintenant, je vous laisse. Dans le coin, là-bas, vous trouverez les journaux du matin.

Je me sers une tasse de café, puis prends une tartine et un petit morceau de brie et un œuf. Le jambon, en revanche, ne me dit rien. La veille au soir, j'ai beaucoup bu. Je vois un grand verre de jus d'orange. J'en prends une longue

gorgée. Il est parfait, bien frais, sans pépins ni pulpe. Il vient d'être pressé. Je mange lentement, tout en buvant mon café. Je reprends du brie puis j'attaque les croissants. Je m'essuie les lèvres avec la serviette et je me lève de table.

Je regagne ma cabine et prends une bonne douche, puis je remets mes vêtements de la veille. Mon téléphone portable n'a presque plus de batterie mais assez tout de même pour que je puisse consulter mes messages. Le premier est de Guido :

Tu t'es éclaté ? J'espère que oui, sacré veinard, avec ton escort girl ! Il n'y a que toi pour te taper une nana pareille ! Non seulement elle ne demande rien, mais elle paie l'addition !

Comme toujours, il réussit à me faire rire. Jusqu'à ce que je lise le message suivant :

Alors ! ? Comment s'est passée ta dernière nuit de garçon ? Tu t'es éclaté au moins ? J'ai essayé de tirer les vers du nez à Guido et aux autres, mais ils n'ont rien voulu me dire ! Pas même les filles ! Vous êtes terribles. Solidaires jusqu'à la mort ! C'est vrai que votre chanson fétiche et votre cri de ralliement c'est Non mollare mai, « Ne jamais se rendre ». Enfin, j'espère que tu t'es bien amusé, mais pas trop tout de même, hein ? Et surtout, j'espère te voir à l'église ! Je t'embrasse, mon amour !

Je relis le message de Gin et ferme un instant les yeux. Une image me revient comme un flash ou les fragments d'un rêve. Ou de poudre de rêve, comme dirait Guido. Je me revois en compagnie d'une escort girl très riche. Je glisse mon téléphone dans ma poche et sors sur le pont. Le capitaine m'attend à la poupe. Il me salue en souriant et me tend la main.

– Ce fut un plaisir de vous avoir à bord, même si ni moi ni mes hommes d'équipage ne vous avons jamais vu.

Je ris.

– J'apprécie votre discrétion.

C'est alors qu'il me tend un paquet.

– Pour vous. On m’a chargé de vous le remettre.

– Merci.

Je monte dans la barque. Le pilote attend que je me sois assis pour mettre les gaz. Je me retourne et vois le capitaine appuyé au garde-corps. Il lève sa main droite et me salue. C’est un bel homme, avec des yeux bleu foncé et le teint buriné par le soleil et les embruns. Tandis que la barque s’éloigne à toute allure, je détourne les yeux, gêné par les rayons du soleil qui jouent à la surface de l’eau. À cette distance, le *Lina III* me paraît gigantesque. Et aussi haut qu’un immeuble. Je décide d’ouvrir mon paquet. Je le fais tout doucement pour que le papier ne s’envole pas. Il renferme un étui, et quand je l’ouvre, je reste sans voix. Il contient une paire de Ray-Ban Balorama *vintage*, comme celles que je portais à l’époque et qui ne se fabriquent plus depuis des années. Pourtant, celles-là sont toutes neuves. Il y a également un mot : *Rien que pour toi*. J’examine la face interne des branches. Elles portent le numéro : 001. Je les chausse. Mes yeux sont instantanément soulagés, mais pas mon cœur. Je m’abandonne à la caresse du vent et m’efforce de ne penser à rien. Je ne veux pas me sentir coupable. Ce n’était qu’un enterrement de vie de garçon après tout. Un comme tant d’autres. J’essaie de m’en convaincre, en espérant que demain je penserai la même chose. Le hors-bord a atteint sa vitesse maximum et nous arrivons au port exactement comme l’a prédit le capitaine. La voiture est là, mais Guido n’est pas au volant. Je monte à l’arrière. Le chauffeur se retourne et me demande :

– L’hôtel Hilton, c’est bien ça ?

– Oui...

L’homme démarre aussitôt. Chassant au loin toute pensée néfaste, je me laisse bercer par le chaud soleil qui darde ses rayons à travers les vitres et m’endors. J’ignore combien de temps s’est écoulé quand je me réveille. Je suis sur le parvis du Hilton et l’autoradio déverse *Fast Love* de George Michael. Je me redresse sur la banquette, mets un peu d’ordre dans mes cheveux, me masse la nuque en essayant de reprendre mes esprits. J’ai dû rêver quand je dormais, mais je n’en ai gardé aucun souvenir. Mon cerveau a-t-il analysé la situation, réfléchi à ce qui s’était passé et à ce qui pourrait arriver ? Peut-être même imaginé un plan, une raison de faire une chose

plutôt qu'une autre ? Mais si mon cœur et mon esprit ont pris une décision à ma place, je ne suis au courant de rien. Il se peut qu'un jour jaillisse le fruit de ce rêve de presque deux heures. En espérant que la décision sera la bonne.

– Nous sommes arrivés, m'annonce le chauffeur qui pense sans doute que je suis toujours endormi.

Je m'extirpe de la voiture et entre dans le hall de l'hôtel. Je demande ma clé et monte aussitôt dans ma chambre où je m'écroule sur le lit avec mes chaussures et mes lunettes. J'ouvre les bras et me détends enfin. Je reste un moment ainsi, puis je consulte la pendule. Une heure et demie. Je vais dans la salle de bains, j'ouvre ma trousse de toilette et en sors mon rasoir électrique Braun. Je me rase en marchant. De temps en temps, je m'arrête pour me regarder dans une glace. Avec la main gauche, je tâte mes joues et mon menton pour m'assurer qu'il ne subsiste pas de duvet, puis je continue à passer le rasoir sur ma peau jusqu'à ce qu'elle soit parfaitement lisse. Plus tard, je prends l'ascenseur qui m'amène directement à la piscine. J'ôte mon peignoir, passe sous la douche, enlève mes tongs et me jette à l'eau. Je fais presque toute une longueur de bassin en sous l'eau et quand je ressors, je suis à l'autre bout, près de deux garçons allongés dans des hamacs.

– Qu'est-ce que tu fais ce soir ?

– Je pensais aller au ciné avec Simona. Et toi ?

– Paola et moi on voulait aller dîner au Ghetto.

– Venez plutôt avec nous ! On ira à la séance de huit heures et ensuite on sortira dîner.

– Vous allez voir quoi ?

Les gars continuent à bavarder. C'est un samedi comme les autres en Italie, et le pire semble être passé comme dirait la chanson. Mais en réalité, si l'on me demandait : « Et toi, tu fais quoi aujourd'hui ? » « Ben, moi, plus tard, je me marie. » « Ah, d'accord... » Comme si rien n'était encore joué. Pourtant, la chanson précise : « *L'oroscopo pronostica sviluppi decisivi...* », « L'horoscope prédit des avancées décisives... » J'avoue ne pas bien voir lesquelles et je refais une longueur de piscine.

Je sors de l'eau, renfile mon peignoir et regagne ma chambre. Je commande un thé vert glacé, j'attends que l'on me le monte, puis je vais me doucher. Je

me sèche et sors boire mon thé sur la terrasse. Je ne porte rien d'autre que mon caleçon, mais il fait bon au soleil. Je regarde l'heure. Il est trois heures et quart. Mon père ne va pas tarder à venir me chercher. Eh, mais imaginons que ce soit comme dans le film *L'Heure du crime*, où chaque fois que les heures et les minutes coïncident il se passe quelque chose ? Mais personne ne vient frapper à la porte. Aucune invitation ni aucun paquet n'arrive. Personne ne tire de feu d'artifice ou ne fait mugir une sirène. Non, cette fois, il semblerait que rien ne va se passer. C'est pourquoi je commence à m'habiller. Soudain le téléphone sonne. Je décroche, légèrement tendu :

– Allô ?

– Bonjour, ici, la réception. M. Mancini est arrivé.

– Ah, très bien. Dites-lui que je le rejoins tout de suite.

Il s'est passé quelque chose. Pour une fois, mon père est à l'heure. Il est même en avance. Incroyable.

Quand je descends, je le trouve dans sa Jaguar bleu ciel métallisé parfaitement astiquée. Il porte une casquette bleu marine et me sourit.

– À vos ordres, monsieur ! dit-il en touchant sa visière avec le pouce et l'index. J'ai fait laver la voiture tout exprès ce matin.

– Elle est nickel.

Comme je m'apprête à monter à l'avant, il m'arrête.

– Non, non, tu montes à l'arrière.

Je soupire, mais il insiste :

– Ça m'amuse.

J'obtempère, tandis qu'il s'installe derrière le volant et incline légèrement le rétroviseur pour m'avoir dans son champ de vision.

– Je vous amène à Bracciano, c'est bien cela ? Vous n'avez pas changé d'avis au moins ?

– À San Liberato, pour être exact. Et puis cesse de me vouvoyer, tu veux ?

Mon père éclate de rire.

– C'est plus fort que moi, je me prends au jeu.

Il sort tout doucement du parking du Hilton. De temps à autre, il me jette un coup d'œil dans le rétroviseur comme s'il voulait me dire quelque chose mais qu'il n'osait pas. Pour finir, il se décide à parler :

– Tu as vu ? J’ai réussi à expédier Kyra avec Paolo, Fabiola et les enfants. J’ai pensé que tu aurais envie d’un peu de calme.

Il regarde à nouveau la route.

– Comment ça s’est passé hier ?

– Bien.

– Sans plus ?

– Très bien. Sans plus.

Il rit.

– Tu ne changeras jamais, bon sang ! Même à ton père tu ne peux pas te confier ?

Je jette un coup d’œil au-dehors à travers mes Balorama noires tout en riant intérieurement. Je n’ose pas imaginer sa réaction si je lui racontais ce qui s’est passé avec Babi, déguisée en escort girl, le yacht de quarante-deux mètres de longueur, les filles et les « producteurs » qui étaient invités.

– Tu sais quoi ? Moi aussi j’ai enterré ma vie de garçon en bonne et due forme avant d’épouser ta mère !

– En bonne et due forme ? Qu’est-ce que c’est, au juste, un enterrement de vie de garçon « en bonne et due forme » ?

Il accepte de satisfaire ma curiosité.

– Je veux dire par là que mes amis étaient présents, ceux que j’avais à l’époque. On est allés à l’Ambra Jovinelli assister à un spectacle de strip-tease.

Il ôte subitement ses mains du volant pour mimer la scène.

– Il y avait une fille avec des nibars comme ça ! Après quoi, on est allés dans une villa de la Tiburtina où il y avait un buffet, mais pour autant que je me souviens, la nourriture n’était pas formidable.

Je me rappelle le champagne, les fruits de mer et le poisson que l’on nous a servis sur le yacht.

– Ensuite, mes copains m’ont payé une escort girl, une noire, avec des jambes immenses mais zéro nichons. Des œufs au plat.

Il dit cela sur un ton attristé, comme s’il était à plaindre.

– Je me souviens qu’elle s’appelait Tania, poursuit-il. Je suis monté avec elle dans une chambre de la villa. Je suis redescendu tellement vite qu’un de

mes amis m'a dit que le temps n'était « pas encore écoulé », comme s'il y avait eu un compteur ! Du coup, il m'a demandé s'il pouvait y aller à ma place, et il y est allé !

Il rit à gorge déployée.

– Mais à ta mère, je ne lui ai jamais dit. Elle était très jalouse. Il y a beaucoup de choses que je lui ai cachées, et pourtant, elle avait l'air de tout savoir. Je ne te l'ai jamais dit, mais une fois, elle ne voulait pas, mais je l'ai suppliée et elle l'a fait pour moi...

– Papa, tu ne m'as jamais rien révélé de ta vie, pourquoi est-ce que tu choisis de le faire maintenant ? Ça n'est pas le moment.

– Tu as raison. De toute façon, c'était un jeu innocent. Nous étions dans la chambre avec un autre couple, mais il n'y a pas eu d'échange de partenaires ni rien. On se matait, ça oui, mais c'est tout...

Il n'a pas pu s'en empêcher. C'est plus fort que lui. Il faut qu'il se comporte comme un crétin.

– Si seulement ta mère était encore là. Elle aurait tant aimé assister à la cérémonie à l'église.

Il dit cela avec une complète désinvolture, sans la moindre considération, sans même réfléchir à ce qu'il vient de me raconter. Ce moment d'intimité qu'il aurait dû garder secret, car ce n'est pas le genre de confidences que l'on partage avec son fils. Mais c'est mon père. Je l'observe tandis qu'il conduit, dans son costume sombre, avec sa casquette de chauffeur. À présent, il allume la radio et se met à marteler le volant au rythme de la chanson qu'il n'a pas choisie mais qui semble lui convenir parfaitement : *YMCA* des Village People. Et il se met à brailler le refrain en manquant une parole sur deux et sans la moindre idée de ce que ça raconte.

– Papa, tu aimes cette chanson ?

– J'adore !

– Et tu sais ce que signifient les paroles ?

– Oui, enfin, je sais juste qu'ils se mettent à danser en joignant leurs mains au-dessus de leurs têtes...

Il lâche un instant le volant et, perdant le rythme, il imite le mouvement, puis reprend aussitôt le volant avant que la voiture ne parte dans le décor.

J'éclate de rire.

– Oui, c'est exactement ça, mais le refrain c'est une invitation à se rendre à la salle de sport de la YMCA, pour rencontrer de jeunes gays. Là, ils sont en train de dire : « Et c'est amusant le YMCA, tu peux t'y laver, tu peux y manger, tu peux t'envoyer tous les gars qui te plaisent, et faire tout ce que tu veux avec eux... » Autrement dit, là, tout de suite, tu es en train de chanter un hymne à l'homosexualité.

– Ah...

Il me regarde dans le rétroviseur et s'arrête de chanter.

– Sérieux ?

Puis il change de fréquence et cherche une autre chanson. En attendant, j'ai retrouvé ma bonne humeur. Il choisit *Sailing*, un air de Christopher Cross. C'est curieux que sur la route de Bracciano on n'arrive pas à capter autre chose que des tubes de la fin des années soixante-dix, comme si les radios s'étaient figées dans le passé.

– Celle-là, elle te plaît ? me demande mon père.

– Oui.

À présent, il conduit plus lentement, son équilibre mental intact. Et moi, qu'ai-je hérité de mon père ? Qu'est-ce que l'on a à voir lui et moi ? Et ma mère, que lui trouvait-elle ? Qu'est-ce qui la fascinait chez lui ? Que pouvait-il bien lui dire pour la charmer ? Pour la convaincre de l'épouser ? Je continue à l'observer. Ses yeux qui se reflètent dans le rétroviseur, sa main qui bat lentement la mesure sur le volant. Papa sourit en écoutant *Sailing*. En réalité, pour lui tout a continué comme avant. Il n'a pas beaucoup souffert de la disparition de ma mère. Peut-être ne l'aimait-il déjà plus, peut-être s'était-il mis en ménage avec l'autre, la bonne à rien.

– Papa ?

– Oui ?

– Qu'est-ce qu'elle te trouvait, maman ? Pourquoi est-ce qu'elle est tombée amoureuse de toi ?

Il me lance un regard surpris, il ne s'attendait pas à une question comme celle-là. Il reste un moment sans rien dire. Puis il me répond presque avec

ingénuité, comme un gamin surpris en train de plonger son doigt dans un pot de Nutella qui ne lui appartient pas.

– Tu veux savoir la vérité ? Je n’en sais rien.

Ce qui ne l’empêche pas de réfléchir.

– On était jeunes... On se plaisait, on était bien ensemble.

Il se remet à conduire en silence. Peut-être cherche-t-il la réponse, des fois que maman la lui aurait donnée. Il me regarde à nouveau dans le rétroviseur, l’air content de lui :

– Elle me disait que je la faisais rire.

Je hoche la tête. Il a l’air satisfait. À présent, nous quittons la route principale pour longer le lac. Il est cinq heures moins vingt. Nous roulons encore pendant quelques kilomètres avant d’apercevoir des torches plantées dans le sol et d’entrer dans San Liberato. Quand nous descendons de la voiture, papa s’approche de moi et m’étreint avec force, et l’espace d’un instant nous restons sans rien dire. Quand nous nous séparons, il a les yeux brillants. Il me prend par les épaules, me secoue légèrement, puis dit : « Oui », en hochant la tête.

Aussitôt, je suis assailli par une foule de gens. L’un après l’autre, ils me serrent dans leurs bras, me tapent dans le dos, me félicitent.

– Tu es beau comme un dieu !

– Quelle élégance !

Je souris, même si je ne sais pas qui sont toutes ces personnes.

– Tu es superbe !

– Mon Dieu, comme tu as grandi !

Celui-là, au moins, c’est un parent éloigné, même si je ne suis pas certain que nous nous connaissions. Il y en a quelques-uns que je reconnais, mais dont j’ignore complètement le nom.

– Tous mes vœux de bonheur.

– Merci.

Il me semble que l’on n’est pas censé le dire avant la cérémonie. Les gens sont vêtus de toutes sortes de façons. Il est vrai que la notion d’élégance, en particulier pour les mariages, est éminemment subjective. C’est alors que j’aperçois Bunny et Pallina, Hook et Schello, le Sicilien, Lucone et tous ceux

qui étaient là hier soir. Ils me sourient d'un air narquois. Aucune des filles du yacht n'est présente, et eux ont cessé d'être des producteurs. Et encore des cousins et des oncles, puis une parente qui me serre dans ses bras, tout émue.

– Ta mère aurait été heureuse de te voir en un jour comme celui-là. Tu es si beau...

Je lui souris en priant le ciel pour qu'elle ne dise rien d'autre.

Enfin, j'entre dans l'église et j'y trouve un peu de sérénité. J'aperçois l'autel surélevé, auquel on accède par un escalier latéral. C'est là que va se dérouler la cérémonie, au-dessus du parterre des invités. L'idée est belle, de même que les gerbes de lis blancs disposées aux quatre coins de la petite église et qui emplissent l'air de leur délicat parfum.

– Tu es prêt ?

C'est le père Andrea. Il vient dans ma direction en soulevant le bas de son aube pour ne pas trébucher. Il prend mes mains dans les siennes et les serre avec force, comme pour me dire : « Si tu es ici, c'est que tu as réussi à surmonter tous tes doutes. » Et j'aimerais bien, moi aussi, qu'il en soit ainsi.

Le père Andrea s'éloigne, et soudain un air de musique classique vient rompre le silence qui règne dans l'église. J'éprouve une étrange sensation. Je m'assieds, et les voix des convives qui me parviennent depuis le parvis s'éloignent. Je ferme les yeux et j'ai l'impression de flotter, à côté d'elle. Babi. Elle me sourit, ôte sa perruque, la laisse tomber à terre et me serre contre elle en m'obligeant à m'allonger.

– Tu m'as manqué.

Elle reste un moment étendue sur moi, sans rien dire, jusqu'à ce qu'elle réalise que je ne cherche même pas à la toucher.

Elle s'écarte alors, se lève et me regarde avec des larmes dans les yeux.

– Pourquoi est-ce que tu fais ça ? dit-elle en secouant la tête. Pourquoi est-ce que tu joues les durs ? Tu ne vois donc pas que je t'aime ? Que je n'ai jamais cessé de t'aimer et que je t'aimerai toujours ?

Elle se met à pleurer et je la regarde sans savoir que faire. J'aimerais l'envelopper de mes bras, la serrer contre moi, lui caresser les cheveux, sécher ses larmes. Mais je ne peux pas. Je suis comme pétrifié, incapable de faire un geste. C'est alors qu'elle rejette ses cheveux en arrière, émet un petit reniflement et éclate de rire.

– Pardonne-moi, c'est toi qui as raison...

Elle s'approche à nouveau, s'étend sur moi, appuie ses mains sur mes épaules et me regarde en souriant.

– Écoute-moi bien, Step. Il faut que je te dise quelque chose.

Et elle, toujours si discrète, ouvre subitement tout grand les vanes.

– Je t'appartiens comme je n'ai jamais appartenu à personne. C'est mon corps qui me le dit. Quand je fais l'amour avec toi, quand je jouis avec toi, il se passe quelque chose d'unique, de merveilleux. Tu me crois, n'est-ce pas ? Je n'ai jamais plus ressenti cela depuis. Comme si mon corps faisait un rejet. Je n'avais pas compris que quelque chose en moi était en train de mourir.

Mais tout cela, tu ne peux pas le comprendre. Je n'ai pas envie de passer encore une fois à côté du bonheur. Et mon bonheur c'est toi, et toi seul. S'il te plaît, pardonne-moi, pardonne-moi toutes mes erreurs passées, laisse-moi te donner encore une fois du bonheur, retrouver avec toi cet amour unique et tellement spécial, qui nous a emportés à trois mètres au-dessus du ciel. Ces choses-là n'arrivent qu'une fois dans la vie, et passer à côté c'est renoncer à l'extase. J'ai eu peur, j'ai écouté ma mère, mais j'étais très jeune alors, trop pour oser choisir le bonheur. Tu n'as pas le droit de me punir pour cela, sois généreux, laisse la colère de ces années-là de côté. Donne-nous encore une chance d'être heureux ensemble. Je t'en supplie, car je suis certaine que cette fois nous y parviendrons. J'ai changé et maintenant je sais ce que je veux. Et même si je suis heureuse d'avoir un enfant, ton enfant, ma vie me semble vide sans toi. Sans ton sourire, sans tes yeux magnifiques. Toi seul as su me rendre heureuse. C'est le plus beau cadeau que tu aies pu me faire. Tu m'as fait me sentir quelqu'un d'important, de spécial, d'idéal. Jamais je ne me suis sentie autant aimée que par toi. À un moment, au début de notre histoire, tout cet amour que tu éprouvais pour moi m'a fait me sentir coupable. Mais ensuite je t'ai envié, et pour finir je me suis laissé entraîner et je t'ai aimé moi aussi tout autant, sinon plus...

Je la regarde dans les yeux sans rien dire. J'ai le cœur plein de rage et de douleur, et j'ai envie de crier : « Et toi, tu étais où pendant tout ce temps ? Quand je me suis senti seul et abandonné ? Quand je me griffais les joues jusqu'au sang, par désespoir, en réfrénant mon envie de t'appeler, de te voir, de te serrer dans mes bras ? Quand je t'ai aperçue dans cette voiture, au pied de ton immeuble, en train de flirter avec un autre, j'ai cru mourir et j'ai prié Dieu pour qu'il te rappelle les moments que nous avons passés ensemble : la joie, les rires, les baisers, les regards. N'importe quoi qui puisse te faire penser à nous et t'éloigner de cet intrus, de ce baiser qui n'était pas le mien... »

Rien que d'y penser aujourd'hui, j'ai le cœur ravagé, plein de colère et de désir absurde, confus, incohérent. Mais mon corps est obstiné, il ne connaît pas la raison, et en un clin d'œil, je m'allonge sur toi, t'écarte les jambes pour

te prendre à nouveau. Et toi, tu me regardes avec tes yeux bleus, magnifiques et immenses et tu me supplies :

– Aime-moi, s'il te plaît, aime-moi comme avant, sans rage et sans haine...

Et tu es à moi. Je ferme les yeux et passe mon bras gauche derrière tes épaules pour te plaquer contre moi, et te pénètre avec force. Je te possède, Babi, irrémédiablement. Et je reviens à l'assaut, je te prends à coups de boutoir, mais cela ne me suffit pas. Je n'ai pas assez de toi. Je voudrais me fondre en toi, te sentir en moi et moi en toi pour être certain de ne pas te perdre à nouveau.

Au même instant, j'entends la marche nuptiale. Et simultanément tes dernières paroles : « Je vais jouir. Il n'y a que toi qui me fasses jouir. » Et les gens entrent dans l'église et je vois ton regard bleu, suppliant : « S'il te plaît, ne me punis pas, ne te marie pas. Viens, partons avec notre enfant, ne passons pas encore une fois à côté du bonheur... »

La musique s'amplifie, les invités s'asseyent, l'église est pleine. Et sur le seuil inondé de soleil paraît alors Gin, au bras de son père. Elle est rayonnante dans sa robe blanche avec ses épaules dénudées et son grand voile de mariée. Et son bonheur m'emporte comme un torrent, balayant au loin jusqu'au plus petit de mes doutes. L'autre n'était qu'une escort girl, une poussière de rêve, un enterrement de vie de garçon copieusement arrosé de champagne. Alors que ceci est la vraie vie. Gin continue à avancer en souriant à la foule. Elle est heureuse et la musique qui l'accompagne semble presque ensorcelante. Tout est parfait. Oui, à présent, je me sens capable de répondre à la question que vous avez été si nombreux à me poser : je suis heureux. Ou tout au moins, je m'efforce de l'être.

À la sortie de la petite église, nous sommes accueillis par une pluie de riz et de pétales de rose blancs et rouges. Les gens rient et applaudissent, et se mettent en rang pour nous féliciter, la mariée et moi. Les Budokanis m'étreignent l'un après l'autre, comme Renzi qui arrive derrière eux.

– Je suis sincèrement heureux pour toi. C'est tellement merveilleux qu'on se croirait dans une série.

– Dans ce cas, espérons qu'elle va exploser l'audimat !

Il rit et s'éloigne, puis s'approche d'un groupe de parents, d'amis de Gin et d'amis à moi. Tandis que je salue les convives, je pense à l'audimat. Les séries dramatiques sont celles qui attirent le plus de téléspectateurs. Comment seront les prochains épisodes ? C'est alors que je me rappelle que même une série comme *I Cesaroni* a été très bien reçue par le public, ce qui me rassure. Amendola et les autres personnages ont fait beaucoup rire. Peut-être allons-nous nous aussi avoir notre part de bonheur.

– Chéri ! Comment vas-tu ? Nous n'avons pas pu échanger deux mots...

– Mais si, souviens-toi, j'ai dit « Oui, oui » !

Nous rions et échangeons un baiser.

– Tu es heureux ?

– Infiniment.

Mais notre conversation tourne à nouveau court, car nous nous retrouvons l'un et l'autre littéralement assaillis par un groupe de convives.

– Venez, j'ai trouvé un coin fantastique. Il faut y aller avant le coucher du soleil !

Un photographe bardé d'appareils photo prend Gin par le bras et l'entraîne au loin. Je n'ai d'autre choix que de les suivre jusqu'à un immense jardin où nous devons poser en train de sourire, de nous embrasser et de nous regarder dans les yeux.

– Parlez-vous ! C'est ça, très bien. Allez, encore une fois. Parlez-vous !

Et nous finissons par éclater de rire parce que nous ne savons pas quoi nous dire.

– Et maintenant, la mariée lève la jambe.

Gin proteste, et elle a raison :

– Ah, ça, non, alors ! Pas question que je lève la jambe...

Les assistants du photographe nous regardent en hochant la tête.

– Il est vieux, il est plus trop dans le coup, disent-ils.

– Bon, c'est comme vous voudrez. En ce qui me concerne, nous avons fini, dit l'homme.

Quand nous regagnons le parvis de l'église, nous sommes accueillis par un tonnerre d'applaudissements.

– Les voilà ! Vive les mariés !

Au même instant, des lumières s'allument au-dessus des grandes tables. Je comprends à présent pourquoi ils nous ont accueillis à bras ouverts, car les invités se précipitent en jouant des coudes vers le coin du buffet où l'on distribue des cornets de beignets, semblables à ceux qu'utilisent les marchands ambulants d'olives ou de graines de lupins. Un peu plus loin, une table, dont la forme rappelle celle d'un poisson, croule sous les fruits de mer présentés en piles vertigineuses : huîtres et palourdes, carpaccios divers, couteaux de mer, langoustines et gambas. Juste à côté, une table est couverte de fromages de toutes sortes et de toutes provenances, depuis le Latium jusqu'à la France. Viennent ensuite les charcuteries : mortadelle, jambon de Parme et San Daniele, jambon Bellota et serrano. Les invités passent d'une table à l'autre, tous remplissent leurs assiettes comme s'ils avaient peur d'en perdre une miette. Ils sont plus de deux cents, c'est du moins ce que m'ont dit Gin et mon père, qui, aidé de Kyra, a insisté pour participer à l'organisation de la noce. Un jour que j'étais allé lui rendre visite, il s'est approché de moi et m'a dit :

– J'ai une surprise. Cela concerne votre voyage de noces, mais pour l'instant je ne peux rien te dire, même si je suis certain que vous allez adorer. Si ce n'est pas le cas... vous pourrez toujours en refaire un !

Quand je l'ai dit à Gin, elle a ri.

– On pourra toujours en refaire un ? Tu veux dire que si la surprise ne me

plaît pas, on remet ça ailleurs ? Sérieux ? J'ai horreur de ce genre de trucs, parce qu'ensuite on ne peut plus faire machine arrière...

– Si, si, ne te monte pas le bourrichon. De toute façon, on ne sait même pas de quoi il s'agit.

Et de fait, il ne nous a toujours rien dit et n'a pas l'intention de le faire avant demain matin quand la fête sera finie. Ce n'est qu'alors qu'il nous remettra les billets. Mais je suis plutôt confiant car Fabiola et Paolo aussi ont participé à l'organisation de la lune de miel, et je sais qu'ils ne vont pas nous expédier en Iran. Sur un podium, le Frankie & Canthina Band, le groupe préféré de Gin, et qu'elle a réussi à engager pour le mariage, interprète les plus belles chansons de Rino Gaetano.

– C'est une fête très réussie.

C'est Schello, avec une certaine Donatella pendue à son bras. Il me la présente, mais elle est nettement moins classe que celle qui l'accompagnait à la soirée sur le yacht. Heureusement, aucun des autres invités de la veille au soir n'a ramené une des filles qui étaient là-bas. Du moins je l'espère.

– Oui. Tu t'amuses bien j'espère.

– Beaucoup. Du coup, on se dit qu'on va peut-être en faire autant, nous aussi. Pas vrai, Dona ?

Sur ces mots, il s'éloigne avec une assiette pleine de nourriture et une coupe de champagne qui déborde par instants et arrose le gazon à mesure qu'il avance.

Je ne savais pas que je connaissais autant de gens. Je jette un coup d'œil circulaire au grand jardin de San Liberato. C'est un va-et-vient incessant de serveurs. Au même instant, l'un d'eux s'approche avec un plateau couvert de coupes de champagne.

– Monsieur ?

Sans me faire prier, je prends deux coupes avec l'intention d'en donner une à Gin, puis je m'aperçois qu'elle a disparu. Je siffle les deux verres coup sur coup, puis les repose vides sur le plateau d'un autre serveur qui passe à côté de moi. Cette fois, je me sens mieux, plus détendu. C'est un samedi italien comme les autres et le pire est passé, me semble-t-il. Qui sait si les deux

types de la piscine sont allés au ciné puis dîner ensemble au Ghetto. Ce qui m'est bien égal du reste.

– Mon chéri, te revoilà enfin ! Je t'avais perdu !

– Mais je n'ai pas bougé d'ici !

– Bon, on ne va tout de même pas s'engueuler un jour comme aujourd'hui, hein... ?

Gin est clairement en train de péter un câble. Je m'élançe à sa suite.

– Attends, ma chérie ! Pardonne-moi...

– Viens, allons nous asseoir.

Nous nous approchons d'une petite table dressée pour deux avec beaucoup de soin. Comme nous nous asseyons, une autre salve d'applaudissements retentit et une voix de femme, peut-être celle de Pallina, s'écrie : « Vive les mariés ! » Et un homme, sans doute Bunny, enchaîne alors avec le classique : « Un baiser ! Un baiser ! » Si c'est bien eux deux, alors ils sont faits l'un pour l'autre. Afin de les faire taire, je me lève et m'approche de Gin pour l'embrasser avec passion. S'il faut en passer par là, soit, mais au moins, je l'aurai fait à ma manière, comme j'en ai envie et non pas comme ceux qui le font pour satisfaire la galerie, en échangeant un petit bisou chaste, ou pire encore en se faisant la bise. Enfin, le chœur se tait, d'autres applaudissements retentissent, puis tout le monde attaque le repas. Les gens ont l'air satisfaits et le menu est un triomphe à en juger par les assiettes déjà vides de certains. Le vin coule à flots, et le champagne n'est pas de reste. Papa a l'air heureux avec Kyra. Fabiola donne à manger aux gamins et de temps à autre, Paolo leur essuie la bouche. À une autre table, Pallina et Bunny mangent tranquillement en riant et en échangeant des blagues. Ils ont l'air contents. Pollo n'occupe pas ses pensées pour une fois. Plus loin, les Budokanis aussi paraissent ravis. À une table, j'aperçois mes grands-parents maternels, Vincenzo et Elisa. Ils mangent avec parcimonie, échangent quelques mots de temps en temps avec une tante qui ne vit pas à Rome. Je suis heureux qu'ils aient pu venir, qu'ils aient voulu partager mon bonheur et laisser de côté leur ressentiment de voir mon père en compagnie d'une autre femme. Allez savoir ce qu'ils ont enduré après avoir perdu leur fille, ma mère. Je souris à Gin. Elle est en train de manger un morceau de mozzarella, mais à peine l'a-t-elle porté à sa bouche

que quelqu'un s'approche pour la féliciter. Je ne lui confie pas mes pensées. Je mange moi aussi. Ma mère me manque. Elle aurait été si belle, la plus belle de toutes si elle était venue. Elle se serait assise à côté de moi et aurait ri doucement, puis pleuré, puis ri à nouveau. Elle m'aurait dit :

– Tu vois, tu arrives toujours à me tirer des larmes !

Comme quand j'étais petit et que l'on regardait un film ensemble et qu'elle fondait en larmes à la fin, à cause de moi. Je prends une bouchée de pâtes. Les spaghettis *alla chitarra* sont délicieux, mais ils n'arrivent pas à passer. C'est alors que me reviennent à l'esprit les dernières pages de *La Belle Vie*. Une mère très malade est emmenée à l'hôpital. Michael, le frère du personnage principal, passe tous les jours de la dernière semaine à son chevet, mais il doit s'absenter quelques instants et demande au protagoniste de prendre sa place. Et juste au moment où Michael sort de la chambre, sa mère meurt. La vie est ainsi, pleine de sarcasme : parfois elle se joue de nous ; parfois elle nous tend la main ; parfois elle nous maltraite effrontément. J'essaie de déglutir, en vain. Pardonne-moi, maman. J'aimerais tant pouvoir te serrer dans mes bras, et vous voir, toi et Giovanni, heureux et joyeux à la table voisine. J'aimerais tellement n'avoir jamais ouvert cette porte, ou alors, après l'avoir fait, ne pas être parti aussitôt, afin de vous donner le temps de m'expliquer votre histoire d'amour, qui était sûrement merveilleuse. Je prends mon verre de vin blanc bien frais. Je le descends d'un trait et reprends haleine.

– Délicieux, tu ne trouves pas ? me dit Gin en me souriant.

Elle parle du vin.

– Oui, excellent.

Un serveur rapplique aussitôt pour me resservir.

– Oui, tout est parfait, vraiment, dis-je avec un grand sourire.

Arrive ensuite une kyrielle d'autres plats, puis suivent les toasts et enfin les alcools, les sorbets et les cafés. Nous nous approchons de la table des liqueurs et Guido me sert un rhum.

– C'est un J. Bally. Ton préféré.

Je trinque et bois cul sec. Marcantonio s'approche à son tour.

– Et avec moi, tu ne trinques pas ?

Il me ressert et nous choquons nos verres avant de les vider de nouveau cul

sec.

– Tous à la pièce montée, s’il vous plaît...

Tel un grand troupeau, la foule des convives se dirige vers une esplanade, un peu plus bas. Au centre trône un énorme gâteau surmonté d’un couple de mariés miniatures vêtus à la mode pop.

– Gin, Step, approchez-vous.

Nous suivons les indications du maître de cérémonie, un homme aux cheveux bruns, gominés, et vêtu d’un smoking. On le croirait sorti d’un film américain de l’époque de la Prohibition, quand il était interdit de vendre et de consommer des boissons alcoolisées, mais que la contrebande et les bars clandestins florissaient. Les voitures d’alors étaient noires et hautes et il en descendait toujours un type comme lui qui se mettait à tirer à la mitraille. Mais celui-là est nettement plus pacifique. Il ne porte rien d’autre qu’une énorme bouteille de champagne qu’il débouche dès que nous nous sommes placés à ses côtés. Le bouchon saute avec un bruit tonitruant et fend les airs pour aller atterrir dans un buisson derrière le cercle des convives. On nous tend deux flûtes de cristal et le *bootlegger* incline son énorme bouteille pour nous servir. Presque aussitôt, derrière nous, se produit une nouvelle explosion. Au-dessus de nos têtes, l’un après l’autre, éclatent des feux d’artifice. Gin m’étreint le bras en souriant.

– Ils te plaisent ? C’est la surprise d’Adelmo, le fils de l’oncle Ardisio. Tu t’en souviens ? Je t’ai parlé de lui...

Oui, bien sûr, Ardisio, celui qui survolait le camp militaire en rase-mottes dans son avionnette, au risque de faucher quelqu’un.

– Oui, c’est magnifique.

Les gens ont tous le nez dans les étoiles. Ils admirent l’explosion des couleurs. Guido et moi échangeons un regard. Il me sourit de loin d’un air complice et coupable. Quoique moins que moi. Je n’ai pas le temps de m’abandonner à la culpabilité car un grand cri retentit :

– Immersion dans le gâteau !

Et voilà qu’une bande de canailles tapies entre les convives surgissent. Ils arrivent par la droite, par la gauche, par le centre, et même par-derrière, selon un plan réglé à la perfection. Je n’ai pas le temps de réagir. Je vois d’abord

Gin, affolée, puis confuse. Je lui donne mon verre et me voilà soulevé dans les airs par les Budokanis. En un clin d'œil, les mains de Lucone, Schello, Bunny, le Sicilien, Hook, Blasco, Marinelli et je ne sais qui d'autre me retournent face vers le bas. Ils sont tous venus, ma parole, peut-être seulement pour savourer cet instant. Tête en bas, je vois Gin qui crie de façon claire et précise :

– Non, s'il vous plaît, non !

Trop tard. Ils me soulèvent et me plongent la tête la première dans le gâteau. Et tandis que je flotte au milieu de la crème et le sabayon, la meringue et la pâte brisée, je suis pris d'une folle envie de rire.

Pourquoi est-ce qu'en un moment comme celui-là, ma maudite cervelle se met-elle à me jouer des tours ? Comment était le mariage de Babi ? Solennel, collet monté, parfait ? Et les amis de Lorenzo, comment l'ont-ils célébré ? Ont-ils préparé un numéro comique ? Un discours plein d'esprit dédié au jeune couple ? Ou des extraits choisis de l'œuvre de Gibran ? À moins qu'ils n'aient massacré Shakespeare ou un autre poète ? Quand j'émerge du gâteau, quelqu'un me frictionne avec une serviette, un autre essuie la crème sur ma figure, un autre encore s'efforce de nettoyer comme il le peut mon costume. Et moi, plein de douceur, j'ouvre enfin les yeux. Gin se tient devant moi, souriante, et nullement fâchée. Elle me prend par la main.

– Allez, viens, on va danser. Frankie & Canthina sont en train de jouer !

Nous fendons en courant la foule des convives qui s'apprêtent à déguster ce qu'il reste du gâteau de noces, et nous entrons sur la piste de danse au son de *September* d'Earth Wind and Fire. Nos cœurs semblent battre à l'unisson et nous nous trémoussons joyeusement en rythme, bientôt rejoints par tous nos amis. Peu après, un couple un peu plus âgé se mêle à la danse sans se sentir le moins du monde dépassé, allant même jusqu'à exécuter une suite de pas compliquée. Frankie & Canthina enchaînent les mélodies et nous surprennent avec *Let's Groove*, puis avec *Celebration* de Kool & The Gang. Et nous exécutons tous une chorégraphie parfaite, exactement comme celle de ce groupe fantastique. Des serveurs passent avec des plateaux chargés de coupes de champagne dont des mains s'emparent au vol, les miennes y compris. Et la musique continue. Arrive le moment de *Stayin' Alive* ; Frankie reproduit à la

perfection la voix du chanteur des Bee Gees. Schello va se placer au milieu de la piste et tente, quoique sans succès et de façon risible, d'imiter John Travolta. Suivent ABBA avec *Dancing Queen*, puis Rod Stewart avec *Do You Think I'm Sexy ?*, puis *Daddy Cool* de Boney M, et Wham! avec *Wake Me Up Before You Go-Go*. Et tout le monde se joint à la danse, y compris mon père et Kyra, Paolo et Fabiola, qui ont dû confier les gamins à quelqu'un pour pouvoir eux aussi profiter un peu de la fête. Il n'y a rien à faire, la musique des années quatre-vingt est irrésistible. Pas étonnant que les radios locales ne diffusent que ça. Je m'arrête un instant et m'approche du bar à liqueurs pour prendre un rhum. Quelqu'un m'étreint, une fille m'embrasse. Ah, mais non, c'est Gin. Je suis ivre et elle rit, puis regagne la piste de danse avec Eleonora et Llaría, qui n'est pas trop à son avantage dans la robe de grand-mère, mais qui danse et saute partout comme une folle.

– Super fête !

Guido me serre dans ses bras.

– Entre hier et aujourd'hui, tu as fait bingo, pas vrai ?

Il s'éloigne en secouant la tête.

Je n'ai pas le temps de lui répondre que j'ai horreur de cette expression « faire bingo », tout comme je déteste les péquenots qui y jouent en fumant leurs clopes tandis qu'une voix égrène des numéros dans un micro. Je le sais parce que Pollo, avant de sortir avec Pallina, avait eu une relation avec une dénommée Natacha qui travaillait au bingo, près de la place Fiume, dans ce qui était autrefois le cinéma Rouge et Noir. J'allais lui tenir compagnie là-bas contre une bière, quand il attendait que sa chérie ait fini son service.

– Allez, viens. Et c'est gratis en plus... La bière ? Ah non, faut pas rêver !

C'était sa blague favorite. Tu me manques, Pollo. J'aimerais te voir rire, boire et danser ici, ce soir, avec Pallina. J'aurais aimé savoir, oui. J'aurais voulu pouvoir t'aider, ou tout au moins en parler avec toi, pas apprendre la nouvelle comme ça, par courrier et après tout ce temps. Je prends un rhum et le descends d'un trait.

– Un autre !

Pendant que j'attends mon verre, je te regarde danser, Gin. Tu ris et tu te meus avec légèreté. Tu es heureuse, belle et sereine.

– Voici, monsieur.

– Merci, dis-je en sifflant mon rhum cul sec pour chasser ces pensées et noyer mon chagrin.

N’aurais-je pas dû tout te raconter, Gin ? Mais il ne s’est rien passé, enfin, si, mais... Je me mets à rire tout seul. C’est sans importance, mais il y a tout de même une chose que je dois t’avouer. Je suis complètement bourré. Mais à peine cette pensée me traverse-t-elle l’esprit qu’une voix se fait entendre.

– Bien, et maintenant, ta surprise.

– Papa !

Je manque de faire une crise cardiaque.

– Pardon, s’esclaffe-t-il. La noce se passe à merveille et le groupe est fantastique !

Au même instant, comme par un fait exprès, Frankie & Canthina Band se met à jouer *YMCA*, et tout le monde se met à bouger les bras comme les Village People avec une coordination parfaite.

– Papa, tu ne veux pas te joindre à eux ?

– Tu es fou ou quoi ? Celle-là, je préfère la passer, je n’ai pas envie qu’on me prenne pour ce que je ne suis pas. De toute façon, je t’ai apporté ta surprise de lune de miel...

Il la sort de sa poche et me la tend.

– Tiens, c’est un cadeau de ta mère. Pour moi, ce sont les îles les plus belles du monde.

Je regarde l’enveloppe, l’ouvre. Elle ne contient qu’une feuille avec l’en-tête de l’agence.

– J’ai fait tout ce qu’elle m’a demandé avant... avant de nous quitter. Elle m’avait dit que si un jour tu te mariais, elle aimerait que tu fasses ce voyage. Et elle l’a payé avec ses sous.

Je garde les yeux sur le papier pour ne pas avoir à le regarder. Je l’entends dire :

– Vous partez à huit heures et demie du soir, ça vous laisse du temps pour vous préparer. Ta mère t’aimait beaucoup. Tu n’aurais jamais dû foutre toute cette pagaille, flanquer une dérouillée à Ambrosini... lui aussi, elle l’aimait beaucoup.

Sur ce, il tourne les talons. Je lève les yeux et le vois se fondre dans la foule des danseurs. Lui aussi se met à agiter les bras, en essayant d'exécuter les pas en même temps que les autres, mais il n'y arrive pas. C'est un déni. Mon estomac se tord soudain. C'est à peine si j'ai le temps de disparaître derrière les buissons, de contourner un couple qui est en train de bavarder et un autre qui se bécote pour aller vomir tripes et boyaux là où il n'y a personne.

Peu après, je me retrouve dans le petit local qui abrite les lavabos. Je m'asperge abondamment la figure d'eau froide, me rince la bouche, m'asperge encore. Puis je reste un moment devant la glace. Il y a deux choses dont je suis sûr : ma mère me manque terriblement, et mon père est le dernier des couillons.

Un peu plus et Eleonora entrain en collision avec Marcantonio.

– Non ! Sans blague ! Toi ici ?

– Et pourquoi pas ? J’adore les fêtes de mariage.

– Tant que ce n’est pas la tienne.

– La mienne aussi. À condition que ce soit avec la femme idéale.

Ele est fermement décidée à s’éclater. Elle attrape au vol une coupe de champagne sur le plateau d’un serveur qui passe par là. Elle est tellement rapide et agile que le type n’a pas eu le temps de dire ouf.

– Et la femme idéale, c’est une gamine immature ?

Marcantonio éclate de rire. Moins agile qu’Eleonora, il arrête un serveur.

– Excusez-moi... Oui, merci, je voudrais un peu de champagne.

Il prend une gorgée et reprend :

– Ce qui ne t’empêche pas de sortir avec ce jeune prof de Roma3. Mais dis-moi, il est aussi bien élevé au lit que dans sa classe ?

– Quelque chose me dit que la tienne doit être du genre déchaînée.

– Quand même pas à ce point.

Marcantonio continue à siroter sa coupe, puis la vide d’un trait.

– Tu ne t’en souviens peut-être pas, mais l’autre soir, au restaurant, toi et moi on s’est embrassés.

– Si, je m’en souviens, et c’était bien agréable.

– Mais pas au point de me passer un coup de fil.

– Je ne voulais pas te déranger. Les mots me manquaient. Un autre baiser en revanche...

Ele rit.

– Et voilà, comme toujours, tu as réussi à m’embobiner.

C’est au tour de Marcantonio de rire.

– Qu’est-ce que tu racontes... Tu sais quoi ? J’ai vu un film un jour qui m’a beaucoup plu. *Pour une nuit*, avec Wesley Snipes et Nastassja Kinski. Au

cours d'une soirée, ils découvrent leurs partenaires respectifs en train de faire l'amour dans une cabane de jardin.

– Que cherches-tu à insinuer par là ?

– Pour que ce soit érotique, il faut faire ce genre de trucs au cours d'une soirée où tu es allé accompagné.

– Tu es pervers, ma parole... Sans compter qu'ici il n'y a pas de cabane de jardin.

– Elle se trouve derrière les lavabos. Je vais aller y jeter un coup d'œil...

Marcantonio s'éloigne en riant et saisit une autre coupe de champagne en cours de route. Eleonora le suit et fait la même chose.

– Merci, dit-elle au serveur, puis elle boit une gorgée.

– Eh, moi aussi je l'ai vu ce film, précise-t-elle. Et j'ai adoré. Au final, on les voit tous les quatre sortant d'un restaurant. Ils se disent bonsoir. Les deux couples sont restés ensemble, mais ils ont échangé leurs rôles.

– Tu vois ? Moi aussi, je me souviens de la chute. Très chouette. Je suis persuadé que Silvio et Martina seraient parfaits l'un pour l'autre.

Sur ces mots, Marcantonio essaie d'ouvrir la cabane de jardin.

– Oh... elle est ouverte.

Et ils disparaissent à l'intérieur.

De l'autre côté du jardin, Luke, le frère de Gin, s'approche de sa sœur.

– Eh, j'adore ! Ce n'est pas qu'une fête de mariage. C'est carrément une soirée disco !

– Ah, te voilà enfin, *brother*. Tu as disparu au moment des préparatifs.

– Normal, c'est un truc de filles. Maman et toi, vous avez fait des merveilles. Je vous ai suivies jusqu'à la cuisine, qu'est-ce que tu crois ? Et vous avez commencé à vous prendre la tête sur la déco : « Les couleurs primaires, c'est beaucoup plus élégant ! » « Pas du tout, il faut du rose vénitien... » « Bon, d'accord, mais on n'est pas à une première communion, là ! »...

Gin éclate de rire.

– C'est vrai. Tu nous as espionnées alors !

– Évidemment ! De toute façon, les Frankie & Canthina Band cassent vraiment la baraque.

– Tu te souviens qu'on allait tout le temps les écouter au Fonclia, dans la via Crescenzio ? Eh bien, j'ai réussi à les faire venir jusqu'ici.

– Et ce n'est pas tout... Tu as aussi réussi à passer la bague au doigt à Step. Si je m'étais attendu à ça ! La première fois que je vous ai vus ensemble, vous vous bécotiez au pied de l'immeuble.

– Et voilà, il faut toujours que tu joues les rabat-joie. Au cas où tu n'aurais pas remarqué, ta sœur a grandi et c'est une dame à présent.

Gin aimerait ajouter qu'elle va être maman, mais ce n'est pas le bon moment.

– Et une dame ravissante. Cette robe de mariée te va à ravir, je suis vraiment content pour toi, *sister*...

Gin jette un coup d'œil autour d'elle.

– Et Carolina ? Je ne la vois pas.

– Elle est là-bas, en train de danser.

– J'espère que tu vas bientôt m'inviter à une fête comme celle-là.

– Euh... c'est pas gagné. Aujourd'hui on s'est encore pris la tête grave. Elle est très possessive, et par conséquent d'une jalousie malade.

– Elle a des raisons pour cela ?

– Tu plaisantes ? J'ai une ex qui m'a écrit, juste un petit mot pour savoir comment j'allais, quelques jours après mon retour de Londres. J'ai été absent six mois, c'est normal que les gens prennent de tes nouvelles, non ? Je n'ai rien à cacher.

– Je sais, mais les ex, c'est une vraie plaie qui peut se rouvrir à tout moment, qu'on le veuille ou non.

– J'aime bien cette expression. Je ne l'avais jamais entendue, mais je la garde sous le boisseau. Avec l'autre célèbre : « C'est comme d'avoir du sable dans le caleçon », mais celle-là elle est trop usée. Et puis elle manque de finesse.

– Oui, enfin, quoi qu'il en soit il vaut mieux les tenir à distance. Crois-moi.

– O.K. Je vais suivre tes conseils. Allez, viens danser !

Et ils s'élancent tous les deux sur la piste.

Quand je ressorts des lavabos, ils sont tous en train de s'éclater sur l'air de

Gloria Gaynor, *I Will Survive*. Je souris. Je ne suis pas certain que je vais pouvoir survivre, mais je vais mieux et je n'ai plus la tête qui tourne.

– Eh ! Où étais-tu passé ? On t'a cherché partout !

Gin m'attrape par le bras. Puis elle me scrute longuement du regard.

– Tu te sens bien au moins ?

– Mieux...

– Moi, je suis lessivée. J'ai tellement dansé que j'ai les pieds en compote. J'ai dû retirer mes chaussures !

– Tu as bien fait.

Elle me regarde, amusée.

– Elle est chouette notre fête de mariage, tu ne trouves pas ?

– Elle est parfaite.

– Le père Andrea aussi a été top. J'avais peur qu'il ne s'égare, mais non, son sermon était très beau, bref et émouvant. Il a même fait des blagues, tu as vu ? Enfin, j'ai vraiment beaucoup aimé ce qu'il a dit.

– Oui, et d'ailleurs quand on se remariera, toi et moi, c'est lui qu'on choisira.

– Andouille. Tu as des regrets, c'est ça ?

– Non, je suis plus sûr de moi que jamais.

– Moi aussi, ça tombe bien. Et si tu es d'accord, on pourrait s'esquiver pour de bon, il y a des invités qui sont déjà partis. Petit à petit les autres vont suivre et pour finir on va être tristes quand il ne restera plus que quatre pelés à moitié soûls sur la piste de danse déserte. Et tout ça, uniquement parce qu'ils n'ont pas envie de rentrer chez eux. Personnellement, je pense que c'est le moment de prendre la poudre d'escampette...

– Je suis d'accord.

Et nous nous enfuyons dans la nuit sans rien dire à personne. Le chauffeur de place nous emmène à la Villa Clementina, à quelques kilomètres de San Liberato. Une femme légèrement ensommeillée vient nous ouvrir.

– Bonsoir. Nous avons réservé une chambre.

Je regarde Gin et lui souris.

– Au nom de monsieur et madame Mancini.

Ça me fait drôle de dire ça.

Gin me rend mon sourire, émue et heureuse.

La femme, en revanche, affiche la plus totale indifférence, malgré le fait que nous sommes en habits de mariés. Mais peut-être n'a-t-elle pas remarqué. Quoi qu'il en soit, elle ne fait aucun commentaire. Elle fait courir son doigt sur un registre.

– Oui, voilà. Nous vous avons gardé la plus belle chambre. La suite nuptiale.

Aussitôt, elle nous montre le chemin. Nous n'avons aucun bagage avec nous, nos petites valises sont déjà là. C'est Fabiola qui s'en est chargée. Elle peut être parfaite pour certaines choses, comme organiser une soirée, un événement ou un voyage. Mais pour d'autres, elle se noie dans un verre d'eau.

Je marche derrière Gin qui suit notre hôtesse. De temps à autre, je trébuche. La vérité c'est que j'ai ingurgité une quantité d'alcool phénoménale. La femme s'arrête devant une porte. Elle l'ouvre puis me tend la clé.

– Le petit déjeuner est servi de huit à onze heures, mais si vous souhaitez le prendre plus tard, il n'y a pas de souci. Nous ferons une exception pour vous.

Elle nous sourit. Elle semble s'être réveillée un peu.

Dès que nous entrons dans la chambre, nous apercevons nos mallettes devant le lit. La chambre est spacieuse. Il y a une fresque ancienne et une superbe porte-fenêtre qui s'ouvre sur le jardin. La salle de bains est dotée d'un sauna, d'une baignoire à hydromassage, de deux lavabos et d'une grande douche.

– Je vais prendre une douche !

Rien de tel pour me remettre d'aplomb.

– Très bien.

Je laisse tomber mes vêtements à terre. J'entends la voix de Gin qui me dit depuis la chambre à coucher :

– Tu sais que, quand tu as disparu de la circulation tout à l'heure, j'ai jeté mon bouquet de mariée !

– Comment ça « disparu de la circulation » ? J'étais aux toilettes. Tu m'as vu. J'étais mal en point comme tout...

– Ah, oui... Bref. Tu ne devineras jamais qui l'a rattrapé !

– Qui ?

– Eleonora... Si tu avais vu comment Marcantonio et elle se sont regardés alors qu'ils étaient avec leurs partenaires respectifs.

– Sans blague !

– Si. Tu imagines s'ils se mariaient ces deux-là ?

– J'aime mieux ne pas y penser.

C'est alors qu'elle paraît dans l'embrasement de la porte avec les cheveux défaits, une nuisette en dentelle et une jarrettière à la cuisse droite. Elle se poste sur le seuil, sa jambe gauche pliée en dedans, et d'une voix plus basse et plus sexy que d'ordinaire, elle me demande :

– Il y a une place pour moi... ?

J'ouvre la porte de l'immense douche.

– Bien sûr.

Elle se faufile à l'intérieur et m'enlace. Et je réalise soudain que je ne suis pas aussi ivre que je le croyais.

Le lendemain matin, nous sortons prendre un solide petit déjeuner dans le jardin et, heureusement, je n'ai pas la gueule de bois. Je n'ai pas mal aux cheveux et comme je n'ai presque rien mangé la veille, je me sens tout léger. Paolo et Fabiola se sont occupés du voyage que maman m'a offert. Tout est parfaitement organisé et nous devons décoller ce soir à vingt heures trente. Ils m'ont laissé tous les documents dans la chambre.

– Fidji, les îles Cook et la Polynésie, c'est un voyage extraordinaire. On va faire le tour du monde et on sera partis trois semaines.

– Super... Regarde, il y a même des dépliants. Ton frère est quelqu'un qui pense à tout.

– C'est Fabiola qui s'en est occupée, quoiqu'elle doive l'avoir mauvaise, car c'était le voyage de nocces qu'ils avaient prévu de faire.

– Et où sont-ils allés au final ?

– En France, à Épernay, pour une semaine.

– Bah, ce doit être joli tout de même. Ils ont un excellent champagne là-bas... Même si, après tout le stress du mariage, ce n'était peut-être pas la destination idéale.

– En fait, mon frère venait de prendre la direction du département d'importation et exportation du champagne français, et il en a profité pour faire d'une pierre deux coups.

– En plus ! Et quand elle l'a su, elle n'a pas demandé le divorce ?

– En tout cas, tu ne pourras rien trouver à redire à notre voyage de nocces, c'est un cadeau de ma mère...

– Oui, c'est merveilleux.

Elle me serre dans ses bras.

– Je suis heureuse, monsieur Mancini, follement heureuse d'être votre épouse.

Elle se dresse sur la pointe des pieds et dépose un baiser sur mes lèvres.

– Et vu qu’il y a une piscine, je vous ai apporté un maillot de bain neuf. Moi, j’y vais tout de suite. Après le stress de ces derniers jours, j’ai besoin de me détendre un peu.

– Je t’accompagne.

Nous passons la matinée à flemmarder, tantôt sur un matelas pneumatique bleu ciel, tantôt dans un hamac bleu marine. Je contemple le ciel où passe de temps en temps un nuage. Tandis que Gin lit un magazine, je feuillette le journal en sautant les pages des faits divers et tout ce qui a trait au côté sombre de l’humanité. Aujourd’hui j’ai besoin de me reposer, y compris de ces choses-là. Je ne pense à rien. Mon esprit vagabonde en toute liberté. Jusqu’à ce que Gin vienne tout gâcher :

– Elles sont superbes tes lunettes ! Où est-ce que tu les as trouvées ? C’est un modèle vintage.

– Celles-là ? Non, c’est une réédition. On nous les a envoyées au bureau pour une campagne de pub. Ils veulent qu’on les utilise dans un de nos programmes, mais je doute que ce soit possible, sauf s’ils acceptent de signer un contrat.

– Je les trouve classe. Tu n’en aurais pas une paire pour moi, par hasard ?

– Je vais voir ça.

– Mancini, ne sois pas pingre. La réponse correcte est : « Bien sûr, mon cœur », « Évidemment, mon trésor », « Je vais tout faire pour ! »

– Bien sûr, mon amour...

Elle me sourit et se replonge dans la lecture de *Vanity Fair*.

J’ôte mes lunettes pour entrer dans l’eau sans les mouiller, puis une fois sur le matelas pneumatique je les remets. Des Balorama 001. Un cadeau de Babi. La vitesse à laquelle j’ai inventé cette histoire de campagne de pub pour Gin prouve que je suis un bon scénariste, même si j’aurais préféré ne pas avoir à monter un bobard. Je me laisse flotter sur l’eau en savourant la tranquillité des lieux. La chaleur, une musique lointaine, le chant d’un oiseau, l’odeur des épis de blé chauffés par le soleil, la résine des pins. Je suis marié à présent, Babi.

Cette fois, c’est moi qui ai gagné la partie. Qui sait où tu te trouves en ce moment et à quoi tu penses ? Est-ce que tu t’es sentie aussi mal que moi, hier,

à diverses occasions ? Tu vois comme ça peut faire mal de se sentir impuissant, quand tout ce que tu as vécu avec quelqu'un s'efface d'un seul coup ? Toutes les promesses échangées, les larmes, les rires, les baisers, les étreintes et toutes les paroles magiques que l'on prononce dans ces moments-là... Tout cela part en fumée. Eh bien, oui, je me suis marié. Mais je ne le vis pas comme une revanche, comme un point marqué en ma faveur dans la lutte éternelle des hommes et des femmes. Je m'y voyais déjà : on se serait mariés, on aurait eu quatre enfants, une maison à l'extérieur de Rome, mais pas trop éloignée du centre, en pleine nature. J'étais heureux, je souriais, j'étais résolu et convaincu que tout allait se passer comme je l'avais prévu. Mais quand je me suis retourné, tu n'étais plus là. Un oiseau fend les airs juste au-dessus de moi. C'est alors que retentit un coup de klaxon. Une voiture est en train de gravir la colline jusqu'au grand jardin. Le moteur s'éteint et j'entends claquer la portière. Et soudain il paraît au bord de la piscine, Giorgio Renzi.

– Eh bien ? Comment vont mes chers mariés ? Vous êtes prêts pour la lune de miel ? Si ça ne vous ennuie pas, je vous accompagnerai à l'aéroport, comme ça vous pourrez prendre votre temps. Mais sans traîner non plus. Il ne faudrait pas que vous loupiez votre avion. Ton frère m'a tout raconté hier. Il est très sympathique.

Je me tourne vers Renzi.

– Vous voulez me tenir à l'écart, c'est ça ? Je ne sais pas ce que vous mijotez tous les deux. Vous êtes sur un gros coup ? Un accord international...

Giorgio s'assied à une table voisine.

– Si tu veux tout savoir, on est en train de négocier un contrat avec l'Espagne, la Hollande et l'Allemagne, et j'espère que j'aurai de bonnes nouvelles à t'annoncer. Mais n'anticipons pas. Il se pourrait bien qu'il y ait une surprise pour toi, à ton retour de voyage.

– Autrement dit, je peux partir en toute tranquillité ?

– Absolument. Ce soir, à sept heures et demie, j'ai rendez-vous avec Dania Valenti, celle que nous a proposée Calemi ; mais je m'occupe de tout et je te raconterai. Tu vois, même cette corvée-là, je la prends sur moi.

Je lance un regard amusé à Gin.

– Il faut que tu saches que Renzi me soulage de toutes les corvées qui

l'arrangent lui. Et que je me charge exclusivement des réunions avec les hommes. Au mieux, je peux espérer entretenir une étroite relation avec Karim Derrano.

Gin referme son *Vanity Fair* et se tourne vers nous.

– Sérieux ! Celui qui joue dans *Hommes et Femmes* ? Je n'arrive pas à y croire, tu le connais ? Il faut que tu me le présentes, c'est une vraie bombe !

– Oui, enfin, si j'ai bonne mémoire, il est gay.

– Ben voyons... Dès qu'un type est un peu classe, vous nous ressortez toujours la même histoire.

Elle se replonge dans sa revue.

– De toute façon, j'aime ce que fait Renzi, dit-elle. Maintenant que tu es producteur, tu ne peux plus te permettre de tremper dans tous les scandales à la Une de *Divina et Donna*, *Vip 2000* et tous ces petits magazines people.

– Exact.

– De toute façon, même si Mancini est vu en compagnie de Derrano et des autres, il ne court aucun risque. Surtout maintenant...

Gin me regarde et me demande :

– On peut le dire à Renzi ?

Je réalise soudain que je dois faire comme si je ne le lui avais jamais dit.

– Mais bien sûr !

– Surtout maintenant qu'il va être papa !

Giorgio me dévisage brièvement, puis me sourit.

– C'est formidable ! C'est la meilleure nouvelle du jour ! Je suis content pour vous deux. Et vous savez si ce sera un garçon ou une fille ?

– Non. Elle a passé une échographie. Tout va bien, mais il est encore trop tôt pour voir le sexe du bébé.

– Ce qui veut dire que vous ne le saurez qu'à votre retour.

Giorgio me sourit avec un naturel qui en dit long sur ses qualités d'acteur.

Nous commençons à plier bagage et à l'heure du déjeuner nous sommes de retour à la maison.

– Si vous êtes d'accord, je passerai vous prendre à quatre heures, comme ça nous irons tranquillement à l'aéroport.

– Non, Giorgio, c'est gentil, mais on peut prendre un taxi.

– Pourquoi faire ? Ça me fait plaisir. Si ça se trouve, il y aura du nouveau au bureau, et comme ça je pourrai te mettre au courant, au cas où tu devrais prendre une décision avant de partir...

– Comme tu voudras. Mais merci, en tout cas.

Je le raccompagne à la porte et me rends à la cuisine.

– Je suis en train de faire du jus. Tu en veux un ?

– Oui, volontiers.

Gin introduit les dernières carottes dans la centrifugeuse. En un instant, le mélange vire au vert, s'éclaircit un peu, et pour finir l'orangé s'impose.

– Ton ami Renzi est très sympathique, il s'occupe de tout et avec beaucoup de tact en plus. Va savoir quels secrets il nous cache...

Je lui lance un regard surpris.

– Comment ça « quels secrets il nous cache » ?

– Parce que sous ses airs d'homme tranquille et affable, il doit cacher une grande histoire. Un truc inouï...

– Tu vois des mystères partout, comme cette blonde dans cette émission de la Rai Tre, cette Federica...

– Sciarelli.

– Oui, c'est ça. L'animatrice de *Chi l'ha visto*? Tu devines toujours qui a tué qui. Je t'entends, ne va pas croire, quand je suis dans ma chambre : « C'est le mari qui a fait le coup... » « C'est forcément l'amant le coupable... » « Le type qu'elle a laissé tomber l'an passé... »

Gin éteint le mixeur, ôte le couvercle et verse le liquide dans un verre.

– Oui, n’empêche que les trois que tu viens de citer, je les ai démasqués du premier coup ! Ce qui veut dire que je pourrais en faire autant avec Renzi... Par exemple, comment il se comporte avec les femmes ?

– En voilà des questions ! Qu’est-ce que tu insinues ?

Je m’assieds face à elle et commence à boire mon jus.

– Comment ça, qu’est-ce que j’insinue ? Je veux dire, est-ce que toutes les femmes lui courent après ? Ou est-ce qu’il sort toujours avec la même ? Est-ce qu’il a deux ou trois maîtresses ? Est-ce qu’il a une relation avec un homme ?

– Je n’en sais fichtre rien.

– Comment ça « tu n’en sais fichtre rien » ? Comment est-ce possible ? Tu passes tes journées avec lui, du matin au soir, et tu ne connais rien de sa vie privée ? Tu plaisantes ou quoi ? La vie privée d’un individu en dit long sur lui. Vous ne parlez jamais de la sienne ?

– Non.

C’est vrai, tout bien considéré, lui et moi parlons toujours de la mienne.

– Et de la tienne ?

Et voilà, j’aurais dû m’en douter.

– De la mienne, oui, enfin, je lui ai dit que j’étais avec toi et qu’on allait se marier.

Renzi me prendrait sûrement comme *partenaire* à la scène, car moi aussi je sais jouer la comédie.

– Et rien d’autre ?

Elle soulève un sourcil inquisiteur et avale son reste de jus.

– Bon, ça va, le chapitre est clos...

– Attends, attends...

– Quoi donc ?

– Un jour il m’a dit qu’il était resté plusieurs années avec une personne et qu’ensuite ils se sont séparés.

– Il a dit « une personne » ? Pas « une femme » ? Ce qui veut dire que ça pourrait aussi bien être un homme. Tu vois ? Ça lui a fait quel effet de rencontrer Karim Derrano ?

– Rien du tout. La seule chose qui lui importait c’est que je ne le frappe pas.

Mais c'était plus une préoccupation d'ordre professionnel que sentimental.

– Donc, il n'est pas gay. Sans quoi il n'aurait pas pu résister. Toutes les femmes aiment Karim, il a des hordes d'admiratrices, et d'admirateurs aussi, d'après ce que je sais.

– Et nous, on l'a engagé comme assistant. Tu vois un peu comme on est forts ?

– Très forts. Allons, viens, il faut qu'on fasse les valises, sinon quand Renzi va revenir, on sera encore en train de fantasmer sur sa vie privée.

Je descends deux Samsonite de l'armoire et nous entreprenons de les remplir. Nous allons et venons dans la maison et quand nous nous croisons, nous nous demandons :

– Où sont les maillots ?

– Là où ils devraient être, dans l'armoire du fond, premier tiroir, avec les peignoirs et les serviettes de bain.

– Ah bon, tu es sûre ?

– Ils ont toujours été là. Sauf quand ils passent à la machine à laver, dit Gin en éclatant de rire.

– Bon, ravi de l'apprendre.

Et nous continuons à rassembler polos, chemises, bermudas, chaussures, et au moins une veste.

– Mais tu crois qu'il va faire froid là-bas ?

– En Polynésie ?

– Le soir peut-être.

– Uniquement si tu mets la clim à fond.

– *Mamma mia* ! Ce que tu peux être désagréable ! Si j'avais su, je ne t'aurais pas épousé.

Nous faisons une petite pause pour manger un sandwich accompagné d'un café.

– Tu en es où de ta valise ?

– Moi, j'ai fini.

– Moi aussi.

Nous échangeons un sourire au-dessus de nos tasses de café et je manque soudain de renverser la mienne. Je la repose aussitôt sur la soucoupe.

– Aïe !

– Qu'est-ce qui t'arrive ? me demande Gin, l'air sincèrement préoccupé.

– Rien, c'est à cause de tout ce qu'on a dit : Renzi, Karim, et toutes ces histoires de gays. Et voilà que d'un seul coup, je réalise que j'ai une bague au doigt. Mince, je serais pas gay, moi aussi... ? Ah mais non, c'est mon alliance... Encore heureux ! C'est que je ne suis pas encore habitué à la porter...

– Oui, eh bien, arrange-toi pour ne jamais l'enlever, et surtout pour ne pas la perdre. Et maintenant, j'aimerais bien que le Step d'avant revienne et qu'il ferme ma valise pour moi. Parce que seule je n'y arrive pas.

Gin s'assied sur sa valise tandis que j'essaie de la fermer.

Après quelques efforts, nous y parvenons.

– Je suis en train de me demander si je ne l'ai pas trop bourrée. Imagine qu'ils nous fassent payer un supplément. Parfois les surtaxes sont exorbitantes...

– Ne t'inquiète pas, maman nous a offert un vol en première classe, il n'y aura pas de supplément. Et toi et ton petit bidon allez pouvoir voyager tout à votre aise.

Gin me sourit.

– Tu te rends compte ! Il n'est même pas encore né qu'il vole déjà !

Nous allons ensuite nous asseoir sur le canapé, et je regarde une émission de télé débile. C'est un débat politique. Je coupe le son et zappe en silence. Gin met un CD de Sakamoto, puis vient se rasseoir et commence à feuilleter les brochures de voyage. Elle contemple les maisons sur pilotis où nous allons passer les prochains jours. Tout est parfait. La fête de mariage s'est bien passée, les émissions vont bientôt commencer, les contrats ont été signés. Je ne pouvais pas rêver meilleur moment pour m'absenter du bureau, mais malgré cela, je ressens une certaine inquiétude. Je me dis que tout peut arriver, le meilleur comme le pire, dans la vie de quelqu'un, mais que personne ne se rend compte de rien jusqu'au moment fatidique. La vie n'en finit jamais de nous surprendre.

À peine le coup de sonnette a-t-il retenti que nous sommes dans le hall où Renzi nous attend. Il nous aide à charger nos valises dans sa Golf et peu après nous prenons la direction de la place degli Eroi, pour rejoindre la via Aurelia et de là l'aéroport de Fiumicino.

– Émus ?

– Heureux !

– Oui.

Gin est assise à l'arrière.

– Il y a un mois que j'attends ce moment : partir en lune de miel. Et maintenant, Ele a décidé de se lancer dans l'organisation de mariages. Le rêve. Pour moi, ç'a été un cauchemar, un stress de dingue. Tu ne t'en es pas rendu compte, mais il y a eu des fois où je me réveillais en pleine nuit, prise de panique parce que j'avais rêvé que les pâtes étaient trop cuites, ou qu'il se mettait à pleuvoir sur les tables, ou qu'au moment de dire « Oui », tu t'en allais, ou qu'on avait perdu les alliances. Et toi pendant ce temps-là, tu dormais sur tes deux oreilles alors que je me rongais les sangs.

– Excuse-moi, mais c'est Pettorini en personne qui était aux fourneaux. C'est le chef préféré des présidents du Conseil. Si on ne peut pas lui faire confiance pour la cuisson des pâtes, je me demande à qui on peut s'en remettre.

– Oui, bien sûr, tu ne vois que le bon côté des choses.

Giorgio la regarde dans le rétroviseur.

– Bon, mais c'est fini maintenant, non ? Tout s'est passé à merveille. Les pâtes étaient exquises et *al dente*, le mariage était très réussi, la musique géniale...

– Oui, les Frankie & Canthina Band sont vraiment extra.

Giorgio éclate de rire.

– C'est vrai, ils ont réussi à me faire danser !

Gin se penche entre les deux sièges avant.

– Allez, moi je ne t’ai pas vu.

– Tu avais peut-être disparu.

Gin me tapote doucement l’épaule.

– Et avec qui as-tu dansé ?

– Avec les gens qui se trouvaient là. Marcantonio, Pallina et son fiancé...

Enfin, les gens que je connaissais, et qui dansaient presque tous.

Je regarde Gin et lui souris comme pour lui dire : « Tes questions sont vraiment lourdingues » et surtout, « Ça n’est pas comme ça que tu vas réussir à lui tirer les vers du nez ».

– Et au bureau, aujourd’hui, quoi de neuf ?

– Pas grand-chose. Les répétitions du concours de Fulvio se sont bien passées. Simone a été pris comme scénariste. Il commençait aujourd’hui au Teatro delle Vittorie. Il a sympathisé avec Vittorio Mariani et les autres scénaristes et il va rester là-bas pendant toute la durée du programme. Il semblerait que Fulvio ait pris la chose très à cœur. Il lui explique pas à pas tout ce qu’il doit faire.

– Comment ça « il a pris la chose à cœur » ? Est-ce à dire qu’on est passés de Giovanna Segnato à Fulvio Binna ?

Renzi rit.

– Non, non, t’inquiète. Giovanna Segnato est restée dans l’ombre, tout au moins d’après ce que je sais, et Fulvio le traite en scénariste et m’a dit que tout roulait.

– Tant mieux.

– Oui, d’autant plus que Fulvio n’a plus d’yeux que pour son assistant, Karim...

Gin se penche de nouveau en avant.

– Non, sérieux ?

Renzi acquiesce.

– La rumeur court qu’ils seraient en couple.

Gin est sidérée.

– Karim et lui ? Non ! Quand Ele va l’apprendre, sûr qu’elle va se tirer une balle.

– Mais enfin, qu'est-ce que tu racontes ? Depuis quand Ele aime les mecs comme Karim ?

– Si, si, je t'assure, elle m'a dit que pour la première fois, grâce à Karim, elle s'était sentie femme.

– Qu'est-ce que c'est que ces âneries ?

– Comment cela ?

– Quand est-ce qu'elle t'a dit ça ?

– Je ne sais pas, je crois qu'elle est sortie avec lui quand elle avait quatorze ans.

– Vous êtes vraiment atteintes toutes les deux.

– S'il te plaît ! Je n'ai rien à voir là-dedans... De toute façon, Karim avait le béguin pour Llaria. À elle, sûr que je ne lui dirai pas qu'il sort avec Fulvio, sinon, elle va nous faire une dépression.

– Tu veux dire Llaria Virgili ?

– Oui...

– Pardon, mais même en admettant que Karim ait aimé les femmes, tu penses vraiment qu'elle aurait eu sa chance avec lui ? Rien qu'à voir comment elle était fagotée hier, s'il n'était pas gay avant, Karim aurait illico viré sa cuti.

– Mais qu'est-ce que vous avez tous contre elle ?

– Rien, mais il n'y a pas un mec qui la regarde. Et toi, tu ne l'aides pas en faisant comme si de rien n'était.

Renzi l'observe dans le rétroviseur.

– Mais de qui parlez-vous ? De la fille en bleu, vêtue à la mode des années quatre-vingt ?

– Oui, celle-là. Et ?

– Je ne me prononcerai pas, mais disons qu'elle allait parfaitement avec la musique.

– Je comprends, c'est une façon polie de dire qu'elle est repoussante.

– C'est toi qui l'as dit !

Gin revient à l'attaque.

– Et sur Fulvio et Karim, tu as un avis ?

– Que veux-tu que je te dise ?

– Je ne sais pas, moi. Que penses-tu du fait qu'ils se soient mis ensemble ?

– Rien, ou plutôt si, je ne voudrais pas que ça ait des répercussions sur l'émission. À moins que les journaux dont nous avons parlé tout à l'heure n'en fassent leurs choux gras. Ce qui serait pour nous un méga coup de pub. Bref, je ne me prononce pas.

Je lance un regard amusé à Gin. Même en manœuvrant comme elle vient de le faire, elle n'a pas réussi à faire cracher la moindre miette d'information à Giorgio.

Nous sommes arrivés à Fiumicino.

– Nous y voilà.

Renzi ralentit et se met dans la file d'entrée dans le parking.

– Vous n'avez rien oublié ? Passeports, billets... ?

– Non, on a tout.

– Ça ne vous ennuie pas si je vous dépose et que je retourne au bureau ? À sept heures et demie, je dois rencontrer Dania Valenti, la *fil*le de Calemi. J'ai jeté un coup d'œil à ses photos et son CV. Si elle est d'accord, je la mettrai sur le programme de Binna. Il faut que nous trouvions dix hôtesse

s. Et à en juger par son book, elle a le physique idoine.

Gin revient à la charge juste au moment où Giorgio se range devant l'entrée du terminal 3 et met ses warnings.

– Et chez toi, tu ne t'attires pas de réflexions ? À cause de toutes ces belles nanas qui défilent dans ta vie ? Personne ne te dit rien ?

– Non, répond Giorgio en souriant. Teresa et moi avons passé avec succès la période d'essai. Il se pourrait bien qu'on se décide à franchir le pas, comme vous. Ça va faire quatre ans qu'on est ensemble.

– Mais, alors, comment se fait-il que tu ne l'aies pas amenée avec toi à la noce ?

– Elle aurait adoré être là, malheureusement elle avait un rendez-vous de travail qu'elle ne pouvait pas décommander. Elle est avocate. Mais on pourrait peut-être sortir dîner tous ensemble un de ces soirs ?

– Oui, bien sûr, quand on sera rentrés.

Giorgio nous aide à sortir les valises, il me serre dans ses bras, fait la bise à Gin.

– Amusez-vous bien, les mariés. Je ne te dérangerai pas, promis. Si tu veux des nouvelles, appelle-moi.

Il remonte en voiture et démarre.

Quand nous entrons dans l'aéroport, Gin frétille d'excitation.

– Ah, tu vois que j'ai réussi ! Il n'est pas gay et il va peut-être même bientôt se marier !

– Bravo, Gin, tu es encore plus forte que la fille de *Chi l'ha visto?*

– Et en plus, il a l'air d'avoir une relation solide.

– Oui, c'est du moins l'impression qu'il donne.

Nous nous dirigeons vers la zone d'embarquement et enregistrons nos bagages en ne gardant avec nous que nos deux sacs à dos. Quand on fait ce genre de voyage, il vaut mieux ne pas trop se charger. Je sors mon MacBook Air et je lis un peu. Ensuite je consulte mes mails et entame une négociation qui me paraît intéressante. Il y a un courriel rédigé en espagnol. J'essaie de le traduire sans l'aide de Google Traduction, et il me semble comprendre que quelqu'un s'intéresse à notre émission *Qui aime qui*, et à la série également ! Encore heureux que je l'aie ouvert. J'expédie illico un mail à Renzi puis je ferme mon ordi.

– Qu'est-ce que tu mijotes ? demandé-je en me tournant vers Gin. Tu as l'air tout excitée.

– Je viens de recevoir les photos d'hier soir. Regarde comme elles sont belles !

Elle me montre le fichier qui contient des centaines d'images. Elle clique sur l'icône et les ouvre toutes à la fois. Elles se mettent à défiler une à une sous nos yeux.

– Celle-là est superbe. Celle-là est marrante, on y voit toutes mes copines. Là, c'est quand j'ai jeté mon bouquet de mariée... Non, celle-là est affreuse, je fais une de ces têtes !

– Pas du tout, tu es belle comme tout, simplement tu fais le pitre. Je la trouve drôle, moi.

– Mais j'ai l'air d'un monstre. On voit que je suis stressée à cause des préparatifs !

– Moi, je te trouve magnifique.

Nous regardons ensuite les photos des convives attablés, et par moments j'ai l'impression de voir des visages que je ne connais ni d'Ève ni d'Adam.

– Et celui-là, qui est-ce ?

– Pas la moindre idée... Il est assis à la même table que ta tante, la sœur de

ton père.

– Oui, c’est Giorgia, mais lui, je ne vois absolument pas qui c’est. Même si je doute qu’il s’agisse d’un pique-assiette.

– Va savoir ? Imagine qu’un intrus se soit immiscé dans la fête de mariage de Step. Toi, qui étais, avec les Budokanis, la terreur des fêtes romaines, tu te retrouves avec un infiltré à ton propre mariage. Tiens, ce sont les photos de nous dans le jardin, après la cérémonie.

– Oh, mon Dieu... quelle horreur !

– Non, ce n’est pas vrai. Celle-là est jolie.

On nous voit à contre-jour, les contours du voile de Gin parfaitement dessinés. Nous avons les mains jointes et rions, complices et heureux, en contemplant nos alliances.

– Oui, c’est vrai qu’elle est charmante

– Regarde, Step, sur celle-là, tu ris avec les yeux fermés. J’adore quand tu as cette expression. Tu es tellement beau.

– Il va falloir qu’on se marie plus souvent dans ce cas.

– C’est au-dessus de mes forces.

– Alors, il faut qu’on sourie plus souvent.

– C’est déjà plus facile.

– Un sourire, c’est une courbe qui remet tout d’aplomb.

– C’est de Renzi, ça aussi ?

– Non, de Phyllis Diller, une comique américaine.

– C’est vrai qu’un sourire peut arranger beaucoup de choses, mais l’idéal c’est de ne faire pleurer personne.

Au même instant, notre vol est annoncé. Nous rangeons nos ordis, prenons nos sacs à dos et nous dirigeons vers la porte d’embarquement. Je me demande si Gin a prononcé ces dernières paroles délibérément ou non.

Renzi est au bureau.

– Quelqu'un a cherché à me joindre ?

Alice accourt aussitôt.

– Gianna Calvi, de la Rete, et le chef de prod Aldo Locchi. J'ai envoyé les factures à Medinews, comme vous me l'avez demandé ; il y a aussi une certaine Dania Valenti qui a demandé à vous voir. Je l'ai installée dans la salle d'attente.

– Parfait, merci.

Renzi enfle le couloir jusqu'au fond, tourne au coin, puis ouvre la porte de la salle d'attente. De dos, appuyée à la fenêtre ouverte, avec des écouteurs dans les oreilles et une cigarette à la main, il y a une grande fille svelte en short. Elle a de longs cheveux bruns et se balance lentement au rythme de la musique qui sort de ses écouteurs.

– Bonjour, je suis là !

La fille se retourne et sourit. Puis elle ôte ses écouteurs et, d'une pichenette, jette sa cigarette par la fenêtre, sans se soucier de savoir si quelqu'un est en train de passer dans la rue.

– Bonjour ! Je suis en train d'écouter le dernier Bruno Mars. C'est un vrai génie, ce type. C'est toute ma vie.

Et sur ces mots, elle lui adresse un sourire dont elle a le secret, avec ses lèvres pulpeuses et rendues légèrement brillantes par une pointe de gloss parfumé à la fraise. Elle a un petit grain de beauté sur la joue et un autre à côté du sourcil.

Renzi s'étonne de l'avoir remarqué, lui qui, en général, ne s'intéresse pas aux détails. Mais cette fille l'attire comme un aimant, et il laisse son regard errer sur le T-shirt rouge barré d'une grande bande blanche sur le devant, puis le short en jean ultra-court avec sa fermeture Éclair tellement serrée que l'on dirait qu'elle va éclater, et ses deux grandes poches qui dépassent de sous

l'ourlet. Le regard de Renzi ne s'attarde pas sur le pubis ou sur les coutures légèrement décolorées à cet endroit.

– Il te plaît ? Je l'ai acheté ce matin via del Corso.

Elle le regarde en souriant, sans la moindre malice, et plus attirante qu'aucune autre fille, avec ses mains dans ses poches et en appui sur une jambe, comme si elle cherchait à se rendre encore plus désirable alors que sans le savoir, elle l'a déjà complètement conquis.

– Tu es Renzi ou Mancini ?

– Renzi.

– Ça tombe bien. J'aime mieux ce nom-là. L'autre me fait trop penser à « mâchouiller ». Et puis le tien me rappelle celui du président du Conseil. Même si toi, tu as l'air plus sympa.

Giorgio rit.

– Et pourquoi ?

– Parce que chaque fois qu'il fait une déclaration, il finit avec un rictus qui te donne l'impression qu'il se paie ta tête.

Renzi approuve, amusé. Le fait est qu'elle n'a pas tort.

– On va dans mon bureau ?

– Oh, non. Je croyais que tout était réglé ? C'est Calemi qui m'envoie, et il m'avait dit qu'il se chargeait de discuter avec vous. S'il faut faire quelque chose, je le ferai, dites-moi simplement quoi. Je veux bien passer à la télé, mais pas dans une émission trop connue, sinon je ne pourrais plus continuer à vivre tranquillement ma vie ensuite, et d'ailleurs, je ne suis pas certaine que Calemi accepterait. Mais d'un autre côté, j'aimerais bien être célèbre. Eh ? Je pourrais descendre au Pacha ou à l'Ushuaia d'Ibiza sans être obligée de jouer les animatrices. Je pourrais me payer des soirées sympas autour d'une table avec mes amis.

– Mais tu dis toi-même que Calemi ne serait pas d'accord...

– Oui, mais Calemi, j'en fais mon affaire.

Elle rit – peut-être de façon allusive – puis poursuit :

– Vous vous imaginez qu'on a la vie facile. Que ça ne coûte rien de danser et de sourire tout le temps. Mais certains soirs, quand on a le blues et qu'on a envie de pleurer, c'est dur de faire semblant.

– Oui, je veux bien te croire.

Elle réfléchit un moment.

– Tu sais ce que j’adorerais ? Jouer dans une série. Comme Vittoria Puccini dans *Elisa di Rivombrosa*. Pour le coup, je serais la plus heureuse du monde !

Et elle le serre dans ses bras.

Giorgio regarde, confus, cette cascade de cheveux qui lui retombe sur la poitrine, tandis que la fille s’emballe, à la fois enthousiaste à l’excès et terriblement fragile. Et tandis qu’il reste là, les bras ballants et sans savoir que faire, un roman qu’il a lu l’hiver dernier lui revient à l’esprit, *La Vérité sur l’affaire Harry Quebert*. La protagoniste, Nola, est une toute jeune fille qui s’amourache d’un écrivain de vingt ans son aîné. Ils se mettent tout le village à dos, mais elle n’a de cesse d’essayer de prouver l’authenticité de son amour jusqu’au jour où elle disparaît brusquement. Au début, Giorgio avait cru qu’il s’agissait d’un de ces succès littéraires fabriqués de toutes pièces grâce à une habile campagne de marketing. Mais plus il avançait dans la lecture, plus il se sentait conquis par le personnage de Nola. Même si ce genre d’aventures n’arrive que dans les livres. Et voilà que maintenant, il se sent dans la peau du protagoniste de cette histoire hors du commun, et qu’il ne sait pas comment réagir alors que Dania le serre dans ses bras.

– Vous désirez quelque chose à boire ? Oh, pardon.

Alice, debout sur le seuil, rougit jusqu’aux yeux en les voyant ainsi enlacés. Dania s’écarte de Renzi, lui sourit, hausse les épaules et commence à mastiquer un chewing-gum qui devait être caché quelque part dans sa bouche. Giorgio trouve, comme par magie, les paroles adéquates :

– Elle est émue parce que je lui ai dit que nous allions peut-être pouvoir l’aider à réaliser son rêve le plus cher.

Alice acquiesce.

– Oui, bien sûr.

Puis elle disparaît aussi vite qu’elle est apparue.

Renzi et Dania éclatent de rire. Et elle ne peut s’empêcher de remarquer :

– Après tout, on ne faisait rien de mal.

– Non, c’est vrai.

– Eh, ça te dirait de venir faire un tour en ville ? Aujourd’hui il y a des

offres de malade chez H&M, et je me suis juré d'y aller.

Giorgio ne bat pas d'un cil, mais il n'hésite pas une seconde non plus.

– Avec plaisir !

Et ils sortent du bureau.

Renzi referme la porte derrière eux, et Dania lui sourit avec une légèreté qui lui rappelle une scène que Teresa et lui avaient eue à propos des deux personnages principaux de *La Vérité sur l'affaire Harry Quebert*.

– S'ils ne partagent pas les mêmes valeurs ou la même éducation, un homme ne peut pas s'éprendre d'une fille comme ça... Ne serait-ce qu'à cause de la différence d'âge.

– Tu dis cela parce que ça ne t'est jamais arrivé, avait rétorqué Teresa avec un petit sourire.

– Aucun homme ne voudrait se lancer dans une relation comme celle-là.

C'était elle qui lui avait recommandé le livre, de sorte qu'elle le défendait âprement.

– Même un homme comme toi pourrait tomber amoureux d'une fille comme Nola.

– Jamais de la vie.

Mais Renzi a déjà oublié cette allégation, il ne pense même pas à téléphoner chez lui pour dire qu'il sera en retard. Il ne semble n'avoir d'yeux que pour Dania.

– Et toi, tu vis où ?

– Dans le centre. Si tu veux, je peux te montrer où j'habite. C'est un dernier étage près de la piazza delle Cappelle, mais tout petit. Je suppose que tu es habitué à des espaces plus grands.

– Je suis sûr que ça va me plaire.

Une voiture rangée en double file n'a pas eu le temps de klaxonner trois fois que Renzi a déjà renié son « jamais de la vie ».

Quand Pallina sort du cabinet d'architectes où elle est employée, elle fait une sale tête. Adalberto, un des quatre associés de la boîte, a la sale manie de fumer le cigare, dont l'odeur l'incommode, surtout le matin, et lui donne envie de vomir. Et comme si cela ne suffisait pas, il n'arrête pas de lui faire du rentre-dedans.

– Tu sais que j'aimerais bien qu'on se voie en dehors du bureau...

Et le jour suivant :

– Je te trouve bien sérieuse, j'ai envie de te dérider un peu...

Puis il revient à la charge :

– J'ai rêvé de toi cette nuit, mais je ne peux pas te dire ce que nous étions en train de faire, toi et moi...

Cette dernière remarque lui soulève le cœur. Non seulement ce type est un goujat, mais il s'appelle Adalberto. Pour Pallina, la situation est on ne peut plus claire : « Si l'on met bout à bout ses fantasmes érotiques à deux balles, son horrible cigare et son nom ridicule, ce type n'a rigoureusement aucune chance avec moi. Si une fille ne peut pas travailler tranquillement sans qu'on lui fasse des avances, où est-ce qu'on va ? Et le pire, c'est que je ne suis pas une chaudasse, ou une aguicheuse aux tenues affriolantes. J'évite de mettre des jupes précisément pour ne pas tenter le diable, et je m'habille comme une nonne. Et lui, il fait quoi ? Il me parle de ses rêves érotiques ! Heureusement que j'ai réussi à mettre le holà à temps. »

– Merci de ne pas me raconter vos rêves, lui dit-elle, sans quoi je vais faire des cauchemars.

Mais il insiste :

– Eh, mais on a passé un super moment ensemble, toi et moi. Tu aimais bien que...

– Possible, mais je doute que mon copain apprécie. Au cas où cela vous intéresserait, il est très jaloux et il aime la bagarre. Ce qui lui a valu quelques

démêlés avec la justice, soit dit en passant. C'est plus fort que lui, il adore cogner.

Adalberto lui sourit. Il n'arrive pas à savoir si c'est du lard ou du cochon. Le voyant pris de doute, Pallina songe à lui montrer une photo de Bunny, mais une ancienne, de l'époque où il fichait la trouille à tout le monde, y compris à elle. Mais elle renonce, pensant que ça n'en vaut pas la peine et qu'il va sûrement se calmer. Mais Adalberto ne désarme pas.

– Dans ce cas, voilà ce que je te propose : je te les raconte à toi... et toi tu ne dis rien à ton Jules. C'est simple, non ?

– Très difficile. Parce que moi, je lui raconte tout à mon fiancé. Et vous, vous lui racontez tout à votre femme ?

Cette fois, elle lui a cloué le bec.

– Bien, il commence à se faire tard. Tu peux t'en aller, bredouille Adalberto. Pallina n'arrive pas à y croire. Il a enfin décidé de lâcher prise.

– Nous attaquerons le projet de l'immeuble de bureaux de la via Condotti.

– Très bien, j'ai quelques idées. Je vous les soumettrai.

– Oui, oui, tu peux partir maintenant.

Elle est sortie, mais elle continue à traîner cet échange comme un boulet et se demande : « Comment est-il possible qu'un homme ne comprenne pas qu'une femme n'a pas envie de lui ? Ils nous prennent pour quoi au juste, des autoroutes qu'ils peuvent défoncer à coups de marteau-piqueur quand leur en prend l'envie ? Quelle horreur ! Espérons que je vais pouvoir garder mon poste. J'adore mon boulot, mais je hais ma condition de femme. Si seulement je pouvais m'habiller comme j'en ai envie et non pas comme une bonne sœur ! »

Pallina continue à avancer d'un pas léger. À présent, elle n'a qu'une envie, manger.

– Eh, salut ! Tu fais la tête ou quoi ?

Au son de cette voix, l'expression de Pallina change brusquement. Elle se retourne.

– Babi ! Qu'est-ce que tu fais ici ?

– Je te cherchais.

Elle lui lance un regard inquiet.

– Il y a un problème avec les plans que je t’ai dessinés ?

Babi secoue la tête.

– Tu veux que je change tout ?

– Mais non ! Pas du tout ! dit Babi en souriant. Tu penserais que je suis folle. Écoute, je ne vais pas tourner cent sept ans autour du pot. J’ai envie de refaire ma déco, mais j’aimerais aussi avoir des nouvelles de Step.

– Tu ne penses pas que tu aurais pu me le demander directement sans me commander ces plans qui vont te coûter de l’argent ?

– Mais j’adore ce que tu as fait ! Vraiment. La maison est beaucoup plus lumineuse et beaucoup plus gaie. Et puis je l’aime encore plus qu’avant avec les nouveaux rideaux et le canapé vert acidulé que tu as choisis.

Les yeux de Babi pétillent littéralement. Pallina ne sait que répondre, elle se demande où est le piège. Babi se met à rire pour ne pas se mettre à pleurer.

– Écoute, je sais ce que tu penses, mais je ne cherche pas à t’embobiner, promis. Je suis juste venue te demander pardon...

– Mais...

Babi fait un geste de la main pour la faire taire.

– Je veux te demander pardon de n’avoir pas été là quand tu as perdu Pollo. Et aussi parce que je t’ai évincée de ma vie parce que j’avais l’impression que tu traînais avec toi tout un monde sur lequel j’avais décidé de tirer un trait. Je voudrais que tu me pardonnes d’avoir oublié tous nos fous rires, et surtout d’avoir pris seule cette décision, sans te consulter, et de t’avoir laissé tomber comme la dernière des lâches, idiot que j’étais, pensant que j’allais y parvenir. Mais la vérité c’est que tu m’as cruellement manqué. Quand tu es venue à la maison pour refaire la déco, je me suis sentie horriblement coupable. Je mourais d’envie de te dire : « Bon sang, Pallina, je n’ai pas changé au fond, tu sais ! Faisons la paix. » Mais au lieu de cela, je n’ai pas dit un mot, je n’ai pas daigné descendre de mon piédestal... Quelle gourde j’ai été ! Je t’en supplie à présent, oublie cette Babi-là, et souviens-toi seulement des *camomilles*, de nos fugues nocturnes, quand tu venais dormir à la maison pour pouvoir aller guincher et rentrer avant que ta mère ne passe te chercher. Tu étais bien plus méritante que moi, tellement plus généreuse. Et tu peux réussir... tu ne crois pas ?

– Tu m’aurais déjà convaincue quand tu m’as demandé de te pardonner.

Renzi déambule dans la via del Corso comme un ado ou un touriste. Il avance le cœur léger parmi les badauds, saisissant çà et là un effluve, une brève de comptoir. Dania, ravie, marche à petits pas sautillants.

– J’adore la via del Corso ! Il y a des boutiques géniales ici. Viens, on va bifurquer et couper par la via Condotti.

Renzo ne dit rien, il suit en silence la jeune fille enthousiaste, que tous observent, admirent et désirent dans son short provocant. « Peut-être ne suis-je en fin de compte qu’un homme trop occupé à compter son argent qui s’accorde pour une fois quelques minutes de temps libre. » Il y a un film de Richard Gere qui parle de tout ça. Le spéculateur cynique qui découvre subitement le bonheur de marcher pieds nus dans l’herbe par une belle journée en compagnie de la sublime Julia Roberts. Ah, oui, c’était *Pretty Woman*. Lui est un homme d’affaires, elle une prostituée. Mais l’amour ne s’arrête pas à ce genre de détails. Il va beaucoup plus loin. Et lui, Renzi, est-il un homme d’affaires puissant ? Non, c’est un simple employé. Et elle... Renzi la regarde marcher, perchée sur ses talons, les mains dans ses poches de short, avec cette crinière de cheveux châtons et cette poitrine admirablement moulée par son T-shirt rouge. Dania se retourne et lui sourit tout en mâchant son chewing-gum.

Julia Roberts aussi mâchait du chewing-gum dans le film.

– Ça te dit une crêpe ?

– Je ne sais pas...

– Allez, c’est moi qui t’invite.

Elle s’arrête soudain devant un stand à l’extérieur du grand café Galleria San Carlo.

– S’il vous plaît, ce sera une crêpe aux airelles et mûres pour moi, et pour monsieur... Elle se tourne vers Renzi : Alors ? Tu as choisi ? Il y a une infinité de garnitures. Fraise, banane, pistache, et fourrées à la crème aussi.

– Au chocolat pour moi, merci.

– Tu en fais une tête ! commente Dania. Puis s’adressant au garçon qui est en train de verser la pâte sur la plaque chaude : Rajoutez donc un peu de fromage blanc et de sel. On va lui faire goûter un truc nouveau. Il faut le dérider un peu !

Le jeune homme sourit, révélant de grandes dents blanches, visiblement amusé par cette fille sympathique. Il regarde Renzi comme s’il ne savait pas quoi faire. Ce dernier reste impassible, puis finit par céder.

– Très bien, faites ce qu’elle vous dit.

Ensuite, naturellement, il refuse de la laisser payer et ils poursuivent leur promenade, en mangeant leurs crêpes en riant.

– Alors, tu as vu comme c’est bon une crêpe au chocolat avec du fromage blanc et du sel ? N’est-ce pas que c’est différent ? Franchement, tu avais déjà goûté un truc aussi bon ?

– Non, tu as raison : elle est délicieuse.

– Ah, ça me fait plaisir ! On s’en tient toujours aux classiques, par habitude, alors que pour moi, il n’y a rien de plus beau que d’essayer des goûts nouveaux ! Comme la glace au safran et sésame de RivaReno ; un jour j’aimerais bien te la faire goûter. Ou celles à la vanille, aux cookies ou au caramel salé de Grom, qui n’ont rien à voir !

Ils continuent à marcher. Cette fois, Renzi abdique complètement.

– Je ne mange jamais plus de trois glaces par semaine, quelle que soit la saison. Et jamais en pot ! Une glace, ça se suce, sinon tu perds le goût, tu ne penses pas ?

Elle lui jette un regard suggestif, qui ne dure qu’une seconde.

– Ah, il faut absolument que tu voies cette boutique !

Elle avale sa dernière bouchée de crêpe, jette son assiette en carton dans une poubelle et s’essuie les mains sur l’arrière de son short.

– Viens, dit-elle, en le prenant par la main et en l’entraînant chez Scout, lui laissant à peine le temps de se débarrasser de sa serviette en papier. Tu vas voir, c’est top !

Giorgio observe fasciné le magasin plein de jeunes qui inspectent les blousons, les pulls et les jeans. Le décor est splendide, avec des objets en

cuir, des bannières, des chaises, et même de grands vases de fleurs bariolées, des armoires anciennes, des T-shirts avec ou sans motifs, des chemises à carreaux, à rayures, avec ou sans col, et des shorts de toutes les couleurs.

Dania se met à fouiller dans une pile.

– Voilà, c’est exactement celui que je voulais !

Puis elle cherche sa taille dans une pile de shorts en jean délavé. Prise d’un doute, elle en prend d’autres plus sombres.

– Excusez-moi, où sont les cabines d’essayage ? demande-t-elle à une jeune vendeuse qui est en train de remettre des chemises sur un portant.

– Au bout du couloir à gauche.

– Tu viens avec moi ? demande-t-elle à Renzi.

Il la suit jusqu’à un rideau bleu délavé.

– Tiens ça, lui dit-elle en tendant un jean à Renzi qui reste derrière le rideau fermé tandis qu’elle se faufile dans la cabine.

Une de ses chaussures roule sous le rideau. Elle est usée, un peu sale, avec des brides effilochées et des petits brillants qui résistent, obstinés à l’usure du temps. L’instant d’après, Dania ouvre le rideau.

– Alors ?

Sans ses talons, elle paraît plus petite, presque une gamine, la danseuse imprécise d’une boîte à musique sans musique, et montre fièrement tout ce qu’elle a à montrer.

– Tu aimes ? Tu ne trouves pas qu’il me va mieux que l’autre ?

– Oui, il me semble que oui, dit Renzi, avant d’ajouter avec tact : Les deux te vont bien.

– Ce n’est pas vrai ! Tu dis ça juste pour me faire plaisir ! Attends, je vais essayer celui-là.

Et elle disparaît derrière le rideau bleu, laissant Renzi seul avec son vieux short dans une main et ceux en attente d’être essayés dans l’autre.

– Tu me les passes ? demande Dania en passant la tête dans la fente du rideau.

Il obtempère tandis que son regard se perd dans la glace qui reflète divinement les reins de la fille et un soupçon de petite culotte. Dania se retourne pour voir ce qu’il est en train de regarder, puis sourit. Cette fois elle

laisse le rideau ouvert, pas gênée pour deux sous, tout le contraire même, en le regardant dans les yeux, comme s'il s'agissait d'une habitude entre elle et lui. Dania se mordille la lèvre. Elle force, en sautillant d'un pied sur l'autre, tout en tirant le short vers le haut pour pouvoir l'enfiler. Elle réussit. Satisfaite, elle remonte la petite fermeture à glissière et boutonne la ceinture. Elle se retourne vers Renzi, toute contente.

– Ah, tu vois qu'il me va mieux ?

Il ne peut qu'approuver en voyant comment le minuscule short épouse étroitement ses formes. Pour finir, Dania remet son vieux short, se perche sur ses talons, et sort de la cabine en laissant le nouveau sur un comptoir à côté d'une pile de T-shirts.

– Tu vois ? J'aime la couleur de celui-là, mais je trouve que celui-ci me va mieux. Bref, on ne trouve jamais son bonheur.

– Non, attends, prends les deux. Ils ne sont pas si chers.

Dania fait mine de se renfrogner.

– Ça n'est pas très galant ce que tu viens de dire. Est-ce que tu sous-entends par là que je n'ai pas les moyens de me les offrir ?

– Je te les offre. Ça me fait plaisir. Quand tu les mettras, tu penseras à cette merveilleuse après-midi que nous avons passée ensemble.

– Non, c'est à toi que je penserai.

Elle le regarde au fond des yeux, soudain plus adulte, et comme perdue dans des pensées très éloignées de ces deux shorts.

– D'accord, pense à moi.

Elle redevient la gamine insouciante de tout à l'heure.

– Dans ce cas, je les prends !

Et, transportée d'enthousiasme, elle rajoute deux petits hauts, une chemise blanche et une paire de Saucony.

– Après ça, j'arrête ! Elles sont tellement confortables qu'on ne les sent pas quand on les a aux pieds.

Renzi se dirige vers la caisse et règle la totalité, puis il prend les sacs et sort avec elle. Dania court, saute et virevolte sur elle-même, folle de joie.

– Je suis vraiment contente de t'avoir rencontré !

Renzi ne dit rien, il avance avec les sacs au bout des bras. De temps en

temps, il jette un regard furtif autour de lui. Il a l'impression que tout le monde le montre du doigt et se moque de lui. Mais non. Les autres vaquent à leurs propres occupations. Ils marchent gaiement, seuls ou en couple, et quand il voit que personne ne s'intéresse à lui, il pousse un soupir de soulagement et se met à rire lui aussi.

– Ah, tu vois que ça fait du bien de faire un peu de shopping ?

– Et comment !

Dania lui prend le bras et règle son allure sur la sienne. Elle a l'air plus sérieuse à présent, plus tranquille. Un peu plus tard, elle sort un petit tube de brillant à lèvres de son sac et s'en met un peu. Renzi remarque qu'il dégage une odeur de fraise ou quelque chose d'approchant.

– Ça te dirait de venir voir mon petit chez-moi ? Il est à deux pas. Je t'invite à prendre l'apéro, et si tu veux on pourrait dîner ensemble.

Renzi, quelque peu surpris, répond par un petit « Oui » sans rien ajouter d'autre.

– Super !

Ils marchent encore un peu, et quand ils arrivent à la piazza delle Coppelie, Dania dit :

– Nous y sommes.

– Tu m'excuses un petit moment ? lui dit Renzi. Il faut que je passe un coup de fil.

– Pas de problème ! Comme ça, en attendant, je monte faire un brin de ménage, sinon, tu risques de ne pas savoir où mettre les pieds...

Sur ces mots, elle pousse la petite porte de bois sombre et disparaît.

Giorgio sort son portable et appelle chez lui.

– Salut, chérie ? Tu fais quoi ?

– Je suis en train de regarder le jeu *L'Eredità*, on en est à la guillotine. Attends, je te lis les mots : *boisson alcoolisée, actrice, chanteur, peintre et rouge*.

Renzi répond aussitôt :

– Ferrari, pour la boisson ; l'actrice est Isabelle Ferrari ; le chanteur c'est celui des Verdena, Alberto Ferrari ; le peintre Ferrari et le rouge Ferrari.

Juste à ce moment-là, le présentateur arrête la pendule, et en entendant la

réponse erronée du candidat, retourne la pancarte et montre la bonne réponse : *Ferrari*.

– Mon chéri, tu aurais remporté les deux cent mille euros. Tu es un phénomène !

Renzi sourit.

– Oui, mais pas pour ce que tu crois.

– Je te prépare à dîner ? J'ai acheté ces asperges que tu aimes tant, et je peux te faire des œufs au plat avec ça, ou des pâtes. À moins que tu ne préfères de la viande...

Il l'interrompt avant qu'elle ne lui énumère tout ce qu'il y a dans le frigo.

– Non, mon cœur, désolé, mais je vais rentrer tard.

– Encore ?

– Oui. Stefano est parti et nous avons une série d'émissions qui va débiter. J'ai commandé des pizzas et on va se remettre au boulot.

– Bon. Mais ne rentre pas trop tard tout de même.

– Non, non. Ne t'inquiète pas. Dors bien, ma chérie.

Renzi raccroche et range son téléphone dans sa poche, sans trop penser à tous les bobards qu'il vient d'inventer. Il entre dans l'immeuble et longe l'étroit couloir jusqu'au fond, là où se trouve le vieil ascenseur d'époque. Quand il monte dans la cabine, il la sent vaciller. Il entre et referme la porte en fer forgé derrière lui. L'ascenseur commence à s'élever en tremblotant. Lui aussi tremble intérieurement, en proie à la confusion, à la culpabilité, à l'excitation, et à une douce folie. Mais à mesure qu'il monte, toutes ces pensées s'évanouissent, faisant place à de nouvelles : « Est-ce qu'elle s'est changée et a passé une nuisette ? Est-ce un mec qui va m'ouvrir, son jules, et me balancer son poing dans la figure ? » Il se met à rire tout seul comme un idiot. « C'est vrai que je suis un idiot », songe-t-il. Mais l'ascenseur est arrivé, il est trop tard pour changer d'avis. Il y a une porte devant lui, avec le nom « Dania Valenti ». Sans hésiter, il presse le bouton de la sonnette.

– J'arrive !

Il entend sa voix plus un drôle de bruit de fond. Elle est en train de mijoter quelque chose. Une surprise peut-être ?

– Désolée, j'étais en train de chercher le tire-bouchon, dit-elle en ouvrant la

porte.

Elle ne s'est pas changée. Elle a juste ôté ses chaussures et porte une paire de tongs qui la fait paraître plus petite, mais aussi plus agile.

– Bon, alors, j'ai une bière, un bitter, un Coca et un Fanta. Et des chips. Le paquet était déjà ouvert.

Elle désigne une assiette avec des chips et un sac rouge à côté.

Renzi regarde autour de lui. Il y a un petit salon avec cuisine ouverte, une porte entrouverte qui donne sur la chambre à coucher, et à gauche, une autre porte. Ce doit être la salle de bains. Et plus loin, trois marches et une porte-fenêtre. Dania suit son regard.

– Alors, elle te plaît ma garçonnière ? Elle est petite mais je m'y sens vraiment bien. Sans parler de la vue.

Renzi sourit et gravit les trois marches. La porte vitrée ouvre sur une terrasse balcon à peine large d'un mètre et demi, qui offre une vue à couper le souffle sur les toits de Rome.

– Alors, qu'est-ce que je t'apporte ici, dans le nid d'aigle ?

– Une bière, s'il te plaît.

Renzo admire le point de vue. On aperçoit au loin l'Autel de la Patrie, le Colisée et la basilique Saint-Pierre.

Au bout d'un moment, Dania revient avec des verres.

– Tu as vu comme c'est chouette ?

Elle prend un Coca, emballée par le panorama, comme s'il avait été dessiné spécialement pour qu'elle puisse l'admirer depuis son petit penthouse ouvert à un nombre très restreint d'invités.

– Tu aimes la vue ?

– J'adore.

– Elle est aussi belle que moi ?

Elle incline la tête de côté.

– C'est elle ou moi que tu préfères ?

Renzi la regarde, puis sourit.

– Toi.

Dania se met sur la pointe des pieds et lui donne un baiser, d'abord léger,

puis de plus en plus passionné, et ils s'embrassent langoureusement sous le ciel romain et les hirondelles, jusqu'à ce qu'elle s'écarte.

– Viens, lui dit-elle en lui prenant la main.

Elle l'entraîne vers le salon, puis lui ôte son verre des mains et le pose sur une table basse. Elle tire un fauteuil de cuir rouge jusqu'au centre de la pièce, face à la baie vitrée. Puis, posant ses deux mains sur sa poitrine, elle pousse lentement Renzi en arrière, jusqu'à ce qu'il atterrisse sur le fauteuil. Dania avale une dernière gorgée de son Coca puis le pose sur la petite table. Ensuite, elle lui écarte les cuisses et se laisse tomber à genoux devant lui. Elle défait sa ceinture, puis ouvre sa braguette, sans cesser de le regarder dans les yeux ou de sourire, et prend dans sa bouche ce qu'elle est venue chercher. Sa longue crinière châtain se répand sur les jambes de Renzi. Au-delà, par la porte vitrée, un nuage passe dans le ciel. De temps à autre, Dania relève la tête et lui sourit. Dans *Pretty Woman*, la fille faisait la même chose, mais en regardant des dessins animés à la télé. « Un bon film », pense Renzi. Le seul problème, c'est que Richard Gere s'amourache d'une prostituée.

Sans même s'en rendre compte, Babi et Pallina ont poussé la porte du Tiepolo, dans la via Giovanni Battista Tiepolo, exactement comme elles le faisaient il y a des années de cela et ont commandé deux bières. Même si ni l'une ni l'autre ne boivent plus autant qu'avant, elles ont gardé le même enthousiasme, la même curiosité, la même vitalité. Pallina se rend compte qu'elle n'éprouve plus le moindre ressentiment. Et même si, au fond d'elle-même, elle craint de souffrir à nouveau, elle préfère ne pas y penser. Les paroles de Babi l'ont tellement touchée que, tout en l'écoutant parler, elle se reproche d'être à ce point romantique.

– Et ensuite, tu sais ce que m'a dit Lorenzo ? Que le salon était mieux avant. Alors je lui ai répondu : « Si tu veux rendre ta femme heureuse, si tu veux satisfaire même ses plus petits caprices, montre-toi généreux jusqu'au bout. Ton argent a été dépensé de toute façon, mais en disant cela tu fiches tout par terre, comme si tu insinuais qu'il a été jeté par les fenêtres. »

Pallina boit une gorgée de bière.

– Mince alors, tu veux dire qu'on aurait pu lui soutirer beaucoup plus ?

Babi aussi prend une gorgée.

– Oui. Et tu sais quoi ? Je sens que d'ici peu, je vais avoir envie de changer et de refaire la maison de fond en comble !

Pallina écarquille des yeux comme des soucoupes.

– Si tu fais ça, il va penser que tu es folle et il ne va pas vouloir.

– Si.

– Tu veux dire qu'il serait d'accord pour la rénover totalement ?

– Mais oui. L'argent n'est pas un problème. Il est fou de moi, et il ferait n'importe quoi pour moi. Tu sais comment sont les hommes quand ils sont amoureux ?

À ces mots, Pallina se remémore aussitôt Pollo, qu'elle avait rencontré à une soirée et qui avait cherché à lui piquer des sous dans son sac à main. Pollo

l'effronté, qui, bien qu'étant fou amoureux, n'avait pas été capable de le lui prouver. Pollo qui n'a jamais eu d'argent, parce que la vie ne lui en a pas laissé le temps.

– Oui, Pollo l'était, même si c'étaient surtout des mots. Un jour il m'a dit : « Avec toi, j'ai l'impression d'être quelqu'un de spécial, comme si j'étais l'homme le plus riche du monde. Les cinquante euros que je t'ai chipés, ils valaient des millions. Et tu sais pourquoi ? Parce que c'est grâce à eux que j'ai pu faire ta connaissance. »

– Il te manque beaucoup ?

– Par moments, oui. C'est difficile à expliquer, mais parfois je me rappelle certaines phrases qu'il m'a dites, ou bien j'ai l'impression de l'entendre rire. Ou alors, je me mets à rire en songeant : « Pollo aurait dit ceci ou cela », ou encore « Pollo il lui aurait mis une belle trempe, à celui-là » !

– Je comprends.

Une serveuse blonde, avec un tablier bleu délavé et un brillant à la narine droite, apporte les commandes.

– Les pommes de terre en papillote ?

– Pour moi, dit Pallina en prenant l'assiette.

La fille pose ensuite une assiette nordique – avocat farci au fromage blanc, crevettes et aneth – devant Babi.

Pallina coupe ses pommes de terre en deux par le milieu et en écrase la pulpe en la mélangeant avec du yaourt.

– Je vais te faire une confidence. Je sors avec quelqu'un.

Babi la regarde, surprise.

– Sans blague ? Je le connais ?

Pallina hoche la tête en souriant.

– Un des Budokanis ?

Elle hoche de nouveau la tête et son sourire s'élargit.

– Non ! Je n'arrive pas à y croire ! Mais qui est-ce que...

Babi réfléchit un instant. Brusquement, elle regarde Pallina comme si elle avait deviné.

– Arrête... c'est une plaisanterie ?

Et Pallina éclate de rire.

– Est-ce que j’ai l’air de plaisanter ?

Babi se concentre à nouveau.

– Ce n’est pas le Sicilien, n’est-ce pas ?

– Non.

– Parce que celui-là, malgré son physique de rêve, il est toujours sorti avec des filles vulgaires, tartinées de maquillage et avec le string qui sort du pantalon. Ce qui ne te ressemble vraiment pas, à moins que tu ne t’habilles comme ça en cachette.

– Non, ce n’est pas lui.

– Alors je ne vois pas qui d’autre, parce que tous les autres étaient, comme dans le film : affreux, sales et méchants.

– Bon, allez, je te le dis. Sinon... tu ne devineras jamais. Je sors avec Bunny.

– Bunny ? Je n’arrive pas à y croire. Pallina ! Mais ce type est une vraie terreur. D’après mes souvenirs, il est sale comme un peigne et...

– Step a dit exactement la même chose.

– Parce que tu le lui as dit ? Et comment il l’a pris ?

– Au début, très mal, même s’il n’en laissait rien paraître. Tu sais comment il est, n’est-ce pas ?

« Si moi, je ne le sais pas... », a envie de répondre Babi, mais elle se retient.

– Eh bien, imagine-toi qu’il a dû donner une soirée avec tous les Budokanis pour que Step lui donne sa bénédiction. Oh, ça ne m’amusait pas du tout, parce que j’ai dû briquer la maison pendant deux jours entiers, mais Step a été chic.

Pallina s’interrompt soudain, craignant d’avoir fait une gaffe.

– C’est à toi de me pardonner, maintenant.

Babi la regarde sans comprendre.

– Pourquoi donc ?

– Eh bien, parce que je n’ai pas réalisé que tu n’avais peut-être pas envie qu’on parle de Step.

Babi lui sourit.

– Non, pas de souci.

– Bon, et alors, comme je te le disais, il a été très cool, il m’a mise à l’aise et ne m’a pas donné l’impression que j’avais commis une faute en « mettant le

grappin » sur un gars de la bande ou que j'avais manqué de respect à son grand ami.

– Quand il veut, il peut te faire te sentir... à trois mètres au-dessus du ciel.

Pallina éclate de rire.

– Oui, c'est vrai que tu as connu ça.

Elles continuent à manger en bavardant et en riant.

– Mais dis-moi, il a changé à ce point Bunny ?

– Tu ne le reconnaîtrais pas. Non, sérieusement. En fait, certains Budokanis filent un mauvais coton, d'autres n'ont pas changé, et deux d'entre eux se sont nettement améliorés : Bunny et Schello.

– Schello aussi ? Mais ce type était un porc, qui ne savait pas parler sans roter.

– Oui, enfin, malheureusement, il n'a pas perdu cette sale manie, y compris quand il est en compagnie d'une jolie fille. J'aurais tendance à penser que c'est un défaut de fabrication...

– Ça alors !

Pallina prend une gorgée de bière puis se fige subitement, comme si elle venait de se souvenir de quelque chose.

– Ah, non, attends, il y en a un autre aussi qui a complètement changé.

– Qui ça ?

– Step !

Babi reste bouche bée, tandis que Pallina poursuit :

– Tu ne vas pas le croire, mais il a fondu. Il a perdu toute cette masse de muscles excessive et ne porte plus de blousons comme ceux de Pollo. Il s'habille avec recherche et le plus incroyable, c'est qu'il ne se comporte plus du tout comme avant. Il est plus apaisé, plus serein. Vraiment, il faudrait que tu le voies.

Pallina reprend son verre et boit une gorgée.

Babi lui sourit.

– Je l'ai vu.

Pallina manque de s'étrangler à cette nouvelle, et s'essuie la bouche et le menton.

– Tu l'as vu ? Mais quand ça ? Il y a longtemps ? Il ne m'en a rien dit...

Vous êtes... sortis ensemble ? Vous vous êtes pris la tête ? Ah, attends, non. Il ne le sait pas parce que tu l'as vu, parce que tu l'épiais de loin pour qu'il ne puisse pas te voir.

– Hep là, pas si vite !

Les années ont beau avoir passé, Pallina est toujours aussi débordante de fougue et d'enthousiasme, pour le meilleur ou pour le pire.

– Laisse-moi t'expliquer. Mais d'abord, qu'on soit bien d'accord, je ne t'ai jamais rien dit et tu ne sais rien.

– Ça marche.

– Jure-moi de ne rien dire.

– Je le jure.

– Si jamais tu dis quoi que ce soit, tu vas nous mettre dans le pétrin, et je risque de perdre le peu de confiance qu'il pourrait m'accorder.

– Je sais.

– Et moi, je mourrais de chagrin. Parce que maintenant, il est celui qui compte le plus pour moi, à part mon fils.

Sincèrement surprise, Pallina reste un instant sans voix, émue de voir à quel point Babi l'aime encore. Elle a dit : « Il est celui qui compte le plus pour moi, à part mon fils. » Et non pas « après mon fils ». Autrement dit, ils comptent autant l'un que l'autre pour elle.

– Attends, dit-elle en levant la main pour la faire taire.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– J'ai besoin d'un truc, là, tout de suite. S'il vous plaît ?

Elle fait signe à la serveuse suédoise de s'approcher.

– Vous pourriez m'apporter un gâteau à la carotte ?

Elle lui montre le menu.

– Oui, bien sûr.

Babi ajoute :

– Et pour moi aussi.

La fille note la commande dans le petit carnet qu'elle garde dans la poche arrière de sa jupe en jean et s'éloigne.

– Excuse-moi, mais ça me faisait tellement envie que j'ai eu peur qu'il ne

leur en reste plus et je n'arrivais à penser à rien d'autre. Je veux pouvoir savourer pleinement ton incroyable récit.

– Là, tu exagères. Ça n'a rien d'incroyable. Mais bref. Par l'intermédiaire d'un avocat qui travaille pour mon mari, j'ai réussi à me procurer le nom et l'adresse de l'entreprise où travaille Step. Je n'ai pas tardé à découvrir que la secrétaire de la boîte prenait son petit déjeuner chaque matin dans un café juste à côté. J'ai commencé à y aller moi-même et je me suis liée d'amitié avec la fille. Je lui ai parlé de notre histoire d'amour et j'ai réussi à la convaincre de remettre une invitation à Step pour une exposition à laquelle je devais absolument me rendre.

– Et tu dis que cette histoire n'a rien d'incroyable ? Elle est encore plus palpitante que le dernier James Bond !

Au même instant, les parts de gâteau à la carotte arrivent.

– Vous pouvez m'apporter une grande tasse d'orge grillée ?

Pallina sourit : Babi et ses petites manies...

– Pour moi, ce sera un vrai café avec du lait chaud, s'il vous plaît.

À peine la fille a-t-elle tourné les talons que Pallina se remet à assaillir Babi de questions :

– Et comment ça s'est passé quand vous vous êtes revus ? Comment l'as-tu trouvé ? Il a été gentil ? Vous vous êtes embrassés ? Ou même plus ?

– Pallina ! Si tu continues, j'arrête là. Bon sang, je suis mariée, j'ai un fils de six ans ; avec toi, j'ai l'impression d'être de retour au collège !

– Ce qui veut dire que vous avez fait l'amour...

– Oui, à la Villa Médicis, derrière l'obélisque.

– Ça ne devait pas être mal.

Au même instant, la serveuse revient avec le café.

– Merci.

Quand elles sont de nouveau seules, Babi jette un coup d'œil aux petits tableaux qui ornent les murs peints dans des tons pastel, les jeunes gens assis aux autres tables, les serveuses qui n'arrêtent pas d'aller et venir.

– On se sent bien ici. Je suis vraiment heureuse qu'on se soit revues.

– Moi aussi.

– Tu sais quoi ? J'ai cru que tu allais me le faire payer très cher.

– Ça ne me ressemble pas. Toi, tu as toujours pu faire tout ce que tu voulais, et tu continues, quoique dans certaines limites.

Babi sourit et lui caresse la main. Pallina a immédiatement un geste de recul.

– Bon, assez de papouilles, je n'ai pas envie qu'on nous prenne pour des lesbiennes. Les gens vont s'imaginer qu'on est amoureuses. Alors, tu me réponds ? Tu l'as trouvé comment, Step ?

– Bien, très bien... Comme toujours, et peut-être même plus attirant que jamais. Il m'a paru plus mûr. Il n'a pas mal réagi quand il m'a vue. Mais en gardant un peu ses distances, comme toi, au début. Et puis il s'est détendu, et nous avons beaucoup parlé. Je lui ai dit combien il m'avait manqué et que ma vie sans lui n'avait aucun sens.

– Tu lui as dit ça ? Après tout ce temps ? Et qu'est-ce qu'il t'a répondu ?

– Rien. C'est la vérité en tout cas : je suis toujours amoureuse de lui.

– Babi, j'ai une mauvaise nouvelle pour toi, ou plutôt, une nouvelle tragique... Surtout après ce que tu viens de me dire : Step s'est marié.

– Je suis au courant. J'ai essayé par tous les moyens de le raisonner. Je l'ai supplié de penser à nous deux. Mais apparemment, sa décision était prise. Ce qui ne m'empêchera pas de l'appeler. Personne ne pourra jamais m'en empêcher. Pas même Dieu.

Pallina semble surprise par sa réponse. Babi s'en rend compte.

– Il pourra me punir mais il ne pourra pas m'en empêcher. Tu t'imagines que je n'aurais pas aimé être heureuse avec Lorenzo et Massimo, dans la merveilleuse maison que tu as décorée ? Mais je ne le suis pas. Pas du tout. Le cœur n'a d'autre maître que lui-même. Je sais que ça a l'air d'une phrase creuse, mais c'est la vérité. Il suffit que tu tournes à gauche pour qu'il décide d'aller à droite. En tout cas, le mien est toujours resté au milieu du *stop*. Ou plutôt du Step !

Pallina éclate de rire.

– Tu sais, tu es peut-être devenue une sacrée tête de mule au fil des ans, mais tu es aussi devenue quelqu'un de très sympathique.

– Oui, bref. Maintenant, à ton tour de me raconter comment s'est passé le mariage. Je suis curieuse.

– Tu cherches à te flageller, ma parole.

– C'est encore pire si je laisse libre cours à mon imagination.

– La vérité, c'est que la fête était très réussie.

Babi ferme les yeux et serre les poings, en partie pour faire l'idiote et en partie parce qu'elle ne sait pas ce qu'elle espère.

– Et...

Pallina hausse les épaules et commence à raconter.

- Donc, Step portait un costume bleu très, très foncé et une cravate de marié.
- Ça ressemble à quoi une cravate de marié ?
- À celle qu’il avait sur lui.
- Pallina ! S’il te plaît, raconte bien.
- Bref, j’ai des photos, je te les montrerai peut-être.
- Peut-être ? J’espère bien que tu vas me les montrer !
- Évidemment.

Pallina reprend son récit. Gin, resplendissante, dans sa robe de mariée.

- Oui, bon, on a compris. N’insiste pas trop... continue.

Le touchant sermon du père Andrea, les pétales de rose et le riz à la sortie de l’église, l’immersion tête la première dans le gâteau de mariage, l’énorme bouteille de champagne, les feux d’artifice, et enfin Frankie & Canthina Band mettant le feu à la piste de danse.

- En résumé, j’aimerais bien pouvoir citer une ou deux choses qui sont allées de travers, mais ça ne s’est pas passé.
- D’accord, mais ça aurait pu se passer encore mieux...
- Comment cela ?
- Si la mariée n’avait pas été là.

Pallina rit.

- À ce point ?
- Oui. Tu sais quel est le problème quand ce genre de trucs arrive ? Tu te dis que tu aurais pu être à sa place et ça te fait un mal de chien. Tu commences à essayer de comprendre pourquoi tu t’es fourvoyée à ce point.

Elles restent un instant silencieuses. Pallina réalise que Babi est en train de pleurer et elle lui tend un mouchoir.

- Tiens, je ne m’en suis presque pas servie. Il se peut qu’il y ait quelques traces de carotte...

Babi rit et se mouche.

– Tu vois, même dans les pires moments, tu arrives à me faire rire. Tu n’as pas idée du nombre de fois que tu m’as sauvé la vie ! Ce n’est pas facile de vivre avec quelqu’un quand tu sais que ton cœur est ailleurs. J’ai essayé par tous les moyens, mais je n’ai pas réussi. Il y a des choses qui ne connaissent pas la raison.

– Comme quoi ?

– Comme l’amour. Tu peux faire tout ce que tu voudras : lui préparer des petits plats, te faire belle pour lui, l’accompagner à des soirées, et être la femme idéale à ses côtés, tu finis par t’apercevoir que tu te comportes comme une actrice dans un film.

– Que j’ai vu des centaines de fois, mais tu n’étais pas dedans.

Babi sourit.

– Tu es en train de citer Lucio. Tu as raison, mais ensuite, quand tu te retrouves entre les bras de quelqu’un que tu n’aimes pas, ton film s’étiole. Pouf ! Il ne reste plus rien. Il suffit d’un baiser pour savoir si tu aimes quelqu’un ou pas. À l’instant où tes lèvres se posent sur les siennes, ou des frissons te parcourent tout le corps ou bien tu ressens un ennui mortel.

– Mortel ! Comme tu y vas !

– Je suis faite ainsi. Je ne comprends pas comment j’ai pu me mettre dans une telle situation. C’est tout bonnement invraisemblable. Step avait des tas de qualités et quelques défauts, comme tout le monde. Et le plus curieux, c’est qu’avec moi ses défauts disparaissaient, comme si j’avais sur lui un effet apaisant.

– Tu étais sa *camomille* à tout point de vue.

Babi sourit.

– Toi aussi, tu es devenue plus cool.

– Écoute, ma belle. Je l’ai toujours été, je n’ai pas changé d’un iota. Par contre, avec toi, on n’est jamais certaine de rien ! Il n’y a pas pire qu’une amitié qui se termine sans raison. Je ne connais rien de plus triste, surtout dans un moment aussi difficile. J’ai perdu Pollo et j’ai perdu ma meilleure amie. Mais lui n’avait pas décidé de partir, alors que toi, si.

À l’instant même où elle prononce ces paroles, Pallina se sent défaillir. Elle se rend compte qu’elle se ment à elle-même. Elle sait pertinemment que les

choses ne se sont pas passées ainsi. Pollo aussi avait décidé de s'en aller. Il s'est suicidé. Ce n'était pas un accident et elle aurait pu l'en empêcher. D'un seul coup, Pallina éclate en sanglots. Il y a trop longtemps qu'elle garde toutes ces choses enfouies en elle. Et puis se retrouver ici, avec son amie Babi, et ne pas lui dire la vérité, c'est insupportable.

– Non, Pallina, s'il te plaît, je te demande pardon. Je ne le ferai jamais plus. Jamais plus je ne t'abandonnerai. Quoi qu'il arrive, je serai toujours à tes côtés. S'il te plaît, arrête, sinon je vais me remettre à pleurer.

Et voilà que, malgré elle, Babi craque à son tour. Les larmes jaillissent de ses yeux, inondent ses joues, roulent jusqu'à son menton, où elles restent un instant en suspens avant de poursuivre leur course dans le vide. Elle les essuie d'un revers de main et s'efforce de sourire à Pallina.

– Si tu veux, je peux te rendre ton mouchoir qui sent un peu le gâteau à la carotte. Il est juste un peu mouillé.

– Non, garde-le. Je crois que tu en as encore besoin...

– S'il vous plaît ! lance Pallina à la serveuse qui est en train d'apporter des plats à la table voisine. Vous pouvez nous apporter des mouchoirs ? Nous n'en avons plus.

La jeune Suédoise n'est pas certaine de comprendre, mais elle s'empare aussitôt d'une petite corbeille remplie de serviettes en papier et la lui tend.

– Merci.

Pallina en prend une, puis une autre.

– Je crois que je suis en train de traverser une période de grande vulnérabilité.

– Moi aussi. Raison de plus pour se serrer les coudes.

– Oui, et puisqu'on est à nouveau soudées, je vais t'avouer une chose que je ne t'ai jamais dite : Pollo ne s'est pas tué par accident. Il s'est donné la mort.

– Quoi ?

Babi n'arrive pas à en croire ses oreilles.

Pallina hoche la tête et lui raconte toute l'histoire depuis le moment où il a découvert qu'il était malade, son avenir compromis par la dégénérescence et la certitude qu'il serait un jour paralysé, jusqu'au moment où il a décidé de

prendre un médicament qui lui provoquerait un arrêt cardiaque lorsqu'il disputerait son dernier rodéo à moto.

– Mais comment pouvait-il en être certain ? La médecine fait des progrès chaque jour, et puis chaque corps réagit différemment à la maladie. Il se peut qu'il...

– Je n'ai pas réussi à le raisonner.

– Il n'aurait jamais dû s'avouer vaincu. Il arrive qu'il y ait des miracles. Tous ces gens à Lourdes... Tu crois que c'est du pipeau ?

– C'est ce que je lui ai dit. Tu sais ce qu'il m'a répondu ? « C'est toi, mon miracle, mais malheureusement ça ne suffit pas. »

– Tu imagines quand Step va l'apprendre...

– Je lui ai tout raconté il n'y a pas longtemps.

– Tu lui as raconté ? Et comment a-t-il réagi ?

– Je ne sais pas. Je lui ai remis une lettre. Je n'avais pas la force de le lui dire en face.

– Et ensuite, il était comment ?

– Comme d'habitude. J'ai donné une soirée peu après, juste pour voir s'il allait venir. Et il est venu. Il m'a juste fait promettre que nous ne parlerions plus jamais de lui. Je crois qu'il l'a vécu comme une trahison. Mais aussi comme un soulagement. Il n'était absolument pour rien dans l'accident, même s'il était présent. Il n'avait aucun moyen de l'éviter. Si ça n'était pas arrivé ce jour-là, ce serait arrivé plus tard. La décision de Pollo était prise. Il avait imaginé toutes sortes de solutions. Il voulait s'en aller, mais sans que personne se doute de rien. Un suicide est une épreuve terrible pour les gens qui vous aiment, ceux qui ont toujours été là pour vous, car ils ont le sentiment de ne pas en avoir fait assez.

– Et donc, il a fait en sorte que ce soit Step qui prenne tout sur lui.

– Ça n'était pas prévu. La lettre que je lui ai donnée était de Pollo. J'aurais dû le faire avant, aussitôt après l'accident.

– Mais tu as attendu jusqu'à maintenant ?

Pallina hoche la tête en silence.

– Mais pourquoi ? Pourquoi ?

– S'il te plaît..., je n'en sais rien, ne me demande pas pourquoi. Parfois, on

fait les choses sans savoir pourquoi...

Babi repense à sa vie, à tout ce qui s'est passé, et ne peut qu'être d'accord avec son amie. Pallina la regarde, apaisée à présent.

– J'aurais dû le lui dire plutôt, pour le libérer de ce sentiment de culpabilité.

Babi médite un instant ses paroles. Pallina vient de lui faire une grande confession. À son tour, maintenant.

– Moi aussi, il faut que je te dise quelque chose.

– Attends, je prends une autre serviette...

Elle lui sourit.

– Mais les larmes que tu vas verser seront des larmes de joie. Tout au moins pour moi, car il s'agit de mon plus grand bonheur.

Pallina lui jette un regard intrigué. Elle est sur des charbons ardents, elle a hâte de savoir ce que c'est, car elle ne voit vraiment pas de quoi il s'agit et les hypothèses les plus folles lui viennent à l'esprit.

– Allez, vas-y, crache le morceau ! C'est quoi, ton plus grand bonheur ?

– Mon fils, Massimo.

– Oui, je l'ai vu. Il est adorable.

Pallina essaie de se remémorer le bambin. Puis elle le revoit à un moment précis, quand il s'est retourné vers elle et lui a souri. Et c'est alors qu'elle comprend. Elle écarquille des yeux ahuris.

– Non !

– Si.

– Mais comment est-ce possible ?

Babi hoche la tête en souriant.

– Ça l'est pourtant.

– C'est vrai que c'est son portrait tout craché... Mais comment est-ce que je ne m'en suis pas rendu compte avant ?

C'est alors qu'elle repense à toutes les fois où elle est allée chez Babi. Soudain, une question importante lui traverse l'esprit.

– Et Step, tu le lui as dit ?

– J'ai fait en sorte qu'il le rencontre ce même jour.

– Décidément, c'est la grande soirée des révélations ! Et lui ?

– Je ne sais pas. Je ne le comprends pas. Il n'a pas voulu en parler. Je crois

qu'il était fâché, mais moi, je suis heureuse. C'est un petit morceau de ma vie qui m'a aidée à tenir le coup jusqu'ici.

– Si je m'attendais à ça ! déclare Pallina, incrédule. C'est encore plus passionnant que *Le Secret du vieux pont*, ou *Amour, gloire et beauté* ou *Le Temps des cerises*. Et tu as réussi à garder la chose secrète chez toi ?

Babi acquiesce.

Pallina demande soudain :

– Et qui d'autre est au courant ?

– Ma mère, ma sœur, et maintenant, Step.

– Quel délire ! Et il l'apprend juste au moment où il se marie.

– J'ai pensé que ça pourrait le faire hésiter. Que nous pourrions peut-être repartir de zéro. S'il me l'avait demandé, j'aurais pris mon fils et je serais partie avec lui.

– Tu es très volontaire.

– Oui.

– Sauf que maintenant, la situation est plus compliquée.

Babi se tait un moment, puis :

– La seule chose qui pourrait m'en empêcher, c'est qu'il ait un enfant avec elle.

– Je ne suis au courant de rien.

– Même si, pour être tout à fait franche, je ne suis pas certaine que ça suffirait à me dissuader.

– Après toutes ces révélations, je me sens perdue, avoue Pallina. Mais confiance pour confiance, je vais t'avouer autre chose.

– Vas-y !

– Mais ça s'est passé il y a très longtemps. Tu te souviens de la fois où nous devions aller dîner chez Nuova Fiorentina et que j'ai voulu changer de restaurant, et que tu as surpris ton amoureux avec une autre fille chez Baffetto ?

– Oui, je m'en souviens parfaitement. Marco, on sortait depuis cinq mois ensemble. Il m'avait dit qu'il devait rester chez lui pour étudier, et je l'ai trouvé là-bas avec l'autre. Je lui ai jeté ma pizza tomate mozzarella à la tête, mais sans les anchois qu'il aimait tant.

– Eh bien, je ne te l’ai jamais dit, mais si j’ai voulu changer de pizzeria, ce n’est pas par hasard. C’est parce que je savais que Marco y serait. Le fils du patron, Fabio, me l’avait dit. Il avait le béguin pour toi et ne supportait pas que tu sortes avec quelqu’un comme Marco, qui ne se souciait guère de toi.

– Non ! Ce soir-là, quand tu m’as raccompagnée à la maison, je t’ai même donné une petite pince à cheveux Bruscoli que tu adorais...

– Oui, je l’ai cassée. Je l’ai écrasée avec le pied quand tu as disparu de ma vie et que tu ne répondais plus à mes messages.

– Ma pince... !

– Je l’ai pulvérisée.

Elles éclatent de rire. Puis elles se lèvent et s’étreignent.

Babi s’écarte de Pallina et dit, l’air soucieux :

– Jamais je n’aurais cru ça de Marco. Il y a d’autres choses comme celles-là que j’ignore ?

– Non.

– Tu es sûre ? Ou tu les as oubliées ?

– Non, j’en suis sûre. Et toi ?

Babi repense à la soirée sur le yacht avec Step, la perruque noire et tout le reste. Mais il ne lui semble pas opportun d’en parler. Le moment serait mal choisi. Ce serait comme de trahir Step.

– Je t’ai tout dit, mais tu n’es pas censée savoir quoi que ce soit.

– Entendu.

– Promis ?

– Oui.

– Cette semaine, je suis seule, pourquoi est-ce que tu ne viendrais pas dîner à la maison ? Avec Bunny si tu veux. Je ne te cache pas que je suis curieuse de voir à quoi il ressemble maintenant.

– Oh, mais oui, bien sûr. On s’appelle et on se tient au courant.

– Et maintenant, il faut que je file. Je dois superviser les devoirs de Massimo... S’il n’obtient pas de bonnes notes à l’école, tout part à vau-l’eau.

Pallina prend son sac à main avec l’intention de payer l’addition, mais Babi l’arrête.

– Non, c’est moi qui suis venue te chercher. C’est pour moi.

– D'accord, on va dire que c'était pour faire la paix. Mais à partir de maintenant, on fait moitié-moitié.

– Oui, à la romaine, comme avant.

Et elles se font la bise.

Nous atterrissons à New Plymouth, et presque aussitôt, nous avons notre correspondance pour Fidji. Après dix-neuf heures de vol, nous arrivons à l'aéroport international de Nadi. Quand nous descendons du dernier avion, après avoir récupéré nos bagages et passé la douane, nous apercevons un drôle de petit homme de couleur coiffé d'une casquette à carreaux blanc et bleu qui brandit une grande pancarte : *M. et Mme Mancini*. Gin et moi agitions aussitôt la main.

– C'est nous !

L'homme met la pancarte sous son bras et vient à notre rencontre.

– Vous êtes italiens, n'est-ce pas ? Je parle un peu l'italien. J'ai vécu à Rome. Très joli le Colisée, très joli Saint-Pierre. J'ai même vu le pape.

Allez savoir lequel...

– Nous, en revanche, nous ne sommes jamais venus à Fidji.

Il rit.

– Très drôle. Je la replacerai celle-là.

Il s'empare de la valise de Gin et nous fait signe de le suivre.

Je regarde ma femme et lui murmure à l'oreille :

– Je n'ai pas dit ça pour être drôle.

– Ah, non ? Pourtant ça m'a bien fait rire, moi aussi.

– Je vois, te voilà devenue une véritable épouse.

Nous montons dans une voiture qui ressemble à un taxi anglais par la forme, mais pas par la couleur, car celle-ci est rouge pétard. L'homme conduit à toute vitesse. De chaque côté de la route, on aperçoit une luxuriante végétation et toutes sortes d'animaux, des vaches, des perroquets au plumage bariolé. Beaucoup de gens ici vont à bicyclette. Il y a des enfants qui jouent autour de petites fontaines. Ils barbotent, remplissent des ballons avec de l'eau. Ils portent des pantalons kaki ou bleu marine, courts ou amples, et des débardeurs presque toujours blancs. Ils sont sveltes avec de longues jambes et

leurs socquettes donnent l'impression que leurs pieds sont immenses. Le taxi rouge s'engage sur un pont. Sous ses roues, les traverses de bois rendent un son harmonieux, presque musical.

– Bien, nous y voilà.

Une grande barque à moteur blanche nous attend et un homme de couleur sans casquette et beaucoup plus grand que le chauffeur se charge de nos bagages puis nous aide à monter à bord.

Nous saluons le taxi en l'appelant par son surnom :

– Au revoir, Mr Noodle !

Le hors-bord s'éloigne du quai, et sitôt hors du port, met les gaz et file à toute allure. Je regarde Gin, assise sur la banquette. Elle semble abattue, ce qui est normal après toutes ces heures de vol.

– Comment ça va ?

– Bien.

Elle me sourit, mais je vois bien qu'elle est fatiguée.

– Viens, mets-toi plus au milieu, comme ça tu ne seras pas aspergée et tu sentiras moins le vent.

Pour l'abriter un peu plus, je me serre contre elle et lui mets mon blouson sur les épaules.

– Oui, dit-elle. Cette fois, je sens vraiment la fatigue.

Presque deux heures plus tard, nous arrivons à Monuriki et obtenons la récompense à laquelle nous avons droit après un aussi long voyage : un magnifique bungalow à seulement quelques mètres du rivage. Une partie de la maison est creusée dans la roche, et l'autre est édifiée sur le sable. Autour de nous, ce n'est que végétation. Une petite haie de fleurs bleues et blanches au pistil jaune, un claustra blanc. La baie vitrée donne de plain-pied sur la plage. À l'intérieur, il fait frais et tout est super moderne : écran plasma, enceintes dernier cri, lit super *king size*. Une bouteille de champagne nous attend, ainsi qu'une corbeille de fruits, fraises, kiwis, raisin. Un élégant maître d'hôtel nous montre comment fonctionnent les équipements électriques, y compris le jacuzzi de la salle de bains, scellé dans la roche, depuis lequel, à travers un hublot, on aperçoit la mer.

– De toute façon, nous explique-t-il en anglais, vous trouverez un jacuzzi

plus grand dans le jardin, si vous avez envie de prendre en bain en admirant les étoiles. Mais faites attention aux moustiques, car ils sont attirés par l'eau. Si vous êtes gênés, vous pouvez toujours utiliser ceci... Il nous montre de longues tiges semblables à des bâtonnets d'encens, dont je ne suis pas certain qu'elles servent à éloigner les moustiques ou à les attirer.

Lorsque nous sommes enfin seuls, Gin s'effondre sur le lit.

– Enfin ! J'ai cru que ça n'arriverait jamais. Mais pourquoi a-t-il fallu que ta mère choisisse cette île ?

– Je n'en sais rien, dis-je en souriant. Et je ne le saurai jamais. Nous sommes peut-être sur l'île de Tom Hanks dans le film *Seul au monde*. Quoi qu'il en soit, nous nous trouvons dans l'archipel de Mamanuca.

– Ah, je vois. C'est beaucoup plus clair à présent.

Les jours suivants sont un rêve. Nous faisons le tour de l'île qui ne mesure que quelques kilomètres et prenons presque tous nos repas dans la chambre, apportés par un serveur très stylé et attentif. Le soir, nous allons dîner au restaurant de l'île. Les tables sont disposées bien à l'écart les unes des autres et l'on peut y manger tranquilles. Les clients ne sont pas nombreux, étant donné qu'il n'y a que dix bungalows en tout. D'autres couples sont venus passer ici leur lune de miel, mais dans la journée, on a l'impression que chacun a sa plage privée. Un soir seulement il y a eu un peu de musique au restaurant, et plus tard un concours de limbo qui nous a permis d'éliminer le seul couple vraiment dangereux : deux jeunes Napolitains d'à peine vingt ans. Elle était couverte de bijoux qui pesaient une tonne et quand elle s'est penchée la dernière fois pour passer sous la barre, elle a perdu, précisément à cause de ça.

– Bravo quand même !

– Merci !

– Mais vous êtes tout jeunes tous les deux.

– En Campanie, on se marie de bonne heure. On a tous hâte de fuir.

Nous ne sommes pas certains de ce qu'ils entendent par là. Mais toujours est-il qu'ils ont la langue bien pendue : elle ne fait que parler de ses bijoux, et lui de l'usine de chaussures de son père, des nouveaux marchés étrangers, de la Russie où ils commencent à exporter, de la Chine, qui offre à la fois une

formidable main-d'œuvre et un nombre croissant de consommateurs. En revanche, de nous ils ne savent rien, si ce n'est que nous les avons battus au jeu.

– Qu'est-ce que c'est ? C'est délicieux...

– C'est du *kava*, vous ne connaissez pas ?

– Non.

Gin et moi nous regardons.

– C'est notre première fois dans l'archipel de Mamanuca...

Tous les deux éclatent de rire. Et nous trinquons tous ensemble avec notre étrange breuvage.

Un type à lunettes, qui pourrait être biologiste ou représentant en pharmacie, a l'air de tout savoir sur la question.

– C'est une racine de *Piper methysticum* broyée entre deux pierres. Elle procure une sensation de bien-être... Vous avez remarqué ?

La Napolitaine, qui a sifflé son verre presque cul sec, ferme les yeux et se met à sourire de façon excessive, comme si elle était sur le point de tomber dans les pommes.

– Oh oui, je me sens super bien.

Gin me glisse à l'oreille :

– Moi, je trouve que ça a un goût de réglisse, sans plus.

Un peu plus tard, nous leur faussons compagnie et quand nous regagnons notre bungalow, nous débouchons aussitôt la bouteille de champagne frais pour fêter notre victoire.

– Rien à voir avec le *kava*.

Au jacuzzi aux moustiques, nous préférons la mer. Nous nous déshabillons entièrement et nous jetons à l'eau. Elle est chaude, et l'on a l'impression d'être dans le film *Le Lagon bleu*. Il y a du plancton et quand nous bougeons, de petits éclairs phosphorescents suivent chacun de nos gestes. En cet instant parfait, si étrange que cela puisse paraître, mon esprit a décidé de m'accorder une trêve. Mais au fond de moi-même, je sais que je suis en train d'éviter de penser à ce qui me taraude et que, malheureusement, il ne s'agit que d'une parenthèse. Nous nous enlaçons, et Gin passe ses jambes autour de ma taille.

La lune au-dessus de nous est rose, mais nullement gênée par ce que nous sommes en train de faire.

– Vasco, je te prierai de t’appliquer quand tu fais tes devoirs ! Regarde-moi ce torchon ! On n’arrive même pas à voir si tu fais des fautes ou pas. La maîtresse va devoir te mettre une note au jugé.

– Elle dit que je suis éveillé.

– *Éveillé*, cela signifie que tu ne t’endors pas sur ton pupitre, c’est tout. Mais il faut que tu sois intelligent, bien élevé et instruit.

– Tout ça ?

– Et bien d’autres choses encore. Mais pour l’instant, on va s’en tenir là, sinon tu vas tout mélanger.

– Bon, d’accord.

Vasco se reconcentre sur ses devoirs. Il tire la langue, en s’efforçant de bien former les lettres. Daniela sourit et le regarde avec tendresse. Filippo, à côté d’elle, l’observe, amusé.

– Tu crois que ma mère à moi me traitait comme ça ?

– Bien ou mal ?

Filippo reste un instant perplexe.

– Je n’en sais rien. Mais toi, tu le fais avec amour, et tu le traites comme un grand, et j’aime bien ça.

Vasco relève la tête et lui lance un regard furieux.

– Bien sûr qu’elle me traite comme un grand, parce que je suis grand.

Filippo s’excuse.

– Oui, oui, tu as raison. C’est moi qui dis n’importe quoi.

Vasco se remet à écrire. Filippo se tourne vers Daniela et fait un geste comme pour dire : « Il a la tête dure. » Et elle lui répond en remuant les lèvres : « Ils entendent tout. » Filippo acquiesce et reprend comme si de rien n’était.

– Tu veux un peu de jus, Dani ? Je viens juste de le faire.

– Non, merci.

Filippo s'en sert un verre et le boit. Puis il le rince et le pose tête en bas sur le frigo.

– Je vais aller faire une partie de foot salle et ensuite j'irai dîner avec Pietro et la bande. On s'appelle plus tard. On se voit demain matin ?

– Demain, je vais à la fac.

– Ah, O.K. Pour le déjeuner alors ? On s'appelle demain.

Ils s'embrassent, puis Filippo dit au revoir à Vasco en lui ébouriffant les cheveux.

– Salut, le champion, et surtout ne t'épuise pas trop, hein ?

– Mais oui, bien sûr, dis-le à maman !

Daniela fronce les sourcils, l'air sévère. Filippo écarte les mains, comme pour dire « Désolé ».

Daniela secoue la tête et sourit. Elle se sent bien avec lui. Il y a maintenant quatre mois qu'ils sont ensemble et ils se fréquentaient déjà depuis deux mois avant cela. Autrement dit, Vasco connaît ce garçon depuis six mois et il a l'air de bien s'entendre avec lui. Ils aiment bien rire et plaisanter ensemble, et quand il embrasse sa mère, son fils n'est pas jaloux. Daniela aussi y a pensé. Quand cela arrive, elle observe ses réactions du coin de l'œil, mais Vasco n'a pas l'air de s'en soucier. Néanmoins, elle reste vigilante. Elle a lu plusieurs livres sur l'éducation des enfants et sait que parfois ils jouent parfaitement la comédie pour cacher ce qu'ils éprouvent en dedans. Ils voient tout et sont très sensibles. Et pour Daniela, il est important que Vasco sache qu'il passe avant tout le reste. Elle a renoncé à beaucoup de choses pour lui, et elle ne le regrette pas. Elle n'aurait jamais cru qu'elle serait capable d'être aussi responsable. « Responsable... Que vais-je dire à mon fils quand il va me questionner sur son père ? Je lui dirai que, malheureusement, il est mort à sa naissance ? Je vais lui mentir pour qu'il ne sache pas quel genre de fille j'étais jadis : légère, facile, accro à la drogue... ? Ne vaudrait-il pas mieux le lui avouer au contraire pour qu'il ne tombe pas dedans lui aussi ? Mais comment va-t-il me juger si je lui dis la vérité ? Il va cesser de m'aimer ? Il ne me respectera plus ? Il ne m'obéira plus ? Il souffrira atrocement ou s'en fichera comme d'une guigne ? De quoi sera fait demain ? » Elle continue à le regarder, penché sur son cahier, avec la langue sortie tandis qu'il s'applique à

écrire les lettres comme il faut, désireux de bien faire, ou d'en finir le plus vite possible. Soudain, comme s'il se sentait observé, Vasco relève la tête et s'exclame :

– Quand j'aurai fini, je pourrai jouer à *Super Mario Bros 8* ?

– Concentre-toi sur ce que tu fais, et ensuite on verra. Ne te laisse pas distraire, il faut que tu comprennes ce que tu es en train de copier, et que tu améiores ta lecture. Comme ça, ce soir, tu pourras me lire un joli conte de fées pour que je fasse de beaux rêves.

Vasco sourit, il sait que sa mère plaisante. Soudain, l'interphone sonne. Surpris, le garçon relève de nouveau la tête de son cahier.

– C'est qui ?

– C'est sûrement Giulia. Elle m'a dit qu'elle passerait.

Vasco saute aussitôt de son tabouret.

– Mais qu'est-ce que tu fais ? Où est-ce que tu vas ?

– C'est moi qui vais ouvrir.

Il s'élançe vers l'interphone, décroche le combiné et l'approche de son oreille.

– Qui c'est ?

– Giulia.

Se tournant vers Daniela, il lui dit :

– Oui, c'est bien elle.

– Eh bien, ouvre.

Vasco enfonce le bouton sur le côté du boîtier, puis retourne s'asseoir à la table et penche à nouveau sa tête bouclée sur son cahier de devoirs. Peu après, on frappe à la porte.

– Cette fois, c'est moi qui y vais. Toi tu finis ta page !

Daniela traverse le salon et disparaît dans le vestibule.

– Qui est-ce ? demande-t-elle à travers la porte.

– C'est moi, Giulia.

Elle lui ouvre.

– Quelle bonne idée tu as eue de passer dans le coin, ça fait un bail qu'on ne s'est pas vues !

Brusquement, elle réalise que Giulia n'a pas l'air bien.

– Mais qu'est-ce qui se passe ?

– Je vais t'expliquer.

Elles entrent dans le séjour et Giulia voit Vasco en train de travailler.

– Bonjour, Vasco...

– Bonjour.

Mais le gamin, occupé à recopier soigneusement les mots, comme l'a demandé la maîtresse, ne se lève pas de la table.

– On peut aller dans ta chambre ?

– Oui, bien sûr. C'est par là. Toi, tu continues de faire tes devoirs, compris ? Je te surveille depuis ma chambre.

– Oui, maman.

Daniela fait entrer Giulia dans sa chambre à coucher, et laisse la porte entrebâillée. Giulia regarde autour d'elle.

– Mais que... ?

– Ne fais pas attention au bazar, je n'ai pas eu le temps de faire le ménage.

– Mince alors ! On croirait que tu as été cambriolée !

– Arrête de faire l'andouille. Bon, alors ? Qu'est-ce qui t'arrive ? Quand tu es entrée, on aurait dit que tu venais de voir un fantôme.

– C'est bien pire que ça. Voir un fantôme ne me fait pas honte, mais ce qui s'est passé, si.

– Oh, bon sang ! Je meurs de curiosité. On croirait la chute du premier épisode d'une série télé. On a hâte de voir le deuxième pour connaître la suite !

– C'est ça, fiche-toi de moi. Mais sache que toi aussi, tu es concernée.

– Moi ? Comment ça ?

– Une minute, s'il te plaît... Tu as un compte Facebook, non ?

– Oui, bien sûr.

– Alors, allume ton ordi et je vais te montrer.

Daniela ouvre son Mac Book Air et le mets aussitôt en route. L'écran s'allume, et elle entre son mot de passe. Plusieurs fenêtres s'ouvrent, dont celle de Facebook.

– Cherche la page de Palombi.

– Andrea Palombi ? Mais pourquoi ?

– Regarde ce qu’il a posté ce matin, et en plus de ça, il m’a envoyé un message en privé, ce crétin.

Daniela tape aussitôt le nom de Palombi en haut à gauche et sa page s’ouvre instantanément. Au centre il y a une vidéo intitulée *Baisers interdits*.

– Et de quoi s’agit-il ?

– Clique, tu vas voir.

Daniela clique sur la flèche et le film commence. Sur une musique de Prince, *Kiss*, on voit plusieurs personnes en train de s’embrasser dans la pénombre d’une petite chambre. C’est un montage rapide de photos où apparaissent des gens qui s’embrassent, se caressent, se frottent les uns contre les autres. Une femme ôte son blouson, une autre se laisse embrasser dans le cou.

– Attends, arrête. Là. Regarde.

Daniela s’approche de l’écran.

– C’est une salle de bains ?

– Oui.

– Et ça, c’est toi, avec les cheveux longs ?

– Oui.

– Et ça, c’est Andrea Palombi !

– Oui.

– Mais tu ne me l’avais jamais dit !

– C’est que, ce qui est arrivé ce soir-là ne me plaisait pas du tout, et toi tu avais disparu. Moi, j’avais bu. On n’a fait que se bécoter... Mais ensuite il m’a embrassé les seins, regarde.

Daniela clique de nouveau sur *Play*, et, en effet, on le voit qui enlève son T-shirt, dégrafe son soutien-gorge et lui embrasse les seins. À présent, ils sont face à la caméra et on la reconnaît parfaitement. Apparaît ensuite un autre couple et Daniela arrête une nouvelle fois la vidéo.

– Giulia ! Mais c’est terrible !

– Tu as vu ça ! Salopard ! Tout s’est arrêté là, je n’ai jamais voulu t’en parler. J’avais trop honte. Et en plus, vous avez fumé comme des malades. Ce soir-là, toi-même tu m’as dit que ça te dégoûtait et qu’après cela tu as eu une crise...

– C’est vrai ! Mais tu aurais pu me le dire tout de même. Oh, mon Dieu, quelle scène, et dans les toilettes en plus de ça...

Daniela réalise soudain qu’il s’agit de ce fameux soir où, ayant pris des cachetons, elle s’était enfermée avec quelqu’un dans les toilettes, et était tombée enceinte de Vasco. Elle se remémore la scène. Ce n’était pas n’importe quelles toilettes, mais bien celles-ci.

– Mais je ne comprends pas. Où est-ce qu’il s’est procuré cette vidéo ? Et comment il a fait pour te retrouver ?

– Hier, je l’ai croisé par hasard sur la place Euclide et il a voulu qu’on remette ça. Mais j’ai dit non. Et ce matin, j’ai trouvé ce message.

Giulia lui tend son téléphone et Daniela parcourt en vitesse le SMS des yeux :

Domage que tu n’aies pas voulu. On s’entendait bien pourtant. Regarde ma page, ça te rappellera de bons souvenirs !

– Tu te rends compte ?

Daniela lui rend son portable, puis prend le sien et compose un numéro.

– Bonjour, Anna. On peut parler ? Écoute, désolée de ne pas t’avoir prévenue avant, mais ça t’ennuierait de venir étudier à la maison ? Comme ça tu pourrais garder Vasco. J’ai un imprévu de dernière minute et je dois sortir. Je te donnerai cinquante euros. Oui, merci. Viens le plus vite possible.

Elle raccroche puis demande :

– Giulia, tu sais où il habite, Andrea Palombi ?

– Oui.

– Tu es venue en voiture ?

– Oui.

– Bien. Dès qu’Anna arrive, on ira le trouver.

– Maman... Vasco apparaît sur le seuil de la chambre. J’ai fini mes devoirs. Je peux jouer à la Wii, maintenant ?

– Oui.

– Chouette ! Je vais peut-être arriver à passer au niveau huit.

Daniela le regarde tandis qu’il fonce vers la télé, l’allume et s’empare aussitôt de la console. Vasco est content, il s’en donne à cœur joie avec *Super Mario*, au point qu’une fois, il s’est écrié : « Il est trop sympa ! »

Reste à savoir ce qu'il dira quand il saura qui est son père.

Quand elles arrivent chez Palombi, c'est Giulia Parini qui sonne à la porte. Puis elle et Daniela attendent devant l'interphone muet. Daniela est agitée, elle danse nerveusement d'un pied sur l'autre, elle n'arrive pas à croire qu'elle va peut-être découvrir qui est le père de son fils. Elles se regardent en silence, et attendent impatiemment que quelqu'un réponde. Enfin, une voix répond. C'est Andrea Palombi en personne.

– Qui est-ce ?

Elles échangent un regard indécis, puis Daniela pousse Giulia du coude, comme pour lui dire :

– Vas-y, toi, réponds !

– C'est Giulia.

– Eh, tu vois ! J'ai bien fait de poster cette vidéo, non ? Quelle bonne surprise... Monte, je suis seul. Troisième étage.

La porte s'ouvre. Daniela entre en courant et s'élance dans l'escalier, Giulia à sa suite.

– Eh, attends, pas si vite ! Je vais me casser la figure !

– Dépêche, bon sang !

En un clin d'œil, elles franchissent le sas et montent dans l'ascenseur qui tressaille sous l'assaut. Daniela enfonce aussitôt le bouton du troisième étage, puis attend en tapant nerveusement du pied gauche que les portes se referment. La montée lui semble interminable. Elle est la première à sortir de la cabine. Elle tire Giulia par le bras et se penche pour mieux voir les noms des personnes qui vivent sur ce palier. Soudain, une porte s'ouvre et Andrea Palombi s'encadre dans le chambranle.

– Enfin...

Mais il n'a pas le temps de finir sa phrase car il manque presque d'être renversé.

– Daniela ? Mais qu'est-ce que tu fais ici ?

– Tu n’as pas deviné ? On va te dénoncer, et te faire plonger. J’ai appelé la police, tu es mort, fini... Comment est-ce que tu t’es procuré cette putain de vidéo ? Qui t’a fait ce montage ?

Palombi écarte les mains.

– Attends, du calme. Comment ça « tu as appelé la police » ? Tu es dingue ou quoi ?

Ils sont entrés dans la cuisine. Daniela est hors d’elle. Elle aperçoit un support à couteaux. Elle en prend un et le pointe sur lui.

– Tu vas tout me raconter ou je te plante et on n’en parle plus.

Andrea Palombi recule, apeuré.

– Non, mais, qu’est-ce qui se passe ? C’est une blague ou quoi ? Ta copine fait la fine bouche, c’est pour ça que je l’ai postée. On s’embrasse, tu n’as pas remarqué ? Mais après ça, elle n’a plus jamais répondu à mes coups de fil ou à mes messages.

Giulia regarde Daniela en souriant.

– Tu comprends quand je te disais que c’était juste une erreur comme on en commet parfois dans une soirée ?

Palombi est blessé dans son amour-propre.

– Comment ça « une erreur » ? Tu as dit que tu adorais ça quand je te tripotais !

Giulia regarde de nouveau son amie.

– Tu vois, il se fait des films. De toute façon, même si je t’ai dit ça, j’étais complètement bourrée. Tu me dégoûtes et tu n’es qu’un minable. Comment oses-tu exhiber mes seins sur la Toile ?

– Je vais retirer la vidéo tout de suite. Je te le promets.

Daniela le menace de nouveau avec le couteau et Palombi fait un bond en arrière.

– Arrête ! T’es malade ou quoi ?

– Je vais t’embrocher comme un porc. Maintenant, dis-moi où tu as trouvé cette vidéo. Qui a fait le montage ? Qui ?

– Un mec.

– Quel mec ?

– Je ne sais pas. Il s’appelle Ivano et il habite dans le Testaccio. Ce soir-là, il

était chargé d'assurer la sécurité à Castel di Guido et il y avait des caméras dans tous les coins. Vous n'aviez pas remarqué peut-être ?

Il regrette ce qu'il vient de dire et cherche à se justifier :

– Enfin, elles étaient bien cachées, à vrai dire. On les avait obligés à les mettre. On avait la trouille que quelqu'un se faufile dans l'office. Mais pas du tout parce qu'on voulait voir ceux qui baisaient, absolument pas...

Il regarde Giulia et sourit.

– Nous, on n'a pas baisé, on n'a fait que s'embrasser.

– Et tu m'as peloté les seins. La preuve est là.

Palombi essaie de sourire à Daniela, mais s'aperçoit que la situation est plus compliquée que ce qu'il s'imaginait.

– C'était juste pour rigoler. Non, mais sérieux, je vais retirer la vidéo.

– Tu ferais bien. Et ensuite, tu vas nous emmener voir Ivano.

– Mais j'ai des trucs à faire !

Daniela pointe une nouvelle fois le couteau.

– J'ai l'impression que tu n'as pas compris. Je ne plaisante pas, tu sais. On me voit, moi aussi, sur la vidéo. Tu vas lui envoyer un message illico pour lui dire que tu dois lui parler.

Andrea Palombi prend son téléphone et fait tout ce que Daniela lui ordonne. Au bout de quelques secondes, il y a un signal sonore de notification de message. Il le lit et le lui montre :

O.K., je t'attends.

Quelques instants plus tard, ils montent dans la voiture de Giulia. C'est elle qui conduit, Palombi à côté d'elle, et Daniela derrière, toujours avec le couteau.

– Tu vas tout droit, et quand tu arrives au carrefour, tu prends la première à droite, c'est plus rapide comme ça. Il habite au-dessus du Teatro Vittoria. Moi, j'avais un tournoi de Padel...

Daniela lui donne un grand coup dans l'épaule.

– Remercie le Ciel d'être toujours vivant. Tu pourras continuer à jouer au Padel, enfin, peut-être.

– Non, mais sérieux, tu as appelé la police ? J'ai viré la vidéo, je te jure.

– Le problème, c'est que tu n'aurais jamais dû la poster.

– Je sais, mais c’était juste une blague. Et puis on ne voit qu’une paire de seins, et toi, on ne te reconnaît pas vraiment.

– Moi, je l’ai tout de suite reconnue.

– Mais c’est parce que tu la connais. C’est laquelle ta vidéo à toi ?

– C’est pas ton problème. Et maintenant, on va par où ?

– On y est presque.

La voiture s’enfile sur la piazza de Santa Maria Liberatrice.

– Regarde, juste derrière la pizzeria Reno, il y a un endroit où se garer. Arrête-toi là-bas et on fera le reste du chemin à pied.

Ils se garent et descendent de la voiture. Une fois devant la porte déginglée de l’immeuble, Palombi jette un coup d’œil à la liste des noms et localise immédiatement celui qu’il cherche. Après un court instant, une voix bourrue répond :

– C’est pourquoi ?

– C’est Andrea.

– Monte.

La porte s’ouvre et ils pénètrent tous les trois dans un vieux hall délabré.

– Et tu viens ici souvent ?

Palombi sourit.

– Oui, il assure grave la sécurité. Si tu as besoin de quoi que ce soit, ici, tu es sûre de le trouver.

Giulia lui jette un regard intrigué.

– Comment ça ? Je ne comprends pas.

Daniela secoue la tête.

– Il deale, il trafique. On appelle ça assurer la sécurité.

– Oui, en quelque sorte.

Peu après, ils sont devant sa porte. Avant que Palombi ne sonne, Daniela glisse le couteau dans sa ceinture de pantalon, à l’arrière. On entend des pas et aussitôt la porte s’ouvre. Un type hirsute, avec une grosse barbe rousse, des lunettes à double foyer et de grands pendants d’oreilles noirs, paraît sur le seuil.

– Qu’est-ce qui se passe, vieux ? T’as amené les gonzesses sans prévenir ? J’aime pas ça.

– C’est des copines.

– Tu ne peux pas te pointer ici n’importe quand. Je bosse, moi.

Daniela pointe le salon du doigt.

– Tu nous fais entrer ? On n’est pas venues pour chercher des embrouilles, juste pour t’éviter des problèmes.

À ces mots, Ivano reste bouche bée. Il regarde Palombi et tord la bouche. Cette histoire ne lui dit rien qui vaille. Mais il laisse entrer les filles et referme la porte.

– Bon, c’est quoi votre problème ?

Daniela s’adosse à un buffet et sent le grand couteau dans son dos. Toute cette histoire est complètement délirante et elle ne sait pas par où commencer. Elle jette un regard circulaire à la pièce. L’appart est sale et poussiéreux, les rideaux raides de crasse. Il y a deux canapés de velours, l’un bleu, l’autre rouge cerise, tous les deux râpés. Les stores déroulants à l’ancienne sont baissés. Sur une petite table en verre, il y a un gros téléviseur, qui a tout l’air d’un vieux poste en noir et blanc. Sur la table basse, une cannette de bière côtoie un carton de pizza vide et des cendriers pleins de mégots. À croire que personne ne les a jamais vidés. Dans l’un d’eux, en métal argenté, sans doute chipé à la terrasse d’un café, repose un énorme barreau de chaise à demi consommé.

– Tu veux tirer une taffe pour te relaxer ?

Ivano a suivi le regard de Daniela.

– Non, merci, je ne fume pas. Palombi a posté une vidéo que tu lui as procurée. Ma copine a vu ses nichons exposés au vu et au su du monde entier. J’ai aussitôt alerté un ami qui travaille à la répression des délits informatiques. Il sait que je suis ici. Je lui ai envoyé un message avec le nom de ta rue, le numéro et ton nom.

Ivano l’écoute sans rien dire. Puis, sans crier gare, il saute à la gorge de Palombi. Il l’attrape par les cheveux, l’obligeant à se plier en deux, puis le plaque tête en bas sur le canapé rouge. Là, il lui met un genou dans le dos et lui balance une grêle de coups de poing. Il a surtout besoin de se passer les nerfs !

– T’es qu’un enfoiré ! Un fils de pute ! Je m’en doutais, mais maintenant

j'en ai la preuve !

Il lui tire les cheveux pour l'obliger à rejeter la tête en arrière.

– Aïe ! Arrête, nom de Dieu !

– Les connards de ton espèce finissent tous dans le Tibre.

Ivano se relève brusquement et lui décoche un grand coup de pied dans la hanche. Palombi pousse un cri de douleur.

– Il vient ici pour s'envoyer en l'air, hein, le petit con... Et en plus, cette vidéo, il me l'a chourée. C'est pas moi qui la lui ai donnée. C'est pas moi. J'aurais dû me méfier de ce fils de pute.

Exténué après l'effort qu'il vient de fournir et auquel il ne doit pas être habitué, Ivano saisit son cigare et le rallume. Il tire deux grandes bouffées puis se tourne vers les filles qui ont contemplé la scène sans bouger.

– Bon, et maintenant, on fait quoi ?

Daniela prend une pose assurée. Giulia est incapable de décrocher un mot.

– Voilà ce que nous allons faire. Tu vas nous donner toutes les bandes vidéo de la soirée à Castel di Guido et mon ami n'a jamais reçu le message que je lui ai envoyé.

– Je veux des garanties.

Daniela le regarde droit dans les yeux.

– Il va falloir que tu nous fasses confiance. Nous, on n'en a rien à fiche de ce que tu leur fais ici, aux fils de pute...

D'un geste du menton, elle montre Palombi qui, entre-temps, s'est assis sur le canapé et se masse le crâne.

– On s'en tape que tu leur refourgues ta came. Tout ce qu'on veut, c'est les vidéos qui nous concernent.

Pris d'une autre crise de rage, Ivano se jette sur Palombi et lui balance un méchant coup de pied dans le tibia.

– Enfoiré de ta race ! Tu m'as fichu dans la merde !

Palombi pousse un cri. Ivano pose ses deux mains sur son front et ramène ses cheveux en arrière. Il a retrouvé son calme.

– C'est vrai, au fond, dit-il en se tournant vers Daniela. Vous n'avez rien à voir dans tout ça. Et puis chacun a le droit au respect de sa vie privée ! Mais

tant qu'il y aura des enfoirés de son espèce, le monde partira en couille. Venez...

Il ouvre une porte qui donne sur un couloir. On se croirait presque dans une autre maison. Tout y est bleu ciel réchampi de blanc. Il y a des lithographies aux murs, des vues de New York, Los Angeles, San Francisco. Tout au fond, le couloir forme un coude, et il y a trois portes. Ivano en ouvre une et entre dans un petit bureau. Ici encore, c'est le chaos. Mais l'atmosphère est moins confinée, il y a plus de lumière et les murs sont clairs. On voit que cette partie de la maison a été repeinte récemment. Sur une grande table, il y a des ordinateurs, des caméras Canon 7D, Sony. Tout autour, sur des étagères métalliques, on voit des cartons d'archivage, chacun marqué d'une lettre et d'un numéro. Ivano ouvre un tiroir et en sort un grand cahier entoilé. Daniela réalise qu'il s'agit d'un agenda. Il le feuillette et s'arrête à la lettre « C ». Il ouvre la page, relève un code : A 327. Puis il va chercher le carton correspondant et l'ouvre. Il est plein de DVD et de petites bandes vidéo.

– Voilà, tout est là. Ce sont les originaux. L'enregistrement d'une soirée unique à Castel di Guido. Les caméras de surveillance, c'est la sécurité qui me les a imposées. C'était obligatoire.

Ivano n'est pas certain de les avoir convaincues, mais il s'en fiche.

– Et maintenant, tirez-vous. Je vous ai jamais vues et je vous ai pas touché un cheveu.

Quand elles retournent dans le salon, Palombi n'y est plus.

– Vous voyez, le fils de pute s'est tiré sans demander son reste. Et dire que j'ai hésité à lui faire la peau.

Il les regarde dans les yeux et ajoute :

– Et maintenant, du balai, vous deux. Vous n'êtes jamais venues ici. Et si jamais le type des infractions informatiques rapplique ici, je vous garantis que je vous retrouverai.

Les deux filles sortent sans rien dire. Daniela monte dans l'ascenseur, le dossier A 327 serré contre son cœur. L'instant d'après, elles sont dans le hall. Elles respirent à pleins poumons l'air vicié, qui sent la moisissure et la pisserie de chat.

– Bon sang, quelle horreur !

Giulia est parcourue d'un frisson.

– Ce genre de trucs, ça ne m'arrive qu'avec toi.

– Bah, au moins, tu t'en souviendras. Tu imagines combien il y a de coupe-gorge comme celui-là, ou pire, dans Rome ?

– En tout cas, je suis soulagée ! Non seulement on est toujours là, mais je suis sûre que Palombi ne cherchera plus jamais à m'approcher.

– Ah ça, oui, alors !

Elles remontent en riant dans la voiture. Daniela boucle sa ceinture de sécurité, le dossier A 327 posé sur ses genoux. Elle le tapote doucement du bout des doigts, comme pour le caresser. « Il y avait plus de sept cents personnes présentes à la soirée. L'une d'elles est le père de mon fils. Et je vais bientôt découvrir qui c'est. »

– Eh ! Ça fait plaisir de vous voir tous les deux ! s'exclame Babi en ouvrant la porte à Pallina et Bunny.

– On est un peu en retard, à cause de la circulation...

– Entrez !

Pallina lui fait la bise et entre dans le salon en tenant Bunny par la main.

– Comment vas-tu ?

– Tu te souviens de Sandro, n'est-ce pas ?

– Non ! Jamais je ne l'aurais reconnu ! On dirait son frère, mais en plus svelte, en plus élégant et en plus beau !

Bunny éclate de rire.

– Toi, par contre, tu n'as pas changé d'un poil.

– Tu te trompes. Avant, j'avais les cheveux longs.

– Ah oui ! c'est vrai. Et tu savais que ça plaisait à beaucoup de monde ? Même si personne n'osait te le dire, de peur de se faire mettre la tête au carré par Step !

– Oui, c'est ça. Comme si j'allais te croire.

– Mais c'est la pure vérité. Toi et lui, vous formiez un couple d'enfer. Plus tard, quand vous êtes allés à *Il Messagero*, toi et Step, sur la moto, après le rodéo des *camomilles*... Tu es devenue un véritable mythe.

– Là, tu exagères, mais ça fait tout de même plaisir à entendre. Je vous offre quelque chose à boire ?

Bunny se souvient du paquet qu'il tient à la main.

– Oh pardon ! On t'a apporté ça.

Pallina lui jette un regard de reproche.

– Ce sont des fruits glacés, il faut les mettre au congélateur, sinon ils vont fondre.

– Oh merci ! c'est gentil. Mais il ne fallait pas.

Bunny lui tend le paquet et elle va le porter à la cuisine.

– Bon, à part ça, qu'est-ce que je vous sers ? demande Babi en désignant un meuble sur lequel sont posées des bouteilles. Une goutte de champagne ? Un *prosecco*, un Coca, un verre de vin blanc... J'ai aussi du *chinotto* et bitter.

Pallina s'assied sur le grand canapé blanc.

– Pour moi ce sera un Coca Zero, si tu as.

– Oui, bien sûr.

Bunny regarde Pallina, qui lui fait signe de s'asseoir.

– Pour moi, en revanche, ce sera du champagne.

Babi lui lance, depuis la cuisine :

– Parfait, j'en prendrai un peu moi aussi.

L'instant d'après, elle s'en revient dans le salon et commence à servir les boissons. Bunny regarde autour de lui.

– Félicitations, ta maison est superbe.

– Elle te plaît ?

Babi lui tend une coupe de champagne après avoir donné à Pallina son Coca Zero.

– Énormément.

– Et la déco ?

Bunny passe en revue les canapés, les rideaux, les tapis.

– Superbe. Je ne suis pas un spécialiste, mais c'est aussi beau que dans les magazines. Il n'y a rien qui cloche. Tout est parfait...

Babi rit.

– J'appelle ça les maisons *Mulino Bianco* ¹.

– C'est un peu ça, mais en plus joli que le moulin blanc, parce qu'elle a été décorée par une grande architecte d'intérieur pas encore connue du grand public, mais qui le sera un jour.

Pallina pose son verre sur la table basse.

– C'est de moi qu'elle parle, mais elle dit ça pour me taquiner.

– Non ! C'est toi qui as fait la déco ?

– Parfaitement... Pourquoi est-ce que tout le monde me sous-estime ? Babi, sers-moi donc un peu de champagne, pour que je puisse trinquer avec vous, sinon je sens que l'architecte frustrée va déprimer.

Babi se lève et va remplir une autre coupe de champagne.

– Donne-toi encore un peu de temps, et bientôt tu vas ouvrir ton propre studio.

– Maman...

Au même instant, le petit Massimo entre dans le salon.

– Qu'est-ce que tu fais ici ? Tu devrais être au lit.

– Mais je voulais dire bonsoir à Pallina. J'ai entendu sa voix...

– Tu aurais dû me demander la permission, mais puisque tu es là... Viens faire un bisou à Pallina, et ensuite au lit.

Massimo s'approche d'elle et l'embrasse. Puis il se recule et la regarde.

– Pourquoi t'es pas revenue nous voir ?

– Parce que j'avais du travail. Mais ce soir, tu vois, je suis là. Et je reviendrai souvent.

Le visage de l'enfant s'illumine.

– Il faut que tu viennes le soir, pour qu'on puisse regarder *Stitch* ensemble, à la télé. Je suis sûr que ça te plaira. Tu le connais ?

Pallina regarde Babi, puis confesse :

– Non, je ne le connais pas.

Massimo est ravi.

– Eh ben, comme ça tu le connaîtras. Et toi, comment tu t'appelles ?

– Moi, c'est Bunny.

Sandro lui tend maladroitement sa main immense, dans laquelle se perd celle du garçon.

– Bunny, Pallina..., j'aime bien vos noms, ils sont rigolos. Bon, je vais me coucher parce que demain, j'ai école. Sinon, maman, elle va se fâcher.

– Tout à fait. Je vois que tu commences à me connaître.

Babi se lève du canapé, pose sa main sur la tête de son fils, et l'entraîne gentiment vers le couloir.

Massimo se retourne une dernière fois.

– Bonne nuit.

Puis il suit sa mère jusqu'à sa chambre.

Peu après, Babi s'en revient dans le salon.

– Pallina... tu l'as conquis.

– Penses-tu ! Il aime mon nom parce qu'il le trouve drôle. Et puis ne dis pas

ça, sinon Bunny va être jaloux.

Sandro sourit.

– Et comment ! Il est beau comme tout... Tu sais à qui il me fait penser ?

Pallina se tourne vers Babi, et toutes les deux échangent un regard comme si elles allaient faire une attaque.

– Alors, vous avez deviné ? demande Bunny.

Et toutes les deux répondent en chœur :

– Non.

Puis elles éclatent de rire, bien qu'elles soient dans leurs petits souliers.

Bunny plaque sa main sur le canapé.

– Allons, avec ces yeux-là... Cet acteur français... Alain Delon !

Et les filles poussent un soupir de soulagement.

– C'est vrai qu'il y a un petit quelque chose... dit Pallina.

– Bien, merci pour le compliment. Je vais faire un tour à la cuisine pour voir comme Leonor s'en sort.

Pallina se lève aussi.

– Je viens avec toi.

Quand elles entrent dans la cuisine, Babi referme la porte.

– J'ai eu une de ces frousses ! J'ai cru que tu lui avais dit.

– Non, mais ça va pas la tête ? Parce que tu t'imagines que je vais lui dire alors que je t'ai promis de me taire, par-dessus le marché ? Tu me vexes là ! Tu as oublié que j'étais la mythique Pallina !

– Tu as raison. Mais j'ai cru que j'allais tourner de l'œil.

– Moi aussi ! J'ai pensé qu'il avait deviné. Maintenant que je suis au courant, quand ton fils est entré, je me suis pétrifiée. Il a le même sourire, exactement, et la même façon de plisser les paupières. C'est vrai qu'il est beau comme un dieu.

L'espace d'un instant, Pallina se remémore cette soirée avec Step, où elle avait bu comme un trou, parce qu'elle était désespérée et qu'elle ne désirait que lui après avoir perdu Pollo. Et soudain, elle a honte. Elle n'est pas certaine qu'elle pourra l'avouer un jour à Babi. Et sans pouvoir s'en empêcher, elle se met à rougir.

– Qu'est-ce qui t'arrive ?

– Comment ça ?

– Tu es rouge comme une tomate.

– Oh, ce n'est rien. C'est juste que je n'ai plus l'habitude de boire.

– Tu as sûrement bu trop vite. Tu tiens bien l'alcool en général.

« Ça dépend quand », aimerait lui répondre Pallina. Elle aimerait tout lui raconter, mais elle ne peut pas, et elle se remémore la dernière réplique d'*Autant en emporte le vent* qui lui plaît tant : « J'y penserai demain. » Sauf qu'il y a eu un demain où elle n'a rien pu faire.

– Au fait, tu sais que Bunny est un vrai tombeur ? C'est vrai qu'il a complètement changé. Je suis heureuse pour toi.

Elle se tourne vers Leonor :

– Comment va le dîner ?

– Tout est prêt, Madame.

– Dans ce cas, va t'installer à table avec Bunny. Moi, j'apporte les plats.

Pallina sort de la cuisine, et Babi, aidée de Leonor, pose les entrées, les plats et les garnitures sur le chariot roulant.

– Quand nous aurons fini, tu nous apporteras la macédoine et le paquet que j'ai mis au congélateur.

– Oui, Madame.

– Et si jamais Massimo se réveille, préviens-moi.

– Entendu.

Babi revient dans le salon et place le chariot à côté de la table où se sont assis Pallina et Bunny.

– Alors, je vous ai préparé du risotto aux fraises. Enfin, disons plutôt que je l'ai fait faire ! Je n'ai jamais vraiment appris à cuisiner. Vous voulez continuer au champagne ou vous préférez du vin blanc ?

Bunny regarde Pallina.

– Qu'est-ce que tu en dis ?

– C'est comme tu veux.

– Moi, le champagne me convient parfaitement.

Babi saisit la bouteille et la passe à Bunny.

– Tiens, sers-nous pendant que je dresse les assiettes.

Bunny commence à remplir les verres, puis regarde l'étiquette sur la

bouteille.

– Moët & Chandon, pour moi c'est le meilleur qui soit. Quand Step a enterré sa vie de garçon, le Moët coulait à flots.

Il remplit la coupe de Babi et réalise soudain qu'il vient de faire une bourde.

– Oh pardon !

Elle lui sourit.

– Ne t'inquiète pas, nous sommes tous les deux mariés.

Bunny regarde Pallina.

– Dans ce cas, puisque tu tenais tellement à ce que je te raconte comment c'était, je vais te le dire. C'était une fête d'enfer, avec de la musique et du champagne à gogo.

Pallina secoue la tête.

– Évidemment... Mais toi, tu n'as presque rien bu, naturellement.

– Oh que si ! À tel point que Hook et le Sicilien ont dû me porter jusqu'à la maison. En tout cas, le yacht était génial. Il s'appelait *Lina III*, ça, je m'en souviens.

Babi tend une assiette à Pallina sans la regarder en face.

– Je suis contente que vous vous soyez bien amusés.

Pallina hume le risotto.

– Ça a l'air délicieux.

– Leonor est une excellente cuisinière. Elle est russe, mais elle a passé plusieurs années au service d'un couple de Français qui recevaient tous les soirs. C'est comme ça qu'elle a appris.

Bunny goûte le plat.

– Excellent ! Parfaitement *al dente*, et le goût des fraises est vraiment incroyable.

Pallina s'apprête à goûter à son tour, et souffle sur sa fourchette avant de la porter à sa bouche.

– C'est vrai que c'est bon.

– Sur le yacht, on a très bien mangé, reprend Bunny. Tout était à base de poisson et de fruits de mer. Le bateau comportait trois ponts, et le dernier était entièrement en verre.

Pallina a comme une sorte de flash. Un yacht avec un pont entièrement vitré

et des canapés de couleur claire. Mais où est-ce qu'elle l'avait vu ? Ah ! Mais ici, bien sûr ! Quand elle avait fait installer les rideaux. Dans la bibliothèque, elle avait vu la photo d'un bateau répondant à cette description.

C'est alors que son regard se porte derrière Babi, en direction de la fenêtre, et qu'elle voit la photo du yacht au mouillage, sa passerelle, et dessus, le nom *Lina III* écrit en toutes lettres. Babi mange en silence, mais quand elle relève les yeux et voit que Pallina est en train de regarder du côté de la bibliothèque, elle comprend la situation et se lève précipitamment.

– Il n'y a plus de champagne. Je vous en ressers ?

– Oui, volontiers.

En réalité, la bouteille est encore à moitié pleine. Quand elle passe devant la photo, elle la retourne, face en bas, faisant disparaître le *Lina III*. Puis elle revient avec une nouvelle bouteille. Bunny se lève et la lui prend des mains.

– Attends, je vais l'ouvrir.

– Merci.

Babi se rassied et regarde Pallina qui secoue la tête en souriant, tout en faisant mine d'être fâchée.

– L'autre jour, quand on a mangé ensemble, tu m'as raconté un tas de trucs, mais je suis sûre que tu ne m'as pas tout dit.

– Je t'ai dit tout ce que je pouvais te dire.

Bunny fait sauter le bouchon et sert le champagne.

– Je trouve ça chouette que vous puissiez tout vous dire.

– C'est vrai !

Pallina lève sa coupe.

– Je propose un toast. À l'amitié, à l'amour et à la sincérité !

Babi rit.

– Toujours.

Ils choquent leurs verres et boivent. Puis Pallina pose son verre.

– Bunny, tout ça, c'est du passé et ce qui est fait est fait. Mais à l'enterrement de vie de garçon de Step, il y avait des filles ?

– Pour lui, tu veux dire ?

– Oui.

– Je n'en sais rien. C'est Guido Balestri qui s'est chargé de tout organiser.

Un coup de sirène a retenti après le feu d'artifice, pour nous inviter à quitter le bateau.

– Tout le monde ?

– Oui.

– Step aussi ?

– Non. Je sais qu'il est resté dormir là-bas, mais seul. Les filles sont descendues avec nous.

– Et pourquoi ?

– On en a discuté entre nous. On s'est demandé avec qui il était resté à bord. Mais il s'avère qu'il était seul. Au final, on s'est vraiment bien amusés.

Pallina regarde Babi.

– Oui, j'imagine. Il a dû rêver qu'il était accompagné !

Babi la regarde tranquillement.

– Bah, ça n'est tout de même pas un péché de rêver !

1. Célèbre marque italienne de biscuits.

Giulia s'arrête au pied de l'immeuble, prête à couper le contact, quand Daniela descend en disant :

– Bon, salut. On s'appelle demain.

– Quoi ? On ne va pas la regarder ensemble ? Je brûle de curiosité.

Daniela hésite un instant.

– Écoute, je ne sais plus trop où j'en suis. Tu l'auras remarqué, non ? Je n'ai pas desserré les dents de tout le trajet, alors qu'en temps normal je suis une vraie pipelette. Au point que tu es obligée de me supplier de me taire, parce que tu as mal à la tête. Alors tu imagines dans quel état je suis !

Elle montre le dossier A 327.

– Ce qu'il y a là-dedans va peut-être changer radicalement ma vie et surtout celle de Vasco, pour le meilleur ou pour le pire. Mais en attendant, je suis sous le choc. Je suis bien avec Filippo, je l'aime et je me sens en sécurité avec lui.

– Mais ce n'est pas le père de ton fils !

– Je sais. Et si ça se trouve, le père de mon fils n'est pas un mec qui fuit ses responsabilités, mais simplement quelqu'un qui n'a jamais su ce qui s'était passé.

– Mais imagine que ce soit un type super cool, beau, grand qui s'est enfermé dans la salle de bains avec toi ? Il est peut-être sympa, drôle, riche... !

– Oui, mais je n'ai pas l'impression que Brad Pitt était à Castel di Guido ce soir-là.

– C'était peut-être Channing Tatum et on ne l'a pas reconnu.

– Arrête de dire n'importe quoi. Si ça se trouve, c'est un parfait inconnu que je ne connais ni d'Ève ni d'Adam que je vais voir sur la vidéo.

– D'accord, mais tu risques d'avoir un choc quand tu vas te voir toi...

– Je n'ose même pas y penser. Je ne me souviens même plus de ce que j'ai fait ce soir-là. J'étais complètement défoncée.

– Tu imagines, si tu t’étais vue, comme moi, sur la page Facebook d’un imbécile !

– Allons, calme-toi, de toute façon on ne pouvait pas te reconnaître.

– Non, mais je connais tellement bien mes seins que j’ai eu l’impression que tout le monde les avait reconnus !

Daniela sort ses clés de son sac et ouvre la porte de l’immeuble.

– Bref, je ne sais pas encore ce que je vais faire. Si ça se trouve, je vais brûler le film et oublier cette histoire une bonne fois pour toutes. De toute façon, j’ai une montée d’adrénaline.

– Oui, la prochaine fois qu’on se fait une virée, on se défoule pour de bon et on commet un meurtre.

– Bonne idée.

Daniela est sur le point de franchir la porte quand Giulia la rappelle :

– Dani ! Tu as oublié ceci.

Elle lui montre le grand couteau par la fenêtre. Daniela éclate de rire, puis revient le chercher.

– Et surtout, planque bien l’arme du crime.

– Oui, faute de découper Ivano ou Palombi en rondelles, je vais trancher mon pain avec.

– C’est ça, comme ça tu brouilleras les pistes.

Sur ces mots, elles se quittent, toutes joyeuses, avec la même insouciance que lorsqu’elles étaient ensemble au lycée et que les plans qu’elles avaient faits tombaient à l’eau et qu’elles rentraient chez elles avant l’heure du dîner, ou bien qu’elles passaient la soirée à discuter au pied d’un mur sans avoir rien fait de spécial. Soudain, elle pense à Raffaella. La tête que va faire sa mère quand elle va apprendre que Vasco a un père ! Elle va tout de suite se demander comment il s’appelle et ce qu’il fait dans la vie.

– Mais maman, je n’en ai pas la moindre idée, nous n’avons jamais réussi à nous parler.

Daniela entre dans l’appartement.

– Je suis là ! s’annonce-t-elle.

– Nous sommes dans la chambre de Vasco.

– Oui, on est dans ma chambre, dit le garçon.

Au même instant, le téléphone qu'elle avait oublié sur la table se met à sonner. Il y a six appels de Filippo. Elle le rappelle aussitôt.

– Salut !

– Eh, mais où étais-tu ? Il y a une heure que j'essaie de te joindre !

– Oui, désolée, j'avais laissé mon téléphone à la maison.

– Mais où étais-tu, bon sang ?

C'est quoi toutes ces questions ? Normalement, on ne se pose pas de questions.

– Avec Giulia.

– Ah.

Filippo reste un instant muet à l'autre bout de la ligne. Daniela sent que son laconisme le met mal à l'aise.

– Elle a dû aller chez le médecin.

– Ah.

Cette fois, il a l'air plus détendu. Ce que les hommes peuvent être stupides parfois ! Soudain, Filippo retrouve sa bonne humeur habituelle.

– J'ai une super surprise ! Tu ne devineras jamais. J'ai réussi à me procurer deux entrées pour la première de *007*, avec cet acteur que tu aimes tant. Ça va être la folie. Il va y avoir toutes les Porsche et les Jaguar qu'on voit dans le film, et ensuite on va marcher sur le tapis rouge pour entrer dans la salle de la via della Conciliazione, comme tous les acteurs ! C'est pas génial ?

– Je ne peux pas y aller.

– Comment ça « tu ne peux pas y aller » ?

– Je dois rester à la maison avec Vasco, pour lui faire faire ses devoirs, et puis aujourd'hui, je n'ai presque pas passé de temps avec lui.

– Mais c'est la première de *007* ! Trouve une baby-sitter, amène-le à ta mère. Je me suis donné un mal de chien pour décrocher ces invitations !

– Filippo, tu es un amour, et j'apprécie énormément ta surprise, mais il ne faut pas le prendre mal. Vas-y avec Marco ou Matteo. Je suis sûr qu'il y a un tas de gens qui vont vouloir t'accompagner.

– Mais moi, j'espérais que ce serait toi.

– Je suis désolée, mais ce soir je n'ai vraiment pas la tête à ça.

– Mais c'est une occasion unique... Tu ne peux vraiment pas faire un effort ?

Brusquement, quelque chose craque, comme un petit morceau de tissu qui se déchire et qu'il est impossible de recoudre complètement à cause du poids. Daniela est soudainement assaillie par une immense tristesse. « Il ne comprend rien, il ne m'écoute pas, il ne tient pas compte de mes sentiments, de mes besoins, de mon envie de parler ou de me taire, de passer du temps avec mon fils. C'est comme un 33 tours qui tournerait sur une platine réglée à 45 tours. La voix du chanteur qui t'émouvait tant avant devient ridiculement aiguë et criarde et perd tout son charme.

– Je suis désolée, mais je reste à la maison. On s'appelle demain.

Elle raccroche, puis elle ouvre le robinet, lave le grand couteau de cuisine et le range.

Le téléphone sonne de nouveau. C'est encore Filippo.

– Daniela, qu'est-ce qui se passe ? Je n'y comprends rien.

Elle lève les yeux au ciel pour ne pas s'énerver. Puis quand elle a retrouvé son calme, elle répond d'une voix posée :

– Il n'y a rien à comprendre, Filippo. Ce n'est pas comme si nous avions prévu d'y aller depuis des mois et que je te posais un lapin à la dernière minute. Ni même depuis des semaines, ou même des jours. C'est un plan de dernière minute et je ne m'en sens pas l'envie.

– O.K., d'accord, mais moi, il y a des jours que je me démène pour ces invitations.

– Je comprends, mais tu étais le seul à le savoir.

– Tu ne peux vraiment pas faire un effort ?

Daniela sent la moutarde lui monter au nez. C'est lui qui ne veut rien comprendre.

– Ce n'est pas une question d'effort. Je veux rester à la maison avec mon fils. Combien de fois dois-je te le dire ? Et maintenant, excuse-moi, mais il m'appelle.

Elle coupe brusquement la communication sans écouter ce qu'il a à dire. Puis elle commence à préparer le dîner.

Quelques heures plus tard, après avoir remercié Anna, la baby-sitter, elle a dîné avec Vasco. Puis, après avoir mis les assiettes dans le lave-vaisselle avec l'aide de son fils, elle l'a envoyé se brosser les dents, faire pipi, et lui a enfilé

son pyjama. Ils ont lu *Cauchemars* ensemble, chacun son tour, pendant un moment, puis le garçon a fini par s'endormir. Daniela a laissé la porte de sa chambre entrouverte et est allée s'asseoir à la table de la salle à manger avec son Mac. Le dossier A 327, posé à côté d'elle, renferme toujours ses secrets. Soudain, son téléphone se met à vibrer dans sa poche de pantalon. C'est Filippo qui lui envoie un message :

Le film est super génial, avec plein d'effets spéciaux. Il n'y avait que les Porsche. Mais sur le tapis rouge, il y avait tout le gratin : Claudio Santamaria, Stefano Accorsi, Alessandro Gassman, Vittoria Puccini et j'en passe. J'y suis allé avec Matteo. Dommage que tu ne sois pas venue, tu te serais bien amusée. Parfois, il faut savoir faire un effort.

Décidément, il ne comprend rien. Il ne sait pas que 007 a sonné la fin de notre relation.

Elle éteint le téléphone.

Dans cette maison, il y a tout ce qu'elle désire. Ce soir, le monde extérieur n'existe pas. Elle se lève, prend un Coca Zero, puis change d'avis et se sert une bière dans un verre. Elle allume l'iPod, lance sa liste de favoris, et sur la musique de *Brooklyn Baby*, de Lana Del Rey, elle ouvre le dossier. Il contient dix DVD et cinq cartes microSD. Elle insère le premier DVD dans le lecteur, et regarde les images défiler l'une après l'autre. Il y a une salle de bains. La salle de bains. Des gens entrent et sortent pour s'asperger la figure, des hommes qui pissent, des femmes qui se maquillent. Un type jette des coups d'œil furtifs autour de lui. Il déplie ce qui ressemble à une feuille de papier et la pose sur le rebord du lavabo. Puis il sort un billet, le roule et commence à sniffer la cocaïne. Daniela active la lecture en accéléré. Il ne se passe grosso modo rien de plus que ce qu'elle a vu jusque-là. Elle insère le deuxième DVD. Un couple entre dans les toilettes. Non, ce n'est pas elle. La fille a les cheveux blonds. Elle n'a pas envie de voir ce qu'ils font ensemble. Elle fait défiler le film en accéléré jusqu'au bout. Elle insère le troisième DVD ; toujours les mêmes images. Puis soudain, elle se reconnaît. Elle stoppe la lecture. Elle a la tête qui tourne. C'est bien elle, l'image figée montre

parfaitement son visage. Est-elle certaine de vouloir le voir ? Du garçon on ne distingue qu'un bras, il n'est pas encore entré totalement dans le champ. Daniela s'oblige à regarder. Elle a encore la possibilité de ne pas savoir, et de s'en tenir à une infinité de possibilités : le père de son fils était gentil, affectueux, éduqué, élégant, intelligent, généreux, cultivé. Le père parfait. Elle pourrait dire cela à son fils sans que personne ne puisse jamais la contredire. Elle pourrait inventer une histoire extravagante : il aurait disparu pendant une course du Paris-Dakar, ou n'importe quelle autre de ces courses motorisées fascinantes et légendaires. Ou le réduire au contraire à une humanité banale, voire misérable ou médiocre. Mais sa curiosité l'emporte. Elle remarque que son cœur bat de plus en plus vite et que ne pas savoir la rendrait folle. C'est pourquoi elle clique sur *Play*. Soudain, un garçon apparaît. Il a beaucoup de cheveux et ceux-ci sont frisés, si bien qu'elle ne parvient pas à bien distinguer ses traits. En revanche, elle se voit elle, complètement perchée, une Daniela méconnaissable qui défait la ceinture du type, déboutonne sa braguette et y passe la main. Elle est lascive, incontrôlable et elle a presque honte de se voir en train de se mettre à genoux. Elle n'arrive pas à croire que c'est elle et qu'elle a pu se comporter de cette manière avec un inconnu. C'est alors que le gars, submergé de plaisir, rejette la tête en arrière. Et Daniela reste bouche bée. Ce n'est pas du tout un inconnu. Elle continue à regarder la vidéo, stupéfaite de voir cette Daniela s'appuyer au lavabo, les jambes écartées, et l'attirer à elle, l'obligeant presque à avoir cette relation sexuelle. Il bouge rapidement, et elle s'agite, les jambes passées autour de sa taille pour le tenir contre elle. On croirait voir copuler frénétiquement deux chiens, et aussi vite qu'il a commencé, le type s'arrête au bout de quelques instants. Daniela fige la vidéo. Elle ne sait que penser. Elle vide d'un trait sa bière. Le père de son fils est Sebastiano Valeri, un copain de lycée.

Après avoir coulé des jours merveilleux à Monuriki, nous prenons l'hydravion le dimanche matin. Celui-ci décolle directement depuis la mer dans une immense gerbe d'eau. L'instant d'après, nous sommes dans le ciel et nous admirons notre île et son grand massif rocheux. Nous voyons notre bungalow avec sa petite allée, son petit jardin, le claustra blanc et le jacuzzi à moustiques. Le fuselage de l'appareil est étroit et je suis assis à côté du pilote, avec Gin derrière moi, nos valises à côté d'elle. Une heure durant, nous ne voyons que l'océan autour de nous et n'entendons rien d'autre que le bourdonnement ensorcelant des hélices. Soudain l'hydravion pique droit sur la mer. Nous plaquons instinctivement nos pieds au sol en rejetant la tête en arrière, prêts à ressentir le choc de l'amerrissage, mais alors que nous ne sommes plus qu'à quelques mètres au-dessus de l'eau, le pilote tire un levier, et l'appareil remonte, puis se pose en planant sur les flots. Gin se penche vers nous.

– J'ai cru qu'on allait faire naufrage !

– C'est la seule façon d'amerrir...

– Super !

L'hydravion s'approche alors d'un embarcadère, et tout de suite après, une barque à moteur nous emmène vers le lagon d'Aitutaki. Ici l'eau est d'un bleu turquoise irréel. On ne peut accéder à notre bungalow qu'en empruntant une passerelle pavée de verre transparent qui nous permet d'admirer directement les fonds marins. Comme pour nous souhaiter la bienvenue, une grande tortue marine à la carapace verte et jaune passe juste en dessous de nous. Nous défaisons nos valises et enfilons nos maillots de bain, puis descendons la petite échelle de bois et sommes aussitôt dans l'eau.

La mer est parfaite, un peu moins chaude que dans les îles Fidji, sans doute à cause des courants.

Nous passons nos journées à nous prélasser. De temps à autre, je jette un

coup d'œil à mon portable, mais comme tout le monde sait que je suis en voyage de noces, personne ne me dérange. À l'heure du repas, nous nous installons à l'abri d'une paillote où l'on sert du poisson et des fruits de mer grillés. Nous mangeons des gambas, des langoustes, des langoustines. L'après-midi, nous faisons de longues promenades sur une plage de sable blanc et fin qui se rétrécit peu à peu avant de disparaître dans la mer. Le soir, nous essayons les différents restaurants du lagon, où, de temps en temps, se donne un spectacle maori. Nous sommes toute la journée en maillot de bain. L'air est chaud, mais pas trop, et jamais humide, et au coucher du soleil, une légère brise fait ondoyer les petits drapeaux plantés au-dessus de chaque chambre.

– Ça te plaît, ma chérie ?

– Énormément. Ta mère nous a fait un merveilleux cadeau.

– Je l'aime encore plus qu'avant, et je voudrais pouvoir la serrer dans mes bras.

– Fais-le avec moi. Je suis sûre qu'elle le sentira.

J'étreins Gin avec force et je suis submergé par l'émotion. J'ai les larmes aux yeux et je suis heureux d'avoir fait ce voyage. Je me demande si j'ai suffisamment démontré à ma mère que je l'aimais. Nos vies sont parfois faites d'occasions manquées de dire les paroles qu'il faut. Gin se libère de mes bras et m'embrasse sur les lèvres.

– Je t'aime.

– Moi aussi, dis-je simplement, avant d'ajouter : Et maintenant, faisons l'amour.

– Tu veux dire baiser...

– Oui, ça aussi.

Et nous éclatons de rire.

Cinq jours plus tard, nous reprenons l'hydravion. Nous sommes plus détendus cette fois. Nous survolons les flots bleus et cristallins et voyons passer des bancs de poissons, et ça et là un requin ou une raie. Le vol dure presque une heure et demie, et quand nous arrivons à Bora Bora, nous sommes accueillis par un concert de musique polynésienne. De ravissantes vahinés nous passent des guirlandes de fleurs roses et blanches autour du cou.

Ici aussi, notre bungalow surplombe partiellement le lagon, mais nous avons une plage privée, réservée à notre usage exclusif. Nous sommes face au mont Otemanu et notre chambre est très spacieuse. Une partie du plancher est en verre transparent, et une autre en bois clair verni. Nous prenons soin de marcher à petits pas quand nous rentrons de la plage avec les pieds mouillés, pour éviter de glisser. Le soir, nous dînons au restaurant de l'hôtel, en compagnie de couples plus âgés. L'endroit est très chic et très distingué. Gin a mis sa petite robe noire avec un collier de perles blanches qui ressortent sur sa peau bronzée. On nous sert de la cuisine française, comme il se doit, et un excellent champagne. Il n'y a pas beaucoup de monde et pas un seul un Italien.

– À quoi tu penses, mon cœur ? me demande Gin.

– Que nous rentrons déjà demain.

– Cette lune de miel est passée comme un rêve.

– Oui.

– Personne ne t'a appelé ?

– Je n'en sais rien. J'ai éteint mon portable.

– Tu appréhendais de consulter tes messages ?

– Je n'avais pas envie d'être dérangé. Ils le font pour un oui pour un non. Ici, j'avais tout ce qu'il me fallait.

– On dirait une de ces répliques parfaites comme on entend dans les films cultes. Au fait, vous avez commencé à écrire votre série ?

– Oui, et pour ne rien te cacher, j'ai emprunté quelques autres répliques cultes.

– Je m'en doutais.

On nous apporte les gambas sautées à l'ail.

– Ouille ! Je ne vais plus pouvoir t'embrasser après ça.

– Mais je vais en manger, moi aussi.

Nous commandons une bière Hinano bien fraîche.

Aussitôt après arrive le thon au lait de coco et gingembre, ainsi qu'une délicieuse langouste *ahine*, au jus de citron vert et herbes locales. Comme dessert, je prends une mangue au four et Gin des feuilles de bananier farcies, et comme toujours, nous faisons moitié-moitié. Puis nous regagnons notre

bungalow. Nos valises sont déjà prêtes, nous n'avons gardé avec nous que les affaires dont nous allons avoir besoin pour le voyage.

– Après tout ce qui est arrivé avec ma mère, j'ai pensé que jamais je ne me marierais.

– Et tu n'aurais jamais vu ces endroits merveilleux.

– Va savoir. Je serais peut-être venu pour tourner quelques scènes d'une de mes séries.

– Que tu auras éliminées au final. Tu es un producteur débutant, tu ne peux pas te permettre de dépenser autant d'argent.

– C'est vrai.

Gin tapote son ventre et dit :

– Je crois que cet endroit c'est le paradis. Promets-moi qu'on reviendra quand cette petite chose que je porte en moi sera née !

– Je te le promets.

– Et on reviendra avec son petit frère ou sa petite sœur ?

– Déjà ?

– Bon, bon. On laisse ça de côté pour l'instant... Mais pense à ce que je t'ai dit, d'accord ?

Je sens mon estomac se nouer. Ce sont les mêmes paroles que celles que Babi m'a écrites : *Pense à ce que je t'ai dit*. Je me retourne vers Gin et lui souris.

– Oui, mon ange, je vais y penser.

Babi ouvre la porte, surprise.

– Mais... que se passe-t-il ? Tu n'es pas au travail ?

– J'ai pris ma journée !

– Mais, tu as dormi au moins ? Viens, entre.

Elle ferme la porte et ajoute :

– Je ne te reconnais pas, ma sœur... Toi qui ne te levais jamais avant midi.

Tu te souviens ?

Daniela ne dit rien.

– Ça n'a pas l'air d'aller fort, dis donc. Un café ?

– Oui, merci.

– Tu t'es fâchée avec Filippo ?

– J'ai rompu juste avant de venir.

– Comment ça ? Vous qui aviez l'air de si bien vous entendre.

– De loin, c'est l'impression que donnent tous les couples, y compris dans leur façon de se comporter. Mais, là, j'en ai plein les couilles.

– Eh là ! Un peu de tenue, ma sœur ! Heureusement que maman ne t'entend pas.

– Hier, il m'a vraiment gonflée. Il voulait absolument m'emmener à la première de 007. Il m'a annoncé la nouvelle à sept heures du soir, et quand je lui ai répondu que je voulais passer du temps avec Vasco, monsieur est monté sur ses grands chevaux.

Babi rit.

– Ce qui a provoqué la rupture ?

– Exactement.

Daniela s'assied sur un tabouret et s'accoude à la grande table blanche, lisse et brillante. Babi insère une capsule de Nespresso dans la machine.

– Tu le préfères allongé ?

– Oui, avec une goutte de lait, si tu en as.

– Je n’ai que du lait de soja.

– C’est encore mieux.

Daniela regarde sa sœur, de dos, qui s’affaire et met la machine en route.

– Tu sais quoi ? La vérité, c’est que je t’aime beaucoup et que je suis heureuse.

Babi se retourne.

– Merci, dit-elle, amusée. Tu as pris ta journée rien que pour venir me dire ça ?

– Andouille.

Babi lui tend sa tasse et s’en prépare une. Daniela se lève, prend le sucre, deux cuillères et des serviettes en papier.

– Parfois on dit des choses que les autres aiment s’entendre dire.

Babi sourit.

– Ce que tu viens de me dire me touche beaucoup.

– Tu vois ?

Daniela se rassied, elle met un peu de sucre dans son café et le remue.

– Quand j’étais petite, je te détestais.

Babi se retourne, stupéfaite. Elle prend sa tasse et vient s’asseoir face à elle.

– Sérieusement ? Mais pourquoi ? Je ne m’en suis jamais rendu compte.

– Parce que je ne le montrais pas. Mais je souffrais terriblement. Je m’enfermais dans ma chambre et je pleurais, la tête tournée vers le mur.

Babi écoute sa sœur en silence. Elle est bouleversée par cette révélation.

– Tu étais la préférée de papa et maman, surtout de maman. Chaque fois que nous croisions quelqu’un dans la rue, elle disait : « Regardez comme elle est jolie, ma Babi. Regardez comme elle a grandi... » Et c’était la même chose avec papa. Il jouait au tennis avec toi...

– Mais, tu disais toi-même que tu n’aimais pas jouer au tennis.

– Parce que j’avais peur de ne pas réussir à t’égalier.

– Mais, Daniela, ce n’était pas une compétition...

– Tu savais jouer du piano, comme papa, tu savais dessiner, tu savais faire des tas de choses. Tu étais plus jolie que moi, la fille parfaite, en somme.

– Ce n’est pas vrai. Tout ça, c’est dans ta tête. Ils t’ont toujours aimée autant que moi.

Daniela hausse les épaules.

– Tu sais très bien que non. Maman ne m’a fait qu’une seule fois un compliment, quand on est allés à New York, parce que je parlais bien anglais. Tu n’avais pas compris une indication qu’on t’avait donnée, et moi si. Il était précisément midi vingt le 16 novembre.

– Là, tu exagères ! Tu te paies ma tête.

– Non, c’est la vérité. J’ai regardé l’heure. Et je n’ai jamais oublié.

Babi est réduite à quia. Elle boit son café en silence. Elle sait que sa sœur ne ment pas. Elle l’avait senti, elle aussi, et maintenant qu’elle repense à l’époque où elles étaient petites, elle se souvient de certaines choses qui lui confirment que Daniela a raison.

– Je me suis sentie très seule par moments. J’ai même songé à me suicider.

Babi ne sait que répondre. Daniela hausse les épaules.

– Si, si, je t’assure. J’avais même réfléchi à la manière de m’y prendre et à écrire une lettre. Je voulais que les parents se sentent coupables, et toi aussi.

Babi a envie de lui dire : « Je n’ai rien à voir dans tout ça... » mais elle sait que ce serait une erreur. Parfois, dans des situations comme celles-là, où l’autre s’épanche, vide ce qu’il a sur le cœur, il ne faut pas chercher à raisonner, à essayer de comprendre ce qui est juste et ce qui ne l’est pas, ou à savoir qui a raison. Il n’y a que le cœur et l’amour qui comptent.

– Pardonne-moi, Daniela, j’aurais dû m’en rendre compte et t’aider à te sentir belle et bien dans ta peau.

Sa sœur sourit, incline la tête de côté et regarde sa tasse vide.

– Je peux en reprendre un ? Je n’ai pas dormi de la nuit.

Babi se lève aussitôt pour lui préparer un autre café. Elle lui sourit pour essayer de ramener la situation à la normale.

– Mais que s’est-il passé ? Pourquoi est-ce que tu n’as pas dormi ? Ah, je sais, parce que tu as regretté de ne pas être allée à la première de 007...

– Mais non... En fait, je n’arrive pas à savoir si je dois rire ou pleurer. Je suis complètement déboussolée. Je sais que je suis contente d’avoir réussi à surmonter la haine que je te portais, malgré tout ce que papa et maman m’ont fait endurer quand j’étais petite. Je n’ai jamais pensé que c’était de ta faute. Au contraire, je t’ai toujours considérée comme ma famille, ma grande sœur.

Tous ces compliments que te faisaient les gens étaient mérités. Tu étais, et tu es toujours, meilleure que moi. Elle regarde autour d'elle et ajoute : Tu t'es mariée, tu as une maison magnifique, tu fais un travail qui te plaît et tu prends du temps libre quand ça te convient. Tu es ce que tu as toujours voulu être.

– Je me suis toujours comportée comme maman voulait que je sois. Je ne suis pas heureuse. Tiens, voilà ton café. Moi, je crois que nous passons notre vie à poursuivre une image idéale, et une fois que nous l'avons trouvée, nous nous rendons compte que ce n'est pas nous. L'autre soir, j'ai vu un film de Channing Tatum, *Je te promets*.

– Ah oui ! je l'ai vu, moi aussi, mais ça fait un bail. C'est un film super. Et l'actrice, qui c'était déjà ?

– Elle est assez connue. J'ai oublié son nom, mais elle joue très bien.

– Oui...

– Le plus beau, dans ce film, c'est qu'il s'inspire d'une histoire réelle. Paige, à la suite d'un coup sur la tête, ne se souvient plus de Leo. Elle a oublié qu'ils s'aimaient et qu'ils se sont mariés. Si bien qu'elle fait un retour en arrière dans le temps et se remet avec un autre gars, un bourgeois stupide, aux idées arrêtées, avec qui elle était cinq ans auparavant. Mais Leo, de son côté, espère qu'elle va changer. Il sait que Paige n'était pas heureuse à cette époque-là. Un jour, Paige rencontre Jennifer, une copine de classe, mais Jennifer passe devant elle sans que Paige comprenne pourquoi. Jennifer ignore qu'elle a eu un accident et qu'elle a perdu la mémoire. En réalité, Jennifer a eu une liaison avec le père de Paige. Lorsqu'elle le lui avoue, Paige va trouver sa mère, furieuse, et lui demande pourquoi elle n'a pas plaqué son père quand elle s'est rendu compte qu'il la trompait. Et sa mère lui répond alors : « J'y ai pensé, figure-toi. Mais papa a fait beaucoup de bonnes choses pour nous, et je ne peux pas détruire notre famille sous prétexte qu'une fois il a commis une erreur. »

– C'est vrai, je m'en souviens maintenant. Superbe film, bouleversant. J'ai aimé le fait que le mari « oublié » ne dise rien à Paige, qu'il souffre en silence et attende qu'elle retrouve la mémoire et qu'elle change à nouveau. C'est ça l'amour véritable.

– Oui. En tout cas, quand j'ai vu ce film, j'ai compris que je lui ressemblais

beaucoup, à cela près que je ne suis pas aussi courageuse.

Daniela finit son deuxième café. Babi sort une bouteille d'eau du frigo et la pose, ainsi qu'un verre, à côté d'elle. Daniela boit une gorgée, et quand elle repose son verre, Babi s'en empare et boit le reste d'eau. Puis Daniela prend une serviette en papier et s'essuie les lèvres.

– Je me sens mieux maintenant. Plus réveillée.

– Tant mieux.

– De toute façon, je ne suis pas venue ici pour te parler des malheurs de la jeune Daniela Gervasi.

Babi rit.

– Viens, allons dans le salon.

Elles se laissent tomber l'une en face de l'autre sur le grand canapé.

– Hier soir, je suis allée au Testaccio avec Giulia Parini. Je suis entrée chez un certain Ivano Cori avec un grand couteau de cuisine caché dans mon pantalon, et j'ai fait en sorte qu'il me remette certains documents.

– Quoi ? Tu plaisantes ? C'est une blague ? demande Babi en se calant confortablement contre le dossier.

– Non.

– Et vous l'avez tué ?

– Mais non, voyons ! Qu'est-ce que tu racontes ?

– Qu'est-ce que *je* raconte ! Tu entres chez un type avec un couteau en compagnie de cette foldingue... ! Il se passe tellement de choses de nos jours... Je ne m'étonne plus de rien.

– Le type en question se porte comme un charme, je te rassure.

– Mais pourquoi es-tu allée là-bas ?

– Parce que maintenant je sais qui est le père de mon fils.

– Quoi ? Je ne te crois pas !

– En fait, tout a commencé d'une façon absurde, à cause d'une vacherie qu'Andrea Palombi a faite à Giulia...

Daniela lui raconte alors par le menu l'incroyable concours de circonstances qui a fait qu'après toutes ces années, une chose inouïe et qu'elle n'espérait plus s'est produite.

– Je veux dire qu'il n'y a plus de doute possible. J'ai visionné le film hier

soir. On me voit en train de m'envoyer en l'air avec un type. C'était la première fois, tu te rends compte ? Et après ça, tu me demandes pourquoi je n'ai pas fermé l'œil de la nuit ?

– Je vois, rien à voir avec *007*. Là, on serait plutôt dans *Mission impossible*. Jamais je n'aurais cru que tu y arriverais.

Il y a quelques secondes de silence, puis :

– Ça t'a fait quel effet de te voir sur la vidéo ?

– Terrible. Ce n'était pas moi. Je n'arrivais pas à en croire mes yeux. J'ai fait l'amour après, mais jamais comme ça. J'étais comme possédée.

– Ah ça ! je veux bien te croire !

– Andouille !

– Oui, bon... On peut connaître le nom de ce mystérieux papa qui réapparaît après toutes ces années ? C'est un épisode digne de la série *Le Secret du vieux pont* !

– Bon, tu es prête ? Tu es bien assise au moins ? Il ne manquerait plus que tu tombes à la renverse.

– Ne me le dis pas !

– O.K. Et donc, il s'agit de...

– Attends ! Laisse-moi essayer de deviner.

– D'accord.

– Je le connais ?

– Oui.

– Vraiment ?

– Oui.

– Mais je le connais bien ?

– Oui.

– Bien, bien, bien ?

– Qu'est-ce que tu veux dire par « Bien, bien, bien » ? Que tu le connais aussi bien que Step ou l'homme que tu as épousé ?

Babi rit.

– J'ai aussi connu assez bien Alfredo, mais pas très longtemps.

– D'accord. Alors, disons que tu le connais assez bien. Il était au lycée avec nous.

- Nan !
- Si.
- Il est beau ?
- Non, affreux.
- Sérieux ?
- Oui.
- Mais pourquoi est-ce que tu l’as choisi alors ?
- Qu’est-ce que j’en sais ? J’étais complètement perchée ! Peut-être qu’il saura me le dire, lui !
- Parce que tu vas aller le voir ?
- Oui.
- Qui est-ce ?
- Sebastiano Valeri.
- Quoi ? Mais comment c'est possible ?
- Écoute, je n’ai aucun souvenir de cette soirée, et toi tu me demandes comment j’ai pu le choisir ? Tu me fais penser à ces gens qui, lorsque tu as perdu quelque chose, te demandent : « Mais comment est-ce que tu as fait ton compte ? Où est-ce que tu l’as perdu ? » Désolée, mais si je savais où je l’ai perdu, je l’aurais retrouvé. Je crois que ce genre de questions m’énerve encore plus que le fait d’avoir égaré un truc ! Mais, alors, tu te souviens bien de Sebastiano Valeri ?
- Bien sûr que je m’en souviens ! Je suis sidérée. Tout le monde le prenait pour l’attardé de la classe, avec cette voix ridicule... Il ricanait tout le temps, et on avait l’impression qu’il ne comprenait jamais rien, ce qui ne l’empêchait pas de décrocher toujours des notes excellentes !
- Exactement, et donc, il est le père de mon enfant.
- Ces gens-là sont à la tête d’un empire immobilier. Ils ont fait fortune en vendant des meubles affreux dans le monde entier. Va savoir comment ils ont fait.
- Oui, je me souviens qu’il venait toujours au lycée avec son chauffeur, dans une Jaguar noire, et que jamais personne ne voulait rentrer avec lui. Mais, toi, tu en penses quoi ? Tu crois que je devrais lui dire ?
- Évidemment, sinon, pourquoi est-ce que tu irais le voir ? Ou alors tu as le

béguin pour lui ?

– N’importe quoi. Je viens ici pour te confier un secret et toi tu te moques de moi. Enfin, heureusement, Vasco a tout pris de moi. Il est super beau...

– Moi, au fond, je ne le trouve pas si laid, Sebastiano.

– Oui, enfin, très au fond alors ! C’est comme de dire il est beau en dedans, dommage qu’on ne puisse pas le retourner comme un gant ! Ne me dis pas que tu le trouves beau maintenant parce qu’il est millionnaire. À croire que tu t’es laissé contaminer par notre dégénérée de mère, qui a un tiroir-caisse à la place du cœur !

Babi éclate de rire.

– Non, ça m’est bien égal qu’il soit riche. Je me souviens juste qu’au lycée je le trouvais sympa, mais je ne le connaissais pas très bien. Tu vas le voir quand alors ?

– Dans une demi-heure.

– Tu veux que je vienne avec toi ?

– Non, merci. J’avais juste besoin de parler un peu avec toi. Je te l’ai dit : c’est toi ma famille.

Daniela se lève du canapé.

– Bon, j’y vais.

Babi la raccompagne jusqu’à la porte.

– Et, s’il te plaît, tiens-moi au courant.

– Bien sûr.

– Et ne t’enferme pas avec lui dans la salle de bains, d’accord ?

– Oui, ma sœur adorée et débile.

Elles rient, puis s’étreignent avec force.

– Avant, chaque fois que je rentrais de voyage, Rome me paraissait différente.

Je pose la valise devant la porte et cherche les clés.

– Oui, mais ça, c'était quand tu étais petit, quand tu rentrais après les vacances d'été.

Gin ne porte qu'un petit sac à dos sur son épaule et une ceinture portefeuille avec tous les papiers importants.

– Oui, c'est vrai.

Je trouve les clés, j'ouvre la porte, et la plage immense d'Anzio me revient à l'esprit. Je me revois, adolescent, entre la Rotonde et les petites digues. J'ai pêché mon premier poulpe avec mon grand-père Vincenzo, et nous le mettons aussitôt à cuire dans la petite maison qu'on louait à quelques mètres du rivage. Mon père et ma mère, affalés dans des hamacs, contemplent le coucher de soleil et les vols d'hirondelles. On entend les voix des gens qui s'arrêtent devant le marchand de glace et commande des boissons au tamarin et à la cerise. Après dîner, je sortais faire un tour avec Paolo jusqu'au troisième môle. Et du haut des rochers, je contemplais la mer. Les soirs de pleine lune, j'essayais de voir les poissons et les pieuvres. Quand il y avait des pêcheurs, j'allais jeter un coup d'œil dans leurs seaux, pour voir ce qu'ils avaient attrapé. Je regardais sans rien dire les bouchons flotter sur les vagues pas très loin du rivage et j'attendais qu'un poisson vienne mordre à l'hameçon. J'étais insouciant et heureux. Mes parents ne se disputaient jamais et parfois même ils entonnaient une chanson ensemble. Quand on est enfant, on ne voit que les bons côtés de l'existence et quand la chanson se met à dérailler, on ne s'en rend même pas compte, parce que l'on n'entend rien d'autre que les battements de son propre cœur. Et moi, quelle vie vais-je lui donner à mon enfant ? En aurai-je un autre ?

Tandis que je rentre les bagages et les dépose sur la banquette dans la

chambre à coucher, une pensée me traverse subitement l'esprit. J'ai déjà un autre enfant. Puis je me souviens d'autre chose.

– Gin, je descends chercher le courrier.

– Oui, pendant ce temps-là, je défais les valises.

Tout en disant cela, elle s'approche de la glace et se met de profil.

– Ça commence à se voir un peu, dit-elle, heureuse, même si elle a les traits tirés, à cause de la fatigue du voyage.

– Oui, mais tu es toujours aussi belle.

Gin se retourne et fait la moue.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Tu mens si bien que je suppose que tu passes ton temps à me raconter des salades.

– N'importe quoi. Je reviens tout de suite. Je ne vais pas te faire le coup du type qui dit qu'il va acheter des cigarettes et qui ne revient jamais...

– Forcément, puisque tu ne fumes pas.

– Oh, là, là ! Comme disait un célèbre slogan « Faites l'amour pas la guerre ». Tu savais que c'est un étudiant de l'université de Nanterre qui l'a écrit ?

– Il devait être puceau, ma parole !

– Bon, je descends.

Après vingt et un jours d'absence, il y a une tonne de courrier dans la boîte aux lettres. Je le prends et y jette un coup d'œil tout en remontant à l'appartement. Il y a des factures, de la pub, une invitation de la Fox pour le lancement la semaine prochaine d'une nouvelle émission, une lettre pour Gin, mais rien de « bizarre » pour moi. Tant mieux. J'ignore ce que Babi sait, comment elle a vécu ce qui s'est passé, si elle y pense encore ou si c'était juste un caprice d'un soir, si les paroles qu'elle m'a dites étaient sincères. Je m'arrête sur le palier et ferme les yeux. Je la revois avec ses cheveux ébouriffés, qui de temps en temps cachent son visage. Je la revois sur moi en train de sourire, de pleurer, de s'épancher comme elle ne l'a jamais fait. Elle se met à nu, me parle de ses angoisses, de ses doutes, de ses limites et de ses défauts, et cela la rend encore plus émouvante et encore plus désirable. Mais

il est trop tard, Babi. Certaines choses sont magiques parce qu'elles se sont produites dans un certain lieu à un certain moment.

J'ouvre la porte.

– Je suis là !

Puis je la referme en m'efforçant de laisser derrière moi toutes ces pensées.

Je laisse le courrier sur la table du salon.

– Il y a une lettre pour toi !

– Il ne manquait plus que ça. Pour se faire pardonner je ne sais quoi, Maria de Filippi m'invite à son émission. Mais sache que, si généreuse soit-elle, elle ne parviendra pas à me faire changer d'avis.

– Encore ? Mais bon sang, qu'est-ce que j'ai fait ? Rien, tu ne veux pas me pardonner. Ça promet.

– Parfaitement, et maintenant que tu le sais, agis en conséquence.

Gin s'empare du courrier et y jette un coup d'œil. Elle ouvre une lettre.

– Oh, une remise de vingt pour cent à la Rinascente. Mais ils ont mon numéro. Pourquoi est-ce qu'ils gaspillent tout ce papier au lieu d'envoyer un mail ou un SMS ? Pauvre planète ! Je te jure, chaque fois que j'ouvre une lettre qui aurait pu être économisée, j'ai de la peine pour les arbres !

Gin et son amour de la nature. Elle ouvre une autre lettre.

– Non ! Je n'arrive pas à y croire... ! Merlini m'a répondu : ils me prennent !

– Super !

– Oui, sauf que c'est justement au moment où je vais avoir un enfant. En principe, ce n'est qu'une fois engagée dans l'entreprise qu'on tombe enceinte, mais moi, je fais tout le contraire.

Gin a un sens très poussé du devoir et de l'éthique.

– Je t'ai regardée tout à l'heure. Ça ne se voit pas encore.

– Tu peux arrêter de mentir ? Qu'est-ce que tu vas lui apprendre au petiot ? dit-elle en se touchant le ventre. À être honnête ou à raconter des bobards ? Et il ne manquerait plus que je m'y mette, moi aussi, à cause de toi ! Tu ne crois pas qu'on devrait être parfaitement sincère l'un avec l'autre ? Je ne comprends pas comment font les gens qui mentent constamment, et surtout qui doivent se souvenir de ce qu'ils ont dit, ce qui est le plus dur ! Autant il

est facile de se souvenir d'une chose qui s'est réellement passée, autant il est difficile de se rappeler une chose inventée de toutes pièces.

– *Mamma mia* ! Tu me fais penser à Renzi. J'espère juste que je ne vais pas tout mélanger.

– Comment cela ?

– Imagine qu'on inverse les rôles : que ce soit à toi que je confie mes projets en cours et que je le baise lui !

– Que tu es bête !

– On se voit ce soir. Essaie de ne pas dormir, comme ça on récupérera plus vite du décalage horaire.

– Je vais essayer.

Nous échangeons un baiser rapide.

– Si tu as besoin de quoi que ce soit, appelle-moi. Je serai au bureau, ou dans les environs en tout cas.

– Oui, mon cœur. Bon courage.

Daniela suit les indications que lui a données Sebastiano mais elle se fie surtout à celles de Google Maps. Elle monte la côte, longe le giardino degli Aranci jusqu'à la via di Santa Sabina, numéro 131. Devant elle se dresse un grand portail blanc à côté duquel se trouve juste un petit interphone, avec les lettres S.V. Daniela observe le portail comme s'il s'agissait de l'ultime barrière à franchir avant d'atteindre le but. Elle se remémore des films où il est question de gamins qui veulent être reconnus par leur père. Comme *Smoke*, par exemple. C'est l'histoire d'un garçon de couleur qui passe son temps assis sur le mur d'un garagiste et qui le regarde travailler. Une fois, il passe la journée entière à l'observer, jusqu'à ce que l'homme lui adresse la parole. Daniela ne se souvient plus trop du film, juste de la persévérance et de la ténacité du gamin qui voulait que l'homme le reconnaisse. Elle se souvient qu'elle l'a vu à la télévision et qu'elle a pleuré. Mais aujourd'hui, elle ne va sans doute pas pleurer. Elle se décide à appuyer sur le bouton de l'interphone. Quelques instants plus tard, quelqu'un demande :

– Qui est-ce ?

– Daniela Gervasi, j'avais rendez...

Mais elle n'a pas le temps de finir que la petite porte ménagée dans le portail s'ouvre.

Elle la pousse, entre, et referme derrière elle. Devant elle s'étire un grand jardin avec une pelouse très bien entretenue, des buissons de fleurs aux quatre coins, quelques oliviers et magnolias, et même un bananier tout au fond. Daniela remonte l'allée jusqu'à la maison. C'est une construction à un étage, très claire, moderne avec de nombreuses baies vitrées et des terrasses. Il y a un porche couvert fermé par une grille en fer forgé. Un peu plus loin, elle aperçoit une tonnelle avec une table qu'une femme en uniforme est en train de débarrasser. Daniela continue à avancer en songeant : « Quelle belle

maison ! Espérons qu'ils ne vont pas lâcher les chiens sur moi ! » Au même instant, la porte s'ouvre et Sebastiano Valeri paraît.

– Dani ! Quel plaisir de te revoir !

Il porte un jean noir avec une chemise blanche parfaitement repassée, des mocassins et une ceinture Montblanc très jolie. Il est très chic et ses cheveux sont plus courts que la dernière fois qu'elle l'a vu. Mais quand était-ce déjà ? Ah, sur la vidéo, bien sûr ! Elle rougit d'un seul coup juste au moment où il s'approche. Sebastiano a une démarche chaloupée qui détonne un peu avec son élégance, mais il sourit, il a l'air content, sincèrement content de la voir.

– Dani, mais ça fait combien de temps ?

Il la serre dans ses bras avec force puis ferme les yeux et sourit sans cesser de l'étreindre. On dirait qu'il est en train de se rendre compte qu'il a déjà vécu ce moment. Enfin, il la relâche et la regarde, les yeux mi-clos.

– Viens, entre. Je peux t'offrir quelque chose ? Un café, un Coca ?... Quelque chose à grignoter peut-être ? Puis, comme s'il avait soudain une illumination : Une glace ! Ça te dirait ? J'en ai justement acheté chez Giovanni, viale Parioli.

« Giovanni existe toujours ? songe Daniela. Il y a combien de temps que je n'ai pas mis les pieds là-bas ? Une éternité. Quand on allait au lycée, on y passait des après-midi entières. »

Sebastiano interrompt le fil de ses pensées comme s'il pouvait les lire.

– Une fois, je t'ai invitée à manger une glace là-bas.

– C'est vrai ?

– Oui. Aujourd'hui j'ai choisi spécialement une *gianduia*, chocolat blanc et noir et nougatine...

Cette dernière phrase rappelle de vagues souvenirs à Daniela. Sebastiano vole à son secours, lui évitant de devoir se creuser les méninges :

– Ce sont tes parfums préférés. J'ai autre chose aussi, qui vous rendait dingues, toi et ton amie Giulia : des éclats de noisettes.

« C'est vrai, songe Daniela. On n'arrêtait pas d'en parler, et même une fois, le glacier nous avait demandé : “Vous les aimez comment les noisettes, entières ou en éclats ?” Ainsi donc, Sebastiano a pris la peine d'aller chercher la glace là-bas parce qu'il savait que je les aimais ? Trop gentil. »

Elle lui sourit.

– Viens, c’est par ici.

Et il la précède dans la grande maison.

Le salon est moderne, avec des canapés de couleur sombre, un écran de télévision géant, un piano et quelques beaux tableaux aux murs. Daniela reconnaît un Schifano, puis, au milieu de la pièce, et mis bien en valeur, elle remarque un grand dessin où l’on voit un oiseau en train de voler avec des gens sur son dos.

– C’est un Moebius. C’était un très grand illustrateur. Je l’ai acheté dans une vente aux enchères à Paris. Il est beau, tu ne trouves pas ?

– Oui.

Elle ne sait que dire d’autre, car elle n’a jamais entendu parler de cet artiste.

– Tu veux qu’on aille dans le jardin d’hiver ? C’est la pièce que je préfère.

– Oui, bien sûr.

Au passage, ils croisent un majordome.

– Martin, vous pouvez nous apporter la glace que j’ai achetée ? Elle est dans le congélateur, et aussi un peu d’eau et un café.

C’est alors qu’il se tourne vers Daniela :

– Tu as envie d’un café ?

– Oui.

– Dans ce cas, ce sera deux cafés.

Martin sourit.

– Oui, Monsieur.

Tout au bout du salon, ils débouchent dans une véranda bien aérée. La température y est parfaite. À travers les vitres, on voit des parterres de fleurs et une piscine. Il y a de grands canapés avec des coussins bleu et orange, et tout le reste est blanc.

– Asseyons-nous ici.

Sebastiano sort son téléphone portable et le pose sur la table basse, juste devant eux.

– Désolé, mais j’attends un coup de fil important du bureau.

– Pas de souci. Mais tu vis ici avec tes parents ?

Sebastiano sourit.

– Oui, avec mes parents balinais : Martin et Idan. Ils sont mari et femme. Mes parents et ma petite sœur, Valentina, vivent un peu plus haut, à San Saba.

Daniela n’ose pas imaginer la taille de l’autre maison.

– Et alors ? Comment ça va ? Je suis vraiment content que tu sois venu me voir. Tu es une femme à présent. Tu me diras, ça fait un bail qu’on ne s’était pas revus...

– J’ai même un enfant.

– Non ! C’est formidable ! Un garçon ou une fille ?

– Un garçon.

– Comment est-ce qu’il s’appelle ?

– Vasco.

– J’aime beaucoup ce prénom. Il y a beaucoup d’hommes importants qui s’appellent Vasco : Vasco Pratolini, le néo-surréaliste ; au lycée, je me souviens qu’on avait lu *Metello*. Il y a aussi Vasco de Gama, le grand navigateur, et Vasco Rossi, *Voglio una vita spericolata*, c’est le titre d’un manifeste publié dans les années quatre-vingt. En tout cas, tu as bien choisi, bravo. J’approuve totalement.

Daniela le regarde stupéfaite. Elle n’arrive pas à savoir s’il est sérieux ou s’il plaisante. Il aime le prénom ? « Il ne savait même pas que j’étais enceinte et que j’avais gardé le bébé ? À supposer qu’il n’ait jamais été celui que nous imaginions, qu’il a toujours joué habilement la comédie ? »

Au même instant, Martin reparait avec un plateau, qu’il pose sur la table devant eux. Il ouvre le carton de glace pour commencer à servir, mais Sebastiano l’arrête.

– Vous pouvez disposer, merci. Nous nous servirons nous-mêmes.

– Bien, Monsieur.

– Alors, qu’est-ce que je te sers, en plus des éclats de noisettes, bien sûr ?

– Du sabayon, chocolat blanc et... ça, qu’est-ce que c’est ?

– De la *stracciatella*.

– Et de la *stracciatella*, s’il te plaît.

Sebastiano la sert, puis lui tend une serviette.

– Bois ton café, sinon il va refroidir. Tu veux un peu de chocolat blanc

avec ? Ça ne devrait pas être mauvais, comme une sorte de *marocchino*.

– Oui, bonne idée.

Après cela, ils savourent en silence les délicieuses glaces Giovanni de Parioli. Puis le café, et pour finir un peu d'eau. Il y a une certaine gêne, en particulier de la part de Daniela parce que, dans pas longtemps, elle va devoir aborder le délicat sujet. Cependant, elle décide de s'accorder encore un peu de temps.

– Tu as revu des anciens copains de classe ?

– De temps en temps, je vois Bertolini et Gradi.

– Vraiment ?

– Oui, nous travaillons ensemble sur des applications que nous avons créées et qui fonctionnent très bien. À tel point que j'ai réussi à convaincre mon père de faire un site web pour son entreprise. C'est une tête de mule, mais j'ai réussi. Je lui ai dit : « Si tu gagnes moins d'argent cette année, je te paierai la différence, mais si, grâce à mon site web et tout ce qu'on aura mis en ligne, tu gagnes davantage, je veux la moitié des bénéfices ! » Et comme il ne pense qu'à l'argent, et qu'il savait que je le dédommagerais en cas de pertes, il a accepté mon offre sans hésiter. Et il s'avère qu'il a doublé son chiffre d'affaires ! On peut dire que le Moebius, c'est son site web qui me l'a payé !

Et il éclate de rire.

Pour la première fois, Daniela réalise qu'il est d'un tempérament joyeux, optimiste et qu'il est sympathique et intelligent. Tout compte fait, elle a peut-être bien fait d'aller là-bas. Cette pensée la fait rire, mais aussitôt après, elle redevient sérieuse. Le moment est venu.

– Au fait, Sebi...

– C'est vrai que tu m'appelais toujours comme ça au bahut. Quand tu m'as dit : « Bonjour, Sebastiano », au téléphone, ça m'a fait tout drôle. J'ai eu l'impression que tu m'en voulais et que tu m'appelais pour m'engueuler...

Daniela réalise soudain que ce garçon si fortuné et si intelligent et organisé est aussi quelqu'un d'incroyablement fragile.

– Non, non, pas du tout. En fait, je suis venue pour t'annoncer une nouvelle importante, mais bonne. Je vais te dire de quoi il s'agit, et tu décideras ensuite de ce que tu veux faire.

Sebastiano hoche la tête.

– Ça marche.

– Tu te souviens de la soirée à Castel di Guido, ce coin perdu, peu avant d’arriver à Fregene, là où il y avait une grande maison en ruine ?

– Oui, bien sûr, je connais ce coin. J’y suis allé plusieurs fois avec Bertoni pour assister à des compétitions de véhicules trafiqués. Là où la route s’élargit, ils passent comme des bolides. C’est incroyable. Une fois...

Daniela l’interrompt :

– Oui, mais est-ce que tu te souviens de la soirée dans la maison en ruine ? Tu te souviens que j’y étais moi aussi ?

Sebastiano reste un instant silencieux. Il baisse la tête. Puis il la relève, ôte ses lunettes, se frotte les yeux, puis remet ses lunettes.

– C’est de cela que tu voulais me parler ? Oui, bien sûr que je m’en souviens. Il y avait un monde fou. On s’est bien amusés. Et toi et moi...

Il la regarde, il ne sait comment lui dire, ou plutôt, il ne sait pas quoi dire. Daniela essaie de le mettre à l’aise. Elle lui décoche un petit sourire, et il poursuit :

– On était ensemble. Oui, je m’en souviens. Je n’ai jamais oublié. Mais j’ai pensé que tu ne voudrais plus jamais en parler...

– Pourquoi cela ?

– Parce que le lundi suivant, au lycée, tu ne m’as pas adressé la parole. C’est à peine si tu m’as dit bonjour. Plus tard, j’ai essayé de parler, mais tu as fait comme si je n’existais pas. Comme si tu... comment dire ? Comme si tu regrettais et que tu faisais comme s’il ne s’était jamais rien passé...

– Et comment ça s’est passé alors ?

– Eh bien, tu t’es brusquement approchée de moi et tu m’as dit : « Viens, j’ai envie de faire l’amour. » Je ne l’oublierai jamais.

– Je t’ai dit ça ?

Sebastiano sourit, puis se sent gêné.

– Pour être tout à fait précis, tu m’as dit : « Viens, j’ai envie de baiser. » Enfin, ça revient au même.

Sebastiano ne sait pas quoi dire de plus. Il joue avec ses mains, les croise.

Ses failles émotionnelles remontent à la surface. Puis il finit par trouver un moyen de se défausser :

– Je te ressers un peu de glace ?

Daniela sourit.

– Oui, merci. Sabayon et éclats de noisettes.

– C'est comme si c'était fait !

Sebastiano prend la cuillère à glace dans un seau rempli d'eau et la plonge dans le pot à l'intérieur duquel la crème glacée a commencé à fondre. Daniela le regarde faire, émue.

– Ce soir-là, j'avais pris un cacheton et j'étais complètement perchée. Tu as été le premier que j'ai croisé et, à tous les coups, c'est la drogue qui m'a désinhibée. En temps normal, je ne me comporte pas comme ça.

Sebastiano lui tend une coupe de glace.

– Mais moi, je ne le savais pas. Je ne pouvais pas le savoir. Sinon, je ne l'aurais pas fait. J'ai cru que tu avais découvert que je te plaisais et que tu voulais être avec moi. Quand tu t'es approchée de moi, je n'arrivais pas à y croire. J'ai pensé que tu te payais ma tête. J'ai failli te demander si tu plaisantais, mais je n'ai pas osé de crainte que tu changes d'avis. Et c'est pour ça que je t'ai laissée m'entraîner dans la salle de bains.

Daniela n'arrive pas à croire qu'elle a pu se comporter ainsi. Un peu plus et elle le violait. Mais Sebastiano ne se rend compte de rien et il poursuit :

– Ce soir-là, quand je suis rentré chez moi, je t'ai écrit un poème, mais je n'ai jamais osé te le lire.

– Si tu ne l'as pas perdu, j'aimerais bien le lire.

Sebastiano plonge sa main dans sa poche arrière et en sort un petit papier blanc plié.

– Je l'ai gardé dans le tiroir de mon bureau, mais je ne pensais pas qu'un jour je pourrais te le lire...

Il n'existe pas de chiffres, pas d'inventions ni de formules mathématiques pour expliquer au monde combien tu es belle. Même le lycée est devenu un lieu plus intéressant, et tu sais pourquoi ? Parce que tu y es. La

merveilleuse soirée d'hier m'a envoûté, comme chaque fois que tu me souris. Je t'aime, Daniela Gervasi.

Quand il arrête de lire, Sebastiano est légèrement mal à l'aise. Il replie la feuille et s'apprête à le remettre dans sa poche, puis se ravise et la lui tend.

– Excuse-moi. Le jour d'après je planais, mais je me suis peut-être monté le bourrichon.

Daniela est émue, ses yeux se brouillent, jamais personne ne lui a dit des paroles comme celles-là.

– C'est beau. Aussi beau que ce que nous avons vécu ensemble ce soir-là.

Sebastiano la regarde stupéfait, il n'arrive pas à en croire ses oreilles.

– Grâce à nous, un enfant a vu le jour. J'espère sincèrement que tu aimes le prénom Vasco. Je ne savais pas que c'était toi, je n'avais aucun souvenir de cette soirée, sinon, je serais venue te le dire avant.

Elle prend sa main dans la sienne. Et c'est alors qu'il lui sourit, exactement comme il l'a fait quand il l'a aperçue tout à l'heure, avec la même joie sincère.

– Je suis l'homme le plus heureux du monde.

Et il la serre dans ses bras.

Quand j'arrive au bureau, les filles viennent à ma rencontre.

– Bienvenu, chef ! Comme vous êtes bronzé !

Elles ont l'air sincèrement heureuses de me voir, à moins que ce ne soient des actrices hors pair que je ferais bien d'engager sur-le-champ pour ma première série télé.

– Merci, merci. Je vous ai rapporté un souvenir.

Je sors des paquets et j'en donne un à chacune, Alice, Silvia et Benedetta, la dernière recrue de Renzi. Ce sont les trois mêmes, comme ça aucune ne se sentira favorisée ou lésée.

– La seule variante, c'est la couleur. Vous pourrez, au besoin, vous les échanger si vous le souhaitez.

Intriguées et souriantes, elles ouvrent leurs cadeaux. C'est à celle qui aura terminé la première. Alice a gagné, et elle serre son présent dans sa main, comme si elle avait peur qu'il puisse lui échapper.

– Un poisson !

– Moi aussi ! Mais il est plus joli !

– Ils sont pourvus d'un petit anneau en or qui permet de les porter soit en pendentif soit en broche. Ils sont sculptés dans des coquillages porte-bonheur. Comme ça, nous allons tous être vernis !

– Super !

– Comme ils sont beaux...

Sur ce, elles regagnent leur poste de travail. Renzi arrive à son tour.

– Bienvenue ! Comment ça s'est passé ?

– Très bien.

– Vous avez réussi à avoir toutes vos correspondances ?

– Oui. À part les premiers jours, où Gin était épuisée par le voyage, tout s'est passé merveilleusement. Si je pouvais, j'y retournerais sur-le-champ.

– Ah non, alors ! On a du boulot ici ! Tu auras remarqué que je ne t'ai pas

dérangé. Je ne t'ai fait suivre que les courriels concernant des offres d'achat de la part des Espagnols.

– Oui. Merci. Et tu as vu que je t'ai répondu immédiatement ?

– Oui.

– Et comment ça s'est passé, à part ça ?

– Bien. Ils ont acheté les droits de trois émissions et mis une option sur la série. À mon avis, ils vont attendre de voir comment elle marche ici, en Italie, avant de se décider. Il ne faut pas oublier que nous sommes nouveaux sur le marché.

– Tu as raison. Tiens, c'est pour toi.

Renzi prend le paquet que je lui tends.

– Pour moi ? demande-t-il, l'air surpris.

– Oui, bien sûr. C'est le même que celui des filles.

Il le déballe et trouve son poisson porte-bonheur.

– Mais c'est le seul qui soit rouge. Tu savais que c'est un des sept symboles sacrés du Bouddha ? Il représente la fertilité, l'abondance et l'harmonie. Pour les Grecs anciens, le poisson rouge était aussi symbole de réussite dans le couple et les relations sociales.

Renzi le serre dans sa main.

– Dans ce cas, je ne m'en séparerai jamais. Viens, on a du boulot. Ils ont modifié la grille des programmes.

– Mais pour quelle raison ?

– Parce que la série se vend très bien mais qu'à certains moments, l'émission de Medinews Cinq lui passe devant. Cependant, il semblerait que quelqu'un ait trouvé le moyen d'inverser la tendance. Tu devines qui ?

– Non.

– Simone. Le génie amoureux.

– Sérieux ? Et comment s'entend-il avec les autres scénaristes ?

– Très bien. Il a sympathisé avec tous et s'entend particulièrement bien avec Vittorio Mariani. Enfin, il est devenu le scénariste préféré de Fulvio.

– Bonne nouvelle. Il a tenu sa promesse de ne plus revoir Segnato ?

– Apparemment, oui. Mais je n'en mettrais pas la main au feu.

– Espérons qu'il a tenu parole. Et, au fait, pour parler d'autre chose,

comment as-tu trouvé Dania Valenti ?

Renzi ressent un pincement au cœur, puis son pouls s'accélère tandis qu'il s'efforce de combattre la rougeur qui lui monte aux joues. Il y parvient.

– Qu'est-ce que tu veux dire ? Comment cela ?

– Si toi tu ne le sais pas... Je me souviens seulement que, le jour où je suis parti, tu devais la rencontrer un peu plus tard au bureau. C'est quel genre de fille ?

Renzi aimerait pouvoir lui raconter ce qui s'est passé et qui se passe toujours, que Dania est une fille sympathique, sensuelle, imprévisible et qu'il a commis une faute qu'il a souvent critiquée chez les autres.

– Comment ça « quel genre de fille » ? Spéciale... De toute façon, tu vas bientôt la rencontrer. Elle est dans l'émission.

– Nous aurions pu aussi bien prendre ma voiture. La Porsche Cayenne est très confortable et Martin est un bon chauffeur.

Daniela, au volant de sa Volkswagen Up, sourit à Sebastiano.

– Oui, mais avec celle-là, on peut se garer facilement. Et puis, le simple fait que tu sois qui tu es risque de déstabiliser Vasco. Tu imagines si on arrivait dans une Porsche Cayenne ?

– Tu as raison.

Daniela se range devant l'école. Ils descendent de voiture et marchent côte à côte, comme de nombreux parents à cette heure-ci, venus chercher leur progéniture.

– Tu es ému ?

– Oui, énormément. J'ai peur de ne pas lui plaire, ou de dire quelque chose qui risque de me rendre antipathique.

Daniela lui lance un coup d'œil amusé.

– Mais, voyons, Sebi, tu es quelqu'un de très sympathique au contraire.

Ces paroles le réconfortent un peu. Ils entrent dans la cour et se dirigent vers la porte de sortie. Daniela salue des mères de famille qu'elle connaît. L'une d'elles regarde avec curiosité le garçon qui l'accompagne, puis porte aussitôt son attention ailleurs. Elles ont tant de choses à se raconter, du genre comment une amie s'est entièrement relookée, ce qu'elles ont regardé hier soir à la télé, comment était habillée Belen, un film...

– Hier soir, j'ai vu *Démolition*.

– Et alors, qu'est-ce que tu en as pensé ?

– À la fin, j'étais en larmes.

– Moi, j'ai trouvé ça débile.

– Ah oui, pourquoi ça ?

Mais Daniela ne s'attarde pas pour écouter la suite, ils continuent à avancer puis s'arrêtent au pied du perron. L'un après l'autre, les enfants commencent

à sortir, et ce n'est que lorsque la maîtresse a vu les parents qu'elle les laisse aller à leur rencontre.

– Il ne devrait pas tarder, dit Daniela, qui a reconnu un camarade de classe de son fils.

Aussitôt après, en haut des marches, il apparaît avec ses cheveux bouclés. Il aperçoit sa mère et lui sourit de toutes ses dents. Il tire sur la veste de la maîtresse pour qu'elle l'autorise à s'en aller. La femme cherche Daniela des yeux parmi les mamans. Elle l'aperçoit, la salue de loin et laisse partir Vasco.

– C'est bon, tu peux y aller.

– Merci.

Il dévale les marches à fond de train puis se jette dans les bras de sa mère avec une telle force qu'il manque de la renverser.

– Ah enfin ! J'ai cru que tu n'allais pas venir.

– Pourquoi dis-tu cela ? demande Daniela en lui ébouriffant affectueusement les cheveux, tandis qu'il rejette la tête en arrière pour la regarder dans les yeux. Tu viens seulement de sortir.

– Oui, mais j'ai eu l'impression d'attendre longtemps. Regarde ce qu'il m'a donné, Niccolò !

Il sort un drôle de petit bonhomme en flubber avec une tête marrante et des cheveux bleu ciel.

– C'est un Skifidol ! Il est rigolo, non ? Et en plus, même quand il est sale, on peut le coller aux vitres celui-là ! Je te montrerai quand on sera à la maison.

C'est alors qu'il aperçoit l'homme qui se tient à côté de sa mère et son expression change brusquement. Sa curiosité est piquée. Il le trouve amusant avec ses cheveux frisés, comme les siens, et ses petites lunettes rondes. Il est grand et mince et il plisse légèrement les paupières. Il a une bonne tête. Le garçon regarde alors sa mère comme s'il attendait une explication. Que Daniela lui donne, naturellement.

– C'est un ami à moi. On allait au lycée ensemble.

– Ah d'accord !

– Bonjour, enchanté de faire ta connaissance. Moi, c'est Sebastiano.

– Eh bien, dis-lui comment tu t'appelles.

– Vasco.

– C'est un beau prénom, Vasco.

– Nous allons raccompagner Sebastiano, tu veux bien ?

Vasco ne répond pas, il commence à se diriger vers la sortie. De temps à autre, Sebastiano l'observe. Il est vraiment beau, un vrai petit homme, avec du caractère. Et intelligent avec ça. Sebastiano n'est pas certain de comprendre ce qui lui arrive, il sait simplement que les dés sont jetés. De temps à autre, il échange un regard avec Daniela, qui lui fait comprendre que c'est désormais à lui de prendre les devants. Il dit soudain :

– Alors comme ça, tu adores les Skifodol ?

– Skifidol ! s'esclaffe Vasco.

Est-ce que l'on n'a jamais entendu dire *Skifodol* ? Il rit de plus belle à cette pensée.

– Oui, je les adore ! Ils sont trop bien ! Même que j'en ai déjà trois !

– C'est très gentil à Niccolò de t'en avoir donné un autre.

– Oui. Je ne sais pas pourquoi il me l'a donné. Il est venu à l'heure de la récré et il m'a dit : « Tiens, c'est pour toi. » Et puis il est reparti.

Sebastiano lance un regard amusé à Daniela. Puis il dit à l'enfant :

– Bah, c'est sa façon à lui de te dire quelque chose.

Vasco se retourne et le regarde, intrigué.

– Comme quoi ? Il ne m'a rien dit d'autre.

– Oui, mais en te donnant le Skifidol..., répond-il en faisant en sorte de bien prononcer le nom du bonhomme, c'est comme s'il te disait quelque chose du style : On est amis et je t'aime beaucoup.

– Ah ! s'exclame Vasco qui vient de comprendre. Donc, quand on donne un cadeau, c'est pour dire quelque chose ?

Sebastiano sourit.

– Très souvent. Et parfois même, on rajoute un petit mot.

Ils viennent de regagner la voiture. Daniela prend alors le chemin de la maison tout en écoutant les questions de Sebastiano et les réponses de son fils, et de temps en temps leurs rires.

– Et toi, tu lui as rien offert à maman quand vous étiez au lycée ?

– Non, on ne se parlait pas beaucoup.

– Pourquoi ? Vous étiez fâchés ?

Daniela et Sebastiano se regardent.

– Non, mais elle était toujours avec ses amies et moi avec les miens. Mais une fois, je lui ai payé sa consommation dans le café à côté du lycée, parce qu'elle avait oublié ses sous...

Daniela se tourne vers lui, amusée.

– Ça, je l'avais complètement oublié !

– C'est pourtant arrivé...

Vasco tire sur sa ceinture de sécurité pour pouvoir passer la tête entre les deux sièges avant.

– Et qu'est-ce que tu lui as dit quand tu l'as invitée ?

– Rien. Je l'ai invitée, c'est tout.

– Non, non, je veux dire, en vrai, comme tu m'as expliqué tout à l'heure avec Niccolò, quand il m'a donné le Skifidol.

– Ah, dit Sebastiano en se tournant vers lui. Je lui ai dit qu'elle était très belle, que je l'aimais bien et que j'étais content d'être dans la même classe qu'elle.

Satisfait de cette réponse, Vasco s'adosse de nouveau à la banquette, et sort son Skifidol pour jouer avec.

Peu après, ils arrivent et Daniela coupe le moteur.

– Monte à la maison. La baby-sitter t'attend là-haut. Dis-lui de te donner le goûter que je t'ai préparé. Moi, je raccompagne Sebastiano chez lui et je reviens. Ensuite, on fera les devoirs ensemble.

– Oui, maman. Au revoir, Sebastiano.

– Sebastiano, c'est trop long. Tu peux m'appeler Sebi. Tous mes amis m'appellent comme ça. D'accord ?

Vasco sourit.

– Oui, Sebi !

Il sort de la voiture et referme la portière sans se presser.

Puis il s'approche de l'interphone, se met sur la pointe des pieds et enfonce le bouton de la sonnette.

– C'est moi !

La baby-sitter lui ouvre. Quand Daniela le voit entrer et refermer la porte

derrière lui, elle démarre.

– Alors ? Comment le trouves-tu ?

Sebastiano secoue la tête.

– Beau, intelligent. Drôle. Non, vraiment, je le trouve très beau. Mais tu es sûre que c'est mon fils ?

Daniela rit.

– Mais bien sûr. Comment peux-tu en douter enfin ?

C'est alors qu'elle se remémore la vidéo, ce qu'elle a dit à Sebastiano ce soir-là et tout ce qui est arrivé ensuite. Elle n'est pas absolument certaine de ce qu'elle affirme, mais de tout le reste, si.

– Bien sûr que c'est ton enfant. Il a les cheveux frisés, comme toi, et certaines de tes expressions...

– Non, non, il te ressemble davantage qu'à moi, heureusement.

Ils demeurent un instant silencieux. Sebastiano garde les yeux fixés devant lui. Soudain, sans tourner la tête, il dit :

– C'est le plus beau jour de ma vie. J'aimerais que Vasco le sache et qu'il soit heureux que je sois son père.

Il se tourne alors vers Daniela.

– Il faut que je trouve un moyen de le lui dire. Il ne faudrait pas qu'il te rejette. Je pense que le mieux, c'est que vous deveniez amis.

Sebastiano lui sourit.

– Tu as raison. Il sera mon meilleur ami.

Au Teatro delle Vittorie, c'est le branle-bas de combat. Les gens sont heureux, ils blaguent, ils rient. Les filles et les garçons flirtent, tâtent le terrain, rêvent d'une possible histoire d'amour. L'ambiance est festive quand on tourne une émission qui marche bien. Tout devient facile, léger, et tout marche comme sur des roulettes. En revanche, quand le programme bat de l'aile, on n'arrête pas de faire des changements, chacun se sent autorisé à donner son avis, et les rôles s'inversent. Dans la frénésie générale, on perd la tête, on pinaille pour trois fois rien et l'on en arrive même parfois aux mains. Les échecs mettent les gens à nu. Le succès les aide à mieux jouer la comédie. Et par chance, c'est notre cas.

Roberto Manni est en train de parler avec une jolie brune. À sa façon de parler, de se montrer aimable et de sourire perpétuellement, je devine qu'il est en train de tisser une toile d'araignée dont il espère qu'elle va se transformer en canapé ou en matelas. La fille sourit aussi, mais elle est tendue, comme si elle ne savait pas si elle devait capituler ou non. Nous arrivons et la tirons de ce traquenard.

– Bonjour !

Le metteur en scène se retourne et reprend contenance, abandonnant la figurante sans même s'excuser.

– Quelle bonne surprise !

Il vient à notre rencontre avec un enthousiasme surprenant et me tend la main.

– Tu es tout bronzé, dis donc ! Tu es allé où ?

– Dans les îles...

– Ah, mais oui, c'est vrai ! J'ai appris que tu t'étais marié. Toutes mes félicitations et mes vœux de bonheur. C'est bien ce qu'on dit dans ces cas-là, n'est-ce pas ? Eh bien, moi, je vais me remarier, figure-toi, comme si une fois n'avait pas suffi !

Il me lance un clin d'œil et se rapproche, comme si lui et moi étions deux grands complices :

– Tu comptes en rester là ? Tu crois que tu vas te tenir le coup ou que tu vas faire comme moi, ou même me dépasser ?

Et il se met à rire tout seul, comme un imbécile qu'il est.

En d'autres temps, je lui aurais balancé une grande claque sur la nuque, de celles qui vous laissent une marque rouge jusque sur le cou, pour qu'il se rende compte à quel point il est ridicule. Mais ces temps-là sont révolus, c'est pourquoi je lui souris aimablement.

– Je crois que je vais tenir le coup !

– Voilà qui est bien parlé ! Toi, tu es un dur.

Je n'ajoute rien, hormis :

– Excuse-moi, mais je dois aller saluer Fulvio.

Puis je m'éloigne avec Renzi, qui, dès que nous sommes hors de portée de voix, me glisse :

– J'ai bien cru qu'il allait s'en prendre une.

Je lui souris.

– Impossible. Je n'ai jamais frappé personne. Tout ça, c'est une légende.

Nous nous dirigeons vers le coin du plateau où j'ai aperçu Fulvio. Il est en train de boire un Coca, mais quand nous nous approchons, je réalise qu'il n'est pas seul. Karim est avec lui. Fulvio est assis de dos et ne nous voit pas arriver. Il rit, une main posée sur le bras de Karim. Lui nous voit, en revanche, et en avertit aussitôt Fulvio à voix basse. Aussitôt, ce dernier retire sa main et se tourne vers nous.

– Salut !

Il a l'air dans ses petits souliers, mais reprend presque aussitôt contenance.

– Qu'est-ce que tu fiches ici ?

Je hausse les épaules en souriant.

– Je suis le producteur.

– Mais les producteurs ne viennent pas sur le plateau quand tout roule. Ils ne viennent que pour vous casser les burnes.

Il se tourne vers Karim qui, bien entendu, éclate de rire. Je réalise que Karim

rit à tout ce que dit Fulvio. C'est alors que ce dernier se rappelle quelque chose et descend de son tabouret. Il me serre la main avec force.

– Excuse-moi de ne pas t'avoir remercié ni témoigné ma reconnaissance. Je ne t'ai pas envoyé de message parce que je trouvais ça trop triste, et plus tard, j'ai appris que tu étais en voyage de noces. Et au fait, félicitations et meilleurs vœux de bonheur. Désolé, je ne sais pas trop ce qui se dit dans ces cas-là !

Le metteur en scène et lui font vraiment la paire. Ils sont diamétralement opposés, mais ils font la paire. Fulvio a peut-être d'ailleurs plus d'excuses que l'autre, parce qu'il ne s'est jamais marié, lui.

– « Meilleurs vœux » c'est très bien comme ça.

– Bon, alors meilleurs vœux et encore une fois, merci, merci, merci. Tu as fait de moi un homme plus qu'heureux.

Je hoche la tête, content de moi, même si je n'ai pas la moindre idée de ce à quoi il se réfère. Je regarde Renzi, parce que le mérite lui en revient sûrement. Je vois qu'il me sourit comme pour dire : « Oui, tu as tout compris, chef. Désolé de ne pas t'en avoir parlé. »

Mais au même instant, Fulvio s'écrie, débordant d'enthousiasme :

– Mais maintenant, il faut que je sache. Il faut que tu me dises, comment tu as deviné ?

– Eh bien... (Je cherche à gagner du temps.) Comment est-ce que j'ai deviné ?... Bah, ce sont les petits secrets du producteur.

– Non, non, je veux que tu me le dises.

Il s'entête, allant jusqu'à taper du pied comme s'il en faisait une question de principe.

– Allez...

Renzi vole à mon secours.

– Tu donnes tellement d'interviews que tu ne te souviens même plus de ce que tu as dit. « Je suis fou de *Looking*, dans *Vanity Fair* !

– Ah, mais oui ! Et je me suis répandu en louanges sur cette émission...

– Absolument. Je l'ai lue dès que j'ai reçu la revue de presse, c'était la moindre des choses après tout le bien que tu avais dit.

Fulvio semble presque ému aux larmes à présent.

– Tu sais que jamais personne ne m'a fait un aussi beau compliment ? Les

producteurs t'envoient des fleurs, une bouteille de champagne, des chocolats..., mais ce sont des cadeaux impersonnels, dénués de la moindre marque d'affection. À l'image de notre monde au fond...

– Peut-être parce que les autres n'ont jamais lu tes interviews.

Fulvio se met à rire comme un fou.

– Tu as toujours le mot qu'il faut. Tu es incroyable !

Naturellement, Karim rit, lui aussi. Fulvio poursuit :

– Tu sais que grâce à ton petit cadeau j'ai passé une nuit fantastique ? Je suis allé chez Sicilianedde, dans le viale Parioli, et j'ai fait le plein de spécialités siciliennes : *sfincione*, aubergines au parmesan, *arancini*, salade de crevette, roulades d'espadon, et j'ai invité plein d'amis à venir visionner *Looking* dans mon nouvel appart de viale Romania.

Karim ajoute, ravi :

– J'étais là. J'ai apporté les brioches et les granités à la pistache, mûre et amande. Ils se sont régalés ! Le lendemain, on est allés faire un jogging pour brûler toutes ces calories.

Je souris, amusé.

– Tu m'étonnes. En tout cas, vous avez l'air en forme, les gars...

C'est alors qu'une voix de stentor s'élève :

– Préparez-vous, s'il vous plaît. Nous allons commencer à tourner.

Leonardo, l'assistant de régie, rappelle tout le monde à l'ordre. Fulvio et Karim s'excusent.

– Le devoir nous appelle.

– Mais oui, bien sûr.

Dès qu'ils sont suffisamment loin, je demande spontanément :

– Mais...

– Attends, implore Renzi. C'est bien pire que ce que tu crois. J'ignore si c'est vrai ou non, toujours est-il qu'ils se seraient fait prendre en train de s'envoyer en l'air dans les toilettes. Quelque chose comme la fois où George Michael s'est fait pincer dans des chiottes publiques...

– Mais je ne comprends pas. Fulvio a bien une loge qui lui est réservée, non ?

– Non seulement ça, mais il a exigé que Karim en ait une lui aussi, à côté de

la sienne.

– Ça promet...

– Pour l’instant, l’affaire ne s’est pas ébruitée dans les médias. De toute façon, cette idée de Karim en train de sortir d’une histoire d’amour est excellente. En espérant que ça ne va pas nous compliquer la vie. Elle a accru notre visibilité, et à chaque fois qu’ils blaguent ensemble ou se taquent, nous gagnons deux points à l’audimat.

– Sérieux ?

– Oui. Les gays ont le pouvoir. Il faut se rendre à l’évidence.

– Tu plaisantes ? Vive les gays !

– Ah, te voilà enfin ! retentit une voix derrière nous. Tu ne me présentes pas à ton ami ?

Nous nous retournons. La voix appartient à une jolie fille châtain, pas très grande mais parfaitement proportionnée et avec un joli décolleté. Elle a une bouche pulpeuse et deux petits grains de beauté qui la rendent encore plus sensuelle. C’est une sorte de Marilyn, mais en plus moderne. Renzi lui sourit.

– Ce n’est pas un ami, même si j’espère qu’il me considère comme tel, mais mon chef. Et le tien par la même occasion ! Je te présente Stefano Mancini. Dania Valenti.

– Enchanté.

Elle me sourit et me tend la main.

– Tout le plaisir est pour moi. Tu sais que tu es le plus beau chef que j’aie jamais rencontré ?

– J’en suis ravi.

– Et puis ce bronzage... En général, ce sont les présentateurs qui sont bronzés. Les chefs, eux, sont pâles.

– Pas tous ! Mais tu n’as pas tort. En général, je n’ai pas aussi bonne mine. Je reviens de voyage de noces, et je ne reviens pas souvent de voyage de noces.

– Trop bien ! Celle qui a réussi à te passer la corde au cou doit être une beauté ! Elle travaille dans le showbiz ?

– Non, mais il y a aussi des femmes belles et intéressantes en dehors du monde du spectacle.

– Tout à fait. Et en plus tu as le sens de la repartie. Dommage que je ne t'aie pas connu avant... Bon, je file, on va commencer à tourner.

Elle regarde alors Renzi et lui adresse un sourire particulièrement tendre. Puis elle tourne les talons et part en courant et sans la moindre sensualité.

– Alors, c'est elle la *fil*le de Calemi.

– Oui... Elle n'est pas mal. Il va falloir bichonner Calemi. Et elle est comment cette Dania ?

– Euh... intéressante.

– Renzi, j'ai l'impression que tu ne me dis pas tout. J'ai bien vu comment elle te regardait.

– C'est sa manière d'être. Elle a aussi dit qu'elle aurait dû te rencontrer avant... que tu ne te maries.

– Oh, avant... pour pouvoir jouer dans d'autres émissions. Je ne l'intéresse qu'en tant que producteur. Mais toi, non.

J'incline la tête et le scrute du regard.

– Tu vas finir comme Simone ? Viens, allons voir ce que mijotent nos scénaristes.

Nous sortons du studio et nous dirigeons vers la rédaction.

– Salut !

– Bonjour !

– Comment ça va ?

– Quelle surprise !

Tous me saluent.

– Encore toutes mes félicitations ! dit Simone en s'approchant pour me serrer la main. Je suis vraiment content que tu sois de retour. Tu as vu comment ça cartonne ? Ce soir on va essayer un nouveau truc, et si ça marche, on va faire un bond dans l'audimat. Tiens, regarde le découpage. Si tu veux regarder le tournage...

– Oui, bien sûr, je vais rester un peu.

Vittorio Mariani s'approche.

– Salut, Stefano, tout va bien ? Comment s'est passée ta lune de miel ?

– Bien, j'ai découvert au moins trois espèces de poissons que je ne connaissais pas.

Il me sourit.

– Bienvenue. On est tous très contents du succès de Futura.

– Et moi, je suis heureux pour vous. Au fait, il faudrait qu'on parle, tous les deux. Quand tu auras un moment, passe me voir.

– Bien sûr !

Je ressors avec Renzi.

– Attendez, attendez...

Simone nous rattrape.

– Quoi ? Il y a un problème ?

– Non, pas du tout. Mais je voulais vous montrer quelque chose.

Tandis que nous longeons le couloir pour nous rendre sur le plateau de tournage, je décide de lui demander son avis.

– Comment va Fulvio ?

– Très bien, même mieux qu'à l'ordinaire. Il a l'air tout guilleret, pétillant.

– Bien. Et Karim ?

Simone se tourne vers moi, le sourire aux lèvres.

– Encore mieux, c'est lui qui fait le bonheur de Fulvio. C'est sa médecine naturelle.

Sur ce, Simone se dirige vers le parterre où une fille brune est assise dans un coin. Elle est jolie mais pas m'as-tu-vu.

– J'aimerais bien vous la présenter. C'est Angela, ma fiancée. Elle est venue avec une copine à elle qui voulait voir le tournage.

– Bonjour, enchanté. Je suis Stefano Mancini.

– Giorgio Renzi.

Simone nous expose la situation.

– Son amie est venue faire un tour à Rome, qu'elle ne connaît pas. Elle tenait absolument à assister à la compétition. C'est une fan de Karim. Elle a cru défaillir quand je lui ai annoncé la nouvelle.

Angela nous lance un regard amusé.

– Je n'arrive toujours pas à y croire. Je suis persuadée qu'il a tout inventé parce qu'il est jaloux !

– Ah ! Parce que c'est moi qui suis jaloux maintenant ! C'est bien toi qui voulais me voir démissionner de Futura parce qu'il y a trop de danseuses ?

– Quel rapport ?

Angela rit, légèrement gênée.

– Je ne savais même pas que Karim était là.

Cela n'a effectivement aucun rapport, mais Renzi et moi faisons semblant de n'avoir rien remarqué.

– Silence, s'il vous plaît ! On tourne !

– Allons nous asseoir, dis-je, et nous nous esquivons.

Simone embrasse sa fiancée, puis s'approche de la caméra principale tandis que Renzi et moi nous installons au premier rang de l'orchestre. Il dit :

– À ton avis, il cherche à nous convaincre ou il est sincèrement amoureux ?

– Moitié-moitié.

– Tu crois qu'il continue à l'appeler ?

Renzi me regarde, l'air soudain grave.

– Tous les jours, au moins deux fois par jour.

– Tu as des preuves ?

– Lui est la preuve. Aujourd'hui il nous a présenté Angela. Il oscille entre ses fantasmes avec elle et ses fantasmes avec Giovanna Segnato. Tu te souviens d'elle ?

– Parfaitement. Et ?

– Il l'appelle au minimum deux fois par jour et lui envoie des WhatsApp à la chaîne.

Au même instant, la musique démarre. Huit filles sorties de nulle part entrent et se trémoussent en rythme sur *Can't Stop the Feeling!* de Justin Timberlake. Elles dansent bien, avec énergie et bonne humeur, et sont parfaitement synchrones.

Il y a des brunes, une rousse et trois blondes. Mais force m'est de reconnaître que la *filles* de Calemi sort nettement du lot. Je me tourne vers Renzi et m'aperçois qu'il regarde partout, y compris sur les écrans des caméras. Il n'est pas aussi obnubilé que je le croyais, et tant mieux. L'indicatif s'arrête et Vittorio Mariani s'assied à côté de moi, en se laissant tomber de tout son poids sur son siège.

– Je suis là, chef.

Tout bas, pour ne pas faire de bruit, maintenant que Fulvio a commencé la

présentation, je demande :

– Je voulais savoir comment ça va et si tu t’entends bien avec Simone. Nous l’avons mis sur ce programme parce que nous avons besoin de deux scénaristes à nous, et aussi pour qu’il apprenne le métier.

Vittorio sourit.

– Le programme se porte à merveille. L’ambiance est top et l’équipe soudée. Simone est sympathique et il est très vif, et je ne crois pas qu’il ait besoin d’apprendre le métier. Il connaît plus d’émissions que tous les autres scénaristes. Il est resté collé devant un poste de télé depuis qu’il est né et il semble fait pour ce travail. De plus, il a une mémoire d’éléphant. Parfois, j’ai besoin de jeter un coup d’œil au conducteur, mais pas lui. Il sait exactement quand arrivent les coupures et ce qui suit.

– Bien, merci.

Vittorio me sourit.

– Non, vraiment, il est très bien...

Il nous laisse pour pouvoir suivre un peu le concours.

Nous restons encore un moment pour voir comment se passe le tournage. Fulvio et Karim plaisantent et rient sans arrêt. Je vois ensuite le bras de portage de la caméra s’élever sans effort pour faire un plan en plongée.

– Mais tout fonctionne à merveille !

– Oui, c’est incroyable. Pendant ton absence, on a dû tous suivre un cours en accéléré.

– Eh bien, vous n’avez pas perdu votre temps au moins ! On retourne au bureau ? J’ai des coups de fil à passer.

Renzi se lève le premier, je l’imite, mais je ne peux pas m’empêcher de remarquer que la *fille* de Calemi cherche son regard. Mais Renzi se dirige droit vers la sortie sans se retourner. Elle n’apprécie pas du tout, et presque par dépit, quand nos regards se croisent, elle ne me salue pas. La situation est plus sérieuse que je ne l’imaginais.

– C'est bien, Vasco, tu as bien fait tes devoirs. Et la maîtresse m'a dit que tu étais plus attentif en classe.

– Oui, maman. Je peux te demander quelque chose ? Pourquoi Filippo il vient plus à la maison ? Vous êtes fâchés ?

Daniela sourit.

– Ce n'est rien. Juste une petite brouille. Il est en déplacement, mais quand il reviendra, je suis sûre qu'il viendra nous voir. Nous sommes toujours amis, ne t'en fais pas.

– Filippo, je l'aime bien, et en plus il joue bien à la Wii.

– Et Sebi, tu l'aimes bien ?

– Oui, maman... mais...

Vasco se tait un instant.

– Tu peux me le dire, va, je ne me fâcherai pas.

– Eh ben, je trouve qu'il a une drôle de voix. Et son rire aussi... Il le fait exprès, tu crois ?

– Non, il a toujours été comme ça, même au lycée.

– Et ça ne le gênait pas ?

– Pourquoi donc ?

– Parce que les autres se moquaient de lui peut-être. Quand on se moque d'Arianna à l'école, parce qu'elle parle mal, elle se tait, et des fois, même, elle pleure. Moi, j'aime pas ça.

– Malheureusement, tout le monde n'est pas comme toi. En tout cas, moi, je ne me suis jamais moquée de Sebastiano. Moi, sa voix, je la trouvais drôle, et même elle me le rendait sympathique. On s'estimait lui et moi.

– Tu l'invites souvent.

– Ça ne te plaît pas ?

– Si, beaucoup. Comme ça il peut jouer à la Wii avec moi. Filippo, il gagne

presque toujours et moi presque jamais. Mais Sebi, il perd tout le temps, mais j'ai l'impression qu'il le fait exprès.

– Mais non, ce n'est qu'une impression.

– Mais si, maman, je t'assure. En tout cas, il m'a fait un super cadeau. Tiens, attends.

Un instant plus tard, Vasco s'en revient de sa chambre avec un drôle d'objet à la main.

– Regarde ! Il est trop bien. Tu as vu ? Il y a un monstre à l'intérieur. C'est Alien Slime. Il est encore mieux que le Skifidol. Et il m'a dit que demain il allait m'en apporter un autre. Sebi, il est sympa parce qu'il sait ce que j'aime. Au début, il ne disait rien.

– C'est parce qu'il ne te connaissait pas assez.

– C'est parce qu'il est timide. Mais je l'ai aidé à se sentir à l'aise.

– C'est bien, tu es un bon garçon, et en plus ça t'arrangeait bien.

– Oui.

Il rit.

– Maintenant, tu vas aller faire pipi, te laver les dents et te mettre au lit.

Vasco file à la salle de bains pendant que Daniela débarrasse la table et finit de préparer son cartable. Elle y met son en-cas pour la récré et s'assure que tous les livres et les cahiers dont il a besoin y sont. Vasco est allé se mettre au lit.

– Tu as fait pipi ?

– Oui.

– Et les dents ?

– Lavées.

– Fais voir.

Elle s'approche et il relève la tête de l'oreiller et ouvre la bouche. Daniela renifle ostensiblement son haleine.

– Oui, c'est vrai, ça sent les fleurs.

– Oui, et surtout la menthe. Mais moi, je ne dis pas de mensonges. Si je te dis que je me suis lavé les dents, c'est que je me suis lavé les dents.

Daniela le regarde et songe qu'il a raison. Reste à savoir combien de temps ça va durer, comment il sera dans quelques années.

– Quelle histoire veux-tu que je te raconte ?

– *Tarzan*.

– Encore ?

– Mais j’aime *Tarzan* ! Pourquoi est-ce que je te demanderais une autre histoire puisque c’est celle-là que je veux ?

Il n’a pas tort. Ses arguments sont imparables.

– Très bien, va pour *Tarzan*.

Daniela va chercher le livre, puis s’assied dans un fauteuil à côté du lit. Juste au moment où elle va commencer à lire, Vasco l’interrompt et demande au débotté :

– Maman, mon papa, je vais jamais le connaître ?

Daniela reste sans voix. Son cœur se met à battre à mille à l’heure tandis qu’elle se demande ce qui a bien pu provoquer cette subite curiosité.

– Pourquoi est-ce que tu me demandes ça ? Qu’est-ce qui s’est passé ?

– L’histoire de *Tarzan*. Il est né et son papa et sa maman étaient avec lui. Et puis un jour ils sont morts dans la jungle. Moi, j’ai eu de la chance, parce que tu as toujours été là. Mais tu m’as dit que mon papa, il était toujours vivant. C’est vrai ? Tu as dit qu’il était parti à l’étranger et qu’il avait eu un problème. Quel problème ? Je vais le voir un jour ? À l’école aussi, on me l’a demandé.

– Qu’est-ce qu’on t’a demandé ?

– Si j’avais un papa.

– Qui est-ce qui te l’a demandé ?

– Arianna, parce que, elle oui, elle en a un. Elle m’a dit qu’il est tout le temps en train de se bagarrer avec sa maman. Elle m’a dit : « Ton papa à toi aussi, il se bagarre avec ta maman ? » Je lui ai juste répondu que non. Je lui ai pas dit que j’avais pas de papa. J’ai pas menti. C’est vrai que toi et papa vous vous bagarez jamais.

Et il a l’air content de son raisonnement.

– Tu l’imagines comment ton papa ?

– Je sais pas, je l’ai jamais imaginé. Je veux pas juste un papa. Je veux un papa qui m’aime, comme les autres papas. Enfin, si, il y a une chose que je voudrais : j’ai pas envie qu’il ressemble à Filippo mais plus à Sebi.

– Pourquoi ?

– Parce que Filippo et toi, je vous entends discuter des fois. Alors qu'avec Sebi, tu te fâches jamais.

Daniela ne dit rien. Elle le regarde sans savoir si elle doit ou non franchir ce pas important. Elle se demande si c'est le bon moment, si ce n'est pas trop tôt. C'est alors que Vasco se tourne vers elle et demande :

– Maman, mais qu'est-ce que tu fais ?

– Comment ça « qu'est-ce que je fais » ?

– Lis-moi *Tarzan*.

Je rapplique en courant au Teatro delle Vittorie, l'agent de sécurité m'intercepte, puis il me reconnaît et me laisse passer. J'entre dans le studio et Simone arrive à ma rencontre.

– Que se passe-t-il ?

– Nous avons un petit problème. J'ai également prévenu Renzi, mais il est en réunion à Milan et m'a répondu qu'il ne pouvait pas venir. C'est pour cela que je me suis permis de te déranger.

– Tu ne m'as pas dérangé. C'est mon émission et c'est ma responsabilité. Qu'est-ce qui se passe ?

Simone m'entraîne un peu à l'écart pour que nous puissions parler sans être entendus.

– Au moment où on a voulu mettre le produit en scène, Fulvio était censé avoir de l'eau à portée de main et boire deux fois pendant l'émission. Soit lui, soit Karim. C'est du moins ce qui était convenu. Mais il a refusé. Le directeur l'a rappelé à l'ordre, mais il a dit qu'il n'avait pas soif. Roberto a piqué une colère monstre, parce qu'il voulait tourner au moins deux émissions aujourd'hui, et qu'à cause de lui on n'a réussi qu'à en tourner la moitié d'une.

– Où est Roberto ?

– À la régie.

– Et Fulvio ?

– Dans sa loge avec Karim.

Je hausse un sourcil, comme pour dire : « Ben, voyons ! » Simone écarte les bras.

– Ils sont collés l'un à l'autre ces deux-là. Si tu veux tout savoir, c'est Karim qui a tout manigancé. Dora, la maquilleuse, m'a rapporté qu'elle les avait entendus comploter quand elle est allée aux toilettes.

– Bien, merci.

Je traverse le plateau, et au même moment je sens vibrer mon téléphone

portable. C'est Renzi. Je décroche.

– Allô ?

– Comment ça va ? Il y a un problème ?

– Je suis sur place en train de voir ce que je peux faire.

– Mais qu'est-ce qui s'est passé ?

– Je te rappelle quand j'aurai tout réglé.

– Tu n'as pas besoin de moi ? Je suis à Milan. Je sors à l'instant des studios.

Tout s'est passé comme sur des roulettes.

– Non, ne t'inquiète pas, je devrais pouvoir me débrouiller seul.

– Je file à la gare, s'il y a un souci, appelle-moi.

– Entendu.

Je raccroche et entre dans la salle de contrôle. Dès que je pousse la lourde porte de verre, j'entends les vociférations de Roberto Manni.

– Bon sang ! Pourquoi est-ce qu'il a fallu qu'on se mette ce connard sur le dos ? Et maintenant, c'est sa *gonzesse* qui fait la loi ! On l'a fait venir, et résultat, on l'a dans le cul ! Ils ne pensent qu'à ça, ces deux-là... ! Mais ils sont pas près de m'enculer, c'est moi qui vous le dis...

C'est alors qu'il m'aperçoit.

– Ah, te voilà enfin ! On ne va tout de même pas se laisser faire ! Ma parole, depuis des années que je tourne des émissions de télé, jamais personne n'a osé me faire ça.

Sur ce, il donne un grand coup de poing sur la table de régie. Sa colère semble retomber un peu, mais presque aussitôt il se remet à marteler furieusement la console.

– Nom de Dieu, de nom de Dieu !

Il frotte ses phalanges endolories tandis que Linda, son assistante, lui demande calmement :

– Vous voulez un peu d'eau Robi ?

Elle doit être habituée à ce genre de scènes.

– Oui, c'est ça, apporte-moi l'eau que ce triple connard n'a pas voulu boire !

J'essaie de le calmer :

– Je vais aller les voir et tenter de les convaincre pour qu'on puisse continuer le tournage. D'accord ? S'il te plaît, Roberto, fais-le pour moi.

Sans attendre sa réponse, je sors de la salle de régie. Je traverse le studio et me dirige vers les loges. Une fois devant celle de Fulvio, je frappe deux fois.

– Oui ? C’est pourquoi ?

– C’est Stefano. Je peux entrer ?

– Entre.

Je le trouve assis sur le fauteuil pivotant, Karim installé sur le grand canapé face à lui, en train de feuilleter des magazines people.

– Salut, Fulvio, salut, Karim. Alors, qu’est-ce qui se passe ?

– Salut, me répond Fulvio. C’est à toi qu’il faut poser la question. On ne nous avait pas prévenus qu’il fallait boire de l’eau.

Il a dit « nous ». Karim délaisse un instant sa lecture et esquisse un petit hochement de menton en guise de salut, sans même prendre la peine d’ajouter un mot. J’aurais dû me fier à mon instinct l’autre jour, et lui donner une bonne correction.

– Pourquoi est-ce que tu me dis ça ? Nous en avons parlé, nous avons tenu une réunion exprès et t’avons accordé une augmentation.

– Une augmentation... de cinq cents euros par tournage. Et d’ailleurs, j’ignorais que je devais boire de l’eau à chaque émission.

Karim décide de lui venir en aide :

– Oui, ce n’est pas clair tout ça.

– Je n’ai pas souvenir de t’avoir vu à la réunion.

Fulvio coupe court à toute discussion.

– Je lui ai tout raconté le soir même. C’est vrai, il a raison. Ce n’est pas clair tout ça.

Karim me regarde et sourit, tout content d’avoir marqué un point. Fulvio, plus intelligent, évite de le regarder. Je suis de plus en plus convaincu que j’aurais dû écouter mon instinct, mon instinct d’avant.

– Très bien, je suis désolé qu’il y ait eu un malentendu. Pourrions-nous trouver un arrangement et poursuivre le tournage ?

Fulvio lance un regard à Karim, qui hoche imperceptiblement la tête. Puis le présentateur me répond :

– Oui, je crois que oui. Comment pourrions-nous résoudre ce problème ? Je suis navré, mais je n’avais pas compris que nous étions censés boire...

– Parfait, inutile de palabrer infiniment. Ce n'est pas un problème.

En réalité, tout cela est clairement spécifié dans son contrat, mais je préfère ne pas remuer le couteau dans la plaie.

– Mille euros par émission, ça t'irait ?

Fulvio sourit.

– Oui, et cinq cents pour Karim.

Il me regarde alors comme si l'idée venait de lui traverser l'esprit et ajoute :

– Lui aussi est obligé de boire.

– Entendu. Nous allons demander à la direction de rédiger un nouveau contrat. Mais celui-ci entre immédiatement en vigueur. Retournez sur le plateau, s'il vous plaît, pour que nous puissions nous mettre au travail.

Je sors de la loge et longe le couloir, puis jette un coup d'œil autour de moi pour m'assurer qu'il n'y a personne en vue, et je balance un grand coup de pied dans la première porte qui se présente. Le panneau se fracasse. Ce doit être de l'aggloméré de mauvaise qualité. Je pensais qu'elle résisterait mieux. Plus loin, j'aperçois une machine à café. Je cherche une pièce de cinquante centimes dans ma poche. Je n'appuie pas sur le bouton du sucre et j'attends que tombe la cuillère en plastique. Puis je traverse le studio et retourne à la salle de régie.

– Roberto, on peut commencer. Tiens, je t'ai apporté un café. Avec du sucre, il suffit de le touiller.

Il me regarde en soupirant.

– Merci, c'est vraiment sympa. J'espère que nos deux copines vont arrêter de faire leurs divas.

– Oui, moi aussi.

Je regagne le studio. Juste au moment où je vais m'asseoir, mon téléphone se met à vibrer. Ce doit être Renzi, qui vient aux nouvelles. Je décroche sans regarder.

– Oui ?

– Mais où est-ce que tu es, bon sang ?

Gin. Je me souviens brusquement que nous avons rendez-vous.

– Ma chérie, désolé. J'ai eu un grave problème de dernière minute avec l'émission *Lo Squizzzone* ; je suis au Teatro delle Vittorie.

– Mais tu m’avais dit qu’on se verrait.

– Je sais, désolé. Mais Renzi est à Milan et Simone m’a appelé à la rescousse parce qu’ils étaient à deux doigts d’en venir aux mains.

Je force un peu le trait exprès.

– Sérieux ? Mais qui ça ?

– Fulvio et le directeur. Maintenant, il semblerait que les choses soient rentrées dans l’ordre, mais je dois rester pour m’assurer que tout roule.

– Oui, je comprends. Tu as raison. Dans ce cas, moi je file, et je t’appellerai quand j’aurai fini. Tu rentreras dîner ?

– Oui. Et si tu n’as pas envie de faire la cuisine, on peut dîner dehors.

– On verra ça le moment venu.

– D’accord. Je t’embrasse, mon cœur, et encore toutes mes excuses.

– Pas de souci. À tout à l’heure.

Heureusement que j’ai une femme compréhensive.

Gin entre dans la clinique et appelle l’ascenseur. Tandis qu’elle attend, elle songe : « Avant, il aurait pu se passer n’importe quoi, il aurait pu être en grande discussion avec un collègue, il serait venu de toute façon. » Elle monte dans l’ascenseur, enfonce le bouton et les portes se referment. « Mais il est vrai qu’aujourd’hui il a plus de responsabilités... » Arrivée à son étage, elle sort de l’ascenseur et se dirige vers la réceptionniste qui cherche son nom dans le cahier de rendez-vous, puis lui demande d’aller s’asseoir. Peu après, le médecin arrive.

– Ginevra Biro ?

– C’est moi.

– S’il vous plaît, suivez-moi.

Gin entre à sa suite dans une petite pièce où se trouve également une infirmière.

– Installez-vous ici, je vous prie. Je vous ai dit que je voulais faire des analyses de sang. Vous êtes à jeun, n’est-ce pas ?

– Oui.

– Mon assistante va s’en occuper. Vous n’avez pas la phobie des piqûres ?

– Non.

– C’est parfait.

– À condition que les aiguilles ne soient pas trop grosses...

– Non, ne vous inquiétez pas.

Une jeune femme remonte sa manche gauche. Elle lui met un garrot en caoutchouc. Puis elle tâte le pli du coude, trouve la veine et introduit une aiguille toute fine. Le premier tube de prélèvement se remplit de sang. Ginevra regarde sans éprouver la moindre appréhension, tandis que la fille remplit les tubes l'un après l'autre.

– Voilà, docteur.

– Bien, merci.

Le médecin prend un flacon de gel et enduit le bout de la sonde d'échographie et dit à Gin :

– Veuillez vous découvrir le ventre, s'il vous plaît.

Gin remonte son chemisier et abaisse légèrement le pantalon à taille élastiquée qu'elle a choisi spécialement pour la visite. Puis elle se tourne vers la gauche et observe ce qui s'affiche sur l'écran. Le médecin la tranquillise.

– J'ai réchauffé un peu le gel pour que vous ou le bébé ne sursautiez pas. Ah, voilà. Parfait. Vous entendez les battements de son cœur ?

Gin, émue, acquiesce d'un signe de tête, tandis que le médecin prend toutes les mesures du fœtus et les transcrit dans un dossier posé à côté de lui.

– Tout est parfaitement normal et il continue de grandir. On peut également voir le sexe. Vous voulez que je vous le dise ou vous préférez avoir la surprise ?

– Maman, pourquoi est-ce que tu arrives toujours en retard ? C'est les parents qui doivent attendre les enfants et pas le contraire !

Daniela s'excuse :

– Désolée, mon trésor, je me suis mise en retard, mais ça n'arrivera plus.

– Même aujourd'hui, le jour de mon anniversaire, tu es venue en retard.

Sebastiano, qui est au volant, essaie de la disculper :

– C'est de ma faute. J'ai demandé à ta maman de venir chercher cette voiture avec moi, parce que je voulais venir te chercher avec elle. Mais, écoute, j'ai une surprise : tu as vu que derrière le siège de ta maman il y avait un écran. Regarde bien...

Sebastiano insère un DVD dans l'autoradio et des images commencent à s'animer sur l'écran.

– Non ! Oh, trop bien ! Le dernier Walt Disney ! C'est celui que je voulais voir ! *Le Monde de Dory* ! C'est la suite du *Monde de Nemo* ! Tu sais quoi, Sebi ? *Le Monde de Nemo*, je l'ai vu au moins dix fois ! Et aussi *Lilo et Stitch* ! Et *Tarzan*, c'est mon film préféré. Ah, ben vous avez bien fait d'arriver en retard ! Maintenant, vous pouvez aller où vous voulez pendant que je regarde le film.

Sebastiano et Daniela échangent un regard. Elle sourit et lui conduit tranquillement tout en observant le garçon dans le rétroviseur.

– Ça te dirait d'aller manger un hamburger avec des frites ? Chez McDonald's ? On peut, maman ?

– Oui ! Ça me dirait beaucoup, beaucoup ! Tu veux bien, dis, maman... ?

– Et ensuite, tu vas avoir mal au ventre, comme d'habitude.

– Non, je vais manger lentement.

– J'aimerais mieux pas.

– Mais c'est mon anniversaire...

– Justement. J'ai envie que tu sois en pleine forme, pas en pleurs parce que

tu as des crampes d'estomac.

– Bon, tant pis...

Sebastiano, voyant qu'il est déçu, propose :

– Et si on allait chez moi pour manger quelque chose d'aussi bon, mais qui ne te donne pas mal au ventre ?

– Avec des frites ?

– Bien sûr ! Je vais appeler tout de suite.

Sebastiano compose son numéro de ligne fixe avec son kit mains libres.

C'est le domestique qui répond.

– Martin, on arrive. Nous sommes trois. Un garçon dont c'est l'anniversaire, sa maman et moi. Prépare-nous quelque chose de bon à manger !

– Mais bien sûr, *sir*.

– Merci.

Il raccroche.

Vasco se penche vers lui depuis la banquette arrière.

– Pourquoi il t'appelle, *sir* ? Tu fais partie de la Table ronde ? Comme Lancelot ou le roi Arthur ?

Sebastiano regarde Daniela, qui se met à rire.

– Te voilà bien feinté. Voyons un peu comment tu t'en sors !

Sebastiano relève le défi en souriant.

– Oui, disons que ma table à moi est carrée et que je suis un chevalier du temps présent.

– Trop bien ! s'exclame Vasco, avant de tourner de nouveau son attention vers le film.

– Tu as vu ça ? dit Sebastiano à Daniela. Il suffit de trouver les mots justes et il y a toujours une explication à tout.

Daniela acquiesce, satisfaite de la réponse de Sebi.

– Oui, tu as raison.

Puis elle songe : « Tôt ou tard, moi aussi, je vais devoir trouver les paroles adéquates ; ils s'entendent tellement bien tous les deux. Il faut que Vasco sache la vérité. » Elle regarde de nouveau Sebastiano qui est en train de conduire. « Je suis contente que ce soit lui le père. Il m'a surprise pour de bon. Quand je lui ai annoncé la nouvelle, il s'est immédiatement emballé. À

aucun moment il n'a mis ma bonne foi en cause. Il m'a crue, comme il se doit d'ailleurs. Ce sont peut-être mes paroles plus qu'autre chose qui l'ont convaincu. Quand je lui ai dit : "Je ne veux rien de toi, je ne suis pas venue pour te demander de l'argent ou te créer des problèmes, mais seulement pour que tu saches. Toute cette histoire est vraiment étrange, mais au final tout s'arrange", il m'a souri et a répondu : "J'ai toujours pensé que tu étais exactement comme cela." Et ses paroles m'ont remplie de joie. Parfois, ce sont de toutes petites choses qui vous procurent le plus grand bonheur. Puis il a ajouté : "S'il te ressemble, ne serait-ce qu'un tout petit peu, ce sera le plus bel enfant que la terre ait jamais porté. Aujourd'hui, tu m'as fait un cadeau inespéré. Un jour, je te ferai une confidence." »

Daniela le regarde. Après cela, ils n'en ont plus jamais parlé, mais elle sait être patiente. Un jour viendra où elle dira les mots qu'il faut à Vasco et où elle saura quelle est cette « confidence ». Daniela ignore que tout cela arrivera précisément aujourd'hui. La Range Rover de Sebastiano s'arrête devant un portail blanc. Il saisit la télécommande pour l'ouvrir. Puis il entre dans un immense jardin et se dirige vers une aire de stationnement. Vasco se colle à la fenêtre.

– C'est ça, ta maison ?

– Oui.

– Et tout ça, c'est à toi ?

– Oui.

– Mais c'est grand comme la Villa Borghese ! Alors, dans ce cas, moi aussi je dois t'appeler *sir*. Parce que tu es un vrai chevalier de la table carrée. Je croyais que tu disais ça pour rire.

Il n'a pas le temps de descendre de voiture que tous ses camarades de classe débouchent au coin de la maison et s'élancent vers lui, comme s'ils disputaient le Championnat du monde de course à pied et que la récompense était la plus belle qu'ils puissent imaginer.

– Joyeux anniversaire ! s'écrient-ils en se jetant sur lui pour le serrer dans leurs bras.

Vasco reste sans voix, les bras le long du corps. Il sourit, abasourdi et ému par cette démonstration d'affection. Il regarde Daniela, puis Sebastiano, puis

tous ses amis qui, l'un après l'autre, le serrent dans leurs bras en lui disant des choses comme : « On t'aime beaucoup », « Bon anniversaire, Vasco. » Quelques fillettes l'embrassent sur la joue et parfois aussi sur la bouche, par accident, et comme de bien entendu, il s'essuie la bouche avec le bas de son pull. Enfin, quand tous ont fini de le saluer, Daniela s'approche.

– Maintenant que tu sais ce qu'était la surprise, tu veux bien nous pardonner d'être arrivés en retard ? C'était une idée de Sebi.

Ce dernier est gêné. Pour se justifier, il dit :

– Ce sont mes compagnons de la table carrée qui me l'ont suggérée. Ils m'ont dit : « Tu devrais inviter ses copains pour son anniversaire, sûrement que ça lui plairait ! »

– C'est vrai.

– Et ce n'est pas tout. Tu vas voir tout ce qu'il y a à manger. Et pendant toute la journée, tu vas avoir une escorte. La voici.

Trois jeunes filles et un magicien avec une perruque bleue et un grand chapeau font leur apparition et emmènent aussitôt les enfants avec eux.

– Venez, le repas est servi ! Que chacun s'asseye à sa place !

Sous la grande tonnelle, une table a été dressée avec des figurines bleues pour les garçons et roses pour les filles. Chacune porte le portrait d'un enfant collé sur le visage. Celle de Vasco aussi porte sa photo avec, en plus, une couronne sur la tête.

– Eh, mais c'est moi ! Il s'en empare et la montre à Daniela.

Sebastiano lui explique pourquoi.

– Les amis de la table carrée ont décidé qu'aujourd'hui tu serais le roi puisque c'est ton anniversaire. Et à tes côtés, tu as ta damoiselle et ton preux écuyer.

En effet, à sa droite, le visage de la figurine est celui de Niccolò, l'ami si gentil qui lui a offert le Skifidol, et à sa gauche, la figurine rose a le visage de Margherita, la petite fille dont Daniela sait qu'il est secrètement amoureux. Vasco s'assied, fou de joie. On leur sert des frites dans des assiettes en carton multicolores, ainsi que de petits sandwiches à la charcuterie, puis de petites pizzas rouge et blanche, des escalopes de la taille d'une bouchée que les enfants avalent en un rien de temps. La sono joue toutes les chansons de ses

dessins animés préférés. Les trois jeunes filles sont très attentionnées et remplissent sans relâche les assiettes de nourriture et les verres de Coca-Cola, de Fanta ou d'eau pas trop fraîche. De temps à autre, l'une d'elles accompagne un enfant aux toilettes. Le prestidigitateur exécute des tours de magie, puis il y a un spectacle de marionnettes avec l'apparition d'un personnage de dessin animé en chair et en os. Quand un ami de Vasco prend peur, une des trois animatrices se hâte de le rassurer. Ensuite, ils s'amuse à faire d'énormes bulles de savon qui éclatent au-dessus de leurs têtes. On passe ensuite les thèmes instrumentaux des dessins animés préférés de Vasco et les enfants chantent tour à tour dans un micro, se livrant à une petite compétition musicale. Enfin, comme dernière surprise il y a une piñata. Une grande baudruche de forme carrée remplie de cadeaux est suspendue à une branche d'olivier. Tous les enfants ont une canne en plastique avec laquelle ils frappent la baudruche pour faire tomber les lots. Ils se jettent dessus, les déballent et sautent de joie quand ils ont eu le cadeau qu'ils voulaient. Ils s'amuse comme des fous sur la musique d'Alvin et les Chipmunks. Émue, Daniela contemple la joie de son fils et de ses camarades. Elle se retourne et, un peu plus loin, elle aperçoit Sebastiano, le visage fendu d'un immense sourire.

À sept heures, le portail s'ouvre et les parents entrent au volant de leurs voitures les uns après les autres. C'est une sorte de carrousel. Ils s'arrêtent, saluent les hôtes, les remercient, reprennent leur enfant et s'en vont, jusqu'au dernier, l'inévitable retardataire, qui se répand en excuses.

– Alors, elle t'a plu ta fête d'anniversaire ?

– Oh, oui, maman !

Il l'embrasse de toutes ses forces. Sebastiano s'excuse et entre dans la maison pour donner des ordres à Martin et Idan, mais surtout pour laisser Daniela et Vasco seuls.

– Tu as vu, maman, tous les beaux cadeaux qu'ils m'ont faits ? C'est que des choses que j'ai vues à la télé et que j'allais demander pour Noël.

– Oui, j'ai vu ça. Mais le plus beau cadeau, c'est Sebi qui te l'a fait. C'est lui qui a eu l'idée de la fête. Il a demandé les numéros de téléphone de tous les parents à l'école pour te faire la surprise !

– C’était trop bien. Et moi, Sebi, je l’aime beaucoup. Maintenant, je peux te le dire, je l’aime beaucoup plus que Filippo.

Daniela éclate de rire. Puis soudain, elle réalise que le moment est venu de lui dire la vérité. Mais elle ne sait pas très bien comment. C’est alors qu’elle se souvient du film dont Babi et elle ont parlé, et elle a une illumination.

– Vasco, il faut que je te dise quelque chose. Il y a très longtemps, Sebastiano a eu un accident. Il s’est cogné la tête et il ne se souvient plus de rien. En réalité, c’est lui ton papa.

Le garçon ouvre la bouche, étonné, mais nullement contrarié.

– Sérieux ?

– Oui.

– Tu es sûre ?

– Mais oui...

– Il est trop gentil. J’ai un papa super gentil alors. Et tu crois qu’il va s’en souvenir ?

– Moi, je crois que oui. Si c’est toi qui le lui dis, il retrouvera la mémoire et il sera très content.

– Tu es sûre, maman ?

– Sûre et certaine. Quand tu le lui diras, il se souviendra de tout, et si c’est ta mère qui te le dit, tu peux lui faire confiance. Est-ce que je t’ai déjà menti ?

Vasco reste un moment perplexe, puis il sourit.

– C’est vrai, maman, tu dis toujours la vérité.

Sur ce, il lâche sa canne et se dirige vers la porte principale de la maison. Il trouve Sebastiano debout, en train de donner des ordres à Martin. Soudain, une voix appelle le majordome et il disparaît.

– Sebi... Je voulais te remercier pour la fête. C’était trop bien la surprise et ça m’a fait rudement plaisir.

Sebastiano lui sourit.

– Je suis content que tu te sois amusé.

– Il faut que je te dise... Ça m’a encore plus fait plaisir quand j’ai appris quelque chose. Toi, tu t’en souviens pas, mais il faut que je te le dise : tu es mon papa.

C’est alors que Sebastiano, surpris, se tourne vers Daniela et la voit sourire

de toutes ses dents. Sans attendre une seconde de plus, il se met à genoux et serre Vasco dans ses bras. Et Vasco, la voix presque étouffée tant il le serre fort, poursuit :

– Maintenant, tu t’en souviens ? Même un petit peu ?

Sebastiano se recule et le regarde ému.

– Oui, je m’en souviens. Je viens seulement de m’en souvenir... et je suis très heureux d’être ton papa.

Vasco s’écarte de lui, puis se dirige vers la porte et lui lance en souriant :

– N’oublie pas surtout !

– Non, non, ne t’inquiète pas.

Le garçon se met à courir vers Daniela en criant de toutes ses forces :

– Maman, maman ! Je lui ai dit ! Tu avais raison, il s’en est tout de suite souvenu !

– Tu vois ? Je ne te mens jamais.

– Et maintenant, on peut rentrer à la maison ? J’ai envie de jouer avec la Wii qu’on m’a offerte.

– Oui, va ranger tes cadeaux dans la voiture, je reviens tout de suite.

Vasco va chercher tous ses jouets sous la tonnelle pendant que Daniela part retrouver Sebastiano.

– Comment est-ce que tu as fait ?

– J’ai suivi les leçons d’un grand maître. Il suffit de trouver les bonnes paroles...

Sebastiano sourit.

– C’est vrai...

– Je lui ai dit que tu avais perdu la mémoire, comme le héros d’un film magnifique inspiré d’une vraie histoire d’amour.

– Je t’ai dit que je voulais te faire une confidence. Quand j’ai su que Vasco était mon fils, j’étais fou de joie. Parce que je croyais que je n’aurais jamais d’enfants. Peut-être parce que je ne pensais pas pouvoir trouver une femme un jour. Et en fin de compte, c’est toi qui m’as trouvé.

Il se tient devant elle, plisse les paupières et lui dit simplement :

– Merci.

– Non, merci à toi d’avoir organisé cette fête magnifique pour ton fils.

J'ouvre la porte et je l'entends qui me lance depuis le salon :

– Alors ? Ça s'est fini comment ? Ils se sont battus ?

J'accroche mon blouson à la patère dans l'entrée, et je pose mes clés sur le petit plateau posé sur le meuble mexicain à gauche.

– Non, heureusement. Mais un peu plus et c'était moi qui leur donnais une bonne raclée à tous les deux.

Gin est installée sur le canapé, les pieds posés sur la table basse, un coussin derrière la nuque, parfaitement détendue. Elle regarde la télévision avec le son tout bas.

– Eh, mais qu'est-ce que tu fais ? Tu regardes Canale 5 à cette heure-ci ?

Elle rit tout en piquant un morceau de fenouil dans un bol bleu ciel posé sur son ventre.

– Qu'est-ce que tu veux, je préfère Bonolis ! Fulvio est trop maniéré. Parfois, pour dire si une réponse est la bonne ou non, il fait des jeux de mots ridicules, il cite Molière ou Tchekhov, et même une fois Schnitzler. Tu savais qu'Arthur Schnitzler avait écrit une pièce intitulée *La Ronde* ?

– Non ! Mais tu en es sûre ?

– Oui, c'est Fulvio qui l'a dit. Et ensuite j'ai cherché sur Google et c'est vrai. Il y a dix scènes avec deux acteurs différents à chaque fois, et tous finissent par faire l'amour. À chaque fois, l'un des deux reste sur scène et rencontre le personnage suivant.

– Avec qui il fait l'amour...

– Exactement.

– Eh bien, tu vois ? Maintenant tu connais la trame de *La Ronde* d'Arthur Schnitzler.

– Taratata... Pour moi, Fulvio est trop *vanesio*.

– *Vanesio* ? Mais d'où est-ce que tu sors ce mot ? Il a dit ça aussi Fulvio ?

Gin rit.

– Non, celui-là, il fait partie de mon répertoire à moi. Je l’ai appris au lycée. Personne pédante, ridicule et imbue d’elle-même. C’est tiré d’une comédie dont le personnage principal se nomme Vanesio. Fulvio est comme ça. Ne me dis pas que tu ne l’avais pas remarqué ! Je pourrais présenter les émissions à sa place.

– Si seulement ! Comme ça au moins, je pourrais tirer les marrons du feu.

– Attends, attends.

Elle prend son portable et se met à chercher.

– Tirer les marrons du feu... L’expression exacte est : « Tirer les marrons du feu avec la patte du chat » ! Elle provient d’une fable de La Fontaine. En le flattant, un singe réussit à convaincre un chat de tirer les marrons d’un feu de braises. Le chat se brûle la patte ! Tu vois ? Parce que c’était un chat *vanesio*. Ma décision est prise, je vais devenir présentatrice, quand j’aurai accouché.

– C’est vrai, j’ai oublié de te demander. Pardon. Comment ça s’est passé ?

– Très bien. La taille et les poids sont parfaits, la croissance est normale... Et je connais aussi le sexe.

– Non ? Enfin !

Gin prend un dossier posé à côté d’elle sur le canapé et me le tends, mais juste au moment où je vais m’en emparer, elle le retire et je me retrouve avec les mains vides.

– Non, tu ne l’auras pas. Tu n’avais qu’à venir à la consultation !

– Mais il ne s’agit pas d’un oubli. Je n’ai vraiment pas pu. Renzi était à Milan et il n’y avait personne d’autre que moi pour résoudre le problème. Je te le jure, je n’ai pas eu le choix.

– Oui, bien sûr, vu que le papa est producteur, maintenant...

– Idiote.

Gin me tend de nouveau la chemise, j’essaie de la prendre, mais elle est la plus rapide et me la confisque d’un simple geste du poignet.

– Arrête, tu es terrible !

– Oui, je suis terriblement rancunière. Bien, nous allons jouer à un petit jeu : voyons si tu es capable de deviner ce qui est écrit ici. Si tu devines le sexe du bébé, c’est toi qui choisis le prénom. Si tu te trompes, c’est moi. D’accord ?

– D’accord.

Elle me sourit. Elle pose la chemise sur le dossier du sofa, juste devant moi. Je la regarde dans les yeux et essaie de deviner. Elle hausse un sourcil.

– Je ne te donnerai aucun indice.

Soudain, c'est Babi qui me vient à l'esprit. Inévitablement. Comment est-ce qu'elle a annoncé la nouvelle à son mari ? A-t-elle connu le sexe du bébé dès la première consultation ? Et si oui, est-ce qu'elle le lui a dit aussitôt ? A-t-elle attendu d'être à la maison ou lui a-t-elle envoyé un texto en sortant de chez le gynécologue ? Et l'a-t-elle accompagné d'une photo de bébé garçon, avec un ruban et des chaussons bleu ciel, ou d'un cercle surmonté d'une flèche pointant vers la droite, symbole du sexe mâle, représentant un bouclier, emblème romain du dieu Mars ?

– Eh... alors ? Ohé ! À quoi tu penses ? C'est un garçon ou une fille ? Il n'y a pas trente-six réponses ! Ce n'est pas comme si je te demandais de deviner son poids !

Je souris, mais je suis mal à l'aise. Je fais en sorte qu'elle ne s'en rende pas compte, même si une vive inquiétude s'empare de moi. L'enfant qui vit avec Babi et son mari est le mien. Et donc, par opposition, et sans y avoir vraiment pensé, je m'écrie :

– Fille !

Gin continue à mastiquer le morceau de fenouil qu'elle a dans la bouche.

– Mince alors, tu en as de la veine !

– Bah, j'avais cinquante pour cent de chances de trouver la bonne réponse. Et j'ai réussi. Alors, voyons... Gertrude ! Oui, j'adore ce prénom, Gertrude. Ce n'est pas commun, et c'est un nom important. Gertrude était la mère d'Hamlet, la célèbre pièce de Shakespeare.

– On peut savoir d'où tu tiens ta fabuleuse culture ? Fulvio ne sait pas tout ça. Renzi, peut-être ? Je te préférais quand tu étais ignare ! Tu ne t'imagines tout de même pas que ma fille va s'appeler Gertrude ? C'est moche comme tout...

– C'est divin, unique, spécial... J'ai gagné, j'ai donc le droit de choisir le prénom !

– Mais j'ai dit ça comme ça ! Gertrude était aussi le prénom d'une none de Monza.

– Sérieux ?

– Absolument ! Ça aussi, ça fait partie de ce que j'ai appris au lycée. Tu ne veux tout de même pas que ta fille soit une pécheresse ?

Et nous continuons à chercher des prénoms de fille : Giorgia, Elena, Eva, Giada, Francesca, Ginevra, comme la mère, ou même Gin, Anastasia, Anselman, Isadora, Apple, comme la fille de Chris Martin et Gwyneth Paltrow, ou Lourdes Maria, comme la fille de Madonna, ou même le nom de la fille de Cher et Sonny Bono, Chastity ! Nous blaguons, et tout cela me rappelle quand Babi et moi nous sommes introduits dans la villa sur la côte à laquelle on pouvait accéder par la mer et que nous avons trouvé des peignoirs monogrammés et qu'après nous être baignés, nous nous sommes amusés à nous inventer les noms les plus absurdes en forçant le trait, naturellement. Et au final, ce furent Amarildo et Sigfrida qui contemplaient les étoiles, enlacés et heureux au point d'avoir l'impression de planer à trois mètres au-dessus du ciel. Mon estomac se noue. Parviendrai-je un jour à me libérer d'elle, de chaque souvenir, joyeux ou triste, et de tout ce que j'ai gardé gravé en moi durant toutes ces années ?

Babi descend de la chambre de Massimo.

– Je t’ai fait livrer des roses rouges et tu ne m’as même pas envoyé un SMS...

Lorenzo est debout au milieu du salon.

– J’étais dehors toute la journée, je savais que tu allais rentrer. Et ensuite j’ai fait faire ses devoirs à Massimo.

– Nous avons engagé une nounou pour ça.

– Je veux voir grandir mon fils, qu’il entende ma voix. J’ai horreur d’entendre les gamins de l’école parler avec l’accent philippin.

– Tu as toujours été raciste.

– Je suis la personne la plus tolérante et la plus ouverte d’esprit qui soit. Parfois, quand tu parles de mon fils et de son éducation, j’ai du mal à te comprendre. Je croyais que tu me connaissais, je n’aime pas avoir une gouvernante à la maison. Quand j’étais petite, nous n’en avions pas.

– Mais nous, nous pouvons nous permettre d’en avoir une...

Babi lui lance un regard torve.

– Mes parents aussi auraient pu se le permettre, mais ils ne l’ont pas voulu.

Elle s’approche alors des roses, les dispose dans le vase, prend le mot posé à côté et lit : *Je t’aime comme avant*. Elle le repose et dit :

– Merci, elles sont superbes.

– Tu sais pourquoi je te les ai offertes ?

Babi reste silencieuse. Elle ramasse les pièces d’un jeu que Massimo a laissé traîner à terre. Lorenzo l’observe tandis qu’elle se tient de dos.

– Parce que c’est notre anniversaire de mariage. La première fois que nous nous sommes embrassés. C’était la nuit, très tard, on était au Gianicolo. On est descendus de la voiture, il faisait froid et tu m’as dit : « Serre-moi dans tes bras. » Je l’ai fait et nous sommes restés un moment enlacés. Puis je t’ai embrassée et tu m’as demandé : « Qu’est-ce que cela signifie ? Que nous

sommes fiancés ? » Et je t'ai répondu : « Que je veux t'épouser. » Tu t'en souviens ?

Lorenzo sourit, sort un paquet de cigarettes et en allume une.

– Comme si c'était hier. Et toi, tu te souviens que tu n'es pas censé fumer dans la maison ?

Babi sort sur la terrasse, Lorenzo prend un cendrier et la suit. Ils contemplent un moment les voitures qui passent dans la via Nomentana. Il y a peu de trafic. Au loin, sur un toit en coupole, on voit flotter le drapeau d'une ambassade, et au-delà on distingue les voûtes de l'église Santa Costanza.

Lorenzo jette un coup d'œil circulaire au jardin.

– La terrasse est vraiment réussie. L'éclairage aussi. On va s'asseoir là-bas ?

Il désigne un canapé flanqué d'arbousiers et d'un pin maritime illuminé par des lumières bleues. Tandis que Babi se dirige vers le sofa, il s'approche de l'interrupteur et baisse l'éclairage. Quand Babi se retourne, elle ne le voit plus ; au même instant *Meraviglioso*, des Negramaro, se répand sur la terrasse et Lorenzo reparaît, une télécommande à la main.

– Baisse un peu la musique ; j'ai peur que nous n'entendions pas Massimo s'il nous appelle.

Il lui sourit alors et lui montre une alarme-bébé.

– Avec ceci, nous l'entendrons sans problème.

Il pose le boîtier sur la table basse devant elle.

– Tu veux boire quelque chose ?

– Un café, s'il te plaît.

Lorenzo retourne à l'intérieur de la maison et revient peu après avec un plateau sur lequel il a disposé le café de Babi, une bouteille de Talisker et un gobelet à whisky avec un seau à glace. Il s'assied et remplit son verre de glaçons puis verse le scotch jusqu'à ras bord ou presque. Il prend une longue gorgée, se renverse sur la banquette, les bras écartés, et regarde le ciel.

– Je passe mon temps à voyager dans le monde entier sans parvenir à trouver la paix intérieure. Je suis une vraie toupie, alors qu'en réalité, je n'aspire qu'à être avec toi.

– Même quand tu es ici, à Rome, nous ne nous voyons jamais. Tu ne viens

jamais manger à la maison, tu ne vas jamais chercher Massimo à l'école, et le soir tu as toujours quelque chose à faire ou quelqu'un à voir. Je vais finir par croire qu'il y a une autre femme dans ta vie.

– Si seulement.

Babi le regarde, surprise. Lorenzo prend une autre gorgée et finit son whisky. Il remplit de nouveau son verre et recommence à boire ; puis il sort une cigarette et l'allume.

– Je t'ai dans la peau depuis que je suis môme. Je t'ai couru après toute ma vie. Je ne te lâchais pas d'une semelle, je te cherchais, je t'appelais, je t'invitais à des fêtes... c'était une obsession.

– Si je m'étais imaginé que je comptais à ce point pour toi. Tu dois être content d'avoir réussi à réaliser ton rêve alors ? Je t'ai épousé.

Lorenzo vide son verre de scotch, s'en sert un autre, puis tire une bouffée de cigarette.

– Tu ne m'as pas épousé. C'est moi, ou plus exactement la fraction de moi dont tu avais besoin pour combler le vide dans ta vie, qui t'a épousée. Et je n'ai toujours pas compris pourquoi moi plutôt qu'un autre. Pourquoi as-tu jeté ton dévolu sur moi ? Tu voulais me punir, c'est ça ?

Babi éclate de rire. Lorenzo profite de cet instant de distraction pour l'attirer à lui et l'embrasse. Elle le laisse faire, mais sans ouvrir la bouche. C'est alors qu'il retrouse sa robe, lui caresse les jambes tout en cherchant à les écarter pour glisser sa main dans sa culotte, mais elle résiste en serrant les cuisses. Elle ne se laisse pas toucher, mais Lorenzo insiste. Il glisse son genou entre ses jambes pour essayer de les écarter, et une sorte de lutte s'engage entre eux. Mais soudain Lorenzo se recule ; elle lui a mordu la lèvre.

– Aïe !

– Tu as passé les bornes.

– J'ai envie de toi.

– Pas comme ça.

– Tu sais depuis combien de temps on n'a pas fait l'amour ? Plus de huit mois. Tu ne comprends pas que je t'aime ? Qu'est-ce que je dois faire pour que tu le comprennes ? Tu es la seule femme que je désire, la seule qui me plaît et qui m'excite.

– Je vais voir comment va Massimo.

Babi s'éloigne en décrivant un grand cercle pour l'éviter. Lorenzo la regarde s'en aller.

– J'aimerais que tu m'accordes ne serait-ce qu'un dixième de l'amour que tu lui portes à lui, lance-t-il, puis il saisit son verre et le vide d'un trait.

Babi entre dans la maison en pensant : « Même un dixième, ce serait déjà trop. »

Gin se réveille de bonne heure et va à la cuisine. Elle sait que Step avait un rendez-vous tôt ce matin. Elle trouve un petit mot devant sa tasse de petit déjeuner.

Bonne chance pour aujourd'hui, je t'embrasse.

Elle prend son téléphone et lui envoie un message :

Merci. Un bisou également.

Mais la double coche bleue de WhatsApp indiquant qu'il a lu son message ne s'affiche pas.

Elle met de l'eau à bouillir et mord dans une tartine de pain grillée tout en jetant un coup d'œil au journal : les nouvelles, la rubrique des spectacles. Elle songe : « Il y a longtemps qu'on n'est pas allés au théâtre. J'aimerais bien voir *Due partite*, de Cristina Comencini. Il y est question de femmes nées dans les années soixante-dix, puis de leurs filles qui apparaissent au second acte. C'est une idée intéressante. Et les quatre interprètes sont de bonnes actrices. Je pourrais acheter des billets et lui faire la surprise. » Puis elle change d'avis : « Non, car s'il a un gala ou un autre événement important, il va me planter là. » L'eau bout. Elle se lève et éteint la plaque. Elle plonge un sachet de thé vert dans la théière, le laisse quelques secondes puis le retire. Avec une manique, pour ne pas se brûler, elle saisit la théière et l'apporte sur la table. Elle remplit sa tasse, ajoute une cuillerée de miel, la remue pour la dissoudre et prend une autre bouchée de son toast. Elle regarde l'heure. Il est encore tôt. « Finalement, on a arrêté de se chamailler et on a choisi le nom de notre fille. Elle s'appellera Aurora. Je suis heureuse, c'est un des plus beaux moments de ma vie : la naissance prochaine d'Aurora, l'installation de sa

chambre, qu'il va falloir refaire à neuf, l'entreprise de Step, qui ne cesse de grandir ; son caractère qui s'est beaucoup arrangé, et comme si cela ne suffisait pas, j'ai reçu une convocation pour un entretien d'embauche dans un cabinet d'avocats à qui j'avais envoyé mon CV. Je crois me souvenir que je l'ai envoyé il y a six mois, quand je ne savais pas encore qu'on allait être deux ! » Ensuite, calmement, elle va prendre une douche, se sèche les cheveux et se maquille. Elle hésite entre mettre une jupe ou un pantalon bleu marine avec un chemisier blanc, une jolie ceinture large et des chaussures pas trop hautes, noires. Une fois tirée à quatre épingle, elle monte dans sa Fiat 500L et ajuste son rétroviseur. Quelques instants plus tard, elle arrive au viale Bruno Buozzi. C'est là que se trouve l'étude. Elle trouve à se garer immédiatement, ce qu'elle interprète comme un signe du destin. Elle verrouille sa voiture et entre dans le somptueux immeuble. Le vestibule est entièrement tapissé de marbre. Au pied de l'escalier principal, de part et d'autre, elle remarque deux grandes et belles plantes grasses. À droite, elle aperçoit le concierge. Assis devant une petite table, l'homme trie le courrier qui vient d'arriver.

– Bonjour, dit-elle. Je cherche le cabinet Merlini.

– Deuxième ascenseur, troisième étage.

– Merci.

Gin suit les indications du gardien et arrive devant une grande porte sur laquelle elle avise une plaque avec le nom du cabinet et des divers associés. Elle sonne. À gauche de la porte, tout en haut, elle remarque une petite caméra. Ils sont certainement en train de l'observer. La porte s'ouvre avec un déclic.

– Bonjour.

Elle entre, referme la porte derrière elle et se dirige vers une jeune femme blonde à cheveux courts assise derrière un petit secrétaire.

– Je suis Ginevra Biro, j'ai rendez-vous avec Me Carlo Sacconi.

– Oui, par ici...

La fille se lève et la précède dans un couloir.

Gin la suit en jetant des coups d'œil autour d'elle. Le cabinet est joliment agencé. Il est vaste et compte plusieurs bureaux où s'affairent de jeunes

avocats, hommes et femmes. La réceptionniste s'arrête devant une pièce dont la porte est ouverte.

– Maître Sacconi, la personne que vous attendez est arrivée.

Gin entre. Un homme dans la quarantaine se lève du bureau et vient à sa rencontre.

– Enchanté, dit-il. Asseyez-vous, je vous en prie.

Gin s'assied de l'autre côté de la table de travail.

– Je suis content que vous ayez accepté cet entretien. Cela veut dire que vous avez de l'ambition et que vous n'avez pas encore intégré un autre cabinet.

Gin sourit.

– Tout à fait. Je n'ai encore dit oui à personne. Sauf à mon mari, il y a tout juste quelques semaines !

– Ah, vous venez de vous marier ! Toutes mes félicitations.

– Je commence seulement à me remettre de la fête. J'ai adoré la préparer, mais c'est épuisant. Heureusement, nous avons fait un agréable voyage de noces, très reposant.

– Et où êtes-vous allés ?

– Aux îles Fidji et Cook, et en Polynésie.

– Vous avez dû voir de belles choses. Ma femme et moi sommes allés à l'île Maurice. Mais nous avons été déçus. En revanche, nous avons très envie de découvrir les Seychelles.

– Il paraît que c'est paradisiaque, en effet.

– Oui, il y a une grande île qui s'appelle Praslin, mais le lieu dont tout le monde dit qu'il est réellement magnifique, c'est La Digue.

– C'est aussi ce que dit mon mari.

Gin poursuit la conversation, nullement intimidée, très à l'aise au contraire.

– Qui sait si un jour nous ne nous croiserons pas là-bas en vacances.

– Oui, ce genre de coïncidences se produit parfois.

Ils continuent à commenter les particularités de toutes les petites îles des Seychelles. L'avocat a l'air de tout connaître sur le climat (en juillet et en août il fait froid), la pastèque (le fruit dont la graine est la plus grosse du

monde), le curieux arbre méduse, le perroquet noir de Praslin et la dionée attrape-mouche.

– Je pensais que vous disiez cela histoire de bavarder, mais vous êtes réellement un fan des Seychelles ! Il faut que nous y allions tous ensemble, comme ça vous nous servirez de guide.

L’avocat rit.

– Oui, nous vous informerons des dates suffisamment à l’avance. Bien, et maintenant venons-en au vif du sujet, et à votre thèse en particulier. Vous avez un fan, vous aussi, vous le saviez ? Il s’agit de notre chef suprême, Me Merlini en personne. Il a lu votre thèse sur le droit numérique et l’a trouvée extraordinaire. C’est exactement le mot qu’il a employé, *extraordinaire*. Il a été vivement impressionné par votre approche juridique des nouvelles technologies. Qu’en pensez-vous ?

– Eh bien, j’en suis ravie. J’ai pris beaucoup de plaisir à l’écrire et je suis contente qu’elle ait plu à Me Merlini. Mais je dois être franche avec vous...

L’avocat fait un geste de la main pour l’interrompre.

– Ne me dites rien, je ne veux pas le savoir, surtout s’il s’agit d’un autre cabinet où j’ai des amis. Ce serait une faute déontologique. Sachez que nous, en plus d’un salaire, vous remboursons vos frais sur une base hebdomadaire. Je ne suis pas en train de vous dire que vous êtes engagée, mais quasiment. Me Merlini m’a chargé de vous fournir tous les détails de nos contrats d’embauche. De sorte que j’ai son feu vert pour vous faire une proposition. En espérant que vous l’accepterez.

– Eh bien, j’espère que vous accepterez la mienne : j’ai une fille.

– Vous voulez que nous l’engagions elle aussi ?

– Dans une vingtaine d’années peut-être ; pour l’instant, elle est encore dans mon ventre.

Elle pose une main sur son estomac pour être encore plus explicite.

– Je suis ravi pour vous, et j’espère que ça ne sera pas un obstacle à notre projet. Je vais en toucher un mot à Me Merlini, mais je suis convaincu que ça ne sera pas un problème. Vous pourrez consacrer du temps à votre bébé et un peu à nous aussi, et je suis persuadé que nous parviendrons à un arrangement satisfaisant pour tous.

Gin reste bouche bée, elle ne s'y attendait pas.

– Mais bien sûr. Je serais ravie, moi aussi. Vous me tiendrez au courant alors ?

– Naturellement, et le plus tôt possible. Venez, je vous raccompagne, dit l'avocat en se levant.

Ils sortent du bureau et longent le couloir jusqu'à la réception.

– Eh bien, je vous dis à bientôt.

– Merci d'être venue. J'apprécie votre travail et votre sincérité.

Sacconi s'en va. La secrétaire actionne l'ouverture automatique de la porte, et juste au moment où Gin va sortir du cabinet, elle manque d'entrer en collision avec un jeune homme.

– Pardon.

– C'est moi ! Ginevra ! Quelle surprise ! Mais qu'est-ce que tu fais ici ?

Il lui faut quelques secondes pour le remettre.

– Nicola ! Bonjour !

Ils se font la bise.

– Je suis venue pour un entretien. Et toi ?

– Je travaille ici.

Il lui montre la plaque sur la porte.

– Tu vois ? Tu as oublié mon nom de famille ?

« Mais bien sûr. Il s'appelle Nicola Merlini, comment ai-je pu ne pas m'en souvenir ? Mais cela fait des lustres que je ne l'ai pas vu, j'ai une excuse. »

– Non, mais je n'ai pas fait le rapprochement.

– Ce n'est pas grave ! Ça te dirait d'aller prendre un café ? Il y a un bar, juste en bas.

Du coup, ils montent tous les deux dans l'ascenseur et Gin le regarde, intriguée. Nicola a toujours eu le béguin pour elle et ils auraient peut-être même pu avoir une relation si Step n'avait pas subitement fait irruption dans sa vie.

– Ça fait un bail qu'on ne s'est pas vus. Tu parles d'une coïncidence.

– Il a fallu que ça se produise aujourd'hui. Comment ça s'est passé ?

– Bien, je pense...

– Sacconi est très compétent. Il savait que mon père avait dit beaucoup de

bien d'une thèse, mais il ne savait pas que c'était la tienne.

Ils entrent dans le bar.

– Tu prends quoi ?

– Un déca.

– Un déca et pour moi un normal.

Soudain, la lumière jaillit dans la tête de Gin. Ne serait-ce pas plutôt Nicola, qui en voyant son CV a insisté pour qu'ils l'engagent ?

– Nicola... tu n'es pour rien dans cet entretien d'embauche, n'est-ce pas ?

– Pour rien.

– Parce que rien que de savoir que j'ai été engagée par piston, je refuserais le poste.

On leur apporte les cafés.

– Je te connais bien, et c'est pour cela que je t'apprécie. De toute façon, je n'ai rigoureusement rien à voir dans tout cela. C'est à ta thèse que tu le dois.

Gin savoure d'autant mieux son déca. Nicola la regarde et sourit. Elle lui plaît toujours autant. Il a bien fait d'insister pour que son père l'engage.

Quand j'entre chez Vanni, il y a plein de monde. Tous bavardent, plaisantent et flirtent à tire-larigot. Celui-là s'invente une réunion de travail dans le seul but de draguer une belle nana et la convaincre qu'il est le meilleur. Cet autre est ici pour travailler pour de bon, alors qu'une autre belle nana est convaincue du contraire, même si c'est sans importance, de toute façon, puisque le type est gay. C'est alors que je l'aperçois, assis dans son coin, en train de lire le journal, ses lunettes perchées sur le bout de son nez, et un cappuccino dans la main gauche.

– Enrico Mariani, celui qui m'a introduit dans ce monde de frivolité et de paillettes.

Il pose son journal et sa tasse sur la table et se lève.

– Viens un peu ici, malappris.

J'aime sa façon désuète de s'exprimer et le son chaleureux de sa voix de soixantenaire fascinant, cultivé, bourru et sympathique. Un monsieur d'une autre époque doté d'une élégance rare. Il m'étreint avec force, puis pose ses mains vigoureuses sur mes épaules.

– Laisse-moi un peu te regarder. Tu m'as l'air en pleine forme, dis-moi.

Aussitôt, il me relâche et nous nous asseyons.

– Et toi aussi.

– Point de flagornerie. Je suis vieux et fatigué, tu es jeune et fort...

– Ça, c'était avant. Ce gars-là n'existe plus !

Il rit de bon cœur.

– Tu es une vraie fripouille, et un malappris. J'imagine que les nanas avec toi, ça doit y aller.

– Mais je viens juste de me marier !

– Ah mais oui ! J'étais souffrant quand c'est arrivé, sinon crois bien que je serais venu volontiers à ton mariage. En tout cas, merci pour l'invitation, d'autant plus que tu n'as convié personne du travail, apparemment.

– Je n’ai pas le sentiment d’avoir des amis dans ce milieu, tout au plus quelques personnes que j’apprécie...

– Tu plaisantes ? Tu as fait une carrière incroyable. Et Futura est en train de récolter quelques beaux succès.

– Mais nous n’en sommes qu’au tout début.

– Un très beau début...

– Oui, mais nous n’en sommes encore qu’à la moitié du chantier.

J’adore ce jeu de tac au tac. Il nous arrivait d’y jouer à l’époque où nous travaillions ensemble.

– Dans ce cas, je vais devoir te proposer des idées nouvelles.

– Tu m’en vois ravi.

– Mais je ne travaille pas pour des prunes, on est bien d’accord ?

– À condition que la qualité y soit...

– Évidemment !

– Sinon, on te les paiera mal, comme avec n’importe qui d’autre.

Mariani éclate de rire.

– Marché conclu ! Tu as aimé mon cadeau ?

– Beaucoup...

Il me regarde en haussant un sourcil, comme s’il me soupçonnait de ne plus me souvenir de ce qu’il m’a offert.

Je souris de toutes mes dents.

– Tu es en train de me mettre à l’épreuve, c’est ça ?

Il boit une gorgée de son cappuccino sans me quitter des yeux. Il n’a pas l’air de savoir si c’est du lard ou du cochon. Je demeure impassible. Pour finir, il s’essuie les lèvres et repose sa tasse.

– Bien, si je perds, tu peux me demander ce que tu veux, sinon, c’est toi qui paies l’addition. Je n’ai pas l’impression que tu es en train de me bluffer. D’après moi, tu sais ce que je t’ai offert.

– Très bien, dans ce cas, ce sera un sandwich et un cappuccino frappé pour moi.

Mariani lève la main et aussitôt Anna arrive pour prendre la commande.

– Oui, Enrico ?

– Un autre cappuccino pour moi et un frappé avec un sandwich pour

monsieur, s'il te plaît.

Anna s'éloigne.

– Mais on peut faire l'inverse, je peux te dire tout ce qui n'était pas ton cadeau... Ou même faire semblant de ne pas savoir.

– Mais moi, je sais que tu ne vas pas me mentir. Car ce serait une faiblesse et tu as horreur de ça.

– C'est vrai. Je l'ai accroché au mur du salon dès que je suis rentré à la maison. C'est un tableau de Balthus magnifique.

Ce qu'il ignore, c'est que, lorsque je l'ai vu la première fois, j'ai cru que c'était un présent de Babi. Je n'arrivais pas à y croire. Heureusement que j'ai trouvé le mot d'accompagnement. Je le lui récite :

« À l'auteur d'une belle histoire, la tienne. Il n'y a pas de place dans le présent pour le chagrin d'hier. »

– Tu t'en souviens...

– Évidemment, et j'ai même essayé de comprendre ce que ça voulait dire !

– Tu réussis toujours à me faire rire.

On nous apporte les cappuccinos et le sandwich.

Enrico Mariani sort son portefeuille et règle la note.

– Merci, Anna, garde la monnaie.

Nous commençons à siroter nos cafés en silence, et je prends une bouchée de mon sandwich.

– Et donc ? me dit-il au débotté. Ce qui s'est passé au Teatro delle Vittorie t'a tellement rapproché de cette fille que tu as décidé de l'épouser ?

– Oui.

– Et tu es content ?

Tout le monde me pose cette question. Je crois pouvoir y répondre sans mentir, c'est pourquoi je dis :

– Oui.

– Ah, enfin quelqu'un qui n'a pas honte de l'admettre ! On dirait que les gens ont peur d'être heureux ! Tu as bien fait, profite de cet instant, de la célébrité, du succès, des honneurs, de l'argent... Il y aura peut-être aussi bientôt un bébé ! C'est bien de pouvoir se permettre d'être heureux. Mon fils à moi, par contre, n'a toujours pas réussi à trouver le bonheur ! Même

aujourd'hui, alors qu'il est en train de signer sa première émission en tant que scénariste. Je ne sais pas si c'est à toi qu'il le doit, mais c'est une autre histoire... Bref, tout ça pour dire qu'il n'est pas heureux !

– C'est une angoisse que tous les jeunes ont en commun, mais avec le temps... Laisse-le vivre son malheur, qui sait si ça ne va pas le rendre encore plus créatif. Il a encore le temps d'être heureux.

Mariani prend une gorgée de café.

– Hum, je ne suis pas convaincu. Tu as parlé avec lui peut-être ?

– Non, pas du tout.

– Sois sincère. Qu'est-ce que tu en penses ?

– C'est un excellent scénariste.

– Et comme personne ?

– Un brave garçon.

– Il est pédé ?

– Non. Enfin, je ne crois pas du moins. Je le vois parler avec les danseuses, mais sans plus. Si tu veux mon avis, il est à fond dans son job. Il a envie de réussir, de faire encore mieux que son père, mais il sait que ça ne va pas être facile.

– Bien, cette fois tu m'as convaincu. J'aurais dû continuer à bosser avec toi. En un clin d'œil tu as réussi à me tranquilliser au sujet de Vittorio. Et d'ailleurs, je me fiche comme de l'an quarante qu'il soit pédé ou pas. Simplement, j'aimerais bien qu'un jour il m'invite à dîner et m'annonce : « Papa, tu n'as pas idée comme je me suis éclaté, hier ! »

– Ça viendra, ne t'en fais pas. En attendant, tout ce que je peux te dire, c'est que c'est un gosse formidable.

– Bien, je suis vraiment content.

Il se lève et m'étreint.

– Il faut qu'on se voie plus souvent !

– Passe au bureau avec tes bonnes idées et je te paierai une misère.

– Oui, et moi j'essaierai d'en tirer un maximum, parce que je sais que ce sont les meilleures.

Sur ce, il s'éloigne en clopinant, avec son petit bouc, sa chevelure blanche, sa silhouette svelte mais vigoureuse de lutteur. C'est une sorte d'Hemingway

de la télé qui a toujours réussi à se faire les plus belles nanas. Quand je me tourne, j'aperçois Renzi au bar de profil. Il rit en échangeant des blagues, et de temps en temps, il mord dans un friand *rustico*, son bitter à la main. Il y a une fille avec lui, mais je ne la vois pas bien. C'est alors que la fille, qui n'arrête pas d'agiter les mains, bascule son poids sur une jambe, et quand elle change de position, je la reconnais. C'est Dania Valenti, la *fillette* de Calemi. Je détourne rapidement les yeux, mais trop tard ; elle aussi m'a aperçu et, sans cesser de sourire, elle le dit à Renzi. Il se tourne dans ma direction, d'abord tendu. Mais quand il croise mon regard et voit que je souris, il retrouve son aplomb, comme quelqu'un qui n'a rien fait de mal. Du moins jusqu'ici. Je vais les rejoindre.

– Eh bien, vous célébrez quoi ?

– Hier on a fait vingt-huit pour cent et Dania a servi d'assistante à Karim pendant le tournage. Elle dit que ce point et demi de plus à l'audimat, c'est grâce à elle...

Dania lève son verre.

– Grâce à mon bon caractère ! Et pas à ma beauté, évidemment. Là-bas, il y a des tas de filles bien plus jolies que moi.

À voir la façon dont Renzi la dévore des yeux, j'ai envie de rétorquer : « C'est curieux, il n'a même pas l'air de se rendre compte qu'il y a d'autres filles ! »

Dania est euphorique.

– C'est à l'émission elle-même que revient le mérite, dit-elle. C'est à la fois les questions et les personnages qui les posent qui piquent la curiosité du public. Un mélange fascinant à mon avis...

Renzi écoute cette analyse avec beaucoup d'intérêt, mais au même instant, une autre fille s'approche de notre groupe.

– Dania ! Mais tu es à Rome !

Elle se jette sur elle et la serre dans ses bras avec un enthousiasme que l'on ne voit que dans les films de Disney Channel.

Puis la nouvelle venue se recule et se met à sautiller sur place comme un kangourou.

– Incroyable ! Génial ! Je suis tellement contente de te voir !

Dania entreprend poliment de faire les présentations.

– Puis-je te présenter Giorgio Renzi et Stefano Mancini, le producteur ?

La fille ôte ses lunettes et me sourit.

– Eh, mais on se connaît déjà. C'est moi, Annalisa ! Annalisa Piacenzi !

C'est alors que je la reconnais.

– Mais oui, bien sûr. Comment ça va ?

– Très bien, à part que je n'ai pas été prise pour *Lo Squizzzone*...

Dania a l'air dépitée.

– Oh non ! Tu as passé l'audition ? On aurait pu être ensemble, c'est dommage...

Dania regarde Renzi pour voir s'il n'y aurait pas moyen de l'intégrer dans l'émission d'une façon ou d'une autre, mais au même instant quelqu'un dit dans mon dos :

– Annalisa, tiens, je t'ai pris un yaourt glacé avec le nappage que tu voulais.

– Ah, mais non, je voulais celui avec des cacahuètes ! Tu vois, tu n'écoutes jamais ce que je te dis.

Malgré cette erreur impardonnable, elle se décide à faire les présentations.

– Lui, c'est Lorenzo, un ami...

Sa tête me dit quelque chose, je l'ai déjà vu quelque part. Ah mais oui ! C'était ici, chez Vanni, avec elle, et ils étaient en train de s'embrasser. Brusquement, tout me revient. Et je le reconnais.

– Stefano, on se connaît, dit-il avec un sourire forcé. On se voyait quand on était plus jeunes. Je suis le mari de Babi.

Sans le vouloir, je regarde Renzi, qui se contente de fermer les yeux. Heureusement, Simone Civinini arrive juste à ce moment-là.

– Venez vite au studio, il y a eu une catastrophe !

Le vigile de faction nous laisse entrer, même si nous rappliquons au pas de course. Une fois dans le théâtre, Simone ralentit l'allure.

– Bon, et on peut savoir ce qu'il s'est passé ?

– Vous êtes prêts ? Fulvio a tenté de se suicider.

– Quoi ? Mais pour quelle raison ?

Mais Renzi a une autre question :

– Comment est-ce qu'il s'y est pris ?

Simone nous regarde l'un après l'autre.

– Il s'est enfermé dans sa loge et s'est enfilé toute une boîte de cachets. On l'attendait pour le tournage, et comme il ne venait pas, on est allés frapper à sa loge. Il ne répondait pas, alors on a défoncé la porte. Il était allongé par terre avec de l'écume blanche au coin des lèvres et nous avons appelé une ambulance. Ils lui ont fait un lavage d'estomac ici même. Il ne voulait pas être transporté à l'hôpital. Vous voulez savoir pourquoi il a fait ça ? Regardez.

Il sort un magazine de son blouson et l'ouvre à la page incriminée. On y voit Fulvio et Karim en train de manger dans un restaurant, puis se promenant dans la rue la nuit, puis s'embrassant devant un portail. Après cela, on voit Karim entrer dans l'immeuble tandis que Fulvio jette des coups d'œil autour de lui pour s'assurer que personne ne les a suivis. Et enfin, Fulvio entre à son tour et referme la porte d'un coup d'épaule.

– Il avait pris toutes ses précautions, sauf qu'il n'avait pas prévu que quelqu'un allait les suivre et faire des photos !

– Et ensuite ?

– Avant la répétition, Gianfranco Nelli est arrivé avec sa copine, le scénariste à Milan. Ils se sont enfermés dans la loge et se sont copieusement insultés. Nous ne l'avons su que plus tard, par les habilleuses, qui étaient dehors en train de préparer les costumes pour le tournage. Apparemment,

Gianfranco a dit : « Il a fallu que je l'apprenne par les journaux ? Tu n'as même pas eu le courage de me dire en face que tu me trompais ? J'ai perdu quatre ans de ma vie à courir après le rêve le plus absurde qui soit : toi. » Enfin, c'est grosso modo ce qu'on m'a rapporté.

Renzi sourit.

– Belle tirade. Je pourrais peut-être la recaser, celle-là.

Il se tait soudain, conscient du cynisme de sa remarque. Puis ajoute, pour tenter de se justifier :

– Ben, il est scénariste, non ?

– Allons le voir.

Nous traversons la salle. Au centre du studio, assis à sa place habituelle, nous apercevons Karim. Il nous regarde passer avec son sourire de toujours, comme si rien ne s'était passé. Peu après, nous frappons à la porte de Fulvio. Celle-ci est simplement tirée. Elle n'a plus de serrure et le chambranle est déchiqueté.

– Ces portes en aggro ne valent rien, dit Renzi, à qui n'échappe aucun détail.

Je dis :

– On peut entrer ? (Pas de réponse.) Fulvio, c'est moi, Stefano Mancini. Je peux entrer ?

Je n'entends rien. Pas un bruit. Je pousse la porte, qui s'écarte doucement, révélant à la vue une loge complètement sens dessus dessous comme si les quarante voleurs étaient passés par là. C'est alors que j'aperçois les jambes de Fulvio. J'ouvre la porte en grand. Il est étendu sur le canapé, avec les pieds sur la petite table et une compresse sur le front. Il a les yeux fermés, mais il est en vie, car il agite la main et la pose sur son estomac.

– Je ne me sens pas bien, murmure-t-il. Rien de tout cela n'aurait jamais dû arriver.

Il se met à pleurer.

Il se courbe en deux, abaisse ses jambes et se redresse. Puis il pose ses coudes sur ses genoux et continue à pleurer à chaudes larmes.

– Je l'aimais. J'ai fait une connerie, et il ne me pardonnera jamais. Je l'aimais, bon sang. Comment est-ce que j'ai pu être aussi con !

Et il frappe le sol à coups de talon. Il est furieux et désespéré. Il pleure et

s'essuie le nez avec le bras sans cesser de sangloter. Il secoue la tête, le visage dans ses mains ; ses cheveux sont trempés de sueur. De temps à autre, il se frotte les yeux pour essayer de les sécher. Il est blanc comme la cire vierge.

En le voyant ainsi, je me demande : « Dans mes pires moments de désespoir, de souffrance, de désillusion, de frustration et de rage, me suis-je jamais comporté ainsi ? Non, bien sûr, je ne suis pas une femme. » Puis je secoue la tête. « Ne sois pas stupide, chacun réagit à sa manière. » Et je songe que la phrase : « Toutes les familles heureuses se ressemblent, mais les familles malheureuses le sont chacune à sa façon » n'a jamais été aussi juste. Cette maxime pourrait tout aussi bien s'appliquer à l'amour. C'est pourquoi je m'approche et lui mets une main sur l'épaule.

– Est-ce que je peux faire quelque chose pour toi ?

Il m'écoute en silence, avant de déclarer :

– Pour cela, il faudrait que tu puisses arrêter le temps, le rembobiner et me faire revenir au moment où je me suis égaré, pour que, cette fois-ci, je ne retombe pas dans la même erreur.

Il a toujours ses mains devant sa figure. On croirait une scène surréaliste.

Sur la table, j'aperçois le flacon de cachets vide et une bouteille de whisky. Il y a aussi une petite bouteille d'eau vide, sans bouchon, et sur la vieille moquette nettoyée à la va-vite, des restes de vomissures.

– Je n'ai pas ce pouvoir, hélas, dis-je.

Puis je sors de la loge. Simone et Renzi me suivent sans rien dire. Une fois dans le couloir, nous nous éloignons, puis, d'un commun accord, nous nous arrêtons et tenons une réunion improvisée.

– Et donc ? Dans pas longtemps on va passer à l'antenne. Une heure exactement. Qu'est-ce qu'on fait ?

– On peut essayer de le remettre sur pied ? suggère Renzi, toujours pragmatique.

– Même avec un rail de coke on n'y arriverait pas. Il est au fond du fond du trou ! D'ailleurs, il n'est même pas dit qu'il s'en sorte un jour.

Simone assène ces paroles sur un ton particulièrement tranchant.

– Et donc ?

– Il faut appeler la chaîne et leur dire de passer un film à la place.

Renzi secoue la tête.

– Vous n’êtes pas sérieux, les gars ? Un truc pareil, ça va nous faire plonger. Ce soir, nous avons notre quiz spécial VIP. C’est la première fois qu’on passe en direct. Vous l’avez peut-être oublié mais on nous a accordé le *prime time* du vendredi grâce à nos records d’audience ! On ne peut pas flancher maintenant !

Je reste un instant silencieux. Je viens d’avoir une idée.

– Allons à la rédaction et convoquez les scénaristes.

Quelques instants plus tard, la décision est prise.

– Mais tu es sûr que c’est la bonne solution ?

– C’est la seule qui me vienne à l’esprit, en tout cas. Mais si vous en avez une meilleure, c’est le moment ou jamais de la proposer.

– Nous n’en avons pas.

– Excellent !

– Dans ce cas, on fait comme on a dit.

– J’ai déjà appelé la direction. Ils ont donné leur feu vert à Karim. Ils ont même dit que, compte tenu de la situation, il fallait aller de l’avant. Ils semblaient presque contents. Ils pensent que c’est l’occasion ou jamais d’essayer un nouveau présentateur.

– Il a fallu une situation d’urgence pour qu’ils acceptent de tenter l’expérience.

– Apparemment, oui. Et maintenant que nous menons la danse, on fait quoi ?

– On danse.

Quand nous allons en informer le directeur, il écarquille les yeux.

– Mais vous êtes malades ou quoi ? Et comme par hasard, il fallait que ça arrive justement ce soir, pour le quiz spécial VIP. Et vous en avez parlé à Karim au moins ?

– Pas encore, mais on voulait d’abord avoir ton opinion.

Roberto Manni secoue la tête.

– Pour moi, toute cette histoire ne sert qu’à une chose, et ne me faites pas dire le fond de ma pensée, parce qu’il y a des dames ici.

Linda, l'assistante de direction, regarde autour d'elle et sourit en constatant qu'elle est la seule femme présente.

– C'est la seule solution. C'est ça ou demander à la chaîne de passer un film à la place.

Roberto réfléchit un moment, puis finit par acquiescer.

– Allez lui parler. On va tenter le tout pour le tout. Moi, je vais revoir les cadrages. Après on verra bien comment il s'en sort. Mais pour moi, il n'a pas suffisamment la tête sur les épaules !

Nous sortons de la régie et nous rendons dans le studio où Roberto Manni se laisse tomber dans un fauteuil.

– Je savais qu'avec cette bande de zouaves, on allait droit dans le mur.

J'appelle Mariani, le scénariste le plus digne de confiance d'après moi.

– Vittorio ? Demande-leur de préparer le téléprompteur avec tout le programme.

– Tout le programme ?

– Oui. Il faut mettre l'intégralité du scénario dans le prompteur, mot à mot...

– Mais Fulvio n'en a pas besoin.

– Il se trouve que Fulvio ne va pas présenter l'émission de ce soir. C'est Karim qui le remplace.

– Hein ? Karim ? Oh, mon Dieu !

Il me regarde en face pour s'assurer que je ne suis pas en train de plaisanter.

– Bon, j'y vais tout de suite.

– Appelle Karim et les autres scénaristes, dis-leur de se présenter dans la salle de réunion.

Peu après, nous nous retrouvons tous là-bas. Quand Karim entre, il a l'air circonspect de quelqu'un qui a peur que l'on rejette sur lui la faute de ce qui s'est passé. Je m'efforce aussitôt de le mettre à l'aise.

– Bien. Karim, il va falloir que tu nous aides. Il n'y a que toi qui puisses nous sortir de ce traquenard. Tout repose sur toi désormais, mais nous serons à tes côtés pour t'accompagner pas à pas.

Il ne cesse de jeter des regards méfiants autour de lui, fait mine d'être dépité.

– Oui, je sais.

– Tu vas devoir faire la présentation.

D'un seul coup, son visage s'illumine d'un grand sourire. Il est ravi, pas le moins du monde anxieux malgré son inexpérience notoire et surtout, sa totale incompétence. Je le regarde droit dans les yeux.

– Tu t'en sens capable ?

Il redevient immédiatement sérieux.

– J'en rêvais.

– Bien. Dans ce cas, tout le monde sur le pont. Dans quelques minutes nous avons le direct. Allez vous assurer que tout est prêt et faites part du changement de présentateur aux candidats, aux invités et à tous les services.

Les scénaristes sortent dare-dare de la rédaction. Une fille commence à distribuer le conducteur qu'elle vient d'imprimer.

– Ne tenez plus compte du précédent découpage, c'est celui-ci le bon, celui de vingt heures.

Je jette un coup d'œil à ma montre ; dans vingt minutes nous serons à l'antenne. Renzi consulte la sienne.

– Si seulement on pouvait avoir vingt-quatre heures devant nous au lieu de vingt minutes.

– Certes, mais on ne les a pas. Alors on doit faire avec.

Mariani a fait asseoir Karim à la place de Fulvio, et il le briefe.

– Bon, tu as déjà fait trente émissions, celle-là n'est pas différente des autres. Tu sais comment ça se passe. Tu n'auras qu'à suivre nos explications. Les jeux sont les mêmes. Tu connais les célébrités qui vont venir ?

Karim semble calme et sûr de lui, à la limite de l'insolence.

– Je les connais comme si je les avais tricotées. Je sais même qui a couché avec qui.

Vittorio Mariani a l'air résigné.

– O.K., mais ça, tu ne le dis pas.

– Évidemment.

Le pire de tout, c'est son effronterie... Dans quel guêpier nous sommes-nous fourrés ? Mais Mariani continue, imperturbable.

– Souviens-toi qu'ici, après la première manche, il y a la pub. Je viendrai te

voir et on repassera ensemble la deuxième demi-heure. Si tu arrives à tenir pendant les quinze premières minutes, ensuite ce sera du gâteau...

– Oui, bien sûr.

Vittorio Mariani le toise. Karim a l'air calme, il a tout compris. Tant mieux.

– Maintenant, rappelle-toi que tu regardes cette caméra centrale à l'ouverture, dit-il en la lui montrant. La deux. Ensuite, tu suis les signaux lumineux au fur et à mesure qu'ils s'allument. Aie l'air tranquille, et pense à sourire aux téléspectateurs qui sont devant leur écran chez eux.

– Évidemment. Tu me prends pour qui ?

C'est tout juste s'il ne le foudroie pas du regard.

– J'aime mon public. Et mon public m'aime.

Vittorio Mariani acquiesce.

– Parfait. Tu n'as pas de questions ?

– Non.

C'est alors que Simone Civinini arrive. Il est venu s'assurer que tout va bien.

– Alors, comment ça se passe ?

Karim lui répond avec un grand sourire :

– Du feu de Dieu. C'est dans la poche.

– Bien. Tu as tout d'inscrit sur le téléprompteur. Les noms des candidats, les noms des célébrités, les questions.

Il lui montre un écran entre la caméra deux et la caméra trois où un texte est en train de s'afficher.

– S'il y a le moindre souci, je suis là, à côté. Je connais tout le programme par cœur. Tu ne regardes que moi. C'est moi qui t'indiquerai les changements et tout le reste. Ne perds pas ton sang-froid, sois naturel et tu verras que tout ira bien.

– Je ne perds jamais mon sang-froid. Rien ne me fait peur.

Simone regarde de nouveau Vittorio, mais ce dernier évite son regard.

– Bien, nous allons faire en sorte que tout le reste marche comme sur des roulettes. Nous serons là-bas.

Il désigne un point derrière le téléprompteur et la caméra centrale.

Karim sourit.

– Cool, Raoul. Tout est sous contrôle.

Vittorio et Simone s'éloignent. Dès qu'ils sont hors de portée de voix, Vittorio se lâche.

– Tu le sens comment, toi ?

– Génial... Tu ne l'as pas entendu ? « Cool, Raoul. »

Ils rient, même si, en réalité, ils sont tous les deux dans leurs petits souliers. Il ne reste que quelques minutes à présent. Les candidats entrent sur le plateau, les VIP aussi, et tous prennent leurs places. Karim, en revanche, est assis au milieu de la scène, et au lieu de relire ses notes, il passe un coup de fil.

– Maman, mets-toi sur Rete Uno, tu vas enfin me voir. Quoi ? Non, maman, Rete Uno. Il faut que je raccroche.

Aussitôt après, il passe un autre appel.

– Tina, tu fais quoi ? Parfait, mets-toi sur Rete Uno. Tu ne vas pas en croire tes yeux. Ce soir, c'est moi qui présente ! Si, si, je te jure. (Il consulte l'horloge en haut du moniteur central.) Dans dix minutes, tu vas me voir. Non, Fulvio Binna est malade, je ne sais pas ce qu'il a. Ils m'ont choisi pour le remplacer.

Il raccroche et continue à prévenir ses amis, ses parents, tous les gens qui n'ont jamais cru qu'il réussirait à faire carrière, jusqu'au dernier appel :

– Peppe ? Je voulais te dire juste une chose : merci. Tu as exaucé mon rêve. Mets-toi sur Rete Uno. Si je suis là aujourd'hui c'est grâce à toi et je n'oublie jamais ce genre de choses.

C'est alors que la voix de Leonardo, l'assistant réalisateur, se fait entendre :

– Attention, plus que trente secondes.

Karim raccroche et range son téléphone dans la poche intérieure de son veston. Puis il s'installe confortablement dans son fauteuil, rajuste son col de chemise en le tirant légèrement en avant et dit : « Prêt », le pouce levé en direction de Leonardo qui hoche la tête.

– Attention, indicatif.

La caméra centrale s'allume, la lumière rouge indique que l'émission a commencé. Le chef opérateur actionne le zoom d'une main et tient la poignée latérale de l'autre. Cette fois, nous sommes à l'antenne. Karim regarde la

caméra et sourit. Il demeure silencieux, peut-être un peu trop longtemps à notre avis, puis il se décide enfin à parler.

– Bonsoir, comment allez-vous ? Moi, ça va très bien. Mais malheureusement, Fulvio Binna a eu un empêchement, si bien que ce soir... Non, ce soir vous pourrez nous voir, oui, vous pourrez nous voir. Bon. Vous pourrez voir notre émission, comme chaque soir, d'ailleurs...

Brusquement, le sourire de Karim s'efface, il regarde le téléprompteur, mais c'est comme s'il ne le voyait pas, il regarde les deux caméras éteintes sans aucune raison. Puis il se tourne de nouveau vers la caméra deux et dit, tout simplement :

– Eh bien, oui, vous pouvez...

Vittorio se lève, une main plaquée sur sa bouche.

– Oh, nom de Dieu...

Dans la salle de régie, Mani commence à frapper la console à coups de poing.

– Putain, putain, putain... Ce crétin n'est même pas fichu d'aligner trois mots. Il est bloqué.

Je regarde Renzi en m'efforçant de garder mon calme.

– Qu'est-ce qu'on fait ?

Il a l'air complètement amorphe. Il secoue la tête, les bras pendant le long du corps.

– Je n'en sais fichtre rien.

Je vois la mine pétrifiée de Karim, qui regarde la caméra deux, l'air complètement paniqué. Le silence est assourdissant. Je sors de la salle de régie et fonce au studio. Je viens d'avoir une autre idée.

– Vite, donnez-moi un micro.

Je prends celui que me tend Leonardo et le passe à Simone.

– Tu connais le programme par cœur. Vas-y, toi. Présente l'émission.

– Moi ?

– Il n'y a pas d'autre solution !

– Puisque tu le dis...

Simone tapote le micro pour s'assurer qu'il est bien allumé et entre sur le plateau.

– Bonsoir, bonsoir à tous ! C’était une blague !

En un clin d’œil, il est au centre du studio, au côté de Karim.

– Enfin pour ce qui est de Fulvio Binna, ce n’est pas une blague, il est indisposé, et c’est moi, Simone Civinini, l’un des scénaristes de l’émission, qui vais me charger de présenter la fabuleuse compétition de ce soir ! S’il te plaît, Karim, tu peux regagner ta place...

Karim se lève et, comme frappé de mutisme, renonce à l’unique opportunité qui s’était offerte à lui. Il esquisse un sourire penaud, remercie Simone, et redevient aussitôt l’excellent assistant de toujours.

Simone, en revanche, avec un naturel époustouflant, commence à présenter l’émission.

– Et donc, j’ai l’immense honneur de vous présenter l’émission la plus incroyable de toute la saison ! Ce soir, ce sont des célébrités qui vont concourir avec nos candidats ! Mais commençons par vous les présenter !

Avec une aisance stupéfiante, Simone Civinini blague avec les VIP, les fait rire, s’amuse avec chaque question, joue sur les erreurs des candidats et transforme ce qui aurait pu être la pire catastrophe de l’histoire de la télévision en un formidable divertissement.

Tandis que l'émission se déroule sans accroc, je regagne la salle de contrôle. Renzi est au fond. Roberto Manni, debout devant la rangée de moniteurs, est occupé à changer les plans des caméras l'un après l'autre. Il claque des doigts.

– Une, quatre, trois, six. Oui, c'est bien comme ça. Voilà ce que j'appelle un bon animateur. Six ! Cinq !

Simone Civinini fait une remarque amusante à la candidate qui vient de donner une mauvaise réponse et l'on entend le public s'esclaffer sur le plateau.

– Ce gamin est un roi de l'improvisation. Il est drôle, plein d'humour et vif. C'est un mélange de Bonolis et de Conti. Un monstre ! Sept, donne-moi la cinq, la cinq !

Et il continue à changer les plans, tout content du nouveau présentateur.

Je regarde Renzi, qui me sourit.

– Et dire qu'on croyait qu'il n'était qu'un bon scénariste...

– Tu vois. Au final, j'ai commis l'erreur que tu espérais.

Je le regarde sans comprendre.

– Comment cela ?

– Je ne l'ai pas engagé comme animateur.

– Si tu l'avais fait, je me serais fait du mauvais sang pour de bon.

Au même instant, mon téléphone portable sonne. C'est un numéro masqué, mais je réponds tout de même.

– Allô !

– Bonsoir. M. Bodani, le directeur, voudrait vous parler. Je peux vous le passer ?

– Bien entendu.

J'attends un moment, puis j'entends quelqu'un prendre le téléphone à l'autre bout de la ligne.

– Stefano Mancini ?

– Oui.

– Bien, en tout premier lieu, félicitations pour l'émission. Je suis désolé de n'avoir pas pu être des vôtres...

– Ce n'est pas grave. L'important c'est que tout se passe bien et que vous soyez satisfaits.

– Nous le sommes. Mais tout d'abord, j'aimerais savoir qui a eu l'idée de mettre ce garçon à la place de Fulvio Binna.

– Ce n'était pas tant une idée qu'une nécessité.

Je n'arrive pas à savoir s'il est en rogne ou pas. Renzi me demande par gestes qui est à l'appareil. Je mets la main sur le récepteur et murmure :

– C'est Bodani, le directeur.

Il lève la main puis l'abaisse comme pour dire : « C'est un dur à cuire. »

Mais quoi qu'il en soit, je suis en ligne avec lui, et l'émission passe à l'antenne, si bien que je ne peux plus faire machine arrière.

– C'est moi qui ai pris la décision, expliqué-je.

– Eh bien, laissez-moi vous dire une chose... Vous êtes un génie. Vous venez de découvrir un nouveau présentateur. C'est la première fois que je m'amuse en regardant une de mes émissions ! Je passerai vous voir bientôt.

Puis il raccroche.

Renzi me demande aussitôt, intrigué :

– Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

– Que j'étais un génie.

– C'est vrai. Tu aurais pu prendre n'importe qui d'autre, mais c'est lui que tu as choisi. Pourquoi ?

– Parce qu'il est fou. C'est un dingue. Il a le cerveau ainsi fait qu'il passe son temps à tout programmer. Il a une mémoire infallible et il aime ce travail. C'est un cynique au sang-froid et je savais qu'il n'allait pas se dégonfler devant les caméras comme l'autre zouave.

– Oui, c'est vrai. Karim, si tu lui retires ses santiags, son blouson et sa gomina, il n'y a plus personne.

C'est la coupure publicitaire. Roberto Manni se lève et nous rejoint.

– Je suis tout à fait d'accord. En tout cas, celui-là, ne le laissez pas

s'échapper. Il est capable de présenter n'importe quel programme. Bien, ajoute-t-il en s'adressant à tous les autres. On a deux minutes de pause publicitaire.

Il sort de la régie et nous le suivons.

Dans le studio, tout le monde se presse autour de Simone. Tous le félicitent, y compris les célébrités qui participent au quiz, tandis que Karim, seul dans son coin, regarde la scène d'un œil torve, manifestement déçu de n'avoir pas su prendre le train en marche, ni même de composer son billet.

– Bravo, vous êtes formidable. Et cette blague, tout à l'heure, était vraiment excellente.

Une spectatrice assise au premier rang se lève de son siège et s'approche avec son téléphone portable.

– Excusez-moi, je peux faire un selfie avec vous ?

Simone rit, surpris par cette soudaine popularité.

– Mais bien sûr !

La grosse dame vient se poster à côté de lui. Elle a à peine le temps de prendre sa photo que Leonardo l'invite à regagner immédiatement sa place.

– Retournez vous asseoir. S'il vous plaît, dépêchez-vous. On reprend l'antenne. Dégagez le plateau.

Les gens se dispersent et il ne reste que Vittorio Mariani, qui explique deux ou trois choses à Simone.

– Souviens-toi qu'ils peuvent jouer par équipe et que la candidate a la possibilité de choisir son challenger.

Simone lui lance un coup d'œil amusé, puis lui glisse à l'oreille :

– J'ai vu l'émission quelque chose comme trente fois de suite, je sais comment ça marche. Je ne suis pas Karim... Cool, Raoul !

Et ils éclatent de rire.

– Oui, c'est vrai. Excuse-moi.

– Tu m'as toujours sous-estimé.

– Ce n'est pas vrai.

– Si, si.

Et ils continuent à blaguer. J'aime cette complicité entre eux.

– Bien..., dis-je en m'approchant. Tu avais bien caché ton jeu. Tu n'es pas

qu'un bon scénariste, tu es un excellent présentateur !

– Ce n'est pas vrai. Je ne vous ai rien caché. Pour moi aussi c'est une découverte. À la maison, quand j'étais gamin, ma sœur Lisa et moi, on jouait à la télé. J'étais le présentateur et elle mon assistante.

– Dans ce cas, on devrait lui demander de venir animer l'émission avec toi.

– Impossible, elle est biologiste et vit en Allemagne. Mais un assistant autre que Karim serait le bienvenu. Parce que, si Fulvio ne se remet pas, on va faire quoi ? Il me semble que, maintenant qu'il a foiré sa présentation, Karim est complètement hors jeu. Je ne sais pas ce que vous en pensez...

– Oui, je suis d'accord. Mais ne t'inquiète pas de ça pour l'instant. Finis l'émission et ensuite on ira dîner ensemble pour en parler calmement.

– D'accord.

C'est la fin de la publicité. L'indicatif revient et, sur un signal de Leonardo, une salve d'applaudissements retentit dans la salle. Jamais le public n'avait manifesté autant d'enthousiasme et d'implication.

– Et nous voilà de nouveau réunis. Bienvenue aux téléspectateurs qui viennent de nous rejoindre. Non, je ne suis pas une mutation génétique de Fulvio Binna, mais un de ses scénaristes, qui le remplace parce qu'il est souffrant. Je suis ravi d'être ici avec vous, mais je vous promets que je n'ai pas jeté de mauvais sort à Binna. Et d'ailleurs, je vous donne ma parole, commissaire Montalbano : je ne l'ai pas empoisonné !

Le public éclate de rire et dans la salle de régie, les scénaristes aussi. Il n'y a qu'une seule personne qui le regarde de travers : Karim, tout seul dans son coin, avec une enveloppe à la main. C'est à lui à présent d'intervenir, et il remet l'enveloppe à Simone.

– Merci, Karim, tu peux te rasseoir.

Il le renvoie sans rien ajouter, contrairement à Binna, qui le gardait toujours à ses côtés.

Karim regagne sa place en se racontant des histoires pour essayer de retrouver son calme. « Fulvio va revenir très vite et tout sera comme avant. Lui et moi, on continuera à assurer le succès de l'émission. Parce qu'au final, tout ce qui compte, c'est l'audimat. Je suis meilleur dans mon rôle de *partenaire*. Il est trop tôt pour que je devienne animateur. »

Pendant ce temps, Simone ouvre l'enveloppe et sourit. Il a déjà une idée de qui pourrait remplacer Karim Derrano, s'il continue à présenter l'émission. L'idée vient de lui venir. Ou plutôt, elle ne l'a jamais quitté.

– S’il vous plaît, asseyez-vous.

La secrétaire fait passer Gin dans une petite salle d’attente où il y a d’autres futures mamans, certaines avec des ventres si gros qu’elles doivent être proches du terme. L’une consulte son portable, cette autre feuillette une revue, tandis que celle-là joue avec sa fille qui doit avoir quatre ans.

– Dis, pourquoi il va s’appeler comme grand-père ? Quand je dirai Ugo, c’est lui que j’appellerai ou c’est grand-père ?

– Les deux, répond sa maman en souriant.

– Madame Biro ? demande l’infirmière.

Gin se lève.

– Veuillez me suivre, s’il vous plaît, le docteur va vous recevoir.

Gin longe le couloir, passe devant plusieurs salles de consultation, jusqu’à atteindre la porte du Dr Valerio Flamini.

Elle frappe.

– Entrez.

Le médecin se lève aussitôt et vient à sa rencontre.

– Bonjour, Ginevra. Comment allez-vous ? Vous vous sentez fatiguée ?

– Non, pas du tout. Mais j’ai pris l’ascenseur.

Elle lui sourit. Il la scrute un instant puis hoche la tête.

– S’il vous plaît. Asseyez-vous.

Il lui indique un fauteuil devant le bureau.

– Merci.

– Voyons voir..., commence-t-il en ouvrant un dossier. Vous n’avez rien senti de particulier ? Douleurs ? Nausées ? Fatigue excessive ?

– Un peu, si.

Le médecin ôte ses lunettes et les pose sur la table. Puis il joint les mains, se cale dans son fauteuil et ferme brièvement les yeux. Quand il les rouvre, Gin

se raidit, elle comprend que quelque chose ne va pas. Le docteur essaie de sourire, mais l'expression de sa bouche trahit son inquiétude.

– Nous avons un problème.

Gin sent son cœur qui s'emballa dans sa poitrine. Elle manque d'air.

– La petite ?

– Non, vous.

Aussi absurde que cela puisse paraître, elle se calme d'un coup, et son cœur se remet à battre normalement, comme s'il essayait de lui dire « Arrête de te faire des films ».

Le docteur remet ses lunettes et sort une feuille du dossier.

– Tout me semblait aller bien, mais j'ai constaté qu'un minuscule renflement sur un ganglion lymphatique avait grossi. C'est pourquoi je vous ai fait faire des analyses plus poussées. J'espérais qu'il ne s'agissait que d'une simple inflammation, mais malheureusement, non. C'est une tumeur. Un lymphome de Hodgkin.

Gin ressent soudain un pincement, et comme si elle s'auscultait elle-même, elle pénètre à l'intérieur de son corps, s'efforce de percevoir le moindre changement, la plus petite gêne, quelque minuscule dérèglement. Mais elle ne sent rien. Rien du tout. Alors, elle regarde le médecin d'un air incrédule. Elle aimerait lui dire : « Vous vous trompez peut-être. » Mais elle se tient coite tandis que les questions affluent dans sa tête : « Pourquoi moi ? Pourquoi juste au moment où j'attends Aurora ? »

Le médecin la regarde, désolé de ne pas pouvoir évoquer la possibilité d'une erreur.

– J'ai fait faire deux séries d'analyses exprès, parce que j'espérais que les résultats étaient erronés. Mais ce n'est pas le cas...

Ils demeurent quelques instants silencieux et Gin repense à tout ce qu'elle a vécu au cours des semaines passées : son mariage, la fête et les photos avec les invités, sa lune de miel, les premières échographies... Tous ces souvenirs lui semblent tout à coup ternis. Elle secoue la tête pour s'arracher à la torpeur qui s'est emparée d'elle.

– Et maintenant, on fait quoi ?

Il lui sourit.

– Nous avons eu de la chance. Le suivi de votre grossesse nous a permis de découvrir la tumeur à un stade précoce. Nous allons donc commencer immédiatement la chimiothérapie et la radiothérapie pour l'éliminer complètement.

– Et le bébé ?

– Pour pouvoir commencer le traitement, nous devons interrompre votre grossesse.

À ces mots, Gin reste sans voix. Perdre Aurora, la perdre après l'avoir vue, avoir entendu les battements rapides de son cœur, avoir senti de temps à autre un petit coup de pied. La perdre sans jamais pouvoir la connaître...

– Non.

Le médecin la regarde sans comprendre.

– Non, quoi ?

– Je ne me sens pas capable de faire ça à ma fille.

Il hoche la tête.

– Je comprends. C'est une décision qui vous appartient. Voulez-vous prendre le temps d'y réfléchir ? En parler avec votre époux, votre famille ?

– Non. Ma décision est prise. Quelles peuvent être les conséquences si j'attends d'avoir accouché ?

– Je n'en sais rien. Soit le lymphome se développe très lentement, auquel cas vous pouvez attendre la naissance de votre bébé avant de commencer le traitement, soit il est agressif et les risques s'en trouvent décuplés. Réfléchissez-y bien, ce n'est pas une tumeur bénigne. C'est pourquoi je me permets d'insister. Il vaudrait mieux commencer le traitement le plus rapidement possible.

Gin secoue la tête.

– Non.

– Si vous commencez tout de suite, vous avez quatre-vingts pour cent de chances de guérir. Dans six mois, vous n'en aurez peut-être que soixante-dix.

Gin esquisse un petit sourire.

– C'est un bon pourcentage. Je m'attendais à pire.

Le Dr Flamini exhale un soupir.

– Vous êtes une femme optimiste et positive. Je vous conseille de continuer

ainsi. Notre moral peut influencer grandement sur l'état de notre corps, en particulier quand nous sommes malades...

Il lui sourit et lui tapote la main d'un geste paternel.

– Ne soyez pas trop dure avec vous-même. Prenez le temps de réfléchir. Et si jamais vous changez d'avis, n'ayez pas peur de me le dire, même si vous avez pris votre décision aujourd'hui, devant moi. De nombreuses femmes se sont retrouvées dans la même situation et se sont dit : « Et si mon enfant naît et qu'il n'a pas sa mère à ses côtés ? Est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux que ma fille naisse quand je serai guérie ? »

Gin sourit.

– Dans la vie, on peut se mentir à soi-même autant qu'on le veut, et vous et ces mères-là le savez très bien. Cette fille-là serait ma deuxième. Vous avez dit vous-même que j'étais optimiste. Eh bien, vous savez quoi ? J'espère avoir aussi la première.

Je prends le train pour Milan. Renzi m'a pris un compartiment de première classe très confortable. Tellement confortable qu'il m'est entièrement réservé. J'ai rendez-vous avec Calemi, pour signer deux contrats en *prime time* avec Medinews Cinq et Medinews Quattro, si tout va bien. Ce serait un grand pas en avant pour Futura. Je consulte ma montre. Gin avait rendez-vous chez le gynécologue. Elle doit avoir fini et être sortie de la consultation. J'essaie de l'appeler. Elle décroche à la première sonnerie.

– Eh, tu es rapide, dis donc ! Je pensais te trouver au volant ou à demi nue chez le médecin !

Gin rit.

– Tu exagères. Je ne lui montre que mon ventre ! Ce n'était qu'une échographie. De toute façon, j'ai fini de bonne heure et je suis à la maison.

– Bien. Et comment ça s'est passé ?

– Très bien. Aurora continue de grandir et de forcer. Je l'ai surprise en train de sucer son pouce. J'ai fait une photo. Je vais te l'envoyer tout à l'heure.

– Eh ! Génial ! Et toi, tout va bien ? Comment est-ce que tu te sens ?

– En pleine forme. Ce soir je vais aller à mon premier cours de natation prénatale. Le docteur me l'a conseillé, pour être plus souple au moment de l'accouchement.

– Mais tu es déjà très souple.

– Oui, bien sûr, je rebondis comme un ballon... C'est ça que tu voulais dire ?

– Je te trouve encore plus belle enceinte.

Gin ferme les yeux. Il n'a pas idée combien elle a besoin de se l'entendre dire. Elle s'efforce de contenir son angoisse. Tout va bien se passer.

– Mon très cher Mancini, tu es un gros balourd. Ces reparties, c'est ton cœur qui te les souffle, ou la partie de toi qui se trouve un peu plus bas.

– Ah, je vois, mon foie ! Je ne vois absolument pas de quoi tu veux parler.

– Ton membre ! Celui-là, il est prêt à tout pour arriver à ses fins ! Même si,

maintenant qu'Aurora commence à grandir, tu vas devoir te mettre à la diète.

– Ce n'est pas vrai. Le médecin a dit que ça n'était pas incompatible.

« Malheureusement, Step, le médecin a dit autre chose aussi. Mais tu n'es pas au courant. Et maintenant, il faut que je raccroche, sinon je vais me mettre à pleurer. »

– Excuse-moi, ma mère m'attend, je te rappelle plus tard.

– Oui, ma chérie. Pas de problème.

– Ah si ! juste une chose. Ça s'est passé comment le direct de *Lo Squizzzone* ? J'en ai regardé un petit bout, hier, et ça m'a bien plu !

– Nous n'avons pas encore les résultats de l'audimat. Mais dès que je suis au courant, je te le dis.

Nous raccrochons. Le fait est que je n'ai toujours rien reçu de la direction. Bizarre. Il est 10 h 42, c'est généralement à cette heure-ci qu'ils publient les résultats. J'appelle Renzi, qui décroche aussitôt.

– J'allais t'appeler à l'instant.

– Eh donc ? Je suis sur des charbons ardents. C'est quoi les résultats ?

– À mon avis, s'ils ont autant tardé, c'est parce qu'ils n'arrivaient pas à y croire eux-mêmes. On a gagné cinq points. *Lo Squizzzone* est passé de dix-huit à vingt-trois. Tu imagines !

– Non. C'est impossible... tu te paies ma tête.

– Ils m'ont tous appelé. Même le PDG. Ils sont vraiment contents. Ils ont dit que c'était la bouffée d'air frais qu'ils attendaient.

– Incroyable. On l'a déniché à Civittavecchia et il est parti pour conquérir l'Amérique. Ce sera le nouveau Mike Bongiorno.

– Oui, mais à l'envers. Mike est né à New York et il a conquis l'Italie.

Renzi et son obsession du détail.

– Oui, d'accord. Et maintenant, on fait quoi avec notre nouveau présentateur ?

– J'ai eu une discussion de fond avec lui. Pour l'instant, il ne veut signer avec personne. Il a besoin de réfléchir. Il a dit qu'il n'y avait pas le feu. Il est dans son bureau en ce moment. Il a reçu une quantité invraisemblable de coups de fil et aussi des cadeaux de la Rete. Ils veulent continuer avec lui.

– Sérieux ? Et Binna, comment est-ce qu'il va ?

– Quand il a su qu’un autre avait présenté *Lo Squizzzone*, il s’est immédiatement remis. Quand il a appris qu’on avait gagné cinq points d’audience, il s’est mis en rogne, et quand il saura que Simone Civinini va continuer à sa place, m’est avis qu’il va refaire une tentative de suicide.

– Tu es sûr que c’est ce qu’ils ont dit ?

– Mais évidemment !

– Et ils peuvent le faire ?

– Bah, le contrat les y autorise en tout cas. Ils ont demandé à Civinini d’assurer durant toute la semaine, vraisemblablement pour voir comment ça évolue et si le record d’audience d’hier était dû à la curiosité du public. Autrement dit, pour voir s’il s’agit d’un véritable phénomène ou pas. Et à la fin de la semaine, ils décideront quoi faire.

– Et cela, ils l’ont dit à Binna ?

– Non. D’après eux, c’est à toi, le producteur, de le faire.

– Ah, mais oui, bien sûr ! Je suis le producteur quand ça les intéresse...

Renzi éclate de rire à l’autre bout de la ligne.

– Stefano, ce sont les bons et les mauvais côtés de ton job. Appelle-le, je suis sûr que tu vas trouver les mots qu’il faut pour lui annoncer la nouvelle...

– Moi, je crois que tu t’en sortiras mieux que moi, vu la façon dont tu viens de m’embobiner.

– Mais...

– ... c’est à moi de le faire, je sais. C’est moi le producteur après tout. Bon, je l’appelle et te tiens au jus.

Je raccroche. Je prends un moment pour réfléchir. J’ouvre l’agenda de mon téléphone et je prends quelques notes qui pourront me servir pendant la conversation. Je fais toujours ça avant de me lancer dans une discussion. Il se peut que la conversation prenne une autre direction. Mais j’aurais au moins essayé. Je vais dire ce qui me semble le plus juste. Je relis mes notes, puis compose le numéro.

– Fulvio, bonjour. Comment vas-tu ?

– À ton avis ? Comme quelqu’un qui a reçu un coup de poignard dans le dos de la part de ses amis, de tous ceux qui pendant tout ce temps ont fait semblant de m’apprécier.

– Mais pourquoi est-ce que tu dis ça ? Désolé, mais personne n’aurait confié ton rôle à quelqu’un d’autre si tu n’avais pas eu ce problème.

– Quel problème ?

– Bien... disons que tu n’étais pas en forme.

Sur mon agenda, j’ai noté : *Ne surtout pas faire allusion à la tentative de suicide.*

– Oui, mais si j’avais su que l’émission allait passer à l’antenne de toute façon, je me serais remis sur pied ! Je croyais qu’elle allait être annulée et remplacée par un film. Certainement pas que quelqu’un d’autre allait prendre ma place !

– Tu as raison, Fulvio, mais hier, compte tenu des circonstances, il valait mieux faire ça. Tu n’étais pas en forme et ça se serait vu.

– Non, les spectateurs ne se seraient rendu compte de rien. Moi aussi, je sais jouer la comédie. Il n’y a pas que ce... Civinini. Il joue au gars sympa alors qu’il déteste les gens. Il n’est pas comme moi. Moi, j’aime sincèrement le public...

– Oui, tu as raison...

– En plus de ça, il a accumulé les erreurs avec les VIP... Il y avait moyen de placer un tas d’autres blagues, de leur mettre la pression. Mais lui, il a donné l’impression qu’ils étaient plus cultivés qu’ils ne le sont réellement.

– Oui...

– Et de toute façon, les vingt-trois points d’audience, vous ne les devez qu’à l’effet de surprise. Dommage pour lui, il ne saura jamais combien il en aurait perdu ce soir ! Parce que ce soir, c’est moi qui reprends le flambeau, et avec ce qui s’est passé hier, on va marquer à nouveau vingt-trois points sinon plus !

– Oui, justement, c’est pour cela que je t’appelais. La Rete voudrait que Civinini continue toute la semaine.

– Quoi ? Mais vous êtes tombés sur la tête ? C’est moi qui ai assuré le succès de cette émission, moi qui ai imaginé les formules-chocs, et tous les petits numéros avec Karim ! Je... je vais vous coller un procès.

– Écoute, je ne crois pas que tu puisses faire ça. Le service juridique de la Rete aura certainement passé ton contrat au crible pour voir si tu pouvais

porter l'affaire devant les tribunaux. Il est évident que tu n'as aucun recours, sinon ils n'auraient jamais fait une chose pareille.

Il reste un moment silencieux. J'en profite pour en rajouter une couche.

– Écoute, Fulvio. À mon avis, tu ferais mieux de jeter l'éponge et de ne pas chercher à faire de vagues. Maintenant, repose-toi et tâche de remettre un peu d'ordre dans ta vie personnelle pour ne pas que les journaux continuent de gloser. Au final, tu verras que c'est toi qui avais raison et que le « phénomène Civinini » n'était qu'une étoile filante. Et tu nous reviendras en vainqueur, et surtout en forme. Moi, quand j'ai un problème à la maison, je m'y colle jusqu'à ce que je l'aie résolu...

Fulvio ne dit rien. Puis soudain, il revient à l'attaque.

– Eh bien, permets-moi de te dire que tu te fourres le doigt dans l'œil, mon cher Mancini. Ce que je veux, c'est continuer à présenter cette émission, mais toi, tu es en train de me baratiner en me faisant croire que tu me fais une faveur.

J'ai envie de rire, mais je me retiens. « Écoutez qui parle ! »

– Mais non, voyons, jamais de la vie. C'est plutôt que la Rete nous a mis tous les deux au pied du mur. Je peux t'assurer que je n'ai pas voix au chapitre.

– Très bien. Je vais en parler à mon avocat.

– C'est ça, appelle-le et on en reparle ensuite. Mais, s'il te plaît, garde ton sang-froid.

– Entendu.

Il raccroche.

Je n'arrive pas à y croire. J'ai réussi à faire entendre raison à une « *drama queen* » et à lui démontrer qu'elle sortira vainqueur d'une situation à laquelle, de toute façon, elle ne peut pas échapper. Je ne me reconnais pas. Le plus triste, c'est que Fulvio ne pense qu'à ses intérêts et à l'émission qu'il vient de perdre et non pas à son histoire d'amour qui est en train de partir à vau-l'eau. Il ne pense pas à la personne qu'il a trahie et qu'il faisait semblant d'aimer. Hier, il voulait se suicider à cause de son amant, aujourd'hui il ne pense plus qu'à l'argent et au succès de *Lo Squizzzone*. S'il en est réellement ainsi, cela

veut dire que les gays ne sont pas différents de nous. Dommage. Je les croyais meilleurs.

Renzi frappe à la porte de Simone.

– Je peux ?

– Mais oui, entre.

Renzi entrebâille un peu plus la porte et voit Angela. Sa fiancée est avec lui.

– Salut ! Désolé, je pensais que tu étais seul.

Simone sourit.

– Tu peux parler en toute tranquillité. Elle et moi, on ne fait qu'un.

À ces paroles, la fille sourit, heureuse et touchée.

– Je voulais juste te dire qu'on est tous très contents. On ne s'attendait pas à faire un carton pareil.

– Ben, pour ne rien te cacher, quand Stefano m'a dit : « C'est toi qui présentes », j'ai pensé : « Il veut que je finisse comme Magalli ? »

Renzi a un petit-haut-le-corps.

– Ah, tu connais cette histoire...

Angela les regarde tous les deux, amusée.

– Simone sait absolument tout ce qui se passe à la télévision depuis toujours. La seule ici qui ne sait pas qui est Magalli, c'est moi.

Renzi regarde Simone, à charge pour lui de tout expliquer.

– Eh bien, il se trouve que Giancarlo Magalli est un des scénaristes de l'émission d'Enrica Bonaccorti, *Pronto, chi gioca?* Pendant sa grossesse, il l'a remplacée temporairement, et il l'a fait tellement bien qu'il est passé du poste de scénariste à celui de présentateur.

Renzi rit et ajoute :

– L'année suivante, il a présenté toute l'émission du début à la fin, parce que Bonaccorti a quitté la Rai pour Mediaset.

– Qui aujourd'hui s'appelle Fininvest, souligne Simone.

– Exactement, mais ils ont donné un nouveau titre au programme : *Pronto, è la Rai?*, précise Renzi en riant.

– En effet.

Angela leur sourit.

– Eh, vous pourriez tenter *Rischiatutto*, je ne sais pas lequel des deux gagnerait en répondant aux questions sur l’histoire de la télévision.

Renzi montre Simone du doigt.

– Lui. Il a une mémoire phénoménale, au point qu’il se souvient en détail de tous les programmes de l’époque.

Angela acquiesce.

– De temps en temps, il me dit des choses sur mon passé dont même moi je ne me souviens pas, et avec une telle précision que j’en viens à me dire qu’il les a inventées.

Simone redevient sérieux.

– Moi, je n’invente jamais rien. Ça ne plaît pas forcément à tout le monde, mais je dis toujours la vérité.

L’espace d’un instant, il y a comme un froid. Renzi s’empresse de détendre l’atmosphère.

– Et donc ? Tu sais quelle suite donner à l’émission ?

– Oui, j’ai une proposition. J’ai demandé à Vittorio Mariani et aux autres scénaristes de venir dans mon bureau pour qu’on discute ensemble de certains points du découpage. Ensuite, si vous êtes d’accord, j’ai proposé Dania Valenti. C’est celle qui me paraît la plus compétente et la plus sympathique de toute l’équipe.

Angela approuve.

– Et c’est aussi la plus jolie, ou en tout cas la moins immature ! Elle a de l’aplomb, elle est calme, elle ne cherche pas à concurrencer les autres.

Simone écarte les mains.

– Tu vois ? Je n’ai même pas eu besoin de la briefer. C’est rare qu’une femme parle en des termes aussi élogieux d’une autre femme... Elle te plaît à toi ?

Renzi se raidit, mais fait tout pour que ça ne se remarque pas.

– Oui, vos remarques me paraissent fondées.

Simone le regarde, un petit sourire aux lèvres, comme s’il savait qu’il y a quelque chose entre eux. En tout cas, il en a l’air.

– Nous sommes tous d'accord donc.

Renzi essaie d'en savoir un peu plus sur ses intentions.

– Mais qu'est-ce que vous voulez faire avec elle ?

Comme il prononce ces paroles, il se met à rougir malgré lui. Il n'en revient pas d'être aussi jaloux, et sans aucune raison au demeurant, tout au moins pour cette fois-là. Simone allume son ordinateur.

– Bien, regarde, j'ai imaginé quelques scènes qui pourraient plaire au public. Mais que les choses soient claires, je la préfère à Karim. Je pense que cela pourrait créer des situations différentes, tandis qu'avec Karim ce serait comme avant, avec Fulvio, et avec moi ça ne fonctionnerait pas. Ces deux-là entretenaient une relation très étroite...

Il éclate de rire.

– Oui, dans tous les sens du terme, mais ce n'était pas ce à quoi je pensais. Dans mon cas, je trouve plus productif de blaguer, flirter ou me chamailler avec une femme. Enfin, c'est mon avis. Dania me paraît parfaite pour cela. Tu es d'accord ?

Renzi se met à réfléchir, d'un point de vue strictement professionnel cette fois.

– Oui, c'est une bonne idée.

– Et Karim pourrait faire semblant d'en pincer pour elle et de souffrir de notre relation, et aussi parce que c'est elle qui a décroché le premier rôle, à ses dépens à lui. Ainsi, on crée une rivalité entre eux et chacun me prépare des surprises pour voir lequel des deux est le plus malin. Tout cela, je l'ai noté dans mon ordi...

Il tourne le moniteur vers Renzi et lui montre une liste assez longue.

– Enfin, ce ne sont que des idées. Ensuite, je vais devoir les développer avec les autres scénaristes.

– On peut ?

Juste à ce moment-là, Vittorio Mariano se présente à la porte avec trois scénaristes et, bien entendu, Dania Valenti.

– Mais bien sûr, entrez.

Simone se lève de son bureau.

– Je vais chercher des chaises pour tout le monde. Quoique... on pourrait

aussi aller dans la grande salle, non ?

– Oui, on y sera plus à l’aise et on travaillera mieux.

Ils sortent tous du bureau et Angela embrasse Simone.

– Bon, je file. On s’appelle plus tard.

– Oui, ma chérie. À plus.

Angela prend congé de tous puis s’éloigne tandis que Renzi sourit à Dania, qui lui rend son sourire et entre avec les autres dans la salle de réunion. Simone ferme la porte. Renzi les observe à travers la vitre. Ils les voient parler mais n’entend pas ce qu’ils disent. Ils rient, plaisantent puis regardent quelque chose sur un grand tableau noir. Au bout d’un moment, ils cessent de blaguer et écoutent les explications de Simone assisté de Vittorio. L’un des plus jeunes, un certain Adelmo, s’approche de Dania et lui murmure quelque chose à l’oreille. Elle rit et lui assène un coup de poing sur l’épaule en guise de réponse, et l’envoie balader en riant. Dania lui demande d’arrêter parce qu’elle veut écouter ce que dit Simone. Mais soudain, comme si elle avait senti un regard sur elle, elle se retourne vers la porte vitrée et aperçoit Renzi debout dans le couloir qui l’observe. Elle lui sourit de toutes ses dents. Il lui rend son sourire, même s’il est fou de colère et de jalousie.

Raffaella réprimande Iman, la femme de ménage.

– Tu n’as toujours pas compris comment on met une table ? Je veux les couverts dans cet ordre-ci, la cuillère pour les entrées en premier.

– Mais parfois, vous la voulez devant l’assiette, dès le début du déjeuner ou du dîner.

– Ça, c’est au cas où il y aurait un entremets ou un dessert. Tu as vu qu’on servait des entremets aujourd’hui ?

– Il y en a plein le congélateur.

– Et tu as remarqué que j’en avais décongelé ?

– Non, mais...

– Bon, on ne va pas en parler jusqu’à demain. Alors tu fais ce que je te dis et tu ne discutes pas.

– Oui, mais c’était juste pour m’assurer que je ne me trompais pas.

Raffaella hausse le ton.

– Arrête de discutaitter ! C’est comme ça et pas autrement !

Iman se tait. Elle dispose les couverts un par un dans l’ordre que lui a indiqué Raffaella, qui, pendant ce temps-là, s’occupe d’arranger les fleurs dans l’entrée. Elles sont toutes entassées dans le vase en cristal. Mais à peine les effleure-t-elle que tous les pétales jaunes des tulipes tombent et s’éparpillent sur la console.

– Claudio !

Aussitôt, Claudio apparaît au bout du couloir.

– Je voulais justement te parler.

– Si c’est pour te répandre en excuses, c’est trop tard. Non, mais, qu’est-ce que c’est que ces fleurs que tu as achetées ? Rien que de les toucher, paf, tous les pétales sont tombés !

– J’ai voulu économiser ! Je suis allé les acheter au petit kiosque du pont Milvio, là où tu les prends toujours.

- Ils t’ont refilé des fleurs congelées, collées avec de la salive, ma parole !
 - Tu veux que je retourne en acheter d’autres ?
 - Non, tant pis. Il faudra qu’ils se contentent des fleurs de la terrasse.
- Iman... ! Iman... !

La jeune femme arrive en courant de la cuisine.

- Oui, Madame ?
- Jette-moi ça à la poubelle, et fais attention à ne pas en mettre partout. Elles se défont rien qu’à les toucher.
- Oui, Madame.
- Et quand tu auras fini, passe l’aspirateur, sinon Daniela va nous faire une crise d’asthme, veille bien à ôter le pollen. Comment une femme peut-elle être allergique aux fleurs ? C’est comme si un homme était allergique au football.

Claudio sourit.

- Qui est-ce qui vient dîner ce soir ?
- Tes filles, sans leurs conjoints.
- Ah.
- Ce sont elles qui ont voulu qu’on fasse ce dîner.

Claudio hoche la tête et sourit. Par-devers lui, il se demande : « Mais pourquoi est-ce qu’elle a voulu que j’aille acheter des fleurs ? Ce sont nos filles, pas des invitées de marque. » Raffaella réarrange les rideaux qui sont trop tirés.

- Et donc ? Qu’est-ce que tu voulais me dire ? Pourquoi est-ce que tu me cherchais ? demande-t-elle à Claudio. Mais d’abord, ôte-moi d’un doute, tu les as payées combien ces fleurs ?

– Douze euros.

Raffaella ronchonne. Elle sait pertinemment que Claudio lui a menti : il les a payées vingt euros, mais en liquide, si bien qu’elle ne pourra jamais rien prouver. Claudio s’arme de courage.

- Tu te souviens de mon copain Baroni, qui dirige la succursale d’une grande entreprise ? Il nous a refilé un super conseil de placement. On a acheté les actions à vingt et elles ont grimpé à trente. Maintenant, il faut absolument que nous en achetions d’autres, et comme ça, d’ici à cet été, on liquide les

actions et on se paie une nouvelle maison et tout ce qu'on voudra. Si tout va bien, on va quintupler la mise. Il s'agit d'une entreprise pharmaceutique en pleine expansion. Mais il faut qu'on achète encore plus d'actions pour attirer les investisseurs.

– Baroni, il en acheté lui aussi ?

– Oui, vingt millions, et je les ai vues... Sinon, je ne me serais pas lancé.

– Tu es sûr de ton coup ?

– Évidemment, je n'aurais pas pris le risque sinon. C'est un placement sûr. Il faut juste faire encore un petit effort financier et c'est bon.

Claudio pose une liasse de documents sur la console et lui tend un stylo. Puis il lui montre là où elle doit signer, en bas à droite.

– Ici.

Raffaella signe immédiatement. Claudio ôte la page du dessus et refait la même chose avec la suivante.

– Ici aussi. Il faut toutes les signer.

Elle soupire et signe. Au même instant, la sonnette retentit.

– Elles sont là. Ôte-moi ces papiers de là, je ne veux pas qu'elles voient ça. Il s'agit d'une affaire privée.

Claudio reprend la chemise et disparaît dans le couloir. Une fois dans son petit bureau, il la range dans le premier tiroir de son secrétaire puis se frotte les mains. Il est très content de ce placement. Certes, il risque gros, mais le fait que Baroni le lui ait recommandé le tranquillise. Ce qu'il va toucher au final lui permettra de vivre comme un riche. Dans le confort. Il pourra se payer des vacances aux Maldives chaque année, comme Raffaella en rêve depuis toujours, mais sans se soucier de savoir si son compte en banque est suffisamment approvisionné cette fois. Il entend s'ouvrir la porte du salon et ensuite la voix de sa femme.

– Ah, enfin, nous voilà réunis, rien que nous quatre, comme dans le bon vieux temps. Vous avez fait garder les enfants ?

Babi embrasse Raffaella.

– Ils sont tous les deux chez moi, avec Leonor. Ils vont regarder les dessins animés et ensuite ils iront au lit.

Claudio arrive.

– Je suis ravi que Massimo et Vasco s’entendent aussi bien. C’est un peu comme nous au fond !

Il embrasse ses filles en les serrant contre lui, chose dont Babi et Daniela ont horreur, mais qu’elles n’ont jamais osé lui dire.

– Attention, papa ! s’écrit Daniela. J’ai apporté des gâteries !

Raffaella s’empresse de les lui prendre des mains.

– Oui, il ne manquerait plus que votre père se charge de faire ça ! Venez, nous allons passer à table. Iman !

La femme de ménage arrive. Elle salue les deux filles, puis prend les ordres de sa patronne.

– Tiens, prends ceci et mets-le au réfrigérateur.

Iman disparaît et Raffaella sourit à Daniela.

– Quelle bonne idée vous avez eue de passer chez Euclide, comme dans le bon vieux temps !

– Oui, nous avons acheté un assortiment de gâteaux, explique Babi. J’adore pouvoir goûter différentes pâtisseries, il y a aussi six truffes, comme ça je pourrai en manger au moins deux.

Claudio la pince pour s’amuser.

– Moi, je vais te chiper toute la boîte.

– Je te le déconseille, papa ! Le moment venu, j’irai la chercher moi-même dans le frigo.

Claudio la serre dans ses bras. Puis il murmure avec un ricanement faussement sadique :

– J’ai dit à Iman de la faire disparaître.

– Arrête..., dit Daniela en s’asseyant. Quand j’étais petite et que tu riais comme ça, j’étais terrorisée.

Raffaella s’assied à son tour.

– Tu veux dire que chaque fois que tu fondais en larmes c’était à cause de lui, parce qu’il te faisait peur ?

– Non, maman. Ce n’était pas à cause de ça, réplique Daniela.

Puis elle regarde Babi, en se souvenant qu’elle lui a fait des confidences.

– Bien, et qu’est-ce qu’on mange ? Aujourd’hui, je suis tellement content que je vais faire une entorse à mon régime !

– Moi, je suis très intriguée. Pourquoi est-ce que vous vous êtes invitées à dîner à la maison ?

– Parce qu'on ne se voit jamais.

Raffaella regarde Daniela et hausse un sourcil.

– Tu me prends pour une idiote ?

Mais elle ne lui laisse pas le temps de répondre :

– Iman ! Apporte les entrées, s'il te plaît.

Ils commencent à dîner tranquillement. Daniela raconte quelques anecdotes amusantes du bureau. Tous l'écoutent, laissant de côté leurs soucis, et rient de bon cœur. En particulier Raffaella, qui est mauvais public en général, se laisse aller à la bonne humeur. Babi et Daniela échangent un regard surpris, mais elles sont contentes et profitent au maximum de cette gaieté inhabituelle. Puis arrive le moment du dessert. Et Babi se lève en courant.

– J'y vais !

Elle se précipite à la cuisine, prenant de court son père, qui n'a pas réagi assez vite.

Elle revient avec la boîte de gâteaux, la pose au centre de la table et retire l'emballage. Il reste un peu de crème et de chocolat sur le papier. Daniela l'essuie puis lèche son doigt.

– Mais enfin, Daniela, qu'est-ce que tu fais ?

– Je savoure la douceur de la vie, maman !

– Tu ne changeras jamais...

– Tu as raison, mais ce soir, outre le plaisir de dîner avec vous, je suis venue pour vous faire part de deux nouvelles qui n'ont pas de rapport entre elles.

Raffaella la réfrène :

– Une seconde.

Puis, haussant la voix :

– Iman ! Le café, s'il te plaît !

La réponse leur parvient depuis la cuisine :

– Oui, tout de suite.

– C'est bien, tu peux continuer, dit Raffaella à sa fille.

Claudio en profite pour prendre une truffe et deux petites mignardises au chocolat. Daniela demande :

– Je peux continuer, papa ?

Claudio, qui vient d'enfourner une mignardise entière, n'arrive pas à parler, seulement à marmonner. Babi s'en rend compte et éclate de rire.

– Oh, non ! Maintenant, maman va se mettre en colère.

Mais Raffaella ne le regarde même pas.

– Je t'ai dit de continuer. Je meurs de curiosité...

Daniela joue avec des miettes de pain éparpillées sur la table, puis reprend :

– J'étais donc en train de vous dire que j'avais deux choses à vous annoncer. Mais sans rapport entre elles. La première, c'est que j'ai rompu avec Filippo. Raffaella feint la surprise.

– Oh ! Mais que s'est-il passé ? Je croyais qu'il était très amoureux de toi, qu'il était l'homme qu'il te fallait...

– Je me suis trompée. Il ne s'est rien passé de spécial, mais je me suis rendu compte que pour pouvoir être avec un homme, il fallait que je sois amoureuse, ou tout au moins que j'en aie l'impression. Or je me suis aperçue que je ne l'aimais pas. J'ai eu beau essayer, je n'ai pas réussi à trouver une bonne raison de rester avec lui. C'est pourquoi j'ai rompu. Il est venu à la maison pour essayer de me convaincre par tous les moyens possibles, il m'a même envoyé des roses rouges... (Claudio songe à ses tulipes jaunes congelées.) Douze, pour être très précise, mais ça n'a rien changé. De sorte que je suis de nouveau célibataire.

Raffaella la regarde légèrement de travers.

– Tu veux dire que tu as organisé cette réunion de famille pour nous annoncer cette nouvelle pitoyable ?

Daniela sourit à sa mère.

– Non, maman. Pas seulement.

Au même instant, Iman entre avec le café, mais personne n'a l'air de s'en apercevoir. Seul Claudio lui murmure un timide « Merci ».

– Je le pose là ?

– Oui, merci. Et laisse-nous seuls, dit Raffaella sans même la regarder.

Babi ne trouve pas cela correct, mais elle n'est pas chez elle.

– Excuse-nous, Iman, dit-elle.

La femme de ménage sort du salon et Daniela reprend son récit.

– L'autre chose que je voulais vous dire, c'est que j'ai découvert qui était le père de Vasco.

Raffaella écarquille des yeux comme des soucoupes. Claudio déglutit avec force son second petit gâteau. Babi, qui connaît toute l'histoire, s'amuse de la scène.

Raffaella bombarde sa fille de questions, sa curiosité à son comble.

– Mais qu'as-tu fait ? Tu en es sûre au moins ? Après tout ce temps... ? Et comment ça s'est passé ? Tu en es vraiment certaine ?

Elle se sert un verre d'eau et le boit pour essayer de se calmer tandis que Daniela poursuit :

– Oui, j'en suis certaine, et lui aussi me l'a confirmé. Je l'ai découvert à la suite d'un concours de circonstances que je ne vais pas énumérer maintenant, mais le plus formidable dans tout ça, c'est qu'il est ravi d'être le père de Vasco. Il veut le reconnaître.

Raffaella prend une tasse de café, y ajoute du sucre, et le remue tout en réfléchissant à ce qu'elle va dire à sa fille. Pour finir, elle déclare :

– Si tu es contente, je suis contente.

Daniela lui sourit.

– Merci, maman. En fait, il avait essayé de se rapprocher de moi, mais je n'ai rien voulu savoir. J'ai pensé qu'il ne voudrait pas connaître notre fils. Je ne me souvenais pas de ce qui était arrivé. Il est très riche, mais je n'ai pas l'intention de l'épouser ou de lui demander de l'argent.

Raffaella s'arrête soudain de touiller son café. Puis elle le sirote à petites gorgées. « Elle a pris cette décision pour me punir, sans songer au bien de son enfant. Pourquoi est-ce que ma fille me déteste à ce point ? Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça ? »

Daniela lui sourit.

– Je veux qu'il sache que tout ce qui compte, c'est qu'il soit son père et que je suis la femme la plus heureuse du monde. De toute façon, je peux vous le dire, à présent, c'est Sebastiano Valeri.

Raffaella n'est pas sûre d'avoir bien compris.

– Sebastiano Valeri, de Valeri Mobili ?

– Oui, c'est lui.

Raffaella n'arrive pas à y croire. C'est l'une des familles les plus riches de Rome. Elle prend une dernière gorgée de café, qui, sans qu'elle comprenne pourquoi, lui laisse un goût amer.

– Tu es bien tombée...

Daniela sourit.

– Pour moi, il est Sebastiano, le père de Vasco, et rien d'autre.

Claudio la regarde, ému. Il pose sa main sur la sienne et lui sourit.

– C'est bien, ma fille. Tu es quelqu'un de très spécial.

Daniela a soudain envie de pleurer. Elle pense à toutes les fois où elle aurait aimé entendre cette phrase, quand elle était petite, lorsqu'elle avait l'impression que ces mots-là étaient réservés à Babi. Mais elle parvient à retenir ses larmes et à sourire.

– Merci, papa.

– Je t'aime, ma fille.

Raffaella, en revanche, ne dit rien. Elle prend un petit gâteau à la chantilly et le met dans son assiette. Elle cherche ensuite une fourchette et un couteau à dessert, mais il n'y en a pas sur la table et elle s'agace. Iman n'a pas pensé à en apporter. L'espace d'un instant, elle a l'impression que la terre entière est ligüée contre elle. « Il n'y a donc personne qui sache faire les choses correctement sans qu'on soit constamment derrière ! »

Teresa, la compagne de Giorgio Renzi, est en train de finir de mettre la maison en ordre quand elle entend la porte s'ouvrir. Elle jette un coup d'œil à la pendule. Il est 21 h 48. « Il ne m'a même pas prévenue qu'il rentrerait tard. Son travail devient trop prenant. »

– Bonsoir, comment ça va ?

Renzi est tendu intérieurement, mais il lui sourit.

– Bien, tout va bien.

Teresa s'approche pour l'embrasser et il ne la laisse qu'effleurer sa bouche d'un petit baiser, puis se recule, parce qu'il craint qu'elle ne remarque quelque chose de bizarre : un parfum, ou même, si absurde que cela puisse paraître, un goût sur ses lèvres qui n'est pas le sien.

– On a fini tard, à cause des changements qu'il a fallu faire dans *Lo Squizzzone* et tout ça.

– J'ai vu le nouveau présentateur dont tu m'as parlé, ce fameux Simone Civinini. C'est bien son nom, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Il est très bien. Sympathique, et beaucoup plus nature que Binna. Il cadre mieux avec le rôle. J'ai préparé des petits roulés en sauce, que tu aimes tant, avec une salade de laitue, maïs, carotte et tomate. Ça te va ?

– C'est parfait.

Renzi s'approche du frigo et en sort une bière. Il la débouche et l'apporte à table. Ils dînent à la cuisine, comme chaque soir. Il remplit le verre de Teresa avec de l'eau gazeuse, puis il lui sourit quand elle apporte le plat. Elle lui rend son sourire, mais elle voit bien qu'il a l'air préoccupé.

– Tout se passe bien avec Stefano ?

– Oui.

– Tu es sûr que tout va bien ?

– Oui, oui.

« Il me répond par monosyllabes parce qu'il n'a pas envie de parler ? Ou parce qu'il est tendu ? » Teresa s'assied à son tour. Giorgio a l'air calme, tandis qu'il mange un petit morceau de pain en sirotant sa bière. « Il est en train de se détendre. Il a dû passer la journée dans des réunions où tout le monde parle en même temps. » Elle lui sert un roulé.

– Je t'en mets deux ?

– Oui, merci.

Elle lui en dépose un autre dans son assiette tandis qu'il se sert de salade. Puis ils commencent à dîner en silence. Renzi déguste ses roulés.

– Ils sont délicieux. Tu les as vraiment réussis.

– Mieux que la dernière fois ?

– Oui.

Teresa sourit.

– La dernière fois, tu as dit qu'ils étaient *stratosphériques*, si j'ai bonne mémoire.

Renzi acquiesce. La dernière fois, il ne connaissait pas encore Dania.

– Eh bien, ce soir, ils sont encore plus stratosphériques.

Elle rit. Il s'efforce d'être drôle. Il ajoute un mot d'esprit, mais s'aperçoit que celui-ci tombe à plat. Il n'est pas habitué aux subterfuges, aux mensonges ou aux tromperies. Ce qu'il aime dans la vie, c'est produire des séries télévisées, pas jouer la comédie. « Est-ce là ma vie désormais ? Est-ce à dire que je ne maîtrise plus rien ? » Il est nerveux. Il mange trop vite, engouffrant une bouchée après l'autre, tout en regardant Teresa à la dérobée, avec colère. « Comment est-il possible qu'elle ne se rende compte de rien ? Elle devrait être contente pour moi. Si elle m'aimait, elle remarquerait mon bonheur et s'en réjouirait, sans se montrer jalouse ou possessive. Elle comprendrait que je l'aime toujours, mais différemment, pas comme je désire cette autre fille, de façon obsessionnelle, dévastatrice, inextinguible. »

Soudain il s'arrête. La vérité, c'est qu'il n'arrive plus à avaler une seule bouchée. Il n'a plus faim du tout. « Cette vie-là ne me va plus du tout. Alors qu'avec Dania, rien ne me dérange, rien ne me dégoûte. Ça ne m'était jamais arrivé avant. » C'est alors qu'il repose son couteau et sa fourchette en les

jetant presque sur la table, faisant sursauter Teresa. Il la regarde et son expression change brutalement. Il n'arrive plus à faire semblant.

– J'ai rencontré une fille.

Teresa sourit, pensant qu'il s'apprête à lui raconter une anecdote comme toutes celles qu'il partage avec elle, le soir, quand il rentre du bureau. Elle aime bien quand il lui raconte sa journée de travail, cela l'aide à se sentir plus proche de lui, moins à l'écart de ce monde qui lui est tellement étranger. Si bien qu'elle attend, intriguée, la suite de l'histoire. Mais cette fois, il ne s'agit pas de cela. Renzi l'observe un instant, puis baisse les yeux, mais pas pour se remettre à manger ou parce qu'il cherche le sel, mais juste pour éviter son regard. C'est alors que l'expression de Teresa s'altère petit à petit, son sourire s'éteint et les commissures de ses lèvres s'affaissent. Elle s'essuie la bouche avec sa serviette, la pose sur la table, puis se lève, repousse sa chaise et se dirige vers la chambre. Renzi entend claquer la porte et ferme un instant les yeux. Presque aussitôt, il repense à la première fois où ils se sont rencontrés. C'était chez des amis qui donnaient une soirée. Ils avaient commencé à bavarder et quand Giorgio avait découvert ce qu'elle faisait dans la vie, il avait dit :

– J'espère n'avoir jamais besoin de toi !

Ce à quoi elle avait répondu avec beaucoup d'humour :

– Comme avocate, je veux bien. Mais pour tout le reste ? Je te trouve bien exigeant.

Ensuite ils avaient dansé et ri, et échangé des regards pleins de curiosité, de désir, et d'envie de faire plus ample connaissance à tous les niveaux. Les commencements sont toujours plus beaux que les fins, ne serait-ce que parce que les deux partenaires sont joyeux. En revanche, quand une relation se termine, il y en a forcément un des deux qui pleure, en se demandant pourquoi et en regrettant le temps perdu.

Dans la chambre à coucher, Teresa se demande que faire et comment faire face à la situation. Renzi est surpris, mais aussi soulagé qu'elle ne lui ait pas posé de questions, qu'elle n'ait pas cherché à savoir comment ils se sont connus et ce qui s'est passé. Peut-être est-elle en train de pleurer. « Teresa est quelqu'un de très sensible..., je m'en veux de lui avoir fait de la peine. »

Brusquement, la porte de la chambre s'ouvre et elle sort, complètement différente de ce qu'il avait imaginé. Elle est folle de rage, les yeux plissés et non pas gonflés, et elle entre dans la cuisine comme une furie.

– Qui est cette conne ? Depuis combien de temps est-ce que ça dure ce petit manège ? Tu te l'es tapée, c'est ça ? Sinon, pourquoi est-ce que tu me l'aurais dit ?... Tu voulais décharger ta conscience, pour te sentir plus léger, c'est ça ? Demain, c'est le jour anniversaire de notre rencontre. Cela aurait fait cinq ans que nous sommes ensemble, et tu m'avais même laissé entendre que si tout allait bien au travail on se marierait l'an prochain... Et maintenant quoi ? À cause d'une fille qui écarte les jambes sans se faire prier, tu envoies tout promener, comme un gamin qui jette une balle sur une vitre et qui dit : « Oh, mince, c'est arrivé tout seul », et qui part en courant ?

– Je suis désolé.

– Désolé ? C'est tout ce que tu trouves à dire ? Maintenant tu vas me dire son nom et son prénom, son âge, et ce que vous avez fait ensemble.

Elle l'attrape par le col de sa chemise, avec une telle force qu'elle arrache son premier bouton, puis s'écrie, hors d'elle :

– Quand je pense à tous les repas de famille chez ton père et ta mère que j'ai dû endurer, avec toujours les mêmes sujets de conversation ennuyeux à mourir en compagnie de tes deux frères et de leurs femmes insipides ! J'ai supporté toute ta famille, des gens que même le mot *ignare* ne suffirait pas à décrire. Mais je l'ai fait de bon cœur et de bonne grâce pour toi. Et maintenant, tout ce que tu trouves à me dire, c'est que tu as rencontré quelqu'un d'autre. Eh bien, tu n'es qu'un salopard ! Et tu n'as même pas honte ?

Renzi ne cille pas.

– Eh, je te parle ! s'écrie Teresa en l'agrippant de nouveau par le col.

Et elle se met à tirer sur sa chemise et à le secouer en tous sens, allant jusqu'à lui tirer les cheveux.

– Je te parle ! Je te parle ! hurle-t-elle.

Au risque de lui faire mal, Renzi l'oblige à lâcher prise et se lève. Il se dirige vers l'entrée, prend sa veste et ses clés, et sort de la maison sans rien

dire. Teresa se met à pleurer, s'élance vers la chambre et claque la porte comme si elle voulait la fracasser.

Renzi enfile sa veste et monte dans sa voiture. Il ne pouvait pas continuer à vivre dans le mensonge. Une fois, Teresa lui avait dit :

– Si jamais tu as une aventure un jour et que tu me le dis, je pourrais peut-être te pardonner. Mais si je l'apprends par moi-même, je te prie de croire que ça va barder. Je ne supporterai pas de serrer la main à une personne qui a tenu ta « chose » dans la sienne et qui me sourit, alors qu'en réalité elle se paie ma tête.

– Ça n'arrivera pas.

Renzi a tenu parole. Teresa, en revanche, n'a pas réagi comme elle l'avait laissé entendre. Mais l'amour ne cesse de nous surprendre. Il nous pousse à faire des choses, bonnes ou mauvaises, dont nous ne nous croirions pas capables. Renzi sort son portable et appelle Dania. Son téléphone est éteint. « Elle doit être en train de dormir. Elle a dû réviser plusieurs scènes pour l'émission de demain. Elle est sûrement claquée. » C'est du moins ce qu'il a envie de croire, sinon il aurait l'impression d'avoir fichu sa vie en l'air pour rien.

Je sors une cannette de bière du frigo et je l'ouvre. J'en verse un peu dans un verre et j'allume la télé. L'émission *Lo Squizzzone* enregistrée aujourd'hui est parfaite. J'ai hâte de savoir quel audimat nous avons fait. Bien sûr, l'audience a toujours tendance à baisser un peu la deuxième fois, mais il arrive que l'on ait des surprises. Mettre un nouveau présentateur, c'est un peu comme démarrer une nouvelle saison. Je suis curieux de voir ce que Fulvio Binna est en train de mijoter. Je doute qu'il se soit calmé. Il est peut-être allé à Milan pour s'expliquer avec le jeune scénariste et faire la paix. Aujourd'hui Karim a bien réagi quand il a appris qu'il allait devoir faire un tandem avec Dania Valenti. De toute façon, même s'il n'est pas d'accord, il sait qu'il ne pourra rien y changer. Lui, au moins, a appris sa leçon. J'entends la porte qui s'ouvre.

– Gin, c'est toi ?

– Non, mon chéri, c'est un cambrioleur.

Je m'élançais aussitôt vers elle.

– Ce qui est sûr, c'est que tu as déjà dérobé mon cœur, lui dis-je en l'embrassant.

– Eh, dis donc... Tu as débuté comme scénariste, maintenant tu es producteur, mais ça ne t'empêche pas d'être toujours le même beau parleur, qui puise ses répliques dans les dialogues de ses séries quand ça l'arrange. Allez, montre-moi ce scénario. Tu l'as avec toi au moins ?

D'un geste, je lui montre ma tête et je dis :

– Tout est enfermé ici dedans...

Puis je pose ma main sur son cœur.

– Et ici.

Elle me repousse sans ménagement.

– J'aimerais bien pouvoir me faufiler là-dedans pour voir tout ce que tu caches !

J'éclate de rire.

– Imagine que tu ne trouves rien du tout. Le drame !

– Oui, c'est bien ce que je crains.

– Tu ne le sauras jamais...

Je vais à la cuisine.

– Je te sers un peu de bière ?

– J'aimerais bien, mais je me contenterai d'un jus de fruit, merci.

Je reviens dans le salon avec un jus et une bière.

– Au fait, tu ne m'as pas dit comment s'était passée la consultation chez le gynécologue. Dans le train, je n'avais presque pas de réseau. Et ensuite, je suis sorti en courant des studios. Désolé de ne pas t'avoir appelée.

Gin s'est efforcée de ne pas y penser. Mais maintenant, elle ressent un pincement et préfère faire comme si de rien n'était.

– Bien, rien à signaler. Aurora continue de pousser.

Une ombre passe dans son regard.

– Tu es sûre ?

– Oui.

Elle ouvre un sac, en sort une chemise et me la tend.

– Ce sont les résultats d'aujourd'hui. Croissance, dix pour cent. Elle est en pleine forme.

– Bien, je suis content.

Je jette un coup d'œil au rapport, lis les mensurations, regarde la photo de ce corps minuscule, et tout ému par la magie et la beauté de ce que nous avons créé, je ne remarque pas la tristesse qui s'est emparée d'elle. Gin a passé toute la journée dehors, à essayer d'évacuer son chagrin et à trouver quelqu'un avec qui partager son désespoir.

Eleonora décroche sans même regarder qui appelle.

– Ele, tu es occupée ?

– Gin ! Quelle surprise ! Non, je suis à la maison.

– Tu peux descendre ?

– Tu es en bas ?

– Oui.

– J'arrive.

Quelques instants plus tard, Eleonora sort de l'immeuble. Elle la regarde, l'observe en silence, elle ne sait que dire ou penser. Puis, soudain, elle lance une de ces phrases inutiles qui servent à commencer une conversation.

– Et donc ?

– Rien.

– Ne me dis pas que tu passais par ici par hasard parce que je vais te tordre le cou !

Gin esquisse un tout petit sourire.

– J'ai peur.

– De quoi ?

Gin demeure un instant silencieuse. Elle réalise qu'elle n'arrive pas à cracher le morceau. Elle ne s'en sent pas la force.

– Je ne suis peut-être pas une bonne mère.

Eleonora secoue la tête.

– Si toi tu n'es pas une bonne mère, moi je serais tout juste capable d'élever un poisson rouge et encore, sans être certaine qu'il ne mourrait pas asphyxié.

Elles s'étreignent alors et Gin murmure :

– Promets-moi d'être toujours à mes côtés.

– Je te le promets. Même s'il se peut qu'un soir, je te fasse faux bond pour sortir avec un certain Marcantonio.

Gin se recule.

– Non ! Je suis tellement contente ! Cette fois, arrange-toi pour que ça dure ! Vous êtes parfaits l'un avec l'autre. Les deux autres étaient à des années-lumière de vous... Et, au fait, ils sortent ensemble ?

– Non. Ce genre de choses n'arrive que dans les films. Lui est retourné vivre avec son ex et elle, elle sort avec un ancien camarade de classe.

Elles continuent à bavarder en échangeant des plaisanteries. Gin rit, même si en dedans, elle ressent une tristesse infinie. « Je ne suis pas capable d'en parler, même avec ma meilleure amie. Je n'arrive pas à lui dire ce qui se passe. Je ne fais que bavarder et rire, alors que j'ai envie de pleurer... »

Plus tard, Gin va voir sa mère.

– Eh, mais qu'est-ce que tu fais ici ? Quand j'ai entendu la tourner la clé, j'ai cru que c'était ton père qui rentrait de bonne heure !

– Non, non, c’est moi. J’ai le droit de garder les clés, non ? Tu me les as données quand j’avais quatorze ans et je n’ai pas l’intention d’y renoncer.

– Elles sont à toi, et moi non plus je n’ai pas l’intention de renoncer à toi.

À ces mots, Gin doit faire un gros effort pour ne pas fondre en larmes. Et c’est alors qu’elle réalise combien elle a été ébranlée. Elle détourne la tête et fait mine de rien.

– Il y a une chose que je voudrais récupérer dans ma chambre...

Elle se met à longer le couloir et disparaît de la vue de sa mère. Peu après, une fois son calme retrouvé, elle reparaît, souriante.

– Eh ! Tout va bien ?

– Oui, je cherchais ce livre. Je me suis souvenue que je l’avais ici et j’ai eu envie de le lire.

Elle le montre à sa mère. *Trois chambres à Manhattan* de Georges Simenon.

– C’est un très beau roman. Moi aussi, je l’ai beaucoup aimé.

– Stefano n’a aucun des livres que j’aime ; un jour je vais venir les récupérer tous. Après tout, c’est aussi ma bibliothèque. Il est normal que j’en occupe une partie !

– Bien sûr.

Tandis qu’elle se dirige vers la porte d’entrée, elle songe : « Si je ne le dis pas à ma mère, à qui vais-je le dire ? » Puis aussitôt, elle se répond à elle-même : « Tu sais ce qu’elle va te dire. Elle va insister pour que tu commences immédiatement le traitement. Pas plus que toi, elle ne veut perdre sa fille. » Elle se sent soudain plus forte et plus décidée que jamais.

– Au revoir, maman. On dîne ensemble un de ces quatre, ça te dit ?

– Oui, volontiers.

Puis elle sort en souriant de la maison.

Francesca l’observe quelques instants derrière la porte fermée. Elle espère que sa fille ne lui a pas menti et que tout va bien avec Stefano. Puis elle pousse un soupir et s’en retourne à la cuisine.

Gin monte dans l’ascenseur, appuie sur le bouton. Quand les portes se referment, elle se regarde dans la glace. « Il n’y a pas de doute, je sais jouer la comédie. » Sur ce, elle décide d’aller faire un tour en voiture, sans but précis. Elle allume la radio et se met à chanter en essayant d’éviter les feux rouges.

Chaque fois qu'elle est obligée de s'arrêter, elle a l'impression que quelqu'un l'observe, c'est pourquoi elle regarde droit devant elle sans cesser de chanter. C'est une chanson de Vasco Rossi qui passe et qui ne pourrait pas tomber mieux. Elle chante à tue-tête : « *Voglio trovare un senso a questa vita, anche se questa vita un senso non ce l'ha* », « Je cherche à trouver un sens à la vie, même si la vie n'a aucun sens. » Soudain, alors qu'elle beugle ces paroles, elle s'arrête et se met à pleurer. « Pourquoi moi, pourquoi maintenant ? » D'un coup, elle se sent terriblement seule. Elle n'ose se confier à personne. Elle aurait tant besoin qu'on l'étreigne, qu'on la console. Elle voudrait tant ne pas avoir à choisir. C'est peut-être cela qui lui fait le plus de mal, penser qu'elle pourrait changer le cours des choses en prenant une autre décision... « Mais je veux Aurora plus que tout au monde. Je suis sûre qu'au final tout ira bien, parce que Dieu ne peut pas... »

– Gin ?

– Hein ?

Brusquement, comme si elle se réveillait, elle me voit devant elle.

– Tu étais perdue dans tes pensées et tu faisais une tête tellement bizarre... D'abord, tu étais tendue, comme si tu étais en train de discuter avec quelqu'un, et ensuite tu t'es mise à sourire comme si tu avais trouvé la solution à tout...

Gin me caresse la joue.

– Oui, c'est exactement ça.

– Tu es sûre que tout va bien ?

– Oui, oui.

– Ça te dirait de sortir ? Je suis invité à une inauguration. La Fox ouvre une nouvelle chaîne.

– Non, merci, je suis un peu fatiguée, j'ai eu une journée éprouvante. Tu te souviens qu'aujourd'hui j'ai commencé à travailler au cabinet d'avocats ? Pas facile de reprendre le rythme.

– Bon, c'est comme tu veux. Je vais prendre une douche.

Gin finit son jus de fruit. « La vérité c'est qu'il faut que j'aille au bureau ; travailler va m'aider à m'occuper l'esprit et le Dr Flamini a raison : il faut que je reste zen et optimiste. Cela m'aidera à guérir. »

Lorenzo rentre chez lui.

– Je suis là !

Mais il n’obtient pas de réponse. Il va dans le salon et trouve la table mise pour une seule personne. C’est alors que Babi entre. Elle porte une robe longue noire, et tient une pochette à la main. Ses cheveux sont remontés en un chignon élaboré et son maquillage parfait met en valeur ses magnifiques yeux bleus. Elle est d’une beauté à couper le souffle. Ce soir, encore plus que jamais.

Babi surprend son regard admiratif et sourit.

– Leonor m’a dit que tu allais venir. Je t’ai donc préparé un plat de pâtes froides avec de la mozzarella et des tomates comme tu les aimes, et un *vitello tonnato*. Il y a également une salade de mâche ; tu peux aussi demander qu’on te fasse réchauffer des épinards. J’ai mis un Blanche au frais, si ça te dit, sinon, il y a un Herman et un Donnafugata ; dans la cave il y a tous les vins que tu peux désirer. Je n’ai ouvert aucune bouteille parce que je ne savais pas lequel te ferait envie.

Lorenzo s’approche et lui sourit.

– Le Blanche sera parfait. Tu as bien choisi.

Il lui caresse le bras.

– Tu es très en beauté. Tu me tiens compagnie pendant que je mange ?

– Non, malheureusement, je dois sortir. Massimo est en haut, en train de dormir. Alors, s’il te plaît, ne fais pas de bruit. Mais si tu dois sortir, ce n’est pas un problème. Leonor veille sur lui et elle peut nous joindre sur nos portables en cas de problème...

Sur ces mots, Babi tourne les talons, mais Lorenzo la retient par le bras avec force, volontairement.

– Tu es ma femme. Tu ne peux pas faire ce qu’il te plaît. Tu ne m’avais même pas prévenu que tu allais sortir.

– Je ne savais pas que tu viendrais. Je croyais que tu allais sortir toi aussi ce soir... avec Annalisa Piacenzi.

Lorenzo blêmit. Il lui lâche le bras. Soudain la lumière jaillit.

– Cela signifie que tu as recommencé à voir Stefano Mancini, ton cher Step. Je l’ai croisé chez Vanni et j’étais avec elle, mais il a tout inventé. Quel salopard, il le fait uniquement pour pouvoir te mettre dans son lit. Il n’arrive pas à tirer un trait sur toi.

– Je ne le vois pas et ne lui parle pas, et quand bien même je l’aurais croisé, il ne m’aurait rien dit. Il a trop de tact pour cela. Mais le tact, toi, tu ne sais pas ce que c’est. Aujourd’hui, comme mon ordinateur était en panne, j’ai voulu utiliser le tien. Tu avais laissé votre chat ouvert avec tous vos charmants fantasmes et tout ce qui s’est passé entre vous. Félicitations. Tu as même dit que je voulais faire l’amour sur la terrasse, que j’ai insisté pour cela, et que c’est toi qui avais refusé. Que tu aies besoin de te servir de moi comme alibi, soit. Mais, s’il te plaît, ferme ta boîte de dialogue. Nous avons un enfant qui a commencé à apprendre à lire.

Babi s’éloigne.

– Tu ne vas nulle part.

Lorenzo l’empoigne de nouveau par le bras.

Babi se retourne brusquement, et avec une rapidité inouïe, lui donne un grand coup sur la main avec sa pochette.

– Ne t’avise plus jamais de lever la main sur moi. J’ai fait une capture d’écran et une copie du chat ; et j’ai tout envoyé à mon avocat. J’espère que nous allons arriver à une séparation à l’amiable, comme des gens civilisés et éduqués. Nous devons garder de bonnes relations, eu égard à notre fils. Mais si tu t’avises de t’immiscer dans ma vie et de me questionner de quelque manière que ce soit, je te ferai plonger. Je t’assure que j’ai toutes les cartes en main pour cela.

Elle lui sourit.

– Si tu es tendu, je te conseille de manger calmement et de ne pas trop boire. Massimo serait dans tous ses états s’il t’arrivait quelque chose. Bonsoir.

Lorenzo la regarde prendre la veste qu’elle avait laissée sur le canapé et sortir sans se retourner.

Babi attend l'ascenseur avec impatience. Elle espère ne pas entendre s'ouvrir la porte derrière elle. À mesure que passent les secondes, elle se détend, se sent plus légère et soulagée. Elle est contente d'avoir déballé ce qu'elle avait sur le cœur, et surtout d'avoir rompu. « Mais comment ai-je pu épouser quelqu'un comme lui ? Nous n'avons rien en commun. Il n'aime rien de ce qui m'intéresse, qui me plaît ou qui m'amuse... Parfois j'ai l'impression de devenir folle, je ne me reconnais plus. C'est comme si une autre moi-même menait ma vie à ma place. Et quand elle fait n'importe quoi, j'ai envie de lui donner des claques ! »

Elle monte dans l'ascenseur et la partie d'elle-même la plus sensée pouffe de rire.

Devant les studios de la via Tiburtina, les voitures sont à touche-touche. J'ai bien fait de venir à moto. Je les dépasse et me faufile jusqu'à la zone réservée aux deux-roues. Un vigile s'approche avec une liste d'invités à la main.

– Bonsoir.

– Bonsoir. Stefano Mancini.

Il parcourt sa liste des yeux ; je n'y suis pas. La lettre « M » ne figure pas sur la première page. Il la tourne et consulte la suivante. Il trouve mon nom, le coche au stylo à bille et dit :

– Bien. Il faut que vous alliez jusqu'au bout et ensuite à droite. Vous trouverez le Teatro Sette. C'est là qu'a lieu la soirée.

– Merci.

Je passe la première, j'accélère et je parcours l'enceinte à moto. Certains invités ont laissé leurs voitures à l'extérieur pour entrer à pied. D'autres, en revanche, font la queue à l'intérieur de leurs véhicules. De temps à autre, une fille qui en a assez de patienter descend de voiture sans se soucier de son cavalier qui reste au volant pendant qu'elle fait le reste du chemin jusqu'au studio à pied. Autrement dit, elle se sert de son conjoint comme d'un vulgaire chauffeur. Une fois devant le bâtiment sept, je gare ma moto et coupe les gaz. Je range mon casque dans le coffre et me dirige moi aussi vers la porte. Des agents de sécurité en costume nous arrêtent à l'entrée. Il y en a dix avec une liste à la main, de façon à ne pas faire attendre les gens.

– Je suis Stefano Mancini.

Ils trouvent immédiatement mon nom.

– Excusez-moi, vous devriez mettre ceci, me dit une hôtesse en souriant et en me passant un bracelet autour du poignet. Ainsi, vous pourrez aller et venir librement.

Je lui rends son sourire et commence à longer un couloir. La musique joue à fond. Le théâtre est paré d'anciens décors de scène. Je franchis un portail

monumental et réalise qu'il y a un monde fou ; des faisceaux lumineux verts, bleus et jaunes balaient la foule. De jeunes hommes déguisés en Romains dansent sur de gros blocs cubiques répartis un peu partout dans la salle. Ils sont torse nu, et leurs muscles enduits de graisse brillent sous les feux des projecteurs, créant un effet visuel magnifique. Plus nombreuses encore, des sortes de vestales très peu vêtues servent toutes sortes de boissons aux invités assoiffés. Les serveurs, également déguisés en Romains mais plus discrets, vont et viennent en un défilé sans fin pour récupérer les verres vides. Il ne me semble pas voir de buffet. Les organisateurs ont mis le paquet sur les boissons alcoolisées, conformément à la philosophie dominante des convives dont beaucoup sont au régime. La fête occupe tout l'espace du studio sept et se poursuit même au-delà. Certaines parties du bâtiment ont été parées de panneaux de façon à donner l'impression qu'il s'agit d'un véritable théâtre et non pas juste d'un décor. Je reconnais une maison des années soixante, l'intérieur d'un sous-marin, la façade d'un immeuble, une chambre qui a dû abriter un cinglé du style *Hannibal*, le cannibale, ou *The Hostel*, car l'on peut y voir toutes sortes d'instruments de torture et masques de cuir.

– Stefano !

– Salut !

Je souris à une fille qui passe si vite à côté de moi que je ne la reconnais pas. Je croise un journaliste, ainsi qu'une tête connue. Je les salue tous les deux, mais ne m'arrête pas pour leur parler. Je poursuis mes déambulations, guidé par le mouvement de la foule des convives. De temps à autre, parmi cet océan de visages inconnus, je remarque la présence d'une célébrité d'un temps révolu, de celles que l'on verrait bien dans l'émission *Meteore*. À cet endroit, le Teatro Sette se rétrécit pour former une sorte de petit tunnel qui nous mène au Teatro Otto. Ici, l'éclairage est différent et la musique aussi. Il y a une DJ avec un casque sur les oreilles. De la main droite, elle actionne les commandes de sa console. Elle porte une espèce de veste militaire avec un haut blanc rehaussé de dentelle noire ; un drôle de mix, version féminine, entre Bob Sinclar et David Guetta. Sauf qu'elle ne doit pas gagner le dixième de ce qu'ils touchent. Néanmoins la musique est sympa. Tout le monde danse, s'amuse ou rêve en se trémoussant au son de *Far l'amore*, de Raffaella

Carrà ; chacun reproduisant à sa manière la scène de *La Grande Belleza*. Au centre du studio d'enregistrement, il y a un grand ring, surélevé à un mètre et demi au-dessus du sol et auquel on accède par des gradins. Un vigile contrôle qui monte. Derrière lui, j'aperçois des canapés noirs, des tables basses et des poufs, et un assortiment de personnes des plus disparates qui, pour quelque mystérieuse raison, ont été admises dans ce petit carré de VIP par l'agent de sécurité. Je me rapproche et aperçois un beau gosse aux cheveux longs en compagnie du jeune responsable de division de la Rete, Aldo Locchi, et de Dania Valenti. Elle aussi m'a vu. Elle s'excuse auprès de ses compagnons et se rapproche aussitôt des cordes du ring.

– Eh, bonsoir ! Ça fait plaisir de te voir ! Et Renzi, il est là ?

– Non, je ne crois pas.

– Je n'ai plus de batterie sur mon portable. Si tu le vois, tu peux lui dire que je suis ici ? Sans compter que je ne sais pas comment je vais pouvoir rentrer à la maison tout à l'heure. Tu sais que Calemi a l'intention de passer plus tard ? Il avait un dîner, mais il m'a dit qu'il passerait me voir. Tu veux monter ici, avec nous, dans le carré VIP ? Je vais demander au vigile.

– Non, merci. Je vais faire un tour...

– Comme tu voudras. Moi, je reste ici et je descendrai peut-être danser mais guère plus.

Et elle s'éloigne en tortillant du popotin, dans son short de cuir noir et son blouson en jean, son débardeur argenté et ses vertigineux talons. « Je descendrai peut-être danser mais guère plus... » Qui sait ce qu'elle est prête à faire d'autre ? À peine ai-je le temps de me retourner que je tombe sur elle.

– Mais oui, je ne rêve pas. Je t'ai aperçu de loin, mais je n'étais pas certaine que c'était toi. Bonsoir.

Elle me sourit, plus belle que jamais, avec ses yeux bleus, son élégante robe noire et ses cheveux rassemblés en chignon. Elle est d'une beauté à couper le souffle, à cent coudées au-dessus de tout ce que j'ai pu voir jusqu'ici. Sa silhouette gracile, ses épaules délicates, ses bras fins, tout cela magnifié par une touche d'or blanc. Elle s'approche et m'embrasse sur la joue. Je ferme les yeux. Même son parfum est frais et infiniment plus raffiné que tous ceux que

je sens autour de moi. Ou suis-je le seul à voir les choses ainsi ? J'arrive à peine à articuler :

– Qu'est-ce que tu fais ici ?

Elle rit en secouant la tête.

– Cette fois, je n'y suis pour rien, promis ! Je n'ai rien fait pour te faire venir. L'invitation n'est pas de moi. C'est le hasard, tout simplement.

– Oui, sûrement...

Elle pousse un soupir de soulagement et me montre un grand « F », le nom de la nouvelle chaîne de télévision, projeté sur les murs, et qui apparaît également sur les verres et le pourtour du ring.

– Il te plaît ? C'est moi qui l'ai conçu. J'ai été mandatée pour réaliser le logo.

– Oui, il est original. Tu as fait du beau travail.

– Merci.

Nous nous taisons, envoûtés par la musique qui nous enveloppe. Soudain Babi n'y tient plus. Elle a besoin de satisfaire la curiosité qui la taraude depuis le début.

– Tu es venu seul ?

– Oui.

J'aimerais pouvoir ajouter quelque chose, mais il n'y a rien qui me vienne à l'esprit. Et comme si cela ne suffisait pas, j'ajoute :

– Et toi ?

– Oui, moi aussi.

Et elle me sourit.

– Bien, on se reverra peut-être plus tard.

– Oui...

Nous demeurons quelques instants encore face à face, puis je lui souris et m'éloigne. Mais au bout de quelques pas, incapable de résister, je me retourne et vois qu'elle entre sur le ring. Je me fonds délibérément dans la foule. Je n'ai plus rien à faire avec elle. Cette nuit sur le yacht n'était qu'une passade. Mais je sais bien au fond que ce n'est pas vrai. Je continue à avancer. La musique me semble plus forte. J'ai envie de me perdre, de me noyer, de m'annihiler. Mais pourquoi suis-je ici ? Je sors mon invitation de

ma poche : *Viens, je t'attends. Pietro Forti, directeur marketing. D. G. Temps Présent.* Je regarde autour de moi et avise une sorte de grand perron en demi-cercle, et en surplomb, ce qui ressemble à un mélange du Parthénon et de temple romain avec un je-ne-sais-quoi de temple bouddhiste. Je commence à gravir les marches quand je le vois qui vient à ma rencontre.

– Ah, te voilà enfin ! Comment vas-tu, Stefano ?

Pietro Forti s'approche de mon oreille.

– Je veux te présenter à notre directeur, Arturo Franchini, à notre responsable des ventes, Sonia Rodati, et à notre créatrice, Flavia Baldi.

Je leur serre la main et leur souris, mais à cause du brouhaha et de la musique qui joue à fond, je n'ai réussi à capter qu'une partie des noms et des responsabilités de chacun. Ils m'invitent à boire un verre, me disent qu'ils ont beaucoup aimé le « *game* » avec les familles en vacances, qu'ils voudraient bien le garder et continuer de collaborer avec nous, que Futura est une entreprise sérieuse et que c'est de ça qu'ils ont besoin. J'acquiesce, je finis mon champagne et la fille me ressert. Je la remercie, puis je me penche au-dessus de la table pour qu'ils puissent m'entendre.

– Je suis très content, vous verrez que nous allons faire du bon travail ensemble.

Je sens que mes paroles les rassurent.

Sur ce, je me lève, m'approche du simulacre de temple romain et m'accoude à la balustrade. Je martèle la tablette d'appui au rythme de la musique, mais en réalité c'est comme si je n'entendais rien. Je balaie la salle du regard. En bas, les gens dansent, se trémoussent, certains bougent comme au ralenti, d'autres trop vite, et même parfois à contretemps. C'est alors que je la vois. Elle est assise sur un canapé en cuir, elle est en train de parler avec une autre fille. Elles ne rient pas, comme si elles parlaient affaires. Babi hoche la tête pour signifier qu'elle est d'accord et la fille agite les mains en parlant. Arrive un type jeune, qui vient se poster devant elle. Il adresse la parole à Babi. Je la vois sourire. Il lui tend une carte de visite. Elle la prend, la lit, et le gars lui demande s'il peut s'asseoir à côté d'elle. Babi accepte et lui fait de la place. Cheveux longs, bruns, épaules larges, ça a l'air d'être un brave type. L'autre fille s'excuse alors, se lève et les laisse seuls. Ils la saluent. Puis l'homme

hèle un serveur et demande à Babi si elle veut prendre quelque chose. Elle commande une boisson, puis quand le serveur s'éloigne, le type se penche vers elle et lui murmure quelque chose à l'oreille. Elle semble surprise. Son sourire s'efface et elle devient sérieuse. Sans attendre une seconde de plus, je dévale l'escalier quatre à quatre. Je me fraie un chemin en slalomant entre les danseurs. J'essaie de ne heurter personne au passage mais je ne sais pas si j'y parviens, car je ne ressens rien. Je suis comme anesthésié. La seule chose qui m'importe, c'est d'être avec elle. En un clin d'œil, je suis au pied du ring. Lorsqu'il me voit arriver au pas de course, le vigile se raidit. Quand je suis au sommet des gradins, il vient se planter devant moi pour m'empêcher de passer. Je ne dis rien. Il me regarde, secoue la tête et dit :

– Je vous demande pardon ?

Je souris en écartant les mains. Heureusement, il voit que je porte le bracelet que l'on m'a donné à l'entrée.

– Ah, excusez-moi !

Et il me laisse entrer. L'instant d'après, je me retrouve sur le ring. Je scrute tous les canapés autour de moi jusqu'à ce que je l'aperçoive. Le type continue de lui susurrer à l'oreille. Il se tient tout près d'elle, beaucoup trop près ; de temps à autre il lui sourit et l'on dirait qu'il approche ses lèvres des siennes. Mais elle le laisse faire, elle l'écoute en acquiesçant. Brusquement je vois rouge. Je m'approche de Babi et la prends par la main.

– Nous avons un problème. Il faut que tu viennes tout de suite... Veuillez m'excuser.

Je ne prends pas le temps d'écouter la réponse du type. J'entraîne Babi avec moi tandis que je descends les gradins, puis fends la foule qui arrive en sens inverse et nous télescope, puis finit par nous céder le passage. Nous sommes les seuls à marcher à contre-courant, en évitant les autres, pour nous diriger vers la sortie. Une fois dehors, j'avise un recoin obscur, je m'y engouffre en la tirant par le bras. Et voilà. Nous sommes à présent debout face à face et reprenons notre souffle. Elle avec de petites inspirations saccadées, et moi en silence, en la regardant au fond des yeux. Et soudain, je comprends que rien n'a changé depuis lors. Babi me sourit.

– J'espérais que tu allais me voir... Et que tu allais m'emmener avec toi.

C'est alors que je l'embrasse sans retenue, sans me préoccuper de quoi que ce soit. Je suis le maître rebelle de ma propre vie. Et nous nous embrassons comme deux adolescents qui attendaient ce moment depuis toujours, et qui ont claqué la porte au nez du monde entier, parce que ceux qui aiment n'ont peur de rien. Notre baiser est amour, c'est une histoire unique, qui n'a pas de fin, c'est mon chagrin et mes larmes, ma joie et ma vie, ma perdition et mon désir, ma condamnation et ma liberté. Elle est tout ce que je désire, celle sans qui je ne peux pas vivre.

Peu après nous regagnons ma moto. J'aperçois Dania Valenti main dans la main avec un homme d'une quarantaine d'années, mais ce n'est pas mon problème. Babi et moi enfilons les casques, et je démarre. L'instant d'après, nous sortons des studios et roulons dans le vent du soir. Elle me serre la taille comme elle le faisait jadis. Elle n'a pas peur, elle a confiance en moi et s'abandonne complètement à moi. Mais de temps en temps, elle m'étreint avec force, elle veut me sentir dans ses bras, elle n'arrive pas à croire que nous sommes à nouveau tous les deux réunis. Elle passe sa main sous ma chemise, m'effleure la peau, caresse doucement mes abdominaux. Elle a besoin de me toucher, de s'assurer que tout cela est bien réel. Je me retourne et lui souris.

– Où est-ce qu'on va ?

– Va vers la via Aurelia. J'ai une idée.

Je la vois qui sort son portable et envoie un message à quelqu'un. Je continue à rouler en suivant ses indications. Une demi-heure plus tard, une barrière se lève pour nous laisser entrer. Nous parcourons encore quelques dizaines de mètres et je le vois devant moi. Le *Lina III*. J'aide Babi à descendre, puis j'abaisse la béquille et descends à mon tour. Le capitaine nous accueille au pied de la passerelle.

– Bienvenue, enchanté de vous revoir.

Nous ôtons nos chaussures et montons à bord du yacht. Le capitaine s'approche de Babi et lui murmure :

– J'ai renvoyé tout l'équipage, ainsi que vous me l'avez demandé, et j'ai fait livrer tout ce que vous aviez commandé.

– C'est parfait, Giuseppe. Vous n'avez pas idée comme je suis contente d'avoir quelqu'un sur qui je peux compter.

– J'en suis très touché... Et maintenant, avec votre permission, je vais aller dormir moi aussi. Mais n'hésitez pas à sonner, en cas de besoin.

Babi lui sourit.

– Je vous ai déjà demandé de vous décarcasser à la dernière minute. Bonne nuit et encore merci.

– Bonne nuit.

Sur ces mots, Giuseppe s'enfile dans la coursive puis disparaît dans un corridor qui mène à sa cabine.

– Viens, montons.

Cette fois, c'est Babi qui me prend par la main et m'entraîne dans un élégant escalier hélicoïdal entièrement tapissé de moquette blanc cassé. Nous entrons dans une pièce totalement vitrée à l'éclairage bleu tamisé. Les canapés sont en cuir crème et un superbe tapis dans des tons bleu et beige recouvre le sol. Il y a un grand meuble avec un écran plasma, un réfrigérateur en acier brossé et une enceinte Bose reliée à un iPod. Babi s'empare du lecteur, choisit un morceau, puis se tourne vers moi avec un petit sourire mi-espiègle mi-enfantin.

– C'est ma *playlist*.

Elle repose l'appareil sur sa base et des notes de musique jaillissent, suivies des paroles : « *Ripensarai agli angeli... Al caffè caldo svegliandoti...* », « Tu te souviendras des anges... Du café chaud au réveil... »

– Tu t'en souviens ?

– Bien sûr que je m'en souviens. On n'arrêtait pas de l'écouter. Tiziano Ferro nous rendait fous. Tout comme cette chanson.

– C'est la nôtre, la chanson de notre rencontre.

Et Babi se met à chanter avec lui : « *Mentre passa distratta la notizia di noi due...* », « Tandis que passe distraitemment la nouvelle... » Et elle continue à chanter, en se délectant de ces accords, jusqu'à ce que je me lève et que je me mette à chanter moi aussi. « *Di sere nere... che non c'è tempo, non c'è spazio e mai nessuno capirà...* » « Des nuits noires... il n'y a pas assez de temps, pas assez d'espace, et jamais personne ne comprendra... » Et nous nous regardons dans les yeux en chantant pour nous-mêmes et pour le monde qui dort et qui ne nous entend pas. « *Perché fa male, male, male da morire senza te.* » « Pourquoi est-ce que j'ai mal, mal, mal, si mal quand tu n'es pas là. » Et nous nous enlaçons et continuons à écouter cette magnifique chanson qui

parle du temps perdu et du mal de vivre l'un sans l'autre. *Senza te*. Et au fond de nos yeux, je vois la peine et la joie, je vois tout ce que je ne sais pas, je vois ta jalousie et cette envie que je sois à toi pour toujours. Et voilà qu'elle me serre aussi fort qu'elle le peut et qu'elle me murmure à l'oreille :

– Je t'en supplie, jamais plus sans toi.

– Non, jamais plus.

Et comme si elle avait presque honte de m'avoir arraché ce qui ressemble à un serment solennel, elle se recule et sans me regarder, me demande :

– Tu veux boire quelque chose ?

– Oui, n'importe quoi.

Elle ouvre alors le frigo et jette un coup d'œil à l'intérieur. Puis elle se tourne vers moi en souriant presque timidement.

– Tiens...

Elle pose devant moi une bière artisanale L'Una et un petit verre de rhum – un Zacapa XO – puis un grand verre.

– Pour la bière. Comme ça tu pourras la boire comme tu l'aimes.

Je suis ses indications. Je remplis le grand verre de bière, puis j'y verse la dose de rhum. Je bois avec plaisir, en savourant chaque gorgée. Puis elle s'approche de moi et je la prends dans mes bras, et nous nous embrassons. Aussitôt, je sens l'excitation monter en moi.

– Qu'est-ce qu'on va faire ?

– Je n'en sais rien... Mais est-ce qu'on pourrait ne pas y penser, là, tout de suite ?

Elle rit.

– Tu as raison, je choisis toujours le mauvais moment.

Et elle monte sur moi et se débarrasse de sa robe.

J'ai ramené Babi chez elle, et maintenant je roule doucement dans la nuit. Les premières lueurs de l'aube commencent à poindre et soudain je me souviens de ses paroles.

– Tu es heureux ?

Sa question résonne en écho dans ma tête. Le père Andrea se tient devant moi, les yeux fermés. Il attend ma réponse, l'air préoccupé. Plus le temps passe et plus le silence devient pesant, insupportable. Au loin, un oiseau de nuit jette son cri, et plus loin encore, j'entends la voix joyeuse de Gin et de ses parents, Francesca et Gabriele. Soudain, la voix grave du père Andrea retentit, sérieuse et subtile, rompant le silence.

– Tu as entendu ce que je viens de te demander ? Ce n'est pourtant pas compliqué. Je t'ai demandé si tu étais heureux.

Il ouvre les yeux, se tourne vers moi et me regarde tranquillement. Mais je continue à me taire, et pour finir il me sourit et déclare :

– Bah, ton silence est une réponse en soi. Je suis désolé.

– Ce n'est pas si simple.

– Je sais, c'est une question complexe, qui englobe un grand nombre de choses.

– J'aimerais tant être heureux.

Il me regarde et se met à rire.

– Qui n'aimerait pas l'être ? Il y a un film magnifique de Gabriele Muccino qui traite de ce sujet, *À la recherche du bonheur*.

– Oui, je l'ai vu.

– Le personnage principal est incarné par ce célèbre chanteur de hip-hop, comment s'appelle-t-il déjà... ?

– Will Smith.

– C'est ça. Bref, il réussit à trouver le bonheur, et tu sais pourquoi ? Parce qu'il n'a rien et qu'il sait se contenter de peu. Les hommes qui ont tout sont

plus difficiles à contenter. Pirandello disait que le vrai bonheur réside dans le fait d'avoir peu de besoins. Camus dit qu'on ne peut pas être heureux si on se demande en quoi consiste le bonheur. Moi, je crois que chacun de nous sait ce qui peut le rendre heureux. Toute la question est de savoir si on en a le courage. En résumé, comme dit Borges : « Je n'ai commis qu'un seul péché dans ma vie : je n'ai pas été heureux. »

Nous nous taisons de nouveau l'un et l'autre. C'est un prêtre très spécial, qui aime le cinéma et les citations. Il m'est très sympathique. Ensuite, comme si je me confiais à un ami de longue date, ou mieux encore, et cela me donne envie de rire rien que d'y penser, comme s'il était la réincarnation de Pollo, je lui dis :

– Gin est une femme merveilleuse, jolie, joyeuse, drôle, organisée et intelligente, mais il lui manque la malice, une chose qui, à mes yeux, est une vertu...

Il hoche la tête, il est d'accord avec moi.

– Oui, c'est vrai. Je la connais bien.

– Ah, mais oui, c'est vrai, j'oubliais. C'est elle qui vous a choisi pour célébrer notre mariage.

– Exactement...

Il me sourit et je poursuis :

– Je suis certain qu'elle sera une excellente mère.

– Je suis tout à fait d'accord. Je la sens très heureuse.

– Oui, je le suis moi aussi.

– Tant mieux.

C'est alors que je prononce cette parole que je n'aurais jamais cru prononcer un jour :

– Mais j'ai peur.

Le père Andrea se tourne vers moi en souriant, il me pose la main sur le bras et me regarde affectueusement.

– La peur, dans une situation comme celle-ci, est un sentiment noble. En réalité, tu as peur parce que tu tiens à elle.

– Et à ses parents et à l'enfant que nous allons avoir. J'ai peur de ne pas être à la hauteur.

– Il y a des tas de gens qui ont surmonté cette épreuve, et ils étaient moins bien armés que vous deux.

Je me décide alors à lui dire la vérité.

– L'autre jour, j'ai rencontré une femme, par hasard. Cela faisait des années que je ne la voyais plus et j'espérais ne plus jamais la revoir. Principalement à cause de ce que je ressentais pour elle.

– Et que tu ressens toujours ?

– Oui.

Le père Andrea hausse un sourcil, ferme les yeux et acquiesce.

– Dans ce cas, oui, il devient plus difficile de trouver le bonheur.

Il regarde Gin, qui est en train de rire avec ses parents. Gabriele l'attire à lui et la serre dans ses bras, mais sa mère est préoccupée et nous l'entendons d'ici :

– Gabriele, fais attention, voyons, ne la serre pas trop fort, tu vas lui faire mal.

– Qu'est-ce que tu racontes ? On ne fait que plaisanter !

Le père Andrea continue à parler sans me regarder.

– Et donc, qu'est-ce que tu comptes faire ? Tu préfères remettre le mariage à plus tard quand tu seras sûr de toi ou tu préfères l'annuler purement et simplement ?

– Non, nous allons avoir un bébé.

Il se tourne alors vers moi.

– C'est une bonne nouvelle.

– Oui. Excellente.

– Mais si vous l'élevez alors que vous n'êtes pas heureux ensemble et que vous vous querellez tout le temps, vous allez faire de lui un malheureux et peut-être même à vie. Si vous l'aimez vraiment, vous ne pouvez pas lui faire ça.

Je ne dis rien. Mais le père Andrea poursuit :

– Je trouve curieux que tu ne m'aies pas posé la question classique.

– C'est-à-dire ?

– Est-il possible d'aimer deux femmes à la fois ?

Je souris.

– Pour tout dire, ça ne m’a jamais effleuré. Mais il ne me viendrait jamais à l’idée de poser ce genre de question à quelqu’un comme vous.

– Tant mieux, parce que je pense que c’est une idiotie, l’excuse invoquée par ceux qui ne veulent pas prendre leurs responsabilités. Ceux qui se retrouvent devant un tel dilemme doivent choisir entre laisser la femme qu’ils croient aimer, avec toute la souffrance et le ressentiment que cela suppose, ou avoir le courage d’être heureux avec celle qu’ils aiment pour de bon. Parce qu’au fond de nous, nous connaissons la vérité.

– Nous allons avoir un enfant. Gin est une femme formidable et j’ai envie de faire ma vie avec elle.

– Très bien. Dans ce cas, cela veut dire que tu as pesé le pour et le contre et que ta décision est prise. Mais dans quelques années, il ne faudra pas que tu t’en veuilles, et que tu essaies d’imaginer comment aurait pu être ta vie... Ce serait une perte de temps, parce que, de toute façon, tu ne le sauras jamais. Si ça se trouve, elle aurait été bien pire...

Il secoue la tête.

– Et surtout, ne cherche jamais à revoir cette femme.

Je lui souris.

– Qu’y a-t-il ?

– C’est précisément cela qui me fait peur.

– Je ne te connais pas depuis longtemps, mais je sais que si tu décides qu’il en soit ainsi il en sera ainsi. Ta vie t’appartient. Et maintenant, allons les rejoindre.

Il se lève, fait quelques pas, puis se retourne vers moi. Il m’attend et je m’empresse de le rattraper. Puis il me prend par le bras et me sourit.

– J’ai réussi à te convaincre ?

– Non, la peur que j’ai de cette fille est plus forte que ma volonté. D’un autre côté, s’il était aussi facile de prendre une décision comme celle-là, les confessions, les Ave Maria et surtout vous, les prêtres, ne serviraient à rien. Mon péché, au cas où je pécherais, justifie votre existence.

Le père Andrea se tourne à nouveau vers moi, mais cette fois il ne sourit plus.

– Eh, bonjour !

Gin entre dans la cuisine à moitié endormie. Elle est en peignoir, ses cheveux relevés attachés par une pince.

– Je ne t’ai pas entendu rentrer hier soir.

– Je n’ai pas fait de bruit pour ne pas te réveiller.

– Et tu as réussi.

– Tu veux un café ?

– Non, je préfère du thé. C’est plus léger.

– Je vais te le préparer.

Gin me regarde. Je suis de dos, en train de rincer la bouilloire. Je la sèche, puis la remplis avant de la mettre sur le feu.

– Comment ça s’est passé hier soir ? Il y avait du monde ?

– Un monde fou. C’était bien, mais tu n’aurais pas aimé. Trop de fumée et puis un boucan d’enfer.

– Tu as rencontré beaucoup de gens ?

– Pratiquement tout le monde.

Il me semble que c’est la seule réponse possible pour ne pas avoir à mentir, mais à l’instant même où je prononce ces mots, je suis envahi par un sentiment de honte. Le problème n’est pas de savoir qui j’ai rencontré ou ce que j’ai fait, mais ce que je ressens intérieurement.

– J’ai parlé avec Pietro Forti, le directeur marketing de la chaîne, et il veut nous acheter plusieurs émissions. Je suis ravi.

– Moi aussi, je suis ravie pour toi, mon amour...

Elle s’approche et me caresse la main. Puis elle se penche en avant et m’embrasse. C’est un baiser léger, furtif, mais qui me fait culpabiliser encore plus pour ce qui s’est passé hier.

Je lui souris tandis qu’elle se rassied. Qui sait à quoi elle pense ?

Je le regarde. Il est en train de vivre un moment extraordinaire et je suis

heureuse pour lui. J'aimerais pouvoir lui dire tout ce que m'a dit le médecin, mais à quoi bon ? J'ai pris ma décision et je dois être forte. Cela ne ferait que lui créer des angoisses. Il chercherait peut-être à essayer de me faire changer d'avis et nous nous querellerions car ma décision est prise de toute façon. De sorte qu'il vaut mieux que je ne lui dise rien pour l'instant. Je le ferai le moment venu, quand je commencerai mon parcours du combattant.

Mais à quoi pense Gin ? J'espère qu'elle ne se doute de rien. J'ai cru qu'elle ne m'avait pas entendu rentrer. J'ai eu juste le temps de prendre une douche et de préparer le petit déjeuner.

– Eh, tu es sûre que tout va bien ? À quoi est-ce que tu penses ? Tu m'as l'air bien songeuse...

– À rien... Enfin, si, à quelque chose. Je trouve que ce thé met un temps fou à arriver !

– Mais pas du tout, l'eau bout presque !

J'éteins le feu, je sors le sachet de l'enveloppe en Cellophane, et je le plonge dans l'eau frémissante plusieurs fois de suite.

– Pas trop fort. Je l'aime léger.

Je retire le sachet ainsi qu'elle l'exige, et le dépose dans l'évier. Puis, à l'aide d'une manique, je prends la théière et remplis sa tasse.

– Et voilà !

Elle prend le pot de miel, y plonge sa cuillère spéciale en forme de spirale, puis l'immerge dans le thé.

– Bon, il faut que j'y aille. J'ai un rendez-vous au bureau.

– Oui, bien sûr. Passe une bonne journée. Moi, je serai à l'étude. À ce soir, mon cœur.

Cette fois, quand je l'embrasse, je me sens moins coupable. Nous, les hommes, sommes capables de nous habituer à tout et à son contraire.

Quand j'arrive au bureau, tous les autres sont déjà sur le pied de guerre. Alice vient à ma rencontre avec une liasse de documents.

– Bonjour, comment allez-vous ? Une tasse de café ? Tenez, voici le compte rendu de la journée d'hier.

Je prends les papiers.

– Merci. Mais dis-moi, comment s'est passé *Lo Squizzone* ?

– Très bien, nous avons encore battu des records d'audience et Simone Civinini a marqué un point supplémentaire.

Je m'assieds à ma table de travail. Je pose mon attaché-case avec les papiers dessus.

« Simone Civinini a marqué un point supplémentaire »... Autrement dit, c'est à lui et à lui seul que *Lo Squizzone* doit ses bonnes performances. Je jette un coup d'œil au graphique. Incroyable ! Celui qui arrive en tête du classement, nous a cédé onze pour cent de sa part d'audience, et nous avons raflé tous les autres points. L'émission en tête de classement en a obtenu vingt-trois, et la deuxième, qui perd généralement un point ou deux, voire parfois sept, a gagné un point et a clôturé à vingt-quatre. C'est de la folie.

– Tu as vu ça ? On a créé un monstre...

Renzi est sur le seuil avec un café dans chaque main.

– Oui, on peut dire que même à ce jeu-là on est les meilleurs.

– En effet, et tout le mérite nous en revient, ou plus exactement, t'en revient à toi.

Il me tend l'un des cafés.

– Merci.

– Je peux ?

Il montre le canapé.

– Bien sûr.

Je l'observe attentivement, il a l'air un peu débraillé.

– Tu as un problème ? Tout va bien ?

– Couci-couça. Une petite querelle domestique. Teresa n'est pas à prendre avec des pincettes ces temps-ci. Il y a déjà un moment que ça ne va pas fort entre nous, alors je me suis installé à l'hôtel.

Je finis mon café et le pose sur la table.

– Je suis désolé de l'apprendre. Gin et moi avions prévu de vous inviter à dîner un de ces quatre. Elle voulait faire sa connaissance.

Renzi se lève.

– On peut peut-être remettre ça à plus tard. Pour l'instant, je ne préfère pas y songer. Nous avons trois émissions qui sont en train de décoller, en plus de la série. Il faut que je sois en pleine possession de mes moyens. Je crois qu'une période de réflexion devrait nous faire du bien à tous les deux.

– Oui, tu as sûrement raison. Quand on prend des décisions trop hâtives, on ne sait pas si on a fait le bon choix ou non.

En réalité, ma situation est beaucoup plus compliquée que la sienne, de sorte que ne pas y songer me semble une excellente idée.

– Hier, je suis allé à l'inauguration de la nouvelle chaîne de la Fox. Une belle soirée, bien organisée, musique, ambiance, tout était parfait. J'avais une invitation pour toi aussi. Mais tu n'es pas venu ?

– Non, je n'avais pas envie de sortir. C'est précisément hier soir que je me suis pris la tête avec Teresa. Je n'étais pas d'humeur à faire la fête. Imagine que tu rencontres quelqu'un du travail et que tu es tellement tendu que tu pètes les plombs. Ça m'est déjà arrivé une fois ou deux. Je suis comme ça et je n'ai pas envie de retomber dans les mêmes erreurs.

– Oui, dans ce cas, tu as bien fait de t'abstenir. En revanche, moi, j'ai parlé avec le directeur de la Fox. C'est une équipe jeune et dynamique, et qui va droit au but sans tourner autour du pot.

– Oui, c'est tout à fait ça, s'esclaffe Renzi. Ils m'ont envoyé un mail. Ils nous achètent *La famiglia in vacanza* et ils ont mis une option sur quatre autres programmes. Je ne sais pas ce que tu leur as raconté hier, mais tu les as convaincus.

– Oui, je vais être franc. Ils m'ont invité à prendre un verre, et pendant que

j'étais à leur table j'ai aperçu un ami et je suis allé le rejoindre, sans même prendre le temps de m'excuser.

– En tout cas, tu les as impressionnés. Généralement, les producteurs sont des gens obséquieux et pleurnichards dès qu'il s'agit d'obtenir quelque chose. L'Empanada, par exemple, ne les aurait jamais plantés là. Alors que toi, avec ta conduite désinvolte, tu as dû leur donner l'impression que tu n'avais pas besoin d'eux, que tu es sûr de tes programmes, et que tu peux les vendre à d'autres chaînes de télé si tu en as envie.

– Ils se sont dit tout ça ?

– Oui, partout où tu passes, tu fais une forte impression !

– Allons bon, c'est bien ce qu'il me semblait, mais maintenant j'en ai la certitude.

– De quoi donc ?

– Que tu es en train de te payer ma tête !

– Oui, bon, c'était juste pour plaisanter. Mais pour en revenir à nos moutons, le directeur de la chaîne a appelé Simone Civinini. Je ne sais pas ce qu'ils lui veulent.

– On ne va pas tarder à le savoir, si tu veux mon avis.

– Oui, c'est vrai. Mais il n'empêche qu'il est drôle et excellent. Cette idée de mettre une fille en binôme avec Karim est géniale.

– Et c'est surtout un très bon acteur. Au fait, hier soir, il y avait cette fille, Dania...

– Ah.

Renzi se rembrunit brièvement, puis se reprend aussitôt, s'imaginant sans doute que je n'ai rien remarqué.

– Oui, elle a été très aimable, elle m'a proposé de me faire entrer dans un carré VIP, pensant sans doute que je n'avais pas d'invitation. Et elle m'a demandé où tu étais.

Renzi sourit.

– Cette fois, c'est toi qui te paies ma tête !

– Non, non. C'est la vérité, dis-je le plus sérieusement du monde.

– J'aimerais pouvoir te croire.

– Il y a des sujets avec lesquels on ne plaisante pas, et je sais lesquels.

Il éclate de rire. Il essaie de résister un instant, puis, n'y tenant plus, demande :

– Elle était avec qui ?

– Je n'en sais rien. Elle était avec un groupe de gens.

Cette fois encore, je ne mens pas en disant cela. Renzi jette son gobelet vide dans la corbeille.

– Bon, je retourne dans mon bureau. J'ai des mails à écrire.

Je me lève et ferme la porte derrière lui. Puis je m'assieds devant mon ordinateur et commence à faire des recherches. Je ne tarde pas à trouver ce que je veux. Je décroche le téléphone et appelle une dame très aimable et professionnelle. Elle m'explique patiemment ce qu'ils ont en stock. Elle m'envoie des photos, s'efforce de me convaincre que c'est la meilleure option, et au bout d'une heure de conversation, c'est moi qui la surprends en disant :

– Très bien. Je suis preneur.

– Comme ça ? Sans même le voir ?

– Bien sûr, comme ça nous apprendrons à nous connaître et je l'emmènerai avec tout le nécessaire.

Angelica, ainsi que se nomme la dame, éclate de rire.

– Si seulement tous les clients étaient comme vous, ce travail serait le plus beau du monde. J'adore ce que je fais et j'y mets toute mon énergie.

– Je vois ça.

– Sauf que, par moments, il y a des personnes tellement indécises qu'elles nous font perdre du temps sans qu'on parvienne à un accord.

– Eh bien, cette fois nous y sommes parvenus, rien qu'en nous parlant au téléphone.

– Oui, cela restera dans les annales...

– La seule chose, comme je vous l'ai dit, c'est que j'en ai besoin tout de suite. Ne me faites pas lanterner, sinon j'irai voir ailleurs.

– Je vous l'ai dit. Il ne devrait pas y avoir de problème. Laissez-moi juste passer un coup de fil pour m'en assurer.

– Entendu.

Nous raccrochons. Je recommence à lire le compte rendu. La courbe

ascendante du graphique me surprend. Y compris pendant la pause publicitaire, le public n'a pas changé de chaîne, ce qui est très bon signe. Si ça continue comme ça, l'année prochaine nous pourrions demander beaucoup plus. J'appelle Renzi qui me répond aussitôt.

– Oui ?

– Le contrat de *Lo Squizzzone*, il court sur deux ans ?

– Non.

– Ils ont mis une option ?

– Non.

– Ce qui veut dire qu'on peut le proposer à un autre client ?

– Oui. Ils ont fait les pingres, et maintenant ils vont s'en mordre les doigts. Si l'émission continue à progresser, on va pouvoir exiger le double.

– Oui. Je vois qu'on a bien fait de miser sur Simone Civinini.

Je raccroche juste à temps pour pouvoir répondre à Angelica.

– Et donc ? Quelles nouvelles ?

– Tout marche comme sur des roulettes.

– Formidable.

Elle me donne aussitôt l'adresse.

– Je serai là dans un quart d'heure.

Je sors en quatrième vitesse du bureau et salue les collègues.

Renzi, qui est au téléphone, veut savoir où je vais. D'un geste, je lui fais comprendre que je n'en ai pas pour longtemps. Je prends la moto, fais une halte dans un magasin pour acheter une chose indispensable, puis je file à l'adresse que m'a indiquée Angelica. Elle m'attend au pied de l'immeuble. Vêtue d'un pantalon noir et d'un chemisier blanc, un dossier gris sous le bras, elle a des cheveux noirs mi-longs, une frange et des lunettes rectangulaires. Elle est petite et boulotte, mais plutôt bien proportionnée. Je descends de moto, range mon casque et ferme le coffre à clé.

– Me voilà.

– Bonjour. Je me doutais que vous alliez venir à moto. Vous n'êtes pas du genre à perdre votre temps dans les embouteillages.

Je lui souris.

– C'est vrai, je n'aime pas perdre mon temps.

Elle rit.

– Venez, je vais tout vous expliquer.

Angelica est parfaite, d'une finesse et d'une concision stupéfiantes. Elle a tout prévu, y compris les réponses aux éventuelles questions que je pourrais lui poser. De sorte que je signe sur-le-champ et repars.

– Passez donc au bureau, je suis sûre que nous avons beaucoup de choses qui pourraient vous intéresser.

– Volontiers.

Me voilà seul à présent. Je me réjouis de la surprise que je vais lui faire et lui envoie un message.

Je la vois arriver de loin, elle marche vite, puis s'arrête et jette un regard circulaire. Mais elle ne me voit pas. Je suis attablé devant une bière que je sirote à petites gorgées. Elle a l'air calme ; elle ne porte qu'un tout petit peu de maquillage, un soupçon de rouge à lèvres. Elle est plus mince, plus femme, et encore plus belle, chose que je n'avais pas vraiment remarquée jusqu'ici. Ou est-ce parce que j'ai finalement accepté l'amour que je ressens pour elle ? Je l'aime. Et je me dis qu'il n'y a rien de plus beau que de devenir un naufragé de l'amour, de se laisser emporter par le destin et le désir, de s'abandonner à l'autre sans se soucier de rien. Je sors mon portable et lui envoie un texto.

Même Dieu est ébloui par ta beauté. On ne devrait pas te laisser sortir en ville... Tu représentes une menace à l'ordre public.

Babi le lit et rit en secouant la tête, puis elle se met à écrire. Une seconde plus tard, sa réponse me parvient :

Arrête de me faire tourner en bourrique. Où es-tu, bon sang ?

Au bar, juste en face.

Elle se retourne, me cherche du regard dans la foule, et finit par m'apercevoir. Elle sourit d'une façon qui n'appartient qu'à elle, avec une beauté tellement dévastatrice que tous mes doutes et toutes mes angoisses sont balayés d'un seul coup. C'est comme si elle me faisait une déclaration d'amour en *prime time*, au vu et au su du monde entier. Je me lève pour la saluer.

– Que tu es belle !

– Oui, oui, salut, ô mon faux poète.

Et nous nous faisons la bise, comme deux bons copains, mais la bouffée de désir qui s'empare de moi est si forte qu'elle pourrait faire court-circuiter tout Rome, voire la réduire en cendres.

– C'est quoi ce nouveau jeu ? Tu m'as dit : « Viens me rejoindre ici... » Tu as de la chance que Massimo soit à l'école et que je ne sois pas prise...

– J'ai de la chance.

– Je l'avais remarqué.

Elle me sourit.

– Nous en avons tous les deux. Mais ne me dis pas que tu m'as fait cavalier jusqu'ici rien que pour prendre un café ?

Je règle l'addition, me lève et la prends par la main.

– Viens avec moi.

Nous marchons en silence dans la via Borgo Pio ; au loin, on entend sonner les cloches d'une église.

– Si c'est pour me demander ma main, je crois que nous allons avoir un petit problème tous les deux.

– Oui, moi aussi.

– Et donc ? Tu veux que nous jouions aux touristes et rentrions à la maison en nous disant vous ?

– Ça, on l'a déjà fait.

C'est alors qu'elle se penche vers moi et me dérobe un baiser.

– Avec toi, je pourrais y rejouer chaque jour sans jamais me lasser.

Elle me touche le bras.

– Tu sais que je t'aime à un point pas possible ? Jamais ça ne m'est arrivé. Je n'ai jamais désiré quelqu'un de cette façon.

Je ferme un instant les yeux. Le fait de savoir que, malgré cela, elle a pu avoir quelqu'un d'autre dans sa vie me met au supplice. Il ne faut pas que j'y pense. Nous devons laisser le passé derrière nous et franchir la porte de notre bonheur futur. Il le faut. J'ai réussi à faire jusqu'à quatre cents pompes, à battre Hook et le Sicilien, qui étaient beaucoup plus forts que moi, simplement parce que j'avais un mental plus puissant qui me permettait d'aller beaucoup plus loin sans me poser de limites. Et maintenant, je ne

serais même pas capable de pulvériser les minuscules ombres de son passé avec la seule force de ma volonté ? C'est alors que je le sors de ma poche.

Babi est surprise.

– Non, je n'y crois pas... Où est-ce que tu l'as trouvé ?

– Il m'a tenu compagnie pendant tout le temps où tu étais à l'étranger en train de faire tes études.

Je lui souris.

– Il t'attendait.

Elle touche le foulard vert, lisse, élimé sur les bords, historique. Le carré d'étoffe est le témoin épique de sa première fois. Elle l'approche de ses narines, ferme les yeux et inspire la beauté de ce souvenir. Puis elle me regarde, émue.

– Que nous étions idiots !

– N'y pensons plus.

Je lui prends le foulard des mains et le déplie.

– Je peux ?

Et Babi redevient la jeune fille d'alors ; elle se retourne, se laisse bander les yeux et me donne la main. Nous nous remettons à marcher.

– Tu veilles bien à ce que je ne tombe pas, hein ?

– Oui, bien sûr.

– J'ai peur de me faire mal.

– N'aie pas peur, je suis avec toi.

– Cette fois-là aussi tu m'avais dit ça, et je me suis tout de même cogné le tibia.

– C'est vrai. Bon sang, quelle mémoire !

– J'aurais aimé t'oublier, mais je n'ai pas réussi. Tu es resté gravé en moi.

Je souris, bien qu'elle ne puisse pas me voir. Soudain, un chien aboie dans notre direction et s'approche de Babi. Bien qu'elle ne le voie pas, elle s'écarte et me serre dans ses bras.

– Au secours ! Il va me mordre !

La femme qui le tient en laisse le tire en arrière pour l'obliger à rester à côté d'elle.

– Du calme, Rocky.

Elle s'éloigne en secouant la tête, surprise par notre comportement extravagant.

– Il était grand ce Rocky ?

– Penses-tu, c'était un basset ! Et il ressemblait à sa maîtresse, comme dans la scène du début des *101 dalmatiens*.

Babi éclate de rire.

– J'ai loupé quelque chose alors !

Je continue à la tirer par la main sous l'œil intrigué des passants. Un enfant nous voit et se met à poser des questions à sa mère, qui ne sait pas quoi lui répondre.

– Bien. Arrête-toi ici.

– Step, mais nous ne sommes pas mariés. Imagine que quelqu'un te voie et le répète à ta femme ?

– Je dirai qu'on faisait un bout d'essai pour un film publicitaire.

Babi se fâche presque quand je lui réponds cela.

– Tu n'étais pas comme cela avant.

– C'est à cause de toi.

Je me rends soudain compte qu'elle est profondément blessée.

– Je te demande pardon. J'ai dit n'importe quoi. Je ne recommencerai pas, et on ne fera plus jamais ce genre de chose. De toute façon, nous sommes arrivés. Attention à la marche.

– D'accord.

Je l'aide à monter dans l'ascenseur. Je ferme les portes et les rouvre quand nous avons atteint le dernier étage.

– Eh, je ne vais pas me retrouver dans une fête surprise, au moins, avec toute ma famille ?

Je ris.

– Surtout qu'aujourd'hui c'est ton anniversaire, non ?

Elle essaie de me donner un coup, mais je m'écarte à temps et elle frappe dans le vide. Pour finir, je l'attrape par les bras.

– Arrête, c'était une blague, voyons... et maintenant, reste tranquille.

Je referme les portes de l'ascenseur et j'ouvre celle de l'appartement. Je l'entraîne à l'intérieur.

– Voilà. Par ici, encore quelques pas. Très bien, arrête-toi maintenant.

Aussitôt, je referme la porte et viens me poster derrière elle pour lui ôter le foulard. Babi ouvre tout doucement les yeux. Elle plisse légèrement les paupières, le temps de s'habituer à la lumière éblouissante, et reste bouche bée en découvrant le dôme de la basilique Saint-Pierre, les toits des maisons de la via Gregorio Settimo, une portion de la via Conciliazione.

– Je sais que tu aimes les penthouses ; celui-ci est le plus haut que j'aie pu trouver. Et voilà...

Je lui remets un petit trousseau de clés avec la lettre B.

– Tes clés. Je ne sais pas comment ça va se passer entre nous, je ne sais pas ce qui va arriver, et je ne veux faire de mal à personne, mais je ne peux pas me passer de toi.

Babi ne dit rien, elle continue à admirer le splendide panorama qui s'offre à elle. Nous sommes sur une grande terrasse qui domine tous les immeubles voisins, dans l'alignement direct du Vatican. Elle le montre du doigt et me sourit.

– J'espère que nous aurons sa bénédiction.

Mais nous savons l'un et l'autre que nous avons péché et que nous ne voulons pas nous repentir, parce que lorsqu'on aime quelqu'un à ce point, on se sent absous. N'est-ce que de cet amour-là que parlait Jésus ? J'aurais donné n'importe quoi, j'aurais renoncé à tout pour pouvoir continuer de le vivre... Pourquoi n'a-t-il pas fait en sorte que les choses soient plus simples dès le début ? Mais je ne dis rien et nous visitons en silence le loft restauré et immaculé.

– Il a été rénové récemment et personne n'y a encore vécu. Il va falloir que nous l'arrangions à notre goût et lui donnions de la couleur.

Babi s'approche de moi et m'enlace.

– Je l'adore. Je l'aurais agencé exactement comme il est.

– Toi et le penthouse vous êtes mon rêve devenu réalité. Je veux passer le plus de temps possible avec toi. J'y ai pensé toute la nuit. Je sais que ce n'est pas juste, je sais que je suis en train de faire une bêtise et que je ne devrais pas, mais je ne me sens pas capable de faire autrement. C'est au-dessus de mes forces... Et je veux être heureux.

Nous échangeons un long baiser, debout au milieu du salon vide de ce penthouse nu, sans rideaux, sans tableaux, mais inondé de lumière, de folie et de passion. Telle une mer au coucher du soleil, dont la surface étale semble paisible, alors que, qui la connaît sait qu'une tempête se prépare. Mais pas maintenant. Car pour l'heure nous sommes heureux, nous sommes nous-mêmes et rien d'autre.

– Viens avec moi.

Je l'amène devant une porte fermée.

Quand je l'ouvre, un lit tendu de draps neufs en soie de couleur sombre apparaît. Sur le meuble de gauche, il y a des roses rouges et une bouteille de champagne avec deux coupes pas encore déballées.

– C'est pour qu'elles ne se cassent pas. Tu te souviens ?

Elle hoche la tête, émue. Je sors mon portable et le pose sur le meuble, à côté de la petite enceinte dont jaillissent, non pas par hasard cette fois, les accords de *Beautiful*, notre chanson fétiche.

– Eh bien ? Ça te dit de tout recommencer à partir de maintenant ?

– Tu n'as pas compris. Ça ne s'est jamais fini. Je t'aime.

– Redis-le-moi.

– Je t'aime, je t'aime, je t'aime.

– D'accord, mais cette fois, ne change pas d'avis.

Je retourne au bureau en fin de journée. Giorgio court à ma rencontre.

– Alors, tout baigne ?

– Oui, tout baigne.

Il me scrute du regard, mais je ne laisse rien paraître, car je suis très calme et posé.

– Cette après-midi, les scénaristes sont venus. Je t’ai envoyé un message mais tu ne m’as pas répondu.

– Oui, c’est vrai. Désolé. J’étais très occupé. De toute façon, si j’ai bonne mémoire, ils devaient simplement nous remettre le conducteur de *Radio Love*, non ? Il n’y avait pas de réunion prévue...

– Tout à fait. Je t’en ai laissé une copie sur ton bureau. Tout le monde a appelé. Ils veulent tous Simone Civinini pour les prochaines émissions. Ils nous prennent pour ses agents, ma parole !

– Et pourquoi pas ? On exige vingt pour cent sur tout et on le leur cède...

– Super idée, je n’y avais pas pensé. Dommage qu’il ait déjà été pris par l’agence de Peppe Scura !

– Je n’arrive pas à y croire... ce type-là ? Le pire de tous. Et qui le lui a conseillé ? Sûrement pas nous.

– Malheureusement, j’ai ma petite idée sur la question. C’est bien l’agent de Karim, non ? Et de notre amie, Giovanna Segnato.

– Ça promet.

– Et l’autre nouvelle du jour, c’est qu’il a signé un contrat pour la totalité de l’émission. Ils lui ont versé cent cinquante mille euros.

– Quoi ?

– Si, si... Tu vois ce qui arrive quand tu n’es pas joignable... ? Non, je plaisante. Je viens de l’apprendre par une amie qui travaille à la Rete. Civinini ne nous a même pas consultés.

– Ils lui ont proposé une somme rondelette.

– Oui, et comme il a fait exploser l’audimat, ils lui ont offert le maximum. Et rien que pour cette émission en plus. Ce n’est pas comme s’il avait signé un contrat avec la chaîne et leur avait donné l’exclusivité pour deux ans. De sorte qu’une fois *Lo Squizzone* terminé, il sera à nouveau libre et sur le marché.

– On aurait dû le faire signer avec nous dès le début. On n’y a pas pensé.

– On ne pouvait pas savoir qu’il allait faire un tel carton.

– C’est vrai. Bon, et maintenant, je vais aller lire le conducteur.

– Entendu, et tu me diras ce que tu en penses.

Sur ce, je vais m’enfermer dans mon bureau. Je pose mon attaché-case sur la table et en sors le contrat de location du loft de la via Borgo Pio. Je le range dans le coffre-fort avec le trousseau de clés. Puis je m’installe à mon bureau et commence à lire. Je m’immerge complètement dans le story-board. J’aime les personnages, j’aime l’action. De temps à autre, je ris en imaginant une scène ou l’autre. Je n’arrive pas à deviner qui est l’auteur des passages que je trouve les plus drôles. Ces gens forment une bonne équipe ; six scénaristes tous très différents les uns des autres : certains ont la quarantaine ; d’autres ne sont pas encore trentenaires ; bourgeois pour certains, non-conformistes pour d’autres. Je pense à Llenia, la fille au crâne rasé. Je l’imagine en train de discuter de l’attitude des personnages féminins avec Claudia, une autre scénariste, quarantenaire, une fille très croyante, qui s’est mariée très jeune et qui a peut-être des enfants de l’âge de Llenia. Je n’ose pas imaginer le mélange qui peut sortir de la tête de ces deux-là et j’aimerais être invisible pour pouvoir assister clandestinement à une de leurs réunions de travail.

C’est alors que je regarde la pendule. Huit heures et quart. Je n’ai pas vu le temps passer. Je m’aperçois que Gin m’a appelé une fois et m’a envoyé un texto sur mon portable.

Qu’est-ce que tu fais ? Tout va bien ? J’essaie de t’appeler mais tu ne réponds pas. Ça t’intéresse de savoir qui vient dîner ? Je t’embrasse, mon cœur.

Je ferme les yeux. « Je t’embrasse, mon cœur. » Comment est-ce que je me sens ? Horriblement coupable ? Non. Je n’y peux rien. Si je me sentais coupable, ce serait uniquement à cause de mon éducation et du respect des

promesses échangées devant Dieu ! Oui, je sais, je devrais avoir des remords, mais je n'en ai pas. J'aime Gin, tendrement, mais ce n'est pas le même amour. Je devrais la quitter. Ou tout au moins lui dire la vérité. Mais comment va-t-elle le prendre ? Je regarde de nouveau l'heure. Il est huit heures vingt-cinq. Nous avons conclu un pacte : « Jamais plus tard que vingt heures trente. Et pas de coups de fil. » C'est elle qui l'a décidé.

– Comme tu voudras.

– Et nous laissons dehors les vies que nous menons à l'extérieur de ces murs. C'est compris ? Ici, on ne pose pas de questions. Dans cette maison il n'y a que toi et moi, et rien d'autre n'existe, ni mon mari ni ta femme. Et, naturellement, je t'interdis de voir une autre femme en même temps que moi, pas même pour flirter. C'est clair ?

Babi me regarde d'un air qui se veut menaçant.

– Imagine que tu aies une autre maîtresse. La maîtresse de l'amant. Ce serait parfaitement ridicule. Je ne sais pas ce que je ferais si je découvrais que tu me trompes.

– Tu n'es pas ma maîtresse. Tu es ma femme.

– Dans cette maison, oui. Mais seulement dans cette maison.

J'enfreins les règles et je l'appelle.

– Salut ? Tu peux parler ?

– Oui, je suis seule. J'allais mettre Massimo au lit. Tout va bien ?

– Oui, très bien, je suis au bureau.

– Tu as changé d'avis ? C'est trop compliqué ?

– Non.

– Tu veux sous-louer le penthouse ?

– Non.

– Tu veux que nous partagions le loyer ?

– Non.

– Est-ce que tu peux me dire oui au moins une fois ?

– Oui.

– Encore heureux, j'ai bien cru que tu allais me répondre non !

Et nous continuons à rire et à plaisanter sans nous soucier du temps, comme si nous flottions dans l'espace. Avant de raccrocher, nous nous souhaitons

bonne nuit, puis nous restons un instant sans rien dire, enveloppés par ce silence unique. Je l'imagine seule, dans une chambre, le téléphone collé à l'oreille. J'aimerais pouvoir prononcer une phrase parfaite qui lui fasse comprendre tout ce que je ressens pour elle. Mais cette phrase n'existe pas. Si bien qu'après ce long silence, je dis : « Bonsoir », mais avec une intonation si spéciale qu'elle me semble contenir tout ce que je cherche désespérément à lui dire. Et même plus encore. Enfin, je raccroche. Comment allons-nous pouvoir surmonter cette épreuve ? Je l'ignore et je ne veux pas le savoir.

J'écris à Gin :

Ça te dirait qu'on sorte dîner, toi et moi ?

Oui, beaucoup.

D'accord. Je t'appelle dès que je suis en bas.

Mais on prend la voiture.

Bien sûr.

Cette simple phrase me ramène en un éclair à la réalité, à la petite qui est en route et à mes responsabilités... Soudain, je manque d'air. Mais je me ressaisis. Il ne faut pas que je me mette à cogiter. Je dis bonsoir aux collègues qui sont encore au bureau et je sors.

Nous allons chez Giggetto, dans la via Alessandria. Gin est toute contente et affamée.

– Tu n'as pas idée comme j'ai envie d'une pizza tomate mozzarella. La seule chose qui m'ennuie, c'est que je ne peux pas me gaver de friture. Ils la font si bien ici !

– C'est vrai, dis-je en lui servant de l'eau.

Je repose ensuite la bouteille et prends une gorgée de ma bière.

– On aurait pu inviter Ele et Marcantonio. On se serait bien amusés, et puis ç'aurait été sympa de dîner tous ensemble maintenant qu'ils sont

officiellement fiancés, et non pas comme deux amants ridicules qui s'embrassent à la sauvette dans les restaurants...

Je souris. « Des amants ridicules... » Est-ce qu'un amant peut être ridicule ? Non, je pense que ça a plutôt à voir avec la souffrance, l'imperfection, l'incomplétude, le fait de vivre caché, de ne pas pouvoir savourer le soleil...

Gin continue à papoter.

– Oui, des amants ridicules. Maintenant qu'ils sont fiancés, ils vont peut-être arrêter de se bécoter ; plus que ridicules, je les trouve vraiment bizarres ces deux-là.

– Oui, c'est vrai.

– Tu as fait quoi aujourd'hui ?

– Moi ?

Quelle réponse maladroite ! À qui peut-elle s'adresser sinon à moi ? Il faut que je me ressaisisse.

– J'ai lu les story-boards de notre nouvelle série. Tu devrais les lire, toi aussi.

– Et alors ? Ils tiennent la route ?

– Je ne te le dirai pas. Je veux avoir ton opinion d'abord.

Et nous continuons à bavarder de ce que nous avons fait, du travail qui nous a tenus occupés tout au long de la journée.

– Je me sens vraiment bien à l'étude. Il y a le fils du chef, Nicola, qui m'a tourné autour pendant un bon moment quand on a rompu, toi et moi. Mais il ne s'est jamais rien passé entre nous, parce que tu es revenu avant qu'il se passe quoi que ce soit... Dommage.

Elle essaie peut-être de me rendre jaloux. Mais je garde mon calme, allant même jusqu'à en plaisanter, et je lui fais remarquer que j'ai changé et que je ne cherche plus la bagarre.

– Je suis navré, mais je n'ai pas l'intention de te faire une scène de jalousie à cause de ce Nicola...

Gin éclate de rire.

– Tant mieux... Car ainsi je vais pouvoir te parler des autres !

– Mais bien sûr.

En réalité, je n'ai pas changé autant que je le lui avais promis. La seule

chose, c'est que je n'aurais jamais dû revenir.

Pallina arrive au Tiepolo, elle la cherche un moment des yeux avant de l'apercevoir. Elle est assise dans un coin et consulte son portable. Pallina sourit et se dirige vers elle. « C'est vrai qu'elle a l'air en forme, Babi ; on dirait une gamine, avec ses joues lisses et sans une ride, fraîche comme une rose. » Elle s'assied et la surprend, comme toujours, avec son tempérament démonstratif.

– Allons, avoue ! Avec qui as-tu conclu un pacte, comme le Dr Faust ? Je veux savoir si ton allure incroyablement jeune est due à des injections ou à un élixir de jouvence !

Babi rit.

– Avoue ! Je veux tout savoir ! insiste Pallina

– Tout d'abord, je te signale que tu m'as fait sursauter si fort que j'ai failli avoir une attaque. Ce qui veut dire que je viens de prendre au moins dix ans d'un coup.

– Ça n'est pas grand-chose ! On va commander tout de suite, je dois retourner au bureau très vite. Il y a eu un problème.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? Raconte.

– Eh bien, je t'avais parlé de mon chef, cette tête de lard d'Adalberto Trevi : « Je suis un type super cool », « J'aime les femmes, et je suis sûr que tu es pareille avec les mecs... » Bref, l'autre jour il est devenu vraiment très, très entreprenant, et quand je suis rentrée à la maison, j'ai fait une bêtise.

– Quoi donc ?

– Je tremblais de la tête aux pieds, j'étais à bout de nerfs. Bunny s'en est rendu compte et il a commencé à me harceler de questions, à tel point que j'ai fini par tout lui raconter.

– Tu as fait ça ? Tu es folle. Autant lui mettre un fusil chargé entre les mains.

– Exactement. Le lendemain, il est allé l'attendre au pied de l'immeuble. Je

l'ai supplié de ne pas en venir aux mains, et heureusement, il m'a écoutée.

– Et donc, qu'est-ce qu'il s'est passé ?

– Il ne lui a donné que des petites claques. Enfin, pas si petites...

– Bunny ? Oui, j'imagine la scène !

– Il s'est mis à le gifler tout en lui parlant, juste pour s'assurer qu'il captait bien le message.

– Et qu'est-ce qu'il lui a dit ?

– De ne plus jamais recommencer... sinon, il irait trouver lui-même sa petite femme. Et qu'il n'avait pas intérêt à me licencier, sinon, encore une fois, il irait parler à sa petite femme... Et qu'il fallait qu'il apprenne à se tenir en présence d'une personne du sexe opposé, sinon ça allait barder...

– Sinon, il allait trouver sa petite femme !

– Exactement. Et il lui dirait tout. La seule chose, c'est que maintenant je n'ai plus le droit à l'erreur. Adalberto Trevi me hait. Et il saisira la première occasion de me flanquer à la porte. Ça, j'en suis sûre. En réalité, je suis déjà en train de chercher ailleurs... Et donc, si jamais un de vos riches amis avait un bureau d'architecte et de design, qu'il savait se comporter avec les femmes, et qu'il était gay, ce qui serait encore mieux, je file direct lui remettre mon CV. Je suis prête à commencer tout en bas de l'échelle...

– On va commander !

Elles prennent deux salades, des jus de fruit, des fruits, pour ne pas faire trop d'excès.

– Bien, et maintenant que je t'ai raconté toutes mes histoires, qu'est-ce que tu me racontes ? Ce petit repas, c'est toi qui l'as organisé.

– Tout d'abord, maintenant que nous nous sommes retrouvées, il ne faut surtout pas que nous nous perdions une nouvelle fois de vue. C'est pourquoi, chaque fois que possible, j'aimerais qu'on se voie. Qu'est-ce que tu dirais, par exemple, d'aller au ciné un de ces soirs pour voir le dernier film de Woody Allen ?

– *Café Society* ?

– Oui. Il paraît qu'il est très bien.

– Excuse-moi de te demander ça, mais pourquoi est-ce que tu n'y vas pas avec Lorenzo ?

– C’est difficile...

– Il est toujours en déplacement, c’est ça ?

– Non, parce qu’on s’est séparés.

– Quoi ? Je n’arrive pas à y croire ! Qu’est-ce qu’il s’est passé ? Non, attends, laisse-moi deviner. Tu l’as pincé avec une autre.

Babi sourit.

– Oui, et tu n’as pas idée comme j’ai été soulagée !

– Tu dis ça pour plaisanter ? Je croyais que vous formiez un couple soudé.

– Lorenzo a laissé son ordinateur allumé et j’ai découvert qu’il échangeait des messages érotiques avec une de ces bombasses de la télé.

– Oui, des bombasses, mais en multipropriété.

– Je n’en sais rien, et je ne veux pas le savoir. Mais c’est l’excuse que j’attendais pour pouvoir mettre un terme à notre mariage sans que ce soit moi qui en porte la responsabilité...

Pallina écarquille des yeux comme des soucoupes.

– Incroyable !

Babi sourit en hochant la tête.

– Le *Lina III*, l’enterrement de sa vie de garçon...

– La flamme s’est rallumée.

– Tu n’arrives pas à t’ôter Step de la tête ?

– C’est un vrai feu, même.

– Mais comment est-ce que vous vous voyez ?

Babi éclate de rire.

– Un incendie !

– Mais vous êtes fous tous les deux ! Vous êtes mariés chacun de votre côté, et lui depuis peu par-dessus le marché...

Pallina s’interrompt brusquement, prise d’un doute.

– Écoute, on n’a jamais vraiment abordé le sujet à fond, mais étant donné que je suis ton amie de cœur..., je le suis, n’est-ce pas ?

Babi sourit.

– Mais oui.

– Eh bien, surtout ne le prends pas mal, mais il faut que tu saches quelque chose. Tu sais qu’ils attendent un enfant, n’est-ce pas ?

– Oui, Step me l’a dit.

– Mais tu avais pourtant dit que c’était la seule chose qui t’arrêterait.

– Oui, mais je m’étais trompée. De toute façon, nous en avons longuement discuté, et nous avons aussi dissipé un grand nombre de malentendus du passé. Je suis au courant pour l’enfant, et s’il n’avait pas été en route, il est probable que Step et moi nous serions remis officiellement ensemble.

– Et Massimo ? Tu y penses ? Comment est-ce qu’il réagirait ?

– C’est un problème, certes, mais les enfants sentent quand il y a de l’amour, et au final, ils l’acceptent. Sans compter que son père ne le voit presque jamais...

– C’est vrai, mais Lorenzo a toujours passé ses vacances avec lui, à Noël, Pâques et tout, et donc il n’est pas resté sans le voir.

– Ça ne veut pas dire qu’il va cesser de le voir de toute façon.

Babi réfléchit un instant, puis se lance.

– Écoute, je viens de te raconter une chose, et maintenant je vais t’en raconter une autre. Mais il faut me promettre de ne le dire à personne.

– Je te le jure.

– Si Step savait que je te l’ai dit, je risquerais de le perdre encore une fois.

– J’ai juré. Et jamais je ne te ferais un coup pareil... Tu le sais.

– C’est vrai. Donc, je te le dis : nous avons loué un appartement.

– Quoi ? Vous êtes fous... Tu veux dire que vous vivez ensemble clandestinement...

– Oui, on se retrouve là-bas de temps en temps, comme si on était mariés, mais je ne t’en dirai pas plus. Et surtout je ne te dirai pas où il se trouve.

Pallina prend son smoothie et le boit.

– Moi qui pensais qu’on allait s’amuser pendant ce repas... Je t’avoue que je ne m’y attendais pas du tout. Et maintenant ? Tu parles d’un embrouillamini.

– Je préfère ne pas y penser. L’important, c’est que nous nous soyons retrouvés. C’est Dieu qui l’a voulu et c’est Dieu qui décidera.

– Et si, le jour venu, Dieu avait autre chose à faire ?

Brusquement ma vie a changé comme je ne l'aurais jamais imaginé. Et peut-être va-t-elle prendre le cours qui aurait toujours dû être le sien.

– J'ai apporté ce cadre, il te plaît ?

Elle me montre une photo retouchée de nous deux ; nous sommes assis sur un muret, immortalisés par je ne sais qui, souriants et perdus dans le regard l'un de l'autre. Beaucoup plus jeunes, mais peut-être moins amoureux que nous ne le sommes maintenant.

– Elle a été traitée pour donner un effet gravure, puis passée à l'émail... Tu aimes ?

– Oui, beaucoup.

– Non, sérieusement ? Ne mens pas.

– Je t'assure qu'elle me plaît beaucoup, et toi en particulier.

Et nous entreprenons de décorer la maison. Nous nous donnons rendez-vous dans tel ou tel magasin pour acheter des rideaux, des tapis, des draps, mais pas de télévision. Chaque jour, nous nous retrouvons à l'heure du déjeuner. Elle me prépare quelque chose à manger, et nous discutons d'un élément décoratif ou d'un autre à apporter à notre loft.

– Tu aimes ces verres ?

– Énormément.

Elle les range dans un meuble ancien que nous avons chiné chez un brocanteur du Trastevere. Je hausse les épaules.

– On les utilisera peut-être si on invite quelqu'un un jour.

– Oui, bien sûr.

Mais nous savons l'un et l'autre que c'est impossible.

Les jours passent, les semaines ; Futura marche de mieux en mieux et je ne suis pas souvent à la maison. Et comme Gin travaille elle aussi, nous ne nous voyons que rarement. Pour l'instant, nous nous en contentons, mais je sais

que bientôt la situation va changer. Aurora va naître et je n'aurai plus d'excuses.

Mon téléphone sonne.

– Viens. Je suis au Teatro delle Vittorie. Viens tout de suite.

Renzi a l'air affolé.

– Que se passe-t-il ?

– Nous avons besoin de toi ici. Viens dès que tu le pourras.

Je raccroche et rapplique aussitôt. Nous en sommes à la moitié du programme ; *Lo Squizzone* continue de caracoler en tête des programmes avec vingt-trois points d'audience. Aucune émission n'a jamais réalisé pareil score dans ce créneau horaire ces dernières années. Je ne vois donc pas quel peut être le problème. Mais quand je franchis la porte du théâtre, je n'ai pas besoin que l'on m'explique. Simone se tient au milieu de la scène en compagnie de Giovanna Segnato. Karim et Dania sont assis sur un côté, en compagnie des candidats, et Simone Civinini est en train d'expliquer le déroulement de l'émission.

– Giovanna et moi avons eu une idée : elle va jouer le rôle de Sibilla, la prophétesse qui prédit l'avenir de certains objets ou paroles que les candidats vont devoir deviner. Par exemple...

Il désigne Giovanna qui, munie d'un micro, déclare : « Le pain. »

– C'est cela. Et donc, quelles peuvent être les réponses dans ce cas ?
Leonardo ?

L'assistant de plateau, qui occupe la place du candidat, répond :

– On le mangera.

Simone regarde la réponse sur un papier qu'il tient à la main.

– Non.

Leonardo tente à nouveau sa chance.

– On le bénira !

– Oui ! Vous avez compris ? C'est simple, c'est amusant, et si jamais vous n'arriviez pas à trouver la bonne réponse, je vous donnerai des indications supplémentaires.

Renzi vient à ma rencontre.

– Tu as vu ça ?

– Oui...

– Qu'est-ce qu'on peut faire ?

– Rien, me semble-t-il. Dommage, juste au moment où on commençait à pulvériser les records d'audience.

– Maintenant, reste à savoir combien de temps il va pouvoir tenir avec elle.

– C'est vrai, mais souviens-toi que s'il est arrivé là où il est aujourd'hui et si Giovanna Segnato est ici, c'est entièrement par sa volonté à lui, pour le meilleur ou le pire, et que nous n'avons rien à faire là-dedans.

Renzi me sourit.

– Tu as raison. Et le jeu, tu en penses quoi ?

– Une merde. Mais il est capable de transformer de la merde en or, donc tout ira bien. Viens, on va aller la saluer...

Nous nous approchons.

– Bonjour, Giovanna.

– Salut, Stefano !

Elle descend de la scène, couvre avec sa main le micro qu'elle porte accroché à son chemisier pour que personne ne puisse l'entendre.

– Je suis ravie de faire cette émission, merci.

– Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, Simone est un génie. Nous sommes tous ravis.

Je le regarde de loin et lève le pouce en l'air. Il brandit son poing serré en signe de victoire.

– Ce jeu va marcher du tonnerre, ne t'inquiète pas, Stefano...

– Pourquoi serais-je inquiet ? Je te fais entièrement confiance !

Son sourire s'efface légèrement lorsqu'elle me voit sortir du studio. Roberto Manni, le directeur, entre.

– Votre attention ! Nous allons faire cinq minutes de pause. Vous pouvez prévenir Gianni Dorati ? Je veux un éclairage spécial pour mettre notre belle prophétesse Sibilla en valeur.

Il s'approche de Giovanna en souriant.

– Il faut que tu sois plus belle que jamais dans cette émission.

Mais Simone la prend par la main.

– Encore plus ? Ah, mais c'est trop ! On va prendre un café, elle et moi,

prévenez-nous quand vous reprendrez la répétition.

Et ils s'éloignent bras dessus bras dessous en riant et sans se cacher.

Karim sort son téléphone et passe un coup de fil.

– Peppe ? Oui, excuse-moi de te déranger, mais il faut absolument que je te parle. Ça n'est plus tenable. Je m'étais construit un personnage, et voilà que ce mec arrive et fiche tout en l'air.

Il écoute ce que lui dit Peppe Scura à l'autre bout de la ligne, puis reprend :

– Je m'en fiche complètement. Viens à Rome et on en parlera, parce qu'ici, ça n'est plus possible...

Sur ce, il disparaît dans les coulisses, nous laissant sur notre faim. Nous ne connaissons pas la suite du numéro auquel il est en train de se livrer.

Roberto Manni est magnanime.

– N'ouvrez pas la piste audio de Karim dans le studio, s'il vous plaît, et n'écoutez pas sa conversation dans la salle de régie.

Mais je suis prêt à parier que cette dernière consigne ne sera pas suivie.

Renzi s'approche de Dania.

– Ça te dirait d'aller prendre un café ?

– Non, merci. Je suis déjà bien assez énervée comme ça. Mais est-ce que tu ne pourrais pas faire quelque chose pour moi ? Mon personnage était tellement sympa... Maintenant, je ne suis plus qu'un fantôme, c'est à peine si on me voit. Je pense que je vais rentrer à Milan. Il paraît que là-bas ils sont en train de lancer un tas de nouvelles émissions.

Soudain, elle lui décoche un sourire de gamine espiègle.

– Si je rentre, on ne se verra plus. Allez, tu es sûr que tu ne peux rien faire ?

– Je vais voir ça.

– Oui, n'importe quoi, même un petit rôle, mais qu'on me voie au moins.

Renzi songe aux recommandations de Calemi. Dania était censée rester dans les coulisses pour apprendre et s'entraîner, et voilà qu'à présent elle ne pense qu'à apparaître à l'écran.

– Hier, j'ai essayé de t'appeler je ne sais pas combien de fois ; au début j'ai eu la sonnerie, mais ensuite tu as éteint ton téléphone...

– Oui, je parlais avec ma mère. On s'est pris la tête. Et après ça j'étais

tellement en colère que je suis allée me coucher. Je n'avais envie de parler à personne.

Renzi songe « Je ne suis pas personne ». Mais il dit quelque chose de tout à fait différent.

– Je suis désolé. Tu veux qu'on dîne ensemble ce soir ?

– Je ne sais pas si je serai disponible. De toute façon, j'irai d'abord à mon cours de danse chez Ials. On se reparle plus tard. Tu m'arranges le coup alors ? J'aimerais bien avoir une réponse.

– Je vais essayer.

Renzi s'enfile dans le couloir qui mène à la rédaction, puis aux vestiaires. Il entre dans le bureau des scénaristes.

– Salut, les gars, ça va ?

– Oui, merci, on est toujours à vingt-trois points d'audience.

En réalité, ils ont l'air passablement excédés par le pouvoir absolu exercé par Simone Civinini.

– C'est bien. Continuez comme ça.

Il se rend ensuite à la loge de Simone. Il s'arrête devant la porte, hésite un instant, puis se décide à frapper.

– Entrez.

– Je peux ?

Quand il le voit, Simone se lève et vient à sa rencontre.

– Oui, bien sûr. Quelle bonne surprise ! J'espère que tu n'es pas venu pour me sermonner, hein, papa ?

Renzi fait semblant de trouver ça drôle.

– Non, non. Salut, Giovanna.

– Salut.

– Je suis venu te demander une faveur.

Il coule un regard vers le canapé où Giovanna Segnato est occupée à se limer les ongles.

Simone l'a remarqué.

– Tu peux parler sans crainte devant Giovanna.

– J'aimerais bien que Dania Valenti ait un petit rôle, qu'elle ne disparaisse

pas complètement de la scène. Tu pourrais peut-être l'utiliser comme hôtesse, pour apporter les enveloppes ou les réponses à Sibilla.

Il regarde Giovanna.

– Non, il n'en est pas question, pas en ma présence, dit-elle.

Simone comprend que la situation est délicate.

– Très bien, je la ferai venir au tout début, avec les premières réponses, comme ça elles seront suffisamment éloignées l'une de l'autre. Ça te va ?

Giovanna se contente de hausser les épaules.

– D'accord.

– C'est bon alors, affaire conclue ?

Simone lui donne une tape sur l'épaule.

– Oui, papa. Tu as vu tout ce qu'un père et un fils peuvent avoir en commun ?

– Calemi m'a chargé de te passer le bonjour. Je lui dirai ce que tu as fait pour lui.

Simone hausse un sourcil sarcastique.

– Je le lui dirai moi-même : nous dînons ensemble ce soir.

Et sur ces mots, il l'invite à sortir de la loge.

– Ce soir Gin a organisé un dîner chez moi où il n'y aura que des femmes. Je peux rester plus tard, si tu veux. Ça te dirait qu'on fasse quelque chose nous aussi, dans le loft ?

Babi exulte.

– Enfin, je vais pouvoir te préparer quelque chose de bon à manger. D'accord ? On se retrouve là-bas ?

– O.K. Si tu veux, je peux aller faire des courses pendant que tu mets Massimo au lit. Comme ça, tu ne perdras pas de temps.

– Oui, c'est une excellente idée.

– Tu n'auras qu'à m'envoyer un texto avec la liste de ce qu'il te faut, et je ferai un saut au supermarché.

– Ça marche.

Je me remets à potasser différents projets quand un message arrive sur mon téléphone.

Grana padano, roquette, avocat, laitue, une tomate verte et une rouge, oignon rouge, une pomme, une poire, une grappe de raisin, du marasquin et une bouteille de pinot gris... ça te rappelle quelque chose ?

C'est une longue liste. Je réponds immédiatement :

Tu veux me faire grossir comme tout bon mari qui se respecte ?

Oui, et je veux t'attraper par le gosier... Et pas seulement !

Je lui envoie un éclat de rire :

Ha, ha, ha !

*Je vois que tu as la mémoire courte :
c'est le premier dîner que tu m'as préparé...
Décidément, autant jeter des perles aux cochons !*

Ah ! Parce que je devrais me souvenir d'un truc qui s'est passé il y a plus de sept ans ? Un dîner auquel tu n'es même pas venue en plus !

Nous continuons à échanger des blagues par texto, comme s'il ne s'était pas passé un jour depuis l'époque où nous étions ensemble.

Peu après, je me rends au supermarché de corso Francia. Il n'y a pas beaucoup de monde, et je trouve aussitôt à me garer. C'est une aire de stationnement peu éclairée avec beaucoup de végétation alentour. Les chariots sont à l'extérieur. Je commence à faire mes emplettes en essayant de ne rien oublier. J'ajoute une bouteille de Blanche et un bon vin rouge, un Tancredi, puis je me dirige vers la caisse. Je paie et sors avec mes deux sacs de courses. Je ne les ai pas encore mis dans la voiture que j'entends crier une femme :

– Au secours ! Non, arrêtez ! Au secours !

À une courte distance, j'aperçois deux jeunes qui essaient de lui voler son

sac à main. Elle vocifère en donnant des coups de pied et en serrant son sac contre sa poitrine, tandis qu'ils essaient de le lui arracher. Je lâche mes courses et en un clin d'œil, je suis sur les deux types. Ils ne m'ont pas vu venir. Je balance un direct au premier en plein sur la pommette droite, qui se fend sous mes phalanges, tandis que sa tête part en arrière. Presque au même moment, je tends la jambe vers son comparse et lui décoche une ruade dans les côtes avec une telle force qu'il s'effondre à terre. Il essaie de se relever aussitôt, mais il rechute. Il cherche à fuir le plus vite possible, et patine dans les graviers. Je ramasse une pierre qui se trouve là et la lance dans sa direction en visant le milieu du dos. Après quoi je ramasse une bouteille vide, prêt à en découdre avec les deux, mais ils déguerpissent à fond de train et partent se perdre dans les ruelles sous le pont du Corso. C'est alors que j'aide la femme à se relever.

– Est-ce que ça va ? N'ayez crainte, ils sont partis. Tenez, appuyez-vous sur moi.

Quand elle relève la tête, je la reconnais et reste sans voix. Pourquoi le destin s'acharne-t-il ainsi ?

J'ouvre la porte de l'appartement.

– Babi, tu es là ?

– Je suis à la cuisine, en train de mijoter des petits plats pour mon petit mari. Je vais à la cuisine et dépose les sacs de courses sur la table.

– Hmm, ça sent délicieusement bon...

Nous échangeons un baiser et je remarque qu'elle s'est mise sur son trente-et-un : jupe bleu marine, talons aiguilles, chemisier de soie et un grand sautoir de pierres noires. Elle a mis un tablier pour cuisiner.

– Tu te sapes comme ça pour faire la popote ?

– En général, c'est plutôt en petite tenue... mais j'ai fait une exception pour toi !

Je prends une Coronita dans le réfrigérateur et la décapsule. Je m'assieds à la table et bois une longue gorgée.

– Bon, j'espère que je n'ai rien oublié de la liste que tu m'as donnée. J'ai comme l'impression que tu l'as fait exprès pour me mettre à l'épreuve.

– Tout à fait. Voyons voir.

Elle ouvre les sacs et jette un coup d'œil à l'intérieur.

– Parfait. Cette fois, oui, je veux bien me marier avec toi.

– Attention, parce qu'il arrive qu'il y ait des miracles ! Tu ne devineras jamais qui je viens de sauver à l'instant !

– Qui ça ?

– Ta mère.

– Ma mère ?

– Oui, elle était en train de faire ses courses dans le même supermarché que moi. En sortant, elle s'est fait agresser par deux types qui voulaient lui piquer son sac à main.

Babi pâlit.

– Ils lui ont fait mal ? Comment est-elle ?

– Elle va bien, ne t'inquiète pas. Je l'ai raccompagnée jusqu'à sa voiture et je l'ai sentie rassurée.

– Je ne peux même pas l'appeler, étant donné que je ne suis pas censée être au courant.

– C'est vrai.

– Et vous vous êtes parlé ?

– Je lui ai juste demandé comment ça allait, et elle m'a répondu qu'elle était très contente de me voir, qu'elle me trouvait encore plus irrésistible que jamais et qu'elle me revaudrait ça..., mais je lui ai dit que je ne pouvais pas, parce que j'allais dîner et faire l'amour avec sa fille.

– Andouille. Arrête de plaisanter, s'il te plaît.

– Je l'ai traitée comme une femme qui vient de se faire agresser. Je me suis montré poli et serviable. Je lui ai demandé si elle voulait de l'aide, lui ai proposé un peu d'eau, et puis quand j'ai vu qu'elle était remise, je l'ai raccompagnée jusqu'à sa voiture. Et elle m'a dit : « Il fallait que ce soit toi qui me sauves ; alors que je croyais que tu étais de mèche avec ces deux individus. »

– Je n'arrive pas à y croire ! Ma mère est vraiment terrible. Jamais elle ne désarme.

Je finis ma bière, me lève, et pendant qu'elle prépare le dîner, je l'enlace de

mes bras par-derrière, lui prends la cuillère des mains et j'éteins le feu. Babi se retourne et se love entre mes bras.

– Qu'est-ce que tu fais ? me demande-t-elle en souriant.

– J'ai sauvé la mère, je mérite bien la fille, non ?

Puis je la prends par la main et l'entraîne vers la chambre à coucher.

Raffaella arrive chez elle. Elle a du mal à ouvrir la porte avec le sac de courses dans une main, mais elle réussit, et sitôt à l'intérieur, elle se laisse tomber sur la banquette.

– Claudio ? Tu es là ? Claudio ? Tu ne devineras jamais ce qui m'est arrivé.

Comme elle n'obtient pas de réponse, elle longe le couloir jusqu'au salon.

– Claudio ?

Elle le trouve dans son bureau, assis devant son ordinateur, avec des dossiers étalés partout autour de lui et les cheveux en bataille. Il a mis ses lunettes et n'arrête pas de bouger sa souris de haut en bas, comme s'il cherchait quelque chose sur l'écran qu'il n'arrivait pas à trouver.

– Claudio ? Claudio ? Tu m'écoutes ? Tu ne devineras jamais ce qui vient de m'arriver. Je me suis fait agresser, et devine qui m'a sauvée ?

Mais son mari a l'air sur une autre planète. Soudain, Raffaella s'énerve :

– Claudio ! Je te parle ! Tu vas m'écouter à la fin ?

Enfin, il remarque la présence de sa femme. Il la regarde et fond en larmes, mais pas à cause de son chemisier déchiré ou de sa jupe froissée.

Eleonora pose un regard intrigué sur Gin.

– Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu es absolument resplendissante avec ton petit ventre arrondi. Je ne t'ai jamais vue en aussi bonne forme ; maintenant je peux te le dire !

Gin rit. Elle secoue la tête.

– Non, sérieux, je ne plaisante pas. Il y a eu des jours où tu avais une mine de papier mâché.

– Oh, pitié, ne me dis pas ça, sinon je vais accoucher sur-le-champ, ici, à la maison, et tu vas devoir tout gérer seule...

– Non, non, je plaisantais. Pardonne-moi. Et maintenant arrête de rire.

Gin reprend son sérieux et s'installe confortablement sur le canapé. Elle

prend appui des deux mains sur les coussins et, voyant qu'elle essaie de se caler avec le dos aussi droit que possible, Ele lui demande :

– Tu veux un coup de main ?

– Non, non, je suis bien comme ça.

Puis, au bout d'un moment de silence, elle ajoute :

– Je crois que Step a une autre...

– Oh, non, j'étais en train de me faire tout un cinéma sur ce que tu t'apprêtais à m'expliquer...

Gin la regarde avec étonnement. Elle s'excuse.

– Non, je veux dire que je me faisais du souci pour ta santé, pour la petite, et tout ça...

C'est alors qu'elle réalise que Gin est dans tous ses états.

– Oh, pardonne-moi. Raconte-moi tout. Parfois, je me comporte comme une idiote. Qu'est-ce qui te fait penser ça ? Tu as découvert quelque chose ?

– Non, c'est juste un feeling. Il ne rentre jamais déjeuner. Avant il venait tout le temps. Parfois il passe la nuit dehors, il est toujours occupé, il ne m'appelle pas, il ne m'envoie pas de messages, et puis il y a des lustres qu'on ne fait plus l'amour.

– Gin, c'est normal. Tu es enceinte. Il songe sans doute à Aurora et se fait du souci pour elle... Moi, je trouve que tu devrais t'en réjouir, au contraire. Il n'est pas comme ces hommes qui se fichent que tu aies un gros ventre ou que tu aies mal... Autrement dit, pour qui tu ne comptes pas !

Gin secoue la tête.

– Décidément, même dans les moments les plus tragiques tu réussis toujours à me faire rire. Tu es un cas désespéré.

– Pourquoi est-ce que tu dis cela ? Comment ça « un cas désespéré » ?

– Eh bien, la situation est plutôt critique, mais toi tu prends tout à la légère.

– Pas du tout ! Je cherche à te montrer le bon côté des choses. Ou plus exactement, le côté positif. Step travaille comme un forcené, Dieu merci, il gagne bien sa vie, il ne se bagarre plus, il s'est calmé, il est élégant, très gentil, il faut bien le lui reconnaître, et maintenant, Aurora est en route. De sorte que tout ce qu'il fait ou ne fait pas, comme l'amour, est tout à fait normal. C'est toi qui te fais des films sans raison. Tu as des preuves ? Non,

parce que si tu n'en as pas, tes allégations ne reposent sur rien ! Elle prend un cendrier, le cogne deux fois sur la table basse et déclare : « La séance est levée ! »

Gin se penche en avant pour l'empêcher de recommencer.

– Arrête ! La séance est levée, mais ça n'est pas une raison pour démolir la table !

– Bonjour, maman.

– Bonjour.

Daniela et sa mère s'embrassent sur le pas de la porte.

– Babi n'est pas encore là ?

– Si, elle est avec ton père.

Daniela entre dans le salon et les trouve tous les deux assis sur le canapé.

– Salut, *sister*, quelle ponctualité ! Tu ne t'es pas retrouvée dans les embouteillages, toi ? Le Corso Francia était complètement bouché.

– Je suis venue par en bas, par le pont Milvio.

– Tu n'es jamais prise au dépourvu, toi...

– Absolument. Ça te dirait de venir dîner à la maison avec Vasco, samedi prochain ? Massimo a invité quelques copains, ça pourrait peut-être l'amuser ?

– Vendredi, nous allons à Eurodisney.

– Sans blague ! Mais tu ne me l'avais pas dit.

– C'est une surprise de Sebastiano. Il est venu aujourd'hui à la sortie de l'école avec les billets. On va passer trois jours là-bas et on sera de retour dimanche soir.

Babi la regarde en haussant un sourcil malicieux, mais Daniela précise :

– Il a réservé une suite pour Vasco et moi et une chambre pour lui.

Sa sœur rit.

– C'est très élégant, tout à fait dans le style de Cendrillon !

– Ouais, mais je doute qu'il vienne me rapporter ma Converse All Star et qu'il se marie ensuite avec moi !

– Pourquoi pas ?

– Parce que je sens des pieds !

– Idiote.

– Vous voulez du thé ?

Raffaella sourit à ses deux filles.

– Volontiers !

Peu après, ils sont tous réunis dans le salon. Babi mord avec appétit dans un biscuit.

– Fabuleux. Absolument exquis.

Claudio s'en attribue tout le mérite.

– C'est moi qui les ai découverts. Ce sont des biscuits anglais.

Raffaella le sermonne :

– Trop de beurre, c'est mauvais pour la santé. Et d'ailleurs...

Claudio pose sur ses deux filles un regard dépité.

– J'ai passé ma vie à faire des erreurs.

Babi prend sa tasse.

– Ce n'est pas vrai. Il y a une chose pour laquelle tu ne t'es pas trompé. Tu t'es marié avec elle...

Daniela a envie d'ajouter : « Oui, parce que sinon, on se demande bien qui aurait voulu l'épouser, avec son sale caractère... » Mais elle se contente de dire :

– C'est vrai.

Raffaella sourit, elle fait mine d'apprécier cette réunion de famille. Elle finit son thé et repose sa tasse, s'essuie les lèvres et regarde ses deux filles. Elle se demande comment elles vont prendre la nouvelle et surtout, comment elles vont réagir.

– Bien, nous vous avons demandé de venir parce que nous sommes confrontés à un énorme problème.

Babi et Daniela redeviennent soudain sérieuses. Pour que leur mère dise une chose pareille, c'est qu'il s'est passé quelque chose de grave. « C'est peut-être un problème de santé, songe Babi. À supposer que papa soit malade ? Il a les traits tirés en tout cas. » « Ils ont peut-être reçu des menaces, songe Daniela. Mais pour quelle raison ? » Les deux sœurs n'ont d'autre choix que de prêter l'oreille à leur mère. Mais Raffaella ne sait pas par où commencer. Elle hésite, cherche les mots justes. Elle est visiblement mal à l'aise et en même temps mortifiée de se retrouver dans une telle situation. C'est alors que

Claudio lui coule un regard en biais tout en s'efforçant de détendre l'atmosphère pesante qui s'est installée.

– Il ne faut pas vous monter le bourrichon. Ce n'est pas si dramatique que ça. C'est juste que nous avons tout perdu...

Puis, pour les aider à digérer la nouvelle, il ajoute sur le ton de l'humour : « Maintenant, nous sommes pauvres. »

Babi et Daniela restent sans voix. D'un côté, elles sont soulagées parce que ce n'est pas du tout ce qu'elles avaient imaginé, mais de l'autre, cette nouvelle est un véritable coup de massue. Babi est la première à intervenir.

– Mais comment est-ce arrivé ?

Claudio explique :

– Nous avons essayé de faire une grosse plus-value financière.

– Tu as essayé, précise Raffaella avec colère et dédain.

Il acquiesce.

– C'est exact. J'ai essayé. Mais seulement parce qu'un ami m'avait assuré qu'un nouveau laboratoire pharmaceutique allait ouvrir en France et aussitôt après aux États-Unis. Lui-même a investi plus de vingt millions d'euros dans l'affaire. L'opération ne me semblait pas risquée.

– Et combien avez-vous investi ?

– Sept millions.

Babi et Daniela restent bouche bée, elles ne s'attendaient pas à un tel chiffre. Comment était-il possible que leurs parents aient été en possession d'un tel capital ? Claudio s'explique :

– Nous avons hypothéqué la maison de bord de mer et celle-ci aussi, en plus de tous les terrains et les autres biens immobiliers, y compris deux petits commerces avec un excellent rendement.

Raffaella apporte quelques précisions :

– Mais nous n'avons plus rien.

– Plus rien, enfin... nous avons cinquante mille euros à la banque.

– Quarante-six mille cinq cents, exactement

La précision maladroite de Raffaella en dit long sur ce qu'elle doit éprouver intérieurement.

Babi hausse les épaules.

– Pour être tout à fait franche, je pense que vous avez pris un risque énorme. Mais je suis soulagée d'apprendre que ce n'est pas un problème de santé. Papa, tu vas voir que tout finira par rentrer dans l'ordre. À l'avenir, vous allez devoir être plus économes, ne pas faire d'excès, et tu vas devoir administrer ta société financière avec beaucoup de prudence...

Raffaella affiche un sourire de circonstance.

– Oui, cela va sans dire.

Daniela, quant à elle, n'y va pas par quatre chemins :

– Excusez-moi, mais pourquoi est-ce que vous ne nous en avez pas parlé ?

Claudio ne dit rien. Raffaella l'observe un moment en silence, puis voyant qu'il ne sort pas de son mutisme, secoue la tête. « Je m'en doutais. Mon mari n'a pas le courage de dire les choses en face à ses filles. C'est donc moi qui vais devoir mettre les points sur les i, comme toujours. »

– Nous avons besoin de votre aide. Pour pouvoir garder cette maison, nous avons besoin de huit cent mille euros. Naturellement, nous avons déjà réfléchi à un plan de remboursement. Nous pourrions vous verser une mensualité de mille quatre cents euros, voire un peu plus.

Raffaella regarde Babi.

– Pour ton mari, c'est une goutte d'eau.

Puis elle dit à Daniela :

– Pour Sebastiano aussi. Nous avons pensé que Lorenzo pourrait nous prêter six cent mille et Sebastiano deux cents. Les mensualités leur seraient reversées au prorata... Mais cela, bien sûr, c'est à vous d'en décider. Nous ferons ce qui vous semble le mieux.

Babi sourit.

– Maman, je suis désolée, mais je ne peux malheureusement pas vous aider.

– Excuse-moi, mais il me semble que c'est à Lorenzo d'en décider. Il sera peut-être ravi de pouvoir nous aider. De faire un geste noble.

– Nous allons divorcer. Je ne sais pas encore si nous allons pouvoir nous séparer de façon civilisée, mais ce qui est sûr, c'est que je ne peux pas lui demander de me prêter six cent mille euros pour mes parents.

Raffaella se tourne alors vers Daniela.

– Et toi ? Qu'est-ce que tu en penses ?

Elle la regarde fixement, comme si elle cherchait à lui jeter à la face tout l'argent qu'elle a dépensé pour elle et son fils jusqu'à il y a quelques mois encore, lorsque Daniela ne travaillait pas et que le petit n'avait pas de père.

Daniela a parfaitement compris ce que pense sa mère. D'un autre côté, Raffaella n'a jamais rien fait pour la mettre à l'aise.

– Maman, je sais que tu m'as beaucoup aidée et je t'en serai éternellement reconnaissante. Je suis heureuse d'avoir pu trouver un travail qui me permet de subvenir seule à mes besoins sans te demander ton aide. Sebastiano a demandé à reconnaître Vasco, et il fait beaucoup pour nous, mais je ne veux pas qu'il pense que je suis partie à sa recherche parce que j'en voulais à son argent. Je veux qu'il soit seulement le père de Vasco, pas un tiroir-caisse. Je veux qu'il lui donne son affection, son temps, et toutes les choses qui valent bien plus que l'argent et dont les riches eux-mêmes manquent parfois.

Raffaella regarde Daniela et sourit, puis elle regarde Babi sans cesser de sourire. Soudain, son expression change du tout au tout. Elle devient sévère, hargneuse, telle que ses filles l'ont vue si souvent.

– Ainsi donc, vous êtes en train de me faire la leçon. Vous prétendez m'apprendre ce qui est important et ce qui ne l'est pas. Ou, pour être plus exacte, me faire comprendre que j'ai eu de la chance de ne m'être rendu compte de rien jusqu'à aujourd'hui. C'est bien cela ?

Babi, en tant qu'aînée, est la première à réagir pour essayer de la calmer.

– Maman, il ne faut pas le prendre ainsi, nous ne donnons de leçons à personne. Nous essayons simplement de t'expliquer notre situation, ce que nous pouvons faire ou pas, et avec notre meilleure volonté. Si vous avez besoin d'argent, nous vous aiderons dans la limite de nos moyens, nous ferons tout notre possible, je suppose...

Babi regarde Daniela.

– Oui, bien sûr. Si vous devez quitter cette maison, par exemple, nous serons heureuses de vous accueillir chez nous.

Babi acquiesce.

– Naturellement.

Raffaella sourit.

– Si vous voulez bien m'excuser, je vais me retirer dans ma chambre pour

réfléchir à tout ceci.

Elle se lève. Babi l'imité.

– Maman, ce n'est pas si dramatique, l'important c'est que vous soyez en bonne santé. Tu as toujours vécu confortablement jusqu'ici, simplement, maintenant, tu vas devoir être un peu plus économe. Et si vous le voulez, je le répète, vous pouvez venir chez moi. J'ai une chambre d'amis, et je suis convaincue que tu vas t'en remettre.

Raffaella songe à ses dîners, à ses amies, et à ce qu'elles vont dire de ce changement. Si elle décide d'aller vivre chez une de ses filles, elle devra lui demander la permission pour pouvoir jouer au bridge. Soudain, tout naturellement, elle leur adresse un grand sourire.

– Vous êtes très aimables, merci. Et maintenant, je vais me retirer.

Elle s'éloigne d'un pas rigide, la tête haute. Comme elle aimerait, pour une fois, pouvoir tourner le dos à ses principes, ceux-là mêmes qu'elle leur a inculqués, et envoyer ses filles se faire cuire un œuf. Mais elle referme la porte de sa chambre avec grâce.

Claudio regarde Babi et Daniela.

– Vous avez raison, et merci de votre aide. Ce n'est qu'une mauvaise passe. Maman a toujours eu du mal à s'adapter au changement...

Il leur sourit avec légèreté, comme si perdre sept millions d'euros n'était qu'une bagatelle.

Dans le studio d'enregistrement du Teatro delle Vittorie, l'adrénaline a atteint un pic. La dernière émission de *Lo Squizzzone* doit avoir lieu en direct. Roberto Manni ne cesse d'aller d'une caméra à l'autre.

– Sept, onze, quatre, préparez la deux, faites un gros plan sur elle. Deux ! Parfait. Préparez la vidéo grue puis de nouveau la deux, onze ! Bien, c'est ça, plus vite, la trois !

Simone Civinini se tient debout au centre du plateau ; il salue les candidats VIP.

– Merci à Frabizio, à Paolo, à Antonella et à Maria. Et un grand merci tout spécial à vous tous, chers téléspectateurs, qui nous avez suivis depuis le début et avez contribué au succès de notre émission, la plus regardée de ces cinq dernières années ! Nous nous reverrons bientôt, si Dieu le veut ; un sourire de la part de Simone Civinini et...

– ... de Giovanna Segnato !

Le générique commence, et les danseurs entrent, puis les derniers crédits s'affichent et l'émission s'achève. Un tonnerre d'applaudissements retentit : les assistants, les techniciens, les scénaristes, les cadres sont venus spécialement pour saluer le plus grand succès télévisuel de ces dernières années.

– Félicitations à tous, vraiment, bravo, Simone !

Les vigiles ont du mal à contenir le public, tandis que Simone regagne sa loge en compagnie de Giovanna. Roberto Manni l'attend là-bas.

– Excellente émission, toutes mes félicitations.

– Merci, Robi. Je prends une douche et on se retrouve tous au Goa. La production a réservé une table. Vous y allez ?

– Bien sûr. À plus.

– Ou mieux même. Je propose qu'on aille manger un petit morceau chez Carolina, au pont Milvio, mais uniquement la garde rapprochée. Hein ?

Comme ça on pourra parler tranquillement, parce qu'ensuite ce sera la foire d'empoigne.

– Parfait !

Nous croisons Roberto Manni dans le couloir. Il me serre la main chaleureusement.

– On a fait une excellente saison. Excellente émission, divertissante et pleine de surprises « humaines », et un gros succès par-dessus le marché !

– C'est certain...

– On devrait faire une fiction avec tout ceci, un truc qui se démarque complètement de tous les programmes nuls dont on nous abreuve !

Et il s'en va en secouant la tête. Renzi est d'accord.

– Et quel acteur on engagerait pour jouer le rôle du Ridley Scott de Raguse ?

– Je pense que c'est à lui qu'on devrait le proposer.

– Tout à fait, il est insurpassable.

Je frappe à la porte de Simone, qui nous ouvre aussitôt.

– Salut. Vous tombez bien, je voulais justement vous parler. Merci de m'avoir donné ma chance.

Renzi et moi restons sur le seuil. Simone a ôté sa veste et sa cravate.

– Tu as fait un travail remarquable. On remet ça l'an prochain ?

– Mais bien sûr, pourquoi pas !

Cependant, je constate qu'il a l'air dans ses petits souliers.

– Tu viens au Goa ?

– Oui, mais j'ai proposé à Manni qu'on aille d'abord manger un morceau chez Carolina, comme ça je pourrai me détendre un peu... Venez, vous aussi, et ensuite on ira tous danser !

– Entendu, on se retrouve là-bas.

Nous retournons dans le studio. Renzi me regarde et dit :

– Tu ne trouves pas qu'il avait l'air gêné ?

– Si. Il a signé avec Medinews mais ne sait pas comment nous l'annoncer.

– Sérieux ? Et comment l'as-tu appris ?

– Moi aussi, j'ai mes sources. Il a signé un contrat d'exclusivité d'un an pour un million et demi d'euros.

– Juste un an ? Ça n'est pas dans leurs habitudes.

– Moi, j’ai l’impression qu’ils l’ont engagé pour le retirer du marché, comme ils l’ont fait avec cet autre animateur de la Rai qui marchait si bien, Marco Baldi. Ils l’ont acheté pour le mettre sur la touche. Il va se dégonfler comme une baudruche, après quoi ils vont le remercier et plus personne ne voudra de lui ensuite.

– C’est vrai que Baldi a complètement disparu.

– Tu verras, je me trompe rarement.

Un peu plus tard, nous sommes attablés chez Carolina en compagnie de Simone, Giovanna et plusieurs directeurs, tandis que Karim, Dania et quelques danseurs et danseuses de l’émission sont assis à une autre table. Nous dînons dans la bonne humeur, en échangeant des blagues et en savourant notre succès. Simone se lève soudain et réclame notre attention.

– Excusez ! Je voudrais porter un toast. À Futura, à Stefano Mancini et à ce fabuleux succès. Puisse-t-il être le premier d’une longue série !

– Merci ! Merci à toi !

Tout le monde applaudit ; puis on recommence à boire et à bavarder. Après avoir exécuté en public « mes gestes spéciaux pour éloigner le mauvais œil », je m’approche de Renzi et lui glisse à l’oreille :

– Tu parles d’un faux cul. Je propose qu’on lui fasse signer un contrat d’exclusivité comme acteur !

– Tu sais que ce ne serait pas une mauvaise idée, s’esclaffe Renzi.

– Autant dire que ce dîner-ci c’est sa dernière scène...

– Avec Futura, en tout cas.

Nous nous levons alors pour trinquer.

– À nos succès... sans trahison ni double jeu.

Renzi lève son verre.

– À la vie à la mort !

Et nous recommençons à manger notre *pinsa romana* avec ce que l’on fait de meilleur comme fromage et charcuterie, le tout arrosé d’une excellente bière artisanale bien fraîche.

Je regarde mon portable, j’ai reçu un message de Gin :

Mon cœur, comment s’est passée la dernière émission ? Je l’ai regardée et

j'ai adoré, vous êtes formidables, surtout toi... Et que toi... je t'aime.

Je souris, puis je siffle ma bière. Je ressens un pincement de culpabilité. Après quoi je m'absous. J'aurais aimé être amoureux d'elle dès le début, oublier Babi, ne pas souffrir, être heureux dès le départ. Parfois j'envie la façon dont certaines relations se terminent, sans heurts, et dont d'autres se nouent, avec une rapidité déconcertante et en laissant tout derrière : les paroles, les baisers, les promesses, les rires, les scènes de jalousie. Tout est relégué dans un passé qui se retrouve immédiatement englouti, quasiment effacé, à la différence de ce film aussi beau que triste, *Oublie-moi !* qui en italien s'intitule *Se mi lasci ti cancello* (*Si tu pars, je t'efface*). Le titre original du film américain est *Eternal Sunshine of the Spotless Mind* (« Éternelle splendeur d'un esprit sans souvenirs ») a été inspiré par un vers du poème *Héloïse et Abélard*, d'Alexander Pope. Et même si le distributeur italien n'a pas eu le courage de lui donner le titre qu'il méritait, le film a tout de même remporté l'oscar du meilleur scénario. Et avec raison, car ce sont ceux qui font preuve d'audace qui gagnent. L'amour, le vrai, ne peut pas s'effacer. Il reste tatoué sur le cœur et l'on ne peut rien y faire. La cicatrice qu'il laisse est éternelle.

Je commande une autre bière ; je remarque que Renzi observe la table voisine. Il dévore Dania des yeux. Elle rit et se frotte contre Karim, qui se laisse étreindre et toucher, tandis qu'ils s'échangent des regards malicieux et des promesses. Brusquement, le chef de service qui est assis à côté de Renzi lui lance :

– Mais dis-moi, *Lo Squizzone* au début, c'était quoi son score ?

– Seize.

Et Renzi se sent obligé d'avoir l'air intéressé.

– Eh bien, tu sais pourquoi l'émission a tellement cartonné ?

Je le vois qui secoue la tête.

– Non, pourquoi ? demande-t-il.

Mais je sais, moi, qu'il se fiche comme d'une guigne des spéculations de l'autre. Il continue à fixer Dania du regard, fou de jalousie. Il a envie d'envoyer paître le directeur de département et ses théories télévisuelles à la

mords-moi-le-nœud et de prendre Dania par le bras et l’emmener loin d’ici. Je ne l’envie pas. C’est pourquoi je lui ressers à boire. Il se retourne, et inévitablement, jette un coup d’œil à la table d’à côté. Puis son regard croise à nouveau le mien et il se contente de soupirer :

– Merci.

Mais je sens toute la souffrance qu’il endure intérieurement. Les boissons continuent à arriver. Quelqu’un commande les cafés et Renzi se lève pour aller payer. Quand il revient dans la salle, Dania et les autres sont partis. De même que Simone et Giovanna. Il n’y a plus que les directeurs et moi.

– Qu’est-ce que vous faites ? Vous venez au Goa ?

– Pourquoi pas ?

Je me tourne vers Renzi.

– Tu veux que je t’emmène ?

– Non, merci, je suis en voiture. On se retrouve là-bas, à l’entrée.

C’est pourquoi je regagne ma Smart et tout en conduisant, je l’appelle. Elle m’a dit qu’elle devait sortir avec des amies. Elle décroche aussitôt.

– Hello ! J’espérais que tu m’appellerais. Félicitations ! J’ai vu une partie de *Lo Squizzone* ; j’ai trouvé ça très bien, encore mieux.

– Merci. On va faire la fête au Goa. Tu fais quoi ?

– Nous, on vient de finir de dîner.

– Pourquoi est-ce que vous ne venez pas au Goa ?

– J’aimerais bien, répond-elle en baissant la voix, mais ces deux-là sont des rabat-joie de première. Elles ne font que parler de leurs gamins et de leurs prochaines vacances.

– Si tu viens, je t’attends ou je passe te prendre à l’entrée.

– O.K., je t’enverrai un texto quand je partirai.

– Ça marche.

Nous restons un instant sans parler, puis Babi se met à rire.

– Eh !

– Quoi ?

– Tu sais bien quoi.

Et elle raccroche. Elle est folle. Elle est merveilleuse, j’ai hâte de la voir.

J’arrive peu après via Libetta. Je me gare et me dirige vers l’entrée de la

discothèque où l'agent de sécurité monte la garde, une liste à la main.

– Bonsoir, nous avons réservé trois tables...

Mais je n'ai pas le temps de finir ma phrase.

– Step ! Mon frère, qu'est-ce que tu deviens ? Je t'avais pas reconnu, dis donc.

L'autre vigile, qui jusque-là se tenait de dos, se retourne. C'est Cecilio, mais il est méconnaissable. Il n'a plus un poil sur le caillou et tous ses muscles gonflés artificiellement grâce aux anabolisants se sont avachis. Il ne subsiste que son sourire niais et quelques dents un peu plus jaunes. Mais pour lui, rien n'a changé apparemment, et il est toujours videur de boîte de nuit. Il m'étreint et me tape dans le dos, puis il dit à l'autre vigile, plus jeune que lui.

– Eh, Miche', tu sais pas qui c'est çui-là, pas vrai ? C'est le champion toute catégorie ! Mais comment tu pourrais le savoir ? Eh, Step, faut pas leur en vouloir, ils sont pas encore sortis de l'œuf !

Puis il lance à son collègue :

– Ne me dis pas que tu allais pas le laisser entrer.

Et il se met à rire comme un idiot.

– Tu te souviens des castagnes, Step ? Bon, alors, tu te décides à entrer ou quoi ?

– J'attends quelqu'un.

– O.K. On se voit plus tard, dit-il. Puis il se tourne vers son collègue : Eh, Miche', tu le laisses passer, lui et sa bande.

Miche', qui doit s'appeler Michele, n'a toujours pas ouvert la bouche.

– Il se peut qu'une fille se présente, peut-être avec des amies. Nous avons réservé au nom de Futura, tu les laisseras passer ?

Le type profère un grognement que j'interprète comme un « oui ». Miche' n'a pas l'air content de la façon dont Cecilio l'a traité.

À peine une minute plus tard, Renzi arrive et nous entrons. Il y a un monde fou à l'intérieur, mais j'aperçois Simone et Giovanna debout au bord de la piste. Les autres sont là aussi, assis à nos tables. Nous les rejoignons. La musique joue à tue-tête, si bien que nous communiquons par gestes. Tout le monde sourit, laissant entendre que tout va bien.

– Ce morceau-là est génial ! s'écrie Tania, une des danseuses, et elle tire son

amie par le bras pour qu'elle vienne danser avec elle.

D'autres se lèvent des canapés et se dirigent aussi vers la piste. Les serveurs ont apporté des bouteilles et disposé des coupes de champagne sur un plateau au milieu de la table. J'en passe une à Renzi puis j'en prends une pour moi. Nous trinquons. Il m'a l'air un peu plus calme. Je bois une gorgée. Il y a des photographes autour de la piste. Karim est au centre et se trémousse sous l'œil admiratif des filles. Il bouge bien, peut-être un peu trop, mais il a le sens du rythme et se donne en spectacle parce qu'il a vu crépiter des flashes.

Et puis l'inévitable se produit. Sous l'œil implacable des reporters, Dania Valenti se rapproche en dansant de Karim jusqu'à se coller à lui, de plus en plus excitée par la présence des photographes, et l'embrasse. Ils enlacent leurs langues, langoureusement, devant l'objectif des paparazzis qui pensent sans doute qu'ils sont en train d'immortaliser une scène digne de *La Dolce Vita*. Je regarde Renzi. Prostré sur le canapé, il observe, impuissant, la scène qui se joue sous ses yeux et qui va crescendo jusqu'à l'indécence. Cette fois, Karim et Dania s'embrassent sans retenue, simulant un coït, sous le regard presque gêné des journalistes. Renzi se lève et se dirige vers les toilettes. Je lui emboîte le pas. Je suis désolé pour lui, mais je ne sais pas quoi lui dire. Quand j'entre dans les lavabos, je le trouve debout devant l'urinoir. Il a l'air calme, si bien que je m'approche, et lui tiens compagnie. Nous urinons tous les deux en silence. Il y a beaucoup de gens qui entrent et sortent des W.-C. Celui-là se lave les mains, cet autre se regarde dans la glace puis s'en va. Renzi referme sa braguette et s'approche du lavabo. Je fais de même. Nous lavons les mains puis les séchons sous le sèche-mains à air pulsé, sans décrocher un mot. Nous ne sommes interrompus par nul autre que Simone Civinini.

– Vous étiez là. Vous avez loupé quelque chose : Karim et Dania sont en train de s'envoyer en l'air sur la piste de danse.

Je regarde aussitôt Renzi.

– Le prends pas mal, surtout, papa. Celui-là il est pédé quand ça l'arrange ! Quant à elle, tu lui promets la lune et elle déballe toute la marchandise ! Même moi, je me la suis tapée.

Renzi ne voit plus rien. Il pense à ce gamin de Civitavecchia à qui il a pour

ainsi dire mis le pied à l'étrier. Je n'ai pas fini de me sécher les mains que Renzi fond sur lui, l'attrape au vol, et, mieux que Suarez contre Chiellini, que Tyson contre Holyfield, le mord de toutes ses forces à l'oreille.

– Non, mais arrête, t'es malade ou quoi ?

Aussitôt, j'essaie de m'interposer, mais Renzi n'a pas l'air disposé à lâcher prise. Simone hurle et se débat comme un fou. Je réussis finalement à les séparer. Simone porte sa main à son oreille, et quand il voit qu'elle est couverte de sang, il se met à hurler de plus belle. Renzi le pousse.

– Et maintenant, souviens-toi que je ne suis pas ton père, sombre connard.

Je l'entraîne à l'extérieur des toilettes pendant que Simone se regarde dans la glace pour essayer d'évaluer les dégâts. Nous nous frayons un chemin parmi la foule et nous arrêtons dans un coin tranquille.

– Ça va aller ?

Renzi acquiesce en silence.

– Le tueur et le boucher, la légende continue...

Il lâche un éclat de rire, mais je vois bien qu'il est dévasté. Soudain, Babi paraît.

– Ah, te voilà enfin ! Je t'ai envoyé un message. Je t'ai appelé mais tu ne répondais pas.

Renzi la regarde.

– C'est de ma faute, s'excuse-t-il. J'ai provoqué une bagarre et il est intervenu. Je crois que je ferais mieux de m'en aller.

– Oui, il vaut mieux.

Renzi s'éloigne sans regarder la piste. Il préfère s'épargner le spectacle auquel se livrent les deux hurluberlus.

– Mais que s'est-il passé ?

– Rien, un petit différend pour quelque chose qui n'en valait pas la peine...

J'ai remarqué qu'il y avait un escalier au fond de la salle. Je l'emmène là-bas, nous montons et émergeons sur le toit du Goa. La musique arrive jusqu'ici. Il y a quelques types en train de fumer une substance plus ou moins licite, l'un d'eux a apporté une bouteille, d'autres sont en train de danser un peu plus loin. Nous nous retirons dans un coin obscur et nous embrassons.

– Il y a des lustres que je n'avais pas mis les pieds dans une discothèque.

– Moi, c'est pareil.

Je l'enlace et nous dansons sans suivre le rythme, sur une musique qui n'appartient qu'à nous. De temps en temps, nous échangeons un baiser, mais avec beaucoup plus d'élégance que Karim et Dania et, Dieu merci, à l'abri des flashes.

– Tu es rentré tard hier soir ! Je me suis réveillée à trois heures du matin, et tu n'étais pas encore là !

Gin me sourit tandis que nous prenons notre petit déjeuner.

– Oui, j'ai dû rentrer vers quatre heures.

– J'aurais bien aimé t'accompagner, il y a des lustres que je n'ai pas mis les pieds dans une discothèque...

Ce sont les mêmes paroles que celles de Babi. J'ai l'impression de vivre le film, *Un jour sans fin*. Sauf qu'ici, les phrases qui se répètent sont dites par des personnes différentes.

– Il y avait de la bonne musique.

Gin se lève de son tabouret avec un peu de difficulté.

– Mais où veux-tu que j'aïlle avec ce ventre énorme ?

– C'est vrai qu'il est bien rond. Combien de temps encore ?

– Je suis presque à la fin. Hier, je suis allée chez le médecin à la première heure pour une échographie de contrôle. Il m'a dit qu'Aurora se portait comme un charme et était prête à naître. Je suis tellement contente !

Gin continue à faire semblant d'être calme. « En réalité, le docteur a insisté pour que je fasse également un scanner du lymphome, mais, comme les fois précédentes, j'ai refusé. »

– Docteur, n'insistez pas. Je ne veux pas me faire du mauvais sang inutilement. Quel que soit le stade de cette chose monstrueuse, je refuse de faire quoi que ce soit, alors pourquoi me mettre la pression ?

– Votre choix est fait, soit. Mais je vous vois si rayonnante, si heureuse, que je voudrais que tout se passe le mieux possible.

Gin reste un instant silencieuse. « Et si ce n'était pas le cas, au final ? Que ferait Aurora sans moi ? Ma petite fille n'est pas encore née que je m'en vais déjà. » Un voile de tristesse lui embue les yeux.

Le médecin s'en rend compte et dit :

– Ginevra, il faut que vous gardiez le moral. Vous devez rester positive et optimiste et vous dire que tout va bien se passer. Exactement comme vous me l’avez dit vous-même. Et maintenant quoi ? Vous m’avez convaincu dans un premier temps, et voilà que vous changez d’avis ?

Elle rit.

– Vous avez raison !

– Ah, voilà qui est mieux !

Le docteur la raccompagne jusqu’à la porte.

– Rappelez-vous que notre tête et notre cœur, mais surtout notre âme, sont nos meilleurs alliés dans la guérison...

Gin prend une gorgée de son cappuccino au lait de soja ; puis sans même réfléchir, elle demande le plus naturellement du monde :

– Step, tu es sûr que tout va bien ?

Je reste bouche bée.

– Oui, bien sûr. Tout va parfaitement bien. Pourquoi cette question ?

– Je ne sais pas, mais parfois j’ai un drôle de feeling. Ces derniers temps, tu n’es pas souvent à la maison, et quand tu es là, je sens que tu n’es plus le même. Il est vrai que je suis fatiguée la plupart du temps. Si seulement les hommes pouvaient sentir ce que ça fait de porter un bébé en soi, de grossir à vue d’œil, d’avoir la nausée, de se traîner, d’avoir des envies subites et bizarres... Mais pas de ça !

– La dernière fois, tu m’as envoyé en pleine nuit t’acheter de la gelée de pastèque. C’est du délire ! Il ne manquerait plus que la petite naisse avec une tête de pastèque et des pépins !

– Idiot. Arrête de dire des bêtises, tu veux ?

– Tu as raison, pardon.

Elle ouvre les bras en me souriant.

– Tu me fais un câlin ?

Elle a besoin d’un peu d’amour, de sécurité et de tranquillité, de pouvoir s’abandonner et se réfugier entre mes bras. Je m’approche et l’étreins avec douceur. Elle pose sa tête sur ma poitrine et ferme les yeux. Je suis le rythme de sa respiration qui soulève légèrement la mèche de cheveux bruns qui retombe devant sa bouche. À quoi pense-t-elle ? Je devrais être son île, son

havre de paix, ce refuge où elle se sent à l'abri de toutes les intempéries ; une forteresse, capable de la défendre de tout, y compris de la bombe atomique. Mais je ne suis rien de tout cela. Je suis une âme à la dérive guidée par un cœur prisonnier depuis très longtemps.

Gin se libère de mon étreinte.

– Merci. J'en avais besoin.

Elle plonge ses yeux brillants au fond des miens. Puis me sourit.

Nous avons fait l'amour et nous sommes douchés ensemble, comme lorsque nous étions ados, quand ses parents étaient notre unique problème, et que nous n'avions pas encore d'enfants. À présent nous sommes à table. Elle a commandé des sushis et des sashimis. Nous avons essayé tous les restaurants proches de Borgo Pio, même si nous nous faisons livrer les plats à domicile. Le soleil entre par la fenêtre du salon. Les fins voilages blancs laissent entrer la lumière qui se répand sur le tapis, rase les canapés, les meubles, y compris le grand écran de télé qu'elle a tenu à m'offrir.

– Tu es producteur de télévision... Tu ne peux pas ne pas suivre les programmes qui passent à l'heure du déjeuner ! Mieux même, nous devrions avoir plusieurs écrans et en tapisser un mur entier, comme ça tu pourrais suivre toutes les chaînes à la fois.

– Tu es la perfection faite femme !

« Au point que je pourrais t'épouser », songé-je, mais je ne peux pas le lui dire car je sais qu'elle le prendrait mal. Nous commençons à manger en silence, tranquilles, satisfaits du plaisir que nous nous sommes donné. Ses baisers me font toujours l'effet d'un court-circuit. Un simple contact et j'ai le cœur qui explose, me procurant une sensation unique. Une fois elle m'a dit quelque chose dans ce style. Elle venait de rentrer à la maison, je l'ai embrassée et quand j'ai passé ma main sous son chemisier, elle a fermé les yeux et secoué la tête en souriant.

– Je n'arrive pas à y croire. Pour moi, tu es comme la chanson de Battisti *Le cose che pensano*, « Ces choses auxquelles on pense... » « *M'estasiai, ti spensierai...* » « Je me suis extasié, abandonné... »

– Tout de même pas !

– Si ! Lucio Battisti, c'est à nous qu'il pense quand il chante ces paroles... Je me perds en toi, comme dans cette chanson. Le problème, c'est que quand je l'écoute, je perds tous mes moyens. Ce matin, j'étais en train de préparer un

laitage à Massimo quand cette chanson est passée à la radio. Je me suis mise à pleurer ; je touillais le yaourt en pleurant, sans pouvoir m'arrêter, comme une idiote.

– Mais pourquoi, mon amour ?

– Je pleurais de joie, et en même temps de peur, la peur de te perdre encore une fois.

Je saisis un sushi avec mes baguettes, je le trempe dans la sauce de soja et le porte à ma bouche. Je prends ensuite la bouteille d'Asahi et lui sers un peu de bière avant de remplir mon verre. Quand je repose la bouteille, je m'aperçois que Babi m'observe. Elle sourit, mais je vois bien que le cœur n'y est pas.

– Que se passe-t-il ?

– Rien. Je pense à ce que nous sommes en train de vivre. Je n'aurais jamais cru que je revivrais un jour des moments aussi intenses...

– Tu ne pensais à rien d'autre ?

– Non.

– Allons, dis-le-moi.

– Tu tiens absolument à le savoir ?

– Oui.

– Je pensais que d'ici peu tu vas être papa.

Je lui souris.

– Oui, mais pour la deuxième fois.

– Mais ce sera différent. Malheureusement, et par ma faute, tu n'as pas pu profiter de ton premier enfant, et tu n'imagines pas combien ça me fait mal. Je ne suis même pas certaine que je pourrai me pardonner un jour.

Elle se lève et va à la cuisine. Elle s'approche de l'évier, se tourne vers les plaques de cuisson et se met à pleurer.

Je vais la rejoindre. Je l'enlace par-derrière et pose ma tête contre son épaule.

– Babi, pourquoi est-ce que tu fais ça ? Il n'y a rien à pardonner. Je vois mon fils à travers toi à chaque instant. Et quand nous allons au parc ensemble, ou que je vais l'attendre à la sortie de l'école avec toi, ce sourire qui se peint sur ses traits quand il me voit ou qu'il m'appelle : « Eh, Step !... », tout cela me comble de bonheur. C'est mon fils et il a tout mon

amour. Je serai toujours là pour lui s'il a besoin de moi, quoi qu'il arrive. La seule chose qui compte, c'est qu'il soit heureux. C'est ça pour moi, être un père. Et au fait, pour changer de sujet, Massimo ne parle jamais de moi quand il est à la maison ? Il ne faudrait pas que Lorenzo entende mon nom et s'en prenne à toi...

Babi sèche ses larmes et secoue la tête.

– Non, non, ne t'inquiète pas. Je lui ai dit que nous nous étions croisés une fois ou deux, mais uniquement parce que ton bureau n'est pas loin du mien. Et je lui ai aussi dit que tu étais marié et très heureux en ménage.

Elle se retourne et me sourit.

– D'ailleurs, Lorenzo ne me pose jamais de questions, mais s'il le faisait, c'est lui qui se retrouverait dans l'embarras.

Je n'insiste pas, je ne lui ai jamais raconté que j'avais croisé Lorenzo chez Vanni. De sorte que nous retournons nous asseoir à table et finissons notre repas. Ensuite, je sors un pot de crème glacée du frigo et je prépare deux coupes : stracciatella et pistache pour elle, et chocolat pour moi.

– Miam, c'est délicieux. Où l'as-tu achetée ?

– Au coin de la piazza Risorgimento, chez Old Bridge.

– Là où il y a toujours une foule de gens ? C'est à croire qu'ils les donnent, leurs glaces, tellement la queue est longue à toute heure.

Babi sourit et prend une grosse cuillerée de crème glacée qu'elle laisse fondre lentement dans sa bouche.

– Non, non, ils ne les donnent pas. Simplement, elles sont délicieuses, incroyablement onctueuses.

– C'est vrai.

Elle ferme les yeux, savoure la sienne.

– C'est un rêve, comme toi...

Elle ferme un instant les yeux, puis les rouvre.

– Tu crois que je vais me réveiller un jour ?

– Tu en as déjà assez de moi ? Tu en as assez de venir ici tous les jours ?

– J'espérais que j'allais me calmer, que je n'allais plus avoir envie de toi, j'espérais que cette continuité dans nos rapports allait me rassasier en quelque

sorte, mais ça ne s'est pas passé comme ça. Tu continues de me fasciner, et de m'embrasser chaque fois que je te touche. Ta saveur à toi est infinie.

C'est alors qu'elle se lève et vient se poster à côté de moi. Elle m'ôte ma coupe de glace des mains et la pose sur la table. Puis elle s'assied à cheval sur mes genoux et me donne un long baiser. Nos langues sont fraîches à cause de la glace et nos lèvres ont le goût et la douceur du bonheur. Ce qui m'impressionne le plus, c'est qu'aucun de nos baisers ne détonne jamais. Elle cesse soudain de m'embrasser, mais ses lèvres restent posées sur les miennes et elle m'inspire, yeux fermés.

Puis elle ouvre les paupières et me demande :

– Dis-moi, sérieusement, tu penses que la naissance de votre fille va changer quelque chose ?

– Non.

Et je l'embrasse à nouveau pour ne pas avoir à penser.

La réunion avec les deux responsables de la Rete, Achille Pani et Marilena Gatti, dure toute la matinée. Nous discutons de notre prochaine série TV.

– Félicitations, il y a des épisodes excellents. Ça devrait très bien marcher.

Achille Pani a l'air sincèrement satisfait. La soixantaine, chauve et bedonnant, il porte des lunettes rondes, une petite moustache blanche. D'après ce que m'a dit Renzi, il occupe ce poste depuis des lustres. Chaque fois qu'un nouveau conseil d'administration est élu, tout le monde dit qu'il va être nommé PDG, mais chaque fois il est reconduit au même poste, mais avec une augmentation. Marilena Gatti est plus jeune, quarante-cinq ans environ. Elle n'apparaît jamais sur le tableau d'avancement, mais cela ne l'empêche pas de déborder d'enthousiasme.

– Enfin ! C'est exactement ce que le public a envie de voir ! Je suis enchantée que vous ayez été choisis. Je ne devrais pas vous le dire, mais j'ai lu les conducteurs et le synopsis de la série d'Ottavi, et franchement, ça ne casse pas des briques. Du coup, les téléspectateurs ont le pouce engourdi, comme s'ils n'arrivaient plus à zapper et ils ne savent pas ce qu'ils sont en train de regarder. Il faut les réveiller.

Achille Pani la sermonne :

– Marilena, nous n'avons pas encore lu les conducteurs ou le synopsis de l'autre série.

– Oui, pardon, j'ai tout mélangé.

Renzi et moi rions.

– Dans ce boulot, il vaut mieux ne pas s'emmêler les crayons !

– Il faut s'en tenir à des demi-vérités.

– Tout à fait.

Sur ce, nous nous levons pour les raccompagner jusqu'à la porte. Achille me gratifie d'une poignée de main énergique.

– Et le casting aussi me plaît beaucoup.

– Oui, nous nous sommes efforcés de trouver des acteurs qui assurent. Ils sont nombreux par ici. Je ne comprends pas pourquoi on prend toujours les mêmes. On pourrait au moins alterner les visages déjà connus du public avec d'autres, faire des essais et donner leur chance aux débutants.

Marilena ajoute aussitôt :

– Je suis tout à fait d'accord ! Mais Ottavi, lui, se sert toujours des mêmes, y compris dans des séries différentes. Au final, on ne sait plus quelle série on est en train de regarder !

– Marilena... !

– Mais nous n'avons pas vu non plus sa proposition de casting...

– Bien, nous allons faire débloquer les fonds dès aujourd'hui. Quand est-ce que vous pensez commencer le tournage ?

Je regarde Renzi.

– Le mois prochain, nous serons prêts à tourner.

– Parfait.

Et ils s'en vont tout contents.

Nous refermons la porte et retournons dans la salle de réunion. Sur le grand panneau, on a affiché toutes les photos des acteurs. Soudain, Alice entre et demande :

– Vous voulez un café bien mérité ?

Renzi lui sourit.

– Ça mériterait plutôt une coupe de champagne.

Je le reprends :

– S'il fallait célébrer chaque contrat, on passerait nos journées à boire. Va pour le café !

– Je vous apporte ça tout de suite.

Alice jette un coup d'œil au panneau d'affichage et dit :

– C'est exactement comme ça que je m'imaginai les personnages. J'ai hâte de voir la série.

Puis elle disparaît, toute contente. Je dis, satisfait :

– Parfait. Alice est notre meilleure juge en la matière. Nous avons de la chance qu'ils ne nous l'aient pas enlevée.

– Elle n'est pas faux jeton.

– C'est Civinini le traître.

– Et il a déposé une plainte contre moi, par-dessus le marché. Il me réclame je ne sais combien de dommages et intérêts. Et maintenant, les avocats sont sur le coup...

– Tu n'aurais pas dû sortir de tes gonds. Il faut savoir garder la tête froide et rester lucide, le sermonné-je, amusé. Tu n'es pas un tueur, que je sache ?

– Non !

– Bien, dans ce cas nous allons alimenter la rumeur et comme ça personne ne saura qui des deux a commencé.

Je sais que Renzi est mal à l'aise, c'est pourquoi j'essaie de tourner l'affaire en dérision.

– Je me suis retrouvé dans des situations bien pires. Mais heureusement il n'y a pas eu de suite.

– De toute façon, j'ai commis une erreur et je ne me le pardonnerai jamais. Ça n'arrivera plus en tout cas.

– Parfait. Tu te souviens que je cherchais quel pouvait être ton talon d'Achille ? Eh bien, je l'ai trouvé. Et veux-tu que je te parle franchement ? C'est la meilleure erreur que tu aies pu commettre. Ce type est un faux cul, un vendu, et un salopard, et quoi qu'il ait pu faire avec elle, on ne parle pas ainsi d'une femme. Mieux même, si tu ne lui avais pas cassé la figure, je m'en serais chargé. Alors merci d'avoir commis une erreur, parce que moi j'en ai déjà commis suffisamment.

Alice frappe à la porte.

– Je peux ?

– Entre.

– Voilà le café.

Elle le pose sur la table et regagne la porte.

– Vous voulez que je ferme ?

– Oui, s'il te plaît.

Nous sommes de nouveau seuls.

– Bien, j'ai l'impression que nous sommes en bonne voie. Le nouveau directeur, c'est Damario, ils l'ont élu eux-mêmes, mais il faisait partie de nos

favoris. Ils ont aimé notre scénario et ils vont débloquer la deuxième tranche de fonds aujourd'hui même.

– Ce qui va nous permettre de nous faire une bonne marge, de toute façon, en économisant trente pour cent.

– Comment cela ?

– J'ai opté pour une nouvelle formule. Remise de l'épisode pilote. Ils nous signent un contrat pour un prix inférieur à celui exigé par les concurrents. Or, nous n'avons pas lésiné sur les moyens, figurants, deuxièmes rôles, choix des lieux de tournage, et malgré cela nous continuons à faire de gros bénéfices. Tu te souviens comment Ottavi, surnommé le Soufflé, avait gonflé ses coûts de production ?

– Bien joué, Renzi. N'oublie pas que la semaine prochaine nous présentons notre nouveau projet de fiction TV à la Rete, pour la prochaine saison.

– Tout est prêt. On va se retrouver en concurrence avec Ottavi et deux autres boîtes plus petites.

– Voyons si, là encore, nous raflons le contrat...

Giorgio lève sa tasse, comme pour trinquer.

– Bien sûr que nous allons le rafler.

Je l'imite et nous buvons. Puis je pose ma tasse sur la table. Parmi les photos des acteurs affichées sur le grand panneau, je remarque celle de Dania Valenti. Voyant mon regard, il bredouille :

– C'est un tout petit rôle... Juste trois apparitions.

– Tu as bien fait. Calemi sera content qu'on ait suivi ses consignes.

– Je crois qu'il n'est plus trop attaché à elle. Il me semble qu'il a adopté une autre fille... C'est une faveur que j'ai faite directement à Dania.

– Bon. Il vaut mieux garder de bons rapports avec les gens, on ne sait jamais... Et avec Teresa ?

– On ne se parle plus.

– Je ne sais pas quoi te dire. Dans ces cas-là, quoi qu'on puisse dire, ça ne sert à rien.

Renzi soupire.

– Quand je pense que je faisais la morale aux autres, comme un petit coq sûr

de soi, et regarde ce qui m'est arrivé. J'ai l'impression que là-haut, il y a quelqu'un qui cherche à me mettre à l'épreuve...

– Moi, je ne sais pas ce que j'aurais dit... Parce que même en mettant toutes les séries TV bout à bout, on n'arriverait pas à raconter ce que je suis en train de vivre...

– Ah, c'est si terrible que ça ?

– Pire.

– Tu veux en parler ?

– Non.

Je souris.

Et juste à ce moment-là, comme si le destin avait épié notre conversation, mon téléphone sonne. C'est Gin.

– Mon cœur, je suis chez ma mère. Je suis venue lui faire un petit coucou et figure-toi que je viens de perdre les eaux ! Nous allons à l'hôpital San Pietro, dans le service du Dr Flamini.

– Entendu, je te rejoins là-bas.

Je raccroche et je regarde Renzi.

– Ça y est, un nouveau chapitre s'ouvre. Il s'intitule : « Aurora va naître ! »

Je file du bureau sans saluer personne. Je prends l'ascenseur et en un clin d'œil je suis dehors. Mais avant de foncer à la maternité, il faut que je passe un coup de fil.

– Babi ? Tu es partie ?

– Non, j'allais le faire.

– Je ne vais pas pouvoir venir. Je suis désolé.

– Qu'est-ce qui se passe ? Tu as oublié que tu avais une réunion ? Ou tu vas déjeuner avec une autre ? Elle rit, puis ajoute : Avec la maîtresse de l'amant ? Je t'aurai prévenu. Si jamais tu me trompes...

Nous nous sommes juré de tout nous dire. Je ne peux pas lui mentir.

– La petite est en route. Je vais à l'hôpital.

Le ton de sa voix change brusquement.

– Ah, désolée.

– Mais non, pourquoi « désolée » ? Tu ne pouvais pas deviner, mais ce n'est pas non plus une situation dramatique... Enfin, je l'espère !

Elle retrouve sa voix guillerette.

– Bien sûr ! Tu as raison, simplement, j'ai eu l'impression de dire quelque chose de déplacé. Vas-y, mon amour. Et félicitations. Envoie-moi un message pour me dire que tout s'est bien passé.

Babi raccroche et fond en larmes, malgré elle. Puis elle se regarde dans la glace et se sent ridicule. Elle se met alors à rire toute seule. « Non, mais, regarde-toi. Tu es affreuse, tu pleures comme une idiote. Il y a combien de temps que tu n'as pas pleuré ? Tu as oublié. Tu devrais être contente pour lui, tu devrais pleurer des larmes de joie. Tu ne sais pas aimer, sinon tu ferais passer son bonheur avec le tien. Maintenant, il a aussi un enfant avec elle. Autrement dit, il en a deux, ou tout au moins un et demi ! » Et elle se met à rire à nouveau.

Puis elle sort son portable.

- Allô, comment vas-tu ?
- Bien, et toi ? Que se passe-t-il pour que tu m'appelles à cette heure-ci ?
- Ne me pose pas de questions. Dis-moi simplement oui. D'accord ?
- Tu veux que je te dise « Oui » ou « D'accord » ? Je ne comprends pas...
- Tu ne dois pas me poser de questions, d'accord ?
- Oui, d'accord...
- Bon, appelle le bureau de Step et dis que tu le cherches.

Elle lui explique en détail ce qu'il faut faire ensuite.

Dans le petit café Etilico Spirit de la piazza Bainsizza, certains types lisent le journal *La Repubblica*, tandis que d'autres discutent de nouvelles inventions qui vont révolutionner le tube cathodique. Seuls quelques-uns mangent tranquillement, parce qu'ils vont encore à l'université. Il leur reste deux ou trois ans à tirer, selon les résultats qu'ils obtiendront aux examens ; après quoi, comme les autres, ils n'auront de cesse de changer le monde.

Dania Valenti, pour sa part, n'a pas ce genre d'ambitions. Elle salue Renzi, qui vient à sa rencontre comme s'il ne s'était absolument rien passé entre eux.

- Salut ! Je suis contente que tu aies pu venir !
- Oui, mais je n'ai pas beaucoup de temps. J'ai dit à Stefano que j'avais un rendez-vous, mais ensuite, j'ai promis d'aller le retrouver sans faute. Sa femme est en train d'accoucher.
- Oh, trop bien ! Il est tellement sympa ! Je suis contente pour lui. Je ne savais pas qu'il était marié. Sa femme n'est jamais venue voir l'émission.
- Je ne savais pas qu'être marié consistait à faire venir sa femme sur le plateau de tournage.
- Mon Dieu, ce que tu peux être pointilleux ! Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu es toujours fâché pour Karim ? On s'est embrassés uniquement parce qu'il y avait des photographes. Tu as acheté le magazine ? Ils ont publié la photo ! Ou, plus exactement, ils ont publié tout un reportage.

– Oui, j'ai vu ça.

Une nana petite et rondelette, vêtue de noir, avec des lèvres rouge cerise et des cheveux courts et frisés, s'approche de la table. Elle sort un bloc-notes de son tablier noir.

– Bonjour. Vous prenez quoi ?

– Pour moi, un jus de grenade, répond Dania, avant de glisser à Renzi à voix basse : J’ai beaucoup grossi.

– Et moi aussi.

La fille range son stylo et son carnet, puis elle s’approche d’une table inoccupée et débarrasse les assiettes, les verres et les serviettes en papier usagées. Après quoi, elle retourne à l’intérieur du café.

– Allez, ne fais pas la tête ! Tu m’avais dit que tu vivais en couple, de toute façon. Tu ne vas pas me faire une scène tout de même !

– Je suis séparé.

– C’est dommage. Vous vous êtes disputés... ? Enfin, ça ne me regarde pas.

– Je vais te dire ce qui s’est passé.

– Non, je ne veux pas le savoir. Et au fait, et pour changer de sujet, tu as réussi à me décrocher un rôle ? Je vais être la prochaine Stefania, l’animatrice qui a commencé tout en bas de l’échelle et est devenue une star ?

– Non, ce rôle-là, ils l’ont donné à Vargada.

– Ce n’est pas juste ! Il n’y en a que pour elle ! Et qu’est-ce qu’elle a de plus que moi ? Je sais pourquoi elle a tous ces contrats. C’est parce qu’elle couche avec Delfini, le directeur de la chaîne. Si je l’avais fait, moi aussi, à l’heure qu’il est, je serais à Hollywood. Et donc, je vais jouer qui, moi ?

– Caterina.

– Mais c’est un rôle minuscule. Elle n’apparaît que dans un épisode.

– Mais elle est au centre de l’épisode. Tout tourne autour d’elle... Et d’ailleurs tu débutes dans le métier. Tu n’as encore jamais joué dans une série.

– Non ! Mais au minimum, je voudrais être Federica, la sœur de Stefania. Si je ne peux pas, je retourne à Milan !

Dania sort un minuscule chewing-gum de son sac et le jette dans sa bouche comme dans un panier, puis se met à le mastiquer bouche ouverte. Soudain, elle a une idée.

– Et qui est-ce qui va jouer le metteur en scène ?

Renzi la regarde, il devine ce qu’elle a derrière la tête.

– On n’a pas encore décidé.

Entre-temps, la serveuse est revenue avec les boissons.

– Merci.

Dania commence à boire la sienne en silence. Arrivée aux trois quarts, elle repose son verre.

– De toute façon, je trouve injuste de ne pas avoir pu passer une audition pour le rôle de Stefania. Comment est-ce qu'ils peuvent savoir si je suis bonne actrice ou pas ? Pourquoi est-ce qu'une inconnue ne pourrait pas les surprendre ? À l'époque du cinéma réaliste, ils prenaient des gens dans la rue. Ça, au moins, c'était authentique. Du vrai cinéma.

Elle recommence à boire jusqu'à finir son verre. C'est alors qu'une autre excellente idée lui vient.

– Pourquoi est-ce qu'on n'irait pas chez moi, pour répéter le premier chapitre et voir ce que ça donne ? Allez, viens, tu ne m'as jamais vu jouer la comédie. Je t'assure que si tu savais de quoi je suis capable, tu ferais des pieds et des mains pour qu'ils me donnent le rôle. Parce que tu serais le premier à croire en moi.

– Il faut que j'aille à l'hôpital.

– Mais Stefano vient seulement de partir. La petite ne va pas naître avant plusieurs heures. Il ne va pas s'échapper !

Dania lui sourit et lui fait un clin d'œil. Renzi la regarde et pense à ce fauteuil, au milieu du salon devant la baie vitrée, et la beauté du paysage... Comment pourrait-il refuser ?

Quand j'arrive à l'hôpital San Pietro, il me semble différent. J'y suis venu jadis. Une fois pour une luxation au coude à la suite d'un accident de moto, une fois pour une entorse à la cheville après une partie de football en salle, et une autre fois après une bagarre chez Piper. Pollo m'accompagnait et l'on était pas mal amochés tous les deux. On s'est pointés dans la salle d'attente des urgences, et au bout d'un moment, quand on a vu qu'ils faisaient passer tout le monde avant nous, on est allés au bar du corso Francia. Là, on a demandé de la glace et on s'est assis dehors à une table, avec les glaçons enveloppés dans les chiffons tout tachés d'huile de moteur dont on se servait pour la moto. On a attendu que le froid résorbe un peu les hématomes pour être plus présentables avant de rentrer chez nous. Et pendant ce temps-là, on a reparlé de la bagarre en modifiant ou en exagérant quelques détails, mais avec la certitude que, de toute façon, on s'en était mieux sortis que tous les autres. J'étais un de ces ados pleins de rage et de violence. C'était une autre époque. Et voilà que je me retrouve ici parce que je vais être père en plus d'un homme marié. Et malgré tout ce qui s'est passé dernièrement, je suis très ému. Je suis les indications de la réceptionniste, et quand j'arrive au deuxième étage, j'aperçois Francesca et Gabriele au fond du couloir.

– Bonjour, comment est-ce que ça se passe ?

Son père sourit, mais ne dit rien. Francesca semble beaucoup plus calme que lui.

– Tout va bien. Elle est ici, dans la salle de travail, et le docteur a dit que le col était complètement dilaté et que ça ne devrait plus être très long. Tu peux entrer si tu n'es pas trop sensible...

Je lui souris, et elle, comme pour s'excuser, ajoute :

– Il y en a beaucoup qui voudraient assister à l'accouchement, mais qui flanchent au dernier moment. Gabriele n'a pas pu entrer. C'est même un

miracle qu'il soit venu jusqu'ici. Lui, quand il met le pied dans un hôpital, c'est tout juste s'il ne tourne pas de l'œil.

Gabriele rit et finit par retrouver l'usage de la parole.

– Et voilà, tu as encore fait des tiennes ! Tout allait pour le mieux... ! Mais maintenant, à cause de toi, je vais avoir les jambes en coton.

Je les laisse se chamailler gentiment, pousse la grande porte et me retrouve dans une salle totalement stérile et plus fraîche que le couloir. Aussitôt, une infirmière accourt.

– Qui êtes-vous ?

– Le mari de Ginevra Biro, patiente du Dr Flamini.

– Oui, elle est dans la salle de travail. Vous voulez assister à l'accouchement ? C'est pour bientôt...

– Déjà ?

– Ça n'a pas l'air de vous faire plaisir ? Vous auriez préféré qu'elle y passe toute la journée ?

– Non, non.

– Bon. Mettez ça.

Elle me tend un petit sac transparent qui contient une panoplie vert sombre : une blouse en tissu léger, une sorte de bonnet et des surchaussures. Je les enfle en vitesse et me dirige vers le petit couloir où je l'ai vue disparaître. Je pénètre dans une grande salle. Et je la vois. Gin est en plein travail, étendue sur une table lit et appuyée sur les coudes. Un drap la recouvre jusqu'à mi-cuisses. Elle a les pieds dans des étriers. Le docteur est placé face à elle.

– Allez, encore une fois, oui, c'est bien, encore, poussez... Arrêtez, reprenez votre souffle. On va recommencer dans quelques instants.

C'est alors que le médecin remarque ma présence.

– Bonjour, venez ici, à la tête du lit, derrière Ginevra.

– Mon cœur, tu es là.

– Oui, dis-je sans rien ajouter d'autre, de crainte de faire une gaffe qui gâcherait tout.

Gin me sourit, elle me tend la main. Je la prends dans la mienne, légèrement désorienté, sans trop savoir quoi faire. C'est alors que je remarque qu'elle me serre très fort. Puis j'entends la voix du médecin.

– C’est bien. Elle sort. Je vois sa tête, continuez, poussez, respirez, encore un effort, poussez, poussez !

Gin respire en haletant. Elle courbe ses épaules et serre les dents. Ses yeux se révulsent et elle ne me lâche plus la main jusqu’à ce qu’Aurora soit née. Et nous voyons ce petit être, toujours attaché par un long cordon de chair, et tenu tête en bas, se mettre à pleurer, et remplir ses poumons d’air. Le médecin saisit une paire de ciseaux et me les tend.

– Vous voulez couper le cordon ?

– Oui.

Une fois encore, je réponds « Oui », parce que je suis incapable de dire autre chose.

– Ici, me dit-il en me montrant où.

J’ouvre les ciseaux, et je coupe le cordon, libérant Aurora. Le docteur remet la petite à l’infirmière, qui la lave aussitôt à petits mouvements rapides sous un filet d’eau tiède. Puis elle la sèche et lui met une sorte de pommade dans les yeux. Ensuite, une doctoresse s’approche et examine le bébé sous toutes les coutures en prenant des notes dans un petit carnet. Quand elle a fini, elle l’enveloppe dans un linge et l’apporte à Gin.

– Vous voulez la prendre avec vous ? Vous pouvez la garder sur vous si vous voulez.

Gin accepte, indécise. Puis elle la prend tout doucement. Elle est tellement émue qu’elle n’arrive à rien dire. Elle la pose sur sa poitrine et Aurora remue un petit peu la tête. Gin l’observe, fascinée et plus heureuse que jamais, puis elle se tourne vers moi.

– Tu arrives à croire que cette petite chose, c’est toi et moi qui l’avons créée ? Juste toi et moi ? Et personne d’autre ? N’est-ce pas la plus belle petite fille du monde ? N’est-ce pas pour cela que nous sommes sur cette terre ? Et n’est-ce pas à cause d’elle que nous nous sommes rencontrés ?

Aurora bouge encore un peu la tête et je suis tellement touché que je me mets à pleurer sans pouvoir m’arrêter. Je pleure de joie. Si Aurora n’était pas née, je ne serais pas là en ce moment. Je serais ailleurs, avec Babi, comme je l’ai été tous ces derniers mois, alors que j’aurais dû être aux côtés de Gin. Et soudain j’ai honte de moi, de ce bonheur que je ressens et qui me donne

l'impression de l'avoir dérobé à quelqu'un d'autre, quelqu'un qui le méritait plus que moi. Comme Nicola, par exemple, et quelques milliers d'autres hommes qui pourraient se sentir heureux et fiers d'être ici, à cet instant, à ma place.

– Mon cœur, que se passe-t-il ? Pourquoi est-ce que tu pleures ? Tout s'est bien passé, elle est superbe, c'est ta fille, Aurora. Prends-la dans tes bras. Prends-la, toi aussi.

Et je secoue la tête et continue à pleurer. Je dis non, je ne peux pas. Mais ensuite, Gin se recule légèrement comme pour avoir une meilleure vue d'ensemble de la scène, comme si elle ne comprenait pas. Alors je lui souris et je m'approche d'elle. Et elle retrouve sa sérénité. Lentement, elle me passe cette délicate petite chose et je la prends à deux mains, comme si je craignais de la laisser tomber et qu'elle se rompe comme le verre de cristal le plus beau et le plus fin qui soit, comme le trésor le plus précieux de la terre. Et quand je l'approche de mon cœur, je vois son visage parfait, ses yeux fermés, ses petites lèvres toutes fines, ses minuscules mains, presque évanescentes. Aurora. Je m'imagine son cœur en train de battre doucement pour pomper le sang qui fait bouger ses petites jambes, ses petits doigts qui s'ouvrent et se ferment par intermittence et comme au ralenti. Ce petit cœur que jamais je ne voudrais faire souffrir.

Quand je sors de la chambre de Gin, je suis encore sous le choc de l'émotion et ne me rends pas compte qu'ils sont tous là, parents et amis, en train d'attendre dans le couloir.

– Stefano ! Félicitations ! Tous mes vœux de bonheur ! Quelle joie ! Quand est-ce qu'on va pouvoir la voir ?

Il y a Simona, Gabriella, Angela, Llaría et d'autres amies de Gin dont j'ai oublié le nom. Et, bien sûr, il y a Luke, son frère, avec sa fiancée Carolina. Il me serre dans ses bras.

– Je suis trop content pour vous. Comment va Gin ?

– Bien, elle va bien. Elle se repose. Vous pourrez la voir, et Aurora aussi, dans un petit moment, mais pas tous à la fois, sinon vous allez l'asphyxier.

– Comment va la petite ?

– C'est un amour.

– Et à qui est-ce qu'elle ressemble ?

– Qu'est-ce que j'en sais ? C'est à vous de me le dire. Moi, j'en suis incapable !

Francesca, la mère de Gin, éclate de rire.

– Laissez-le un peu tranquille, lui aussi il a besoin de respirer !

– Merci de voler à mon secours !

Gabriele arrive sur ces entrefaites avec un grand café dans une grande tasse et un gobelet en plastique.

– Mais où l'as-tu déniché ?

– J'ai fait du charme à l'infirmière chef. Je me suis dit qu'elle devait avoir une cafetière cachée quelque part.

Il me donne une tape amicale à l'épaule, puis me glisse à voix basse :

– Je suis grand-père !

Il m'annonce ça comme si je n'étais pas au courant.

J'acquiesce.

Il se rend compte qu'il plane à quinze mille et éclate de rire. Il m'étreint de nouveau et manque m'asperger de café.

– C'était mon plus grand souhait. Merci, Stefano, tu m'as comblé.

Je remarque que Francesca nous regarde. Elle a suivi toute la scène et dit d'une voix émue :

– Gabriele, laisse-le donc tranquille. On dirait un gamin.

Il s'approche de sa femme et la prend dans ses bras. Puis il l'embrasse sur le front et se met à lui parler à voix basse, et je les vois qui rient. Ils ont l'air heureux, ces jeunes grands-parents, et ils sont encore amoureux. Ils n'ont pas de doutes, pas d'inquiétudes, et sûrement pas d'amants. Ils se tournent vers moi et me sourient. J'esquisse moi aussi un sourire. Je préfère ne pas penser à ce qui se passerait si je quittais Gin pour une autre femme. Ils repenseraient à cet instant et verraient les choses sous un tout autre jour. Et leur déception serait immense. « L'arrivée d'Aurora ne lui a pas suffi ? Elle n'a pas réussi à remplir sa vie et son cœur ? » « Et moi qui ai tout fait pour qu'ils se remettent ensemble ! C'est de ma faute. Gin ne voulait plus entendre parler de lui, et c'est moi qui ai cherché à la convaincre. Je me suis trompée sur toute la ligne. Ma pauvre fille chérie. Je ne me le pardonnerai jamais. »

J'imagine qu'elle pourrait prononcer ces paroles. Quant à Gabriele, il serait sans doute plus dur, car profondément blessé. Il n'aurait pas peur de me dire les choses en face, voire de m'insulter, sachant que je ne riposterais pas. Et il aurait raison. Ils auraient tous raison. D'ailleurs, je suis le premier à m'en vouloir.

L'après-midi, mon père arrive avec Kyra. Ils ont apporté des fleurs, ou plus exactement, une plante énorme.

– Il faut la mettre dehors, sur la terrasse, ou à l'intérieur. Je ne me souviens plus, tout d'un coup. Mais ce qui est sûr, c'est qu'elle grandira avec Aurora.

Paolo arrive ensuite, en compagnie de Fabiola, et ils ont apporté un cadeau.

– Attendez un peu, et ensuite vous entrerez pour féliciter Gin.

Gin a été transférée dans la chambre 102. Je frappe à la porte.

– Je peux ?

J'ouvre tout doucement et je la trouve en compagnie de son oncle et de sa tante.

– Bonjour, Stefano, entrez, entrez, on allait partir.

Ils sortent et Paolo et Fabiola prennent leur place au chevet de Gin. Celle-ci sourit en les voyant. Elle est un peu fatiguée, mais elle se remet bien de l'accouchement.

– Que je suis contente que vous soyez venus, entrez !

Fabiola prend le paquet des mains de Paolo et le lui tend.

– On t'a apporté ça. Ça devrait te plaire.

Gin commence à déballer le présent. Elle laisse le papier sur le lit, je le ramasse et le roule en boule avant de le jeter dans la corbeille, déjà pleine de papiers-cadeaux froissés. Gin sourit en découvrant ce que c'est.

– Qu'elle est belle !

– C'est une lampe musicale en forme de lune qui tourne et projette des images sur le mur, dit Fabiola, toute fière de sa trouvaille. Ça devrait te sauver la vie ! Je ne sais pas ce qui t'attend avec Aurora, mais Fabio, lui, il pleurerait sans arrêt. J'étais épuisée et sur les nerfs, et Paolo c'était encore pire. Il n'y avait que cette lampe musicale qui pouvait le calmer et le bercer. Autant dire que cette lune a sauvé notre couple.

Et comme pour le démontrer, elle embrasse Paolo sur les lèvres. Il sourit.

Un autre parent arrive. Aurora a été transférée dans une couveuse, de sorte que l'on ne peut la voir qu'à travers la vitre.

– C'est celle-là, là-bas, dis-je en la montrant du doigt.

Un peu plus loin, je vois un autre jeune papa qui fait de même avec son bébé. Comme le numéro sur le bracelet de l'enfant n'est pas visible à cette distance, un père discute avec un parent qui n'arrive pas à croire qu'il s'agit de son fils.

– C'est lui...

– Mais non. Je te dis que c'est celui-là, un peu plus loin. Il est plus grand...

Je les laisse à leurs spéculations et retourne au chevet de Gin.

– Je peux ?

Elle est enfin seule.

– Oui, mon cœur. Je suis tellement contente que tu sois revenu, je croyais que tu étais parti...

– Tu plaisantes ? Tiens, je t'ai apporté quelque chose.

Je lui tends un petit paquet. Elle le déballe.

– Oh, qu’il est beau !

C’est un pendentif en forme de petite fille. Il est en or blanc, avec un diamant et une petite chaîne. Sur l’envers est gravé le nom d’Aurora.

– Merci, tu veux bien me le mettre autour du cou ?

Je m’approche et le lui passe délicatement autour du cou en évitant de le prendre dans ses cheveux. Elle pose une main sur son cœur.

– Je suis tellement heureuse...

– Moi aussi.

– Tout s’est bien passé.

– Oui, tu as été très courageuse.

– C’est toi qui m’as donné du courage en me tenant la main. Quand j’ai entendu ta voix à côté de moi, je me suis sentie forte. Avec toi, je sais qu’il ne peut rien m’arriver.

Elle me sourit tandis que je la regarde en silence, en souriant moi aussi.

Tout à coup, elle change d’humeur, semble presque contrariée.

– Je n’ai pas été beaucoup présente ces derniers temps. Je n’ai assisté à aucun événement important pour ton travail, pas même à la soirée de clôture de ta première émission. Tu me pardonnes ?

Je ne sais pas quoi dire. J’ai un nœud dans la gorge. Elle me sourit toujours.

– Mais je te promets de redevenir la Gin d’avant. Je serai plus présente et Aurora sera avec nous. Je ne serai pas une de ces mères timorées ou godiches. Je ferai mon maximum. Et elle nous apportera encore plus de bonheur. Nous serons une famille parfaite, comme nous avons toujours voulu l’être.

L’espace d’un instant, je la sens qui vacille, comme si une pensée triste lui avait traversé l’esprit, mais elle retrouve aussitôt sa sérénité, comme si elle était convaincue de ce qu’elle vient de dire. Et moi aussi, j’aimerais bien en être convaincu.

– Ma chérie, tu as fait le maximum. Maintenant, il faut te reposer, pour pouvoir reprendre rapidement des forces et rentrer à la maison. Le plus important c’est qu’Aurora soit née, qu’elle soit en bonne santé et belle comme un cœur.

Je l'embrasse tendrement.

– Je rentre à la maison. Je vais me doucher et apporter des affaires de rechange pour pouvoir dormir ici.

– Ce n'est pas la peine, mon cœur. Reste à la maison. Tout s'est bien passé. Il n'y a pas de problème. Je t'appellerai si j'ai besoin de quelque chose, mais j'espère que ça ne sera pas nécessaire.

J'insiste et réussis à la convaincre. Puis je sors de la chambre et me rends à l'étage supérieur où se trouve la pouponnière. Quand j'entre dans le couloir, je ne vois personne. Je m'approche de la vitre. Il y a une infirmière en train de surveiller les bébés. Elle m'aperçoit et me reconnaît. Très aimablement, elle prend le berceau d'Aurora et l'approche de la vitre. Je la remercie et elle s'éloigne. Aurora se réveille, elle remue ses petites mains et essaie d'ouvrir les yeux, mais sans y parvenir. Elle fait de petites grimaces, comme si elle allait pleurer parce que quelque chose la dérange, mais l'instant d'après elle retrouve son calme et remue les lèvres avec un geste de succion. Elle est adorable.

Quelqu'un frappe à la porte de la chambre 102.

– Je peux ?

– Entrez.

C'est le Dr Valerio Flamini.

– Comment vous sentez-vous ? La petite est splendide et en parfaite santé. Nous avons fait tous les bilans, analyses et mesures ; elle ne présente aucun signe d'ictère.

– Je suis contente, merci pour tout, docteur.

Valerio Flamini regarde Gin.

– Malheureusement, on ne peut pas en dire autant de la maman.

Gin lui sourit.

– Il n'y a pas eu de miracle ?

– Si seulement ! On ne peut malheureusement pas compter sur les miracles. Il n'y a que la médecine qui puisse nous aider et nous devons en faire le meilleur usage. Elle a fait d'énormes progrès ces dernières années et les techniques ne cessent de se perfectionner. Cela étant, j'ai respecté votre décision, mais maintenant, nous devons nous occuper de votre lymphome.

Vous ne vouliez pas être stressée, c'est pourquoi je ne vous ai rien dit, mais les dernières analyses et l'échographie montrent qu'il a grossi, et rapidement, comme je le craignais. Mais il n'est pas question que nous le laissions continuer comme ça. Il est temps de prendre le taureau par les cornes, avec une chimiothérapie et une radiothérapie. Si vous êtes d'accord, nous allons commencer le traitement dès demain. C'est un de mes collègues qui va s'occuper de vous, le meilleur dans ce domaine, le Dr Dario Milani. Je suis convaincu qu'en agissant rapidement, nous parviendrons à stopper la progression de la maladie.

Gin ferme un instant les yeux pour se donner du courage.

– Mais est-ce que cela signifie que je ne pourrai pas allaiter Aurora ?

– Vous ne pourrez pas lui donner le sein. Mais il est préférable de lui donner du lait infantile que d'attendre encore. J'ai conscience qu'il s'agit d'une décision difficile, mais je ne peux pas vous cacher la vérité. Votre état est très sérieux et vous devez faire ce traitement précisément pour Aurora.

Peu à peu, des larmes commencent à jaillir des yeux de Gin. Le médecin lui tend la boîte de mouchoirs en papier qui se trouve sur la table de chevet.

– Je sais, c'est une épreuve, mais il faut rester optimiste. C'est essentiel pour le succès du traitement. Maintenant, reposez-vous. Vous êtes fatiguée. Appelez-moi s'il y a quoi que ce soit.

Le Dr Valerio Flamini sort de la chambre.

Même quand la vie ne devrait être rien mieux que merveilleuse, il y a des gens qui trouvent le moyen de tout compliquer. Et moi, comme un idiot, j'en suis venu à faire partie de ces gens-là. Je suis debout devant la vitre de la pouponnière, en train d'admirer béatement Aurora, fasciné et amusé par ses réflexes moteurs, de petits gestes et mimiques qui vont bientôt disparaître. Tandis que je la regarde, je songe à *La Métamorphose*, l'un des rares romans que j'ai aimés quand j'allais au lycée. Je sais bien que comparer ma fille à un cloporte n'est guère approprié, mais les difficultés auxquelles elle se trouve confrontée, sa totale impuissance, me rappellent inconsciemment le livre de Kafka. La comparaison est peut-être absurde en soi, à un détail près : en réalité, le cloporte, c'est moi. C'est comme si j'étais dos au mur, les yeux levés vers le plafond, sans pouvoir me retourner ni reprendre le contrôle de

mes mouvements. Comme si après tout ce qui s'est passé dernièrement j'étais parti à la dérive, tel un baleineau emporté par les courants qui s'échoue sur une plage. Il n'y a rien de pire que de perdre les rênes de sa propre vie, de chevaucher un cheval emballé qui fonce tête baissée Dieu sait où, et qui se rit de son impuissance. Ou de se retrouver sur une mer déchaînée à bord d'un voilier sans gouvernail. Tu ne peux pas redresser la barre et il ne te reste plus qu'à attendre, résigné, qu'il aille se fracasser contre les rochers. Mais est-ce vraiment ainsi ? Ne suis-je pas capable de reprendre ma vie en main ?

– C'est un amour ! La plus jolie petite fille que j'aie jamais vue.

Pallina surgit derrière moi et me fait sursauter. Elle me serre dans ses bras en souriant.

– Pollo aurait été fou de joie pour toi, il aurait demandé à être le parrain.

Elle se colle à la vitre pour mieux voir Aurora.

– Elle te ressemble en plus. Dommage, elle aurait pu être tellement plus belle !

Elle éclate de rire.

– Non, je plaisante. C'est une petite merveille, elle va te rendre dingue, tu vas t'amouracher de cette petite comme jamais.

Et ses paroles, ajoutées à toutes les émotions de la journée, me déstabilisent complètement.

– Ton amie et moi, on a recommencé à se revoir.

Pallina aimerait bien avouer à Step que Babi et elle se sont rabibochées et que Babi lui a tout raconté, mais elle lui a promis de ne rien lui dire. Elle ne le peut pas. Elle ne peut pas trahir une amitié qui vient de renaître. C'est pourquoi elle feint l'étonnement avec beaucoup de talent, quoique sans en faire des tonnes.

– Allons bon ! Qu'est-ce que tu veux dire par là ? Que vous avez recommencé à vous voir pour de bon ? Sérieux... ?

Il lui semble qu'en disant cela elle est tout à fait crédible.

– Oui, je ne sais pas comment c'est arrivé. Je crois qu'on n'a jamais vraiment cessé de s'aimer.

Ils vont s'asseoir sur une banquette, et regardent passer les gens qui entrent et sortent de l'hôpital. Certains désespérés, d'autres pleins d'espoir, ils sont venus voir un ami, un parent, ou pour consulter eux-mêmes un médecin.

– J'ai cru que j'étais capable de contrôler mes sentiments, mais ça n'a pas marché.

Et Step lui raconte tout : leur rencontre à la Villa Médicis, la soirée d'enterrement de sa vie de garçon, la jalousie qu'il a ressentie, à la soirée, quand il a vu un autre lui faire des avances.

– C'est à ce moment-là que j'ai compris que j'avais toujours des sentiments pour elle. Je n'ai pas cherché plus loin, Pallina. Et tu me connais...

– Encore heureux que tu ne lui aies pas mis la tête au carré.

– Non, dit Step, puis il éclate de rire. J'ai fait des progrès. Mais pas sur tous les fronts...

Et il lui raconte la surprise qu'il lui a faite.

– Je lui ai bandé les yeux comme lorsqu'on était allés à Ansedonia, et je l'ai emmenée dans un superbe penthouse de Borgo Pio, mais cette fois, je n'ai pas eu besoin de défoncer la porte.

– Tu m'en diras tant...

Pallina essaie de ne pas paraître surprise pour qu'il ne se doute de rien.

– Oui, je l'ai loué pour que nous puissions nous voir tous les jours, comme elle l'a toujours souhaité.

Step pose ses coudes sur ses genoux et se prend la tête dans les mains, comme s'il espérait trouver une solution. Mais il n'y en a pas, ou en tout cas, pas à portée de main. Il relève la tête et sourit à Pallina.

– Aujourd'hui, dans la salle de travail, quand Gin a pris Aurora dans ses bras, j'ai pleuré comme un veau. Je n'arrivais pas à m'arrêter.

Il rit.

– Je te jure, Pallina, c'est une situation absurde. Je ne sais pas ce qui s'est passé, mais j'ai eu l'impression qu'elle avait réussi à tout débloquer.

Pallina le regarde avec tendresse. Ce garçon, cet homme qui n'a jamais eu peur de rien, qui jouait des poings pour un oui ou pour un non avec des types deux fois grands que lui, est à genoux devant un bébé.

– Je suis désolée.

Step semble surpris.

– Tu n'as pas de raison d'être désolée, je me sens mieux, sérieusement. Je ne sais pas comment l'expliquer, mais je me sens plus léger.

– Tant mieux.

Step secoue la tête.

– Tu fais toujours en sorte que tout ait l'air facile.

– Attends, tu me dis que tu vas mal, je compatis, mais si tu me dis ensuite que tu te sens mieux, je suis soulagée pour toi.

– C'est vrai. Au fait, comment ça va avec Bunny ?

– Très bien. Je suis heureuse, alors j'espère que toi aussi.

Step rit.

– Tu vois, j'ai compris comment faire pour être heureux.

Et tous les deux éclatent de rire. Puis il reprend son sérieux.

– De toute façon, et quoi qu'il arrive, je sais bien que cette histoire va finir en drame. Il y aura toujours un perdant dans l'histoire.

Pallina continue à l'écouter en silence.

– Mais aujourd'hui, quand j'ai pris Aurora dans mes bras, j'ai compris que

je devais rester ici. D'une façon ou d'une autre, les autres seront moins malheureux. Quant à moi... Bah, j'ai l'habitude.

Pallina comprend qu'il continue de porter de vieilles blessures en lui et qu'un amour aussi fort ne pourra jamais s'effacer complètement.

– Maintenant, il va falloir que je trouve comment annoncer la chose à Babi. Nous ne pouvons pas continuer à nous voir tous les jours, ça ne ferait que rendre notre séparation encore plus douloureuse quand le moment sera venu de nous dire adieu.

Pallina acquiesce en silence. Elle ne s'attendait pas à ce qu'il s'ouvre ainsi à elle. Step se tourne vers elle et dit :

– S'il te plaît, ne lui dis rien. Laisse-moi le lui annoncer moi-même, même si je sais pertinemment qu'il n'existe pas de formule miraculeuse pour dire ces choses-là. Tu dois me le jurer.

– Je te le jure.

« C'est bizarre, songe Step, maintenant je comprends mieux ma mère et Giovanni Ambrosini, qui disait qu'un amour interdit est la pire des injustices. »

Pallina se gare et commence à longer la chaussée pavée en évitant les interstices, pour ne pas esquinter ses talons. Arrivée au 30 vicolo Cellini, elle frappe à la porte de Jerry Thomas. Un judas s'ouvre et un jeune homme à la barbe fournie, avec des lunettes rondes et un gilet comme on en portait dans les années vingt apparaît.

– Mot de passe ?

– Artémise Absolut !

Le gars sourit, ferme le judas et ouvre la porte en grand pour la laisser passer.

– Entrez, s'il vous plaît. Moi, c'est Robbie. Suivez ce couloir jusqu'au fond.

– Merci.

Pallina traverse une grande salle dallée de blanc et noir, avec des petites torches aux coins qui diffusent un éclairage bien particulier. On est à l'époque de la Prohibition. Dans une des salles, meublée de canapés de cuir sombre et de tables basses, un orchestre joue une ballade d'un genre à part. Les serveurs, tirés à quatre épingles, portent des uniformes des années vingt. C'est alors qu'elle l'aperçoit. Babi est assise sur l'unique canapé rouge, et fume un cigare tout en sirotant un cocktail dans un gobelet en cristal rempli de feuilles de menthe. Pallina vient s'asseoir à ses côtés.

– Salut...

– Eh, je ne t'avais pas vue.

Aussitôt, elle hèle un des serveurs.

– S'il vous plaît, puis-je te présenter mon amie ? Pallina, voici Alex.

– Enchanté, qu'est-ce que ce sera ?

– La même chose qu'elle.

– Eh, dites donc, les filles, vous n'y allez pas avec le dos de la cuillère !

Il s'éloigne sans rien ajouter.

Pallina regarde Babi, surprise.

– Et on peut fumer ici ?

– Ici, on peut tout faire ! Mais si je n'avais pas réservé, je n'aurais pas pu te transmettre le mot de passe qu'ils t'ont demandé à l'entrée. Ils partent du principe qu'en tant que propriétaires des lieux, ils peuvent faire tout ce qu'ils veulent !

– Super !

Pallina prend une chips dans l'assiette qui se trouve sur la table.

Babi pose son verre.

– Eh bien, raconte. Je t'écoute. Comment est la petite ?

– Tu préfères la version soft ?

– Attends...

Babi saisit son cocktail et en prend une longue gorgée. Puis elle le repose et s'essuie les lèvres.

– La version hard. Vas-y.

– Bien, la petite est adorable. C'est le portrait de son père, mais en féminin, c'est-à-dire qu'elle est encore plus belle que lui. Enfin, c'est l'impression qu'elle m'a donnée... parce qu'en réalité on ne voit pas grand-chose, à part une espèce de petit pruneau tout fripé. Mais mon instinct me dit que ça va être une beauté.

Babi sourit.

– Bon, blague à part, je suis contente pour elle.

Au même instant, Alex arrive avec l'autre cocktail et des petites choses à grignoter.

– Et voilà. Je vous ai mis quelques minipizzas en plus, parce que si vous buvez sur un estomac vide, je vais devoir vous ramener chez vous en vous portant sur mon dos...

– Merci !

Alex s'éloigne. Pallina prend son cocktail, écarte les feuilles de menthe et commence à boire. Mais à la première gorgée, elle a le souffle coupé.

– Purée, c'est fort ce truc ! Et tu bois ça comme si c'était du sirop ! Mais c'est quoi au juste ?

– C'est un *Blue Angel* principalement à base de gin ; j'ai pensé que c'était une boisson de circonstance !

Pallina rit.

– Tu es complètement zinzin.

– Si tu ne prends pas la vie avec un grain de sel, c'est elle qui te prend avec un grain de poivre.

– Tu as peut-être raison.

Pallina prend une deuxième gorgée, et s'efforce d'inspirer une bouffée d'air tout de suite après pour ne pas tousser, mais ça ne marche pas.

Ses yeux se mettent à briller tandis qu'elle avale sa salive plusieurs fois de suite.

Babi éclate de rire.

– Doux Jésus, que c'est fort ! Et on ne sert que ce genre de trucs ici ?

– C'est un bar clandestin. C'est pour cela que je l'ai choisi. On ne s'est jamais vues, toi et moi.

Pallina prend une petite gorgée cette fois, et il ne se passe rien. La musique est agréable et il y a plus de femmes que d'hommes. L'atmosphère générale est assez étrange.

– Eh ! dit Babi. Tu me racontes ou quoi ? Je ne t'ai pas envoyée à l'hôpital San Pietro pour rien ?

– Elle pèse deux kilos six cents, elle est en bonne santé et il n'y a pas eu de complications.

– D'accord, mais ça, tu me l'as déjà dit. C'est eux qui m'intéressent. Ils étaient comment ? C'est fondamental si je veux savoir comment va évoluer notre relation.

Pallina aimerait tout lui raconter, mais elle ne peut pas. Elle pense à son amitié avec Step, à ce que dirait Pollo si elle ne tenait pas sa promesse alors qu'elle a juré. Step veut quitter Babi, la naissance d'Aurora a tout changé. Mais peut-être qu'il ne va pas supporter d'être loin d'elle et qu'ils vont se remettre ensemble... Mais est-ce que tout reprendrait comme avant ? Est-ce que Babi l'accepterait ? Et si elle lui racontait tout maintenant, Babi serait-elle capable d'attendre jusqu'à ce que Step se décide à le lui annoncer lui-même ? Non, sûrement pas. Pallina prend encore une petite gorgée. Elle cherche à gagner du temps, mais il va bien falloir qu'elle dise quelque chose. Babi s'impatiente, elle agite nerveusement sa jambe en secouant sa cheville

de haut en bas. C'est alors qu'il vient une idée à Pallina. Elle va lui révéler une partie au moins de ce qui s'est passé.

– Tu tiens absolument à tout savoir ?

– Oui.

– Je suis contente, super contente même. Si tu ne me l'avais pas dit toi-même, je n'aurais jamais cru à ce qui s'est passé quand il a enterré sa vie de garçon ou qu'il avait loué un penthouse pour que vous puissiez vous voir tous les jours. La naissance d'Aurora a complètement transformé Step. Il est père de famille à présent.

Babi va dire quelque chose mais Pallina l'interrompt.

– Oui, je sais, il l'était déjà avant. Mais il n'a pas pu assister à la naissance de son fils, il n'a su qu'il en avait un que beaucoup plus tard. Avec elle, en revanche, c'est différent, il a joué son rôle de père à fond, il a assisté à l'accouchement, il a pris sa petiote dans ses bras, il a pleuré...

Babi ne dit rien. C'est alors qu'elle voit Alex passer et l'interpelle.

– Excuse-moi... Tu peux nous en apporter deux autres ?

– Mais bien sûr.

Le serveur s'éloigne. Pallina lève un sourcil.

– Mais je n'ai pas encore fini le mien !

– Ils sont tous les deux pour moi.

Et Babi finit son *Blue Angel* d'un trait. Puis elle pose son verre, reprend une bouffée pour raviver son cigare. Les musiciens sont en train de jouer un morceau de jazz magnifique, *Speak Low*, de Nina Hoss. Babi tire encore une bouffée, puis elle regarde Pallina et sourit.

– Ce soir, j'ai pris une décision importante. Et le plus incroyable, c'est que c'est grâce à toi.

– Moi ? Pourquoi cela ?

– Parce que tu m'as menti.

– Comment ça ? Je ne t'ai jamais menti une seule fois.

Au même instant, les deux cocktails arrivent. Alex les pose sur la table basse et Babi prend le premier et boit une gorgée. Cette fois sa décision, si douloureuse soit-elle, est prise. Elle regarde Pallina.

– Tu joues très bien la comédie, dommage que tu aies commis une erreur. Et

ce genre de trucs, ici, chez Jerry Thomas, ça ne se pardonne pas.

– Mais de quoi parles-tu ? Quelle erreur ?

– Je ne t'ai jamais dit que l'appartement que nous avons loué était un penthouse.

Gin et la petite sont rentrées à la maison, dont toutes les pièces sentent le parfum pour bébé. Absolument partout, il y a des choses qui appartiennent à la nouvelle venue. Stérilisateurs, lait en poudre, tétines en caoutchouc de diverses tailles, biberons, une petite balance pour peser la nourriture – Gin dit que ça nous sera utile quand elle ne prendra plus de lait – et une autre plus grande pour la peser.

– Pourquoi est-ce que tu ne l’allaites pas ?

– Parce que je n’ai pas suffisamment de lait.

– Je n’aurais jamais cru ça.

Gin éclate de rire.

– Les apparences sont trompeuses. Tu devrais être content qu’elle fasse ses nuits et qu’elle ne se réveille qu’à l’heure du biberon. C’est beaucoup plus régulier, et tu ne lui donnes que celui de six heures !

– Je suis tout disposé à lui en donner d’autres si tu veux.

– Non, non. Tu es trop distrait. Ce genre de choses requiert une grande précision. Je préfère le faire moi-même.

– Mais tu sembles fatiguée.

– Ne t’inquiète pas, je suis en train de prendre le pli et je vais finir par récupérer.

Au travail, tout marche comme sur des roulettes ; nous avons commencé les répétitions de l’émission que nous avons achetée à Simone Civinini *Qui aime qui*. Ils nous ont donné un duo de jeunes animateurs formidables, un garçon et une fille, Carlo Neri et Giorgia Valli. Ils sont professionnels et surtout très calmes. Et aussi bizarre que cela puisse paraître, ils n’ont pas été pistonnés. Vittorio Mariani est le directeur du projet. Il nous a chargés d’auditionner nous-mêmes des candidats et Futura a fait du bon travail. Les couples de participants viennent de toute l’Italie, et certains sont très curieusement assortis. Le réalisateur n’est pas Roberto Manni, *le Ridley Scott de Raguse*,

mais un certain Cristiano Variati, de la Rete. C'est un homme d'une cinquantaine d'années, sympathique et plein de tact, qui s'adresse aux gens avec beaucoup de gentillesse, chose pour le moins inhabituelle dans ce studio. Le tournage de la série a commencé, lui aussi, et la partie que nous avons visionnée m'a paru encore meilleure que sur le papier. Les acteurs sont parfaits dans leurs rôles et la direction est soignée et précise. Chacun apporte un supplément d'âme à son personnage et le résultat est très satisfaisant. Renzi est content.

– Tu as vu ? Même Dania Valenti se donne à fond.

– Oui, c'est une actrice incroyable.

En réalité, le rôle qu'on lui a donné est très proche de ce qu'elle est dans la vraie vie. On n'arrive pas à savoir si elle joue la comédie ou pas. Mais ce qui est sûr, c'est que le nombre de ses apparitions a décuplé, et la rumeur court qu'elle a travaillé le réalisateur au corps pour cela. Renzi a préféré ignorer les ragots, même si c'est le directeur de production, Remo Gambi, qu'il a lui-même choisi, qui les lui a racontés.

– Elle est constamment fourrée dans la caravane du réalisateur. Elle vient sur le plateau même quand elle n'a rien à y faire.

– C'est parce qu'elle adore ce travail. Elle veut sûrement apprendre toutes les ficelles du métier.

Remo me regarde. Il a l'air de se demander pourquoi Renzi lui a répondu ça. Et moi, naturellement, je change de sujet de conversation.

– On en est où au niveau des heures supplémentaires ?

– La semaine dernière, on a totalisé un dépassement de deux heures, mais au final on est en dessous de ce qui avait été prévu.

– C'est parfait, il faut continuer comme ça.

Il est très content de voir que l'on arrive à tenir le rythme et à respecter le planning. De plus, Renzi lui a promis une prime de rendement.

– Si tu termines avant, je te donnerai mille euros par journée gagnée. Mais si tu dois faire des reprises, pour chaque scène perdue, je te retiendrai deux mille euros.

Au début, Remo a souri, jusqu'à ce qu'il comprenne que c'était une arme à double tranchant.

– Bon, je propose autre chose... Je fais le maximum pour limiter les frais, et ensuite, si vous êtes satisfaits du résultat, vous me donnez une prime.

Avec Babi, en revanche, la situation est plus compliquée. C'est la fuite en avant. Maintenant que j'ai pris ma décision, je n'arrive pas à lui en faire part. C'est comme si je traînais une souffrance comme un boulet dont je ne parviens pas à me débarrasser. Il faut que je lui parle à tout prix. Je suis sur le point de me rendre en Espagne pour le travail, et si je peux le lui dire avant, je suis sûr que l'éloignement m'aidera à accepter mon sort. Je l'espère tout au moins.

– Aujourd'hui non plus, ma chérie ?

– Non, je dois m'occuper de Massimo. Il a des problèmes à l'école. Les autres se moquent de lui et lui jouent des tours. Et comme de bien entendu, son père n'est jamais là.

Je pense à Lorenzo, sans cesse absent et loin de « son » fils.

– Ce n'est pas juste. Il a besoin d'un homme qui lui explique que ce qu'il est en train de vivre est tout à fait normal. Moi aussi, j'en ai vu des vertes et des pas mûres quand j'allais à l'école.

– Oui, mais plus tard tu t'es vengé.

– Oui, il faudrait le lui dire, pour le tranquilliser.

– Mais tu ne peux pas. Tu dois t'occuper de ta fille maintenant.

– Oui, mais je veux te voir. Je vais bientôt partir en Espagne et passer une semaine à Madrid pour mettre en place une émission qu'ils nous ont achetée. On se voit aujourd'hui ? Tu ne serais pas en train de me faire tourner en bourrique exprès ?

Elle éclate de rire.

– Il faut toujours que tu penses à mal. Tu es jaloux de mon fils ?

J'ai envie de rétorquer « Tu es jalouse de ma fille ? Tu ne m'as pas félicité, juste envoyé un texto : "J'espère que tout s'est bien passé et qu'elle est en bonne santé." C'est comme si tu disais : "Je souffre mais je ne dis rien." Je ne suis pas jaloux de Massimo. Je suis juste jaloux du temps que je ne pourrai pas vivre à tes côtés. »

En voilà assez, il faut absolument que l'on se voie pour en finir une bonne fois.

– Alors, on se voit ? Il faut que je te voie, sérieusement.

Nous demeurons un instant silencieux.

– D'accord, on se voit à cinq heures. Ça te va ?

– Oui. À tout à l'heure.

Quand Babi raccroche, c'est comme si sa vie prenait fin. Elle sait que quand ils se verront, tout se terminera, et qu'ils ne passeront plus jamais de temps ensemble. Un vide immense l'assaille soudain ; elle songe à la solitude, aux journées entières passées à essayer en vain de ne pas penser à lui. Et toutes les chansons du moment lui viennent à l'esprit : *The Blower's Daughter*. *Orgoglio e dignatà*. *Nessun rimpianto*. *Mille giorni di te e di me*. *La mia storia tra le dita*. *Creep*. *Io vorrei... non vorrei... ma se vuoi*. Mais aucune ne réussit à la faire sourire, à lui procurer un peu de réconfort, à lui faire oublier son chagrin.

Je passe toute la journée au bureau. J'enchaîne les réunions, je dépouille le courrier, j'examine les nouveaux projets, je mets à jour la correspondance que j'ai négligée depuis trop longtemps. Je n'ai pas envie de penser, de chercher les mots. Il est toujours difficile de dire à quelqu'un : « C'est fini, nous ne nous verrons plus. Nous avons fait fausse route et il vaut mieux en rester là. » Mais c'est encore plus dur quand on ne le pense pas vraiment. « Babi, j'ai juste besoin d'un peu de temps, pour l'instant la situation est trop compliquée... »

J'ai beau retourner toutes ces phrases dans ma tête, au final, elles me paraissent horribles. C'est comme si un effroyable vacarme, une cacophonie, un cri strident se mettaient à résonner dans ma tête ou pire même, dans mon cœur. « Mais comment est-ce possible ? C'est toi qui as loué cet appartement, moi je ne t'ai rien demandé. Je veux juste que tu me donnes ton cœur, et personne ne le saura jamais. Tu ne risques rien. »

C'est ce qu'elle pourrait me dire, mais cela ne me suffirait pas. J'ai toujours haï plus ou moins les hommes. Même Renzi, malgré ses grandes qualités, sa ténacité, sa clairvoyance, m'a déçu au début. Mais ensuite, j'ai appris à accepter ses faiblesses, comme cette fille facile et légère pour qui il a tout envoyé valser : sa femme, sa maison, ses certitudes.

« Autrement dit, tu ne m'aimes pas suffisamment », pourrait-elle me dire.

Je ne peux pas donner le jour à une fillette et tergiverser alors même qu'elle n'a pas encore appris à parler. Il faut que je reste à ses côtés.

« Pardonne-moi, Babi. » Je devrais aussi lui dire : « Oublie-moi. » Mais je n'en ai pas la force. Je ne veux pas qu'elle tire un trait définitif sur moi. De même que, quoi qu'il puisse arriver, je sais que jusqu'à la fin de ma vie, elle sera toujours dans mon cœur.

Je me retrouve devant la porte du penthouse de Borgo Pio presque sans m'en rendre compte. Je mets la clé dans la serrure. Mais je n'ai pas besoin de la faire tourner deux fois. Babi est déjà là.

– Step, c'est toi ?

– Oui, mon amour.

À l'instant même où je prononce ces mots, je me sens idiot. C'est alors qu'elle sort de la cuisine, éclatante de beauté, comme d'habitude, et peut-être même plus que d'habitude maintenant qu'elle sait ce qui va se passer.

– Salut !

Elle me serre dans ses bras et m'embrasse sur les lèvres, mais brièvement. Puis elle pose sa tête sur ma poitrine et m'étreint. Je suis pris de court. C'est alors qu'elle s'écarte et éclate de rire.

– Comment vas-tu ? Il y a combien de temps qu'on ne s'est pas vus ? J'ai l'impression que ça fait une éternité !

– Ça fait quatre jours.

– C'est trop.

– J'ai acheté quelque chose.

Elle va à la cuisine et revient quelques secondes plus tard avec deux coupes à champagne pleines.

– C'est du pétillant à la poire. Un Poiré. Tu vas voir, c'est délicieux. J'en ai goûté dans une soirée et j'ai adoré.

Elle me tend l'une des coupes. Elle l'a goûté dans une soirée où je n'étais pas. Elle va vivre sa vie. Sans moi.

Elle me regarde en souriant, puis lève son verre et l'approche du mien.

– À notre bonheur, quel qu'il soit...

Elle choque sa coupe contre la mienne puis la vide cul sec, yeux fermés. Je bois plus lentement. Et je la scrute attentivement. Elle porte un pantalon bleu

marine large, des escarpins très élégants, une ceinture et un chemisier blanc boutonné jusqu'en haut avec un grand col et des manches larges, rétrécies aux poignets. Elle remarque que je l'observe.

– Qu'est-ce que tu en penses ? Je l'ai acheté hier chez Max Mara.

Je songe : « Comment est-ce possible ? Elle m'a dit qu'elle avait été très occupée ces jours-ci ? Mais à quoi faire ? Du shopping ? À se rendre à des soirées ?

Elle pose son verre.

– J'aimerais mieux ne pas me mettre à pleurer, Step, mais je ne suis pas certaine d'y arriver. J'aimerais te dire que j'ai rencontré quelqu'un, mais ce ne serait pas juste, et d'ailleurs, je n'ai pas envie de te blesser à nouveau. Sache que je serai toujours à toi. Cela devrait te suffire. Mais, s'il te plaît, ne me demande rien, laisse-moi partir comme ça. Quand on aime vraiment quelqu'un, on fait passer son bonheur avant le sien. Je crois que maintenant tu vas devoir faire ta vie. Peut-être était-ce précisément ce que tu allais me dire, sans y parvenir. Nous avons mal choisi notre moment. Je me suis trompée et je n'ai pas envie de continuer à me tromper. J'ai envie que tu sois le père idéal pour ta fille, toujours aux côtés de ta femme, mais rien que de le dire, j'ai le cœur brisé. Pour moi il n'existera jamais personne d'autre que toi, et cette fois, malheureusement, j'en suis certaine.

Je pose mon verre et l'attire contre moi. Je l'embrasse tout doucement et j'ai l'impression que c'est le plus beau baiser que je lui aie jamais donné. Je l'étreins avec force et je la désire plus que tout au monde. Mais soudain je remarque qu'elle se raidit et se met à pleurer. Presque dans un murmure, elle dit :

– Je t'en supplie, laisse-moi partir. Si tu m'embrasses encore une fois, je ne pourrai plus jamais m'en aller.

Je laisse retomber mes bras et la libère. Elle passe à côté de moi, prend son sac sur la chaise et je l'entends s'éloigner. Une porte se ferme. Elle appelle l'ascenseur, puis j'entends résonner ses pas dans l'escalier. Elle n'a pas envie d'attendre. Peut-être craint-elle que j'ouvre la porte et m'élançe à sa suite. Ou peut-être simplement veut-elle fuir loin de nous. Je reste debout dans le salon et soudain, je suis assailli par un silence assourdissant. La solitude de cet

appartement après tous les rires, les baisers, la passion... Un amour qui a existé mais qui n'habite plus à cette adresse. Je commence à déambuler en regardant les objets que nous avons achetés ensemble. Les livres, les couleurs d'un vase, d'un tire-bouchon, d'une lampe. Morceaux épars d'un amour qui a subitement volé en éclats. Babi n'est plus là. Je n'arrive pas à y croire. Je ne m'étais pas attendu à ce qu'elle prononce ces mots. Je croyais que je n'aurais pas d'autre choix que de continuer à vivre notre amour. Que je me serais résigné à être un homme incomplet mais totalement heureux. Mais elle a fait le travail à ma place, elle m'a ôté les mots de la bouche, elle a eu plus de courage que moi.

Quand j'entre dans la chambre, je trouve une surprise sur le lit. Un album pareil à celui qu'elle m'avait envoyé au bureau, avec un petit mot sur le dessus : *Je croyais que je pourrais continuer... Dommage.* Quand j'ouvre l'album, je me retrouve sans voix. Il est plein de photos volées, prises à divers moments que nous avons passés ensemble elle et moi, Massimo et moi, nous trois. Dans le parc avec la bicyclette, les fois où je suis allé l'attendre à la sortie de l'école avec elle. Toutes ces photos prises avec son portable racontent les plus beaux moments que nous avons vécus au cours des derniers mois. Juste au même instant, comme si le destin me rappelait le serment que je me suis fait, mon téléphone sonne. C'est Gin.

– Mon cœur, tu fais quoi ? Tu viens dîner à la maison avec nous ce soir ?

– Oui, je serai bientôt là.

– Tu sais qu'aujourd'hui Aurora a ri toute la journée ? C'est une merveille. Merci, mon cœur, de m'avoir fait ce magnifique cadeau.

– Je suis heureux. J'ai envie de vous voir.

Sur ces mots, je raccroche et range l'album de photos à côté de l'autre, puis je ferme la porte du penthouse de Borgo Pio. Le pire de tout, quand on prend une décision comme celle-là, c'est que l'instant d'après, on a l'impression d'avoir fait une énorme bêtise.

Les jours suivants, je remplis mon planning au maximum pour éviter de penser. Je retourne à la salle de sport pour me remettre en forme. Tout en courant sur le tapis de marche, j'observe la salle devant moi. Des femmes de tous les âges essaient de suivre en rythme les indications d'une instructrice débordante d'enthousiasme. Certaines y parviennent, mais pas toutes, et soudain je me surprends à chercher Babi dans chacune d'elles. Une coupe de cheveux, un sourire, un fragment de peau, des boucles d'oreilles, une main, une bouche, la forme des yeux, le menton. Tel un Frankenstein pervers et damné, je cherche désespérément à la reconstituer à partir de toutes ces femmes. Mais je n'y arrive pas, et je suis obligé de brider mes pensées pour ne pas retomber dans cette sublime et perpétuelle obsession. Et comme si cela ne suffisait pas, des haut-parleurs de la salle déversent la chanson de ce traître de Lucio Battisti : « *Senza te, senza più radici ormai, tanti giorni in tasca tutti li da spendere...* », « Sans toi, sans racines, et avec tous ces jours dont je ne sais pas quoi faire... » Je souris, complètement désemparé. Il n'y a pas une seule strophe de cette chanson qui ne me rappelle pas ce que je suis en train de vivre, comme si elle cherchait à se moquer de moi. « *Non c'era soluzione, ma si che ho fatto bene* », « Il n'y avait pas de solution, mais j'ai fait ce qu'il fallait. » Comme si l'on cherchait des excuses pour se persuader soi-même que l'on a fait le bon choix alors que l'on sait pertinemment que ce n'est pas vrai. Aussitôt après, comme par un fait exprès, Battisti ajoute : « *Ma perché adesso senza te, mi sento come un sacco vuoto, come un cosa abbandonato...* » « Mais alors, pourquoi sans toi, est-ce que je me sens comme une poche vide, un objet abandonné ? » Le titre seul est déjà un poème en soi, *Orgoglio e dignità*, « Orgueil et dignité ». C'est dans ces moments-là que l'on voit si l'on a suffisamment de volonté, quand on réussit à rester à l'écart du téléphone « *Lontano dal telefono...* ». Après l'entraînement, je me rends dans les vestiaires. Je ne peux pas me mentir à

moi-même. La première chose que je fais c'est d'ouvrir mon casier et de consulter mon portable. Je veux savoir si elle m'a appelé, si elle m'a écrit, si un message m'est parvenu. Mais il n'y a rien de rien, et toutes mes illusions volent en éclats.

Il n'y a que l'immersion dans le travail qui m'aide à penser à autre chose.

– Tu te souviens que nous devons présenter le budget de la nouvelle série ? Il ne nous reste plus qu'une semaine, sans cela on ne sera pas sur la grille des programmes de la Rete l'an prochain, dis-je à Renzi par téléphone.

Il approuve.

– Je suis si distrait que ça ?

Je ne réponds rien.

– Bon, c'est vrai, j'avais la tête ailleurs. J'ai fait une connerie. Mais il y a une limite à ne pas dépasser. C'est un contrat trop important. Notre deuxième saison avec la Rete pour les séries fiction et peut-être notre consécration...

– Je le sais. C'est pour cela que je te le rappelle.

– J'ai monté tout le dossier, la seule chose qui me manque, c'est la budgétisation de certains lieux de tournage, mais je devrais l'avoir d'ici deux ou trois jours. Tout sera prêt vendredi. Tu verras, si tout va bien, on retournera fêter ça au bord de la piscine du Hilton, au nez et à la barbe du Soufflé, et cette fois on emmènera Aurora avec nous.

« Oui, Aurora. C'est pour toi, avant tout, que je tiens le coup. Pour ton bonheur, pour ton regard, pour que tu puisses me sourire sans voir en moi uniquement "celui qui a fait souffrir maman". »

Le soir, en rentrant à la maison, je m'approche de son berceau et j'inspire son odeur de bébé. C'est la seule chose qui puisse me calmer. Je me sens tout de suite mieux, et je souris dans l'obscurité. Puis je pousse tout doucement la porte et je vais dans la chambre. Gin est sous les couvertures, avec la lampe de chevet allumée, en train de lire un livre.

– Regarde, dit-elle en me montrant la couverture. *Le Langage secret des enfants*. Toi aussi, tu devrais le lire, c'est important. Tu n'as pas idée de tout ce que j'ai appris, des choses que je n'aurais jamais imaginées.

– Je vais le lire dans ce cas. Aurora est tellement mignonne... Je ne veux pas commettre d'erreurs.

Gin ferme le livre et le pose sur ses jambes.

– Tu sais quoi ? Il y a eu un moment où j’ai cru que je t’avais perdu. Je ne comprenais pas ce qui se passait. C’était comme si l’idée que la petite était en route t’avait éloigné de moi...

– Mais enfin, qu’est-ce que tu racontes ?

– Non, je t’assure. Je te trouvais distant, même quand tu étais avec moi et que tu t’énervais pour un rien.

– Je suis désolé.

– Non, je suppose que c’est en partie de ma faute. Tu ne le sais peut-être pas, mais quand tu penses, les expressions les plus diverses s’impriment sur ton visage. Il me suffisait de te regarder pour savoir à quoi tu pensais.

– Et ?

– Tu avais l’air de souffrir.

Soudain elle éclate de rire.

– Il faudrait écrire un livre sur le sujet : *Le Langage secret de Step*. Peut-être qu’en le lisant j’arriverais à te comprendre...

– Je ne crois pas. Moi non plus je ne me comprends pas parfois.

Gin sourit et décide de ne plus me poser de questions.

– Je suis contente que tu sois revenu en tout cas.

Les jours suivants, nous les passons à Madrid, dans les studios de Tele Tres. L’émission est parfaite, et ils l’ont même améliorée. Et comme si ça ne suffisait pas, ils nous font une offre d’exclusivité : dix programmes que nous réaliserions exclusivement pour eux sur trois ans, et cinq millions d’euros.

– Nous devons prendre le temps de réfléchir.

Je vois que notre interprète, Elvira Cortez, reste muette, c’est pourquoi je lui demande :

– Excusez-moi, vous voulez bien traduire ce que je viens de dire ?

– Oui, naturellement.

Peu après, j’entends une phrase en espagnol et je vois le directeur général qui sourit de toutes ses dents.

– Mais bien sûr, dit-il en espagnol.

– Bien sûr, traduit Elvira Cortez.

Mais ce n’était pas nécessaire, car lui et moi nous étions parfaitement

compris.

Le soir, nous allons dîner à La Finca de Susana, un restaurant que nous ont recommandé des scénaristes espagnols et qui se trouve à quelques pas de la Puerta del Sol. Nous y mangeons un excellent riz à la seiche accompagné d'aïoli et arrosé d'une bouteille d'albariño Burgans, un vin de Galice que nous sifflons en moins de deux.

– Un succès inespéré ! se réjouit Renzi, euphorique. Je n'aurais jamais cru qu'ils allaient nous faire une telle proposition. À Futura !

Et nous trinquons et trinquons encore. On nous apporte ensuite un jambon ibérique fantastique, avec des patatas bravas et des beignets de calmars. Du coup, nous reprenons une bouteille d'albariño Burgans.

– Maintenant, il ne nous reste plus qu'à partir à la conquête des pays anglo-saxons et ensuite des États-Unis.

– Et toute l'Amérique du Sud.

– Oui.

Nous choquons nos verres en rêvant les yeux ouverts. Ensuite, Renzi prend son portable et consulte ses messages, peut-être dans l'espoir d'en trouver un en particulier, puis il range son téléphone dans sa poche.

– Tu sais ce qui me manque le plus ? Une personne avec qui partager tout ceci.

– Tu m'as moi ! dis-je en riant, pour essayer de chasser au loin sa mélancolie alcoolique.

– Merci, mais tu n'es pas mon genre. J'aimerais être avec la seule personne qui me rende heureux, la seule avec qui j'ai envie d'être, même si je sais pertinemment qu'elle n'est pas du tout faite pour moi.

Je ne sais que lui répondre. Je sais à qui il fait allusion et que c'est une situation impossible, sans doute la pire qui soit. Et aussi incroyable que cela puisse paraître, il est encore plus accro que Simone Civinini avec Giovanna Segnato.

– Renzi, je peux te dire quelque chose ?

Il me regarde en silence, il n'est pas sûr de vouloir. Il s'imagine sans doute que je vais lui faire une remarque désagréable. Mais c'est un téméraire et il finit par hocher la tête.

– Écoute, je crois qu'elle est encore très jeune et qu'elle ne sait pas très bien ce qu'elle veut. Toi, en revanche, tu as choisi ta voie et tu t'es fixé des objectifs clairs. C'est Teresa la femme qu'il te faut. Retourne vers elle, s'il n'est pas trop tard. Dania a été un coup de folie, un passe-temps, si tu préfères, une erreur volontaire... Celle que tôt ou tard tu allais commettre. (Il rit.) Mais maintenant, ça suffit. Tu ne peux plus te permettre ce genre de faiblesses. Tu dois être fort si tu ne veux pas perdre complètement la tête.

– À ce point-là ?

– Oui, au point de te faire perdre le goût de la vie, de la beauté de l'humanité, de la légèreté de l'être. Tu as vécu une histoire, elle t'a plu...

– Beaucoup, énormément.

– D'accord, mais maintenant tu vas te ressaisir. Et à partir du moment où tu auras réussi à surmonter tout ça et à prendre du recul, plus rien ne pourra t'atteindre.

Nous demeurons un moment silencieux.

– Vu comme ça, ça paraît facile.

– Ça l'est, à condition de le vouloir.

– Tu as réussi, toi ?

– Non, mais je fais semblant que si.

Et à l'instant même où je lui dis ça, je me sens emporté par une vague de souvenirs et d'images. Babi jeune, Babi aujourd'hui, femme, mère, et terriblement sensuelle. Son sourire, son rire, ses jambes, sa bouche, nos regards, nos mains jointes, nos corps enlacés sous la douche. Babi mienne jusqu'à la folie. Ses mots, ses déclarations, ses étreintes, ses sourires quand nous faisons l'amour. Babi, Babi, Babi, trois fois toi.

Je bois un verre de vin pour essayer de noyer ces réminiscences, d'étourdir mon cerveau. Mais mon esprit, ce traître qui s'acharne à lutter contre mon cœur et à le réduire en miettes, me la présente dans toute sa beauté et son élégance en train de flirter avec un autre. Distraite, attirée par lui, elle va jusqu'à se frotter à lui, le toucher. Comment est-ce possible ? Toi qui m'avais juré, qui m'avais déclaré que jamais tu ne serais capable ne serait-ce que de regarder un autre homme. Où es-tu maintenant ? Avec qui es-tu en train de parler ? Que se passe-t-il dans ta tête ? Quelles sont tes intentions ?

Et c'est alors que je suis pris de panique à l'idée de ne pas pouvoir la voir, lui parler, la toucher, la serrer dans mes bras ou même simplement de la frôler, de lui demander pardon. Je me suis trompé, pardonne-moi, je t'en supplie. Je me prosterne à ses pieds et je pleure de n'avoir pas su être égoïste. Puis j'inspire profondément, je prends un peu de vin et regarde Renzi.

– C'est peut-être toi qui as raison au fond. Perds-toi dans ton amour jusqu'à te noyer. Ne tiens pas compte de ce que je t'ai dit. J'étais soûl.

Je lève mon verre et nous trinquons à nouveau, puis tout devient limpide et nous rions, comme deux idiots, de toutes ces paroles inutiles.

– Chérie, je suis là !

J’entre dans le salon et je referme la porte.

– Je suis dans la chambre !

Gin est en train de changer Aurora sur le lit. Je l’enlace par-derrière et je l’embrasse. Elle se retourne et me sourit.

– Tu nous as manqué.

– Et vous aussi. Regarde ce que je vous ai rapporté.

Je dépose un sac au pied du lit.

Gin termine d’enfiler sa grenouillère à Aurora puis ouvre le paquet et découvre deux chemisettes bleu ciel identiques mais de tailles différentes, sur lesquelles on peut lire *MATADOR* avec l’effigie d’un taureau noir imprimée en dessous.

– Oh, qu’elles sont mignonnes ! Merci ! Je vais mettre la mienne tout de suite !

Gin l’enfile puis me sourit, amusée.

– Alors, comment est-ce que tu me trouves ?

– Absolument superbe...

C’est alors que je remarque qu’elle a les traits tirés.

– Tu vas bien, ma chérie ?

– Oui, pourquoi ?

– Je te trouve un peu pâlotte.

– Aurora a eu des coliques toute la nuit et je n’ai pas pu fermer l’œil. Veinard ! Au fait, comment ça s’est passé en Espagne ?

– Magnifiquement. Nous avons signé un contrat mirobolant pour trois ans. Bon, je vais prendre une douche puis je file au bureau. Aujourd’hui est un jour important. Nous allons savoir si nous allons pouvoir produire une nouvelle série l’année prochaine.

– Celle que tu m’as donnée à lire ? *Tout au fond de mon cœur* ? L’histoire de

deux amants dont les familles se détestent ?

– Oui, un Roméo et Juliette moderne. Rien de nouveau, mais il se passe plein de choses qui rendent l’histoire captivante.

– Oui, je t’ai dit que ça m’avait beaucoup plu. Eh bien, on va croiser les doigts.

Je vais à la salle de bains et je me déshabille. C’est alors que je remarque divers flacons sur le rebord du lavabo. Juste au même moment, Gin entre.

– Qu’est-ce que c’est ?

– Des vitamines. Je fais un peu d’anémie, c’est sans doute pour ça que tu m’as trouvée pâlichonne.

– Je peux faire quelque chose ?

– Non, mon cœur, ne t’inquiète pas. Tu es rentré, c’est le principal. Si je suis trop fatiguée cette nuit, tu pourras peut-être donner son biberon à Aurora.

– Bien sûr, je mettrai le réveil. Tu m’expliqueras comment faire.

J’entre dans la douche.

Quand j’arrive au bureau, il y a un tas de gens en train d’attendre devant la porte.

– Bonjour !

– Bonjour !

Tous me saluent en essayant de me glisser un mot tandis que j’essaie de me frayer un passage.

– Excusez-moi...

– Passez.

Je réussis enfin à entrer et me retrouve aussitôt nez à nez avec Alice.

– Bonjour, comment ça va ?

– Super bien. On est en train de faire passer les auditions pour les trois premiers épisodes de *Qui aime qui*.

– Ah oui, c’est vrai. On enregistre demain et après-demain si j’ai bonne mémoire ?

– Oui, c’est pour ça qu’il y a un peu de remue-ménage.

– Pas de souci. Et Renzi ?

– Il est en réunion avec la direction, mais avant de partir il m’a dit qu’il avait

un rendez-vous. Il est passé ce matin et est reparti aussitôt sans préciser quand il serait de retour.

Je m'enferme dans mon bureau et ouvre le courrier. Je trouve le contrat de Tele Tres et je l'imprime. Puis je m'assieds sur le canapé pour le lire tranquillement. De temps à autre, j'ajoute une annotation ou je mets un point d'interrogation en marge d'une clause qui ne me semble pas claire. Quand j'ai fini, je retourne m'asseoir à ma table de travail et j'appelle l'avocat.

– Bonjour, cabinet de Me Martelli, que puis-je faire pour vous ?

– Je voudrais parler à M. Ugo Tobazzi, s'il vous plaît. De la part de Stefano Mancini.

On me met quelques instants en attente, puis mon interlocuteur prend la ligne.

– Salut, comment ça va ? Tout s'est bien passé en Espagne ?

– Oui, merci. C'est précisément pour ça que je t'appelle.

Nous parlons un instant du contrat.

– Tout me semble en ordre. Quand tu auras un moment, passe donc au bureau pour signer le contrat et envoie-moi le nouveau avec tes remarques, pour que je puisse y jeter un coup d'œil.

Je raccroche et continue à dépouiller le courrier. Nous avons reçu des demandes de Hollande, de Grèce et d'Allemagne. Je lis les offres de chacun et pour combien de temps les uns et les autres sont prêts à s'engager. Nos émissions marchent du tonnerre. Renzi s'est montré très habile, alors que le Soufflé, ce présomptueux, a fait preuve de bêtise en laissant passer une belle occasion. J'ouvre le dossier qu'Alice m'a laissé sur la table : il contient divers nouveaux programmes qui ont déjà été tournés à l'étranger et ceux sur lesquels on peut mettre une option en Italie ; le reste, ce sont des projets de jeunes auteurs nécessitant d'être développés. Qui sait si parmi eux ne se trouve pas le prochain Simone Civinini ? Renzi a vu juste : ils lui ont fait signer un contrat uniquement pour le ravir à la Rete, mais son nom n'apparaît nulle part sur la grille des programmes de Medinews. Et il n'apparaîtra pas avant l'automne prochain au plus tôt. Je suis curieux de voir combien de temps va durer son histoire d'amour avec Giovanna Segnato, maintenant qu'il a été évincé du petit écran. Je continue à lire les nouveaux projets,

certains sont bons, d'autres trop tirés par les cheveux. Il y en a deux ou trois qui pourraient faire l'objet d'un épisode pilote.

Quand je relève le nez du dossier, il est déjà sept heures. Je me lève et vais ouvrir la porte. Il n'y a plus d'aspirants candidats sur le palier.

– Alice ?

– Je suis là. Vous avez besoin de moi ?

– Non, merci. La sélection est terminée ?

– Oui. Nous les avons tous enregistrés dans notre fichier. Nous avons couvert les cinq premiers épisodes.

– Parfait. Et Renzi, toujours pas de nouvelles ?

– Non, j'ai essayé de l'appeler, mais son téléphone est éteint. Si vous n'avez plus besoin de moi, je vais rentrer.

– Oui, bien sûr. On se voit lundi.

À présent, je suis seul. J'ouvre une bière que je sirote en regardant un peu la télévision. Je suis en train de suivre le journal d'un œil distrait quand un SMS atterrit dans ma messagerie. Je me lève pour aller prendre mon téléphone sur la table. C'est Achille Pani :

Domage que votre candidature n'ait pas été retenue faute d'avoir présenté le détail des coûts de production. Vous étiez pourtant notre grand favori. À bientôt. Sincères salutations.

Je suis sonné. Je saisis mon portable et appelle aussitôt Renzi.

Rien, son téléphone est toujours éteint. Je jette le mien sur la table d'un geste rageur. Ben voyons, il est probablement avec cette tête de linotte. Je n'arrive pas à croire que nous venons de louper la possibilité de produire une nouvelle série parce qu'il n'a pas présenté à temps tous les documents requis. Je finis ma bière et en ouvre une autre. Je vais dans son bureau et constate qu'il a laissé son portefeuille et ses clés. Il va forcément devoir repasser par ici. Dans ce cas, je vais l'attendre. Je me mets à faire les cent pas tout en me demandant comment il a pu oublier quelque chose d'aussi important. J'ai dit que j'aimerais qu'il commette un jour une erreur qui le rendrait plus humain, mais je ne pensais tout de même pas à une connerie aussi énorme. Juste à cet

instant, j'entends que l'on compose le digicode de la porte d'entrée puis le bruit de la serrure qui se débloque. Je sors dans le couloir. C'est lui. Il entre en titubant, les cheveux en bataille et l'air passablement abattu. Qui sait ce qu'il a encore fricoté avec cette fille ? Je suis fou de rage.

– Comment as-tu pu faire une connerie aussi énorme ? Qu'est-ce que tu avais donc de si urgent à faire au point d'oublier le plan de production ? Cette fille t'a rendu complètement débile, ma parole ! Si au moins elle en valait la peine...

Renzi se retourne et me regarde de travers.

– Là, tu passes les bornes.

Je me demande ce qui va se passer maintenant. Mais lui a l'air de s'en contrefoutre.

– Tu ne comprends rien.

– Ça m'étonnerait. Tu m'avais promis de t'occuper de tout. Tu devais envoyer le dossier avec le détail des coûts de production aujourd'hui, et grâce à toi nous nous retrouvons disqualifiés.

– En effet, c'est ce qui s'est passé. Écoute, je ne voulais pas te le dire, mais vu ta réaction, je n'ai pas d'autre alternative.

Il pose un dossier sur mon bureau.

– Qu'est-ce que c'est ?

– La raison pour laquelle nous avons dû nous retirer de la compétition.

Je ne comprends absolument pas de quoi il veut parler, de sorte que j'ouvre la chemise en carton. Je reste bouche bée. Il y a des photos très diverses, très explicites et passionnées de Babi et moi. Des instantanés de notre relation durant ces derniers mois, dans la rue, sous le porche, et comme si cela ne suffisait pas, cette saloperie d'objectif a réussi à s'immiscer jusque dans l'intimité de notre terrasse. Tous ces moments volés de notre amour ont perdu leur beauté, et il ne reste que des clichés dégoûtants de coïts. Renzi me lance un regard gêné.

– Je suis désolé. J'ai été obligé de retirer notre projet de série de la compétition pour pouvoir étouffer tout ça. Sans quoi, ces photos auraient fini dans un journal et surtout chez toi. Il m'a aussi remis ceci.

Il sort une bouteille de champagne rosé sans étiquette. On dirait un de ces

cadeaux de Noël recyclés. Il y a une carte avec : *Pour fêter ça avec moi !*
Gennaro Ottavi C'est une carte professionnelle, avec le nom et l'adresse de son entreprise. Sans rien dire, je prends ma veste à la patère.

– Stefano, ça ne sert à rien. Ce qui est fait est fait. On a perdu un contrat. Mais une riposte ne ferait qu'aggraver les choses. Il a voulu se venger et il l'a fait de la pire façon qui soit.

– Il va être le premier à regretter d'avoir tenu ces photos dans ses mains.

J'enfourche ma moto et je démarre comme un fou. Je roule en slalomant entre les voitures comme si c'étaient des portes de ski, droite, gauche, droite, gauche. Je donne un coup d'accélérateur à chaque feu de circulation juste avant qu'il ne passe au rouge. Je jette un coup d'œil au compteur : 80, 100, 120. Je suis sur la rive droite du Tibre ; 130, 140. J'ai repéré l'adresse, viale Trastevere, 100. Je vais l'attendre au pied de l'immeuble. Dès que je le verrai sortir, je commencerai par « endormir » l'espèce de garde du corps qui marche derrière lui, après quoi je « m'expliquerai » avec lui. Je vais lui faire passer à jamais l'envie de rigoler. Je réduis ma vitesse ; 130, 120, 100. Je suis sur le point de prendre le virage qui bifurque vers la via Aurelia. Une femme d'un certain âge se retourne soudain, prise de panique, tandis qu'une voiture fait une brusque embardée pour l'éviter. Subitement, un mur d'automobiles apparaît devant moi. Je ne peux pas les esquiver. Je ralentis, freine, dérape et me recroqueville sur la moto en cherchant désespérément un creux dans lequel passer. Mais trop tard. Je fonce malgré moi vers ce barrage de tôle, de sorte que je saute en marche et me laisse tomber à terre. Puis plus rien. Le noir.

Gin est en train de changer Aurora en babillant gaiement avec elle comme si la petite pouvait la comprendre.

– Oh, là, là, tout ce caca ! Tu ne le ferais pas exprès pour me faire enrager des fois ? Depuis ce matin, je n'ai rien fait d'autre que te changer ! Tu veux vraiment que je m'occupe de toi, hein ?

C'est alors que le téléphone, sur le lit, se met à sonner. Elle répond sans même regarder qui appelle.

– Allô ?

– Gin, c'est Giorgio Renzi. Excuse-moi, mais il fallait absolument que je t'appelle. Step est à l'hôpital Santo Spirito. Il a eu un accident de moto.

– Oh, mon Dieu ! C'est grave ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

– Je ne sais rien. Ils viennent seulement de m'appeler pour me prévenir. Je suis en route pour l'hôpital.

– On se voit là-bas.

Gin finit d'habiller Aurora en quatrième vitesse et appelle aussitôt ses parents.

– Maman ?

– Oui, que se passe-t-il ?

– Step a eu un accident. Je dois aller à l'hôpital, je vais t'amener Aurora.

– Oui, bien sûr. Mais comment va Step ?

– Je n'en sais rien. J'y vais.

– Bon, mais ne cours pas.

Giorgio Renzi ramasse toutes les photos et les remet dans le dossier qu'il range ensuite dans le coffre-fort de son bureau. Il n'aurait pas dû le lui dire. Il aurait dû accepter ses remontrances, quelles qu'elles soient, sans broncher, et faire comme s'il avait fait une connerie suite à un moment d'égarement avec Dania Valenti, ainsi que se l'imaginait Step. Mais il n'a pas pu. Il a fait preuve de faiblesse. Même s'il aurait eu du mal à lui faire croire qu'il avait été à ce point distrait. Si Stefano avait gobé cette version, il y aurait eu une fracture entre eux. Renzi était sorti en courant derrière lui, pour essayer de le raisonner, mais trop tard. Il avait sa voiture. Il aurait pu le rattraper. Mais il était retourné au bureau et c'est alors qu'il avait reçu un appel de l'hôpital. Ils n'avaient rien voulu lui dire à part : « Il est ici. »

Gin arrive en courant aux urgences, elle longe le couloir et trouve Renzi qui l'attend.

– Comment est-ce qu'il va ?

– Le choc a été très rude. Il s'est cassé un bras et, malheureusement, il a reçu un coup violent à la tête. Il est en observation. Il a un hématome, mais dans la partie supérieure du crâne, la moins exposée. Les médecins disent qu'ils ne peuvent pas encore se prononcer sur la gravité. Tu sais comment ils sont, ils ne se mouillent jamais.

– Mais comment est-ce arrivé ?

– Je n'en sais rien. Il avait une réunion de travail. Malheureusement, il était en retard et a décidé d'y aller à moto. Quant aux circonstances de l'accident,

je ne les connais pas. Il est en réanimation, on va peut-être nous autoriser à le voir.

Ils s'entretiennent pendant un moment avec un médecin et une infirmière et finissent par les convaincre de les laisser entrer. Step est dans un lit, relié à différents moniteurs et sous perfusion. Son bras gauche est immobilisé, et il a des points de suture à l'arcade sourcilière gauche, en plus d'un œil au beurre noir. Il n'a pas l'air aussi mal en point qu'ils l'avaient craint. Renzi sourit à Gin.

– Bah, ça n'a pas l'air catastrophique.

– Je l'ai vu dans un état bien pire après des matches de boxe amicaux.

– Il est de constitution robuste. Il va se remettre, tu verras.

– Je l'espère...

– Tu veux rentrer chez toi ?

– Non, je vais rester ici. Si tu veux, on peut se relayer. J'ai laissé Aurora chez ma mère. Je suis tranquille de ce côté-là.

– Dans ce cas, je vais manger un bout et je reviens.

– Merci.

– Tu veux que je prévienne sa famille ?

– Attendons. Inutile de les affoler.

– Ils lui ont donné un calmant. Il est un peu dans les vapes, mais il peut se réveiller d'un moment à l'autre. Tu as mon numéro ?

– Oui.

– Si tu as besoin de quoi que ce soit, appelle-moi.

– D'accord, je te remercie.

Renzi s'en va. Gin contourne le lit et approche une chaise pour s'asseoir à côté de Step. Elle lui prend la main et la garde dans la sienne. « Je n'arrive pas à y croire, juste au moment où je suis moi-même si fragile et que nous avons besoin de toi, surtout Aurora. Quelle idée d'avoir un accident. »

Elle sort son téléphone et appelle sa mère, qui lui répond aussitôt.

– Comment ça va ?

– Bien. Il n'a pas l'air trop mal. Il se repose. Il s'est fracturé un bras, mais le seul problème sérieux c'est qu'il a reçu un coup à la tête. Et du fait que les

médecins ne savent pas encore comment il va se remettre, ils le gardent en observation. Et Aurora, ça va ?

– Oui, très bien, elle dort à poings fermés. Nous l’avons mise dans ton lit avec des oreillers tout autour ; elle est en sûreté.

– Tu lui as donné le lait en poudre que je t’ai apporté ?

– Oui, Gin, j’ai fait tout ce que tu m’as dit. C’était il y a longtemps quand je t’ai eue, mais je n’ai pas oublié. Dans quelques heures, quand elle se réveillera, je lui redonnerai un biberon.

– Merci, maman, s’il y a le moindre souci, n’hésite pas à m’appeler.

– Oui, ne t’en fais pas. Tranquillise-toi et tiens-moi informée.

Gin raccroche et met son téléphone en mode vibreur. Elle a envie de pleurer, elle est tellement fatiguée... Son traitement l’épuise, et maintenant, il ne manquait plus que cet accident. Il faut qu’elle retrouve des forces, qu’elle se sente belle et qu’elle n’ait pas constamment la nausée. « J’ai réussi à ne pas en avoir pendant ma grossesse, et c’est maintenant que ça arrive. » Elle sourit malgré elle. « Le médecin m’a dit que je devais rester optimiste : ça me passera, Step va se remettre et tout recommencera comme avant, et même mieux qu’avant. » Et sur cette dernière pensée, sans lâcher la main de Step, elle s’endort, complètement épuisée.

Trois rêves agités. Elle est sur une plage, il fait chaud mais il n’y a rien pour se mettre à l’ombre, pas même un parasol, et aussi incroyable que cela puisse paraître, il est impossible de se baigner dans la mer. Ni même de s’en approcher à cause de barrières. Pourtant, elle aimerait avoir de l’eau, se rafraîchir ou tout au moins se protéger du soleil. À quelque distance de là, dans un berceau nu, sans même un drap, repose Aurora. Elle s’approche et se met devant le soleil, pour la protéger avec son corps comme avec un bouclier et lui procurer un peu d’ombre, mais il fait chaud et elle sent qu’elle va s’évanouir, car elle est à bout de force. C’est alors qu’un bruit la réveille. Sa main a lâché celle de Step et a heurté le bord de la chaise. Elle se lève d’un bond, affolée. Puis se rassied, folle de joie en constatant qu’il a ouvert les yeux et qu’il regarde autour de lui. Quand il la voit, il lui sourit.

– Bon, tu es prié d’arrêter de me jouer des tours comme celui-là. Tu es papa, tu ne peux pas te permettre de faire n’importe quoi. Compris ?

Et elle lui caresse doucement la main, tandis que les larmes coulent en silence sur ses joues.

– Je t’aime tellement... Ne me donne plus jamais ce genre de frayeurs.

Step ferme les yeux, pris d’un terrible sentiment de culpabilité. « Il faut que je tire un trait définitif sur toute cette histoire. Gin a raison, je suis père de famille, je dois me comporter comme tel. »

Gin attend que Renzi revienne pour quitter l'hôpital. Les médecins l'ont rassurée. L'hématome s'est résorbé en partie, il va avoir très mal mais il n'aura pas de séquelles. Au cours des prochains jours, il va avoir du mal à bouger et il va devoir prendre une longue convalescence pour se remettre complètement. Gin a le sourire quand elle remonte en voiture. « Encore heureux, car dans un moment comme celui-là, une complication m'aurait achevée. Je suis fatiguée, épuisée, il est six heures du matin, et il n'est pas question que je réveille maman. D'ailleurs, si elle a suivi à la lettre mes instructions, la petite sera en train de dormir. Je vais rentrer à la maison, me doucher et faire un bon somme avant d'aller récupérer Aurora. » Mais quand elle arrive à la porte de l'immeuble, elle se rend compte qu'elle a oublié quelque chose. Elle a beau fouiller toutes ses poches, son sac, la poche derrière le siège passager, elle ne les trouve pas. Elle a pris ses papiers mais pas ses clés. « Inutile de retourner à l'hôpital, Step n'avait rien sur lui. Je ferais mieux de me rendre à son bureau, là-bas, nous avons un double du trousseau. »

Gin descend de voiture. À cette heure-ci, il n'est pas difficile de trouver à se garer, il n'y a personne dans la rue. Elle salue le gardien, qui est en train de balayer le trottoir devant l'immeuble. Elle monte au deuxième étage et tape le code de la porte. Puis elle entre et se dirige aussitôt vers le bureau de Step. Elle s'approche du coffre-fort et compose la combinaison. « C'est la même que celle de la maison, nos dates de naissance, la mienne d'abord et ensuite la sienne. » Il y a un petit déclic et la porte du coffre s'ouvre. Gin trouve le jeu de clés et le prend. Mais alors qu'elle s'apprête à refermer la porte, elle réalise que ce ne sont pas les clés de la maison. L'une d'elles est beaucoup plus grosse et l'autre est une clé de porte blindée. Elle observe, intriguée, le porte-clés. Une simple lettre « S ». Il doit forcément y en avoir un autre. Elle sort tous les documents empilés à l'intérieur pour chercher tout au fond.

Enfin, elle trouve les clés. Mais lorsqu'elle range à nouveau les papiers dans le coffre, son regard tombe sur une chemise avec « Contrat de location » écrit dessus. Elle lit ce qu'il contient. Le bail lie Stefano Mancini avec une certaine Mariolina Cannetti et concerne un penthouse situé via Borgo Pio, 14. « Un appartement loué ? Et il ne m'en a pas parlé ? » Elle prend des photos du bail avec son téléphone portable, puis le remet dans le coffre-fort et s'en va avec les deux trousseaux de clés.

La ville commence peu à peu à s'éveiller. Il y a encore peu de voitures dans les rues, et seulement quelques badauds somnolents en train d'attendre l'autobus. Gin conduit lentement, même si son cœur bat la chamade. « Pourquoi est-ce qu'il a loué un appartement ? » Elle cherche désespérément une réponse agréable. Une surprise qu'il voulait lui faire ? Et elle se met à sourire. « Peut-être a-t-il décidé que nous allions changer de maison. Il sait que j'adore ce quartier... Et puis un penthouse par-dessus le marché, peut-être encore plus grand et plus lumineux. » Elle accélère un peu, sa curiosité à son comble. Une fois dans la via del Mascherino, elle se gare et descend de voiture. Elle commence à longer la via Borgo Pio en regardant les numéros, quand soudain elle est prise d'un doute. Elle cherche les photos du bail qu'elle a prises et jette un coup d'œil à la date. « Il y a six mois qu'il l'a loué. Pourquoi est-ce qu'il ne m'en a rien dit ? » Pour finir, une petite fenêtre s'ouvre dans son esprit, quelque chose qui lui permettrait de croire que cette maison leur est destinée à Aurora, Step et elle. « Peut-être qu'il est en train de faire des travaux de rénovation et d'aménagement et qu'il veut nous faire la surprise. » C'est dans cet état d'esprit optimiste qu'elle arrive devant le numéro 14. Elle cherche la clé, ouvre la porte de l'immeuble. En se refermant, le grand portail produit un écho qui résonne dans le silence. Le vestibule est bien frais grâce aux murs épais. Il y a un escalier de marbre et à côté un ascenseur avec une cage en fer forgé. Gin ouvre la grille, puis les deux portes vitrées, entre dans l'ascenseur et appuie sur le numéro cinq. Quand elle arrive au dernier étage, elle ne trouve qu'une seule porte. Elle ne peut pas se tromper. Elle introduit la plus grande clé dans la serrure et commence à la faire tourner en hésitant. Puis elle entend le déclic métallique. C'est bien la bonne. « S'il y a des gens qui vivent ici, ils vont penser que je

suis une voleuse et me tirer dessus. » « Elle meurt alors qu'elle essayait de cambrioler un penthouse au 14 Borgo Pio. » Elle sourit, mais préférant prendre ses précautions, demande :

– Il y a quelqu'un ?

Elle hausse un peu la voix et répète :

– Il y a quelqu'un ?

N'obtenant pas de réponse, elle referme la porte derrière elle sans faire de bruit. Elle allume. L'appartement est très joli, et entièrement meublé ; quelqu'un habite ici, car il y a des livres, des lampes et des tapis, des canapés, un écran plasma, un cadre avec une photo à l'intérieur. Intriguée, elle s'approche pour mieux la voir. Quand elle reconnaît le couple en train de poser, elle manque de s'évanouir. Step et Babi assis sur un muret et souriant de toutes leurs dents. « C'est une photo très ancienne, certes, mais que fait-elle dans cet appartement ? Qui l'y a mise ? Qu'est-ce que tout cela signifie ? » Soudain en proie à l'anxiété, elle poursuit ses recherches. Elle ouvre frénétiquement les armoires, les tiroirs, inspecte la salle de bains, mais elle ne trouve rien qui puisse la mettre sur une piste quelconque et lui permettre de faire la lumière sur ce mystère. Enfin, elle entre dans la dernière chambre. Il y a un lit tendu de draps de soie de couleur sombre et, sur les étagères, il n'y a que deux albums de photos et rien d'autre. Elle les pose sur le lit et les ouvre. On y voit des photos d'un petit garçon très mignon à différents âges. Chaque cliché est accompagné d'une légende : *Massimo, premier anniversaire ; Massimo et ses camarades de classe ; Ici, sur un manège ; Premier match de football.* Gin fait tourner rapidement les pages de l'album. Il n'y a que des photos des étapes de la vie de cet enfant, et rien d'autre, jusqu'à la dernière page. *Ses débuts sur scène, il ne manquait que toi !* Gin a la tête qui tourne. « Que signifie cette phrase et ce "toi" ? » Comprenant qu'elle est sur le point de découvrir la vérité, elle s'empare du deuxième album et l'ouvre. L'une après l'autre, des photos récentes défilent sous ses yeux. Step et Babi dans cette maison, dans la cuisine, assis sur le canapé, ainsi qu'une série de selfies de leur vie ensemble pris au fil des mois. Gin a les larmes aux yeux, mais elle ne peut s'empêcher de continuer à feuilleter l'album en pleurant de plus en plus fort à mesure qu'elle tourne les

pages, jusqu'à presque mourir de chagrin quand elle les voit tous les deux ensemble dans le lit.

« Comment est-ce possible ? Tu es le père de ma fille. Le père d'Aurora et mon mari. Tu as réchappé à cet accident de moto, mais maintenant tu es mort. Pourquoi m'as-tu fait tout cela ? Pourquoi m'as-tu punie ainsi ? » Et elle tourne les dernières pages en sanglotant, aveuglée par les larmes et le chagrin. Jusqu'à la dernière page où on les voit tous les trois : Babi, Step et le petit garçon. Et cette légende en dessous : *N'oublie pas que ton fils et moi t'aimerons toujours. Même si nous ne sommes pas avec toi, tu seras chaque jour dans nos cœurs.*

« Ton fils ? » Cet enfant est le fils de Step ? Cette fois, Gin a l'impression qu'elle va s'évanouir. La tête lui tourne et un flot de bile lui remonte dans la gorge. Elle court jusqu'à la salle de bains et lève le couvercle des W.-C., et pliée en deux, vomit ses tripes en hurlant.

Après quelques jours, je suis rentré à la maison. J'ai toujours des douleurs, mais celle qui souffre le plus c'est Gin.

– Tu as besoin de quelque chose ? Je vais sortir.

– Non, merci.

– Tout va bien ?

– Pourquoi cette question ?

– Parce que tu fais une drôle de tête.

– Je suis juste un peu fatiguée. Ton accident m'a beaucoup stressée.

– Ce n'était pas mon intention. J'ai essayé de l'éviter par tous les moyens.

Je ris pour essayer de la dérider, mais sans succès.

– Surveille Aurora de temps en temps. Même si Mara est là, je préfère que tu le fasses toi-même.

– Oui, bien sûr.

Elle s'approche, me donne un petit baiser, comme quelqu'un qui ne souhaite pas s'attarder, puis, aussitôt après, sort en courant. Je suis content d'avoir pris cette décision, même si Babi me manque horriblement. Il n'y a pas un instant où je ne pense pas à elle. Je la vois chaque fois que je ferme les yeux, au moment où je me détends et que je glisse dans le sommeil. C'est comme si, de son propre chef, elle avait décidé d'accaparer toutes mes pensées. Je n'ai plus de rapports avec Gin, je ne m'en sens pas capable. Ce serait comme de tromper Babi. Mais je sais bien que je ne pourrai pas continuer ainsi éternellement. Il va bien falloir que j'arrive à me l'ôter de la tête, mais après ces quelques mois passés ensemble, j'ai l'impression que je n'y parviendrai jamais.

– Tu es à moi, m'a-t-elle dit une fois. Je ne te l'ai jamais dit, mais je suis une sorcière.

– Sérieux ?

– Oui, je t'ai capturé trois fois, et cette fois tu ne pourras plus te libérer de

moi. Trois fois mien.

– Ensorcelé par Babi...

Et maintenant, plus que jamais, elle est avec moi. Dans mes silences, dans mes rêves, dans mes sourires, dans le chagrin que j'éprouve de l'avoir perdue à nouveau. Gin est une femme formidable, parfaite, douce, belle, affectueuse, elle est ma femme et la mère d'Aurora, elle est attentionnée, drôle. Mais... il y a un *mais*. Ce n'est pas elle. Si l'on pouvait choisir de qui l'on tombe amoureux, Gin me conviendrait parfaitement, mais ce n'est pas le cas. Et je suis dévasté. Pourquoi suis-je à ce point désarmé par cet amour ?

Gin est seule dans la salle d'attente quand l'infirmière arrive.

– Entrez, le docteur vous attend.

Elle longe le couloir à sa suite, puis l'infirmière ouvre une porte et Gin entre dans la salle de consultation. Dario Milani se lève aussitôt pour venir à sa rencontre.

– S'il vous plaît, asseyez-vous.

Le médecin réalise alors qu'elle n'est pas accompagnée.

– Vous êtes venue seule ?

– Oui.

Il est légèrement contrarié mais n'en laisse rien paraître.

Il prend les résultats d'analyses, puis les repose aussitôt sur son bureau. Il connaît parfaitement la situation de sa patiente.

– Nous aurions dû commencer le traitement beaucoup plus tôt.

Gin ne dit rien. « Pourquoi est-ce qu'il insiste ainsi ? »

Cependant, elle reste aimable.

– Oui, je sais. J'ai pris une décision.

– Nous avons commencé à un stade deux et nous en sommes au stade trois. Malgré tous nos efforts, le traitement ne porte pas ses fruits.

– Je l'avais remarqué.

« Et vous n'avez pas idée du mal que je ressens, docteur, a-t-elle envie d'ajouter. Un mal qui n'a rien à voir avec celui dont vous parlez. »

– Vous ne pouvez pas continuer à porter ce fardeau toute seule. Vous êtes mariée, n'est-ce pas ? Vous n'en avez pas parlé à votre époux ?

– Non.

– Dans ce cas, parlez-en à une amie, à votre mère, à un parent, quelqu'un qui puisse vous soutenir dans ces moments difficiles. Ce n'est pas bon de tout garder pour vous. Je sais que vous avez une adorable petite fille, c'est mon collègue qui me l'a dit. Vous ne pouvez pas continuer ainsi. Pour affronter cette épreuve, il faut que vous soyez apaisée, et sereine, comme vous l'êtes pour... Comment s'appelle votre fille ?

– Aurora.

– Eh bien, il faut que nous accomplissions un miracle pour Aurora.

Gin est attablée à la terrasse du café Due Pini. Elle a de la chance, le soleil est de sortie. Elle le regarde presque avec envie et se sent soudain envahie par un sentiment de résignation. « Jusqu'à quand vais-je sentir encore ta chaleur sur moi ? Le plus triste c'est que je n'entendrai jamais Aurora prononcer ses premiers mots. » Elle est sur le point de se mettre à pleurer, mais elle puise au fond d'elle-même la force de réprimer ses larmes et de retrouver contenance. « Tu ne peux pas jeter l'éponge, Gin, alors que tu as déjà fait la moitié du chemin. Rien n'est encore joué. Tu es ici, sur terre, lucide, consciente et il te reste encore des forces. Tu n'as perdu que quelques cheveux, mais personne n'a l'air de s'en rendre compte. » C'est alors qu'elle l'aperçoit. Elle lui sourit et la salue de loin. Elle ferme la voiture et s'approche à pas rapides, comme à son habitude. Elle l'embrasse et se laisse tomber sur la chaise face à celle de Gin.

– Enfin ! Je commençais à me demander si tu ne t'étais pas transformée en fantôme ! Nous avons passé toute la semaine à jouer au chat et à la souris, toi et moi.

– Je sais. Je te prie de m'excuser. Je n'étais pas vraiment dans mon assiette. J'ai eu un souci.

– Quel genre ?

– Step.

– Tu as perdu la mémoire ou quoi ? Tu m'as déjà dit qu'il avait eu un accident de moto. Mais il est remis, n'est-ce pas ?

– Oui. Il se remet. C'est moi, maintenant, qui suis à ramasser à la petite cuillère. J'ai découvert qu'il avait loué un penthouse à Borgo Pio avec Babi.

– Quoi ? Elle écarquille des yeux comme des soucoupes : Tu en es sûre ?

Comment l'as-tu su ?

Gin lui explique comment elle a découvert le pot aux roses.

– Comme tu le vois, il n'y a pas l'ombre d'un doute. Malheureusement, je ne peux pas me dire que je me fais des idées.

Elle aussi est abasourdie. Elle secoue énergiquement la tête.

– Bon sang. Ce n'est vraiment pas juste. Je suis désolée.

– Tu imagines dans quel état je suis.

– Oui, mais tu m'as aussi dit que tu avais trouvé un album dans lequel il est dit plus ou moins explicitement que tout est fini entre eux.

– Oui, mais il ne m'a jamais rien dit. Il a un fils avec une autre femme... Et il ne m'en a rien dit ? Il a recommencé à la voir alors qu'il m'avait juré que c'était fini entre eux. Et il ne l'a pas revue uniquement pour prendre un café ! Il a loué un appartement ! Ce n'est plus prendre un café à ce stade, c'est s'envoyer toute la cafetière !

Elle éclate de rire.

– Gin, tu es folle ! Tu es en train de vivre un drame et tu continues à plaisanter ?

– C'est la vie qui ne me prend pas au sérieux, sinon elle ne m'aurait pas joué ce tour de cochon ! Franchement. Pendant qu'il s'envoie en l'air, moi, je me ronge les sangs à l'idée que j'ai peut-être dit ou fait quelque chose qu'il ne fallait pas... Ce n'est pas juste.

– Mais tu l'aimes ?

– Énormément, mais je le hais tout autant. J'aimerais pouvoir lui donner une bonne correction.

– Profites-en pendant qu'il a un bras dans le plâtre !

– Je t'assure que l'envie me démange...

– Bien, qu'est-ce qu'on prend ?

Elles commandent deux cafés et continuent à bavarder.

– Et il ne t'a jamais laissé entendre quoi que ce soit ?

– Non.

– Écoute, si je peux me permettre... Si tu l'aimes à ce point et qu'il a quitté l'autre...

– Oui, mais j'ignore pourquoi ils ont rompu, qui l'a décidé, je ne sais rien.

– Je ne vois pas ce que ça change. L’important c’est que ce soit fini entre eux, non ?

– Oui, bien sûr.

– Bon, alors laisse courir et va de l’avant. Vous avez une adorable petite fille et si ça se trouve, il ne recommencera plus jamais avec aucune autre femme. Celle-là était son talon d’Achille, tu l’as toujours su, non ?

– Oui, mais il me l’avait juré.

– Pense à Aurora. Fais en sorte qu’il se rende compte qu’il a fait le bon choix, qu’il a pris la bonne décision. Que tu vaux bien mieux qu’elle...

– Oh, ça oui !

– Eh bien, rappelle-le-lui. Oublie-la et songe à tout le temps que vous allez pouvoir passer ensemble, lui et toi, et Aurora...

– C’est que, de ce côté-là aussi j’ai un problème...

– Encore un ?

– Oui, malheureusement. Je ne suis pas sûre d’avoir beaucoup de temps devant moi.

Elle la regarde sans comprendre.

– Je sors de chez l’oncologue. J’ai une tumeur.

Elle aimerait faire bonne figure, mais c’est plus fort qu’elle, elle fond en larmes. Elle la regarde sans pouvoir prononcer un mot. Finalement, quand elle réussit à se ressaisir, elle dit :

– Excuse-moi...

– Non, non, t’inquiète. Gin lui sourit et ajoute : Il m’a demandé d’en parler à un proche, de choisir une personne dans mon entourage que j’apprécie particulièrement pour ne pas porter seule ce fardeau, et je t’ai choisie. Même si j’en viens à me dire que je n’ai peut-être pas fait le bon choix.

Elle s’esclaffe, elle pleure et rit tout à la fois. Elle prend une serviette en papier et se mouche.

– Désolée. Je n’aurais jamais dû me mettre à pleurer. Je suis nulle. Et dire que j’étais venue t’annoncer une bonne nouvelle : Marcantonio m’a demandée en mariage, et comme toujours, tu me voles la vedette.

Cette fois, c’est Gin qui éclate de rire.

– Je suis super contente pour toi. J’espère que je serai là ce jour-là.

– Allons, ne dis pas ça, sinon je vais recommencer à pleurer. Ce n'est peut-être pas si grave, si ?

– Je ne sais pas, mais je crois que si. Le médecin m'a demandé si je croyais aux miracles.

Je suis dans le salon en train de lire mes mails sur mon MacBook Air. Je me sens beaucoup mieux. Renzi m'a dit que j'avais beaucoup de chance, tant pour l'accident que pour ce qui aurait pu se passer si j'avais déchargé toute ma colère sur le Soufflé.

– C'est mieux ainsi. Le Soufflé ne recommencera pas. Il s'est vengé uniquement parce que c'est nous qui avons commencé à jouer à ce petit jeu, ou plus exactement, moi. Oui, d'une certaine façon, c'est de ma faute tout ça.

Je lui souris.

– Merci, Giorgio.

Mais je ne suis pas calmé pour autant. Je me connais et je n'apprécie pas d'être manipulé ainsi. Jamais ils n'auraient dû prendre ces photos. C'est vrai que ça aurait pu tourner très mal cette affaire, et cela n'arrivera plus. Mais la vengeance est un plat qui se mange froid.

J'entends la porte qui s'ouvre.

– Chérie, c'est toi ?

– Non, c'est un cambrioleur.

– C'est vrai que tu m'as volé mon cœur.

Elle se met à rire et pose son sac sur la table. C'est notre échange de répliques habituel. Puis elle s'approche et m'embrasse.

– Comment ça s'est passé avec Aurora ?

– Très bien. On a joué un peu, elle avait l'air fascinée par mes doigts. Je les faisais bouger devant son visage, mais pas trop près non plus, et pour finir elle m'a attrapé l'index et l'a serré dans sa main. C'était incroyable.

– Tu t'étais lavé les mains au moins ?

– Oui, bien sûr.

J'essaie de garder mon sérieux, mais je souris malgré moi, malheureusement.

– Quand tu mens, ça se voit comme le nez au milieu de la figure. Je t'avais

pourtant dit qu'il fallait toujours te laver les mains.

– Je me les suis lavées ce matin et je ne suis pas sorti de la maison depuis. Ce n'est donc pas un mensonge !

Gin se retourne, et l'espace d'un instant son regard se durcit. Elle ouvre la bouche pour dire quelque chose, puis comme si elle avait changé d'idée, la referme et me sourit.

– Bon, je te pardonne pour cette fois. Mais si tu sors, pense-y.

– Non, non, je te le promets.

Elle hausse les épaules, puis sans rien ajouter de plus, disparaît dans la chambre à coucher. Je songe par-devers moi qu'elle est bizarre, mais ce doit être normal au fond. Elle a accouché récemment et est peut-être encore un peu stressée.

Tandis qu'elle se déshabille, Gin songe : « Je te le promets. » « Ah, oui ? Tu me le promets. Tu m'avais promis que tu ne la reverrais plus jamais et tu as pris un appartement pour pouvoir la sauter jusqu'à avant-hier ? Non, mais, explique-moi, c'est quoi ces promesses en l'air ? Je ferais mieux de suivre les conseils d'Ele et d'oublier toute cette histoire dans l'intérêt d'Aurora, et dans le mien. Je suis déjà assez mal en point comme ça. Pas besoin d'en rajouter. Il faut que je fasse comme si rien de tout cela n'était jamais arrivé, que je n'ai rien découvert, que Step n'est pas un salopard, même si tout semble prouver le contraire. » Elle entre dans la douche et essaie de se calmer.

Peu après, Gin ressort de la chambre habillée et maquillée. Elle porte un pantalon noir et un chemisier blanc. Elle est très élégante et particulièrement en beauté. Je dis, étonné :

– Eh, je ne me suis pas changé. Je ne me souvenais pas que nous sortions ce soir. La baby-sitter n'est même pas encore là.

– La baby-sitter est déjà là depuis un petit moment étant donné que c'est toi...

– Moi ?

– Oui. Jamais je ne prendrais une baby-sitter pour garder un bébé aussi petit. Je ne fais plus trop confiance à ma mère, qui a pourtant été une excellente infirmière, ni à Mara, qui nous donne un coup de main pour le ménage depuis

des lustres. Alors imagine une parfaite inconnue dont je ne sais rien. Que ferait-elle si Aurora se mettait à pleurer, par exemple ?

– Donc, si j’ai bien compris, tu sors seule...

– Tout à fait, je profite de ce que tu sois cloué à la maison pour te faire jouer les bonnes d’enfant. Peut-être as-tu oublié, mais je t’ai dit avant-hier que le vendredi j’avais un dîner avec mes confrères du cabinet.

– Ah, oui, ça y est, je m’en souviens. Parfait, je suis doublement puni alors. Et où allez-vous dîner ?

– Chez Duke, je crois, ou Chez Coco, du côté du viale Parioli. Ils m’ont dit que la dernière fois déjà ils étaient allés là-bas, mais je n’ai pas pu m’y rendre. J’ai passé la soirée en tête à tête avec Aurora. Elle était confortablement installée dans mon ventre et ne vomissait pas ! Mais maintenant qu’elle en est sortie, notre petit Alien, il est normal que je prenne un peu de bon temps et que tu t’occupes d’elle pendant au moins neuf mois. Ainsi les choses seront équilibrées... Tu as pris un peu trop de liberté ces derniers temps, et trop de liberté, ça n’est pas bon !

– Ah, oui ! Et qui est-ce qui t’a dit ça, le réalisateur de *12 ans d’esclavage* ?

– Non, la mère de la nonne de Monza.

– Eh, excellent ! Qui est-ce qui te l’a soufflée celle-là ?

– Il s’agit d’une régression à l’époque où j’allais au lycée.

Elle s’incline, m’embrasse, puis me sourit.

– Si tu as le moindre problème avec Aurora, appelle-moi. Mais je suis sûr que tu seras la bonne d’enfant idéale... Si jamais tu as faim, je t’ai laissé un petit quelque chose sur la table de la cuisine ; il te suffit de le passer au micro-ondes pour le réchauffer, mais ça se mange aussi bien froid.

– Et...

– ... de la bière fraîche au frigo, comme tu aimes.

– Très bien. Je reste un instant sans voix, puis : Tu sais lire dans mes pensées, tu es parfaite.

Gin sourit et referme la porte derrière elle.

En réalité, elle est hors d’elle quand elle appelle l’ascenseur. « Évidemment, je sais tellement bien lire dans tes pensées que je n’ai même pas deviné que tu me trompais. Je suis tellement parfaite que tu es allé chercher la perfection

ailleurs, parce que ça te convenait mieux, ou pour tromper l'ennui. Eh bien, moi aussi, j'ai envie de connaître l'imperfection. Je veux voir si ça m'aidera à me sentir mieux. »

Quand elle arrive via Tunisi et trouve à se garer aussitôt à deux pas du restaurant, elle l'interprète comme un bon signe. Elle abaisse le pare-soleil et se regarde dans le miroir de courtoisie. Elle examine son maquillage, retouche les coins de ses yeux avec le doigt, et juste à ce moment-là, elle le voit sortir du Bar Sotto Il Mare. Elle descend de voiture, ferme la portière et s'approche de lui en souriant.

– Salut... Je n'arrive pas à y croire. J'étais persuadé que tu n'allais pas venir.

– Si ç'avait été le cas, je me serais décommandée. Je n'ai pas envie de perdre mon travail !

Nicola rit.

– J'ai réservé à l'intérieur. C'est mieux, non ? dit-il avec un sourire malicieux. Puis il cherche à se justifier : C'est que ce soir il y a un peu de vent.

– Oui, à l'intérieur, c'est une très bonne idée.

Nicola se dirige vers la table et tire une chaise pour Gin. Quand elle est assise, il s'assied à son tour.

– Ici, les fruits de mer sont extraordinaires, maintenant que tu peux en manger.

– Il faut tout de même que je fasse attention... J'ai l'impression que les gens pensent que je suis toujours enceinte !

– Mais non, voyons. Tu n'as quasiment pas pris un kilo, et pour ne rien te cacher, tu es la jeune maman la plus jolie que j'aie jamais vue.

– C'est parce que tu ne connais que des filles sans enfants !

– Détrompe-toi, je connais un tas de mères de famille. J'ai trente et un ans et la plupart de mes anciennes camarades de classe ont des enfants, et aucune ne peut rivaliser avec toi.

Gin lui sourit, elle est flattée par ce compliment.

– Merci.

– Je ne fais que dire la vérité, sinon je serais allé dîner avec l'une d'elles.

– Ah, je vois !

Cette saillie-là est nettement moins flatteuse, mais on ne peut pas tout avoir. Ils commandent un plateau de fruits de mer, une friture, une demi-portion de carbonara d'espadon et un filet de thon en croûte de sésame. Le dîner est parfait, les plats accompagnés d'un sauvignon blanc bien frais, excellent.

– Ce vin est délicieux.

Gin le boit avec plaisir tout en grignotant un supion frit.

Nicola ne cesse de remplir son verre.

– C'est vrai qu'il se laisse boire.

Gin lui sourit.

– Tu n'as pas idée comme j'apprécie de pouvoir boire et manger sans états d'âme.

– Non, je n'en ai pas idée. Mais c'est un plaisir en tout cas de dîner en ta compagnie. J'en rêvais depuis si longtemps. Et tu le sais.

Gin sourit. Mais curieusement, elle ne rougit pas. Elle se sent sûre d'elle, ragaillardie par son envie de trouver le bonheur dans l'imperfection, dans la trahison, puisque ça a l'air tellement à la mode.

– Je ne pensais pas que tu accepterais mon invitation.

– Pourquoi cela ?

– Au bureau tu es toujours très aimable et souriante, mais tu n'es pas une femme qui baisse facilement la garde, et ça se sent.

Gin reprend encore un peu de vin. Nicola est un beau garçon, bien fait, aux yeux d'un vert intense et aux cheveux bruns, bouclés. Le gars idéal pour « trouver le bonheur dans l'imperfection ».

– Je peux ?

– Oh, pardon, je n'avais pas remarqué que ton verre était vide.

Nicola la ressert.

La bouteille est presque finie, et lui-même n'a pas bu beaucoup.

Il lui sourit.

– Je me souviens d'un film où on racontait qu'il arrive un moment où, pour une raison ou une autre, une femme peut céder.

– Et tu crois que ce moment est arrivé ?

– Je n'en sais rien. J'avais juste envie de passer un moment avec toi. Et ce

qui adviendra adviendra. Un « non » de ta part peut être plus beau que mille « oui » inutiles.

Gin ne dit rien. Elle prend une gorgée de vin. Ils continuent avec des sorbets aux fruits des bois et un *amaro*. Et comme si ça ne suffisait pas, Nicola lui propose un dernier verre.

– Ça te dirait de monter prendre quelque chose à la maison ? J’habite tout près.

Et Gin finit légèrement pompette sur une terrasse du piazzale degli Eroi.

– Regarde, on peut même voir la coupole de la basilique Saint-Pierre.

– Oui, elle est splendide quand elle est illuminée.

« Combien de fois l’ont-ils contemplée depuis le penthouse de Borgo Pio ? Je préfère ne pas y penser. Je suis ici exprès pour ça d’ailleurs. » Et tandis qu’elle regarde les toits de Rome, Nicola l’attrape par le bras pour l’obliger à se tourner vers lui et l’embrasse sur la bouche. Au même instant, il lui prend la main et l’abaisse pour lui faire sentir combien il la désire. Ses lèvres sont sur les siennes à présent, et sa main descend vers ses cuisses... de plus en plus bas.

– Non, je ne peux pas, dit Gin en s’écartant promptement.

– Excuse-moi. Je ne voulais pas... Je voulais juste... Excuse-moi.

Et sans rien ajouter, elle entre dans le salon, prend son sac et s’en va.

Peu après, elle est de retour chez elle. Elle entre et referme la porte sans faire de bruit. Step est au lit, en train de dormir, Aurora à côté de lui, paisiblement assoupie elle aussi. Gin va dans la salle de bains et se démaquille. Soudain, elle donne un coup de poing sur le lavabo. « La plupart des femmes, après avoir trompé leur mari, seraient en colère contre elles-mêmes, ou se sentiraient coupables tout au moins, ne serait-ce que pour pouvoir se justifier. Mais moi, je suis furieuse parce que je n’ai pas été capable de le faire. »

Gin s'est réveillée il y a environ une heure et vient de finir de donner son biberon à Aurora. Elle la tient dans ses bras et lui donne de petites tapes dans le dos pour lui faire faire son rot. Elle voit leur reflet à toutes les deux dans la vitre du salon par où entrent les premières lueurs du jour.

– Comment était le dîner ?

Elle sursaute et se retourne, puis me sourit.

– Pas aussi bien que je l'avais espéré. Mais ce n'est pas plus mal.

Elle passe devant moi et va déposer Aurora dans son berceau, puis elle va dans la salle de bains pour se laver les mains et enfiler un peignoir, et se dirige ensuite vers la cuisine.

– Tu veux un café ?

– Oui, merci.

Peu après, elle revient avec une tasse.

– Je t'ai mis une goutte de lait de soja, vraiment très peu.

– Tu as bien fait, merci.

Je prends une gorgée de café. De l'autre côté de la fenêtre, le ciel commence à se teinter de bleu clair. Il n'y a pas un nuage.

– Il va faire beau aujourd'hui.

Gin regarde dans ma direction.

– Oui, il va faire soleil. Espérons que ça ne se gâte pas.

– Hier, l'assistante de Me Guarini a appelé, elle voulait te dire de ne pas envoyer de mail. Que ce n'était pas nécessaire parce que la plainte avait été retirée. Elle s'est excusée de t'appeler à la maison, mais ton portable était éteint. Elle n'était pas au courant pour le dîner.

– Tu lui as posé la question ?

Je la regarde quelques instants en silence, puis je décide de répondre.

– Non.

– Ce n'est pas ce que tu crois.

Je l'arrête avant qu'elle n'en dise plus.

– Ne me dis rien. Je ne veux pas le savoir. Je n'ai pas été celui que tu voulais. Je me suis trompé et je te demande pardon. Mais j'aimerais qu'on reparte de zéro, toi et moi.

– Tu es sûr ?

– Oui, je crois qu'il faut que tu saches.

– Je sais certaines choses...

– Des choses que tu as imaginées peut-être, mais je veux que tu saches toute la vérité, sinon, nous ne pourrions jamais recommencer. J'aurais le sentiment de t'avoir trahie. C'est la seule façon. Ensuite, si tu l'exiges, je m'en irai, mais il faut que tu écoutes ce que j'ai à te dire. J'ai eu une aventure avec Babi. Je l'ai vue pendant plusieurs mois. J'ai loué un appartement où nous retrouvions presque chaque jour, mais quand Aurora est née, j'ai eu honte de moi. J'ai toujours cru que, quoi qu'il m'arrive dans la vie, n'importe quel pépin, je m'en sortirais, que rien ne pourrait m'entraver. Mais maintenant je vois que ce n'est pas vrai. C'est moi le problème, et ça ne me plaît pas.

Je regarde Gin, elle ne répond pas. Je vois les larmes couler sur ses joues, mais je ne peux pas me taire.

– J'ai découvert que le fils de Babi était mon enfant. C'est comme ça, je ne peux rien y faire. Je ne l'ai appris que cette année, jusque-là je n'avais pas de nouvelles. J'aurais dû te le dire, mais le même jour tu m'as annoncé que tu étais enceinte. Je ne voulais pas tout gâcher.

Gin sourit.

– Ne t'inquiète pas pour ça, c'est déjà fait.

J'essaie de sourire, mais je sais que je lui ai fait mal.

– Je ne sais pas ce qui m'a pris, Gin. Je t'avais fait une promesse, je ne voulais pas te décevoir ou te faire souffrir. Je te promets que j'ai essayé.

C'est alors qu'elle se met en colère.

– Ne me dis pas ça.

Elle se lève du canapé, s'approche de moi et me frappe la poitrine avec sa main droite.

– Arrête de me prendre pour une conne. Tu es l'homme de la colère et de la

détermination, celui qui pouvait faire cent pompes d'affilée sans sentir la douleur si tu l'avais décidé. Ta volonté a toujours été plus forte que ton mental ou que ton cœur. Tu aurais pu l'éviter, tu n'étais pas soûl ni drogué, tu savais très bien ce qui se passait. Ne viens pas me dire que ce n'est pas vrai. Tu as tout fait pour qu'il en soit ainsi.

– Tu as raison.

– Pour moi, avoir raison ne suffit pas. Je voulais être ton tout premier choix. Mais je me retrouve être un plan B, une roue de secours. Parce que tu ne pouvais pas l'avoir elle, tu m'as prise moi, simplement pour essayer de te consoler. Mais en te comportant ainsi tu ne seras jamais heureux.

– Non, ce n'est pas vrai, je veux être heureux, heureux avec toi.

– Ah, oui, c'est vrai, tu en as même fait le serment devant l'Éternel. Tu devais vivre avec moi, prendre soin de moi, dans la richesse ou la pauvreté, dans la joie ou la peine, pour le meilleur et pour le pire. Mais il t'a suffi de la revoir pour envoyer valser toutes tes promesses.

– Je t'en supplie, Gin, ne fais pas ça. Je viens de te le dire, c'était une erreur de ma part. Mais c'est terminé. Pour de bon. On repart de zéro aujourd'hui même. S'il te plaît. Regarde, regarde comme c'est beau.

Je lui montre la fenêtre. De l'autre côté, les rayons du soleil transpercent quelques nuages lointains. On dirait les pointes d'une couronne, qui confère à ce ciel un caractère quasi sacré.

– S'il te plaît, ma chérie, pardonne-moi, n'envoyons pas tout promener. Je t'ai tout dit. Je pense avoir fait beaucoup de bonnes choses pour toi, et seulement une mauvaise, toujours la même, mais juste une seule.

– Mais tu n'as pas l'air de te rendre compte que tu n'y arriveras jamais. Que tu continues de l'aimer... et que tu ne pourras jamais l'oublier. Tout cela me dépasse totalement...

Elle a l'air épuisée et comme vaincue ; elle secoue la tête, rentre légèrement les épaules, mais il y a quelque chose qu'elle veut me dire.

– C'est peut-être ce que tu veux, mais tu n'y arriveras jamais. Tu ne seras jamais complètement à moi. Est-ce que tu comprends que je ne peux pas l'accepter ?

Je demeure un instant silencieux.

– J’aurais aimé être meilleur.

C’est alors qu’elle pose sa main sur ma joue.

– Je le sais, mais tu ne seras pas meilleur tant que ton cœur appartiendra à une autre.

– Gin, s’il te plaît, n’en fais pas une obsession, pense à Aurora. Nous avons la vie devant nous.

– Eh bien, justement, ça aussi c’est un problème, malheureusement. Et au train où vont les choses, il vaut mieux ne pas espérer un miracle.

D'un seul coup, j'ai le sentiment que la vie m'a tourné le dos, comme si elle et moi étions devenus ennemis. Je commence seulement à comprendre que si Gin a l'air fatiguée, ce n'est pas à cause de l'accouchement. Les cheveux dans la salle de bains... la chevelure dont elle était si fière n'est maintenant plus que la démonstration d'une vie qui s'éteint.

– Comment est-ce que tu te sens ?

– Moyen.

– Le médecin a dit qu'il y avait une probabilité d'amélioration...

Gin me sourit.

– Le médecin aimerait que son traitement fasse effet, que la médecine puisse tout guérir, tout le monde, tout le temps, mais ça ne marche pas comme ça.

– Nous pouvons essayer d'autres traitements.

– Je ne crois pas qu'il en existe...

Gin est épuisée. Elle s'assied sur le tabouret, un bras appuyé sur la table, tandis qu'avec l'autre elle fait rouler la poussette d'avant en arrière.

– J'ai souvent pensé à ce que devaient ressentir les gens malades. La maladie, ce n'est pas un truc qui t'arrache à la vie instantanément, mais plutôt une occasion de prendre du recul sur les choses, qui t'oblige à considérer la vie sous un autre jour, presque avec envie. Et c'est alors que tu comprends combien tu as été bête de ne pas l'avoir aimée de tout ton cœur.

Cette fois, elle sourit à peine.

– Ce n'est que lorsque tu es en train de la perdre que tu l'apprécies vraiment. Maintenant je sais combien elle est précieuse... et maintenant, j'ai l'impression de la contempler à travers une vitre sale qui n'a jamais été nettoyée. Les choses perdent de leur acuité, petit à petit je ne verrai plus rien.

– Gin, ne dis pas cela.

– Je pense souvent à Steve Jobs ces derniers temps. C'est un homme que j'appréciais beaucoup, un inventeur de génie. Il était brillant, il avait autant

d'argent qu'il pouvait en désirer, mais il donnait l'impression que ça n'avait pas d'importance. Quand on a annoncé qu'il avait un cancer, tout le monde a pensé qu'il allait réussir à le vaincre, qu'un médecin allait découvrir un nouveau traitement, un de ces trucs qui de temps en temps vous font croire qu'il y a des miracles. À un moment donné, il a eu l'air d'aller mieux, on a pensé qu'il avait triomphé de la maladie, mais ensuite plus rien. Aucun médecin n'a jamais pu se vanter d'avoir réussi à sauver Steve Jobs. Si lui n'y est pas arrivé, comme le pourrais-je ?

Gin regarde Aurora et se met à pleurer, le visage dans les mains. Je n'arrive pas à comprendre ce qu'elle dit. Elle parle tout bas et ses paroles se mélangent à ses sanglots, se perdent dans cet océan de souffrance. Je m'approche alors et la prends dans mes bras, et elle m'étreint de toutes ses forces, en murmurant :

– J'ai peur. J'ai tellement peur.

– Ma chérie, je suis là. Tranquillise-toi, et tu verras que tu vas te remettre petit à petit. Mais il faut garder ton calme. Tu dois donner à ton corps le temps de réagir. Il ne faut pas le stresser ; n'aie pas peur, ça ne sert à rien ; l'anxiété ne fait qu'aggraver les choses. Détends-toi. Je suis sûr que tout va rentrer dans l'ordre.

À cet instant, Gin cesse de pleurer, comme si elle renaissait d'un seul coup, et elle me sourit.

– Merci. Je vais faire un tour dans la salle de bains.

– Tu veux des mouchoirs ?

– Non, je vais me laver le visage.

Mais quand elle ferme la porte, malheureusement, je l'entends qui vomit.

Je réussis à obtenir un rendez-vous pour le jour même, mais je ne lui en dis rien. J'invoque la première excuse qui me passe par la tête.

– Aujourd'hui, nous avons une réunion avec les nouveaux réalisateurs des prochaines émissions. Il faut que je fasse un saut au bureau, ne serait-ce que pour les saluer, sinon ils vont penser que je suis un ours.

– Bien sûr, vas-y.

– Tu as besoin de quelque chose ?

Elle ne répond pas ; elle pousse seulement un petit soupir, léger mais lourd

de sens.

« Est-ce que j'ai besoin de quelque chose ? Si tu savais tout ce dont j'ai besoin ! Et avant toute chose, j'ai besoin de temps. Tout le temps possible pour être avec ma fille, une dizaine d'années, ou même cinq, mais je sais bien que je ne serai plus là quand elle prononcera ses premiers mots. »

Peut-être est-ce cette pensée-là qui lui a traversé l'esprit quand elle a soupiré. Mais Gin fait bonne figure malgré tout et me sourit.

– Oui, je veux que tu rentres dès que tu auras fini.

Je l'embrasse, puis je l'étreins délicatement.

– Je rentre le plus vite possible.

Et sans me retourner, je sors de la maison.

J'ai pleuré dans la voiture. Je suppose que des gens m'ont vu quand j'étais arrêté au feu rouge, mais cela m'est complètement égal. Je me fiche du monde entier.

À présent, je suis assis dans la salle d'attente et ma jambe bouge nerveusement sans que je parvienne à la contrôler. J'ai même l'impression qu'elle tremble.

L'infirmière arrive enfin.

– Mancini.

Je me lève.

– Veuillez me suivre, s'il vous plaît.

Je ne salue pas les autres personnes présentes, je marche en silence derrière cette femme qui me conduit jusqu'à une porte ouverte et me fait entrer. Le Dr Milani vient à ma rencontre.

– Bonjour, comment allez-vous ?

Il me tend la main et me fait signe de m'asseoir.

– S'il vous plaît, asseyez-vous.

Puis il retourne s'asseoir derrière son bureau, face à moi.

– Je suis venu afin que vous m'expliquiez ce qu'il en est vraiment de la situation de Ginevra Biro, mon épouse.

– Oui, bien sûr, commence-t-il en ouvrant le dossier posé devant lui. La situation est malheureusement critique ; même un miracle ne pourrait pas la sauver. Je ne pense pas qu'elle en ait pour plus d'un mois à vivre.

La nouvelle me fait l'effet d'un coup de massue.

– Mais comment est-ce possible ?

– Il y a longtemps qu'elle a cette tumeur. Elle l'a laissé traîner trop longtemps. Votre épouse a pris une décision, elle a donné la priorité à Aurora, malheureusement. Je dis malheureusement, parce que dans ces conditions nous n'avons pas pu faire grand-chose. Nous aurions dû entreprendre le traitement dès le début, mais votre femme n'a rien voulu savoir. À l'époque, je n'étais pas encore son médecin, c'est son gynécologue qui m'a alerté. Quand elle est venue me voir, la tumeur en était au stade trois.

Je ne dis rien. J'ai honte et la question que je m'apprête à poser me terrorise.

– Dites-moi une chose, docteur, et répondez-moi avec sincérité, s'il vous plaît. Est-ce que vous pensez qu'un chagrin, une grande dépression a pu aggraver les choses ?

Il me regarde sans rien dire, puis joint les mains tandis que j'attends impatientement sa réponse, tout en sachant que celle-ci risque de me faire me sentir coupable pour le reste de ma vie. Enfin, il se décide à parler.

– J'ignore ce qui s'est passé, quelle sorte de chagrin vous avez pu causer à votre épouse, mais non. Certes, il existe un lien entre l'état moral du patient et la tumeur. La joie de vivre, le calme, la sérénité peuvent ralentir son évolution, mais pas la guérir. Même si vous aviez été un époux modèle, Ginevra aurait peut-être eu, au mieux, un mois de plus à vivre, mais peut-être pas. Je vous le dis en toute sincérité. La différence aurait été minime, voire inexistante, et je ne vous dis pas ça pour que vous ne vous sentiez pas coupable. Je suis désolé, mais c'est la vérité.

– Entendu, mais que pouvons-nous faire ?

– Rien. À part lui apporter tout votre soutien. C'est la seule chose que vous puissiez faire. Et faites en sorte que votre femme se sente aimée comme elle ne l'a jamais été.

Quand je rentre, la maison est pleine de monde. Gin a appelé sa mère, son père et Eleonora ; son frère Luke est aussi présent, ainsi que sa fiancée, Carolina. Francesca est en larmes, Gabriele s'efforce de la consoler ; Luke ne dit rien et Carolina garde les yeux baissés. Eleonora tient la main de Gin qui, lorsqu'elle me voit, se met à sourire.

– Tu as fini de bonne heure.

– Oui, tu veux quelque chose ?

– Un peu d'eau, s'il te plaît. Et vous, vous voulez quelque chose ?

Personne n'a envie de rien. Ils ont tous l'estomac noué. Seule Eleonora était au courant, pour les autres, ç'a été un coup de massue.

– Bon, arrêtez de faire cette tête ! blague Gin pour essayer de les dérider. On se croirait à un enterrement. Ce n'est pas le moment de pleurer. Là, tout de suite, il faut être forts au contraire.

Et si dures que soient ses paroles, elle parvient à les secouer et à débloquent la situation. L'après-midi se passe tranquillement. Gin aussi se sent un peu mieux. Je sors acheter des gâteaux. Je vais chez Mondi, car je sais que ce sont les préférés de ses parents, et quand je reviens nous préparons le thé. Je suis à côté de Gin, je l'enlace de mes bras tandis qu'elle raconte un film qu'elle a vu et qui lui a beaucoup plu, mais dont elle a oublié le titre et même le nom des acteurs.

– Ça y est, je commence à perdre la boule.

Cette fois, personne ne comprend la plaisanterie. Mais au final, après que Gin a expliqué de quoi parle le film, Eleonora trouve le titre.

– Ah, mais oui, c'est *La Faille*. Et lui, le mari trompé qui tue sa femme, c'est Anthony Hopkins.

– Un film génial, j'ai adoré. Sans compter que l'autre acteur, le plus jeune, est super beau et excellent.

Eleonora sait toujours tout.

– C’est Ryan Gosling ! Il a aussi tourné dans *Drive* et *Les Marches du pouvoir*, et réalisé un film, mais je ne me souviens plus du titre !

– Quoi ! s’exclame Gin. Toi, tu ne le sais pas ?

Je le cherche sur mon téléphone portable.

– C’est *Lost River*, qu’il a tourné en 2014 quand il débutait comme réalisateur !

– C’est ça !

– Oui, forcément, avec Google tout le monde sait tout !

Nous essayons de nous souvenir de titres de films qui nous ont plu, et d’autres qui vont bientôt sortir. Francesca fait remarquer à Gabriele :

– Ça fait des lustres qu’on n’a pas mis les pieds au cinéma.

– C’est parce que tu ne veux jamais louper un épisode de ta série *Le Secret de vieux pont*.

Gin et Eleonora éclatent de rire.

– Je n’arrive pas à y croire... maman !

– Je la regarde quand je ne sais pas quoi faire d’autre.

– Bien, dans ce cas, il va falloir que nous organisions une soirée cinéma. On pourrait aller voir le nouveau *Ben-Hur*, c’est sûrement un excellent film.

Plus tard, voyant que Gin commence à être fatiguée, ils décident de s’en aller. Après avoir fermé la porte, je reviens vers Gin.

– On a passé une belle après-midi.

– Oui, super.

– Je suis content. Je t’ai observée et tu m’as semblé apaisée. Tu ne souffres pas ?

Gin secoue la tête.

– Je suis une bonne comédienne, pas vrai ? Je vais me coucher, je suis exténuée. Tu pourras donner le biberon à Aurora ?

– Oui, bien sûr.

– Je t’ai tout expliqué.

– Oui, oui, ce n’est pas difficile.

– Bon, merci, mon cœur.

Elle m’embrasse et se dirige vers la chambre à coucher. Elle a l’air tranquille, je la suis.

Elle commence à se déshabiller.

– Step...

– Oui ?

– Il va falloir que tu t’habitues.

– On en parlera à un autre moment, d’accord ?

– Oui, mais dis-moi juste une chose. Le Dr Milani était à ce point pessimiste ?

– Ah, tu t’en es rendu compte ?

– Tu ne sais pas mentir... Ou plutôt, tu mens de plus en plus mal, dit-elle en riant. Excuse-moi. Qu’est-ce qu’il t’a dit ?

– Rien, les médecins ne savent jamais rien avec certitude. Ils ne peuvent qu’interpréter. Ils s’efforcent de ne pas émettre d’opinion personnelle. Ils s’en tiennent au jour le jour.

– C’est vrai. Mais toi, demain, tu reprends le travail. Je n’ai pas envie que Futura s’effondre à cause de moi.

– Tout va très bien de ce côté-là, ma chérie. L’important c’est que tu ailles mieux.

– O.K., je vais essayer de te faire plaisir.

Et nous nous endormons enlacés, comme nous ne l’avons pas fait depuis longtemps. Je la sens trembler dans mes bras de temps en temps, et je resserre mon étreinte.

Je me réveille à trois heures, me lève tout doucement du lit pour faire tout ce qu’elle m’a demandé. Je parviens à ne pas faire de bruit quand je donne le biberon à Aurora et lui fais faire son rot. Puis je me remets au lit et la prends à nouveau dans mes bras. Elle se réveille brièvement, cherche ma main et la serre dans la sienne pour se rassurer, puis retombe dans le sommeil.

Les jours suivants, je passe quelques heures au bureau, mais seulement le matin.

Renzi est très satisfait.

– Nous avons signé un contrat pour une fiction avec Medinews, la France et la Belgique ont mis une option. Nous nous vendons dans presque toute l’Europe maintenant. Je crois que tu pourrais toucher un peu plus.

– Tu es en train de me dire que tu m’augmentes, Renzi ?

– Oui, tu l’as bien mérité.

– Merci, je vais te chercher un café.

– Je viens avec toi.

Je mets une capsule et démarre la machine.

– Tu as vu ça ? Simone Civinini ne passe plus à la télévision. Giorgio est plus au courant que moi. Ils songent à lui confier une sorte de *Late Night Show*, un mélange d’interviews et d’autre chose. Même si, pour être tout à fait franc, j’ai du mal à imaginer à quoi ça va ressembler.

– Peut-être y a-t-il des parties musicales ou humoristiques en plus des interviews.

– Il a aussi demandé à inclure une comique qui fera quelques petits numéros.

– Une femme ? C’est Giovanna Segnato qui va être contente.

– C’est vrai que c’est curieux. Je n’aurais jamais cru qu’il allait pouvoir faire entrer une autre fille dans le show sans que cette harpie lui arrache les yeux.

– Va savoir, ils ont peut-être rompu.

– D’après la presse, ils sont toujours ensemble. Mais je pense que ce n’est qu’une question de temps...

Je pourrais lui demander le plus naturellement du monde comment va sa vie, et où il en est avec Dania Valenti. Elle aussi s’étale dans la presse, chaque fois avec un homme différent, plus ou moins beau, mais toujours célèbre. Nous nous regardons un instant sans rien dire, le café à la main. Puis Renzi souffle sur le sien.

– Ouah, c’est chaud.

– Oui.

Nous ne disons plus rien et retournons dans nos bureaux respectifs.

– Passe le bonjour à Gin de ma part.

– Oui, merci, je n’y manquerai pas.

Nous continuons de vendre des programmes, certains pour trois fois rien, et d’autres à prix d’or, mais comme dit Renzi, l’important c’est de se faire connaître et de faire en sorte que toutes nos émissions soient des succès. Futura commence à être connu dans le milieu. Notre logo est toujours le

même, mais celui que nous allons utiliser pour nos séries, nous l'avons commandé à Marcantonio, et je dois dire que cela change tout.

Il y a quelques jours, Ele et lui ont insisté pour venir dîner à la maison avec nous, et nous avons commandé des pizzas parce que Gin était trop fatiguée. Celles de la Berninetta sont sensationnelles, ainsi que leurs bières artisanales Baladin Nora. Du coup, on s'est régalés. Ensuite, quand j'étais en train de préparer le café, Marcantonio a donné quelques petits coups de cuillère sur le rebord de son verre et s'est levé.

– Nouvelle de dernière minute, et vous êtes les premiers à l'apprendre : Ele et moi, on va se marier !

Ils se sourient. Marcantonio se rassied et l'embrasse. Ils sont clairement très amoureux. Nous les félicitons et je demande :

– Et qui a demandé sa main à l'autre ?

Marcantonio est presque vexé.

– Moi, et je me suis mis à genoux. Mais je ne vais pas te répéter ce que je lui ai dit...

Ele souligne :

– C'était très touchant.

– Absolument. Et maintenant, il faut que nous organisions une fête de mariage bien délirante, sur la plage ou dans un bateau, pour nous marier en haute mer, sinon, nous ne tiendrons jamais la comparaison avec vous...

Et Gin, avec sa candeur habituelle, demande :

– Et c'est prévu quand ?

Ele répond le plus naturellement du monde :

– Le 26 juin.

Pour n'importe qui d'autre, ç'aurait été une question ordinaire, mais pour nous c'est un crève-cœur. Nous demeurons un instant silencieux.

– Je vais chercher la glace que vous avez apportée, d'accord ?

– Oui, j'en prendrai un tout petit peu.

Je me lève de table tandis que Gin boit un peu d'eau. Elle regarde de nouveau Ele et Marcantonio et dit :

– Je suis très heureuse pour vous.

Ele lui sourit, puis elle s'approche d'elle et prend sa main dans la sienne.

– C’était la seule date disponible.

– C’est sans importance.

Je suis à la cuisine, mais ses paroles arrivent jusqu’à moi, et mon cœur se serre dans ma poitrine. C’est un peu comme si elle disait : « J’aurais aimé être des vôtres, mais malheureusement, je ne serai plus de ce monde. »

Mais je refuse d’y penser et je reviens à table en faisant comme si de rien n’était.

– Et voilà la glace. Où est-ce que vous l’avez achetée ? Je l’ai goûtée, elle est fabuleuse.

– Nous l’avons achetée chez La Romana, un glacier qui se trouve via Cola di Rienzo. Il a ouvert il n’y a pas longtemps, mais il est excellent. Ils vendent aussi des crêpes et des granités, et des gaufrettes au chocolat blanc ou noir avec de la chantilly. C’est comme d’avoir un gâteau en plus de la glace. Je ne sais pas vous, mais je ne supporte pas de devoir payer cinquante centimes de supplément pour la chantilly, comme c’est l’usage à Milan.

– Et si tu veux une double ration ?

– Je ne sais pas, un euro peut-être.

Et nous continuons à parler de choses tellement banales que l’on ne s’en souviendra plus quand on repensera à ce dîner. La seule chose qui nous restera, c’est ce que nous avons ressenti ce soir-là, comme lorsque Gin a dit, à la porte, juste avant qu’ils ne s’en aillent :

– Je suis heureuse que vous ayez pu venir et heureuse que vous vous mariiez. Jusqu’ici je me faisais du souci pour Aurora, mais maintenant, je me sens beaucoup plus rassérénée. S’il vous plaît, venez aussi souvent que possible.

Elle ferme la porte et je la prends dans mes bras.

– On s’est régalés, non ?

– Oui. Et la glace était absolument délicieuse. C’est incroyable qu’ils aient décidé de se marier, tu ne trouves pas ?

– Si.

Nous commençons à débarrasser, mais je vois qu’elle est fatiguée.

– Ma chérie, laisse, je m’en occupe.

– Merci.

– Même si j’ai l’impression que tu vas un peu mieux.

Elle se retourne et éclate de rire.

– Oui, c’est ça. Comme quand tu me disais que je n’avais pas grossi et que j’étais très belle sans maquillage !

– Non, ce n’est pas vrai. Je t’assure que je le pensais vraiment ! Et cette fois aussi.

Mais, malheureusement, ce n’est qu’une impression.

Nous sommes dimanche matin, il n'est pas tout à fait neuf heures. Il fait beau et chaud et Gin et moi promenons Aurora dans la Villa Glori. Une odeur de chevaux nous parvient depuis l'hippodrome qui se trouve un peu plus bas, ainsi qu'une odeur de terre mouillée à cause de la pluie qui est tombée hier soir. Nous nous arrêtons dans un petit café et commandons deux cappuccinos.

– Tu ne manges rien ?

– Non, merci, je n'ai pas faim.

– Moi, je vais prendre un croissant à la farine complète.

Après cela, nous reprenons notre promenade. Gin se tourne vers moi et me sourit. Je m'aperçois qu'elle a une trace de cappuccino au-dessus de sa lèvre supérieure.

– Tu as une moustache, attends.

Je passe doucement mon doigt sur sa bouche. Elle saisit ma main et l'embrasse en fermant les yeux. Puis elle l'appuie contre sa joue, l'embrasse de nouveau et pour finir, la lâche en souriant.

– Au fait, je voulais te dire que je t'avais pardonné.

Je marche à ses côtés, je sais que répondre quoi que ce soit serait une erreur. Lui dire « Merci » serait nul, c'est pourquoi je ne dis rien. Mais elle poursuit :

– Tu m'as donné ce que je désirais le plus au monde, et venant de toi, c'est un cadeau très spécial.

– Gin, je...

– Chut !

Elle lève la main et ferme les yeux.

Puis elle recommence à pousser tout doucement la voiture d'Aurora, sans doute pour ne pas la réveiller.

– Laisse-moi parler un peu, tu veux ? Toi tu as toute la vie pour parler. Aujourd'hui c'est moi qui parle et toi qui écoutes, dit-elle en me souriant.

Enfin, tu as le droit de dire une chose ou deux, mais pas d'argumenter, je suis trop fatiguée pour réfuter...

Nous continuons à longer l'allée de la villa. De temps à autre, un jeune jogger passe à côté de nous. Une femme entre deux âges fait de la marche rapide, et sur un banc, un homme lit le journal. Un peu plus loin, une femme donne à boire à son petit jack russell. Nous nous engageons sur le sentier qui mène tout en haut de la colline, et où il n'y a personne. Il fait un soleil magnifique. Soudain, comme si toute cette sérénité était une source d'inspiration, Gin se remet à parler.

– Je veux qu'elle fasse de la boxe, un sport à la fois masculin et féminin, élégant et énergique, intelligent et amusant, je veux qu'elle me ressemble... Enfin, qu'elle ait quelque chose de moi, quelque chose qui te fasse penser à moi, quand tu es seul peut-être, et qui te fasse rire. Je voudrais que tu apprécies mes qualités en elle.

– Mais je les ai toujours appréciées.

– Oui, c'est vrai. Alors disons que, quoi qu'il arrive, il faut qu'elle en hérite. D'accord ? Elle se met à rire, puis : Je veux que tu sois toujours disponible pour elle, que tu n'oublies jamais son anniversaire, que tu la grondes avec amour, que tu la fasses se sentir importante et habile, même quand elle commettra ses premières erreurs. Que tu sois certain à cent pour cent de pouvoir faire confiance à la personne qui s'occupera d'elle, qui que ce puisse être. J'aimerais que tu sois comme Mel Gibson dans ce film que nous avons vu ensemble, *Ce que veulent les femmes*. Tu t'en souviens ?

– Oui, c'était en été, au cinéma Tiziano, qui lui consacrait une rétrospective.

– Dans le film, il se met à entendre les pensées des femmes. Et il aide sa fille, qui appréhende de se rendre à une soirée de Nouvel An, et aussi quand elle couche pour la première fois avec un garçon.

– Je ne m'en souviens plus du tout !

– menteur. Et sinon, il faut absolument que tu le revoies. Il faudra aussi que tu sois à ses côtés dans ces moments-là. Tu devras penser à l'encourager, mais sans la forcer à quoi que ce soit. La conseiller, mais en la laissant libre de ses choix...

Nous sommes à présent sur le petit belvédère. Gin s'arrête et regarde la

poussette. Aurora est toujours endormie. D'un geste délicat, elle arrange le drap léger qui la protège. Je la regarde moi aussi. Elle a les mains ouvertes et posées paumes en l'air de part et d'autre de son visage, comme si quelqu'un l'avait surprise et lui avait dit : « Les mains en l'air ! » Aurora dort, docile et bienheureuse. Elle a les joues roses, elle est adorable. Gin monte sur le banc et s'assied sur le dossier, pour être en position surélevée. Elle arrange un peu ses cheveux.

– Comment est-ce que tu me trouves ?

– Bien.

Elle secoue la tête.

– Et dire que je continue de te faire confiance...

Elle sort son iPhone de son sac, tape sur l'appli, et me le passe.

– Un jour, quand elle te demandera comment j'étais, tu lui montreras la vidéo que nous allons faire...

– Mais...

– Il n'y a pas de mais. Je sais bien que ça s'est déjà fait, mais ça m'est égal. Je ne cherche pas à être originale. Je veux qu'elle sache quelques petites choses de moi, même toutes petites, pas seulement qu'elle voie des photos qui ne lui disent rien. Je veux qu'elle entende ma voix, mon rire, qu'elle puisse s'imaginer comment était sa maman. Dis-moi comment tu me trouves.

– Je te l'ai déjà dit, bien. Belle, comme toujours, un peu fatiguée, mais à la façon dont je vais te filmer, ça ne se verra pas.

– Va pour ce mensonge acceptable.

Sur ce, elle fait une série d'inspirations, comme une nageuse prête à se jeter à l'eau et à battre le record mondial de plongée en apnée. Gin le fait uniquement pour combattre sa peur, afin d'avoir suffisamment de souffle pour se lancer dans une tirade la plus longue possible, et surtout, sans pleurer.

– Tu es prêt ?

J'acquiesce.

– Alors, vas-y, filme-moi.

Et l'instant d'après, elle se met à parler.

– Salut, c'est moi, ta maman. J'aurais beaucoup aimé être chaque jour à tes côtés, et d'une certaine façon, je le suis ; peut-être pas tout à côté, mais

toujours là tout de même. Je t'ai tenue dans mes bras aussi longtemps que je l'ai pu et je ne m'en suis jamais lassée. Je t'ai donné tout mon amour et j'ai prié chaque jour pour que tu sois comme tu es, comme je t'imagine, comme j'aurais aimé que tu sois à chaque instant de ta vie. Bien, tu as peut-être déjà vu des photos de moi, mais j'aimerais te dire des choses à mon sujet que tu ne sais peut-être pas. Quand j'étais petite, j'étais très timide, et tout le monde avait beau me dire que j'étais belle, je me trouvais affreuse. Même si, au fond, la beauté physique n'est pas ce qu'il y a de plus important. Ton père aimait tous mes défauts, et toi aussi, il faut que tu trouves un garçon qui t'aime pour ce que tu es. Et surtout, il faut que tu t'efforces par tous les moyens d'être heureuse. Parfois, on n'a pas suffisamment de temps pour savourer pleinement le bonheur, c'est pourquoi on n'est jamais trop heureux.

Elle lui raconte ensuite une anecdote du lycée, lui parle d'un amoureux dont je n'avais moi-même pas connaissance, lui explique ce qu'elle a ressenti la première fois qu'elle a embrassé un garçon, et arrive même à me faire rire. Elle continue à parler tranquillement, jusqu'au moment où elle se lève du banc et s'approche de la poussette. Je filme encore lorsqu'elle se penche et prend délicatement Aurora dans ses bras.

« Je suis là, ma chérie, tu es là toi aussi... Et nous sommes ensemble. »

Elle lui montre le téléphone, puis l'embrasse tout doucement sur la joue.

« Tu es endormie et moi je veille sur toi, comme je le ferai à chaque instant de ta vie. »

Elle approche son visage du sien, ferme les yeux et inspire son odeur.

« Je te sens, nous sommes ensemble, aussi proches que j'aurais aimé que nous le fussions toute notre vie. Promets-moi d'être heureuse. Je t'aime de tout mon cœur. »

Après cela, elle me fait signe d'arrêter la vidéo. Elle repose tout doucement Aurora dans sa poussette, la couvre avec son petit drap et se tourne vers moi.

– Merci.

Je ne dis rien. J'ai envie de pleurer, mais je contiens mes larmes. Et au bout d'un moment, j'arrive à parler.

– Je suis sûr qu'elle va aimer.

– Oui, je suis contente de l'avoir fait.

Elle me prend alors par le bras et pose sa tête sur mon épaule.

– Tu veux bien pousser la voiture ?

– Oui, bien sûr.

Et nous commençons à nous diriger vers la grande allée qui mène vers la sortie de la Villa Glori. Et à cet instant, Gin me caresse la main.

– Je t'ai beaucoup aimé. Nous aurions fait un couple formidable. Dommage que nous n'en ayons pas le temps. Viens, on va passer chez mes parents pour déposer Aurora.

– D'accord.

– Et ensuite tu m'emmèneras à l'hôpital.

J'ai réussi à obtenir qu'ils me donnent une chambre à la clinique Quisisana, la meilleure dont ils disposent : une petite suite dans laquelle il est possible de garder Aurora avec nous. Au début Gin est affolée.

– Mais comment va-t-on faire pour les biberons et le lait ? Est-ce qu'on en a assez ? Il faut nous assurer que c'est bien le même que celui que nous lui donnons. J'ai remarqué qu'elle ne supportait pas les autres marques. Et ensuite, il va falloir commencer avec du bouillon de légumes, des petits pots, de la bouillie de tapioca, de riz... Il faut que nous demandions au pédiatre ce qu'il y a de mieux...

– Ma chérie, j'ai tout apporté, ne t'inquiète pas. Nous allons nous organiser.

– Pas moi, je ne serai plus là.

Elle se met à pleurer, et je l'étreins avec force. Je ne sais pas quoi lui dire. Je me sens tellement impuissant, tellement inutile...

Gin finit par se calmer.

– Excuse-moi. Je ne devrais pas faire ça. Il faut que tu gardes un bon souvenir de moi. Je ne le ferai plus.

– Ma chérie, quoi que tu fasses, ça ne change rien. Ne t'inquiète pas, sois toi-même, comporte-toi comme tu en as envie, comme tu l'as toujours fait. Ne change rien. C'est comme ça que je t'aime.

Elle me sourit, puis prend les clés et dit :

– Viens, allons dans la chambre.

Les jours suivants, tout le monde vient nous rendre visite à tour de rôle. Son père, sa mère, Eleonora, Llario, son frère Luke et Carolina, d'autres amies intimes, Angela, Arianna, Simona, la grand-mère Clelia, Ardisio, le fils de l'oncle Adelmo, et aussi Maria Linda, sa compagne avec qui il va à l'université. Le Dr Milani passe deux fois par jour. Il est toujours très digne et affable, même s'il ne peut rien nous dire de plus que nous ne sachions déjà, malheureusement.

Le lundi matin, il me prend à part.

– Nous avons dû augmenter les doses de morphine pour qu'elle ne souffre pas trop ; il est inutile de la laisser souffrir.

Je ne peux qu'acquiescer.

Plus tard, le père Andrea vient à son tour.

– Comment va-t-elle, Stefano ?

Je n'arrive pas à lui répondre. Je me contente d'incliner la tête et de regarder mes pieds.

– Je suis désolé, me dit-il en posant une main sur mon bras. Le Seigneur semble avoir d'autres desseins pour elle.

– Oui.

Et je songe alors à ma mère. Tout cela, je l'ai déjà vécu. Mais cette fois-ci encore, je n'ai compris qu'à la fin que la situation était désespérée.

– Quoi qu'il en soit, c'est dommage qu'Il n'ait pas souhaité nous surprendre en accomplissant un miracle...

Le père Andrea me regarde sans rien dire. Puis il hausse les épaules.

– Bon, je vais aller la voir.

Il entre dans la chambre de Ginevra et reste seul avec elle pendant une quarantaine de minutes.

Lorsqu'il ressort, il est moins tendu, au point qu'il sourit. Il vient vers moi et me serre dans ses bras.

– Gin est plus forte que nous tous. Elle m'a déjà surpris par le passé, mais là, je dois dire qu'elle m'a impressionné. Elle est extraordinaire. Il faut que j'y aille, mais on s'appelle, bien sûr. Et ensuite... Fais-moi savoir quels sont tes souhaits.

Il s'éloigne.

« Et ensuite... Dans combien de temps ?

Je me lève de bonne heure, je donne le biberon à Aurora, puis j'entre dans la chambre de Gin. Elle est réveillée et en train de petit-déjeuner au lit.

– Bonjour, tu as bien dormi ?

– Très bien.

Le médecin m'a dit qu'en augmentant les doses de morphine elle se sentirait mieux.

– Tant mieux. Je suis désolé, mais ce matin, je dois passer au bureau. Renzi a organisé une réunion avec le nouveau réalisateur puis un déjeuner. Et tu sais ce qui est arrivé au final ? Eh bien, le très méticuleux Renzi avait complètement oublié qu’il avait un autre rendez-vous.

– Ce qui veut dire qu’il n’est pas aussi méticuleux qu’il en a l’air. Tant mieux, dans un sens, non ? Tu disais que par moments il te faisait l’effet d’être un extraterrestre...

– C’est vrai.

En réalité, je pense qu’une fois encore c’est à cause de Dania Valenti, mais je ne lui ai rien dit ; je suis mal placé pour lui faire la morale, car je ne sais que trop bien que l’amour peut vous faire perdre complètement la tête.

– Bon, j’y vais. De toute façon, tu peux m’appeler à tout moment. J’ai dit aux infirmières de te donner un coup de main avec Aurora, si tu en avais besoin. Claudia, l’infirmière de service, a deux enfants en bas âge, elle est jeune et sera enchantée de pouponner.

– Elle est jolie ?

– Non, Gin, elle n’est pas jolie. Mais je suis sûr qu’elle est compétente, sans compter que je lui ai donné une petite enveloppe pour l’encourager.

Je m’approche et lui donne un baiser.

– On se voit plus tard.

– Oui.

Je referme doucement la porte en souriant. Un peu plus et elle me faisait une scène de jalousie. C’était une réaction spontanée. Si seulement tout était plus simple... Je prends la voiture et je vais au bureau.

Une fois seule, Gin envoie un message depuis son téléphone portable avec toutes les indications nécessaires. Puis elle se lève et s’approche du berceau d’Aurora. Sa fille dort tranquillement sur ses deux oreilles. La température de la chambre est idéale. Cette clinique est parfaite. Elle s’approche de la baie vitrée et regarde vers le bas. Derrière l’immeuble il y a une avenue, quelques haies, un jardin pas très grand avec une petite roseraie. Tout est parfaitement entretenu jusque dans les moindres détails. Les infirmières font tout pour qu’elle se sente le mieux possible. Elles s’assurent que tout est en ordre et qu’il n’y a pas de bruit. C’est peut-être pour cela qu’Aurora dort aussi bien.

Quand Gin revient dans la chambre, elle se rend dans la salle de bains, se déshabille, prend une douche puis s'habille. Elle fait un effort d'élégance. Elle se regarde dans le miroir et se maquille. Elle est soulagée de ne pas avoir perdu tous ses cheveux, même s'ils sont moins épais qu'avant.

Dix minutes plus tard, on frappe à la porte.

– Je peux ?

– Entrez.

Gin sourit à Giorgio Renzi.

– Je suis venu aussi vite que j'ai pu. Dès que j'ai reçu ton message me disant que Stefano était parti. En réalité j'étais déjà en route, mais il y avait des embouteillages au niveau de la piazza Euclide. Bien, dis-moi ce que je peux faire.

– Tu vas voir, c'est très simple.

Gin lui explique ce dont elle a besoin, car c'est la meilleure solution, lui semble-t-il.

Renzi reste sans voix, il ne s'attendait pas à ça et il est légèrement embarrassé.

– Si tu en es absolument certaine, je le ferai. Mais je n'ai pas beaucoup de temps.

Elle secoue la tête.

– Moi non plus, je n'ai pas beaucoup de temps... Elle lui tend une feuille : Tu trouveras tout ce qu'il te faut là-dessus pour pouvoir aller vite.

Renzi prend le papier, le parcourt entièrement des yeux. Il a l'air surpris. C'est pourquoi Gin lui explique comment elle a fait et qu'il est impossible qu'elle se soit trompée.

– Tu as besoin d'autre chose ?

– Non, je te remercie. C'est très aimable à toi. Je t'attends ici. Mais ne tarde pas trop.

– Et si je n'y arrive pas ?

Gin lui sourit.

– J'ai fait appel à toi parce que je sais que tu t'es déjà sorti de situations encore plus délicates. Tu y arriveras.

Renzi hoche la tête, puis il sort de la chambre et referme la porte derrière lui.

Quand il monte dans l'ascenseur, il songe : « Elle a raison, je me suis sorti de situations plus difficiles que celle-là. Gin sait comment s'y prendre pour motiver les gens. Maintenant, reste à savoir si je vais y arriver. »

– Vous êtes Babi, n'est-ce pas ?

Qui est cet homme qui l'intercepte ainsi au pied de son immeuble ? Aujourd'hui, Babi est sortie plus tard que d'habitude pour aller au bureau, mais elle n'avait rendez-vous avec personne, et elle n'attendait pas non plus le facteur. Elle a livré tous les projets importants qu'elle avait en cours. Elle traverse une période de relative tranquillité, c'est du moins ce qu'elle croyait jusqu'à cet instant.

– Je suis Giorgio Renzi. Enchanté.

Il lui tend la main, mais elle ne bouge pas d'un pouce.

– Je ne vous connais pas. Je n'ai pas souvenir de vous avoir déjà vu.

– Si, nous nous sommes vus une fois, au Goa, mais il y avait un monde fou et moi je venais d'avoir une discussion échauffée. C'est normal que vous ne vous souveniez pas... Renzi lui sourit, puis ajoute : Quoi qu'il en soit, moi, j'ai beaucoup entendu parler de vous. Je suis le collaborateur de Stefano Mancini.

D'un seul coup, Babi se raidit.

Renzi poursuit :

– Step...

– Il lui est arrivé quelque chose ?

– Non, il va bien. Mais la situation est compliquée. Sa femme, Gin, va très mal.

– Je suis désolée, mais je ne comprends pas ce que vous attendez de moi.

Babi se demande ce que cet homme sait à son sujet, ce que Step a pu lui raconter sur elle, et surtout pourquoi il l'envoie. Elle va le lui demander quand Renzi prend les devants :

– Gin m'a demandé de venir vous parler. Elle aimerait vous rencontrer.

Babi pâlit subitement.

– Quoi, elle ? Que s'est-il passé ? Que lui a dit Step ? Pourquoi est-ce

qu'elle veut me voir ?

– Cette feuille, elle me l'a remise ce matin.

Babi prend le papier. On y voit une photo d'elle imprimée dessus, ainsi que ses horaires, tous ses faits et gestes, y compris quand elle va chercher Massimo à l'école. Cette fois, elle sort ses griffes, se met sur la défensive :

– Qu'est-ce qu'elle me veut ? Que lui a-t-elle dit ? Pourquoi est-ce qu'elle veut me voir ? Je n'apprécie pas du tout qu'elle se mêle ainsi de ma vie, et encore moins de celle de mon fils. Vous savez que je pourrais déposer une plainte ?

– Je ne pense pas qu'elle veuille se quereller. Elle veut simplement parler. Elle est à bout de forces, elle va mourir.

Babi retrouve soudain son calme. Elle lui rend le papier. Renzi le plie et le range dans sa poche.

– Si vous refusez de la rencontrer, je comprendrais parfaitement. Se retrouver face à face avec la souffrance est une chose éprouvante. J'en suis passé par là, moi aussi, il y a quelque temps. Mais le simple fait de me trouver ici, aujourd'hui, avec vous, et d'essayer de vous convaincre de faire quelque chose pour Gin, m'aide à me sentir mieux. Je sais que c'est une réaction égoïste. Mais si vous alliez la voir, ce serait un geste d'amour vis-à-vis de tous... Parfois, faire une bonne action nous aide à surmonter un peu notre sentiment de culpabilité. C'est du moins comme ça que je le vis. Il lui sourit, puis : Même si je vais devoir accomplir encore beaucoup de bonnes actions moi-même.

Gin tient Aurora dans ses bras quand on frappe à la porte.

– Entrez.

Renzi entre et ferme la porte derrière lui.

Elle lui lance un regard intrigué.

– Et donc ? Comme est-ce que ça s'est passé ?

– Bien.

Gin lui sourit.

– J'étais certaine que tu allais y arriver. Eh bien, fais-la entrer et veille à ce que personne ne me dérange sous aucun prétexte. Préviens-moi quand Step risque de revenir.

– Pas de souci de ce côté-là, il est occupé.

– Bien. Dans ce cas, est-ce que tu veux bien attendre jusqu'à ce que j'aie fini ? Je ne serai pas longue.

– Entendu. Je la fais entrer alors ?

– Oui.

Gin s'assied dans le fauteuil et arrange un peu sa robe. Elle ferme ensuite un instant les yeux. Puis elle entend que l'on frappe à nouveau à la porte.

– Entrez.

Babi entre. Et pour la première fois, elles se retrouvent toutes les deux face à face. Gin l'avait déjà vue à plusieurs reprises, mais toujours de loin. Babi, en revanche, ne l'a vue qu'une ou deux fois en photo. Elles s'observent mutuellement en silence. Puis Babi lui tend la main.

– Bonjour, je suis Babi. Je suis désolée que nous nous rencontrions dans ces circonstances.

Gin regarde sa main tendue vers elle. Puis elle regarde Babi dans les yeux, et pour finir, lui tend la main à son tour.

– Je peux t'offrir quelque chose ?

– Non, merci.

– Voici ma fille, Aurora.

Baby s'approche du berceau. La petite est bien éveillée, elle gigote en agitant les bras et les jambes, puis sourit.

– Elle est mignonne comme tout...

– Merci. Je sais que toi aussi tu as un enfant, Massimo. Et pour être tout à fait sincère, je l'ai vu en photo. Il est très mignon, lui aussi. Je suis au courant de tout.

Babi s'apprête à dire quelque chose, mais Gin l'arrête.

– Je ne veux pas discuter. J'ai longuement réfléchi à toute cette histoire. Et il est normal que je sois fâchée contre vous deux, et contre toi en particulier, mais c'est parce que quand des choses de ce genre arrivent, il est impossible de prendre du recul. J'ai essayé malgré tout, et je me suis rendu compte que j'étais coupable d'avoir aimé une personne qui ne m'était pas destinée.

Babi la regarde sans rien dire. Elle accepte sa remarque en silence.

Gin se lève et ouvre les bras.

– Tu verras, j’ai compris quelque chose de fondamental : quoi qu’il arrive, et même si tu as cessé de l’aimer, même s’il n’est plus avec toi, il continuera d’être à toi pour toujours. J’en éprouve une immense jalousie, mais je sais que je ne peux rien faire pour l’empêcher. Ce n’est pas non plus une défaite, simplement l’ordre naturel des choses. C’est l’amour que j’aurais aimé connaître.

Babi est émue. Elle préférerait que ça ne se voie pas, elle éprouve presque de la honte à s’entendre dire cela, mais elle sait que c’est exactement ce qu’elle a toujours ressenti pour Step.

Gin lui sourit.

– Je sais qu’il en est ainsi, et que ça n’a rien de mal. Il ne faut pas te sentir coupable. Aussi absurde que cela puisse paraître, vous avez essayé tous les deux de l’éviter...

– Oui.

– Mais maintenant j’aimerais que tu fasses quelque chose pour moi.

Babi la regarde avec étonnement, elle ne voit pas ce que pourrait lui demander Gin. Elle décide de ne rien dire, juste de l’écouter.

– Je veux que tu rendes Step heureux, que tu remplisses sa vie d’amour comme je n’ai jamais réussi à le faire. J’aimerais vous savoir réunis, comme une famille heureuse, sans querelles ni problèmes, mais si ce n’est pas possible, si tu ne peux pas le faire, alors, s’il te plaît, ne lui fais pas perdre son temps. Voilà, c’est tout ce que je voulais te dire.

Gin se rassied dans le fauteuil.

– Excuse-moi, mais je suis un peu fatiguée. Assieds-toi, toi aussi, si tu veux.

Babi s’assied sur le canapé face à elle. Gin prend le verre qui se trouve sur la table et boit un peu d’eau.

– Tu as peut-être soif, toi aussi. Je te servirais volontiers, mais je n’en ai pas la force, désolée.

– Mais je peux le faire moi-même, ne t’inquiète pas...

Babi prend un autre verre qui se trouve là et le remplit.

– Je suis heureuse que tu sois venue. Tu aurais pu refuser.

Babi prend une gorgée d’eau puis repose son verre sur la table.

– Oui, j’aurais pu me conduire en lâche. Mais non.

Gin lui sourit.

– On pourrait croire que c’est facile de parler de ces choses-là quand on est sur le point de mourir. Mais ce n’est pas le cas. Je suis sincère. Je l’aime énormément, et cela n’a rien à voir avec mon état. De toute façon, ç’aurait été de l’égoïsme de ma part de vouloir le retenir malgré lui. Quand on aime quelqu’un, qu’est-ce qu’on souhaite par-dessus tout ?

– Le bonheur de cette personne.

– Exactement. Et avec toi, il peut être heureux.

Elles demeurent un instant silencieuses. Gin regarde par la fenêtre. Il fait beau et elle sent la chaleur réconfortante du soleil sur ses jambes. Babi aimerait dire quelque chose, mais elle est abasourdie par ses paroles. Elle s’attendait à tout autre chose. Et du coup elle se sent mal à l’aise.

– Nous aurions pu être d’excellentes amies.

Gin se tourne vers elle et lui sourit.

– Non, nous aurions été des « amies ennemies », malheureusement, comme dans les films.

Babi regarde alors Gin et elle éprouve un pincement au cœur. Elle comprend que cette fille est quelqu’un d’unique et qu’elle n’a pas son étoffe. « Moi, je ne serais jamais capable de parler ainsi ; je serais enragée, je penserais qu’une intrigante m’a volé mon mari, et que maintenant que je vais partir, elle va pouvoir s’en donner à cœur joie, sans que je puisse rien faire, sans que je puisse me battre. »

– Gin, je regrette de t’avoir connue en pareilles circonstances, et tout ce qui s’est passé. Pardonne-moi. Je n’aurais jamais eu la force de me comporter comme tu le fais, tu es plus vaillante que moi.

Gin sourit.

– Mais pas assez pour qui tu sais. Mais peu importe. Maintenant, excuse-moi, il faut que je me repose.

Babi se lève et se dirige vers la porte.

– Au revoir, et merci d’être venue. Et souviens-toi de la promesse que tu m’as faite : rends-le heureux.

Quand je reviens à la clinique, une bonne surprise m'y attend. Je frappe à la porte.

– Je peux ?

– Entre, voyons !

Gin est habillée et maquillée, et elle est en train de jouer avec Aurora sur le lit.

– Bonjour, ma chérie, comment te sens-tu ?

– Bien, beaucoup mieux, je ne ressens aucune gêne.

Cela devrait laisser supposer une amélioration, mais malheureusement, ce n'est que l'effet de la morphine sur le système nerveux, la neutralisation de la douleur et rien d'autre. Ce matin, quand j'ai croisé le docteur dans le couloir, il m'a posé une question qui ne laissait, hélas, guère de place au doute :

– Vous serez de retour bientôt, n'est-ce pas ?

– Oui.

Gin est en train de brosser les quelques cheveux qu'Aurora a sur la nuque. Elle a l'air très satisfaite.

– Tu as vu comme elle est belle ?

– Oui.

– Moi, je trouve qu'elle te ressemble vraiment beaucoup.

– Non, moi, je te retrouve toi, dans ses traits.

– Pour la forme des yeux, oui, mais le reste du visage et la bouche, c'est toi.

– Peut-être.

– Plus tard, quand tu croiseras son regard, tu te souviendras de moi ?

– Je le ferai, promis.

Je caresse doucement sa main posée sur les draps et elle me sourit.

– J'ai envie de sortir un peu. J'ai vu que le jardin a l'air très joli. Ça te dit de m'accompagner ?

Nous sortons dans le couloir. Tout est silencieux. On entend chanter un

oiseau. Le soleil descend doucement à l'horizon. Aurora dort dans sa poussette. Arrivés à côté d'un rosier, nous nous arrêtons. Les murs des immeubles autour de nous commencent à se teinter d'orange. Quelque part dans Rome, le soleil est en train de se coucher, mais nous, ici, nous ne le voyons pas.

– Le coucher de soleil est magnifique depuis corso Francia.

Elle et moi avons eu la même pensée.

– Combien de fois je l'ai admiré quand on était à moto.

Elle arrange la petite couverture d'Aurora.

– Avec elle j'ai connu le bonheur, les émotions les plus fortes qui soient. Et tout cela grâce à toi.

– Ne dis pas cela. J'ai fait tellement de bêtises...

– Oui, je sais, mais tu as redressé la barre par toi-même, non ?

– Si.

Gin s'approche du rosier. Elle cueille une fleur et l'approche de ses narines. Elle ferme les yeux et inspire.

– Le parfum des roses me surprend toujours. Il est tellement unique..., je l'adore. Je veux qu'Aurora ait un parfum à la rose.

– Elle en aura un.

– Et je veux que pour ses dix-huit ans elle porte une robe rouge cerise et que ce jour-là elle reçoive un magnifique bouquet de roses ainsi qu'un médaillon avec nos noms gravés...

Soudain elle s'arrête.

– Je voudrais tant de choses... Ce n'est que maintenant que je commence à apprécier toutes ces petites choses de la vie, alors que je les avais chaque jour sous les yeux jusqu'ici.

– Ma chérie, tu n'es jamais passée à côté de quoi que ce soit. Tu étais toujours un peu sous pression, ça oui, mais tu as su profiter de chaque instant.

– Oui, surtout quand on allait au restaurant !

Gin éclate de rire, sincèrement amusée, avec cette légèreté qu'elle a toujours affichée dans les moments les plus beaux que nous avons vécus.

– C'est vrai, et c'était formidable de te regarder manger. Car tu manges avec un réel plaisir.

– Merci ! Cette fois je te crois et je le prends comme un compliment.

Nous allons nous asseoir sur un banc et demeurons quelques instants silencieux.

– J’ai vu Babi aujourd’hui.

Je reste sans voix. Je n’ai pas l’impression qu’elle est en train de plaisanter.

– Comment ça « tu l’as vue » ? Que veux-tu dire ?

– Elle est venue me voir.

– Mais je ne l’ai plus revue et je ne lui ai jamais reparlé. Je ne suis au courant de rien.

– Je sais. C’est moi qui l’ai invitée. Pallina m’a aidée. Elle m’a dit où je pourrais la trouver. Et ensuite, Renzi l’a persuadée de venir me voir.

Je ne sais pas quoi dire. Je ne comprends pas pourquoi. Que voulait-elle savoir ? Pourquoi s’est-elle infligé une telle souffrance ? Mais Gin semble sereine, et pour finir, elle me prend la main et la caresse.

– J’ai pensé qu’il vaudrait mieux que nous fassions connaissance. Après tout, nous aimons toutes les deux le même homme, et il se peut que cet homme nous aime toutes les deux, quoique différemment. Qu’en penses-tu ? (Je ne réponds rien.) De toute façon, je l’ai trouvée charmante. En général, quand une femme en rencontre une autre qui a eu une liaison avec son mari, elle n’arrive pas à comprendre ce qu’il a pu lui trouver d’attirant. Aussi absurde que cela puisse paraître, elle se demande : « Mais pourquoi est-ce qu’il m’a choisie moi alors qu’il peut s’amouracher d’une fille comme celle-là ? » Mais cette pensée ne m’a pas effleurée. Au fond, quand vous étiez ensemble, c’est moi qui me suis immiscée dans votre histoire parce que j’étais amoureuse de toi. Même si tu ne le savais pas.

Gin rit.

– C’est moi qui te voulais pour moi. Je te voulais tellement que j’ai fini par t’avoir. Et nous avons eu une fille ensemble. Maintenant, je ne te demande qu’une seule chose. Si tu te remets avec Babi, ou avec une autre fille, c’est à toi d’en décider, il faudra que ce soit toi qui élèves Aurora. Ton amour pour elle devra être plus fort que tout le reste, parce que tu porteras toujours mon amour en toi et que tu devras l’aimer pour nous deux. Et si ta prochaine femme ne peut pas aimer Aurora comme sa propre fille, je t’en conjure, veille

à ce qu'elle ne la fasse pas souffrir. Tu seras certainement capable de t'en rendre compte et tu devras le faire pour moi.

– Oui, tu as raison.

– Promets-le-moi. Ainsi, je serai convaincue que tu ne commettras pas d'erreur.

– Merci, je te le promets, Gin.

Nous nous enlaçons sur le banc, et je crois qu'elle n'a pas remarqué que j'étais en train de pleurer. Mais non. Gin s'écarte, elle m'embrasse tout doucement sur les lèvres et m'essuie les yeux.

– Il faut être fort. Je serai toujours là pour vous.

– Oui.

– Mais tu penses que c'est mon rôle de t'exhorter au courage ?

Je ris, mais au fond de moi je ressens une immense tristesse.

– Maintenant, raccompagne-moi à ma chambre, s'il te plaît.

Nous restons étendus côte à côte sur le lit pendant toute la nuit. Aurora est dans son berceau à côté de nous. Quand je me réveille à l'aube pour lui donner à manger, ma petite fille a les yeux grands ouverts et elle est bien éveillée. Sa maman, en revanche, s'est endormie pour toujours.

Giorgio, le père de Stefano, est debout sur le seuil et s'impatiente.

– Bon, c'est pour aujourd'hui ou pour demain ? Ils nous attendent, bon sang !

– Oui, oui, ça vient.

Kyra sort de la chambre à coucher, au bout du couloir, avec la petite dans sa poussette et un grand fourre-tout au bras.

– Si tu m'aidais, ça irait plus vite !

Giorgio revient sur ses pas et lui prend le fourre-tout du bras, puis il se hâte en direction du palier. Ils sortent de l'appartement, ferment à clé et se dirigent vers l'ascenseur.

– On est en retard alors qu'on devrait déjà y être.

– Oui, bon, mais franchement, ils ne vont pas s'envoler.

– Je n'ai pas envie que Fabiola nous fasse une scène parce qu'on est arrivés en retard. Tu sais comment elle est.

– Et qu'est-ce que j'y peux, moi ?

La porte de l'ascenseur s'ouvre et Kyra entre avec la poussette. Giorgio la suit. Il appuie sur le bouton du rez-de-chaussée, et ils commencent à descendre. Dalina se réveille brusquement et se met à pleurer. Kyra lui donne sa tétine et la petite se calme. Une fois en bas, ils sortent de l'immeuble, puis dans la rue. La Passat de Giorgio est garée pas loin.

Peu après, ils arrivent chez Paolo. Ils saluent tout le monde et prennent aussitôt place à table. Fabiola a fait des plats végétariens pour Kyra, des pâtes *alla Norma*, et un peu de viande et de pommes de terre frites pour Giorgio, Paolo et les enfants. Ils commencent à manger en bavardant tranquillement quand, brusquement, Dalina se met à pleurer.

Kyra se lève.

– C'est l'heure de sa bouillie. Elle sort un petit pot de son sac et demande : Je peux la faire réchauffer ?

– Bien sûr, dit Paolo.

– Quelle chance elle a, Dalina ! Là, elle va manger sa bouillie, mais ensuite, tout au long de la journée, quand elle a un petit creux, elle a tout ce qu’il faut à disposition ! Et quel mets de choix ! s’exclame Giorgio en montrant les seins de Kyra.

Fabiola lui lance un regard torve. Giorgio poursuit :

– Paolo, est-ce que tu te rends compte que Dalina est la tante de Fabio, de Vittoria et d’Aurora aussi ? Résultat, ce seront les neveux qui devront donner une petite enveloppe à leur tante pour Noël ! Il éclate de rire et ajoute : Nous sommes vraiment une famille pas ordinaire, mais formidable, non ? En fin de compte, tout finit toujours par s’arranger !

Il lui donne une tape sur l’épaule.

– Oui, papa.

Il y a des gens qui réussissent toujours à tout arranger, même ce qui semble impossible.

– *Radio Love* marche du feu de Dieu ! On cartonne à l’antenne, et moi en particulier ! Et ce ne sont pas que mes amies qui me le disent ! Si ça continue comme ça, vous allez devoir me donner un rôle plus important.

Dania Valenti baisse le son de la télévision avec la télécommande.

– Même si, dans l’immédiat, on ne va pas me voir à l’écran pendant un certain temps...

Renzi sourit, puis il prend une gorgée de bière.

– Oui, la série marche très fort. Mais au fait, où étais-tu hier soir ? J’ai essayé de te joindre deux fois sans succès. Même avec WhatsApp.

Dania Valenti pose la télécommande sur la table.

– Je te l’ai dit, je suis sortie avec Asia et Gioia. On avait réservé une table chez Duke. Et puis je t’avoue que je n’ai pas passé la soirée à consulter mes messages.

Renzi reprend une gorgée de Beck, qui commence à perdre de sa fraîcheur. Dania pose ses mains sur les siennes.

– Tu savais que Riccardo Cresti est venu l’autre jour sur le plateau pendant le tournage ? Tu le connais ? C’est le réalisateur de *Un tuffo al cuore*, « Un pincement au cœur ».

– Oui, oui, je sais qui c’est.

– Il m’a dit que j’étais incroyable.

Renzi reprend de la bière.

– Hier soir, je suis passé chez Duke, mais je ne vous ai pas vues.

– Allons bon, c’est nouveau, ça ? Tu me suis maintenant ?

– Non, j’avais une réunion, c’était juste pour te faire un petit coucou en passant.

– Bah, on était peut-être déjà parties.

Dania Valenti se lève du canapé.

– Attends-moi une seconde, il faut que j’aille à la salle de bains.

Elle disparaît par la petite porte coulissante qui se trouve à côté du téléviseur.

Sitôt dans les toilettes, elle sort son portable de sa poche de jean et consulte WhatsApp. Il y a plusieurs messages. Elle trouve enfin celui qui l’intéresse, de Riccardo Cresti :

Tu étais incroyable hier. On se voit ?

Elle sourit, puis tape rapidement :

Oui, bien sûr ! Avec plaisir !

Renzi finit sa bière, se lève et sort de l’appartement. Il commence à descendre l’escalier. « Non, vous n’étiez pas encore parties. C’est tout simplement que tu n’étais pas là-bas. » Il ouvre la porte de l’immeuble, sort, et la referme derrière lui. Puis il se dirige vers sa voiture.

Dania Valenti ouvre le robinet du lavabo et laisse couler l’eau pendant un petit moment, puis elle sort de la salle de bains. Mais Renzi a disparu.

– Eh, mais où t’es passé ? Tu t’es caché dans la chambre ?

Elle ouvre la porte, mais il n’y a personne. Elle hausse les épaules. Puis elle reprend son téléphone et rédige un message :

Ce soir, si ça te dit.

Et elle l'envoie à Riccardo Cresti.

– Oui, bonjour, j'aurais voulu réserver une table pour ce soir neuf heures.

– Oui, bien sûr. À quel nom, s'il vous plaît ?

– Simone Civinini.

– Simone... Excusez-moi, vous pouvez me redire le nom de famille ?

– Civinini.

– Vous pouvez l'épeler ?

– Je suis le présentateur de *Lo Squizzzone*.

– Qui ça ?

– Simone Civinini, de *Lo Squizzzone*.

– Ah oui ! C'est donc, Ci... vi... ni... ni... C'est noté. Le seul problème, c'est que nous sommes presque complets... Si vous êtes d'accord, je peux vous réserver une table à côté de la cuisine.

– Ah ? Bon. Entendu.

« C'est vrai, on m'avait dit que chez Cracco il fallait réserver une semaine à l'avance. Mais bon, l'important c'est que j'aie pu avoir une table. J'avais tellement envie de célébrer dignement. » Simone Civinini monte dans son Audi Q7, mais avant de démarrer, il sort son portable et cherche un numéro dans ses contacts. Il l'appelle, et une voix de femme répond :

– Allô ?

– Oui, bonjour, je suis Simone Civinini ; je vous appelle pour confirmer le dîner avec M. Calemi, le réalisateur, ce soir.

– Le réalisateur ? Ah oui ! ça y est, je vois. Il m'a laissé un message pour vous. Il a un empêchement de dernière minute et ne pourra pas venir. Mais il propose que vous remettiez ça à une autre fois peut-être. Je vous souhaite une bonne fin de journée.

La communication se coupe. Simone Civinini regarde son iPhone, interloqué. « Comment ça "peut-être" ? On avait prévu de se voir il y a déjà une semaine ! Et il ne me prévient même pas ? Et maintenant, quoi ? Il est trois heures de l'après-midi. Évidemment, il est un peu tôt pour aller dîner chez Cracco. Bon, mais j'ai déjà réservé de toute façon et j'ai envie de me taper la cloche. »

Daniela est en train de ranger les derniers polos de Vasco qu'elle vient de sortir du sèche-linge. De retour de leur virée à l'aquarium de Gênes, elle a déjà vidé les deux valises et rangé leurs affaires. Tout s'est merveilleusement bien passé. Il faut dire que Sebastiano est quelqu'un de formidable. Elle se tourne vers son fils et demande :

– Vasco, tu as fini tes devoirs ?

– Il ne me reste qu'un exercice, dit le garçon en levant son livre pour lui montrer la page.

– C'est bien, finis-le et ensuite tu pourras jouer un peu.

Il se penche de nouveau sur ses devoirs et se remet aussitôt à écrire. « Quand il est comme ça, de profil, c'est fou ce qu'il ressemble à son père. » Soudain, le portable de Daniela se met à vibrer. Elle le prend et lit le message qui s'affiche à l'écran. C'est Sebastiano.

Salut ! Ça te dirait d'aller au cinéma ce soir ? Il y a Piuma qui passe au Farnese. J'aimerais bien le voir.

*C'est cette histoire de deux jeunes de dix-huit ans,
et la fille qui tombe enceinte ?*

Oui, il paraît que c'est un film très beau et touchant. Pour finir, ils se mettent ensemble et ils sont heureux. Ils nous ressemblent un peu, tu ne trouves pas ?

Daniela sourit. Il est tellement attachant.

D'accord, je vais appeler la baby-sitter.

Dans la via Giovanni Pittaluga, il y a toujours foule à six heures du soir. Badauds, vendeurs à la sauvette, gamins sur des planches à roulettes, tout ce monde fait beaucoup de bruit. Raffaella marche en se hâtant à quelques pas devant Claudio. Deux personnes le saluent et il leur répond. Aussitôt après, Ambar, le patron indien de la supérette qui se tient bras croisés sur le seuil de sa boutique, l'aperçoit.

- Eh, l’ami, comment vas-tu ?
- Très bien. Et toi ?
- Moi aussi. Tu as vu La Roma ? Hors-jeu !
- Non, ils n’ont pas fait de faute.
- Ah, mais si ! Moi j’ai vu. Goal pas bon !
- Mais si ! Tu n’as vu que le ballon... ?

Claudio est sur le point de s’arrêter pour parler quand Raffaella se retourne soudain.

– Mais enfin, qu’est-ce que tu fais ? On est censés aller au supermarché. Tu veux bien te dépêcher un peu ? Il va y avoir un monde fou à cette heure-ci...

Et elle se remet à marcher.

– Oui, oui, j’arrive. Salut, Ambar, à demain.

– Salut.

Ambar le regarde s’éloigner.

Claudio rattrape Raffaella.

– Les gens sont très sympathiques ici, dans le Tibertino. Tu ne trouves pas ? Ils sont très aimables. Tu as vu Ambar ? Il s’est souvenu que j’étais un fan de La Roma. Dans notre ancien quartier, personne ne s’en serait souvenu. Ce n’est pas si mal ici, au fond, hein ?

Raffaella se retourne brusquement et s’arrête. Puis elle le regarde et dit :

– Mon pauvre vieux, ce que tu peux être idiot.

Teresa se gare tout près de la porte du restaurant. Renzi l’aperçoit et va à sa rencontre. Elle lui sourit. Elle porte son attaché-case à la main.

– Bonsoir, comment vas-tu ?

– Bien, et toi ?

Ils s’embrassent sur les joues.

– On entre ?

– Oui.

Quelques instants plus tard, ils sont attablés au Metamorfoosi, dans la via Giovanni Antonelli. Le serveur leur apporte des petits amuse-bouche avec différentes sauces. Teresa en prend un et le goûte.

– Quel délice !

Renzi la regarde.

– Ça te va bien les cheveux attachés, comme ça.

– Tu trouves ? Aujourd’hui j’étais au tribunal. Je les ai attachés pour être plus à l’aise. J’ai fini tellement tard que je suis venue directement.

« Ce qui veut dire qu’elle n’est pas retournée chez elle pour se changer et se rafraîchir avant de venir. »

– Toi aussi, tu m’as l’air en forme. Juste un peu fatigué peut-être.

– Oui, on travaille comme des forcenés en ce moment au bureau. Et puis après le décès de Gin, Stefano s’est absenté longtemps.

– Oui, c’est terrible ce qui s’est passé. Il va mieux maintenant ?

– Oui, il a été très affecté et sa vie a complètement changé.

– Parfois, c’est la seule façon.

Teresa tend le bras pour prendre la bouteille de vin, mais Renzi la devance. Il lui sourit et lui sert un peu de vermentino.

– Et nous, comment pourrions-nous changer la nôtre ?

Elle boit une gorgée et le regarde.

– C’est déjà fait, je te signale.

– Oui, j’ai fait une grosse erreur.

– En fait, si on laisse du temps au temps, on ne voit plus les choses de la même façon.

Renzi prend un petit sandwich et le goûte. Il est délicieux.

– Serais-tu en train de me dire que tu as réfléchi à ce qui s’est passé entre nous ?

– J’ai mis les choses en perspective. Et je me suis rendu compte qu’il y avait quelques détails que je n’avais pas pris en compte. Tu te souviens de l’histoire de l’aveugle ?

Il lui lance un regard surpris.

– Ça dépend laquelle.

– L’histoire de l’aveugle qui fait la mendicité.

– Non.

– Eh bien, c’est l’histoire d’un invalide qui est assis avec une pancarte qui dit : *JE SUIS AVEUGLE, AIDEZ-MOI, S’IL VOUS PLAÎT*, mais personne ne s’arrête pour jeter une pièce dans son chapeau. Et puis un publicitaire passe par là, il se penche, lui donne quelques pièces, puis prend la pancarte, la retourne et écrit

autre chose au dos. Un peu plus tard, il repasse devant l'aveugle et constate avec satisfaction que son chapeau est plein de pièces.

– Et qu'est-ce qu'il avait écrit ?

– *AUJOURD'HUI C'EST LE PRINTEMPS MAIS JE NE PEUX PAS LE VOIR.*

Renzi ne dit rien.

– Il disait toujours qu'il était aveugle, mais différemment. Et ça changeait tout.

– Teresa, j'aimerais que toi et moi on se donne une nouvelle chance...

Elle mange un petit pain fourré puis le regarde droit dans les yeux.

– Tu es une personne spéciale, et j'étais bien avec toi. Ensuite il s'est passé ce que tu sais et pendant des semaines je me suis sentie mal. J'avais l'impression d'être inutile, complètement larguée, voire odieuse. Mais au final, il m'est arrivé la même chose qu'à cet aveugle : quelqu'un est arrivé et a changé le texte. Et à partir de là, tout est devenu différent. Si tu ne m'avais pas quittée, je ne l'aurais jamais rencontré. Je suis désolée, mais je sors avec quelqu'un et je suis très heureuse.

Simone Civinini est installé à la petite table à côté de la cuisine. Le Cracco est plein à craquer. Il vient de commander. Il prend son portable et ouvre WhatsApp.

Salut chérie, la réunion que j'avais ici à Milan a été reportée, mais j'ai décidé de rester dîner chez Cracco malgré tout. Je rentrerai dès que j'aurai fini, mais je ne serai pas à Rome avant minuit. On se voit plus tard.

Il envoie le message en espérant qu'elle va le trouver. Quelques secondes s'écoulent. Rien. Simone Civinini va aux toilettes pour se laver les mains. Quand il ressort, il vérifie ses messages. Il y a bien une double flèche bleue indiquant que le sien a été lu, mais pas de réponse. C'est pourquoi il ajoute :

Tu es là ?

Mais ce message-là aussi reste sans réponse. Il y a juste une flèche grise sur le côté.

Sebastiano et Daniela sont assis côte à côte au cinéma. La deuxième partie vient de commencer. « C'est vrai que c'est un bon film, songe-t-elle, et tourné avec beaucoup de finesse. » Soudain Sebastiano se tourne vers elle et la regarde.

– Tu sais quoi ? lui dit-il à voix basse. Tu m’as donné une chose dont je n’étais même pas conscient qu’elle me manquait. Merci.

Puis il se tourne de nouveau vers l’écran pour continuer à regarder l’histoire de ces deux jeunes, Ferro et Cate. Daniela observe son profil. « Il ressemble tellement à Vasco... j’ai l’impression de voir mon fils quand il est occupé à écrire dans son cahier. Il est tellement spécial... Il lui manque peut-être quelque chose par rapport aux gens que je connais et que j’ai l’habitude de fréquenter. Mais au final, il en ressort gagnant sur des tas d’autres plans. » C’est alors qu’elle s’approche de son oreille.

– Et toi, petit à petit, tu remplis ma vie..., lui répond-elle en serrant sa main dans la sienne.

À peine assise, Giovanna se met à regarder autour d’elle. Depuis la terrasse vitrée du dernier étage du Palazzo Manfredi, on aperçoit à la fois le Colisée et la coupole de la basilique Saint-Pierre. C’est une vue à couper le souffle. Quelques personnes discrètes sont en train de dîner en silence. Quelques instants plus tard, Mirko Guarini s’en revient à la table. Son nom d’artiste est Loks.

– Désolé, mais je ne pouvais pas ne pas aller saluer le producteur et le remercier pour le dîner de ce soir. Ce n’est pas tous les jours que je dîne à l’Aroma !

– Bien sûr ! On commande ? Il nous offre le menu dégustation du chef Giuseppe Di Iorio pour célébrer la signature du contrat.

– Miam, on va se régaler !

Deux garçons s’approchent pour leur servir les premiers plats.

– Mon Dieu, que tout cela est bon !

Ils commencent à manger en discutant de choses et d’autres.

– Tu as fait un excellent travail dans ce nouveau concours musical ! Tu vas faire un tabac.

– Merci. Justement, comme je te le disais, j’ai signé un nouveau contrat avec Medinews pour présenter une nouvelle saison, et en *prime time* par-dessus le marché. Le vendredi.

– Super ! Il faut arroser ça !

Peu après, Giovanna Segnato consulte son téléphone portable. Elle voit les

messages de Simone Civinini et décide d'y répondre.

Simone Civinini entend vibrer son téléphone. Enfin, il a reçu une réponse.

Désolée, mais ce soir je suis prise. Un autre jour peut-être.

Ce n'est pas exactement ce qu'il avait espéré. « Peut-être » ? Qu'est-ce qu'ils ont tous à lui répondre « Peut-être » ?

Bunny l'embrasse.

– Viens, je t'emmène dîner dehors...

– Mais tu avais dit que tu étais fatigué. Je peux te préparer quelque chose. On n'est pas obligés de sortir à chaque fois.

– Tu es sûre ?

C'est alors que Pallina entend sonner son portable. Elle s'éloigne pour consulter ses messages, puis montre le dernier qui vient d'arriver à Bunny.

– Regarde.

Il s'approche et le parcourt des yeux.

– Ils vont recommencer à se voir, si j'ai bien compris, dit-il.

– Apparemment, oui. Quelle histoire, franchement !

– Oui, dit Bunny en souriant. Quand deux personnes vivent un truc comme celui-là, elles ne devraient jamais se séparer.

Pallina le regarde, impressionnée par ses propos. Qui sait si leur histoire à eux n'est pas elle aussi vouée à un avenir radieux ? L'espace d'un instant, elle repense à Pollo, puis à Gin. Ça fait peur de voir comment la vie peut vous tourner le dos brutalement. Mais elle préfère ne pas y penser, pas pour l'instant en tout cas. C'est pourquoi elle le prend dans ses bras sans rien dire, ou plutôt, en ne disant que :

– Ça te dirait un bon plat de pâtes à la carbonara ? C'est moi qui cuisine.

– Si, carrément !

En réalité, Pallina n'est pas même fichue de préparer ne serait-ce qu'un œuf au plat. Et Bunny le sait parfaitement.

– Mais j'aimerais bien te donner un coup de main...

– Bon, si tu y tiens...

Ils se sourient. Aimer, c'est faire en sorte que l'autre ne souffre pas de son

incompétence notoire.

Le père Andrea est en train de ranger ses affaires, après avoir célébré la messe du matin, quand il aperçoit un bouquet de roses blanches dans un coin. Aussitôt, la conversation qu'il a eue avec Gin, la dernière fois qu'il est allé la voir à l'hôpital, lui revient à l'esprit.

– Père Andrea ! Quelle bonne surprise...

La chambre est lumineuse et accueillante. Il s'approche d'elle en souriant.

– J'ai eu envie de passer te voir...

Il voit le berceau d'Aurora. La petite est en train de dormir. Elle est adorable. Il prend une chaise, s'assied à côté du lit de Gin et lui prend la main.

– Je t'écouterai volontiers si tu as quelque chose à me dire. Mais nous pouvons aussi ne pas parler, si tu préfères... Ou prier.

Gin regarde par la fenêtre.

– Vous avez vu comme le jardin est beau vu d'ici ? Les roses sont magnifiques.

– Oui, et en plus il fait un temps splendide.

– Ça me rappelle ce joli conte, *Le Petit Prince*. Vous l'avez lu ?

– Oui, c'est une belle histoire.

– Vous vous souvenez quand le Petit Prince rencontre le renard et que ce dernier lui explique que le temps passé à soigner sa rose la rend encore plus importante à ses yeux et qu'on est responsable de ceux que l'on adopte, et qu'il est donc responsable de sa rose ?

Le père Andrea la regarde et resserre son étreinte.

– Eh bien, moi, j'ai eu cette chance. J'ai eu deux roses dans ma vie : Step et Aurora. Je me suis consacrée à eux et ils m'ont rendue heureuse. Et c'est précisément pour cela que je suis responsable d'eux.

Gin se retourne et regarde le père Andrea dans les yeux.

– De sorte que je veillerai sur eux à tout moment. Et vous pouvez m'aider.

– Comment ?

– En vous assurant qu'ils font tout pour être heureux. En vous efforçant d'être avec eux, fût-ce à distance. Et si vous remarquez que quelque chose ne

va pas, vous pourrez parler avec eux, comme vous l'avez fait avec nous la veille de notre mariage.

Le père Andrea ne dit rien.

– Vous me le promettez ?

– Oui.

– Et si vous voyez que Step flanche quand je serai morte, dites-lui qu'il est ma rose et qu'il peut être tranquille, car je serai toujours là pour lui. Tout comme Aurora.

Gin tourne de nouveau la tête vers la fenêtre.

– Une fois, j'ai lu une phrase magnifique : « La vie c'est comme une bicyclette, pour garder son équilibre, il faut pédaler droit devant. » C'est Einstein qui a dit ça. Si jamais vous les voyez abattus, dites-le-leur, père Andrea.

Le prêtre est ému, mais il s'oblige à sourire.

– Et maintenant, veux-tu te confesser ?

– Oui.

Le père Andrea écoute la confession de Gin, et au bout de quelques minutes ils font le signe de croix.

– Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, je suis en train de m'assoupir.

– Mais bien sûr, ne t'inquiète pas.

Gin ferme les yeux. Le père Andrea lève sans bruit la main droite et la bénit. Puis il se lève, remet la chaise à sa place, et sans faire de bruit regarde une dernière fois Aurora puis sort de la chambre.

Eleonora prend le grand album couleur ivoire sur l'étagère du salon. Puis elle regarde Marcantonio et lui dit :

– Tu as terminé ?

– Oui, j'arrive.

Marcantonio arrive avec un plateau sur lequel il a disposé deux infusions, du sucre brun et des biscuits. Ils s'asseyent ensuite sur le grand canapé blanc. Et Eleonora commence à feuilleter l'album. Ils passent en revue toutes les photos de leur mariage. L'église, la cérémonie, le prêtre, le moment où les convives ont jeté du riz et des petits bouts de papier sur lesquels ils avaient écrit des phrases d'amour célèbres, puis les photos officielles prises dans le

jardin de la villa, et plus tard, la piscine avec tous les invités en maillot de bain, y compris les mariés, dans l'eau. Le banquet nuptial s'était déroulé ainsi, de façon informelle et avec la possibilité de se baigner et de se relaxer. Sur une des photos, on voit aussi Stefano Mancini en train de lever un verre en direction de l'objectif pour trinquer. Mais il ne sourit pas. Et enfin le dîner, le buffet et les musiciens, les petits cadeaux pour les invités.

– Elle était belle notre fête de mariage, hein ?

– Très belle.

– Il ne manquait qu'elle...

– Sur les photos, oui. Mais elle était avec nous sinon.

– C'est vrai.

Marcantonio serre Eleonora dans ses bras.

– On la boit cette infusion ?

– Bien sûr.

– Tu sais quoi ? On devrait acheter un autre album.

– Pour quoi faire ? On ne va pas se marier deux fois, si ?

– Non, andouille ! Je pensais à un album avec des oursons ou des petites fleurs...

Marcantonio prend une gorgée de tisane. Puis il la regarde plus attentivement. Eleonora fait une grimace espiègle.

– Bon, alors, tu veux faire des photos de ton enfant oui ou non ?

Il manque de s'étrangler avec son infusion, pose sa tasse sur la table.

– Sérieux ?

– Oui !

Ils s'embrassent, fous de joie et surpris.

Puis Eleonora s'écarte et fait un geste de la main pour lui dire de s'arrêter :

– Mais il faut que tu me promettes une chose importante.

– Laquelle ?

– Que si c'est une fille, nous l'appellerons Ginevra.

Il y a déjà de nombreux mois que Gin s'en est allée. Elle est toujours dans mes pensées. Cette fois, je tiendrai ma promesse.

Aujourd'hui, la mer est calme. L'ancien propriétaire et son homme de confiance sont partis. Tout en me dirigeant vers la maison, je songe aux petites réparations qu'il va falloir faire. La décoration n'a pas changé : toujours les mêmes canapés de cuir magnifiques, les tableaux de toutes les tailles et formes, dont le thème central est la mer et les bateaux. Certains sont beaux, d'autres amusants ; mais certains autres sont tristes. Qui sait tout ce que cette maison a vécu, combien de générations s'y sont succédé, combien de nuits d'amour licites ou pas, comme la nôtre justement, elle a vu ? Il y a un grand bol rempli de galets, tous différents, certains ronds, certains colorés, et même un morceau de verre, sans doute un reste de bouteille que la mer a poli jusqu'à ce qu'il prenne la forme d'une pierre marine. J'ignore qui l'a ramassé. Une femme peut-être ? Un peu plus loin, j'aperçois une vieille pendule murale. Elle est arrêtée et ses aiguilles marquent midi ou minuit et quart. Il y a des fauteuils recouverts de housses bleu ciel. Au centre du salon trône une grande table. Je m'assieds face à la baie vitrée qui donne sur la mer. Sur la droite, je peux voir toute la Feniglia, et au centre, quoique assez loin, Porto Ercole. Et au-delà, la mer infinie, et des tas de petites îles, Giglio, Giannutri... Jamais je n'aurais pensé pouvoir m'offrir un jour une villa comme celle-là et surtout celle-là.

C'est alors que j'entends des coups de klaxon et immédiatement après, le déclic du portail automatique. Je vais à la cuisine. À l'entrée, à main droite, il y a un grand téléviseur plasma divisé en neuf parties. Sur celle en bas, à droite, je la vois. Je décroche le combiné de l'interphone et enfonce le bouton. Je l'ai fait instinctivement mais avec détermination. Le portail s'ouvre et elle remonte dans sa voiture. Elle attend que la grille soit complètement ouverte avant d'entrer. Je la regarde remonter toute l'allée. Je

peux la suivre des yeux sur les différentes parties de l'écran. Enfin, elle arrive sur l'esplanade devant la maison. Je traverse aussitôt le salon pour venir à sa rencontre.

– Bonjour !

Babi me sourit.

– Tu ne vas pas y croire ! Écoute un peu ça !

Elle se penche par la fenêtre ouverte de la voiture et monte le son de l'autoradio pour que j'entende la chanson qui est en train de passer « *Ancora tu. Ma non dovevamo vederci più ? E come stai, domanda inutile. Stai come me...* » « Encore toi. Mais on ne devait pas ne plus jamais se voir ? Et comment vas-tu ? Question inutile. Tu vas comme moi. » Elle baisse le volume.

– Tu te rends compte ? C'est un signe du destin. C'est carrément délirant.

– Oui, je croyais que c'était toi qui l'avais mise !

– Mais non, je ne sais même pas sur quelle fréquence je suis !

Elle regarde autour d'elle.

– Elle est superbe. Je ne me souvenais pas qu'elle était aussi belle.

– Viens.

Je la prends par la main. Nous parcourons le chemin que nous avons pris ensemble des années auparavant, quand nous étions ados, quand nous n'étions pas encore mariés et que nous n'avions pas encore d'enfants, mais que nous étions tout aussi amoureux. Nous arrivons à la petite terrasse qui surplombe la mer.

– Tu l'as vraiment achetée ?

– Oui. Plutôt que de casser à nouveau la vitre, et devoir ensuite payer les coûts de réparation, je me suis arrangé pour obtenir les clés.

Babi éclate de rire. Son visage est serein, plein de fraîcheur, et les reflets du soleil jouent dans ses cheveux. J'aurais renoncé à tout pour ne jamais la perdre. J'ai essayé désespérément de l'oublier et de tomber à nouveau amoureux, mais maintenant c'est fini, je dois laisser mon orgueil de côté, je dois accepter que cet amour-là est plus fort que tout, que la volonté n'a rien changé, et même que le destin avait d'autres plans pour nous.

– Babi, Babi, Babi.

– Oui, c’est bien moi.

Elle se met à rire.

– Je le répète trois fois parce que je veux être certain que je ne suis pas en train de rêver. Trois fois toi.

– Oui, et je t’aime trois fois plus que la première fois que nous sommes venus dans cette maison. Je croyais que tu ne voulais plus jamais me voir. Je t’ai écrit à la mort de Gin, et tu m’as simplement répondu « Merci ».

– Oui, j’allais très mal.

– Je suis désolée. Tu savais qu’elle voulait que nous nous rencontrions ?

– Oui, elle me l’a dit. Mais elle ne m’a pas raconté ce que vous vous êtes dit.

– Je l’ai trouvée formidable. Je crois qu’à sa place, je n’aurais pas eu autant de courage. Elle était meilleure que moi. Moi, j’aurais été aigrie. Mais elle, pas du tout. Je m’attendais à tout, mais ce qu’elle m’a demandé m’a bouleversée. Et je pense que je vais pouvoir le faire.

– Qu’est-ce qu’elle t’a demandé ?

– De te rendre heureux.

Je suis soudain très ému. Je réalise à quel point Ginevra avait bon cœur et à quel point elle m’aimait pour dire une chose pareille.

– J’avais besoin de laisser passer un certain temps. Tu comprends ?

– Mais bien sûr.

Elle m’embrasse doucement, puis me prend dans ses bras et m’étreint avec force en disant les paroles que j’ai tant espéré entendre :

– Je t’aime, Stefano Mancini.

Et je n’arrive pas à croire que nous sommes à nouveau réunis.

– Et moi aussi je t’aime.

Nous restons enlacés sous la caresse du soleil, les yeux fermés, en inspirant lentement l’odeur de l’autre. Nous laissons de côté toute pensée inutile et savourons cet instant que la vie a décidé de nous offrir. Plus tard, nous entrons dans la maison et commençons à faire des plans.

– Là, j’aimerais une grande télévision. Et ici, je pense qu’il faudrait un grand canapé et un autre en vis-à-vis pour quand on reçoit des amis.

– Les tiens ou les miens ?

– Les nôtres.

Et nous décidons ensuite de la couleur des rideaux, puis qu'il faut remplacer les tableaux tristes, et que nous allons passer l'été ici avec nos enfants, et qu'elle va aimer Aurora de tout son cœur.

– Ce sera notre petite fille. Je vais te seconder en tout et je suis sûre que Ginevra sera fière de sa fille et de sa maman d'adoption.

Et Babi a changé, ou plus exactement, elle est devenue elle-même, sans fard et sans crainte, et nous avons continué à imaginer toutes les modifications grandes ou petites, les assiettes de la cuisine, les serviettes et les draps de bain, les fleurs du jardin, mais le plus étrange de tout, c'est que nous déambulons dans le salon en nous tenant par la main, comme si nous avions peur de nous perdre à nouveau l'un l'autre.

Remerciements

Parfois écrire un livre permet de recentrer sa vie, c'est vrai pour moi en tout cas. Inévitablement, et parfois même à notre insu, nous y introduisons quelques moments vécus que nous avons oubliés ou laissés de côté.

J'aime « décider » de ce qui arrive à mes personnages, mais ce que j'aime par-dessus tout, c'est quand ils m'échappent et qu'ils écrivent eux-mêmes une partie de chapitre, une phrase, et me surprennent. Après cela, quand je les observe attentivement, je parviens à mieux les identifier ! Je me rends compte que derrière tel ou tel protagoniste se cache une personne que je connais réellement... Et dans ces moments-là je souris, car je comprends à quel point j'aime cette personne et combien elle compte pour moi. Parce que d'une façon ou d'une autre, elles ont apporté encore plus de vie à mes personnages, je voudrais les remercier.

Un merci tout spécial à tous mes amis de Planeta, à Elena Ramirez, à Maria Guitart, à Sergi Alvarez, à qui j'ai servi de guide (j'espère de façon satisfaisante) en Italie, et à Maria Alier, Ana Jiménez et Miriam Vall qui, ainsi que Giuditta Russo, ont fait un formidable travail de traduction et de correction, jusqu'au tout dernier moment, ainsi qu'à Maria Cristina Olati pour son aide.

Je souhaite également remercier Laura Diaz et toute l'équipe marketing pour sa créativité et sa motivation.

Merci également à toute l'équipe de l'agence Pontas, à Anna Soler-Pon et Maria Cardona, qui m'ont permis de terminer ce livre avec sérénité, sans me mettre la pression, et ce malgré le fait que la date de remise du manuscrit approchait. Le nombre de pages allait croissant, alors que le temps, au contraire, raccourcissait !

Un salut amical à mon amie Ked, Kylie Irina Doust, qui malgré l'éloignement m'a donné l'impression d'être toujours près.

Un sourire à ma chère lectrice Valentina, à Fabiana et à ma chère Luce.

Un remerciement tout spécial à Giulia qui, avec une patience d'ange, m'a vu rentrer chaque soir tard à la maison, avec l'espoir d'écrire un bon livre.
Merci, mon amour !

Un salut et un sourire à mon ami Giuseppe, qui est toujours à mes côtés.

Discographie

- La canzone del sole*, 1998 DV More, interprétée par Lucio Battisti.
- Semplicemente*, 2007 BARAONDA S.r.l., interprétée par Zero Assoluto.
- Mille giorni di te e di me*, 2016 F&P Group S.r.l., interprétée par Baglioni.
- Up&Up*, 2016 Parlophone Records Limited, a Warner Music Group Company, interprétée par Coldplay.
- Come*, 2015 Spookland, interprétée par Jain.
- Isole negli occhi*, 2011 EMI Music Netherlands BV, interprétée par Tiziano Ferro.
- Certe notti*, 1995 Warner Music Italia S.r.l, interprétée par Ligabue.
- Orgoglio e dignità*, 2013 Smilax Publishing. S.r.l interprétée par Lucio Battisti.
- The look of Love*, 2006 EMI Music Netherlands BV, interprétée par Burt Bacharach.
- Relax, Take it Easy*, 2007 Casablanca Music, LL.C., interprétée par Negramaro.
- Neanche il mare*, 2007 Sugar S.r.l, interprétée par Negramaro.
- Più bella cosa*, 1997 BMG Ricordi SpA., interprétée par Eros Ramazzotti.
- Born in the USA*, 1984 Columbia Records, interprétée par Bruce Springsteen.
- She*, 2012 Universal Music Enterprises, interprétée par Elvis Costello.
- A Love Supreme*, 2011 The Verve Music Group, interprétée par John Coltrane.
- Prendilà così*, dans *Una donna per amico*, 1978 Numero Uno, interprétée par Lucio Battisti.
- The Blower's Daughter*, 2002 DRM, interprétée par Damien Rice.
- Ti vorrei sollevare*, 2009 Sugar S.r.l., interprétée par Elisa.
- Gelato al cioccolato*, 2010 Replay Music, interprétée par Pupo.
- Una donna per amico*, 1998 DV More, interprétée par Lucio Battisti.

Happy, 2013 Back Lot Music, interprétée par Pharrell Williams.
(extrait de) : *Perchè no*, 1998 DV More, interprétée par Lucio Battisti.
I Got You (I Feel Good), 1966 Universal Records, interprétée par James Brown.

Meraviglioso, 2012 Sugar S.r.l., interprétée par Negramaro.
Mi ritorni in mente, ROADHOUSE, interprétée par Lucio Battisti.
Love Theme, 2012 W.C.D.A., chanson de la bande originale de Blade Runner.

Roxanne, 1999 Sony Music Entertainment UK Limited, interprétée par George Michael.

L'amore è un'altra cosa, 2012, Warner Music Italia S.r.l., interprétée par Arisa.

Through the Barricades, 2016 Funky Voices (Children in Need), interprétée par Spandau Ballet.

Fast Love, 2008 Sony BMG Music Entertainment UK Limited, interprétée par George Michael.

Un sabato italiano, 1983 CGD East West S.r.l., interprétée par Sergio Caputo.

YMCA, 1978 Can't Stop Productions NYC 1978, interprétée par Village People.

Sailing, 1979 Warner Bros Records Inc. Interprétée par Christopher Cross.

September, 1978 Sony Music Entertainment Inc., interprétée par Earth, Wind and Fire.

Let's Groove, 1981 Sony Music Entertainment Inc., interprétée par Earth, Wind and Fire

Celebration, 1980 The Island Def Jam Music Group, interprétée par Kool & The Gang.

Stayin' Alive, 1983 RSO Records, interprétée par les Bee Gees.

Dancing Queen, 2014 Polar Music International AB, interprétée par ABBA.

Do You Think I'm Sexy?, 1978 WEA Records B.V., interprétée par Rod Stewart.

Daddy Cool, 2000 BMG Berlin Musik GmbH/MCI, interprétée par Boney M.

Wake Me Up Before you Go-Go, 1984 Sony Music Entertainment UK Limited, interprétée par Wham !

I Will Survive, 1982 Dessa Entertainment Company, interprétée par Gloria Gaynor.

Kiss, 1986 Paisley Park, interprétée par Prince.

Brooklyn Baby, 2014 Polydor Ltd. Interprétée par Lana Del Rey.

Voglio una vita spericolato, 2013 Carosello C.E.M.E.D, interprétée par Vasco Rossi.

Can't Stop the Feeling!, 2016 RCA Records/DreamWorks Animation LLC., interprétée par Justin Timberlake.

Un senso, 2004 The EMI Music Italy SpA, interprétée par Vasco Rossi.

Sere nere, 2014 Universal Music B.V., The Netherlands, interprétée par Tiziano Ferro.

Le cose che pensano, dans *Don Giovanni*, 1986 Numero Uno, interprétée par Lucio Battisti.

Io vorrei... non vorrei... ma se vuoi, 1998 DV More, interprétée par Lucio Battisti

Orgoglio e dignità, 1980 Numero Uno, interprétée par Lucio Battisti.

Ancora tu, 1998 DV More, interprétée par Lucio Battisti.